This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

A 935,901

ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
E PLURIBUS UNUM
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE

870
D476t
T44

THÉATRE CHOISI

DE

P. N. DESTOUCHES

NOUVELLE ÉDITION

PRÉCÉDÉE D'UNE NOTICE PAR M. ÉDOUARD THIERRY

ET ILLUSTRÉE

de quatre dessins en couleurs

Par M. ALLOUARD

PARIS

GARNIER FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS

6, RUE DES SAINTS-PÈRES, 6

DESTOUCHES

THÉATRE CHOISI

IL A ÉTÉ TIRÉ

Cinquante exemplaires numérotés

SUR PAPIER DE HOLLANDE

8444-83. — CORBEIL, typ. et ster. CRÉTÉ.

MrsU

PH. NÉRICAULD DESTOUCHES.

Né à Tours, en 1680, mort en 1754.

DESTOUCHES

THÉATRE CHOISI

NOUVELLE ÉDITION

PRÉCÉDÉE D'UNE NOTICE

PAR M. ÉDOUARD THIERRY
Administrateur-Conservateur de la bibliothèque de l'Arsenal

ET ILLUSTRÉE DE QUATRE GRAVURES COLORIÉES

DESSINÉES

Par M. Henri ALLOUARD

PARIS
LAPLACE, SANCHEZ ET Cie, ÉDITEURS
3, RUE SÉGUIER, 3

1884

NOTICE

SUR

PHILIPPE NÉRICAULT-DESTOUCHES.

Il est un don ou une qualité naturelle qui touche également à la modestie et au respect de soi-même, qui ne va pas sans la justesse de l'esprit et la solidité du caractère, qui se compose de goût et de mesure, de la netteté du jugement et de la réserve du langage, relevés par l'attitude de l'honnête homme et du galant homme dans la société, je veux dire la tenue.

La tenue, c'est le signe particulier de Destouches, le cachet personnel de son talent et l'honneur de sa vie.

Quel fut le commencement de cette longue et brillante existence? Il y a là un point obscur sur lequel la lumière ne s'est pas encore faite. Il s'agit de prendre parti entre deux traditions : celle qu'a consacrée Dalembert continuant l'histoire de l'Académie française, comme secrétaire de l'Académie, et celle de la famille du poète réfutant un récit dont elle pensait avoir à se plaindre. Choisisse qui croit pouvoir; quant à nous, nous nous bornons à exposer les allégations contraires.

Suivant le célèbre académicien, qui se garde aussi bien d'affirmer, Philippe Néricault-Destouches, né à Tours, en 1630, d'une famille honorable, aurait rompu de bonne heure avec sa famille. Celle-ci aurait voulu qu'il fût de robe, et le contraignait d'entrer dans le barreau; l'auteur futur du *Glorieux* sentait sa vocation et voulait être de plume.

L'esclavage à la fin produit l'indépendance.

Le captif du vieil antre de la Chicane s'évada un beau jour, jeta les sacs, comme nous dirions les dossiers, aux orties et s'engagea, se serait engagé avec quelque troupe

245531

de comédiens de campagne, roulant pêle-mêle parmi les paniers à costumes, dans les charrettes d'un nouveau *Roman comique*, et aurait fini par s'arrêter en Suisse, où la Fortune, le trouvant directeur de théâtre, s'amusa, comme elle recommença le jeu avec Figaro, à le prendre plus ou moins coupletier et rimeur d'opéra-comique, pour le faire casse-cou d'ambassade et compagnon ministre.

Si la comparaison avec Figaro semble manquer de sérieux, au lieu de Figaro mettons Rotrou, qui débuta sans doute aussi par suivre, moitié poète, moitié comédien, d'obscures troupes de campagne, avant de devenir un jumeau de Corneille, et de mourir, lieutenant-civil de Dreux, non moins fièrement que ses héros tragiques.

N'oublions pas que Dalembert était un enfant naturel et que, volontiers, à ce titre, prévenu contre la famille, faute de la connaître, il est sujet à ne pas mieux connaître la vie qu'il prend pour un roman d'aventures.

La famille de Destouches répond, de son côté, qu'elle n'est pas sans avoir eu des poètes avant le nôtre, et que sa mère à lui, Marie Binet, femme de François Néricault-Destouches, descendait des Binet du Poitou, célèbres au seizième siècle, dont l'un avait écrit une tragédie de *Médée*.

S'il est vrai, comme on le posait en axiôme dans les cénacles féminins après 1830, que tous les hommes de talent, disons tout de suite de génie, tiennent de leur mère, Philippe tenait déjà de la sienne l'influence secrète.

En réalité, son père, marié deux fois — Marie Binet était sa seconde femme — n'avait pas eu moins de douze enfants entre les deux ménages, et les garçons avaient tous pris le parti des armes. Quant à Philippe, on lui fit commencer ses études au collège de Tours, d'où il vint les achever aux Quatre-Nations de Paris. Aux Quatre-Nations, le petit Tourangeau ne perdit pas son rang. Il le reprit à la tête de ses nouveaux camarades, et pour s'y établir par un coup de maître, il composa une tragédie des *Macchabées*.

La tragédie avait cinq actes; il n'en faut pas douter. Était-elle en vers latins? Etait-elle en vers français? Il ne faut pas non plus demander ce qu'on ne peut savoir. Il paraît qu'elle ne fut ni représentée (pas même par

les élèves?) ni imprimée. Ce qui est certain, c'est que Destouches n'en avait pas le manuscrit, et que, vers la fin de ses jours, il regrettait d'avoir perdu ses *Macchabées* « comme le premier jet de son génie. »

Ses études terminées, il avait dix-neuf ans, un Tourangeau comme lui, M. de Fritzlar, capitaine d'infanterie, lui offrit d'entrer dans son régiment; il y entra, c'était suivre l'exemple de ses frères, et trois ans plus tard éclatait la guerre de la succession d'Espagne. Philippe y fit la campagne de 1702 et de 1703. Au siège de Landau, une mine de l'ennemi, qui fit explosion, l'enterra jusqu'à mi-corps dans les décombres d'un ouvrage avancé. A Fridlingue, une blessure faillit lui faire faire défaut à sa future renommée littéraire; mais son étoile le sauva, et, avant de devenir poète, il apprit à devenir un homme en faisant bien son devoir de soldat.

Le poète allait bientôt avoir son tour. Comme il était en quartier d'hiver à Huningue, les longs loisirs ne lui manquaient pas. Il les occupa de son mieux, tantôt lisant, tantôt s'essayant à rimer. *Don Quichotte* l'enchanta; il y rencontra l'épisode du *Curieux impertinent* et vit une pièce de théâtre dans la nouvelle de Cervantes. Ce n'était pas un sujet de tragédie, cette fois; mais l'auteur des *Macchabées* n'était plus à l'âge des tragédies de collège. Il avait déjà vécu parmi les hommes; il s'était assez rapproché de la société des femmes pour avoir senti s'éveiller en lui, au milieu d'un charme encore nouveau, l'esprit de fine observation et de délicate critique. La tragédie lui avait au moins appris le dessein et l'ordonnance de l'œuvre théâtrale; il composa sa première comédie.

Il la lut d'abord dans l'intimité, sans penser peut-être qu'elle dût en sortir; mais il n'y a pas de petit bruit dans le calme d'une petite ville, et le succès ne va pas sans un peu de bruit. Le succès du *Curieux impertinent* fut tout de suite la nouvelle des compagnies dont les lettres étaient encore le principal agrément. Les bonnes sociétés voulurent avoir Destouches avec sa pièce; il en fit plusieurs lectures, toujours goûtées, et ce fut dans une de ces lectures qu'il eut l'avantage de connaître la marquise de Tibergeau, une femme d'un grand mérite elle-même, naturellement portée à aller au devant du mérite.

La marquise de Tibergeau ouvrit sa maison à Destouches. Elle lui fit corriger et remanier le *Curieux impertinent,* jusqu'à ce que l'ouvrage lui parût en état d'être mis à la scène. A ce moment bien calculé, le marquis de Puysieux, frère de madame de Tibergeau, et notre ambassadeur auprès des treize cantons, devait rentrer en France et il y rentra en effet. Sa sœur avait préparé une grande fête pour son retour. Le *Curieux impertinent* en fit les honneurs. Brillante représentation, où la marquise joua le principal rôle de femme, et où Destouches prit lui-même le personnage de l'amoureux mal avisé, qui donne le nom à sa pièce.

Nous touchons ici à l'effet d'illusion et de mirage. Y a t-il eu surprise sur ce point? Ceux qui ont fait de Destouches un enfant de famille, fourvoyé par coup de tête parmi des enfants de la balle, et devenu plus tard directeur d'une troupe foraine, ont-ils pris le comédien de société pour un acteur de profession? ou, au contraire, ceux qui ont nié que Destouches ait jamais mis le pied sur les planches du théâtre public, ont-ils voulu donner le change, en dissimulant le comédien de profession sous le comédien de société?

Encore une fois, je laisse la question en balance, non sans songer, malgré moi, à la bouffonnerie de Covielle, prêt à jurer que le père de M. Jourdain, loin d'avoir été marchand de drap, a toujours été un gentilhomme obligeant, achetant et revendant des étoffes en amateur, pour obliger ses amis.

Quoi qu'il en soit, que Destouches se soit présenté à M. de Puysieux, comme directeur d'une troupe de campagne, exerçant à Soleure, avec un compliment des plus délicats et des plus gracieusement prononcés, ou qu'il lui ait été présenté par la marquise de Tibergeau comme le jeune auteur d'une comédie simple, agréable et de verte allure, ce qui est bien acquis, c'est que la réserve aimable et discrète de Destouches commença sa fortune. M. de Puysieux le prit en amitié, le détacha soit du théâtre, soit du service militaire, en fit son secrétaire particulier, et lui enseigna la science des négociations diplomatiques.

Toutefois, le jeune diplomate avait encore des retours vers sa première et dernière vocation, sa constante vocation après tout, la comédie. Le *Curieux impertinent* était toujours là. Il avait eu deux fois les applaudissements

du salon, pourquoi n'aurait-il pas les applaudissements du parterre? La pièce fut jouée au Théâtre-Français le 17 novembre 1710, et y eut assez de succès pour être représentée dix-sept fois de suite. Nous sommes loin des cent et des deux cents représentations d'aujourd'hui; mais les dix-sept d'autrefois n'étaient guère moins difficiles à obtenir d'un public d'abonnés tyranniques et sujet à l'ennui des despotes, que les centaines de nos jours, chiffrées au compteur devant l'incessant défilé d'une foule qui suit la foule. Le *Curieux impertinent* fut un début très applaudi; ce qui n'empêcha pas un plaisant de jeter sa note aigüe au milieu des bravos, sous la forme de ce sixain épigrammatique :

On représente maintenant
Le Curieux impertinent;
Pour moi, j'ai vu la pièce, et j'ose en être arbitre.
Voici ce que j'en crois de mieux:
Pour la voir une fois on n'est que curieux;
Mais qui la verra deux en remplira le titre.

L'auteur anonyme ne pensait pas lui-même que sa boutade eût rien de vrai. L'affiche du spectacle offrant le jeu de mots, il le cueillait en passant et c'était tout. Cependant, la banale malignité porta malheur à la pièce. Dès la première reprise, le premier succès ne se soutint pas; il baissa de reprise en reprise, et, avant la fin du siècle dernier, le *Curieux impertinent* avait disparu du répertoire.

Comédie de jeunesse, fleur qui passe; mais l'arbre qui s'en était paré était bon et devait donner plus tard de beaux fruits.

Pour le moment, tout poète religieux qu'il était, car, dans l'intervalle des fêtes de madame de Tibergeau, à la représentation du *Curieux impertinent* sur le Théâtre-Français, Destouches avait cherché de plus hautes inspirations auprès des Muses sacrées, il ne venait pas moins de se laisser reprendre au démon du théâtre, et ce démon tenace n'était pas près de lâcher sa proie.

Destouches ne donna pas de pièce nouvelle en 1711, ce qui ne veut pas dire qu'il ne mit pas tout de suite sa seconde comédie sur le chantier. L'année 1711 commença avec *Rhadamiste et Zénobie*, de Crébillon, et finit presque par *Céphale et Procris*, de Dancourt, avec un

mois de clôture au milieu pour le deuil du Dauphin; mais l'année 1712 commença par l'*Ingrat*, de notre poète.

L'*Ingrat* eut un succès de première représentation; de Léris le dit, et non sans apparence, puisque la pièce se donna quinze fois, deux seulement de moins que le *Curieux impertinent;* mais les dix-sept spectacles qu'avait fournis celui-ci s'étaient succédé sans interruption, et ce fut, sans doute, l'auteur lui-même qui arrêta la pièce, comme il en avait le droit, pour se ménager une fructueuse reprise; mais les représentations de l'*Ingrat* se traînèrent lentement, avec des intervalles, jusqu'à la fin de l'année. La quinzième fut bien la dernière. Destouches n'essaya pas d'en appeler au public. Il n'y eut pas de reprise.

Le personnage de l'*Ingrat* parut trop odieux. Lorsque la comédie se propose de corriger l'homme en jouant, elle est le tribunal du rire. Elle n'a juridiction que sur les justiciables du rire, les ridicules, leur nom le dit, les travers, les sottises, les vices, jusqu'à un certain point, en ce qu'ils ont de comique. S'ils n'ont rien que de révoltant et de détestable, ils ne relèvent plus de la comédie, ils relèvent d'un tribunal nouveau, qui est celui de l'horreur, ou le drame. Destouches, avant d'avoir essayé ce nouveau genre d'effet dramatique, qui s'appela plus tard le comique larmoyant, se trompait en croyant pouvoir faire de l'ingrat un personnage de comédie.

L'*Irrésolu*, qu'il donna l'année suivante, encore au mois de janvier, semblait pouvoir se promettre une meilleure fortune. Le caractère était bien trouvé, plaisant et brillant au gré de l'auteur. Rien de triste dans cette mobilité des goûts d'un jeune homme, qui n'a pas autrement besoin de prendre un parti décisif, qui quitte, tour à tour, l'épée pour la robe, la robe pour l'épée, et qui se passerait aussi bien d'être plumet que robin. Cet étourdi, dont l'esprit ne se fixe pas, et qui n'a jamais fait un choix sans trouver aussitôt mille raisons pour se rejeter dans le choix contraire, ne s'en tire pas mieux avec son cœur. Il rencontre deux sœurs charmantes. Il s'éprend de l'une, il s'éprend de l'autre. De laquelle davantage? De toutes deux alternativement, et toujours de celle à laquelle il vient de renoncer; sans compter que, dans cette perpétuelle contradiction avec lui-même, il n'est pas loin de songer un moment à se fixer entre les deux, en épousant la mère, veuve qui reprend feu pour

le mariage. Ici, la comédie touche à la caricature. Le jeune fou échappe cependant à ce ridicule. Comme il faut que la pièce finisse, et que le notaire, avec son contrat, arrive au dénouement, le notaire et le contrat arrivent à point. Notre fantasque signe alors pour l'honneur des règles ; mais il n'a pas encore déposé la plume, qu'il pousse un soupir de regret du côté de sa belle-sœur, dont il aurait pu faire sa femme.

L'*Irrésolu* n'eut que six représentations à l'origine, d'où il est naturel de penser qu'il ne fut plus question de la pièce, jusqu'au moment où elle reparut dans l'édition du théâtre de Destouches, publiée par l'auteur en 1745. Malgré les corrections et les changements considérables qu'y avait faits Destouches, il ne paraît pas qu'elle ait pris bien sérieusement position dans le répertoire ; en tout cas, elle n'y devait plus guère figurer, lorsque Collin d'Harleville donna son *Inconstant*, le 13 juin 1786. C'était le même caractère traité avec plus de gaîté, plus de vivacité, plus d'agrément, un tableau dont le frais coloris éblouissait encore les yeux ; le succès de l'*Inconstant* fit rentrer l'*Irrésolu* dans l'ombre, j'allais dire dans l'oubli, mais je m'arrête ; s'il n'est resté qu'un vers de l'*Irrésolu*, c'est un vers proverbe. Aujourd'hui, les deux comédies n'ont guère plus de chance l'une que l'autre de reprendre l'affiche, comme on dit, si ce n'est dans quelque représentation du théâtre rétrospectif; mais on répétera souvent encore, à l'occasion, même sans savoir d'où il vient, le joli vers qui est le dernier trait de l'*Irrésolu :*

J'aurais mieux fait, je crois, d'épouser Célimène.

En 1714, ce n'est plus à la Comédie-Française, c'est à la petite cour de la duchesse du Maine qu'on retrouve Destouches, décoré ou non de l'ordre de l'Abeille, mais faisant fonction de poète en quartier, et suppléant l'indispensable Malézieu dans le soin d'ajouter aux *Divertissements* de *Sceaux :* les *Fêtes de l'inconnu.*

Ce que c'était que les *Fêtes de l'inconnu?* Un divertissement composé de trois intermèdes dont Mouret composa la musique, une façon de petite pièce sans intrigue, faite pour amener des danses, à la suite de quelques chansons en l'honneur de la duchesse, chantées par de soi-disant bergers ou soi-disant bergères des alentours.

« Quelqu'un, disent les éditeurs de la *Petite Biblio-*

thèque des théâtres, quelqu'un de la cour de cette princesse, qui eut l'idée de cette fête, sans vouloir s'en faire connaître pour l'ordonnateur, engagea Destouches à en faire les vers et à présider à son exécution. C'est ce qui fit donner à ce divertissement le titre des *Fêtes de l'inconnu.* »

Ils auraient pu ajouter que c'était aussi par allusion à l'*Inconnu* de Thomas Corneille et de de Visé; cette galante comédie héroïque mêlée de danses et de chants, cette féerie sans féerie, qui fut longtemps la pièce à machines de la Comédie-Française, et qu'elle reprenait, depuis 1675, avec des agréments nouveaux, chaque fois qu'elle avait besoin de ramener la recette.

Au carnaval de 1724, le roi Louis XV demanda l'*Inconnu* pour les Tuileries. La pièce y fut représentée, et le jeune roi avec sa jeune cour y dansa dans un intermède nouveau : preuve que le fameux passage de *Britannicus* n'avait pas fermé à jamais l'ère de la monarchie dansante.

Croire que Louis XIV avait renoncé à se donner en spectacle, parce que Racine l'avait fait rougir en secret, à se voir sous la figure de Néron comédien, erreur. On ne connaît donc pas Racine courtisan? Si l'auteur de *Britannicus* se permit de flétrir Néron comédien, c'est que Louis XIV avait déjà renoncé à jouer un rôle dans les divertissements qu'il donnait à sa cour. Le courage de Racine n'était qu'une flatterie.

La duchesse du Maine était bien fille de Louis XIV. Elle avait, comme son père, le goût passionné de la représentation, des fêtes, de ses louanges chantées par la poésie et la musique, sans oublier sa grâce, son esprit et son despotisme, le tout ramené à sa petite taille. Destouches n'en fut pas quitte avec elle pour les *Fêtes de l'Inconnu.* Il fallut recommencer, écrire le *Mariage de Ragonde et Colin* ou les *Veillées du village*, écrire la *Fête de la Nymphe de Lutèce*, et toujours des prologues ! Prologue de *Melpomène et de Thalie* en querelle sur le partage des saisons, avant d'arrêter que l'hiver serait au poème tragique, le carnaval à la comédie ; prologue de *la Nymphe de Lutèce* et de *la Nymphe de Sceaux*, contestant à qui méritait l'honneur de conserver plus longtemps la princesse en son séjour, et s'accordant pour la supplier de vouloir bien leur donner part égale en ses loisirs.

Au milieu de ces frivolités, Destouches trouvait encore le moyen d'achever son *Médisant*, qui fut joué le 20 février 1715. Joli succès. Quatorze représentations de suite dans la nouveauté. Plus d'applaudissements encore à la reprise de 1730; mais il arriva au *Médisant* ce qui était arrivé à l'*Irrésolu*. Lorsque Gresset fit son *Méchant*, en 1745, la vogue se mit au *Méchant*, comme elle s'était mise à *Vert-Vert*. Il n'y a rien à dire à cela, si ce n'est pour faire remarquer à une certaine école de théâtre trop prévenue en l'espèce contre la recherche du style, que nous trouvons Destouches deux fois vaincu précisément par le brillant ou le piquant d'un style nouveau. Sa solidité a repris l'avantage sur l'élégant vernis de Collin d'Harleville; mais l'esprit badin et pétillant de Gresset était plus propre que le sien à mettre les rieurs du parti de la méchanceté, et à jouer le jeu cruel de la médisance mondaine.

Encore quelques mois, et sur le cercueil de celui qui avait été Louis le Grand, Massillon, du haut de la chaire, allait donner, en trois mots, un éclatant démenti à tout l'orgueil humain : « Dieu seul est grand, mes frères! » Le 29 août 1715, les théâtres furent fermés à l'occasion de la mort du roi et ne se rouvrirent que le 1er octobre. A Louis XIV succédait Louis XV sous la tutelle du duc d'Orléans, son oncle. Tout changeait. Ce qui avait été défendu allait être permis. Ce qui avait été sacré allait devenir profane. Le régent négligeait de tenir à madame de Maintenon et à l'ombre de Racine pénitent la parole royale donnée par Louis XIV qu'*Athalie* ne serait jamais abandonnée aux comédiens, et, le 3 mars 1716, *Athalie* était représentée à la Comédie-Française.

En cette illustre année d'*Athalie*, Destouches eut l'honneur d'être joué, à quatre mois de Racine, avec la *Guinguette de la finance*, hélas! entre les deux : quel titre pour le lendemain de la tragédie sacrée!

Celui de la pièce de Destouches n'était au moins que d'une singularité piquante : le *Triple mariage*.

« Cette pièce, dit de Léris dans son *Dictionnaire portatif des théâtres*, fut faite, à ce que l'on prétend, sur une anecdote arrivée à Paris entre M. de S. Aul... » lisez Saint-Aulaire, « sa fille et son fils. »

Le nom de Saint-Aulaire a été retenu; c'est celui que répètent généralement les recueils d'anecdotes; Dreux du Radier en donne cependant un autre dans un article

du *Journal de Verdun* (juillet 1754, p. 436), le nom de Pidoux de Saint-Olon.

Le fait raconté par Dreux du Radier, qui le tient d'ailleurs pour suspect, donne exactement le sujet de la pièce, et peut lui servir d'argument. C'est comme argument que je le reproduis:

« On prétend que M. de Saint-Olon, s'étant marié en secondes noces, sans en rien communiquer à ses enfants, leur apprit son mariage à table, quelques jours après la célébration; que, pour payer la confidence de leur père par une autre, le chevalier de Saint-Olon et mademoiselle de Saint-Olon lui en firent une de la même nature, et lui apprirent qu'ils étaient aussi mariés l'un et l'autre. La discrétion qu'avait eue le père, dit-on, lui fit excuser celle de ses enfants; et on célébra la découverte des trois mariages. »

Dreux du Radier continue :

« On ajoute à cela que cette scène occasionna la comédie du *Triple mariage* (1). Je n'ai trouvé aucune preuve de cette anecdote. L'âge où est mort le fils, ses occupations militaires, et la sagesse de la fille, le silence sur leurs alliances et le défaut de postérité, tout cela doit passer pour une preuve contraire, jusqu'à ce qu'on en donne d'autres que la tradition orale. »

Dreux du Radier a raison. Si « les occupations militaires » de son fils disposent un peu à sourire dans le cas dont il s'agit, le jeune homme lui-même inspire un bien autre sentiment, quand on vient de lire le trait de courage dont il s'honora dans la triste journée de Ramillies. Il était enseigne aux gardes, et c'était la première fois qu'il allait au feu. Une balle de mousquet lui perça la main droite. Ses camarades voulaient lui rendre le service de prendre son drapeau : « Pardon, messieurs, leur dit-il, le roi me l'a confié; je ferai en sorte qu'il ne m'échappera pas.» Et il ne le quitta, en effet, pour se faire panser, que lorsqu'il ne fut plus en danger de le perdre.

Parenthèse inutile, je me le suis bien dit; mais est-il vraiment inutile de se rappeler, quelquefois, au passage, que l'on descend de cette race-là?

Pour revenir au père, qui mériterait bien aussi sa

(1) *Des Mariages inopinés.*

parenthèse, s'il est douteux que M. de Saint-Olon, le savant, le négociateur, le voyageur intrépide, l'envoyé de la France au féroce Moulla Ismaïl, l'empereur du Maroc, ait fourni l'idée première du *Triple mariage*, il n'est pas douteux que son nom, mal entendu, ne soit devenu celui de Saint-Aulaire. Les deux n'en font qu'un ; écartons-les également. Au surplus, pourquoi chercher bien loin l'origine de la pièce de Destouches? Est-ce qu'on ne la trouverait pas dans l'*Avare*, de Molière? Est-ce que le fils et la fille d'Harpagon ne sont pas mariés en secret, tandis qu'Harpagon traite, en secret, avec Nérine d'un mariage pour lui-même?

Destouches dissimule si peu l'emprunt — les arts généreux étaient pays de libre échange alors — qu'il calque naturellement sur la scène de Molière la confidence réciproque que se font son Valère et son Isabelle. Et l'emprunt n'a rien du plagiat. Sur un fond plus clair et plus gai, dans un milieu plus libre, avec d'autres personnages, la même situation prend d'autres développements, une autre physionomie. La maison d'Oronte est opulente et pleine de musiciens. Oronte y va donner un bal, pour présenter à ses enfants la jeune belle-mère qu'ils ont à leur insu ; Isabelle a ce qu'Harpagon ne semble pas avoir souffert à Elise, une suivante, et c'est quelque chose que cette fille de chambre, pour partager avec une jeune fille l'embarras de démarches trop délicates.

Élise est obligée de faire ses affaires elle-même. Elle vient à son frère, comme son frère vient à elle, comme un garçon à un autre garçon. Aveu pour aveu. Pas plus de timidité d'un côté que de l'autre. C'est la faute de leur père. Dans le *Triple mariage*, avant qu'Isabelle confesse son secret à son frère, Nérine le lui a déjà surpris, ou du moins le lui a, sans le vouloir, amené sur les lèvres.

La scène d'Isabelle et de Nérine est charmante. Pour sa première comédie en prose, Destouches fait tout de suite œuvre de maître. Il a l'esprit, la précision et le trait vif de Dancourt, il tient de Lesage, et prêtera, lui aussi, à Beaumarchais.

Isabelle a fait naguère une maladie sérieuse. La santé est revenue ; reste une mélancolie à laquelle Nérine ne se trompe pas. Mal de jeune fille, dont le mariage est le remède. Jusque-là, Isabelle ne dit pas non ; mais que

faire ? Demander à son père qu'il la marie ? Elle sait trop bien que son père le lui refusera. Elle attendra donc patiemment que son père ne soit plus de ce monde ? Son parti est bien pris là-dessus ; elle attendra.

Ce n'est pas ainsi que l'entend Nérine. Elle est pour les moyens prompts ; voici le sien : « Jeter les yeux sur quelque honnête homme, dit-elle à Isabelle, convenir de vos faits avec lui, et vous marier en votre petit particulier. »

Sur un semblable conseil, Isabelle ne se rend pas tout de suite, non ; mais elle entre dans les demi-confidences. Elle parle de Cléon, de Cléon qui a demandé sa main à son père, et qui en a été outrageusement repoussé.

Nérine, indignée, revient avec chaleur à son projet : « Mort de ma vie, s'écrie-t-elle, voilà un père qui mériterait bien que sa fille se mariât toute seule ! — Aurais-tu pris ce parti ? — Moi ? je me serais mariée dix fois plutôt qu'une. »

Vous voyez si l'aveu qui pesait se détache comme un fruit mûr, et vient naturellement à la main : « Eh bien ! ma pauvre Nérine, j'ai prévenu tes conseils. Je suis la femme de Cléon. »

C'est le « *Gia è scritta* » du Figaro italien, lorsqu'après s'être ingénié pour insinuer délicatement à Rosine d'écrire un petit billet au comte Almaviva, il voit celle-ci tirer le billet tout cacheté de sa poche.

Et maintenant Isabelle n'est plus *une;* elle est deux, ayant Nérine pour second; et, quand viendra la scène de la double confidence, avec la fine soubrette en tiers dans la partie, la scène n'aura plus rien de pénible pour Isabelle et pour son frère. Nérine leur viendra en aide à l'un et à l'autre, ils prendront en gaieté leur commune aventure.

Le dénouement à la faveur du bal n'est pas moins adroitement conduit. C'est un bal sous le masque. Le masque était nécessaire pour la surprise qu'Oronte ménageait à ses enfants ; il préparait l'apparition soudaine de sa nouvelle épouse ; mais, avant d'en être à présenter sa Célimène, il a deux autres affaires à vider devant tous les siens, deux mariages à leur annoncer, celui d'Isabelle, quoi qu'elle en ait, avec M. Michaut, celui de Valère, bien qu'il s'en révolte, avec une certaine comtesse de la Ruffardière. Il s'obstine impitoya-

blement à son projet. Seulement, l'impossible arrange tout. Hors d'état de reculer, Isabelle prend par la main un masque qu'elle présente à son père comme l'époux dont elle est la femme, et cet époux est Cléon. Valère fait de même, et présente à son père Julie dont il est l'époux. Oronte éprouve là deux singuliers échecs ; mais quoi ? Il n'a peut-être pas été plus sage que son fils et que sa fille. Il a aussi son mariage secret qui l'embarrasse. Il se demandait de quelle façon ? à quel moment ? il l'annoncerait sans trop de maladresse. L'occasion le sert ; il ne saurait la trouver meilleure, et, galamment, attirant un troisième masque, il présente à ses enfants Célimène qui les adopte, visage découvert, en leur tendant les bras.

Tout finit par des danses et des chansons.

Le *Triple mariage* est resté longtemps au répertoire du Théâtre-Français, il en est sorti, par hasard, et sans qu'on y prît garde ; mais il n'en a pas été éliminé ; sa place l'y attend toujours. Il y rentrerait bien, comme s'il n'en était jamais sorti, par une modeste et gentille reprise.

L'*Obstacle imprévu* fut moins heureux. La pièce était aussi en prose, en prose alerte et bien française ; mais elle était en cinq actes et surchargée d'inutiles complications. Elle se donna le 29 octobre 1717, et n'eut que six représentations d'un médiocre effet, après lesquelles l'auteur la retira pour la retoucher, et elle ne reparut qu'en 1735, avec moins de succès encore, puisqu'elle ne fut jouée que cinq fois. *Habent sua fata !* Sous l'administration d'un ingénieux et fin lettré, qui était Arsène Houssaye, l'*Obstacle imprévu* faillit prendre sa revanche. La pièce était en faveur auprès de la direction, et méritait cette faveur dans ses excellentes parties. Il s'agissait d'en dégager trois actes du meilleur esprit. Un des hommes qui savaient le mieux le théâtre, et qui avaient la plus délicate intelligence de l'ancien répertoire, avait entrepris ce travail de découpure. Il en avait réduit la comédie en trois actes, et je suis sûr que les trois actes devaient être un délicat hommage de dilettantisme littéraire offert à la mémoire de Destouches ; mais, hélas ! qu'est devenu cet hommage ? Léon Gaillard est mort. Son *Obstacle imprévu* a-t-il été représenté ? Je ne sais plus. Je sais que le Théâtre-Français a fait des recherches pour retrouver le manuscrit, et que les recherches

sont restées sans résultat. Les logettes des souffleurs sont de terribles oubliettes où sont venus se perdre bien d'autres manuscrits précieux ! *Habent sua fata libelli.*

L'échec de l'*Obstacle imprévu* dut être très sensible à Destouches. La fortune du théâtre aurait trop de charmes, si elle ne se faisait pas un jeu de tempérer sa séduction par ses caprices. Ce fut peut-être dans un moment de dépit amoureux, où Destouches se croyait à jamais détaché de l'ingrate, que le régent lui proposa de suivre l'abbé Dubois en Angleterre.

Trop indulgent à ses propres faiblesses pour leur être plus sévère dans son entourage familier, le duc d'Orléans n'en connaissait pas moins le vrai mérite. Il faisait deux parts bien tranchées de son estime et de ses complaisances, comme des affaires et des plaisirs. Il appréciait Destouches à sa valeur. Il aimait son talent de poète, et savait quel fond solide on rencontrait à pénétrer la surface de cette ingénieuse malice. L'auteur comique avait gardé pour fond l'homme de cabinet, l'homme d'État dans la coulisse, accoutumé au secret, d'une correction irréprochable dans son attitude, dans ses rapports avec tout le monde et avec les puissances.

Destouches était le second qu'il fallait à l'abbé Dubois. L'ancien secrétaire de l'ambassadeur de France en Suisse reprit auprès de l'ancien précepteur du duc d'Orléans une position analogue à celle qu'il avait eue auprès du marquis de Puysieux.

Aussitôt que les négociations entamées par l'abbé Dubois permirent à celui-ci de quitter Londres, il se hâta de revenir à Paris, laissant Destouches mener à bonne fin ce qu'ils avaient commencé ensemble. Moins pressé de repasser la mer, Destouches oublia, six ans, de demander son rappel. Il était parti en 1717, dit Dalembert, il ne reprit pied qu'en 1723 sur le vieux pavé de Paris.

Pendant son séjour à Londres, à travers des négociations plus sérieuses, il en eut à conduire une qui, pour être bizarre, n'en était pas moins délicate.

L'évêché de Cambrai devenu vacant, l'abbé Dubois, que rien n'étonnait sans doute, ne s'étonna pas de s'éveiller un jour avec l'ambition de se faire des armoiries épiscopales ; s'en ouvrit-il avec son élève ? Il ne l'osa

pas, peut-être, ou, s'il l'osa, ce fut le régent qui ne se trouva pas assez hardi pour l'asseoir sur le siège de Fénelon. Dubois était homme d'esprit et comprit le scrupule. Il y avait là une initiative que le régent ne se souciait pas de prendre; mais si l'initiative venait d'ailleurs; si de l'ordre des questions religieuses, l'affaire passait dans l'ordre des questions diplomatiques, la difficulté était tournée. Il s'agissait d'obtenir que le roi d'Angleterre demandât au régent l'archevêché de Cambrai pour Dubois. Destouches fut chargé de tenter la démarche, il en courut le hasard, et George Ier ne manqua pas de se récrier d'abord sur cette comique association de mots: un archevêque institué par un prince hérétique! Le régent rira, disait-il, et n'en fera rien. Il en rira sans doute, répondit Dubois, mais il fera tout ce que vous voudrez. George Ier ne s'en défendit pas autrement. Destouches lui présenta une lettre qu'il signa, ne fût-ce que pour le plaisant de la chose, et c'est ainsi que Dubois fut nommé archevêque de Cambrai.

Du reste, sans prétendre réhabiliter le trop fameux cardinal, je me rappelle seulement la première impression que me fit son admirable portrait gravé par Drevet, d'après Rigaud. Je ne connaissais l'homme jusque-là que par les libelles effrontés, les anecdotes scandaleuses et toutes les vilenies de la presse clandestine; aussitôt que je vis cette grande tournure, ce bel air de noblesse et de mansuétude, d'affabilité, d'intelligence et de finesse, j'éprouvai le sentiment du respect. J'avais devant moi un homme d'État, un premier ministre, un prince de l'Église. J'engage les lecteurs de bonne foi à faire cette expérience. Qu'ils regardent le portrait en question, ils feront comme moi, j'en suis sûr: après avoir trouvé incroyable que la France ait souffert d'être gouvernée par le Dubois des pamphlétaires, ils comprendront que les grands ordres de l'État se soient tenus dans une déférente soumission devant le Dubois officiel, et que Destouches n'ait pas refusé de concourir à le faire nommer archevêque.

Destouches, cependant, mettait lui-même un notable événement dans sa vie. L'auteur du *Triple mariage* se mariait lui-même, et se mariait secrètement à son tour. Il touchait alors à sa quarantième année. Rougissait-il d'un amour qui le surprenait, lorsqu'il n'avait plus lieu de l'attendre, après une jeunesse sévère? Ou encore,

comme miss Dorothée Johnston était catholique, et peut-être sans fortune, ne craignait-il pas que cette union, avouée à la cour, ne leur y fît à l'un et à l'autre une situation difficile. Quelles que fussent les raisons enfin, il fut convenu entre les deux époux que leur mariage resterait ignoré. Si rien de ce qui est pouvait rester ignoré dans la société où nous vivons, entre la curiosité qui a les yeux ouverts sur tout, la malignité qui interprète tout et l'indiscrétion qui a hâte de tout dire, il est probable que le secret leur échappa, et, quand il se fut échappé, Destouches ne resta pas plus longtemps à Londres. Il revint à Paris, aussi bien, devait-il commencer à être las des brouillards et de Londres. Nous avons beau faire, nous allons constamment du désir au regret, du regret au désir; nous nous retournons toujours du côté où nous ne sommes plus. Les soucis du théâtre avaient renvoyé Destouches aux missions politiques; les soucis des missions politiques le ramenaient au théâtre.

Où en était cependant le théâtre? et qu'avait-il fait, pendant l'absence de Destouches?

Il avait joué, pour ne citer que les représentations d'un certain intérêt : l'*Iphigénie* de Racine, « avec quelque chose de nouveau, » c'est-à-dire avec le récit d'Ulysse mis en action et en spectacle, l'*Œdipe* de Voltaire, le *Roi de Cocagne* de Legrand, l'*Annibal* de Marivaux, l'*Esther* de Racine, l'*Opiniâtre* de Brueys, l'*Inès de Castro* de la Motte, *Hérode et Marianne* de Voltaire.

Destouches rentrait pour voir la seconde *Marianne*, le *Dénouement imprévu* de Marivaux, et quoi encore? une demi-douzaine de pièces de Legrand, chiffre exact, lequel Legrand était le grand fournisseur de la Comédie-Française. La Comédie venait de donner la *Nouveauté* de Legrand, le 13 janvier 1727, *Admète et Alceste* de Boissy, le 25, lorsque l'affiche changea encore le mois suivant, et annonça, à la date du 15, le *Philosophe marié*.

Le moment était bon : Lesage écrivait pour les marionnettes, Piron débutait sur les théâtres de la Foire, la Comédie italienne désertée, pour les Forains, retournait contre eux la concurrence, et louait elle-même une *loge* (c'est encore le mot aujourd'hui) à la Foire Saint-Germain, et en fait d'astre nouveau — d'étoile, disons-

nous, — Mlle Petitpas paraissait, pour la première fois, dans *Arlequin barbet, pagode et médecin, pièce en deux actes, monologues, prologue et jargon;* Marivaux n'avait pas encore eu le temps d'être, Voltaire prenait son *Indiscret* pour une comédie, et le public avait l'air de s'en accommoder, faute de mieux. Bienvenue à un chef-d'œuvre du Théâtre-Français, s'il s'en présentait un au milieu de ces vaudevilles, au milieu de ces impromptus sans valeur et sans lendemain! Le *Philosophe marié* n'était pas moins qu'un chef-d'œuvre.

On n'était plus accoutumé depuis Molière — je n'oublie pas Regnard, mais Regnard, avec sa verve éblouissante, se jette en dehors de la réalité dans le comique d'imagination et de fantaisie — on n'était plus accoutumé à cette comédie, qui se modèle sur le monde vrai et sur le monde des honnêtes gens, à cette raison enjouée, à cette physionomie, à cette logique des caractères, à cet esprit, à ce langage de la bonne compagnie.

Que la comédie nouvelle ressemblât à la vie, je le crois bien! Elle était la vie même. Si le théâtre humain — pour ne pas dire comique — doit être le miroir de la société humaine, l'idéal était réalisé. Chacun des personnages de la pièce était vivant. Chacun des personnages de la pièce avait passé devant ce fidèle miroir, et y avait laissé son empreinte animée. Ariste, c'était Destouches lui-même, le sage, qui n'avait pas dû se marier, et qui se trouvait marié par une surprise du cœur, sans oser avouer son mariage. Mélite, c'était la femme du poète, douce et acceptant tous les sacrifices d'une fausse situation. Céliante, la fantasque, Céliante, impérieuse et bizarre, qui ne sait ce qu'elle veut, si ce n'est qu'elle veut avoir raison contre tout le monde, qui rit et se fâche, aussi près du rire, quand elle se fâche, que d'un mouvement de colère, quand elle rit, c'est la sœur de madame Destouches, si nettement représentée, que la folle spirituelle se reconnut au portrait, et faillit — en paroles — arracher les yeux à son beau-frère.

Lisimon est le père de Destouches, exactement représenté aussi, comme homme d'honneur, trop exactement peut-être, comme desservi par la fortune; car, si Destouches fut toujours généreux à sa famille, si, de Londres, il envoyait un jour quarante mille livres — plus de cent mille francs d'aujourd'hui — à son père, il gâtait le

bienfait, je le crains, en se le faisant payer sur le théâtre par la reconnaissance paternelle (1).

Mais l'épisode de Lisimon, par lequel Destouches poussait une pointe sur le domaine du comique larmoyant, ne fut pas le grand effet de la comédie. Ce qui enleva le succès, ce furent les deux rôles originaux de Céliante et de l'oncle Géronte. Ces deux emporte-pièce, ces deux fougueux têtus, ces deux bons becs, mis aux prises, firent éclater dans la salle le rire des dieux d'Homère. On peut juger de l'enthousiasme du parterre et des loges par la fureur de la critique. Il y a toujours des Lycidas, tu le sais, ô Molière ! pour blâmer les applaudissements qui ne vont pas à eux, des règles supérieures, de doctes argumentations pour prouver que l'admiration publique a tort, et que le grand secret des arts est tout aux cuistres. Destouches devait les retrouver, tes impérissables Lycidas, et non moins acharnés. Il n'avait pas ton génie; mais aucun autre talent ne s'en était approché d'aussi près. Et puis, ce n'est ni le talent, ni le génie, auxquels ne pardonnent pas tous les ennemis du succès, c'est le succès, le bonheur; et par combien de bonheurs Destouches irritait leur jalousie ! Il était un homme de lettres à part et au-dessus de ses confrères. Il avait, pour lui, un autre degré de considération et d'estime, d'autres services rendus à son pays, de la fortune ! On le croyait. Il revenait de Londres ; pourquoi revenait-il après six ans ? N'avait-il pas perdu son droit de cité dans la république des écrivains ? Il reparaissait, et on lui donnait le premier fauteuil vacant — c'était celui de Campistron — à l'Académie française. On le comblait de toutes les faveurs. On lui offrait une nouvelle mission politique ; on le pressait de se rendre à Saint-Pétersbourg ; pourquoi ne s'y rendait-il pas ? Pourquoi se donnait-il les airs d'un stoïque, qui se dérobe aux grandeurs, et

(1) GÉRONTE A ARISTE.

Philosophe imbécile ! Un père d'ordinaire
A son fils, tout au moins, fournit le nécessaire !
Ici, tout au rebours. Le fils, depuis dix ans...

LISIMON.

Je suis plus glorieux de vivre à ses dépens,
Que s'il vivait aux miens. Oui, ma vive tendresse
Se complaît à le voir l'appui de ma vieillesse.

s'achetait-il, auprès de Melun, le domaine de Fortoiseau, sous prétexte de s'y faire une retraite tranquille ?

Il revenait, c'était un de ses grands crimes. On n'aime pas les revenants. On en a peur, dans la littérature aussi bien qu'ailleurs. De là, le déchaînement des peureux, et les brochures, et l'irréfutable critique, le « *Tarte à la crème* » de la circonstance. Le fameux « Tarte à la crème » soulevé par le *Philosophe marié*, c'est que le titre de la pièce était mauvais, Ariste n'étant pas un philosophe.

Un philosophe! Il est vrai que Destouches n'y avait pas réfléchi : le mot n'était pas de ceux dont tout le monde pût se servir. Il appartenait à une affiliation toute-puissante, sans que les adeptes eux-mêmes s'en rendissent bien compte. Il contenait le mystère de la révolution à venir. Il était sacré, et rendait inviolable. Du moment où Ariste s'appelait philosophe, il devait être sans faiblesse. S'il avait la faiblesse d'être marié, de cacher son mariage, et de s'être mis à la discrétion d'une servante, qui se moquait de lui, il était indigne du nom de philosophe. Et voilà la pièce condamnée.

Destouches se piqua. Molière avait fait la *Critique de l'École des Femmes;* il se crut autorisé par l'exemple du maître des maîtres, et fit la critique du *Philosophe marié*, dans la même forme d'une comédie en un acte et en prose; mais la critique du *Philosophe marié* ne servit que de sous-titre à la pièce: le titre principal fut *l'Envieux*. Mauvaise étiquette. On sent d'ici toute l'amertume de l'auteur blessé. Son Lycandre n'est pas une fine et piquante silhouette, c'est une lourde figure d'invention. Le Lycidas de Molière ne se sait pas aussi jaloux qu'il est. Il a son ingénuité; il dit ce qu'il pense de l'*Ecole des Femmes*. Il trouve la pièce mauvaise, parce qu'il est jaloux; mais il la trouve sincèrement mauvaise, ou, s'il s'en faut de quelque chose que le fat n'en pense autant de mal qu'il le dit, il n'a garde de se l'avouer à lui-même.

Lycandre, lui, n'a pas voulu assister à la représentation du *Philosophe marié*, parce que les succès d'autrui lui rongent le foie. Il n'est envieux, ni à son insu, ni malgré lui. Il l'est de volonté, et en quelque sorte, de profession. Il envie ; c'est son art et son orgueil, parlons tout simplement, c'est son rôle. Quoi qu'il dise, ou quoi qu'il fasse, il envie. Toujours de la haine et du fiel. A

chacun des personnages qui revient de la représentation du *Philosophe marié*, il demande si la pièce est tombée sous les sifflets? Il ne souffre pas d'autre réponse que celle qu'il désire et qu'il exige. Qui n'a pas entendu les huées, était sourd. Qui a entendu des acclamations, n'a pas su en comprendre l'ironie. Il est bien forcé de se rendre, à la fin. Ses deux amis, Dorante et Polydor, confessent, eux-mêmes, un triomphe complet; alors, outré de douleur et de rage :

Mais, comment avez-vous pu souffrir un pareil succès? N'aviez-vous pas dispersé nos émissaires?

POLYDOR. — Au nombre de plus de cent cinquante.

LYCANDRE. — Ne leur aviez-vous pas donné mes ordres et mes instructions?

DORANTE. — Sans doute. Au moindre murmure du parterre, ils devaient tous bâiller, huer, siffler. Je leur ai donné vingt fois le signal; vingt fois, j'ai sonné la charge; je me suis mouché; j'ai toussé; j'ai craché... jusqu'au sang. Tout cela, vainement. Les lâches se sont laissé subjuguer; et j'ai eu la douleur de les voir eux-mêmes applaudir, battre des mains, rire et pleurer. Enfin, le sort nous a trahis, la victoire s'est livrée à notre ennemi, nos troupes sont défaites, les siffleurs sont sifflés.

LYCANDRE. — Je crève de rage! Mais, ne nous perdons point... Allons, mes amis, puisque nos premiers efforts sont sans effet, la plume à la main, faisons pleuvoir des critiques (1), des lettres anonymes, des paradoxes, des apologies ironiques... Vous, Polydor, vous attaquerez le plan de la pièce. (*A Dorante.*) Vous, les caractères et les mœurs, et moi, je tomberai sur les vers et sur la diction. Il faut s'acharner sur ce qu'il y a de meilleur. Ce que vous ne pouvez pas reprendre, tournez-le en ridicule! Une bonne parodie! »

Et de l'autre côté, des éloges de la pièce, tels qu'un auteur peut s'en faire donner par des amis ardents, mais que Destouches était imprudent de se décerner à lui-même. Entre ces deux exagérations dangereuses, qui n'allaient ni l'une ni l'autre au comique, la pièce ne fit

(1) Réflexions critiques sur le *Philosophe marié*, Paris, Le Breton, in-8. — Lettre critique sur la nouvelle Comédie, Paris, Oudot, in-8. — Apologie du *Philosophe marié*, Paris, Oudot, in-8. — Les caractères de la comédie du *Philosophe marié*, Paris, Chambert, in-8.

que passer, et disparut après trois représentations. Il faut laisser les pièces se défendre elles-mêmes. Le *Philosophe marié* s'est bien défendu, Dieu merci ! En attendant que la pièce se reprenne un jour au Théâtre-Français, elle n'a pas cessé de fournir une très jolie scène de concours aux élèves du Conservatoire.

C'est peu pour lui de vaincre, il veut encor braver,

dit Valère du jeune Horace, dans le récit du combat des trois champions de Rome contre les trois Albains; Destouches avait vaincu les détracteurs du *Philosophe marié;* est-ce pour les braver, qu'il mit encore, en 1727, deux philosophes, les *Philosophes amoureux*, à la scène ?

Cette fois, du moins, l'un des deux jeunes sages était au-dessus de l'humain. Il aimait, et, sans le savoir, il avait un frère pour rival; ce secret une fois découvert, il faisait un généreux sacrifice de son bonheur, mariait son frère avec sa fiancée, et leur abandonnait toute sa fortune.

La philosophie dut être satisfaite; le public, qui n'avait pas les mêmes raisons pour applaudir cet héroïsme de doctrine, resta si froid, que la représentation n'eut pas de lendemain.

L'année 1730 fut au *Calisthènes* de Piron et au *Brutus* de Voltaire, belle occasion pour les deux rudes jouteurs de faire assaut d'épigrammes;

1731 à l'*Alcibiade* de Poisson, au *Magnifique* de la Motte, au *Faux Sincère* de Dufresny, au *Mari curieux* de Dallainval, à la *Réunion des Amours* de Marivaux, au *Chevalier Bayard* d'Autreau, à l'*Érigone* de La Grange-Chancel: toute la première ligne du second ordre.

Mais 1732 se relève et devient l'année mémorable qui, commençant par le *Glorieux*, finit à peu près par *Zaïre.*

Je ne sais si l'on a fait ce rapprochement; mais il me semble curieux de voir paraître, en même temps, sur la scène française deux œuvres illustres, destinées à modifier notre art théâtral dans son principe, et qui nous viennent, plus ou moins directement, de l'Angleterre.

Voltaire et Destouches ont passé par Londres; Voltaire y a vu jouer *Othello*, et en a rapporté *Orosmane.* Destouches en a rapporté son *Glorieux*, dont je ne me

flatte pas de connaître aussi bien l'origine; mais à la seule physionomie de la pièce, il me semble qu'on ne peut pas nier la race anglaise.

Destouches a beau dire que la scène est à Paris; non, ce n'est pas à Paris, c'est à Londres, et dans l'aristocratie anglaise, qu'il a trouvé le modèle du comte de Tuffières. La noblesse française a eu aussi ses hauteurs et son orgueil, mais tempérés par de gracieux moments d'abandon et de familiarité aimable. On lui a plutôt reproché de trop admettre la livrée dans sa confiance, que de la tenir trop au-dessous d'elle, pour souffrir qu'elle lui adressât un seul mot. La morgue flegmatique du comte et la froideur de sa superbe sont essentiellement britanniques. L'étiquette de sa maison — quoiqu'il n'ait pas de maison, et qu'il loge en hôtel garni — est toute britannique, et le cérémonial observé en silence par les laquais autour du maître est de l'étiquette d'outre-mer.

On s'est beaucoup occupé de mise en scène dans ces derniers temps; en voici une qui vaut la peine d'être citée. C'est Destouches qui la détaille. Le comte veut écrire un billet. Il ne parle pas. Le grand seigneur qui parle à ses gens, fût-ce pour leur donner un ordre, s'abaisse à leur niveau : « Il fait plusieurs signes, et, à mesure qu'il les fait, ses laquais le servent; deux approchent la table, deux autres un fauteuil; le cinquième apporte une écritoire et des plumes et le sixième du papier; ensuite il se met à écrire. »

Lisimon, le bourgeois enrichi, mal décrassé par sa fortune, resté vilain en geste et en propos, gros rieur, gros buveur, libertin et bonhomme au fond, qui cajole autour des filles de chambre et tutoie tout le monde, encore une caricature anglaise.

Voilà pour le comique; mais, à côté du comique, la fable sentimentale, qui en fait la contre-partie, est bien plus exotique encore. Ils n'appartiennent pas à notre comédie, ces personnages de roman, cette fille suivante, chez qui tout est au-dessus de sa condition, sa beauté, son langage et sa vertu, cette orpheline qui épousera, un jour, le fils de Lisimon, après avoir retrouvé son père dans une sorte de malheureux sans asile, son frère dans l'orgueilleux comte de Tuffières — ni ce vagabond philosophe, ce pauvre solennel, ruiné par une femme vaniteuse, victime d'une erreur de la justice humaine, qui

vient humilier la « gloire » intraitable de son fils, le force à s'incliner devant ses haillons, et, après en avoir tiré un mouvement de tendresse filiale, se transfigure en un gentilhomme radieux, resplendissant de ses titres et de son innocence.

C'était la première fois que notre théâtre présentait, aussi complète, la combinaison du roman et de l'œuvre comique, et il la présentait supérieurement opérée. Les proportions étaient observées avec une parfaite justesse. La comédie brillante s'égayait avec esprit et parlait naturellement la langue du plus grand monde. Le roman allait aux cœurs et y faisait tressaillir les fibres les plus humaines, à l'aide de l'enthousiasme philosophique. Le public riait et pleurait, tour à tour, également charmé des deux contraires. On a dit que Quinault-Dufresne, Quinault-Tuffières, le glorieux en propre original, avait gâté le dénouement de la pièce en refusant par fierté d'y être puni; je ne suis pas aussi certain qu'il ait eu tort. La punition de Tuffières est assez complète, quand il fait amende honorable aux genoux de son père. La pousser plus loin, lui faire manquer son mariage avec Isabelle, serait détruire l'ouvrage de sa sœur et causer à celle-ci un grand chagrin; la pièce ne pouvait pas finir en laissant une douleur à la généreuse Julie.

Molière a fait semblant de punir Célimène, et malgré la dernière boutade d'Alceste, nous sommes bien sûrs qu'Éliante et Philinte le ramèneront à ses pieds. Tartuffe même ne restera pas toujours en prison; Cléante lui souhaite de mériter la clémence du roi en détestant son vice. Mais que fais-je de citer Molière? Dalembert ne reconnaît pas au grand observateur de la vie l'honneur d'avoir mis le théâtre comique sur la voie des réalités sévères; il lui reproche presque d'avoir négligé le pathétique dans « la situation déchirante » de la famille d'Orgon. A Destouches la gloire de ce pathétique nouveau! C'était le cri du dix-huitième siècle, et le retentissement prolongé de la première représentation du *Glorieux*. On peut juger de la chaleur du succès par l'effusion dont déborde au début la préface du poète :

« Cette comédie vient d'être reçue si favorablement du public, que je me croirais indigne des applaudissements dont il m'a honoré, si je ne m'efforçais pas de lui en témoigner ma reconnaissance. J'ose lui protester

qu'elle est aussi vive que juste. Je ne trouve point de termes qui puissent l'exprimer; mais pour la faire éclater d'une manière sensible, je promets à ce même public, auquel je suis si redevable, qu'en cherchant à lui procurer de nouveaux amusements, je n'épargnerai ni soins, ni travaux, pour mériter la continuation de ses suffrages... »

A quoi tient-il que Destouches ne se soit pas tenu parole? De 1732 à 1737, cinq ans se passent, sans que les comédiens représentent de lui une pièce nouvelle. Gouverneur de Melun, habitait-il plus volontiers son domaine des champs, qu'il ne revenait à Paris? S'écartait-il pour son repos du monde turbulent des lettres? Le théâtre qu'il aimait par le côté de la création littéraire et de la vie qu'elle prend à la scène, l'éloignait-il par ses agissements intérieurs? J'emprunte aux archives de la Comédie française une lettre de Destouches, qui n'a rien que d'honorable pour tout le monde; mais où la délicatesse même du poète, sa politesse excessive, sa loyauté scrupuleuse, décèlent une susceptibilité inquiète et trop propre à le faire souffrir.

Voici cette lettre qui est inédite. La date manque mais elle est donnée par celle de l'*Irrésolu*, dont il y est question. J'ai déjà dit que la pièce fut jouée avec peu de succès. La septième et dernière représentation eut lieu le 19 janvier 1713, la lettre est du même jour et adressée probablement à Dancourt, l'orateur des comédiens :

« Je vous supplie, Monsieur, de vouloir bien dire à Messieurs vos camarades que je souhaite instamment que l'on ne représente plus ma comédie qu'aujourd'hui, jusqu'à ce que j'aie corrigé le quatrième acte, et que l'on dise, à l'annonce, que, comme le public a désapprouvé cet acte, et que je respecte trop ses décisions pour ne pas me faire une gloire de m'y conformer, je vais le retravailler tout de nouveau, afin que la pièce soit moins indigne de son attention! — que, par cette raison, on suspendra les représentations de l'*Irrésolu*.

« Cependant, Monsieur, comme ce serait trop exiger de votre compagnie, que de lui demander la grâce de permettre que l'on ne songe point à d'autres nouveautés jusqu'à ce que ma pièce ait été remise, je suis le premier à dire que vous ne sauriez mieux faire que de mettre sur pied quelque tragédie nouvelle, qui sera représen-

tée alternativement avec ma pièce, si on le juge à propos, ou bien on reprendra la mienne, quand la tragédie sera sur ses fins.

« Si vous voulez absolument renoncer à l'*Irrésolu*, et l'oublier pour toujours, j'en serai fort affligé; mais je ne m'en plaindrai nullement, puisque j'ai eu le malheur de vous faire perdre un temps précieux, en l'employant à mettre sur pied une pièce aussi défectueuse que la mienne; cependant, si vous vouliez bien prendre le parti que j'ai l'honneur de vous proposer, cela me ferait un plaisir infini, et m'encouragerait, dans la suite, pour vous donner des ouvrages, qui pussent me donner plus de gloire, et à vous, plus de profits.

« Au reste, je supplie la compagnie de m'excuser, si je ne suis pas allé, moi-même, vous dire ce que je vous écris ici : outre que je suis assez incommodé, pour ne pouvoir sortir aujourd'hui, je veux, si je puis, employer tout mon temps à réformer mon quatrième acte. Je suis, Monsieur, du meilleur de mon cœur, votre très humble et très obéissant serviteur, DESTOUCHES. »

Le *Dissipateur* ou l'*Honnête friponne* devait être joué, dit-on, dès 1736; mais les études auraient été suspendues sur un ordre obtenu par un homme de robe, auquel on aurait persuadé que l'auteur l'aurait eu en vue dans le rôle de Cléon.

Il est plus sûr que la pièce fut imprimée, au cours de cette même année 1736, et jouée, l'année suivante, par tous les théâtres de la province.

Dans ses *Récréations littéraires*, Cizeron-Rival, ami de Destouches, et d'après une lettre de lui, assure que si la pièce ne fut pas représentée tout de suite à Paris, ce fut l'effet de quelque refroidissement survenu entre l'auteur et les comédiens, que l'auteur prit alors le parti de la donner à l'impression, et que, lorsque les comédiens lui demandèrent la permission de la jouer sur leur théâtre, non-seulement il y consentit de bonne grâce, mais il leur en fit généreusement cadeau. — Ces cadeaux-là ne se font plus aujourd'hui.

La représentation du *Dissipateur* eut lieu le 17 mars 1753. L'année précédente, Destouches avait marié sa fille avec M. de Bourmary, brigadier des armées du roi.

Le cinquième acte du *Dissipateur* a toujours produit un grand effet. L'œuvre a des parties de maître, et son titre est un de ceux qui comptent dans l'histoire de

notre théâtre ; mais l'oubli a passé sur l'*Ambitieux et l'Indiscrète*, tragi-comédie en cinq actes, en vers, précédée d'un prologue (1737), sur la *Belle orgueilleuse*, ou l'*Enfant gâté*, comédie en un acte, en vers (1741), sur l'*Amour usé*, ou le *Vindicatif généreux* (même année), sur le *Trésor caché*, cinq actes, en prose (1745), sur la *Force du naturel*, cinq actes, en vers (1750). J'en passe, et ce ne sont pas des meilleures. L'oubli de ce qui n'a pas survécu est peut-être encore un respect dû au talent dont il couvre les défaillances.

Dès 1744, Destouches s'était retiré à sa terre de Fortoiseau. Il y prépara l'édition complète de ses comédies, qui parut en 1745. C'était son testament d'homme de théâtre. Il léguait, à qui les voudrait prendre, ses pièces représentées et ses pièces inédites. Quant à lui, l'évolution de son œuvre profane était terminée. Il avait commencé par la poésie religieuse, il finit par la controverse orthodoxe. Comme la Bruyère avait donné, pour conclusion à son livre des *Caractères*, cette admirable « Comédie humaine, » un éloquent témoignage rendu à la grandeur de Dieu en face des petitesses de l'homme, Destouches donnait, pour conclusion à son théâtre, les vérités de la foi glorifiées en face de l'incrédulité. Il s'était fait une chaire de conférences dans le *Mercure galant*, pour y attaquer, de plus près, le scepticisme mondain. Il le discutait avec la dialectique, il lui renvoyait le ridicule avec l'épigramme. On a compté huit cents de ces épigrammes lancées contre l'ennemi qu'il harcelait sans relâche. Traits perdus, comme tous ceux qui restent sur le terrain de la bataille; mais qu'importe? Lorsque la mort vint à lui, elle trouva le soldat chrétien sans peur, et fier de tomber à son poste de combat.

Destouches avait soixante-quatorze ans.

On n'érigeait pas alors de statues aux célébrités littéraires qui s'en allaient, on ne sollicitait pas pour leur élever des tombeaux la souscription avare ; mais Destouches eut un monument digne de lui. « Quelques années après sa mort — dit Dalembert — le feu roi, pour récompenser dans sa famille ses travaux et ses vertus, voulut bien accorder à ses enfants la grâce, alors très distinguée, et devenue depuis trop commune, de faire imprimer au Louvre les œuvres de leur père. »

Ce fut la grande édition in-4° de 1754.

A la suite de cette publication nationale, parurent successivement sur la scène (1759-1762) deux comédies, que Destouches avait déjà publiées dans l'édition de 1736, — *la Fausse Agnès* ou *le Poète campagnard*, et *le Tambour nocturne* ou *le Mari divin*, — mais qui n'avaient pas encore été représentées.

Arrangé par le comédien Bellecour, *le Tambour nocturne*, imitation d'Addisson (*The Drumer*) fut vu et revu de temps en temps, avec plaisir; *la Fausse Agnès* fournit une plus longue et une plus heureuse carrière. Monrose, le père, jouait encore le rôle de M. des Mazures avec un grand éclat de bouffonnerie. Après lui, le comique moins étourdissant laissa la pièce se refroidir. La caricature avait vieilli, et le public ne savait plus à quoi ressemblait cette ridicule entrevue d'Angélique avec le poète campagnard, cette première rencontre des deux fiancés, dans laquelle des Mazures proposait à sa future une escrime de galants impromptus, et l'entreprenait sur l'histoire, sur la fable, sur la chronologie.

On trouvait insupportable l'aréopage en famille, devant lequel Angélique reconquiert ses titres de fille accomplie, en développant ses révérences les plus irréprochables, et en émerveillant ses juges par ses questions, ses définitions, ses distinctions de haute scolastique.

Mais les temps changent. Il se peut que *la Fausse Agnès* rentre bientôt en pleine actualité. Nous marchons vers des jours où, de deux prétendus laissés en tête à tête, l'un présentera à l'autre son diplôme de bachelier, l'autre son brevet de l'examen de 16 ou de 21 ans. Diplôme et brevet auront beau jeu pour se tâter sur la pédagogie, et l'examen supérieur prendra pour toujours l'ascendant sur le vulgaire baccalauréat, à moins pourtant, qu'un peu de bon esprit français ne nous fasse raison de ce pédantisme à la mode.

Briffaut, dans ses *Récits d'un vieux parrain à un jeune filleul*, raconte que madame Mathilde de Fezensac grondait un jour sa petite sœur Oriane sur le peu de bonne volonté que celle-ci mettait à apprendre. Elle lui remontrait toutes les vilaines suites de l'ignorance et le mépris d'un mari pour une femme qui ne saurait rien. « Bon! bon! répondit l'espiègle; est-ce que tu crois que j'épouserai M. des Mazures? »

Briffaut fait remarquer qu'Oriane n'avait pas plus de

dix ans. Je fais remarquer, à mon tour, que le nom de M. des Mazures était alors un type populaire, même pour l'enfance.

Dieu garde nos petits-fils de madame des Mazures !

EDOUARD THIERRY.

LE
TRIPLE MARIAGE

COMÉDIE

ACTEURS.

ORONTE, vieillard.
ISABELLE, fille d'Oronte.
VALÈRE, fils d'Oronte.
CLÉON, mari d'Isabelle.
NÉRINE, suivante d'Isabelle.
LA COMTESSE DE LA TRUFFARDIÈRE.
JULIE, femme de Valère,
CÉLIMÈNE, femme d'Oronte.
PASQUIN, valet de Valère.
L'ÉPINE, valet de Cléon.
JAVOTTE, petite fille.
TROUPE DE DANSEURS ET DE DANSEUSES.

La scène est à Paris, dans la maison d'Oronte.

SCÈNE PREMIÈRE

ORONTE.

Non, je ne puis être parfaitement heureux. J'avais une femme, elle est morte. Je l'ai pleurée pour la forme, tandis que je me réjouissais en secret d'être délivré d'un tyran qui contrôlait toutes mes actions, et qui voulait disposer de mon cœur, après vingt-deux ans de mariage. Je croyais que sa mort me laisserait libre ; je suis esclave de mes enfants, qui m'obligent à me contraindre, et à garder des bienséances sur lesquelles je n'oserais passer, sans me faire tympaniser par la ville. J'ai un fils plus grand que moi : quelle mortification pour un père qui n'est pas dans le goût de renoncer au monde ! J'ai une fille aimable et bien faite, elle ne veut point se faire religieuse. Il faut donc la marier. La fâcheuse nécessité pour un père qui aime son bien plus que sa fille ! Quel parti dois-je prendre ? Il faut que je tâche de les

amuser encore quelque temps, pour me donner celui d'arranger mes affaires à ma fantaisie.

SCÈNE II

ORONTE, NÉRINE.

NÉRINE.

Qu'est-ce que cela veut dire, monsieur? Je viens de voir là-bas je ne sais combien de gens qui s'enivrent. Quels gosiers! Ils ont déjà vidé plus de trente bouteilles, et ils se plaignent qu'on les laisse mourir de soif. Qui sont donc ces gens-là?

ORONTE.

Ce sont des danseurs et des musiciens.

NÉRINE.

Ils boivent comme des Templiers.

ORONTE.

Eh bien! ne font-ils pas leur métier?

NÉRINE.

Surtout quand ils boivent aux dépens d'autrui. J'aurais dû les reconnaître à cela. Mais, monsieur, par quelle fantaisie, s'il vous plaît, faites-vous venir chez vous cette troupe bachique? Est-ce que vous donnez le bal ce soir?

ORONTE.

Oui, mon enfant, je veux donner une espèce de bal chez moi, ou plutôt un petit concert mêlé de danse. C'est pour cela que j'ai fait venir ces danseurs et ces musiciens.

NÉRINE.

Envoyez donc dire qu'on leur ôte le vin; car, s'ils continuent comme ils ont commencé, vous serez obligé de les faire emporter chez eux.

ORONTE.

Va, ne te mets pas en peine; plus ils boivent, mieux ils s'accordent.

NÉRINE.

A la bonne heure! Et comment avez-vous pu vous résoudre à faire chez vous un semblable appareil, vous qui étiez ennemi juré de ces sortes de divertissements?

ORONTE.

J'ai mes raisons pour cela ; et on les saura peut-être avant qu'il soit peu. D'ailleurs, comme ma fille sort d'une longue maladie, j'ai cru qu'un petit divertissement comme celui-là contribuerait à sa convalescence.

NÉRINE.

Il est vrai que la musique et la danse ont quelque chose de récréatif ; mais je ne crois pas que ce soit là précisément ce qu'il faudrait à mademoiselle votre fille, pour rétablir entièrement sa santé.

ORONTE.

Oh ! je te vois venir. Tu veux dire qu'il lui faudrait un mari.

NÉRINE.

Sans doute. Un mari est un baume spécifique, qui rétablit les forces d'une fille languissante.

ORONTE.

Je connais la mienne, elle est trop vertueuse...

NÉRINE.

Et pour être vertueuse, est-ce qu'on souhaite moins un époux ? Au contraire, c'est la vertu d'une fille qui cause son empressement pour le mariage. Celles qui ne sont pas scrupuleuses s'en passent bien plus aisément. Je vais vous prouver cela.

ORONTE.

Je n'ai que faire de tes preuves.

NÉRINE.

Supposez, par exemple, que vous ayez un long chemin à faire pendant les chaleurs de l'été...

ORONTE.

Eh bien ?

NÉRINE.

Et qu'il vous soit expressément défendu de boire, jusqu'à ce que vous soyez arrivé au gîte, où l'on vous attend avec d'agréables rafraîchissements...

ORONTE.

Belle supposition !

NÉRINE.

N'est-il pas vrai que, si malgré ce qui vous est

prescrit, vous entrez dans quelque cabaret sur la route, vous aurez moins d'empressement d'arriver, que si vous aviez scrupuleusement observé la défense?

ORONTE.

J'en demeure d'accord.

NÉRINE.

Voilà justement le portrait d'une fille qui s'est émancipée. Isabelle, au contraire, est le voyageur qui observe la loi qu'on lui a imposée, mais que son exactitude scrupuleuse réduit à la dernière extrémité. Songez-y bien, monsieur, on ne peut pas toujours soutenir la soif, et il ne faût pas mettre une fille dans la nécessité de se rafraîchir sur la route.

ORONTE.

Tu as beau dire; je ne crois point que ce soit un pareil empressement qui ait causé la maladie d'Isabelle.

NÉRINE.

Cependant les médecins y ont perdu leur latin; et c'est plutôt par miracle que par leurs remèdes qu'elle est sortie d'un état si périlleux. Je ne l'ai point quittée. Elle soupirait jour et nuit; elle répandait souvent des larmes; elle tombait dans une langueur, dans un anéantissement qui faisaient craindre pour sa vie. Morbleu! monsieur, je m'y connais : ce sont là les symptômes d'une maladie dont l'amour est la cause.

ORONTE.

Tu crois qu'elle a quelque inclination dans le cœur?

NÉRINE.

Je n'en doute point.

ORONTE.

Allons, allons, cela ne peut pas être. Je suis sûr qu'elle ne sait pas même ce que c'est qu'une inclination.

NÉRINE.

A vingt-cinq ans elle ignorerait cela! Dans un siècle où les filles sont si prématurées? Eh! fi donc, vous n'y pensez pas.

ORONTE.

Garde-toi de lui dire un mot sur ce sujet; tu

pourrais lui faire venir des idées qu'elle n'a point du tout.

NÉRINE.

Oh! je gage qu'elle a l'imagination aussi vive que moi.

ORONTE.

Je vais songer à notre petit divertissement.

SCÈNE III

NÉRINE, seule.

Il a beau dissimuler, mes discours l'ont frappé; mais je n'ose encore espérer...

SCÈNE IV

ISABELLE, NÉRINE.

ISABELLE.

Mon père sort d'ici. Que te disait-il?

NÉRINE.

Nous avons parlé de votre maladie. Nous nous sommes réjouis de votre convalescence.

ISABELLE.

N'a-t-il été question que de cela seulement?

NÉRINE.

Vous voulez savoir s'il ne parle point de vous marier?

ISABELLE.

Ne devrait-il pas y penser?

NÉRINE.

Il est vrai que vous êtes encore fille; et quand on l'est si longtemps, on court risque de l'être toujours. J'ai fait faire à monsieur votre père de belles réflexions sur ce sujet.

ISABELLE.

T'a-t-il paru dans des dispositions plus favorables à mon égard?

NÉRINE.

Point du tout. Il veut croire que vous n'êtes encore qu'une enfant, et que vous ne pensez non plus au mariage que votre petite sœur Javotte.

ISABELLE.

Feue ma mère m'avait bien prédit que, si elle

mourait la première, je courais risque de n'être mariée de longtemps.

NÉRINE.

Nous ne voyons que trop l'accomplissement de sa prédiction. Mort de ma vie! mademoiselle, il faut faire un effort.

ISABELLE.

Quel effort veux-tu que je fasse?

NÉRINE.

Déclarer vos sentiments à monsieur votre père. Lui dire tout net qu'il se trompe lourdement dans l'opinion qu'il a de vous, et que vous êtes trop honnête fille pour pouvoir l'être plus longtemps.

ISABELLE.

Je n'aurai jamais la force de lui faire une pareille déclaration.

NÉRINE.

Il faut donc que vous ayez la force de ne vous point marier, et d'attendre patiemment que le bonhomme soit défunt.

ISABELLE.

J'ai pris ma résolution sur cela.

NÉRINE.

Il y aurait encore un autre parti à prendre; mais vous n'aurez jamais ce courage-là.

ISABELLE.

Quel serait ce parti?

NÉRINE.

De jeter les yeux sur quelque honnête homme, de convenir de vos faits avec lui, et de vous marier en votre petit particulier.

ISABELLE.

Tu me donnes un conseil comme celui-là?

NÉRINE.

Ma foi, mademoiselle, il faut s'aider dans la vie. Lorsqu'un père a aussi peu d'attention que le vôtre, il est permis de pourvoir soi-même à ses petites nécessités, quand cela se fait en tout bien et en tout honneur. Vous avez beau faire la réservée, je suis sûre que vous aimez Cléon.

ISABELLE.

Que j'aurais de choses à te dire, si j'étais persuadée de ta discrétion!

NÉRINE.

Je suis fille, mais je sais garder un secret. Cependant, puisque vous en doutez, je ne veux rien savoir.

ISABELLE.

Après les preuves que tu m'as données de ton affection, je me flatte que tu ne voudras point me perdre; car tu me perdrais, en effet, si tu allais révéler ce que j'ai résolu de te confier.

NÉRINE.

Je vous jure que vos intérêts me sont plus chers que les miens.

ISABELLE.

Je t'avoue, premièrement, que j'aime Cléon de tout mon cœur.

NÉRINE.

Je m'en étais bien doutée.

ISABELLE.

Que je lui ai promis de l'aimer toute ma vie.

NÉRINE.

Voilà ce qu'il ne faut jamais promettre; une fille surtout ne doit point s'engager à cela.

ISABELLE.

Pourquoi ?

NÉRINE.

Parce qu'il y a cent contre un à parier qu'elle ne tiendra point sa parole.

ISABELLE.

Je tiendrai la mienne à Cléon.

NÉRINE.

Vous ne voulez donc pas l'épouser ?

ISABELLE.

Au contraire, je lui ai juré de n'épouser jamais que lui.

NÉRINE.

Ma foi! mademoiselle, il y a longtemps que l'amour et le mariage ont fait divorce, et qu'ils ont juré de n'habiter ensemble. Je compte plus sur leurs serments que sur les vôtres.

ISABELLE.

Cesse de plaisanter; Cléon et moi, nous trouverons moyen de les remettre en bonne intelligence.

NÉRINE.

Je le souhaite. Est-ce là tout ce que vous avez à me dire?

ISABELLE.

Je tremble à t'avouer le reste.

NÉRINE.

Oui? Oh! j'ai bien peur que vous ne vous soyez désaltérée en chemin.

ISABELLE.

Qu'est-ce que cela signifie?

NÉRINE.

Vous le saurez, poursuivez seulement.

ISABELLE.

Comme Cléon est d'une naissance égale à la mienne, et que, d'ailleurs, il a du bien considérablement, nous convînmes qu'un de ses amis pressentirait mon père, sans lui nommer cependant la personne dont il était question, pour savoir s'il serait disposé à me donner en mariage à un homme qui me conviendrait parfaitement.

NÉRINE.

Bon! *Nescio vos?...*

ISABELLE.

Je ne saurais te dire avec quelle dureté il répondit à l'ami de Cléon. En un mot, il lui fit connaître qu'il refuserait absolument tous les partis qui se présenteraient.

NÉRINE.

Mort de ma vie! voilà un père qui mériterait bien que sa fille se mariât toute seule!

ISABELLE.

Aurais-tu pris ce parti?

NÉRINE.

Moi! je me serais mariée dix fois pour une.

ISABELLE.

Hé bien! ma pauvre Nérine, j'ai prévenu tes conseils. Je suis la femme de Cléon. Ce mariage s'est fait secrètement, mais de l'aveu de ma tante, chez qui je voyais Cléon tous les jours. Hélas! mon bonheur ne dura pas longtemps. Mon père s'alarma des fréquentes visites que je faisais à ma tante: il m'ordonna de les cesser; il défendit à Cléon de paraître céans. J'en fus au

désespoir, et mon chagrin me jeta dans une maladie qui m'a pensé faire mourir.

NÉRINE.

Je suis ravie de savoir tout cela, et je veux vous aider... Mais que vois-je?

SCÈNE V

ISABELLE, NÉRINE, CLÉON, L'ÉPINE, en habits de danseurs; l'Épine est ivre.

L'ÉPINE.

Allons! monsieur, du courage! il faut faire main basse sur ces deux filles-là.

CLÉON.

Tais-toi, maraud! et songe à demeurer dans le respect.

L'ÉPINE.

Ma foi! j'ai bien bu. Le respect et le vin ne vont guère de compagnie.

CLÉON.

Je crains que cet ivrogne-là ne dérange mes projets. Que je suis malheureux d'avoir besoin de toi!

ISABELLE.

Qui sont ces gens-là, Nérine?

NÉRINE.

Ce sont deux de ces danseurs que monsieur votre père a fait venir. Ils se sont habillés pour vous divertir, apparemment.

L'ÉPINE.

Oui, mes princesses, nous allons vous donner un petit moment de récréation.

NÉRINE.

Je connais ce visage-là.

L'ÉPINE.

Visage! Oh! visage vous-même!

CLÉON, à l'Épine.

Te tairas-tu?

ISABELLE.

Qu'entends-je? C'est la voix de Cléon; c'est lui que j'aperçois. Ah ciel!

CLÉON.

Ne vous effrayez point, ma chère Isabelle; oui,

c'est Cléon qui se présente devant vous, et qui a franchi des obstacles insupportables, pour se procurer le plaisir de vous voir.

ISABELLE.

Vous ne pouviez me surprendre plus agréablement. Ma joie est si grande, que j'ai peine à parler; mais elle est cruellement traversée par la peur que j'ai que mon père ne vous surprenne.

CLÉON.

Ne vous alarmez pas, je vous en conjure; ce déguisement me cache si bien à ses yeux, qu'il ne soupçonnera point que je sois ici; outre qu'il m'a vu trop rarement pour me reconnaître en cet état.

ISABELLE.

Et comment avez-vous fait pour vous introduire céans?

CLÉON.

J'ai su qu'il faisait venir chez lui des danseurs et des musiciens; je les ai engagés par quelque argent à m'y introduire comme un de leurs camarades. J'ai cru qu'il était à propos que l'Epine fût de la partie pour figurer avec moi. Il ne danse pas mal : je m'en tire passablement bien, et nous devons paraître l'un et l'autre dans le petit divertissement qu'on a préparé.

NÉRINE.

Et comment l'Epine pourra-t-il vous seconder? Il est si ivre qu'il ne peut pas se soutenir.

L'ÉPINE.

Que cela ne vous embarrasse point. Je n'ai jamais l'esprit si présent que quand j'ai bien bu. Ma foi, j'étais né pour être musicien.

NÉRINE.

Il y paraît, tu t'es fort bien accommodé là-bas.

ISABELLE.

Cet homme-là vous découvrira infailliblement.

L'ÉPINE.

Eh! fi donc! Est-ce que je ne sais pas bien que monsieur votre père, sauf correction, est un brutal qui ne veut pas que vous voyiez mon maître, et que mon maître a une rage d'amour qui l'oblige à vous voir malgré monsieur votre père. Par con-

séquent, il faut que mon maître vous voie sans que monsieur votre père le voie; et moi, comme un discret confident, il faut que je vous voie tous deux sans rien voir. Allons, mes enfants, profitons de l'occasion. Voilà la partie carrée. Faites tous deux la belle conversation, pendant que je m'amuserai avec cette friponne-là.

ISABELLE.

Votre valet me cause de terribles inquiétudes.

CLÉON.

Maraud, si tu me fais découvrir, je te donnerai cent coups de bâton quand nous serons dehors. Je ne pouvais plus vivre sans vous voir, ma chère Isabelle.

L'ÉPINE.

Ni moi, sans t'embrasser, ma chère Nérine.

CLÉON.

Puisque le ciel me procure ce bonheur, il sera suivi de cette parfaite félicité après laquelle je soupire depuis si longtemps; mais ne me faites plus appréhender pour votre vie, c'est la grâce que je vous demande à genoux.

ISABELLE.

Oui, je vous le promets. Levez-vous, Cléon; si on vous surprenait en cet état, tout serait perdu.

CLÉON.

Non, je ne me relèverai point que vous ne me juriez...

NÉRINE.

Paix! j'entends quelqu'un.

SCÈNE VI

ISABELLE, CLÉON, NÉRINE, L'ÉPINE, JAVOTTE.

JAVOTTE.

Ah! ah! ma sœur, je vous y attrape. Un homme à vos genoux! Cela est fort joli, vraiment. Eh là, là, patience!

ISABELLE.

Je suis au désespoir. Elle ira tout dire à mon père.

L'ÉPINE.

Peste soit de la petite carogne !

NÉRINE.

Que cherchez-vous ici, mademoiselle ?

JAVOTTE.

Vous ne m'attendiez pas. Vous avez chacune le vôtre, pendant qu'on me laisse toute seule, moi.

ISABELLE.

Que voulez-vous donc dire, petite écervelée ?

JAVOTTE.

Eh ! oui, oui, petite écervelée ! Ce monsieur-là ne vous disait pas des douceurs ? Celui-ci ne caressait pas Nérine ? Qu'ils sont rusés !

L'ÉPINE.

Parlez donc, petite fille : si je vous prends, je vous donnerai le fouet.

JAVOTTE.

Le fouet ? Ah ! ah ! voyez donc....

L'ÉPINE.

Oui, le fouet. Allons, qu'on m'apporte des verges tout à l'heure !

JAVOTTE.

Mais voyez donc cet ivrogne-là, qui veut me donner le fouet !

L'ÉPINE.

Ivrogne ! La petite masque connaît bien ses gens.

NÉRINE.

Écoutez, petite fille, n'allez pas vous aviser de dire quelques sottises ; c'est monsieur votre père qui a fait venir ces messieurs.

JAVOTTE.

Je sais bien qu'il les a fait venir ; mais c'est pour danser, et non pas pour faire l'amour.

ISABELLE.

Comment, vous avez l'insolence ?...

JAVOTTE.

Allez, allez, je commence déjà à m'y connaître. Faire le langoureux, se jeter à genoux, baiser tendrement les mains, lancer des regards mourants, cela s'appelle faire l'amour, car je le sais bien.

CLÉON.

Voilà une petite personne bien dangereuse!

JAVOTTE.

J'ai surpris aussi ce matin mon papa qui faisait tout de même.

NÉRINE.

Votre papa?

JAVOTTE.

Oui vraiment. Il fallait voir comme il faisait le jeune homme. Je ne lui en ai rien dit, mais je la lui garde bonne, et je lui reprocherai cela quand je serai grande, et qu'il voudra m'empêcher d'avoir un amant.

NÉRINE.

Voilà la plus méchante petite peste que j'aie jamais connue.

JAVOTTE.

Vous êtes bien fâchés, vous autres, de ce que je vous ai découverts ; car il ne tient qu'à moi de vous faire endêver, et de me venger de ma sœur qui me traite comme une enfant, et qui veut être mariée avant moi.

ISABELLE.

Eh bien! vous passerez la première, ne dites rien.

JAVOTTE.

Bon, je passerai la première! Vous aurez bien cette patience-là! Allons, allons, ma sœur, prenez vite ce monsieur-là pour votre mari, afin qu'on me donne bientôt la permission d'en choisir un pour moi.

ISABELLE.

Ne vous ai-je pas dit que monsieur est un danseur, et qu'il ne me convient pas...

JAVOTTE.

Eh! oui, un danseur. Quel danseur!

NÉRINE.

Assurément.

JAVOTTE.

Il a beau se cacher avec son masque, je sais qui il est.

ISABELLE.

Allez, vous êtes une folle!

JAVOTTE.

Eh non, je ne l'ai pas vu là-bas qui buvait avec les musiciens! Je ne l'ai pas écouté sans qu'il y prît garde! Il leur disait qu'il leur donnerait bien de l'argent, qu'il voulait passer pour un de leurs camarades; qu'il serait si fâché, si fâché, si mon papa le voyait. Oh! puisqu'il craint tant papa, il faut que ce soit votre amant; car mon papa ne veut pas que vous en ayez. Il a grand tort, car je crois que cela est fort divertissant.

ISABELLE.

Que je suis malheureuse!

JAVOTTE.

Allez, allez, ne craignez rien, ma sœur; faites vos petites affaires en repos. Je vais empêcher que mon papa vienne ici, quand il sera rentré, mais, à condition que vous m'aiderez aussi, quand je serai grande!

ISABELLE.

Je vous en donne ma parole.

NÉRINE.

Et moi aussi.

SCÈNE VII

ISABELLE, CLÉON, L'ÉPINE, NÉRINE.

NÉRINE.

Cette petite fille promet beaucoup. Une enfant de dix ans débrouiller une intrigue aussi secrète!

ISABELLE.

Je vous avoue que je suis dans une véritable inquiétude, et je crois qu'après ce qui vous vient d'arriver, il est à propos que vous sortiez d'ici.

NÉRINE.

Et moi, je soutiens que cela n'est pas nécessaire. Comptez que Javotte ne dira rien. Ah! qu'elle sera bonne à marier! Que de talents elle aura pour dépayser un jaloux! Ce sera du bien perdu; car les maris, dans ce pays-ci, sont les meilleures gens du monde, et il ne faut pas beaucoup de finesse pour les attraper.

ISABELLE.

En vérité, Nérine, tu ferais bien mieux de son-

ger à nous secourir, que de faire des réflexions aussi ridicules.

NÉRINE.

Puisque vous le voulez, je vais éclairer la petite fille de si près, qu'elle ne parlera point à monsieur votre père.

ISABELLE.

Je t'en aurai beaucoup d'obligation.

NÉRINE.

Par ma foi, le voici lui-même.

ISABELLE.

Ah ! nous sommes découverts.

L'ÉPINE.

Gare les étrivières !

SCÈNE VIII

ISABELLE, CLÉON, ORONTE, NÉRINE, L'ÉPINE.

ORONTE.

Bonjour, ma fille, comment te portes-tu ?

ISABELLE.

Pas trop bien aujourd'hui, mon père.

NÉRINE.

Je gage que c'est mademoiselle Javotte qui vous envoie ici.

ORONTE.

Au contraire, elle ne voulait pas que j'y vinsse. Elle m'a dit qu'Isabelle était sortie avec toi, pour aller faire quelques emplettes au palais.

NÉRINE.

C'est que nous avons parlé de cela devant elle; mais mademoiselle a changé de résolution, parce qu'elle est un peu indisposée; et, comme elle a beaucoup de goût pour la danse, j'ai fait venir ici ces messieurs pour la réjouir, en attendant votre petit divertissement.

ORONTE.

Tu as fort bien fait.

NÉRINE.

Ils se sont habillés pour rendre la chose plus touchante.

ORONTE.

Ils ont fort bon air l'un et l'autre.

L'ÉPINE.

Monsieur, sans vanité, nous sommes assez bien campés sur nos jambes.

(Il tombe sur Oronte.)

ORONTE.

Pas trop bien, à ce qu'il me paraît.

NÉRINE.

Ils sont si ivres tous deux, qu'ils n'ont pas la force de former un pas. Je vous avais bien prédit que cela arriverait.

L'ÉPINE.

Franchement, monsieur Oronte, vous avez bien le meilleur vin qui soit dans Paris; et, si je n'étais pas aussi sobre que je suis, je m'en serais donné jusqu'aux gardes.

ORONTE.

Il me semble que vous ne l'avez pas trop épargné.

L'ÉPINE.

C'est pour vous mieux divertir. Le vin me donne une force, une souplesse... Voulez-vous danser une petite entrée avec moi, monsieur Oronte ?

ORONTE.

Non, mon enfant, vous ferez mieux d'aller dormir, en attendant que la compagnie soit venue.

L'ÉPINE.

Vous êtes un homme de bon conseil. Tope à dormir!

ORONTE.

Je crois que l'autre n'est pas si ivre que celui-ci, car il ne dit mot.

L'ÉPINE.

Il n'en pense pas moins. Mon maître a le vin triste.

ORONTE.

Comment donc, son maître !

L'ÉPINE.

Eh oui, parbleu! Je ne suis que son prévôt, afin que vous le sachiez. C'est le premier homme du monde; et, si vous voulez, il montrera à danser à mademoiselle votre fille.

ORONTE.

Serais-tu dans le goût d'apprendre de lui?

ISABELLE.

Je n'osais vous le proposer, mon père; mais, si vous y consentiez, cela me ferait le plus grand plaisir du monde.

ORONTE.

J'y consens volontiers. Je vous retiens pour montrer à ma fille; elle a déjà de bons principes.

L'ÉPINE.

Tant pis. Mon maître veut toujours commencer ses écolières.

CLÉON, faisant l'ivrogne.

Ne vous mettez pas en peine; je lui donnerai toute ma science.

ORONTE.

Et le plus tôt que vous pourrez, je vous en prie. Je viens de prendre la résolution de la marier, et je veux qu'elle danse à sa noce.

NÉRINE.

Et à qui la donnez-vous, s'il vous plaît?

ORONTE.

A un de mes meilleurs amis, avec qui j'ai étudié autrefois.

NÉRINE.

Avec qui vous avez étudié? Fi donc! vous vous moquez!

ORONTE.

Comment? Ne me disais-tu pas tantôt qu'elle serait bien aise d'être mariée?

NÉRINE.

Oui, monsieur; mais croyez-vous de bonne foi, qu'un homme qui a étudié avec vous, soit capable de lui rendre la santé?

ORONTE.

Monsieur Michaut s'offre de la prendre, sans que je lui donne rien. Sa proposition me convient. Il doit venir ici tout à l'heure, et je m'en vais le recevoir.

SCÈNE IX

ISABELLE, CLÉON, NÉRINE, L'ÉPINE.

L'ÉPINE, à Isabelle.

Madame Michaut, je suis votre très humble serviteur.

CLÉON.

Traître ! est-il temps de plaisanter ?

ISABELLE.

Ah ! Cléon, qu'allons-nous devenir ?

CLÉON.

Quel parti prendre dans une si terrible conjoncture ?

ISABELLE.

Nérine, aide-nous de tes conseils.

NÉRINE.

Je suis aussi embarrassée que vous, et ce que vous m'avez déclaré tantôt augmente encore mes inquiétudes.

ISABELLE.

Ah ! si mon frère était à Paris ! Il m'aime ; mon père a beaucoup d'égards pour lui ; nous lui confierions notre secret, et il pourrait nous secourir. Mais il est à la campagne depuis huit jours, et nous ne savons quand il sera de retour.

L'ÉPINE.

Parbleu, vous voilà bien embarrassés ! J'ai trouvé un moyen pour vous tirer d'affaire.

CLÉON.

Quels conseils peux-tu nous donner dans l'état où te voilà ?

L'ÉPINE.

Le vin me donne de l'esprit, à moi... Silence... Je vais parler.

CLÉON.

Voyons ?

L'ÉPINE.

Premièrement, il faut que mademoiselle s'explique avec monsieur Oronte, et qu'elle lui dise, avec beaucoup de politesse et de douceur : Monsieur mon père, vous ne savez plus ni ce que vous dites, ni ce que vous faites.

NÉRINE.

Beau début !

L'ÉPINE, à Cléon.

En second lieu, vous parlerez, vous, à ce vieux Roquentin qu'on veut faire épouser à mademoiselle.

CLÉON.

Eh bien ! que lui dirai-je ?

L'ÉPINE.

Vous le prierez très honnêtement, car je veux de l'honnêteté partout, moi, de sortir d'ici tout le plus tôt qu'il pourra; mais à condition qu'il n'y rentrera jamais.

CLÉON.

Le beau compliment!

L'ÉPINE.

Il pourra fort bien arriver qu'il n'en voudra rien faire; tant mieux!

CLÉON.

Comment, tant mieux!

L'ÉPINE.

Oui, vraiment, nous en serons plus tôt défaits; car sur le refus qu'il fera de passer par la porte, nous le ferons sortir par les fenêtres.

CLÉON.

Eh! tais-toi, maraud, et laisse-nous en repos consulter...

(Pasquin crie derrière le théâtre : Tayaut! Briffaut! et on donne du cor.)

NÉRINE.

J'entends quelqu'un. C'est la voix de Pasquin.

ISABELLE.

Ah! si c'est lui, mon frère n'est pas loin.

NÉRINE, à Isabelle.

Retournez à votre appartement, mademoiselle; vous, messieurs, allez joindre vos prétendus camarades. Je veux sonder Pasquin, et savoir de lui si Valère n'a point quelque inclination. En ce cas, vos intérêts sont communs, et je veux vous unir tous ensemble, pour déranger les projets de monsieur votre père.

ISABELLE.

C'est bien dit; il faut la laisser agir; ses soins peuvent nous être utiles.

CLÉON.

Tu peux compter sur une récompense proportionnée aux services que tu nous rendras.

SCÈNE X

NÉRINE, PASQUIN, en habit de chasseur avec un cor de chasse.

PASQUIN crie en entrant.

Tayaut ! Tayaut ! Briffaut !

NÉRINE.

A te voir dans cet équipage, il n'est pas difficile de deviner d'où tu viens. Que je suis aise de te revoir, mon cher Pasquin. T'es-tu bien diverti ? Parle donc.

PASQUIN crie encore.

Tayaut ! Tayaut ! Briffaut !

NÉRINE.

Eh ! à quoi bon tout ce bruit de chasse ? As-tu perdu l'esprit, mon enfant ?

PASQUIN.

Non, ma chère, je suis aussi sage que de coutume. Monsieur Oronte n'est-il pas ici ?

NÉRINE.

Oui.

PASQUIN.

Assurément ?

NÉRINE.

Assurément. Il trouvera fort mauvais que tu fasses un pareil vacarme.

PASQUIN, courant autour du théâtre.

Tayaut ! Tayaut !

NÉRINE.

Eh ! mort de ma vie ! finis donc, et ne m'étourdis pas davantage ! Quelle diable de musique est-ce là ?

PASQUIN.

Crois-tu que monsieur Oronte m'ait entendu ?

NÉRINE.

Sans doute, et tous les voisins aussi. (On donne du cor.) Mais qu'entends-je ? Autre bruit de chasse. Est-ce que nous sommes au temps des Fées, et m'aurait-on tout d'un coup transportée dans un bois ?

PASQUIN.

Ah ! ma chère ! je voudrais te tenir en fin fond de forêt.

NÉRINE.

Pourquoi? Pour me couper la gorge?

PASQUIN.

Non, mon enfant, tu n'en mourrais pas.

(On donne encore du cor.)

NÉRINE.

On redouble. Que veut dire tout ceci?

PASQUIN.

C'est mon maître qui chasse dans l'antichambre de monsieur son père.

NÉRINE.

Explique-moi donc ce que cela signifie?

PASQUIN.

Cela signifie que nous voulons faire du bruit.

NÉRINE.

Est-ce que ton maître veut insulter son père? Rêvez-vous? Etes-vous possédés?

PASQUIN.

Oh! donne-toi patience, et tu sauras tout.

NÉRINE.

Dépêche-toi donc. De quoi s'agit-il?

PASQUIN.

De faire croire à monsieur Oronte que nous sommes allés à la campagne pour une grande partie de chasse. Nous venons de faire entrer au logis deux mulets tout chargés de gibier.

NÉRINE.

Deux mulets? Quels braconniers! Vous avez donc dépeuplé tout le pays?

PASQUIN.

Vraiment oui; nous n'avons rien laissé à la Vallée, ni chez les rôtisseurs.

NÉRINE.

Que diantre veux-tu dire?

PASQUIN.

Que nous ne venons point du château de Clitandre, comme nous voulons le persuader au père de mon maître. Nous n'avons été qu'à un village, à demi-lieue de Paris, et nous n'y avons pas seulement tué un moineau.

NÉRINE.

Qu'avez-vous donc fait là, pendant huit jours?

PASQUIN.

La peste! Nous avons fait de bonne besogne;

mais c'est un secret qu'il ne m'est pas permis de te révéler.

NÉRINE.

Pourquoi ?

PASQUIN.

Parce que mon maître m'a défendu d'en parler ; et c'est pour cela que je meurs d'envie de te le dire. Oh ! le pesant fardeau qu'un secret ! Voici ce que c'est : mon maître... halte-là ! monsieur Pasquin, vous allez faire une sottise.

NÉRINE.

Tu aurais quelque chose de réservé pour moi ? Pour ta maîtresse ?

PASQUIN.

Je demeure d'accord que cela n'est pas dans les règles ; mais je songe en même temps que ma maîtresse est fille : qui dit fille, suppose une personne incapable de se taire, et forcée à révéler le plus grand secret, ou à crever dans les vingt-quatre heures.

NÉRINE.

N'appréhende rien. Je suis plus forte qu'un homme, moi, sur la discrétion. Parle, ou je romps avec toi.

PASQUIN.

Tu me prends par mon endroit sensible. Allons, il faut parler. Les plus grands hommes font des folies pour ces animaux-là... Personne ne peut-il nous entendre ?

NÉRINE.

Non, si tu ne cries bien fort.

PASQUIN.

Diable ! ce ne sont pas ici des jeux d'enfant...

NÉRINE.

Comment donc ?

PASQUIN.

Si on découvrait le mystère, mon maître pourrait être déshérité ; cela va là, tout au moins.

NÉRINE.

Diantre !

PASQUIN.

Et moi, tout au contraire, je pourrais hériter d'une centaine de coups de bâton. Je n'aime point ces aubaines-là.

NÉRINE.

Tu ne fais qu'irriter ma curiosité. D'où venez-vous ?

PASQUIN.

Nous venons... Malepeste ! voici le bonhomme. Il faut que je le dépayse adroitement sur ce sujet. Laisse-nous ; j'irai te joindre tout à l'heure.

SCÈNE XI

ORONTE, PASQUIN.

ORONTE, sans voir Pasquin.

Me jouer de la sorte !

PASQUIN, à part.

Il paraît en colère.

ORONTE, sans le voir.

Me débiter avec effronterie une pareille histoire !

PASQUIN, à part.

Serions-nous découverts ?

ORONTE, toujours sans le voir.

Avoir l'audace de soutenir qu'il vient du château de Clitandre !

PASQUIN, à part.

La mine est éventée.

ORONTE, à part.

Je voudrais bien savoir si ce maraud de Pasquin aura aussi l'insolence de me soutenir cette imposture.

PASQUIN, à part.

Il n'y manquera pas.

ORONTE, apercevant Pasquin.

Plaît-il ? Ah ! vous voilà, je suis bien aise de vous trouver ici, monsieur le coquin.

PASQUIN.

Bonjour, monsieur, comment vous portez-vous ?

ORONTE.

Ce ne sont pas là tes affaires.

PASQUIN.

Pardonnez-moi, monsieur. L'intérêt que je prends à votre chère santé, fait que dans le mo-

ment que je suis éloigné de vous, mon cœur prévenu des sentiments de la plus vive tendresse... se livre à des inquiétudes dont l'excès tendre et passionné... Enfin, vous vous portez bien, et je m'en réjouis.

ORONTE.

Traître! il n'est pas question de tout ce galimatias, et il faut que tu me dises...

PASQUIN.

Tout ce qu'il vous plaira. De quoi s'agit-il?

ORONTE.

De me faire savoir où mon fils a passé toute la semaine.

PASQUIN.

Est-ce qu'il ne vous l'a pas dit?

ORONTE.

Il m'a dit que c'était au château de Clitandre.

PASQUIN.

Eh bien! c'est la vérité.

ORONTE.

Ne l'avais-je pas prévu, qu'il me soutiendrait cela?

PASQUIN.

Oui, je le soutiens, et je le soutiendrai. Quand je dis la vérité, je ne crains personne.

ORONTE.

J'admire l'effronterie de ce pendard.

PASQUIN, voulant s'esquiver.

Oh! puisque vous vous fâchez...

ORONTE.

Demeure, ou je t'assomme.

PASQUIN.

Y a-t-il quelque chose pour votre service? Vous n'avez qu'à parler.

ORONTE.

Et toi, tu n'as qu'à choisir de deux choses que je vais te proposer.

PASQUIN.

Voyons?

ORONTE.

Deux pistoles, ou vingt coups de bâton.

PASQUIN.

Le choix n'est pas difficile. Je prends les deux pistoles.

ORONTE.

Les voici.

PASQUIN.

Grand merci, monsieur. Je vous donne le bonjour.

ORONTE.

Tu t'en vas?

PASQUIN.

Oui vraiment. N'ai-je pas choisi?

ORONTE.

Et m'as-tu dis ce que je voulais savoir?

PASQUIN.

Quoi, monsieur?

ORONTE.

Où avez-vous passé toute la semaine? Je sais que ce n'est point au château de Clitandre. Sa tante, la comtesse de la Truffardière, en arrive; elle y a demeuré pendant quinze jours, et elle vient de me dire que mon fils n'y avait point paru.

PASQUIN.

Elle n'oserait soutenir cela devant moi.

ORONTE.

C'est ce qu'il faut voir, elle est encore ici.

PASQUIN.

Oh! puisqu'elle est encore ici, je n'ai rien à dire. Je n'irai pas démentir en face une personne de sa condition.

ORONTE.

Tu veux me faire prendre le change, mais tu n'y réussiras pas. Je suis sur mes gardes. Allons, parle-moi naturellement.

PASQUIN.

Oh! volontiers, c'est mon caractère, à moi, que de parler naturellement.

ORONTE.

Le bon apôtre!

PASQUIN.

Or donc, pour vous dire la vérité....

ORONTE.

Le traître va mentir, mais compte que cela ne servira de rien; je sais d'où vous venez.

PASQUIN.

Si vous le savez, pourquoi me le demandez-vous?

ORONTE.

C'est que j'ai intérêt de savoir les choses de ta propre bouche.

PASQUIN.

Eh ! Fi, monsieur, où est l'honneur ? Où est la probité ? Je veux de la bonne foi dans le commerce. Avouez-moi que vous ne savez rien, sinon, je ne dirai mot.

ORONTE.

Tu ne diras mot ? Je te rosserai.

PASQUIN.

Ce seront des coups perdus. J'ai des épaules à l'épreuve de tout. Je suis de race de sergent, et jamais les coups de bâton n'ont fait peur aux illustres de ma famille.

ORONTE.

Voilà un insigne maraud !

PASQUIN.

C'est moi qui ai intérêt de vous faire avouer que vous ignorez pleinement où nous avons été.

ORONTE.

Pourquoi ?

PASQUIN.

C'est que je suis sensible à l'honneur. Je veux pouvoir me vanter de vous avoir mis au fait, et d'avoir bien gagné votre argent.

ORONTE.

Eh bien ! je demeure d'accord que tout ce que je sais, c'est que vous ne venez point d'où vous dites.

PASQUIN.

Vous ne savez que cela ?

ORONTE.

Non, en vérité.

PASQUIN.

Tant mieux. Je veux que la peste m'étouffe, si je vous en dis davantage.

ORONTE.

Tu ne parleras pas ?

PASQUIN.

Voilà votre argent. Je suis en droit de me taire.

ORONTE, levant la canne.

Et moi, en droit de t'assommer.

PASQUIN, tendant le dos.

Frappez. Je vous ferai voir que je ne dégénère point de l'intrépidité de mes ancêtres.

ORONTE.

Son impudence me rend immobile, et je ne sais plus où j'en suis. Je t'ordonne de sortir de ma maison, et de ne paraître jamais devant mes yeux.

SCÈNE XII

PASQUIN, seul.

Ma foi, j'ai soutenu là un rude assaut, mais je m'en suis tiré galamment. Allons chercher mon maître; il est nécessaire de l'instruire... Le voici justement.

SCÈNE XIII

VALÈRE, PASQUIN.

VALÈRE.

Qu'as-tu, Pasquin ?

PASQUIN.

Rien ; ce n'est qu'une volée de coups de bâton que j'ai pensé recevoir pour l'amour de vous.

VALÈRE.

Pour l'amour de moi ? Et qui est le maraud qui a voulu te traiter de la sorte ?

PASQUIN.

C'est monsieur votre père.

VALÈRE.

Je ne comprends rien à ce discours. Est-ce que tu plaisantes ?

PASQUIN.

Non vraiment. La tante de Clitandre vient d'assurer monsieur Oronte que nous n'avons pas approché du château de son neveu.

VALÈRE.

Ah ! la vieille folle ! Elle a juré de me désespérer. Ce n'est pas encore là tout le mal qu'elle me fait.

PASQUIN.

Je sais qu'elle a le diable au corps.

VALÈRE.

Tu n'ignores pas qu'elle m'aime depuis deux ans, et qu'elle veut absolument que je soupire pour elle.

PASQUIN.

Cela est vrai. Je vous ai un peu aidé à la tromper, et vous en avez tiré d'assez bonnes nippes.

VALÈRE.

La voici qui va me persécuter encore.

PASQUIN.

Laissez-moi faire ; je vais lui donner son congé.

SCÈNE XIV

LA COMTESSE, VALÈRE, PASQUIN.

LA COMTESSE.

Eh bien ! monsieur, vous avez donc résolu de me désespérer?

VALÈRE.

Moi, madame? je n'ai nulle intention de vous faire de la peine.

PASQUIN.

Il ne songe pas seulement que vous soyez au monde.

LA COMTESSE.

Je ne le sais que trop. Qu'est-ce donc que cette partie de chasse que vous venez de faire?

VALÈRE.

Madame, avec votre permission, je n'ai point de compte à vous rendre.

LA COMTESSE.

Tu n'as point de compte à me rendre, petit scélérat? Je te ferai bien parler. Il faut que tu me dises tout à l'heure où tu as été pendant huit jours. Oseras-tu me soutenir que c'est au château de Clitandre? Je t'y attendais, infidèle, et je me flattais que l'amour t'y ferait voler.

PASQUIN.

Madame, il avait prié l'amour de l'y conduire; mais, par malheur, ils ont manqué le chemin, et ils se sont égarés tous deux.

LA COMTESSE.

Eh ! deviez-vous le suivre, ingrat, puisqu'il

vous conduisait en des lieux où je n'étais pas?

PASQUIN.

Il ne savait pas les chemins, madame, ni moi non plus. L'Amour est aveugle, à ce que j'entends dire; quand on le prend pour guide, on est sujet à s'égarer.

LA COMTESSE.

Tout ce galimatias est inutile; je veux qu'il réponde lui-même à mes questions.

VALÈRE.

Il vous sied bien, madame, de me faire des reproches, après avoir fait tout ce qu'il fallait pour me brouiller avec mon père. Si mon absence vous avait causé de l'inquiétude, il fallait vous expliquer avec moi. Je vous aurais éclaircie de tout; mais après le tour que vous venez de me faire, je vous déclare que vous ne saurez rien.

LA COMTESSE.

Je ne saurai rien ! Tu t'expliqueras, ou je t'étranglerai !

PASQUIN.

Laissez-le là, madame, c'est un petit opiniâtre qui ne parlera point, je vous en réponds. Je vais vous dire naïvement ses pensées, moi.

LA COMTESSE.

Eh bien! parle, et je te récompenserai de ta sincérité.

PASQUIN.

Vous avez beaucoup de tendresse pour lui?

LA COMTESSE.

Cela ne peut pas s'imaginer. J'en perds l'esprit, mon pauvre Pasquin.

PASQUIN.

Cela est visible. Vous voudriez qu'il y répondît par une tendresse égale à la vôtre?

LA COMTESSE.

N'ai-je pas lieu d'y prétendre?

PASQUIN.

Il y a du pour et du contre dans cette affaire-là. Il connaît vos sentiments pour lui : il en est pénétré de reconnaissance. Avec cela, madame, je gage cent louis contre vous, qu'il ne pourra jamais vous aimer.

LA COMTESSE.

Il ne pourra jamais m'aimer, monsieur le coquin? Je ne sais qui me tient que je ne t'arrache les yeux!

PASQUIN.

Doucement, s'il vous plaît. Ce n'est pas moi qui suis insensible à vos charmes; au contraire, je les trouve tout à fait piquants, quoiqu'ils ne soient pas de la dernière édition.

LA COMTESSE.

Il ne pourra jamais m'aimer! Me dit-il vrai, perfide?

VALÈRE.

Madame... en vérité... je suis dans la confusion; et si mon cœur était... Pasquin, explique tout cela à madame la comtesse.

LA COMTESSE.

Il ne pourra jamais m'aimer!

PASQUIN.

Non, madame, mais c'est votre faute, et ce n'est pas la sienne.

LA COMTESSE.

C'est ma faute? Après tout ce que j'ai fait!

PASQUIN.

Cela est vrai; nous n'en disconvenons pas. Mais il dit que vous avez dans la physionomie tant de noblesse, tant de majesté, je ne sais quoi de si grave et de si imposant, qu'elle ne peut lui inspirer que de l'estime et du respect. L'amour ne se frotte point à des personnes si vénérables.

LA COMTESSE.

Si ma physionomie lui inspire du respect, mes regards ont dû lui inspirer de l'amour.

PASQUIN.

Voilà de quoi nous ne convenons pas.

LA COMTESSE.

Vous n'en convenez pas?

VALÈRE.

Tenez, madame, je vous ai trop d'obligation, et je suis trop galant homme, pour ne vous pas parler sincèrement. Souffrez donc que je vous désabuse, et que je vous dise, avec tout le respect que je vous dois....

LA COMTESSE.

N'achève pas, perfide, je vois où tend ce discours!

PASQUIN.

Mais aussi vous avez tort, madame.

LA COMTESSE.

J'ai tort! Moi, j'ai tort! Et en quoi, s'il vous plaît?

PASQUIN.

Vous avez tort d'être venue au monde une vingtaine d'années avant lui. Pourquoi diable vous pressiez-vous si fort? Puisque vous deviez l'aimer avec tant de tendresse, il fallait prendre si bien vos mesures, qu'il vînt au monde cinq ou six ans avant vous.

LA COMTESSE.

Cela dépendait-il de moi?

VALÈRE.

Non, madame; mais il ne dépend pas plus de moi de vous aimer.

LA COMTESSE.

Il ne fallait donc point me tromper par de fausses protestations.

PASQUIN.

Ce n'est pas à lui qu'il faut vous en prendre.

LA COMTESSE.

Et à qui donc?

PASQUIN.

C'est à monsieur son père qui le laisse manquer de tout. Vous vous êtes offerte à le secourir dans ses besoins. L'occasion était pressante. Il s'est vu contraint à profiter de votre générosité. Pour récompense vous avez voulu des marques d'amour. Le pauvre garçon a fait auprès de vous une dépense incroyable en soupirs et en protestations. Vous traitez cela de bagatelle, et il n'a point d'autre monnaie à vous donner.

LA COMTESSE, à Valère.

Vous ne dites mot à tout cela, monsieur?

VALÈRE.

Ma foi, madame, qui ne dit mot consent.

PASQUIN, à la comtesse.

Voulez-vous que je vous donne un moyen de vous venger de lui?

LA COMTESSE.

Tu me feras plaisir, car je suis outrée.

PASQUIN.

Et moi, qui vous parle, je suis en fureur contre lui. Éloignons-nous un peu.

VALÈRE, à part.

Que diable va-t-il lui dire?

PASQUIN.

Ce n'est pas tout à fait la qualité que vous cherchez dans un mari?

LA COMTESSE.

Je ne veux qu'un mari qui m'aime et qui m'adore.

PASQUIN.

Eh bien! je suis votre homme; je vous épouserai, si vous voulez.

LA COMTESSE.

Retire-toi, malheureux.

PASQUIN.

Je vous vengerai mieux qu'un autre.

LA COMTESSE.

Retire-toi, te dis-je, je sais un moyen plus sûr pour punir cet infidèle.

PASQUIN.

C'est de quoi je doute bien fort.

VALÈRE.

Et qu'ai-je lieu d'appréhender?

LA COMTESSE.

Tout. Je vais t'épouser malgré toi.

VALÈRE.

M'épouser! Ah! madame, serez-vous assez cruelle pour cela?

LA COMTESSE.

Oui, perfide, je viens de te demander à ton père. Je lui ai offert de te prendre sans un sou. Ma proposition lui convient, il l'accepte : et cela me suffit. Adieu, monsieur, faites vos petites réflexions; mais mettez-vous en tête que je serai votre femme : je l'ai juré; cela sera; c'est moi qui vous le dis, et qui suis votre très humble servante.

SCÈNE XV

VALÈRE, PASQUIN.

PASQUIN.

Elle est femme à le faire comme elle le dit, au moins.

VALÈRE.

Dans quel embarras me jette cette vieille folle!

SCÈNE XVI

VALÈRE, ISABELLE, NÉRINE, PASQUIN.

ISABELLE.

Ah! mon frère, que j'ai besoin de votre secours!

VALÈRE.

Ah! ma sœur, que j'ai besoin de vos conseils!

ISABELLE.

Mon père me met au désespoir.

VALÈRE.

Mon père me veut faire mourir de douleur.

ISABELLE.

Il prétend que j'épouse monsieur Michaut.

VALÈRE.

Il veut que je me marie avec la vieille comtesse.

ISABELLE.

Il faut que je périsse, si je lui obéis.

VALÈRE.

Il faut que j'expire, si je ne lui résiste pas.

NÉRINE.

Voilà qui débute bien. Jusqu'ici vos fortunes sont pareilles, ne se ressemblent-elles point encore par d'autres circonstances?

VALÈRE.

Ah! Nérine, ma sœur est moins à plaindre que moi: si elle n'a pas la force de résister, elle en sera quitte pour vivre quelque temps malheureuse, avec un mari qu'elle sera en droit de haïr; mais mon sort est si cruel, que je ne saurais suivre les ordres de mon père, ni lui déclarer les raisons qui m'en empêchent.

NÉRINE.

Nous sommes dans le même cas.

VALÈRE.

Comment donc?

NÉRINE.

Expliquez-vous un peu plus clairement, et nous nous rendrons plus intelligibles.

ISABELLE.

Mon frère, ne me déguisez rien, je vous en conjure.

VALÈRE.

Ah! ma sœur, je n'oserais parler; la moindre indiscrétion me perdrait.

NÉRINE.

C'est tout de même ici; un mot, lâché mal à propos est capable de gâter toutes nos affaires.

ISABELLE.

Croyez-vous, mon frère, que je sois capable de vous trahir?

VALÈRE.

Puisqu'il faut ne vous rien céler, ma sœur..... Pasquin, dis-lui ce qui s'est passé, je n'ai pas la force de l'avouer moi-même.

PASQUIN.

Moi, monsieur, révéler un secret! Vous me prenez pour un autre.

VALÈRE.

Tout ce que je vous avouerai en général, c'est que je ne puis plus me marier désormais.

ISABELLE.

Hélas! mon frère, il ne m'est pas plus permis qu'à vous de consentir au mariage qu'on me propose.

VALÈRE.

La dureté de mon père m'a contraint à prendre de certaines résolutions, dont je ne puis, ni ne veux me dédire.

ISABELLE.

La même raison m'a mise dans la nécessité de consentir à des engagements, que rien ne peut rompre désormais.

VALÈRE.

Je suis marié, ma sœur.

ISABELLE.

Je suis mariée, mon frère.

VALÈRE.

Ah ciel! Quel est votre époux?

ISABELLE.

C'est Cléon.

VALÈRE.

Cléon! Je le connais; il est de mes amis.

ISABELLE.

Et quelle est la femme que vous avez prise?

VALÈRE.

C'est Julie.

ISABELLE.

Je la connais aussi; c'est une fort aimable personne.

NÉRINE.

Voilà la confidence achevée.

ISABELLE.

Quel parti prenez-vous, mon frère?

VALÈRE.

De m'exposer à tout, plutôt que de rompre mes engagements. Et vous, ma sœur?

ISABELLE.

De mourir, plutôt que de manquer à ma foi.

NÉRINE.

Voilà monsieur votre père, avec la comtesse et monsieur Michaut.

VALÈRE.

Je tremble.

ISABELLE.

Je n'en puis plus.

SCÈNE XVII

ORONTE, LA COMTESSE, M. MICHAUT, ISABELLE, NÉRINE, VALÈRE, PASQUIN.

ORONTE, à la comtesse.

Les voici l'un et l'autre; je vais les faire consentir aux projets que nous avons formés.

LA COMTESSE.

C'est ici qu'il faut vous servir de toute votre autorité.

M. MICHAUT.

Pour moi, je ne prétends point à la main d'Isabelle, si elle ne me la donne pas de bon cœur.

ORONTE.

Ah! c'est donc vous, monsieur le chasseur? Quand retournerez-vous au château de Clitandre?

VALÈRE.

Mon père, si vous voulez m'écouter....

ORONTE.

Je n'ai rien à écouter. Pour réparer la faute que vous avez faite, il faut que vous vous disposiez à m'obéir.

VALÈRE.

Si ce que vous m'ordonnerez m'est possible, il n'y a rien que je ne fasse...

SCÈNE XVIII

ORONTE, LA COMTESSE, M. MICHAUT, ISABELLE, VALÈRE, NÉRINE, PASQUIN, JAVOTTE.

JAVOTTE.

Mon papa, il y a ici je ne sais combien de masques qui viennent d'entrer, parce qu'ils ont entendu les violons; ils sont tout à fait plaisants, voulez-vous qu'on les fasse venir ici?

ORONTE.

Ils seront les bienvenus. Dans un jour comme celui-ci, il ne faut songer qu'à ce qui peut donner de la joie.

SCÈNE XIX

Marche de personnes masquées.

ORONTE, LA COMTESSE, M. MICHAUT, ISABELLE, VALÈRE, NÉRINE, PASQUIN, JAVOTTE, JULIE, CLÉON ET L'ÉPINE, masqués.

LA COMTESSE, après que la marche est finie.

L'assemblée n'est pas nombreuse, mais elle est tout à fait agréable. Approchez-vous de moi, Valère; voici un jour bien heureux pour vous.

ORONTE.

Assurément; plus qu'il ne mérite.

LA COMTESSE.

Vous êtes instruit de mes intentions?

VALÈRE.

Madame....

LA COMTESSE.

Enfin, je vous épouse. Tous vos rivaux vont crever de jalousie; mais vous méritez bien d'en triompher. Au reste, Monsieur votre père m'a donné sa parole sur notre mariage.

M. MICHAUT, à Isabelle.

Et il m'a promis aussi, Mademoiselle, que j'aurais le bonheur de vous épouser.

ORONTE, à Valère.

Répondez donc!

LA COMTESSE.

Il est si transporté de joie, qu'il n'a pas la force de me remercier.

M. MICHAUT.

Mademoiselle ne me paraît pas si joyeuse de la nouvelle que je lui apprends.

ORONTE.

Nous parlerons de cela tantôt. Madame, songeons à notre divertissement.

LA COMTESSE.

Non pas, s'il vous plaît, je veux finir, et on ne dansera que quand on m'aura mise en train de danser, moi.

VALÈRE.

Puisque vous êtes si pressée de finir, Madame, je prendrai la liberté de vous dire, avec la permission de mon père, que je ne veux point du tout me marier.

LA COMTESSE.

Tout cela est inutile.

VALÈRE.

J'ai beaucoup de respect pour vous, Madame, mais c'est tout ce que votre personne peut m'inspirer.

ORONTE.

Il n'est pas question ici ni d'amour ni de respect. Les propositions que me fait Madame, sont si avantageuses pour vous et pour moi, que vous ne sauriez mieux faire que de l'épouser.

VALÈRE.

Quoi ! Faut-il que l'intérêt vous oblige à me rendre malheureux? Jetez sur moi des yeux de père, et ne désespérez pas un fils qui se jette à vos genoux, et qui est résolu de mourir plutôt mille fois, que de se laisser sacrifier impitoyablement.

ORONTE.

Lève-toi, fripon, tu m'attendris.

VALÈRE.

Je ne me lèverai point que vous n'écoutiez les raisons....

ORONTE.

Je crois qu'elles ne sont pas mauvaises ; mais j'ai donné ma parole à Madame. Oh çà ! je ne veux point te contraindre à l'épouser, mais je te prie de t'y résoudre pour l'amour de moi. Pourrais-tu refuser à ton père une grâce qu'il te demande, lorsqu'il est en droit de te faire obéir ?

VALÈRE.

Je prends le ciel à témoin que je vaincrais tout à l'heure ma répugnance, pour répondre à un procédé si doux et si obligeant, s'il dépendait encore de moi de vous complaire en ceci ; mais vous me forcez à vous dire, et même devant tout le monde, que je ne suis plus libre, et que ma foi est engagée pour jamais.

ORONTE.

Pour jamais ! Sans mon consentement?

VALÈRE.

Ne vous prenez qu'à vous-même de la démarche hardie que je viens de faire. Vous n'avez jamais voulu me marier. J'ai pris une femme sans votre aveu. Mon oncle et tous mes parents me l'ont conseillé, et c'est en leur présence que j'épousai Julie, il y a huit jours.

ORONTE.

Je suis bien aise de savoir cela, Monsieur le coquin, je sais les mesures que je dois prendre.

VALÈRE.

Toutes vos mesures seront inutiles. Je prie le ciel de me confondre, si je prends jamais une autre femme que Julie. Il n'y a rien à redire à cette alliance : tout le monde connaît Julie pour

une personne sage et vertueuse; elle a de la naissance, et plus de bien qu'il n'en faut pour nous faire subsister l'un et l'autre sans vous être à charge. Toute la terre sera pour nous.

ORONTE.

J'enrage d'être contraint d'avouer qu'il a raison, et que je ne puis, sans injustice, désapprouver ce mariage.

LA COMTESSE.

Oh bien! je le ferai casser, moi, puisque vous êtes assez fou pour le confirmer !

VALÈRE.

Et de quel droit, Madame, s'il vous plaît?

LA COMTESSE.

De quel droit, scélérat! Ah! tu ne le sais que trop!

M. MICHAUT.

Croyez-moi, madame la Comtesse, avalez doucement la pilule.

LA COMTESSE.

Patience, il m'épousera, ou je le ferai enlever.

SCÈNE XX

ORONTE, M. MICHAUT, ISABELLE, VALÈRE, NÉRINE, PASQUIN, JAVOTTE, JULIE, CLÉON ET L'ÉPINE, masqués.

ORONTE.

Laissons-la dire. C'est une femme qui parle. Nérine, allez chercher Julie. Il faut faire les choses de bonne grâce, quand il n'y a pas moyen de s'en dispenser. Je vais lui dire moi-même que je la reconnais pour ma belle-fille.

JULIE, se démasquant.

Me voici, Monsieur, souffrez que je reçoive ce titre précieux, et que je vous proteste que je ferai tout mon possible pour le mériter.

ORONTE.

Ah! ah! ma belle-fille était de la mascarade! Soyez la bienvenue, Madame. Il n'est pas nécessaire que je vous dise rien de plus, et vous avez entendu tous nos discours.

JULIE.

Je suis pénétrée de vos bontés, Monsieur, et vous ne vous repentirez point....

VALÈRE.

Quelles actions de grâces ne vous dois-je point, mon père!

ORONTE.

Laissons là les compliments. Divertissons-nous pour célébrer ce mariage, et celui de ma fille avec M. Michaut.

NÉRINE, à Isabelle.

Allons, à vous, Mademoiselle. Il faut sauter le fossé.

ISABELLE.

Puisque vous êtes en train de pardonner, mon père, et que vous avez tant d'indulgence pour mon frère et pour Julie, souffrez que je vous demande pour moi la même grâce.

ORONTE.

Comment donc?

ISABELLE.

Je n'aime point Monsieur. Ne me contraignez pas à l'épouser, si ma vie vous est chère. J'ai pensé la perdre dans une longue maladie, qui n'a été causée que par le refus que vous avez fait de me donner à Cléon. Mais, comptez que je vais mourir à vos genoux, si vous ne confirmez pas aussi notre mariage.

ORONTE.

Si je ne confirme pas votre mariage! Est-ce que vous l'auriez aussi épousé secrètement?

ISABELLE.

C'est avec une extrême confusion que je vous l'avoue. Oui, mon père, Cléon est mon époux; il y a plus de six mois que je suis sa femme, et, ma tante, qui a bien voulu nous unir ensemble...

ORONTE.

Mon oncle, ma tante! Parbleu! je suis bien redevable à mon frère et à ma sœur, du soin qu'ils prennent de marier mes enfants! Voilà une affaire où il y a encore moins de remède qu'à l'autre, Monsieur Michaut, et je ne puis faire rompre ce mariage, sans déshonorer ma fille.

M. MICHAUT.

Je n'ai donc qu'à prendre congé de l'honorable compagnie.

SCÈNE DERNIÈRE

ORONTE, ISABELLE, VALÈRE, NÉRINE, PASQUIN, JAVOTTE, JULIE, CLÉON, L'ÉPINE.

ORONTE.

Allons, allons, je vois bien qu'il en faut passer par là ! Qu'on avertisse Cléon que je le reçois pour mon gendre, mais à condition qu'il n'aura mon bien qu'après ma mort.

CLÉON, se démasquant.

J'accepte cette condition, du meilleur de mon cœur, et je suis trop heureux que vous daigniez m'accorder Isabelle, qui m'est cent fois plus précieuse que tous les biens du monde.

ORONTE.

Ah ! Monsieur le maître à danser, vous montriez donc à ma fille, sans ma permission ? Oh çà ! mes enfants, je vous pardonne vos fautes et vos folies, mais à condition que vous me pardonnerez les miennes.

VALÈRE.

Comment donc, mon père ?

ORONTE.

Je me suis marié secrètement aussi, moi qui vous parle.

PASQUIN.

Sans notre consentement ?

ORONTE.

Je ne voulais point déclarer cette affaire, de peur de vous chagriner ; mais voici l'occasion de nous excuser tous mutuellement.

VALÈRE.

Faites-nous voir notre belle-mère, et nous la recevrons avec tout le respect et toute la tendresse que nous vous devons.

ORONTE.

Elle est aussi de la mascarade, et c'est pour elle que j'avais fait la fête. Daignez vous montrer,

Madame, et recevoir ces jeunes époux pour vos enfants.

CÉLIMÈNE.

Je suis trop heureuse d'entrer dans une si aimable famille. J'espère qu'ils seront aussi contents de moi, que si j'étais leur propre mère.

PASQUIN.

Nérine, donnerons-nous notre consentement à ce dernier mariage-là ?

NÉRINE.

On pourrait le critiquer. Mais allons, il faut publier une amnistie générale.

JAVOTTE.

Mon papa, j'ai encore une grâce à vous demander.

ORONTE.

Comment, morbleu! petite friponne, vous êtes-vous aussi mariée secrètement ?

JAVOTTE.

Non, mon papa. Je ne veux l'être que de votre main ; mais je vous prie que ce soit bientôt.

ORONTE.

Nous verrons. Parbleu! c'est une rage qui a gagné toute ma famille.

PASQUIN.

L'assemblée s'impatiente. Commençons le divertissement.

DIVERTISSEMENT

PASQUIN chante.

Chantons, chantons des nœuds secrets
Formés par l'enfant de Cythère.

CHŒUR.

Chantons, chantons des nœuds secrets
Formés par l'enfant de Cythère.

NÉRINE.

Quand on veut des plaisirs parfaits,
Il faut les goûter et se taire.

CHŒUR.

Chantons, etc.

ISABELLE.

Vivez heureux, amants discrets.

Les amants d'aujourd'hui ne vous ressemblent [guère.

CHŒUR.

Chantons, etc.

PREMIÈRE ENTRÉE

MADEMOISELLE SALLÉ chante.

Vous qui, sans rien aimer, cherchez toujours à [plaire,
Vous croyez vivre en liberté ;
Apprenez que ce bien si vanté
N'est qu'un bonheur imaginaire.
Mille tyrans nous bravent tour à tour :
La Fortune, l'Amour, le Dieu du mariage.
Mais de quelque côté que notre cœur s'engage,
Vivons toujours sous les lois de l'Amour ;
Il adoucit le plus rude esclavage.

SECONDE ENTRÉE

ORONTE chante.

J'ai goûté les douceurs d'un assez long veuvage ;
Ma femme était un vrai dragon,
Et quand elle partit, j'écoutai la raison,
Qui voulut me défendre un second mariage.
J'avais juré de fuir cet écueil dangereux ;
Malgré tous mes serments, l'hymen encor m'en- [gage ;
Et, près de deux beaux yeux,
A soixante ans, j'ai fait naufrage.

BRANLE

Premier Couplet.

Profitez du temps des amours,
Tendre et brillante jeunesse,
Livrez-vous à la tendresse,
Songez que les moments sont courts ;
Bientôt la froide vieillesse
Succède au printemps de nos jours.

II

Voulez-vous d'aimables instants,

Même après le mariage ?
Fuyez l'ordinaire usage,
Suivez la mode du vieux temps ;
L'Amour se plaît en ménage
Tant que les maris sont amants.

III

Où sont-ils ces tendres époux ?
Ils ne sont plus à la mode.
Jamais la vieille méthode
Ne pourra revivre chez nous.
La nouvelle est plus commode,
On n'est ni tendre ni jaloux.

IV

Autrefois, après leur printemps,
Les belles faisaient retraite ;
Mais aujourd'hui la coquette
Veut toujours avoir des amants :
Quand elle est vieille, elle achète
Ce qu'elle vendait à vingt ans.

V

Empressés à vous divertir,
Nous cherchons l'art de vous plaire
Toujours la Critique amère
Craint de nous y voir réussir.
Pour la forcer à se taire,
Messieurs, daignez nous applaudir.

FIN DU TRIPLE MARIAGE.

L'OBSTACLE IMPRÉVU

OU

L'OBSTACLE SANS OBSTACLE

COMÉDIE

ACTEURS.

LISIMON, vieillard.
LYCANDRE, autre vieillard.
JULIE, crue nièce de Lycandre.
LA COMTESSE DE LA PÉPINIÈRE.
ANGÉLIQUE, fille de la comtesse.
LÉANDRE, amant de Julie.
VALÈRE, fils de Lisimon, petit-maître.
NÉRINE, suivante de Julie.
CRISPIN, valet de Léandre.
PASQUIN, valet de Valère.
UN LAQUAIS.

La scène est dans la maison de Lisimon.

ACTE PREMIER

SCÈNE PREMIÈRE

VALÈRE, PASQUIN.

(Ils entrent par deux différents côtés du théâtre.)

VALÈRE, du côté par où il entre.

Morbleu ! vous avez beau dire, je n'en ferai qu'à ma tête !

PASQUIN.

Ah ! voici mon étourdi de maître.

VALÈRE.

La peste soit de l'homme !

PASQUIN.

Il est en colère.

VALÈRE.

Il n'y a plus moyen de vivre avec lui, et il faut que nous rompions ensemble.

PASQUIN.

De qui parlez-vous là?

VALÈRE.

Je parle de mon père.

PASQUIN.

Mais vraiment cela est fort honnête. S'il vous avait entendu?...

VALÈRE.

Je voudrais qu'il n'eût pas perdu un mot de tout ce que j'ai dit.

PASQUIN.

Dieu vous en garde, vous seriez perdu.

VALÈRE.

Tu crois donc que je l'appréhende? Cela était bon lorsque j'étais au collège.

PASQUIN.

Ma foi, ne vous y jouez pas. Il est homme à vous traiter comme si vous y alliez encore.

VALÈRE, enfonçant son chapeau.

Lui? Mon père? Ah! ventrebleu! je lui ferais voir...

PASQUIN.

Paix! monsieur, le voilà qui vient.

VALÈRE.

Je m'en vais.

PASQUIN.

Revenez, revenez; ce n'est pas lui.

VALÈRE.

Te moques-tu de moi, de me faire une peur semblable?

PASQUIN.

Moi, je vous ai fait peur? Et vous dites que vous ne le craignez point.

VALÈRE.

J'ai encore quelque faible pour lui, mais je m'en déferai. Me voilà remis. Présentement, je serais homme à le braver.

PASQUIN.

Oui, en fuyant. Voilà comme font tous vos pareils. Vous êtes brave jusqu'au dégainer. Croyez-

moi, changez de conduite, et vous ne craindrez plus votre père.

VALÈRE.

Dis-moi, faquin, combien le bonhomme te donne-t-il pour me prêcher?

PASQUIN.

Bon! il croit que c'est moi qui vous gâte, et, franchement, j'ai trop de bonté pour vous.

VALÈRE.

Insolent!...

PASQUIN.

Allons, Monsieur, il faut tâcher désormais de le contenter.

VALÈRE.

Sachons un peu ce qu'il faut que je fasse pour cela?

PASQUIN.

Tout le contraire de ce que vous avez fait jusqu'à présent.

VALÈRE.

Quels crimes ai-je donc commis?

PASQUIN.

Vous n'en êtes pas encore aux crimes, vous n'en êtes qu'aux sottises. Par exemple, n'ai-je pas été témoin de la conversation que vous avez eue ce matin avec monsieur votre père? Il vous disait d'excellentes choses, et vous lui répondiez tout de travers.

VALÈRE.

Moi?

PASQUIN.

Vous-même. Voulez-vous, pour vous en convaincre, que je vous fasse le récit de la conversation. Je m'en souviens mot pour mot.

VALÈRE.

Voyons? je suis bien aise de juger de sang-froid si j'ai tort.

PASQUIN.

Voici ce qu'il vous a dit, quand vous êtes entré dans la chambre, de la manière que je vais vous dépeindre.

(Il fait l'action d'un petit-maître qui entre dans une chambre en étourdi; ensuite il prend l'air sérieux du père.)

Bonjour, monsieur, bonjour. *Monsieur, je suis*

votre serviteur. Où avez-vous passé la nuit, pendard que vous êtes? *Parbleu! j'ai soupé au cabaret avec mes amis, et de là, nous avons couru le bal.* Vous en avez menti! Je sais à quel bal vous avez été, et si vous ne changez bientôt de conduite, je vous enverrai danser à Saint-Lazare. *Je crois, Dieu me damne, que vous ne pourriez pas vivre, si, tous les jours, vous ne me faisiez quelque mercuriale!* Et croyez-vous, monsieur le sot, que je sois fort content de vous voir au milieu de cette pépinière de fous, que l'on appelle Petits-Maîtres, espèce d'hommes aussi ridicules qu'incorrigibles? Que je n'entre pas en fureur, depuis que vous arborez ce grand chapeau, qui vous couvre un œil, et qui ne laisse voir que la moitié de l'autre; depuis que vous vous débraillez jusqu'à la ceinture; que vous vous faites une gloire de vous enivrer de vin, de liqueurs et de tabac, et que vous affectez cet air fanfaron, qui impose au bourgeois, et qui fait rire l'honnête homme? *Tous les jeunes gens sont faits comme cela, mon père, il faut suivre la mode*. Parbleu! je vous la ferai bien quitter. *Nous verrons!* Comment, nous verrons? Oh! voici qui vous corrigera.

(Il prend un bâton.)

VALÈRE.

Que vas-tu faire?

PASQUIN.

Vous rosser.

VALÈRE.

Quoi! coquin, tu aurais la hardiesse?...

PASQUIN.

Ma foi, je vous demande pardon; j'entrais si vivement dans la passion, que je croyais être monsieur votre père. Vous savez bien que si vous n'eussiez décampé, la conversation aurait fini de la sorte. Après tout, il est temps de vous réformer. Il y a plus de trois mois que votre future belle-mère est arrivée de province avec la jeune personne que vous êtes sur le point d'épouser. Votre père les loge ici l'une et l'autre. Elles sont témoins de la plupart de vos actions, qui ne doivent pas les édifier. Comptez-vous de vivre comme vous faites, quand vous aurez une femme?

VALÈRE.

Le fat! Est-ce qu'on se marie pour se corriger de ses défauts? Je voudrais bien, parbleu, qu'une femme s'avisât de me contraindre! Regarde les jeunes gens d'aujourd'hui : ils sont assidus et complaisants le jour de leurs noces; dès le lendemain, ils vont chercher fortune ailleurs.

PASQUIN.

Et leurs femmes aussi. Voilà ce que s'attirent ces maris du bel air.

VALÈRE.

D'ailleurs, veux-tu que je te parle plus net? Je ne me sens plus qu'un faible penchant pour Angélique; je crois même qu'avant qu'il soit peu, je ne l'aimerai point du tout.

PASQUIN.

Quels défauts lui trouvez-vous donc?

VALÈRE.

Premièrement, elle a trop d'esprit.

PASQUIN.

Trop d'esprit? cela est insupportable.

VALÈRE.

Elle lit depuis le matin jusqu'au soir, et se pique de savoir tout.

PASQUIN.

C'est un reste de province. Le grand monde la corrigera.

VALÈRE.

Elle m'aime comme une héroïne de roman, et dès qu'elle me voit, c'est un étalage de beaux sentiments qui me fatiguent à mourir.

PASQUIN.

Je le crois bien. Parler beaux sentiments aux jeunes gens d'aujourd'hui, c'est leur parler grec et latin ; ils entendent aussi bien l'un que l'autre.

VALÈRE.

Mais tu m'avoueras que cette jeune personne, dont la mère vient de mourir, et que mon père a retirée du couvent, est beaucoup plus piquante qu'Angélique.

PASQUIN.

Vous voulez parler de Julie? Je demeure d'accord qu'elles sont d'une humeur différente. Angélique est languissante et sérieuse. Julie est

vive et enjouée. Angélique a quelque chose d'affecté dans ses manières. Julie a cet air libre que donne le grand monde. Je choisirais Julie pour ma maîtresse, j'aimerais mieux Angélique pour ma femme.

VALÈRE.

Nérine est femme de chambre et confidente de Julie; je veux lui parler en particulier.

PASQUIN.

Oui! Oh! je suis mari de Nérine, moi, et je ne veux point qu'elle ait de particulier avec vous.

VALÈRE.

Le benêt!

PASQUIN.

Je ne suis point un mari du bel air. J'aime ma femme.

VALÈRE.

Est-ce une raison pour que je ne lui parle pas?

PASQUIN.

Devant moi, tant qu'il vous plaira; mais en particulier, je vous le défends!

VALÈRE.

Mais songez-vous, faquin, à qui vous parlez?

PASQUIN.

Vous avez vos droits en qualité de maître, et moi, j'ai les miens en qualité de mari.

VALÈRE.

Je m'en moque, et je prétends... Mais, morbleu! voici Angélique.

SCÈNE II

ANGÉLIQUE, VALÈRE, PASQUIN.

ANGÉLIQUE, sans les voir.

Valère ne vient point; je ne le vois presque plus. Son indifférence m'étonne, et commence à m'inquiéter.

PASQUIN, à Valère.

Entendez-vous?

VALÈRE.

Il faut avouer qu'elle est fort aimable.

PASQUIN.

Pour moi, je m'en accommoderais fort.

ANGÉLIQUE.

Ah ! c'est vous, Monsieur ! Que faites-vous là ?

VALÈRE.

Je sors d'avec mon père ; il m'a mis de mauvaise humeur, et j'en portais mes plaintes à Pasquin.

ANGÉLIQUE.

Il me semble que c'est à moi que vous devriez confier vos chagrins. On se console avec les personnes qu'on aime. Mais, depuis quelque temps, vous ne me cherchez plus : je m'aperçois même que vous m'évitez.

VALÈRE.

Moi, vous éviter ! Que vous êtes injuste ! Demandez à Pasquin, si...

PASQUIN.

A moi ?

VALÈRE.

Si je ne lui disais pas encore dans le moment, que je vous trouvais fort aimable.

ANGÉLIQUE.

Est-ce à lui qu'il faut le dire ? M'enviez-vous le plaisir de vous entendre parler de la sorte sur mon sujet ?

VALÈRE.

Ma foi, Mademoiselle, je crains de vous fatiguer par des redites ennuyeuses.

PASQUIN.

Vous connaissez bien peu les femmes ; est-ce qu'elles se lassent de s'entendre dire des douceurs ?

ANGÉLIQUE.

Pasquin a raison. Surtout, ces éloges nous flattent quand ils viennent de personnes que nous aimons.

VALÈRE.

Chacun a sa méthode en aimant. Pour moi, quand j'ai dit une fois que j'aime, je suis persuadé que j'ai rempli tous les devoirs d'un amant, et je ne trouve rien de plus fade ni de plus ennuyeux, que ces soupirants qui sont toujours aux pieds de leurs maîtresses, et qui leur parlent tout

un jour, sans leur dire autre chose que ce qu'ils leur ont dit mille fois. Que vous êtes belle ! Que je vous aime ! Je mourrais plutôt que de vous être infidèle. Promettez-moi, ma charmante, que vous m'aimerez toujours. La belle répond sur le même ton, et c'est toujours à recommencer. A force de se servir de ces tendres expressions, on les rend insipides, et, à la fin, on est tout étonné qu'on se parle d'amour et que l'on ne s'aime plus du tout.

ANGÉLIQUE.

On ne peut pas mieux justifier l'indifférence : vous lui donnez des couleurs qui la rendraient aimable, si j'étais personne à prendre le change; mais, Valère, croyez-moi, vous n'avez que de l'esprit, et je vois bien que vous n'avez point d'amour.

VALÈRE.

Je n'ai point d'amour ? Je ne vous aime pas, moi ? (à Pasquin.) Tu vois comme on me traite. Qui a tort de nous deux, Pasquin ?

PASQUIN.

C'est celui de vous deux qui ne dit pas la vérité.

VALÈRE.

Ce garçon connaît mes plus secrètes pensées ; il peut vous en rendre de bons témoignages.

PASQUIN.

Ah ! je vous en réponds ! Mon maître est l'homme de France qui aime le plus : il n'a qu'un défaut, c'est qu'il aime trop.

VALÈRE.

Assurément.

PASQUIN.

C'est ce que je lui reprochais encore tout à l'heure.

ANGÉLIQUE.

Je ne m'en aperçois pas ; et quoique vous fassiez la satire des amants empressés, je vous soutiens que l'amour ne se fait connaître que par les assiduités, par les protestations, les services. Il vaut mieux dire cent fois les mêmes choses, que de ne pas parler de sa tendresse. Non, Valère, vous ne m'aimez point.

VALÈRE.

Oh! palsambleu! Mademoiselle, s'il ne tient qu'à jurer, je vous ferai des serments.

PASQUIN.

Il vous jurera qu'il vous aime assez pour un homme qui doit vous épouser.

ANGÉLIQUE.

Voilà ce que c'est. Je vous suis destinée pour femme : ce titre vous déplaît d'avance. Que je pense différemment ! Plus je songe que vous serez mon époux, et plus mon cœur s'attache à vous sincèrement. Dans les cœurs tendres et vertueux, il se forme les passions les plus violentes, quand le devoir autorise l'inclination.

PASQUIN.

Tenez, Mademoiselle, voilà les plus belles choses du monde ; mais, je vous jure, en conscience, que mon maître n'entend point cela. Ce n'est point là le jargon qu'on parle aujourd'hui, et je ne crois pas qu'il y ait beaucoup de femmes, à Paris, qui ne l'entendissent, à moins qu'elles ne portassent des lunettes, et qu'elles ne fussent de la vieille cour. Vous êtes toute fraîche émoulue de la province; il faut vous apprendre comme on fait l'amour en ce pays-ci. On entre dans une assemblée ou dans une compagnie : on regarde, on choisit entre toutes les dames celle qui revient davantage : on lui jette de tendres œillades, on lui fait des mines, on cherche à lui parler, on lui parle. La déclaration se fait dès le premier abord; si la belle s'en scandalise, ce qui n'arrive guère, on s'en moque, et on n'y revient pas : si elle prend la chose de bonne grâce, on lui fait des protestations ; elle y répond, voilà qui est fait ; ensuite, on court ensemble au bal, aux spectacles; on médit du prochain, on prend du tabac, on boit du vin mousseux, on avale des liqueurs, on passe les nuits au cours : on ne songe qu'au plaisir, on le cherche ensemble, tant qu'on a du goût l'un pour l'autre. Dès que l'ennui se met de la partie, le monsieur tire d'un côté, la dame tire de l'autre, et on va s'accrocher ailleurs. Voilà de quelle manière naissent, s'entretiennent et finissent les belles passions d'aujourd'hui.

ANGÉLIQUE.

Je ne m'étonne pas si les hommes sont si polis présentement, et si la galanterie est sur un si bon pied.

PASQUIN.

C'est la guerre qui cause ce dérangement-là. Les jeunes gens étaient accoutumés à brusquer des places; ils ont voulu brusquer les femmes. La paix remettra tout dans son ordre naturel.

ANGÉLIQUE.

Je veux que vous m'aimiez autrement que cela, Valère, et que vous vous distinguiez des personnes de votre âge; qu'enfin, vous rameniez la mode des beaux sentiments.

VALÈRE.

Ma foi, Mademoiselle, je vous aime autant que je puis vous aimer.

PASQUIN.

Il est de bonne foi.

ANGÉLIQUE.

Cela ne dit rien. Je veux réformer votre cœur, et le rendre capable d'une passion aussi délicate que la mienne. Il faut que nous lisions ensemble tous les romans, j'en ai une ample bibliothèque : c'est là que vous apprendrez que les plus belles passions ne tendent qu'au mariage, et ne sont jamais détruites par ces beaux nœuds.

VALÈRE.

Ma foi, cela n'est vrai que dans les romans. Moi, lire ces fadaises-là? J'aimerais autant lire des opéras.

ANGÉLIQUE.

Il faut que vous preniez ce parti-là, si vous voulez me faire croire que vous m'aimez. Mais voici ma mère.

VALÈRE.

Surcroît d'embarras!

SCÈNE III

LA COMTESSE, ANGÉLIQUE, VALÈRE, PASQUIN.

LA COMTESSE.

Bonjour, mon gendre.

VALÈRE, à part.

Mon gendre! Peste de la provinciale!

LA COMTESSE.

De quoi parliez-vous? Que je ne vous interrompe point.

ANGÉLIQUE.

Nous parlions de lecture, et je conseillais à monsieur...

LA COMTESSE.

Ah! vraiment, j'en suis ravie. Il n'y a rien de si utile que la lecture, et celle des romans surtout. On apprend tout dans ces livres-là. Feu monsieur le comte de la Pépinière, mon très honoré mari, et moi, nous les lisions jour et nuit, et nous nous attendrissions, nous nous attendrissions!...

VALÈRE, à part.

Ah! Voilà monsieur de la Pépinière revenu. Je m'étonnais bien qu'elle n'en eût pas encore parlé.

LA COMTESSE.

Croiriez-vous que feu monsieur de la Pépinière et moi...

VALÈRE, à part.

Encore?

LA COMTESSE.

Nous lûmes une fois tout Cyrus en huit jours; cela nous mettait dans le cœur un fond de tendresse inépuisable.

PASQUIN.

Et ces lectures avaient d'agréables suites, apparemment?

LA COMTESSE.

Cela est cause que monsieur le comte et moi, nous nous sommes aimés jusqu'au moment de la séparation. Mais, qu'avez-vous, Valère? Vous ne dites mot.

VALÈRE.

Je vous admire.

LA COMTESSE.

C'est plutôt ma fille que vous admirez.

ANGÉLIQUE.

Ne lui dites rien, Madame, il est de fort mauvaise humeur.

LA COMTESSE.

Avouez qu'Angélique a bien de l'esprit, et qu'il est rare de trouver une jeune et belle personne qui ait autant de lecture que ma fille!

VALÈRE.

Voulez-vous que je vous parle franchement? La lecture ne convient point à une femme, et je voudrais que la mienne fût fort ignorante.

LA COMTESSE.

Ah! ah! vous êtes bien dégoûté! Allez chercher vos folles qui ne savent que se coiffer, farder leurs visages, faire assaut de vin de Champagne, et courir le bal. Ce sont là les savantes qu'il vous faut, apparemment.

VALÈRE.

Je vous avoue qu'elles m'amusent davantage que celles qui citent les auteurs.

PASQUIN.

En voulez-vous savoir la raison? C'est que les savantes que vous estimez sont pour les anciens, et celles qui amusent monsieur sont pour les modernes. Mais voici le patron. Je me retire.

SCÈNE IV

LISIMON, LA COMTESSE, ANGÉLIQUE, VALÈRE.

LISIMON.

On m'a dit, Madame, que vous vouliez me parler.

LA COMTESSE.

On vous a dit vrai.

LISIMON.

Abrégez, s'il vous plaît. Finirez-vous bientôt?

LA COMTESSE.

Je n'ai pas encore commencé.

LISIMON.

Commencez donc, mais dépêchez-vous. J'ai une affaire en tête qui ne me permet guère de penser à celles des autres.

LA COMTESSE.

Vous êtes toujours brusque, il n'y a pas moyen de s'expliquer avec vous. Or çà, écoutez-moi, je viens au fait.

LISIMON.

Dieu le veuille !

LA COMTESSE.

Vous savez que mon procès est en état d'être jugé?

LISIMON.

Si je le sais! Je viens de voir votre procureur, votre avocat, et de solliciter vos juges.

LA COMTESSE.

Mais vous ne savez peut-être pas que mes parties sont allées trouver mon avocat, et que...

LISIMON.

Il n'est pas question ici ni de votre avocat ni de vos parties : je suis si las de votre procès, et de vous en entendre parler, que, si je n'étais sûr qu'il sera terminé incessamment, je donnerais tout mon bien pour le faire juger. Je crois pourtant que j'en serai quitte pour cinquante pistoles, que j'ai mises dans la main du secrétaire de votre rapporteur. J'ai fait parler de jolies femmes aux jeunes conseillers : j'ai employé des gens de crédit et d'autorité auprès des anciens : j'ai envoyé deux quartauts de vin de Champagne à votre avocat : j'ai donné six poulardes et deux chapons du Mans, avec un pâté de perdrix, à votre procureur : voilà, je crois, tout ce qui peut accélérer un jugement, et rendre une cause excellente.

LA COMTESSE.

Après cela, il faut que je gagne, ou il n'y a plus de justice dans le monde. Me voilà tranquille sur ces articles. Mais, que ferons-nous de ces jeunes gens-ci? Il y a trois mois qu'ils vivent ensemble ; c'en est assez pour se connaître, et peut-être pour se connaître plus qu'il ne serait à souhaiter. Attendrons-nous la fin de mon procès? Préviendrons-nous l'arrêt que j'attends? Les marierons-nous? Ne les marierons-nous pas?

ANGÉLIQUE.

Je prends la liberté de vous dire...

LISIMON.

Mademoiselle, on ne demande pas votre avis.

VALÈRE.

Pour moi, mon sentiment...

LISIMON.

On a bien affaire de votre sentiment! Taisez-vous! Votre procès et ce mariage sont deux choses qui n'ont rien de commun. Nous sommes d'accord de nos faits. Mademoiselle est en âge et en volonté d'être pourvue : il est dangereux de retarder les filles quand elles sont dans ces dispositions. Je suis pressé, moi, de me défaire de ce libertin-là; il faut faire sa noce, dès demain, parce que je compte me marier en même temps, moi qui vous parle.

VALÈRE.

Vous, mon père?

LISIMON.

Oui, mon fils.

VALÈRE.

Mais songez-vous?...

LISIMON.

Je songe que vous êtes un sot. Tournez-moi les talons. Ces jeunes étourdis-là s'imaginent que le mariage n'est fait que pour eux!

LA COMTESSE.

Et quelle est la personne que vous épousez?

LISIMON.

Madame, c'est là mon affaire, et non pas celle des autres. A demain les deux mariages : n'y consentez-vous pas?

LA COMTESSE.

Volontiers.

LISIMON.

Et vous, la belle?

ANGÉLIQUE.

Tout ce qu'il vous plaira.

LISIMON.

Quelle résignation! Oh çà, nous n'avons plus rien à nous dire?

LA COMTESSE.

Je vous donne le bonjour.

LISIMON, à Valère.

Comment, vous voilà encore?

VALÈRE.

Oui, mon père, il faut que vous me permettiez...

LISIMON, le poussant.

Je vous permets de vous retirer, et tout au plus vite.

SCÈNE V

LISIMON seul.

Voilà mon mariage déclaré : il n'y a plus qu'une petite difficulté à cette affaire-là, c'est que je ne sais si j'aurai le consentement de la personne que je veux épouser. Elle est sous mes ordres en quelque façon ; et, au défaut de la jeunesse et des belles manières, j'ai pour moi le pouvoir et l'autorité. Cependant je veux gagner la suivante ; elle a du crédit sur l'esprit de sa maîtresse. Bon ! le hasard la conduit ici fort à propos.

SCÈNE VI

LISIMON, NÉRINE.

NÉRINE.

Voici notre bourru qui brusque tout le monde ; mais à bon chat, bon rat.

LISIMON.

Bonjour, Nérine.

NÉRINE.

Bonjour, Monsieur.

LISIMON.

Tu me parais de mauvaise humeur?

NÉRINE.

A peu près comme vous.

LISIMON.

Vous devez prendre garde à qui vous parlez, Nérine.

NÉRINE.

Et vous, comment vous parlez, Monsieur.

LISIMON.

Sais-tu bien qu'il n'y a que toi qui oses me répondre ici comme tu fais ?

NÉRINE.

C'est qu'il n'y a que moi qui aie du courage et de la fermeté.

NÉRINE.

Premièrement, elle n'en voudra point.

LISIMON.

Nous verrons. C'est un homme entre deux âges, qui est encore en état de la rendre heureuse.

NÉRINE.

Ah ! Monsieur, je tremble !

LISIMON.

Qu'as-tu ?

NÉRINE.

Je crois que j'ai deviné !

LISIMON.

Et cela te fait trembler ?

NÉRINE.

Oui, je meurs de peur que ce ne soit vous qui vouliez épouser ma maîtresse.

LISIMON.

Il est vrai, c'est moi-même.

NÉRINE.

Je ne m'étonne plus si j'étais de si mauvaise humeur. J'ai eu tout le jour un pressentiment de ce malheur-là.

LISIMON.

Impudente, je me lasserai....

NÉRINE.

Tenez, voici ma maîtresse. Expliquez-vous avec elle.

SCÈNE VII

LISIMON, JULIE, NÉRINE.

LISIMON.

Oh çà, je n'ai pas de longs discours à vous faire. Je vais vous dire tout en trois mots : Je vous aime !

JULIE.

Vous êtes fort galant aujourd'hui. Nérine, suis-je bien coiffée ?

NÉRINE.

A merveille.

LISIMON.

Voilà les femmes ; elles ne sont occupées que

de leurs ajustements. Trêve de coiffure ; il s'agit d'affaire sérieuse.

JULIE.

Oh! point de sérieux, je vous prie. Je veux me distraire de mes chagrins, et je ne cherche qu'à égayer mon imagination.

LISIMON.

Écoutez-moi, de grâce.

JULIE, à Nérine.

Le deuil me va-t-il bien ?

NÉRINE.

Il vous pare tout à fait. Et moi, comment me trouvez-vous ?

LISIMON.

J'enrage!

JULIE.

Je ne t'ai jamais vue si jolie.

NÉRINE.

Cela doit être ; car je porte le deuil de bon cœur. Je ne le cache point, je suis ravie que votre mère soit défunte. La vieille folle! Vous abandonner à l'âge de dix ans, et cacher le lieu de sa retraite ! Se marier en secondes noces, sans le demander à personne ! S'enrichir puissamment par ce second mariage ; et, au lieu de vous faire part du bien qu'elle avait acquis, s'amouracher d'un jeune godelureau, le faire en mourant son légataire universel, et vous déshériter par son testament! Oh ! si le diable ne l'a pas emportée, c'est qu'il aura craint qu'elle ne voulût l'épouser en quatrièmes noces!

JULIE.

Finissons, Nérine, et ne traitons jamais cette matière.

LISIMON.

Oui. Revenons à ce que je vous avais proposé, cela vaudra mieux.

NÉRINE.

Écoutez, écoutez. Monsieur va vous dire de belles choses. Il veut vous marier.

JULIE.

Me marier? Oh ! vous m'allez rendre d'aussi mauvaise humeur que vous.

NÉRINE.

Point, point. Vous allez vous réjouir, sauter, danser, quand vous saurez le parti qu'on vous propose.

JULIE.

Il faudrait que ce fût l'Amour même, pour me faire oublier Léandre ; encore ne sais-je s'il en viendrait à bout.

NÉRINE.

Oh ! si celui qu'on vous destine est l'Amour, il faut qu'il soit le père de tous les autres.

LISIMON.

Il est bien question d'amour, ma foi, quand il s'agit de se marier. Il ne faut songer qu'à la raison.

JULIE.

Eh ! Monsieur, si on ne songeait qu'à la raison, on ne se marierait jamais.

LISIMON.

Corbleu ! vous plaît-il de m'entendre ?

JULIE.

Volontiers. Dépêchez-vous de me faire votre proposition, afin que je me dépêche de vous refuser.

LISIMON.

Oui ! Oh bien ! puisque vous le prenez sur ce ton-là, dépêchez-vous vous-même de m'obéir ! Je parle en vertu du pouvoir en bonne forme que votre oncle m'a fait tenir. Je ne puis mieux m'en servir que pour moi ; et c'est moi, s'il vous plaît, que vous épouserez.

JULIE.

Et moi, je vous réponds, en vertu d'un pouvoir en bonne forme que la nature et la raison m'ont donné, et je vous déclare que j'aimerais mieux mourir que de vous épouser.

LISIMON.

Vous retournerez donc, dès ce soir, au couvent. Il n'y a point de milieu. Prenez votre parti. Serviteur.

SCÈNE VIII

JULIE, NÉRINE.

NÉRINE.

Voilà un petit amant bien poli.

JULIE.

Mais parle-t-il sérieusement?

NÉRINE.

Très sérieusement. Il m'avait déjà sondée sur cela. Quel parti prenez-vous?

JULIE.

Belle demande ! celui de retourner au couvent. Il y a longtemps que mon oncle a mandé qu'il reviendrait bientôt. Il me tirera d'esclavage.

NÉRINE.

Il faudrait trouver les moyens de rester ici, et de n'épouser point le bonhomme.

JULIE.

J'en imagine un qui me paraît plaisant, mais il est scabreux.

NÉRINE.

Quel est-il?

JULIE.

Dès le moment que je suis venue céans, j'ai remarqué que Valère avait de l'inclination pour moi.

NÉRINE.

Ah ! petite coquette !

JULIE.

Pour coquette, non, je ne le suis point; mais je suis un peu maligne. Pour me venger de l'impertinente proposition du père, j'ai envie de le mettre aux prises avec son fils. C'est un jeune fou qui fera toutes les extravagances que nous voudrons. Pendant leur démêlé, les choses demeureront suspendues, et nous gagnerons du temps.

NÉRINE.

C'est bien dit. Il faut que je fasse entendre à Pasquin que vous avez de l'inclination pour son maître.

JULIE.

Ne lui confie pas que ceci n'est qu'une feinte.

NÉRINE.

Je m'en garderai bien. Pasquin n'est pas discret.

JULIE.

Il faut donc que tu le trompes le premier. Pourras-tu t'y résoudre?

NÉRINE.

Voyez le grand malheur! Il n'y a rien de si naturel à une femme que de tromper son mari. Retournez à votre appartement. Je vais trouver Pasquin, pour le presser de faire agir son maître; et je susciterai tant d'affaires au bonhomme, que je lui ferai lâcher prise.

JULIE.

Mais, nous allons mettre ici tout en confusion.

NÉRINE.

Tant mieux, j'aime le désordre. Rien n'est si triste qu'une maison où tout est d'accord, et il faut un peu de tracasseries pour égayer le commerce et ranimer la conversation. Cela sera plaisant. Un bonhomme amoureux comme un fou; un fils rival de son père; le père brutal, le fils étourdi; une maîtresse qui n'aime ni l'un ni l'autre, et qui les amuse pour gagner du temps. Que je vais me réjouir! Je meurs d'envie de mettre la main à l'œuvre, et je n'ai jamais rien entrepris de si bon courage.

ACTE II

SCÈNE PREMIÈRE

VALÈRE, PASQUIN.

VALÈRE.

Tu vois présentement, Pasquin, si j'avais tort de m'emporter contre lui? Vouloir épouser Julie! Cela crie vengeance!

PASQUIN.

Mais au fond, de quoi vous plaignez-vous? Julie ne vous est pas destinée, et votre père n'a d'autre

tort en ceci que celui d'avoir perdu le sens et la raison.

VALÈRE.

Oh! parbleu! j'aurai soin de son honneur, et je ne souffrirai pas qu'il fasse une sottise!

PASQUIN.

Voilà un fils d'un bon naturel!

VALÈRE.

Ce qui me ravit, c'est que Julie implore mon secours. C'est que je vais faire enrager mon père!

PASQUIN.

L'entreprise est louable.

VALÈRE.

Tiens, vois-tu, pour avoir Julie, j'affronterais le diable présentement.

PASQUIN.

Nous verrons si vous affronterez le bonhomme.

VALÈRE.

Oh! je t'en réponds. Ce n'est pas que je sois fort entêté de Julie. Si mon dessein n'a pas un heureux succès, je ne m'en désespérerai point, et je rabattrai sur Angélique. Mais je me fais un plaisir de traverser mon père. Il me querelle sans cesse : il ne me donne point d'argent; je mourais d'envie de m'en venger. En voici l'occasion, je ne la manquerai pas. Je veux être aussi assidu auprès de Julie, faire autant de démarches pour l'obtenir, que si je l'aimais à la fureur.

PASQUIN.

Savez-vous ce qui arrivera de tout cela? Vous désolerez Lisimon.

VALÈRE.

Tant mieux.

PASQUIN.

Vous n'obtiendrez point Julie.

VALÈRE.

Je m'en consolerai.

PASQUIN.

Et Angélique vous plantera là.

VALÈRE.

Je l'en défie; je connais son faible pour moi. Lorsqu'une femme s'avise de m'aimer, cela tient furieusement. En tout cas, le plus grand malheur

qui puisse m'arriver, c'est de n'être point marié. Tant mieux, j'en serai plus libre.

PASQUIN.

Dites plus libertin. Car ce n'est que dans l'espoir de vous rendre moins fou, que votre père veut vous donner une femme.

VALÈRE.

Vingt femmes à la fois ne me feraient pas changer de méthode. Il n'y a rien de si doux, rien de si agréable, que de ne faire que ce que l'on veut, et de se moquer du qu'en dira-t-on ; et rien de si sot et de si ennuyeux, que d'être esclave de sa réputation. Va, j'ai de bons amis qui me forment l'esprit.

PASQUIN.

Vraiment, ils ont fait un fort joli garçon, et vous êtes leur chef-d'œuvre. Mais si vous persistez dans le dessein d'épouser Julie, je vous avertis que votre père n'est pas le seul que vous ayez à combattre. Je crains pour vous un autre diable qui ne vous donnera pas moins de tablature.

VALÈRE.

Quel est-il?

PASQUIN.

C'est madame la comtesse. La chronique scandaleuse du pays d'Anjou nous assure qu'elle a eu l'honneur, plus de vingt fois en sa vie, de rosser vigoureusement monsieur de la Pépinière, son très honoré mari.

VALÈRE.

Je ne serai pas si patient que lui, et je me démêlerai bien de tout cela.

PASQUIN.

Oh çà ! vous voilà donc entré en lice ! Tenez-vous ferme sur vos étriers, car voici madame la comtesse qui vient jouter contre vous ; apparemment qu'elle sait déjà de vos nouvelles.

SCÈNE II

LA COMTESSE, VALÈRE, PASQUIN.

LA COMTESSE.

Que faites-vous là, Monsieur? Pourquoi n'êtes-

vous pas auprès de ma fille? Faut-il qu'elle vienne vous chercher?

VALÈRE.

Vous m'avez défendu, Madame, de me trouver tête-à-tête avec elle.

LA COMTESSE.

Est-ce que je la quitte jamais?

VALÈRE.

Je craignais que vous ne fussiez en ville.

LA COMTESSE.

Vous êtes devenu bien circonspect. Je ne m'étonne plus si ma fille se désole. Je ne voulais pas appuyer ses soupçons, mais je vois qu'ils ne sont que trop bien fondés.

VALÈRE.

Comment donc, Madame?

LA COMTESSE.

Ah! je ne puis plus douter de votre indifférence pour elle; apparemment que vous avez oublié de quel sang elle est née? Merci de moi! Si Bertrand de la Pépinière, grand-père de son trisaïeul, était encore en vie, il vous apprendrait le respect que vous devez aux personnes de sa race.

VALÈRE.

Eh, madame! il n'est point question ici de généalogie; et s'il s'agissait de disputer d'ancêtres.....

PASQUIN.

Nous avons dans notre famille un certain Guillaume, qui vaut bien votre Bertrand, sur ma parole.

LA COMTESSE.

Plaisante noblesse, que celle de ce pays-ci, où l'intérêt fait la plupart des mariages!

PASQUIN.

Il est vrai que depuis l'alliage des traitants, nous avons du côté de nos mères moins de Guillaume et de Bertrand que de Champagnes et de Poitevins.

LA COMTESSE.

Et, parce que vous n'avez, pour tout mérite, que celui d'être gens de cour, vous prétendez, mes petits Messieurs....

VALÈRE.

Eh! Palsambleu! Madame, pour qui me prenez-vous donc? Pour un Céladon? Il me semble qu'Angélique n'a pas lieu de se plaindre. Il y a deux grands mois que je l'aime!

PASQUIN.

Deux mois! Ce sont deux siècles pour des amants comme mon maître.

LA COMTESSE.

Je vous entends, mon poulet, vous vous lassez d'être heureux, et de l'être cent fois plus que vous ne le méritez.

VALÈRE.

Je n'ai point mis dans mon marché que je l'aimerais toute ma vie, et tous les égards du monde ne me feraient pas soupirer malgré moi.

PASQUIN.

Quand il y aurait vingt Bertrand dans votre famille.

LA COMTESSE.

Si bien que vous ne voulez plus l'aimer?

VALÈRE.

Je n'en sais rien. Cela reviendra peut-être. Mais, pour aujourd'hui, je ne m'y sens pas de disposition.

PASQUIN.

Il y a des jours malheureux.

LA COMTESSE.

Voilà un discours bien impertinent! Vous n'épouserez donc point Angélique?

PASQUIN.

Cela n'empêche pas.

LA COMTESSE.

Cela n'empêche pas?

PASQUIN.

Eh non! Est-ce l'amour qui fait les mariages? Au contraire, on ne doit épouser que les personnes qu'on n'aime point.

LA COMTESSE.

La maxime me paraît nouvelle. Oh bien! dans nos familles nobles de province, le mariage et l'amour ne vont jamais l'un sans l'autre.

PASQUIN.

Il y a plus de deux siècles qu'ils ne se sont

trouvés ensemble dans la famille de Monsieur

LA COMTESSE.

Jour de Dieu! quand il sera mon gendre, je le ferai marcher droit. Je veux que ma fille ait un mari qui l'adore!

VALÈRE.

Cherchez vos benêts en province.

PASQUIN.

Chaque pays, chaque mode.

VALÈRE.

Voulez-vous que je vous parle naturellement, Madame? S'il se présente quelque autre parti que moi pour Angélique, je vous conseille, en ami, de lui donner la préférence.

PASQUIN.

Tenez, voilà le meilleur conseil qu'il donnera peut-être de sa vie.

LA COMTESSE.

Fort bien. C'est-à-dire que vous manquez à votre parole, quand il vous plaît. Apparemment, c'est là encore une coutume que vous avez héritée de vos ancêtres!

PASQUIN.

N'en doutez pas.

LA COMTESSE.

Voilà un beau titre! Pour moi, je suivrai la coutume des miens en pareille occasion.

VALÈRE.

Quelle est-elle?

LA COMTESSE.

Je vais vous la dire en deux mots. Quand on a promis mariage à une fille de ma race, et que la chose a fait du bruit dans le monde, nous ne dispensons jamais de tenir cette promesse. Cependant, nous ne prenons point les gens à la gorge. Nous avons même l'honnêteté de ne leur rien dire, s'ils sont assez hardis pour retirer leur parole. Nous observons seulement une petite formalité.

PASQUIN.

Une petite formalité?

LA COMTESSE.

Oui. Si la fille, qui reçoit l'affront, a son père vivant, il passe son épée au travers du corps de celui qui veut se dégager. S'il ne reste qu'une

mère à la fille, son plus proche parent prend la place du défunt, il va trouver Monsieur l'inconstant, et il lui brûle la cervelle d'un coup de pistolet. Vous êtes l'inconstant, Monsieur de la Pépinière ne vit plus, le cousin d'Angélique est céans; vous entendez ce que cela veut dire?

VALÈRE.

Dieu me damne, Madame, votre menace me fait rire!

PASQUIN.

Et moi aussi. Je la trouve bouffonne. Ah! ah! ah! ah!

LA COMTESSE, lui donnant un soufflet.

Tiens, maraud! apprends le respect que tu me dois. [A Valère.] Vous, prenez votre parti, et que je sache au plus tôt votre réponse. Sinon, dans une heure, vous serez expédié. Adieu, Monsieur, je suis votre très humble servante.

SCÈNE III

VALÈRE, PASQUIN.

PASQUIN.

Voilà la guerre déclarée. Mais les premiers actes d'hostilité ont été faits sur mon territoire. Cela n'est pas juste, pourtant, car je n'étais là que comme auxiliaire.

VALÈRE.

Elle est vive, au moins.

PASQUIN.

Parbleu, je le sens bien! Mais je serais consolé de ma disgrâce, si elle vous avait un peu houspillé.

VALÈRE.

A dire vrai, je n'ai pas été sans appréhension.

PASQUIN.

Voilà un caractère de femme bien singulier.

VALÈRE.

J'avoue que sa folie m'étonne.

PASQUIN.

Elle vous fait peur aussi, je gage.

VALÈRE.

Oh! pour celui-là, non. C'est l'assaut qu'il faut que je livre à mon père.

PASQUIN.

Il va faire le démon quand il saura que vous rompez avec Angélique, et que vous voulez lui enlever Julie. Le moyen de lui déclarer cela ? Ma foi, l'action sera périlleuse.

VALÈRE.

Si tu voulais, Pasquin, essuyer la première bordée....

PASQUIN.

Belle proposition ! Vous n'êtes pas content du soufflet que j'ai reçu de la Comtesse ! Vous voulez attaquer votre père à l'abri de mes épaules, et que j'aille devant vous, comme un enfant perdu Ah ! le voici lui-même.

VALÈRE.

Je me retire, et je reviendrai quand il aura jeté son feu.

SCÈNE IV

LISIMON, VALÈRE, PASQUIN.

LISIMON, à Valère.

Ah ! C'est vous que je cherche, Monsieur. Demeurez.

PASQUIN.

M'en irai-je, Monsieur ?

LISIMON.

Non, coquin.

PASQUIN, à part.

Où me suis-je fourré ?

VALÈRE.

Que souhaitez-vous, mon père ?

LISIMON.

Je viens d'apprendre de jolies choses. C'est donc ainsi que vous avez profité de l'éducation que je vous ai donnée ? Il faudra qu'incessamment votre conduite me fasse rougir ? Va, malheureux ! je ne te reconnais plus pour mon fils.

PASQUIN, à part.

Voilà un début qui promet beaucoup.

VALÈRE.

Pour moi, mon père, je vous reconnais toujours.

PASQUIN, bas à Valère.

Bravo ! Allons, animez-vous. Ne vous défaites point.

LISIMON.

Que lui dis-tu ?

PASQUIN.

Je lui dis qu'il a grand tort.

LISIMON.

Passe de ce côté-ci. [A Valère.] C'est donc pour me déshonorer que vous manquez à votre parole, et que vous faussez vos serments ?

VALÈRE.

Voilà bien du bruit pour une bagatelle ! Car je vois que c'est la Comtesse qui vous a parlé.

LISIMON.

Vous traitez de bagatelle un procédé aussi indigne que le vôtre ? Corbleu ! de mon temps, un homme, qui aurait fait ce que vous faites, aurait été obligé de se cacher pour toujours !

PASQUIN.

La mode a bien changé. Il n'y a pas là aujourd'hui de quoi faire fouetter un Page.

VALÈRE.

Assurément.

LISIMON.

Un mot, Monsieur Pasquin.

PASQUIN, reculant au lieu d'approcher.

Monsieur.

LISIMON, le saisissant.

Approchez, vous dis-je. Ah ! Vraiment, Monsieur, je suis bien aise que vous approuviez la conduite de mon fils, et que ses raisons soient honorées de vos suffrages !... Je m'en étais douté. Cela mérite récompense, vous serez payé dans un petit moment.

PASQUIN.

Monsieur, je ne suis pas intéressé. J'aime mieux me retirer que de vous causer de la dépense.

LISIMON.

Je puis faire celle-ci sans m'incommoder, et vingt coups d'étrivières, que je vais vous faire donner, ne me coûteront rien du tout. Tu ne m'échapperas pas. Valère, appelez mes gens.

PASQUIN, à Valère.

N'en faites rien.

LISIMON.

M'obéirez-vous ?

VALÈRE.

Comment donc? J'appellerai vos gens pour maltraiter un homme qui n'est coupable auprès de vous, que parce qu'il soutient mes intérêts?

LISIMON.

C'est pour cela qu'il mérite d'être assommé. Je vois que c'est ce coquin qui vous gâte.

PASQUIN.

Moi, Monsieur? Vous me l'avez remis tout gâté, et je vous le rends tel que je l'ai reçu.

LISIMON.

Je crois que tu plaisantes?

PASQUIN.

Dieu m'en garde. Je ne plaisante plus depuis que je suis marié. Mais, morbleu! je suis las d'être la victime des folies d'autrui; et si vous voulez bien épargner mes épaules, je vais vous découvrir la véritable cause des mauvais procédés de Monsieur votre fils.

VALÈRE, à part.

Ah! le scélérat! Que vas-tu dire?

PASQUIN, haut.

Toutes vos sottises. [Bas.] Laissez-moi faire.

VALÈRE, à part.

Que lui va-t-il conter?

LISIMON.

Voyons, Monsieur le coquin, comment vous vous tirerez d'affaire?

PASQUIN.

Premièrement, je lui dis tous les jours : Prenez garde à ce que vous faites; vous allez mettre Monsieur votre père au désespoir. Bon! me répond-il, je serais bien sot de me contraindre. Mon père était plus fou que moi dans sa jeunesse. Des égrillards de son temps m'ont conté ses fredaines. Il faut bien qu'il me passe tout ce que je fais, puisque je lui pardonne tout ce qu'il a fait.

LISIMON, à Valère.

Vous avez dit cela?

VALÈRE.

Moi ? Si je sais.....

PASQUIN.

Ce n'est rien que ceci. J'ai bien d'autres choses à vous apprendre.

VALÈRE.

Le bourreau ! Monsieur, ne l'écoutez pas....

PASQUIN.

Vous êtes bien hardi de m'interrompre devant votre père. Vous avez beau me faire des mines, il faut que je dévoile votre petit caractère.

VALÈRE.

Quelle trahison ! Mon père, je vais appeler vos gens.

LISIMON.

Non, non, il n'est plus temps. Continue, mon enfant.

VALÈRE.

Je me retire donc.

LISIMON.

Je vous ordonne de rester.

PASQUIN.

Savez-vous bien, Monsieur, que son moindre défaut est celui d'extravaguer? Regardez-moi ce jeune homme-là entre deux yeux ; je vous garantis qu'il a le cœur aussi mauvais que l'esprit.

VALÈRE.

Je n'y puis plus tenir ; il faut que je l'assomme.

LISIMON.

Halte-là. Je le prends sous ma protection ; ce garçon-là est honnête homme.

PASQUIN.

Ah ! Monsieur, vous ne me haïssez que faute de me connaître.

LISIMON.

Cela est vrai. Revenons à ce cavalier-là.

PASQUIN.

Hé bien ! Monsieur, savez-vous qu'il a eu l'insolence de me dire, à moi qui vous parle, que toute la différence qu'il y avait entre vous deux, c'est qu'il laissait bonnement éclater ses folies, et que vous aviez l'art de parer les vôtres d'un dehors trompeur de sagesse et de gravité.

LISIMON, à Valère.

Comment, insolent !...

VALÈRE.

Quoi, vous croyez que j'ai pu ?...

LISIMON.

Vous n'en êtes que trop capable, Monsieur le coquin ! Mais, sachons un peu en quoi il fait consister mes folies.

PASQUIN.

Voici ce que c'est. Mon père n'a-t-il point de honte (ce sont ses propres termes que je vous rapporte en fidèle historien) de me reprocher de petites saillies de jeunesse, lui que je vois sur le point de se déshonorer par un mariage qui va le tourner en ridicule, et désabuser tout le monde de l'opinion que l'on avait de sa prudence ! Il y a dix ans qu'il est veuf. Il n'y a pas dix mois qu'il pleurait encore ma mère, et qu'il nous disait, d'un ton plein d'emphase : « Si jamais je suis assez sot pour prendre une seconde femme, je vous permets de dire que la tête m'a tourné. » Est-il possible que vous ayez dit cela, Monsieur ?

LISIMON.

Ce ne sont pas là tes affaires ; poursuis seulement.

PASQUIN.

Demandez-lui le reste, il vous le dira mieux que moi.

LISIMON, à Valère.

Voulez-vous prendre la parole ?

PASQUIN, faisant des signes à Valère.

Parlez, Monsieur, parlez.

VALÈRE.

Oh, parbleu ! parle toi-même. [A part.] Je commence à démêler son adresse. Le tour est bon !

LISIMON.

Il n'en est pas demeuré là, sans doute ?

PASQUIN.

Oh ! vraiment non, mais je l'ai bien chapitré ; et, malgré quelques coups de bâton qu'il m'a délivrés, je lui ai parlé comme vous-même. Car, tel que vous me voyez, Monsieur, j'étais né pour être père, et pour avoir des enfants libertins à morigéner. Que je les aurais étrillés !

VALÈRE, à part.

Le maître fourbe que voilà!

LISIMON.

Mais enfin, qu'a-t-il donc ajouté sur ce mariage ?

PASQUIN.

Rien ; mais j'ai découvert le motif qui l'anime si vivement.

LISIMON.

Quel est-il ?

VALÈRE, à part.

Il vient au fait. Je tremble !

PASQUIN.

Tel que vous le voyez, il est amoureux de Julie.

LISIMON.

De Julie? Quoi ! pendard, fripon que vous êtes !

PASQUIN.

Oh ! doucement, s'il vous plaît ; s'il aime Julie, c'est un peu votre faute.

LISIMON.

Comment ?

PASQUIN.

Vous dites qu'Angélique a l'air provincial ; cela lui a paru de même : qu'elle a les manières précieuses et affectées ; il lui trouve ces défauts. Julie vous paraît toute charmante ; ses attraits frappent ses yeux ; sans cesse vous louez son enjouement, sa vivacité : il ne parle que de son esprit agréable, et de sa bonne humeur. Le mérite de Julie vous égratigne le cœur ; il perce aussitôt celui de votre fils. Vous voulez l'épouser ; il la demande en mariage ; et vous voyez bien que s'il fait une sottise, ce n'est que parce qu'il vous imite de trop près.

VALÈRE, serrant la main de Pasquin.

Que ne te dois-je point, mon cher Pasquin ?

PASQUIN, bas.

Taisez-vous, étourdi !

LISIMON.

Que te dit-il ?

PASQUIN.

Il me prie de vous faire une petite proposition de sa part.

LISIMON.

Quelle est-elle ?

PASQUIN.

C'est que vous fassiez un petit troc ensemble. Il vous cède Angélique, à condition que vous lui céderez Julie.

LISIMON.

Ah ! Je vous entends, Messieurs les fripons, vous êtes tous deux d'intelligence.

VALÈRE.

Eh bien ! oui, mon père, nous sommes d'accord l'un et l'autre; et j'ai voulu, par respect pour vous, qu'il vous dît ce que je n'osais vous déclarer.

LISIMON.

Oh, parbleu ! vous irez à Saint-Lazare. [A Pasquin.] Et toi, coquin... Où vas-tu ?

PASQUIN, s'enfuyant.

Je m'en vais retenir sa chambre.

VALÈRE.

Palsambleu ! nous verrons si vous épouserez Julie.

LISIMON.

Attends, impudent ! attends que je t'assomme !

SCÈNE V

LISIMON, ANGÉLIQUE, VALÈRE.

ANGÉLIQUE.

Juste ciel ! Que vois-je ?

LISIMON.

Apprenez, Mademoiselle, apprenez que mon coquin de fils...

ANGÉLIQUE.

Ah ! Monsieur, je ne souffrirai point que vous le traitiez de la sorte.

LISIMON.

Apprenez, vous dis-je, que cet insolent...

ANGÉLIQUE.

Vous m'offensez, en lui donnant de pareilles épithètes.

LISIMON.

Si vous saviez à quel point d'effronterie.....

ANGÉLIQUE.

Je ne puis vous écouter, Monsieur, tant que vous parlerez de lui en ces termes. Vous devez plus respecter l'objet de ma tendresse, et jamais un galant homme comme vous êtes.....

LISIMON.

A l'autre, avec son Phœbus! Ventrebleu! je vous dis.....

ANGÉLIQUE.

Ah! Quel emportement! Quelle fureur! En vérité, cela ne vous sied point. Un père de famille doit mesurer ses discours, et conserver toujours son caractère.

LISIMON.

Vous feriez mieux de vous défaire du vôtre, que de me prêcher si mal à propos. Voulez-vous m'écouter, ou non?

ANGÉLIQUE.

Oui, pourvu que vous parliez de Monsieur en termes honnêtes.

LISIMON.

Soit. Je vous dis que ce fripon...

ANGÉLIQUE.

C'est encore pis!

VALÈRE.

Voici le fait en deux mots. Mon père veut épouser Julie. Dois-je souffrir cela? Qu'en dites-vous, mademoiselle?

ANGÉLIQUE.

Julie? En vérité, monsieur, je vous croyais plus sage! Il faut que je vous dise, en qualité de votre très humble servante, que voilà une éclipse totale de bon sens et de raison.

LISIMON.

Et il faut que je vous réponde, en qualité de votre très humble serviteur, que vos spirituelles impertinences me mettent plus en fureur que les insolences de ce coquin-là. Apprenez qu'il me demande Julie en mariage.

ANGÉLIQUE.

En mariage! Pour un de ses amis, apparemment?

LISIMON.

Pour lui-même.

ANGÉLIQUE.

Vous lui faites tort. Je ne le crois point capable de manquer à sa foi.

LISIMON.

Je vous dis que cela est.

ANGÉLIQUE.

Je n'en crois rien.

LISIMON.

Oh ! je brûle tout vif ! Parlez ! N'est-il pas vrai que vous n'aimez plus mademoiselle, que vous avez du goût pour Julie, et que vous voulez l'épouser ?

VALÈRE.

Moi, mon père ? Avec votre permission, je n'ai pas dit cela.

ANGÉLIQUE.

Je le savais bien.

LISIMON.

Tu ne l'as pas dit, scélérat ?

VALÈRE.

J'ai dit que, puisque vous étiez dans le dessein de vous remarier, je croyais que mademoiselle vous conviendrait mieux que Julie.

ANGÉLIQUE.

Moi ! Je conviens à monsieur ?

VALÈRE.

Oui. Vous avez tout l'esprit, toute la modestie, toute la sagesse qu'il faut....

ANGÉLIQUE, à Valère.

Cela suffit, je t'entends. [A Lisimon.] Je vois bien que ce que l'on m'a dit, monsieur, n'est que trop véritable. Je défie toutes les femmes du monde de l'aimer plus que je l'aime ; mais ma tendresse ne me fera point courir après un infidèle. Je le dégage de ses serments, et je vais travailler à vaincre ma passion, pour le payer de toute l'indifférence qu'il mérite.

SCÈNE VI

LISIMON, VALÈRE.

LISIMON.

C'est bien fait ! Elle vous méprise ; je la loue.

VALÈRE.

Puisqu'elle prend sitôt le parti de me mépriser, mon père, vous voyez que mon changement ne lui fera pas beaucoup de peine : elle vous a rendu votre parole aussi bien qu'à moi. Nous avons levé le plus grand obstacle; car vous êtes trop sage pour être amoureux à votre âge. Faites un léger effort pour un fils que vous aimez; cédez-moi Julie, je vous en conjure.

LISIMON.

Voulez-vous que je force son inclination?

VALÈRE.

Vous ne la forcerez point.

LISIMON.

Vous êtes bien fat, monsieur mon fils! Je sais qu'elle aime ailleurs.

VALÈRE.

Et moi, je sais qu'elle a du penchant pour moi; elle le cache de peur de vous déplaire, et de me faire rompre un mariage que vous avez conclu; mais, pour peu que vous daigniez seconder le désir qu'elle a de me rendre heureux, elle consentira volontiers à m'épouser.

LISIMON.

La voici. Je vais la faire expliquer, et vous verrez que vous n'êtes qu'un sot.

SCÈNE VII

LISIMON, JULIE, NÉRINE, VALÈRE.

LISIMON.

Vous venez à propos, mademoiselle.

JULIE.

Qu'avez-vous, messieurs? Vous me paraissez agités l'un et l'autre.

LISIMON.

Le moyen d'être tranquille dans une maison où vous êtes? Une jolie femme met le désordre partout. Vous êtes cause que mon fils me manque de respect.

VALÈRE.

Si j'ai pu vous offenser, mon père, la cause en est trop belle, pour que vous ne me pardonniez pas.

JULIE, à Nérine.

Ils sont brouillés, Nérine, nous gagnerons du temps.

LISIMON.

Vous savez que je suis dans le dessein de vous épouser, et que je vous ai proposé cette affaire?

JULIE.

Oui, monsieur, vous m'avez fait beaucoup d'honneur, et fort peu de plaisir.

VALÈRE, à part.

Bien répondu.

LISIMON.

Vous pourriez, ce me semble, parler plus honnêtement.

NÉRINE.

Voulez-vous que mademoiselle vous dise qu'elle vous aime? Cela serait obligeant, mais cela ne serait pas véritable.

LISIMON.

De quoi te mêles-tu? C'est toi qui lui inspires l'éloignement qu'elle a pour moi.

JULIE.

Oh! non, monsieur, cela m'est venu tout naturellement!

VALÈRE, à part.

Fort bien.

NÉRINE.

Vous voyez qu'il n'y a rien d'emprunté dans ce discours; c'est la pure nature. Mademoiselle trouve qu'il n'y a nul rapport d'elle à vous; que plus vous ferez d'efforts pour avoir son cœur et sa main, plus vous lui paraîtrez ridicule et désagréable; que si vous la forcez à vous épouser, d'une très honnête fille, vous en ferez une très malhonnête femme. Est-ce moi qui lui inspire tout cela?

LISIMON.

Et qui donc?

NÉRINE.

C'est la nature. Mademoiselle jette les yeux sur vous et sur monsieur votre fils : elle voit que vous avez l'air d'un père de famille; que monsieur a l'air d'un homme qui doit songer à le devenir; que votre temps est passé; qu'il entre dans le

sien; qu'elle ne peut avoir que de tristes moments avec vous; que monsieur peut lui en faire passer de fort agréables. Est-ce moi qui lui fais sentir tout cela?

LISIMON.

La coquine va dire encore que c'est la nature!

NÉRINE.

Elle-même : quand elle parle, il faut obéir. Oh! elle a de grandes influences sur les filles de son âge. Je sais ce que c'est, j'y ai passé.

LISIMON.

Mais, si je crois tout ce que l'on me dit, mademoiselle, mon fils ne m'a point imposé du tout, et vous êtes assez folle pour l'aimer?

JULIE.

Je ne dis pas cela. Mais, si les grands biens que je dois avoir de mon oncle vous tentent jusqu'à vouloir qu'ils ne sortent pas de votre famille, j'aime mieux les partager avec lui qu'avec vous.

NÉRINE.

Eh bien! tenez, c'est encore la nature qui parle! Direz-vous qu'elle a tort?

LISIMON.

Oui! Oh, palsambleu! mademoiselle, je sais le moyen de vous punir de l'affront que vous me faites, et de vous faire repentir de votre mauvais choix.

JULIE.

Quelle punition voulez-vous donc m'imposer?

LISIMON.

Elle sera plus grande que vous ne le croyez. Je vous condamne à devenir la femme de ce gentilhomme-là [montrant Valère], et à l'épouser dès demain. C'est à lui que votre oncle vous destinait, si je le jugeais à propos.

JULIE, à Nérine.

Ah! Me voilà perdue!

VALÈRE.

Je triomphe.

NÉRINE.

Bon! Ne voyez-vous pas que monsieur se moque de nous?

JULIE.

Il est vrai qu'il n'est pas homme à me témoigner tant de complaisance.

LISIMON.

Cela est très sérieux. Je vous devine mieux que vous ne pensez ; vous voulez gagner du temps en nous amusant l'un et l'autre ; mais vous n'avez que deux partis à prendre : ou d'être demain ma femme, ou d'être demain ma belle-fille. Je vous donne le bonjour.

SCÈNE VIII

JULIE, VALÈRE, NÉRINE.

VALÈRE.

Pour le coup, me voilà sûr de vous épouser ; car je ne crois pas que vous balanciez entre mon père et moi. Je ne l'aurais jamais soupçonné d'être si raisonnable.

JULIE, à Nérine.

Ah, Nérine ! Dans quel embarras me suis-je jetée moi-même ?

NÉRINE.

Ma foi, mademoiselle, puisque la faute est faite, il faut la boire de bonne grâce.

JULIE.

Je suis, par mon imprudence, dans la nécessité d'épouser Valère, ou...

NÉRINE.

Voyez le grand malheur ! Je voudrais bien être dans cette nécessité-là, moi.

JULIE.

Je n'en ferai rien cependant.

VALÈRE.

Vous consultez longtemps ensemble ? Parbleu ! ce serait quelque chose de nouveau, de voir une personne de votre âge mettre en comparaison le père avec le fils ! Je vous crois trop délicate et trop sensée, pour me faire une pareille injure.

JULIE.

Eh bien ! monsieur, je vous épouserai, si vous portez la comtesse et Angélique à vous rendre votre parole, et à venir me dire, elles-mêmes, qu'elles consentent à notre mariage ; sans cela, n'espérez rien. J'aime mieux souffrir toutes sortes

de persécutions, que de m'unir avec un homme que je n'aime pas, et qui a d'autres engagements. Adieu.

SCÈNE IX

VALÈRE, NÉRINE.

VALÈRE.

Morbleu! je n'en veux pas avoir le démenti! Je l'épouserai pour la faire enrager, aussi bien que mon père. Mais, Nérine, je te prie de m'écouter un moment. Comment se peut-il faire que Julie ne m'aime point?

NÉRINE.

C'est qu'elle en aime un autre.

VALÈRE.

Qui est-il?

NÉRINE.

Je vous ferai son portrait en deux mots : c'est le plus joli homme du monde.

VALÈRE.

Ne sais-tu point où il est?

NÉRINE.

Eh! non, de par tous les diantres! nous ne savons ce qu'il est devenu! Le scélérat! Nous abandonner de la sorte! Mais cela doit-il m'étonner? Tous les jolis hommes sont des fripons.

VALÈRE.

Oh çà! ma chère Nérine, il faut que tu entres dans mes intérêts, et que tu engages ta maîtresse à ne point exiger de moi que j'obtienne d'Angélique et de sa mère qu'elles consentent à notre mariage.

NÉRINE.

Julie ne fera rien sans cela; d'ailleurs, je suis dans les intérêts de son amant, moi qui vous parle.

VALÈRE lui donne une bourse. Pasquin paraît, et écoute.

Tiens, Nérine, prends ces trente pistoles, et ne me refuse pas la faveur que je te demande.

NÉRINE.

Monsieur, vous me faites rougir; mais vous m'ébranlez terriblement.

VALÈRE.

Si cela ne suffit pas pour te toucher; je te ferai

tant de bien, que tu seras au comble de tes vœux. [Il l'embrasse.] Allons, ma chère enfant, il faut se rendre.

SCÈNE X

VALÈRE, NÉRINE, PASQUIN.

PASQUIN, se mettant entre eux deux.

Ah! je vous y attrape, Monsieur mon maître!

NÉRINE.

Que veux-tu dire?

PASQUIN.

Ce que je veux dire, double scélérate? Je ne sais qui me tient que je ne t'étrangle! Vous n'étiez donc pas sur le point de vous rendre, et je n'ai pas entendu les articles de la capitulation? Ah! coquine, défendre si mal une place où réside mon honneur?

VALÈRE.

Es-tu devenu fou?

PASQUIN.

Avez-vous le diable au corps, vous? Morbleu! Monsieur, vous êtes mon maître; mais, sur le fait de ma femme, je n'entends point de raillerie!

NÉRINE.

En vérité, mon mari, vous êtes bien sot.

PASQUIN.

Si je ne le suis pas, je viens de l'échapper belle. Comment, Madame la coquine, vous mettez mon front à l'enchère, et vous m'en donnez pour trente pistoles?

VALÈRE.

Savez-vous, maître fat, que je ne suis pas en train de plaisanter?

PASQUIN.

Savez-vous que je ne suis pas en train, moi, d'être de la confrérie? Et, quand vous seriez mon propre père, je ne le souffrirais pas! Je vous connais: vous ne donnez pas trente pistoles à ma femme pour enfiler des perles! — Tiens, Nérine, ne me refuse pas la faveur que je te demande.... — Ah! Monsieur, vous me faites rougir; mais vous

m'ébranlez terriblement. Voilà ce qui s'appelle les derniers abois de la fidélité conjugale.

VALÈRE.

J'ai pitié de toi. Il est vrai que je lui demandais une faveur, c'est celle de me rendre Julie favorable.

NÉRINE.

Oui, Monsieur le benêt, voilà de quoi il s'agissait, et vous êtes un fou qui prenez toujours le change.

PASQUIN.

Hé bien ! je croirai que je l'ai pris, pourvu que vous me donniez les trente pistoles.

NÉRINE, les lui donnant.

Volontiers, s'il ne tient qu'à cela pour avoir la paix.

PASQUIN, serrant la bourse.

Du moins, je ne perdrai pas tout ; et, en tout cas, je ne serai pas le premier mari qui se sera consolé de la sorte.

VALÈRE.

Va donc parler à ta maîtresse.

NÉRINE.

Tout à l'heure. [A Valère.] Et vous, tâchez de persuader Angélique et la Comtesse.

VALÈRE.

Adieu, je m'en vais les trouver.

NÉRINE.

Allez. Je vais rejoindre Julie.

PASQUIN.

Et moi, je m'en vais les suivre tout doucement, pour voir s'ils ne me dressent point quelque embuscade.

ACTE III

—

SCÈNE PREMIÈRE

JULIE, NÉRINE.

NÉRINE.

Je vous soutiens que j'ai raison, et que vous ne sauriez mieux faire que de suivre mes conseils.

JULIE.

Tu as bien changé depuis une heure. Personne ne me parlait plus vivement que toi contre Valère, et tu veux présentement que je l'épouse.

NÉRINE.

C'est que je suis lasse de voir que vous vous morfondiez en attendant un petit infidèle. Il n'y a rien de plus triste que l'état d'une fille : vous l'êtes depuis vingt-cinq ans, et il y en a plus de six que vous enragez de l'être. De vingt-cinq à trente, l'intervalle est court; insensiblement, une fille arrive à quarante : la solitude, où elle commence à se trouver alors, lui fait connaître que le temps passé ne revient plus; elle enrage de n'en avoir pas profité. Tout l'avertit qu'elle est dans son automne, triste automne qui ne porte point de fruits, et la menace d'un hiver prochain qui n'en produira jamais.

JULIE.

Je ne t'ai jamais vue si éloquente; et l'exhortation que tu viens de me faire est une oraison dans toutes les formes.

NÉRINE.

Prenez garde que ce ne soit l'oraison funèbre de vos charmes.

JULIE.

J'en ai fort peu, Nérine, et je sens bien que ce peu doit diminuer après un certain temps; mais j'aime beaucoup mieux n'être point pourvue, que d'épouser un homme que je n'aime pas.

NÉRINE.

Ah ! si vous saviez ce que c'est que d'être fille toute sa vie.

JULIE.

Le grand malheur ! Ne semble-t-il pas qu'un mari soit quelque chose de bien précieux ? Je sais ce qui se passe dans le monde. Qu'est-ce qu'un mari ? C'est un homme qui vous a aimée, tout au plus, lorsque vous n'étiez pas sous ses lois, et qui vous honore de son indifférence du moment que vous y êtes. Si, par un miracle qui ne se voit guère, il vous aime encore après le mariage, c'est le censeur de tous vos discours, c'est le contrôleur de toutes vos actions. Le beau plaisir de se marier pour être méprisée, ou pour essuyer d'éternelles persécutions !

NÉRINE.

Fort bien. Vous déclamez contre le mariage, et vous voudriez en courir les risques avec Léandre.

JULIE.

Oui, parce que je l'aime de tout mon cœur, et qu'il faut qu'une fille se marie. D'ailleurs, je suis fortement persuadée que j'aurais moins de chagrins avec lui qu'avec un autre.

NÉRINE.

Mort de ma vie ! ne vous y fiez pas ; il n'y a qu'une âme pour tous les maris. Mais, supposons l'impossible, je ne vois nulle apparence à votre bonheur : Léandre ne revient point ; selon mes conjectures, il ne reviendra jamais. Avec toutes vos chimères, vous mourrez fille, c'est moi qui vous le prédis.

JULIE.

Eh bien ! je mourrai ma maîtresse.

NÉRINE.

Cependant, vous avez donné votre parole à Valère.

JULIE.

Oui, s'il obtient le consentement de la comtesse. Je la connais, elle ne le donnera jamais ; et Léandre aura le temps d'arriver avant que tout ceci soit terminé.

NÉRINE.

Le faux-fuyant est admirable ; mais Dieu sait si

Lisimon l'approuvera. Il fulminera contre vous. Le voici. Vous allez voir beau jeu.

SCÈNE II

LISIMON, JULIE, NÉRINE.

LISIMON.

Je viens vous remercier, mademoiselle.

NÉRINE.

Oh! oh! le voilà bien radouci!

JULIE.

Et de quoi, s'il vous plaît?

LISIMON.

De ce que vous ne voulez point épouser mon fils, qu'il n'ait le consentement de la comtesse. Cela me console du mépris que vous avez pour moi; car je sais que la comtesse se croirait déshonorée, si Valère n'épousait pas sa fille; et, quelques sujets qu'elle ait de se plaindre de lui, elle ne sortira point d'ici qu'il ne soit son gendre. Au fond, elle a quelque raison; car l'affaire a éclaté dans le monde, et toute sa province lui en a fait compliment.

JULIE.

De tout cela, je conclus que vous serez charmé que je n'épouse point monsieur votre fils.

LISIMON.

Vous n'en devez pas douter; et c'est vous qui, en feignant de le souhaiter, m'avez mis dans la nécessité d'y consentir par dépit. L'obstacle que vous avez fait naître, fort à propos, nous tirera d'affaire, vous et moi. Voici la comtesse qui vient se plaindre, sans doute, de ce que je donne les mains aux desseins que mon fils a sur vous. Plus elle fera de bruit et d'éclat, plus j'aurai de raisons pour me dédire, et pour obliger Valère à retourner du côté d'Angélique.

SCÈNE III

LA COMTESSE, JULIE, ANGÉLIQUE, LISIMON, NÉRINE.

LA COMTESSE.

Venez, ma fille ; il faut faire voir à ces gens-là qui nous sommes.

NÉRINE, à Lisimon.

Vous aurez satisfaction, monsieur ; je vous jure qu'elle va se donner carrière.

ANGÉLIQUE.

Faites-leur bien entendre...

LA COMTESSE.

Reposez-vous sur moi. [A Nérine.] Que faites-vous là, ma mie ? Sortez, s'il vous plaît, et tout au plus vite.

JULIE.

Et de quel droit la chassez-vous, madame ?

LA COMTESSE.

De quel droit, ma petite mignonne ? Par le droit qu'ont les femmes de ma condition de commander partout où elles sont.

LISIMON.

Madame, vous êtes dans ma maison. Je prétends que Nérine demeure ici. Qu'avez-vous à dire à cela ?

LA COMTESSE.

Rien, sinon que vous êtes un pauvre homme, et que vous vous laissez mener comme un oison.

ANGÉLIQUE.

De grâce, ne vous emportez point, et venez au fait.

LA COMTESSE.

J'y viens, ma fille ; mais vous êtes une sotte, une imbécile.

JULIE.

Ah ! madame ! Pouvez-vous traiter de la sorte une fille aussi aimable ?

LA COMTESSE.

Ce ne sont pas là vos affaires. Si elle vous ressemblait, je lui tordrais le cou.

JULIE.

Comment donc, madame! Prenez garde à ce que vous dites!

LISIMON.

Madame la comtesse, je perdrai patience, à la fin.

LA COMTESSE.

Perdez-la, monsieur, perdez-la; c'est ce que je demande. Nous verrons qui la perdra plus de nous deux.

ANGÉLIQUE.

Vous m'aviez tant promis de vous modérer.

LA COMTESSE.

Est-ce que je ne me modère pas? J'admire mon sang-froid! Si je faisais mon devoir, je mettrais ici tout sens dessus dessous. Mais vous le voulez, ma fille, il faut être sage et prudente. Je n'ai de volontés que les vôtres. [Elle pleure.] Je vous aime trop; c'est mon désespoir!

LISIMON.

Aurez-vous bientôt fini votre préambule? De quoi s'agit-il?

LA COMTESSE.

De vous taire et de m'écouter. J'ai souffert vos brusqueries pour l'amour de ma fille et de mon procès. Il faut que vous souffriez les miennes à votre tour. Vous le méritez bien. N'avez-vous point de honte de vous laisser gouverner par votre fils, et de souffrir qu'il s'entête d'une petite coquette qui vous fait tourner la cervelle à tous deux?

JULIE.

Je n'y puis plus tenir, et vous me ferez raison de ces discours offensants.

LA COMTESSE.

Comment! Une créature comme vous, moitié noble, moitié bourgeoise, aura l'audace de demander raison à une personne de ma qualité? A moi, qui sors d'une race plus ancienne que notre province? Allez, ma mie, apprenez à vous connaître!

ANGÉLIQUE.

En vérité, madame, vous me désespérez!

LISIMON.

Oh! çà, finissons, s'il vous plaît. Ce n'est point

à mademoiselle qu'il faut vous prendre de l'infidélité de mon fils. Bien loin d'y avoir la moindre part, elle lui a déclaré qu'elle ne l'épouserait point, qu'il n'eût votre consentement et celui d'Angélique. Ce n'est que sur ce pied-là que j'ai donné le mien. Ainsi, vous êtes toujours la maîtresse, et les choses ne dépendent que de vous.

LA COMTESSE.

Oh ! vraiment, non, je ne suis pas la maîtresse ! Si je l'étais, je ferais beaucoup de bruit ! Mais voilà ma fille qui me gouverne ; car chacun est gouverné dans ce monde. Elle tient de son père, elle n'a point de vigueur. Elle a la lâcheté de consentir que Valère épouse mademoiselle. Mais il aura affaire à moi, et je prétends qu'il l'épouse, mort ou vif.

ANGÉLIQUE.

Ce n'est point par lâcheté, madame, que je permets à Valère de me trahir. Il a jeté les yeux sur une autre : il n'est plus digne de moi.

LA COMTESSE.

Mais, vraiment, ma fille, je crois que tu as raison. Oui, oui, il faut payer le mépris par le mépris !

ANGÉLIQUE.

Vous en étiez convenue avec moi.

LA COMTESSE.

Je l'avais oublié.

ANGÉLIQUE.

Finissons honnêtement, et nous retirons au plus vite.

LA COMTESSE.

Honnêtement, c'est bien dit. Monsieur, votre fils est un sot ; il est tout fait pour mademoiselle ; vous pouvez les marier quand il vous plaira, nous ne nous y opposons plus. Pour vous marquer que je vous dis vrai, nous ne resterons dans votre maison que jusqu'à demain, et nous en sortirons pour n'y rentrer jamais. Adieu.

LISIMON.

Madame, écoutez donc. Je vous promets que mon fils...

LA COMTESSE.

Non, monsieur, nous n'en voulons plus. Al-

lons, mademoiselle, retirons-nous, et gardez-vous bien de me parler jamais de cet indigne-là.

ANGÉLIQUE.

Ne craignez aucune faiblesse de ma part; je crois que je le hais présentement autant qu'il le mérite.

SCÈNE IV

LISIMON, JULIE, NÉRINE.

LISIMON.

Voilà toutes mes mesures déconcertées.

JULIE.

Je suis au désespoir! Je souffrais patiemment toutes ses injures, dans l'espérance qu'elles se termineraient par une sommation en bonne forme de lui restituer votre fils; mais le présent qu'elle s'est résolue de m'en faire, me jette dans le dernier embarras.

LISIMON.

Je ne suis pas moins embarrassé que vous. J'ai eu la fausse finesse de donner ma parole à mon fils, persuadé que la comtesse ne vous le céderait jamais; si je m'en dédis, il va prendre ce prétexte pour faire tant de sottises et d'extravagances, que je serai obligé de le déshériter. Un éclat de la sorte achèvera de le perdre dans le monde; et, quoiqu'il ne mérite plus ma tendresse, je ne laisserai pas d'en être affligé. Oh! çà, ma chère Julie, je triomphe de la faiblesse que j'avais pour vous, dans l'espérance de prévenir la perte de mon fils. Daignez me seconder, je vous en conjure. Consentez à l'épouser; je suis sûr que vos charmes, votre bon esprit, votre vertu, le retireront de tous ses égarements.

NÉRINE.

Allons! mademoiselle, il faut vous rendre de bonne grâce. Je vous seconderai, laissez-moi faire; et je vous donnerai de si bons avis, quand vous l'aurez épousé, qu'il faudra qu'il devienne bon mari, ou qu'il déguerpisse. Ce ne sera pas le premier libertin qu'une jolie femme aura réduit; en tout cas, nous serons deux, et il sera bien diable, s'il l'est plus que nous.

JULIE.

Tu te trompes, et tu veux me tromper moi-même. Je ne puis envisager qu'avec frayeur les suites d'une pareille union. Cependant, pour vous marquer ma reconnaissance, monsieur, je ferai mon possible afin de m'y résoudre. Mais je vous demande encore quelque temps, et je vous prie de me laisser ici pour rêver à cette affaire.

LISIMON.

Volontiers : mais j'attendrai votre réponse avec impatience.

SCÈNE V

JULIE, NÉRINE.

NÉRINE.

Eh bien, mademoiselle?

JULIE.

Eh bien, Nérine ?

NÉRINE.

Serez-vous sage à la fin ?

JULIE.

Si je l'étais moins, je suivrais tes conseils ! Quoi ! Tu veux que j'épouse un jeune étourdi, tout rempli de lui-même, amoureux par caprice, inconstant par habitude, débauché par tempérament ? Un fou rempli d'imperfections et de vices, et qui, bien loin de faire ses efforts pour les cacher, a la sotte vanité de s'en glorifier, et de vouloir même qu'on les croie plus grands qu'ils ne sont ?

NÉRINE.

Ce sont pourtant ces hommes-là qui font tourner la tête à la plupart des femmes.

JULIE.

Ah, Léandre ! Est-il donc possible que vous m'abandonniez ! C'est vous qui avez causé ma première passion ; elle est plus forte que jamais, malgré votre absence ; et vous me mettez dans la nécessité d'y renoncer.

NÉRINE.

Comment ! Vous donnez aussi dans le Phœbus? Eh ! mort de ma vie ! laissez là votre Léandre ! Il est mort ou infidèle. Mais, que vois-je ?

JULIE.

Qu'as-tu donc ?

NÉRINE.

Madame, c'est Crispin !

JULIE.

Le valet de Léandre ?

NÉRINE.

Justement. Soutenez-moi... je n'en puis plus.

JULIE.

O ciel! Je ne sais si je dois m'affliger ou me réjouir.

SCÈNE VI

JULIE, NÉRINE, CRISPIN.

CRISPIN.

Holà ! ho ! Laquais, valets, servantes ! Quelle diable de maison est ceci? Je n'y vois personne, et je crois que je la visiterai du haut en bas, sans trouver à qui m'adresser. Mais, voici deux femelles..... Eh ! parbleu ! c'est Julie ! J'aperçois aussi ma chère Nérine. Qu'avez-vous donc, mes adorables ? Est-ce ainsi qu'on reçoit un homme de ma sorte ? Et songez-vous qu'il y a trois ans que vous n'avez eu le bonheur de me voir ?

JULIE.

C'est ton arrivée qui nous rend immobiles. Je suis si saisie, que je ne puis dire un mot.

NÉRINE.

Ouf ! Ni moi non plus.

CRISPIN.

Deux filles qui n'ont pas la force de parler ! Voilà un prodigieux saisissement. Est-ce la joie, ou la douleur de me voir qui vous coupe la parole ?

JULIE.

Où est ton maître ? Que fait-il ? Se porte-t-il bien ? M'aime-t-il toujours ? Parle donc.

CRISPIN.

Je n'ai pas la force de répondre. Il faut que j'embrasse Nérine, et puis je parlerai comme un livre. Allons, mon enfant, faites votre devoir. Recevez, étouffez dans vos bras votre futur époux.

NÉRINE.

Ah ! mon pauvre Crispin, que je suis aise de te revoir ! Mais...

JULIE.

Vous vous expliquerez tantôt. Satisfais mon impatience.

CRISPIN.

Cela est juste ; mais je voudrais savoir pourquoi Nérine....

JULIE.

Parle-moi.

CRISPIN.

Tout à l'heure. Je vous dirai donc.... Attendez, il faut que j'embrasse encore Nérine.

JULIE, retenant Crispin.

Je me fâcherai à la fin. Où est ton maître ?

CRISPIN.

A Paris. Nous venons d'arriver.

JULIE.

A Paris ! Quel comble de joie ! Que fait-il ? D'où vient qu'il n'est pas ici ?

CRISPIN.

Mademoiselle, il se fait habiller, pour paraître plus décemment devant vous. Pour moi, qu'aucun équipage ne défigure, et qui mourais d'envie de voir cette friponne-là, je suis accouru céans tout botté.

JULIE.

Tu m'as fait grand plaisir. Voilà vingt pistoles que je te donne pour ta bienvenue.

CRISPIN.

Grand merci. [A Nérine.] Garde cela, mon enfant, pour ton habit de noces.

NÉRINE prend l'argent en pleurant.

Ah ! Ah !

CRISPIN.

Quelle diable de note ! Tu me reçois froidement, et mon argent te fait pleurer.

JULIE.

Eh ! Laisse là Nérine, et parle-moi de mes affaires.

CRISPIN.

Parbleu ! les miennes sont aussi pressées que les vôtres.

JULIE.

Je perds patience... Léandre se porte-t-il bien?

CRISPIN.

Il crève de santé. Vous l'allez voir tout à l'heure.

JULIE.

D'où vient qu'il ne m'a point donné de ses nouvelles depuis si longtemps?

CRISPIN.

Il avait juré que vous n'entendriez jamais parler de lui, qu'il ne fût en était de vous épouser.

JULIE.

Ah! Tu me rends la vie. Qu'a-t-il fait pendant son absence?

CRISPIN.

Tout ce qu'il a pu pour faire fortune. Vous savez que nous n'étions partis que dans ce dessein-là; lui, pour vous mériter, Mademoiselle, et moi, pour me rendre digne de cette friponne-là.

JULIE.

Avez-vous réussi?

CRISPIN.

Ce n'a pas été sans peine. Mais c'est la faute de mon maître. Je voulais expédier. Je savais de certains tours d'adresse, de petits jeux de main tout innocents, qui ont la vertu de faire puiser dans le bien d'autrui, comme si vous puisiez dans le vôtre. Mais il ne suffit pas pour cela d'avoir de l'adresse, il faut avoir du courage, se mettre en tête que tous biens sont communs, et que tout ce qu'on attrape est de bonne prise.

JULIE.

Fi! Que voulais-tu lui conseiller là?

CRISPIN.

Ce qui se pratique tous les jours; et dans Paris plus qu'ailleurs. Tous ces parvenus qui ont amassé tant de millions n'ont réussi qu'en suivant ces maximes.

JULIE.

Je connais Léandre; il est incapable de s'avancer de la sorte.

CRISPIN.

Eh! oui, de par tous les diables! C'est ce qui a pensé le perdre! Il s'est toujours piqué de suivre

l'honneur. Le mauvais guide pour faire fortune ! Il vous mène droit à l'hôpital. Aussi, personne n'est plus la dupe de ce vieux fou-là ; et, quant à moi, j'ai rompu avec lui pour jamais. Autrefois, à la comédie (car, tel que vous me voyez, j'ai servi longtemps un comédien, et je sais toutes les belles pièces par cœur) j'ai ouï dire ce beau vers, que je retiendrai toujours :

L'honneur est un vieux saint que l'on ne chôme plus.

JULIE.

Mais enfin, qu'avez-vous fait, depuis que vous êtes partis d'ici ?

CRISPIN.

Voici le détail de nos aventures. D'abord que nous fûmes sortis de Paris... nous fûmes tout étonnés de n'y être plus.

NÉRINE.

Cela est admirable !

CRISPIN.

La parole te revient donc pour te moquer de moi ?

NÉRINE.

Allons, fais ton voyage.

CRISPIN.

Me voilà parti. De Paris, nous allâmes droit à Rouen. Testebleu ! qu'il y a de Normands dans cette ville-là !

NÉRINE.

Va, va, il n'y en a guère moins ici.

CRISPIN.

Nous n'y fûmes pas plus tôt arrivés, que nous ne sûmes de quel bois faire flèche.

JULIE.

Comment ! Ton maître avait cent pistoles.

CRISPIN.

Il est vrai ; mais à peine fut-il débotté, qu'impatient de gagner une grosse somme, chemin faisant, il alla risquer la sienne sur deux ou trois cartes. Il fut sec en moins de temps que je vous en parle.

JULIE.

Et que fîtes-vous donc dans une pareille extrémité ?

CRISPIN.

Ma foi, nous mangeâmes nos chevaux.

JULIE.

Vous mangeâtes vos chevaux ?

NÉRINE.

Quel appétit !

CRISPIN.

Je veux dire que nous fûmes obligés de les vendre pour souper. Après cela, vous jugez bien que nous fûmes mal à cheval ; c'est pourquoi, quelques jours après, nous nous trainâmes à Dieppe, où nous nous embarquâmes pour l'Angleterre. C'est là que le bonheur nous en voulut. Dès que nous fûmes à Londres, mon maître alla visiter un de ses parents qui y demeure. Les premiers compliments furent suivis d'un emprunt de cent écus, avec quoi mon maître alla faire ressource. Il gagna mille pistoles.

NÉRINE.

Allons ! Courage, mes enfants ! Vous êtes en bon train !

CRISPIN.

Avec cette somme, nous crûmes avoir tout l'or du Pérou. Savez-vous l'usage qu'en fit mon maître ?

JULIE.

Il ne me l'a point mandé.

CRISPIN.

Comme nous étions pressés de faire fortune, nous nous associâmes avec un banquier Français, fort accrédité, mais Gascon d'origine.

NÉRINE.

Fi ! Mauvaise compagnie !

CRISPIN.

Nous voilà donc banquiers. Vertubleu ! le bon métier ! Je ne connais que celui de maltôtier qui vaille mieux. L'argent pleuvait de toutes parts. Nous faisions bonne chère et grand feu. Nous engraissions à vue d'œil. Pour moi, j'avais les joues d'une demi-aune de large. J'ai bien maigri depuis ce temps-là.

NÉRINE.

Il y paraît.

JULIE.

Que faisiez-vous de votre argent ? Ton maître jouait-il ?

CRISPIN.

Souvent, et faisait de gros gains ; mais il mettait tout à la caisse ; pour moi, j'escamotais de temps en temps quelque vingtaine de pistoles que je mettais dans ma caisse à moi. Oh ! j'exerçais bien le talent de partager le bien d'autrui. Quand la caisse fut bien pleine, mon maître voulut partager pour s'en revenir, et proposa la chose au banquier de la Garonne ; il nous promit que deux jours après, sans faute, il nous ferait notre part.

NÉRINE.

Bon !

CRISPIN.

En effet, deux jours après, il emporta l'argent, et nous laissa la caisse.

NÉRINE.

Le fripon !

CRISPIN.

Jamais caisse ne fut plus nette.

JULIE.

Après cela, vous revîntes en France, apparemment ?

CRISPIN.

Oui, sur mes crochets.

NÉRINE.

C'est-à-dire, aux dépens de ta caisse à toi.

CRISPIN.

Justement. Nous volâmes à Bordeaux pour chercher notre homme ; il était de cette ville-là : nous crûmes l'y trouver, mais il n'y était point. Mon maître, pour se venger, du moins en le déshonorant, publia le tour qu'il nous avait joué. Un aigrefin, parent de l'associé, voulut prendre son parti, et chercha querelle à Léandre. Léandre était de mauvaise humeur ; il régala le parent d'un soufflet. Le parent mit l'épée à la main, il paya pour notre associé.

JULIE.

Comment donc ?

CRISPIN.

Mon maître l'envoya dans l'autre monde, pour savoir si son parent ne s'y était point caché.

JULIE.

Juste ciel !

CRISPIN.

Nous décampâmes au plus vite ; et, pour nous sauver, nous changeâmes d'habits et de nom. Enfin, après quelques autres aventures, nous avons trouvé un séjour heureux, où, sous nos noms empruntés, nous nous sommes enrichis considérablement. Mais voici mon maître qui vous dira le reste.

SCÈNE VII

JULIE, LÉANDRE, NÉRINE, CRISPIN.

LÉANDRE.

Mes yeux ne me trompent-ils point ? Est-ce vous que je vois, mon adorable Julie ?

JULIE.

Est-ce vous que je revois, mon cher Léandre ?

LÉANDRE.

Oui, c'est Léandre, qui ne respire que pour vous, et qui même n'estime rien la fortune qu'il a faite, s'il n'a pas le bonheur de vous rendre heureuse.

JULIE.

Je ne puis l'être qu'avec vous. Que j'ai souffert de persécutions ! Un peu plus tard arrivé, vous ne me trouviez plus libre : on voulait me forcer d'en épouser un autre ; une espèce de tuteur autorisé par mon oncle...

LÉANDRE.

Ah ! j'en serais mort de désespoir ! Il n'y a point d'extrémités où je ne me fusse porté pour vous venger de la violence qu'on vous aurait faite ; mais, grâce au ciel, vous êtes libre encore. Je reviens plus passionné que jamais : et ce qui met le comble à mon bonheur, j'ai le plaisir de vous retrouver fidèle. Tous mes vœux sont accomplis.

JULIE.

Et les miens aussi.

CRISPIN.

Nérine, prends pour toi tout ce qu'il dit à Mademoiselle, et je prends pour moi tout ce qu'elle lui répond.

NÉRINE, à part.

Que je suis malheureuse !

JULIE.

J'ai su vos aventures, elles sont singulières. La meilleure, c'est que vous avez fait fortune.

LÉANDRE.

Pouvais-je y manquer ? L'amour me guidait, et l'on vient toujours à bout de ce que l'on entreprend sous ses auspices. Mais, belle Julie, votre oncle serait-il mort ? Est-ce de lui que vous portez le deuil ?

JULIE.

Non, je porte le deuil de ma mère ; elle est morte depuis un mois.

LÉANDRE.

Je vous en félicite ; car, selon ce que vous m'avez toujours dit, c'était la plus mauvaise mère du monde.

JULIE.

Elle ne l'a que trop prouvé. Mais, Léandre, vous voilà dans un équipage bien lugubre. Portez-vous aussi le deuil ?

LÉANDRE.

Ne vous l'a-t-il pas dit ?

CRISPIN.

Non. J'ai conté toutes vos aventures, hors la dernière. Je l'ai laissée pour la bonne bouche.

JULIE.

Êtes-vous en deuil, encore une fois ?...

LÉANDRE.

Oui.

JULIE.

Et de qui ?

LÉANDRE.

De ma femme.

JULIE.

De votre femme ? Ah ! infidèle, vous êtes veuf ?

CRISPIN.

Oui, Dieu merci : mais ne vous fâchez point ; ce mariage-là ne lui a pas fait faire la moindre infidélité. N'est-il pas vrai, Monsieur ?

LÉANDRE.

Oh ! je vous en réponds !

JULIE.

Vous vous êtes marié ?

LÉANDRE.

Que vouliez-vous que je fisse ? J'arrive dans une ville de province, sous un nom supposé : je m'y trouve sans un sou, je n'ai pas la moindre ressource.

CRISPIN.

Une jeune et tendre poulette, âgée de soixante et dix ans, devient subitement amoureuse de lui...

LÉANDRE.

Elle était puissamment riche : elle me donne tout son bien, si je veux l'épouser ; je l'épouse, parce que je compte qu'elle n'a pas deux ans à vivre...

CRISPIN.

Pour vous rejoindre plutôt, au bout de six mois, nous la ruinons, et nous l'enterrons, qui plus est.

LÉANDRE.

J'arrive ici chargé de ses dépouilles...

CRISPIN.

Qu'il a fort mal gagnées, par parenthèse.

LÉANDRE.

Je viens les déposer à vos pieds, et vous me blâmez de ce que j'ai fait ?

CRISPIN.

Ma foi, il n'y a pas de justice à cela.

JULIE.

Je ne puis m'empêcher de rire de cette aventure ; et je la trouve tout à fait plaisante.

NÉRINE.

Il faut lui pardonner pour l'invention.

JULIE.

Je lui pardonne aussi du meilleur de mon cœur. Mais voici le maître de la maison.

SCÈNE VIII

LISIMON, JULIE, LÉANDRE, NÉRINE, CRISPIN.

LISIMON, à Julie.

Je viens vous apprendre une nouvelle qui vous surprendra.

JULIE.

Quoi donc, monsieur?

LISIMON.

Votre oncle vient d'arriver ; il a profité de l'occasion d'un vaisseau qui l'a fait partir plus tôt qu'il ne pensait.

JULIE.

Mon oncle est ici? Ah, ciel!

LISIMON.

Il vous attend dans mon appartement. Je viens de l'y recevoir.

JULIE.

Voilà un jour bienheureux pour moi!

LISIMON.

Oui, si vous vous faites un plaisir d'épouser mon fils, car il le souhaite passionnément, et c'est la première chose qu'il m'a dite.

JULIE.

Je vais me jeter à ses pieds.

LÉANDRE.

Voilà un obstacle que je n'attendais pas. Que je suis malheureux!

LISIMON, à Nérine.

Qui est ce jeune homme-là?

NÉRINE.

Le dirai-je, Mademoiselle?

JULIE.

Je ne sais. Je crains. Ah! Cruelle extrémité!

LISIMON.

Qui êtes-vous, Monsieur? Que cherchez-vous dans ma maison?

LÉANDRE.

Monsieur, j'y viens...

LISIMON, apercevant Crispin qui lui fait des révérences.

Oh! oh! qui est encore ce visage-là?

CRISPIN.

Monsieur, ce visage-là est votre serviteur.

LISIMON.

Mon serviteur a l'air d'un grand fripon.

LÉANDRE.

Je réponds de lui.

LISIMON.

Et qui êtes-vous, pour en répondre?

LÉANDRE.

Je suis un homme qui viens voir céans si Monsieur votre fils sera assez hardi pour épouser Julie malgré moi.

LISIMON.

Malgré vous? Et qui vous autorise à parler de la sorte?

LÉANDRE.

Tout. Mon amour pour Julie. La tendresse qu'elle a pour moi. La foi que nous nous sommes donnée; et, par-dessus tout cela, Monsieur, la résolution où je suis de mourir plutôt que de la céder à qui que ce soit.

LISIMON, à Julie.

Mais de la manière dont il parle, il faut que ce soit ce Léandre dont vous m'avez parlé.

LÉANDRE.

Oui, Monsieur, c'est moi-même.

LISIMON.

Parbleu! je suis charmé de votre retour. Je crains, autant que vous, que mon fils n'épouse Mademoiselle. J'aime mieux que vous l'ayez que lui. Venez, je vais vous présenter à Lycandre, et je joindrai mes instances pour vous à celles de Julie.

JULIE.

Ah! Monsieur, que je vous suis redevable! Léandre, donnez-moi la main.

LÉANDRE, à Lisimon.

Soyez sûr, Monsieur, que je ne mourrai point ingrat d'un bienfait si précieux.

LISIMON.

Entrons, sans compliments.

SCÈNE IX

CRISPIN, NÉRINE.

CRISPIN, retenant Nérine.

Doucement, ma belle. Expliquons-nous, présentement.

NÉRINE.

Une autre fois. Je vais rendre mes devoirs à l'oncle de ma maîtresse.

CRISPIN.

Ton premier devoir est de me parler. C'est donc ainsi, ma princesse, que tu me reçois après trois ans d'absence? Est-ce que tu ne me reconnais pas? Je n'ai pourtant point changé, si ce n'est que je me trouve embelli depuis notre départ.

NÉRINE, pleurant.

Adieu, Crispin, tu me fends le cœur!

CRISPIN.

Tu ne t'en iras point. Il faut que cette friponnelà m'ait joué quelque mauvais tour!

NÉRINE.

Séparons-nous, mon enfant, je crains qu'on ne nous surprenne ensemble.

CRISPIN.

Ah! Je vois ce que c'est. Le patron du logis t'a lorgnée, et il te donne des gages, apparemment?

NÉRINE.

Non, ce n'est point cela, mais c'est pis mille fois.

CRISPIN.

Comment diable! As-tu fait quelque folie pendant mon absence?

NÉRINE.

Hélas! Oui. J'ai fait la plus grande folie du monde. Dans le fond, je n'ai rien à me reprocher; mais cela n'empêche pas que je ne sois fort coupable. Crois-moi, mon cœur, laisse-moi là, et ne me revois plus.

CRISPIN.

Que je ne te voie plus? Il faut donc que je m'aille pendre?

NÉRINE.

Ah! Mon enfant, il vaudrait autant que tu fusses pendu, que d'apprendre ce que tu veux savoir.

CRISPIN.

Eh! je suis votre valet! Allons, sans façon, m'as-tu fait quelque infidélité?

NÉRINE.

Oui.

CRISPIN.

Oui?

NÉRINE.

J'étais fille, cela me sert d'excuse.

CRISPIN.

Quoi! Après m'avoir aimé, quelqu'un a pu te paraître aimable?

NÉRINE.

Pas tout à fait, mais je n'ai pas laissé de me rendre.

CRISPIN.

C'est-à-dire qu'en m'attendant...

NÉRINE.

Tu ne devines pas? Je suis... Je n'ai pas la force d'achever!

CRISPIN.

Dis donc ce que tu es.

NÉRINE.

Je suis...

CRISPIN.

Quoi?

NÉRINE.

Mariée!

CRISPIN.

Mariée? Tout de bon?

NÉRINE.

Tout de bon!

CRISPIN, s'appuyant sur elle.

Soutiens-moi, ce coup de foudre est grand.
Il frappe d'autant plus, que plus il me surprend.

NÉRINE.

Ote-toi de là, je crains que mon mari ne vienne.

CRISPIN.

Ton mari? Tu as un mari? Et qui est ce sot-là qui a pris ma place?

NÉRINE.

C'est un nommé Pasquin, le valet du fils de la maison.

CRISPIN.

Fût-il le valet de Belzébut, je lui couperai les oreilles! Est-il jaloux?

NÉRINE.

Comme un tigre.

CRISPIN.

Tant mieux, je veux le brûler à petit feu jusqu'à ce que je l'assomme.

NÉRINE.

Tu me fais trembler.

CRISPIN.

Mais, dis-moi, mon adorable, avais-tu le diable au corps pour te presser si fort?

NÉRINE.

Tu ne me donnais point de tes nouvelles; c'est ta faute.

CRISPIN.

Mon maître me l'avait défendu, il craignait qu'on ne découvrît son mariage, si on pouvait savoir où nous étions.

NÉRINE.

Que veux-tu? La faute en est faite. Ton absence me désespérait. Je séchais sur pied; je te croyais perdu; et il ne me fallait pas moins qu'un mari pour me consoler de ta perte.

CRISPIN.

Le bon cœur de fille! Tu me perces l'âme. O sort cruel!

NÉRINE.

O fortune traîtresse!

CRISPIN.

Fallait-il crever deux chevaux en chemin, pour la trouver entre les bras d'un maroufle!

NÉRINE.

Fallait-il céder à la rage d'être mariée, pour m'en mordre les doigts de si bon cœur! Va-t'en, je ne puis plus soutenir tes plaintes ni tes reproches.

CRISPIN.

Adieu, je vais traîner une mourante vie... jusqu'à

ce que je puisse t'épouser en secondes noces.

NÉRINE.

Va, je te donne ma foi que ce sera le plus tôt que je pourrai. Touche là.

CRISPIN.

De tout mon cœur.

NÉRINE.

Adieu, trop aimable et trop malheureux Crispin.

CRISPIN.

Adieu, trop impatiente et trop friande Nérine.

ACTE IV

SCÈNE PREMIÈRE

NÉRINE.

Que je suis malheureuse! Mon traître de mari m'écoutait lorsque je parlais à Crispin; il a entendu le marché que nous avons fait en nous séparant. Je ne puis plus soutenir sa vue. Il me cherche de chambre en chambre, d'étage en étage : où pourrai-je me cacher? Mais je suis bien sotte de craindre ses reproches. Que ne se fait-il aimer, ce butor-là? Allons! allons! je veux lui montrer les dents, et lui faire voir que je suis femme.

SCÈNE II

NÉRINE, PASQUIN.

PASQUIN.

Ah! Vous voilà donc, Madame la coquine? Êtes-vous bien lasse de me fuir?

NÉRINE.

Es-tu bien las de me chercher, toi?

PASQUIN.

As-tu la hardiesse de me regarder en face, après

m'avoir fait une offense qui détruit les liens de l'union conjugale?

NÉRINE.

Les beaux liens! Le grand malheur quand ils seraient détruits!

PASQUIN.

Sais-tu bien que je suis ton mari?

NÉRINE.

Oui vraiment, je le sais; c'est ce qui me désole.

PASQUIN.

Mais, sais-tu ce que c'est qu'un mari?

NÉRINE.

Oh! que oui. Un mari, quand il te ressemble, est un personnage jaloux et bourru. C'est un espion perpétuel. C'est l'ennemi de la paix et de la tranquillité. C'est le centre de la bizarrerie. C'est un tyran, qui se fait craindre et qui ne se fait point aimer. C'est un esprit de travers qui donne un mauvais tour aux actions les plus innocentes. C'est une taupe pour ses défauts, et un argus pour ceux de sa femme. C'est un homme qui renonce à la complaisance et aux petits soins, qui ne cherche que soi dans ses plaisirs, qui veut être libre, et qui veut rendre esclave. C'est un animal, qui caresse par caprice, et qui mord par habitude; et pour achever ton portrait, en deux mots, un mari de ta trempe est justement ce qu'on appelle le chien du jardinier.

PASQUIN.

Quel flux de langue! J'aurai beau voir, beau toucher au doigt, je n'aurai jamais raison avec cette coquine-là! Je n'ai qu'un mot à vous dire pour vous confondre, Madame la friponne. Quand j'aurais tous les torts du monde à votre égard, n'avez-vous pas fait pis que moi cent fois, en vous promettant à un autre de mon vivant?

NÉRINE.

Voyez le grand crime! Ce n'est qu'une petite précaution que j'ai prise, et qui ne te fait point de tort.

PASQUIN.

Point de tort! N'est-ce pas m'enterrer tout vif?

NÉRINE.

L'imbécile! Quand je me promettrai cent fois,

en mourras-tu plus tôt? Tu n'as pas tant de complaisance.

PASQUIN.

Non, morbleu! et je vivrai pour te faire enrager.

NÉRINE

Et moi, pour te désespérer! Nous verrons qui l'emportera des deux.

PASQUIN.

Tu enrageras.

NÉRINE.

Tu te désespéreras.

PASQUIN.

Je serai veuf.

NÉRINE.

Je serai veuve. Ne suis-je pas plus jeune que toi, et ne dois-je pas durer plus longtemps?

PASQUIN.

J'y donnerai bon ordre. J'ai des bras qui hâteront ton départ.

NÉRINE.

Tu crois cela?

PASQUIN.

J'y compte si bien, que je vais retenir ma seconde femme.

NÉRINE.

Ah! Si l'on pouvait se démarier, que j'aurais de plaisir! Tiens, je voudrais être la première qui en amenât la mode.

PASQUIN.

Ah! Si l'on était veuf du moment qu'on le désire, je l'aurais été dès le lendemain de notre mariage.

NÉRINE.

Laisse-moi en repos, ivrogne, et va chercher ta seconde femme.

PASQUIN.

Ote-toi de mes yeux, scélérate, et cours à ton second mari.

NÉRINE.

Que ne l'est-il déjà?

PASQUIN.

Que n'en suis-je à mes sixièmes noces! Tu cherches des yeux ton prétendu; mais voilà une épée qui m'en délivrera.

SCÈNE III

VALÈRE, NÉRINE, PASQUIN.

VALÈRE.

Hé bien ! Pasquin, j'ai réussi. Je vais épouser Julie, et mon père est au désespoir.

PASQUIN.

Ah! Vraiment, Monsieur, nous sommes bien chanceux, vous et moi; j'ai de belles nouvelles à vous apprendre !

VALÈRE.

Quelles nouvelles?

PASQUIN.

Apparemment que vous venez de dehors?

VALÈRE.

Oui. Depuis que je suis sûr d'épouser Julie, comme je te l'ai dit, je me prépare à ce plaisir-là, par tous ceux dont je puis m'aviser. Je viens de faire la plus jolie partie du monde. Nous avons bu d'un vin rouge de Sillery, qui m'a bien donné de l'amour.

PASQUIN.

Vous avez fait sagement de vous fortifier le cœur pour soutenir l'assaut que vous allez essuyer. Pendant votre absence, il s'est passé bien des choses. Ma femme s'est assurée d'un second mari, et Julie a retrouvé son premier amant.

VALÈRE.

Son premier amant!

PASQUIN.

Lui-même. Il est de retour depuis deux ou trois heures; et c'est Monsieur son valet qui est l'Adonis de ma femme. Allez, ce sont des drôles qui font de la besogne en peu de temps!

VALÈRE.

Parbleu ! nous allons voir beau jeu! Voilà une occasion digne de moi. Je prétends triompher de mon père, de mon rival, et du cœur de Julie. Oh ! palsambleu ! Monsieur le soupirant, je vous enverrai faire vos doléances aux échos et aux rochers d'alentour. Où est-il, ce petit Médor? Je vais le faire chanter sur le bon ton.

NÉRINE.

Prenez garde qu'il ne vous fasse chanter vous-même. Il entend la tablature, je vous en avertis. Songez plutôt à gagner l'oncle de ma maîtresse; il vient d'arriver presque en même temps que votre rival, et j'ai su qu'il vous destinait sa nièce.

VALÈRE.

Tout de bon?

NÉRINE.

Rien n'est plus sûr. Voici l'amant de Julie.

PASQUIN.

Et mon substitut avec lui.

NÉRINE.

Je me retire.

PASQUIN.

M'en irai-je aussi?

VALÈRE.

Non, non, demeure.

SCÈNE IV

LÉANDRE, VALÈRE, CRISPIN, PASQUIN.

CRISPIN, à Léandre.

Quoi, monsieur, ce bourreau d'oncle n'est arrivé que pour vous faire faire naufrage au port?

LÉANDRE.

Il n'a pas voulu m'écouter. Il a défendu à sa nièce de lui parler de moi. Il croit que la reconnaissance l'oblige à donner Julie au fils de Lisimon.

CRISPIN.

Le maudit vieillard!

VALÈRE, à Pasquin.

Sa vue pique mon amour-propre, et j'ai peine à me retenir.

PASQUIN.

Et la vue de son valet me met en fureur.

LÉANDRE.

Qu'est ce jeune homme-là, Crispin?

CRISPIN.

Il m'a tout l'air d'être votre rival.

LÉANDRE.

Je le reconnais à l'émotion qu'il m'inspire.

CRISPIN.

Vous voyez avec lui le mari de ma maîtresse. Aidez-moi à l'étrangler, je vous prie.

VALÈRE, à Léandre.

Peut-on savoir, Monsieur, ce qui vous amène ici?

LÉANDRE.

D'où vous vient cette curiosité?

VALÈRE.

Vous ne me connaissez pas, apparemment?

LÉANDRE.

Non. Mais je soupçonne que vous êtes le fils de Lisimon.

VALÈRE.

Vous l'avez dit; vous êtes dans la maison de mon père. Apparemment que vous connaissez mes desseins?

LÉANDRE.

Pourquoi?

VALÈRE.

C'est que je m'imagine que si vous les saviez, vous ne compteriez pas d'y demeurer longtemps, ni de nous honorer souvent de vos visites.

LÉANDRE.

J'ai déjà ouï dire, depuis que je suis de retour, que vous aviez des engagements avec une fort aimable personne, fille de mérite et de condition; que cette fille se nomme Angélique; et que, selon toutes les règles des procédés, vous ne pouvez vous dispenser de l'épouser.

VALÈRE.

Que je m'en dispense ou non, vous n'y devez pas trouver à redire.

LÉANDRE.

Il est vrai que je prends peu d'intérêt à ce qui vous regarde. Épousez Angélique, manquez-lui de parole, cela me sera fort indifférent: mais, si vous ne rompiez vos engagements que par de certains motifs que je soupçonne, je ne me contenterais pas de plaindre Angélique, et je m'intéresserais vivement à vos actions.

VALÈRE.

Vous?

LÉANDRE.

Moi-même.

VALÈRE.

Et de quel droit, je vous prie?

LÉANDRE.

Le voici. Je m'appelle Léandre ; j'adore Julie; je me flatte d'en être aimé; je reviens pour l'épouser. S'il n'y a rien dans tout ceci qui vous blesse, il ne tiendra qu'à vous d'avoir place au rang de mes amis; sinon, je sais les moyens dont je dois me servir pour délivrer Julie de vos poursuites.

VALÈRE.

Voici ma réponse en deux mots. Mon père voulait me donner Angélique. Julie me paraît plus aimable, il consent que je l'épouse; je l'épouserai. Et je m'embarrasse si peu de vos menaces, que je vais trouver l'oncle de Julie pour lui demander sa parole.

LÉANDRE.

Et moi, je vous suis pour l'empêcher de vous la donner. Si vous l'emportez sur moi, vous ne jouirez pas longtemps de votre bonheur.

SCÈNE V

CRISPIN, PASQUIN.

CRISPIN, à part.

C'est à moi, présentement, à bourrer mon homme.

PASQUIN à part.

Voici l'occasion de venger mon honneur.

[Ils enfoncent tous deux leur chapeau, se regardant fièrement. Crispin met des gants de buffle, et Pasquin en fait de même, et dit ensuite :]

Voilà un drôle qui me paraît vigoureux!

CRISPIN.

Voilà un pendard qui fait bonne contenance !

PASQUIN.

Courage! N'est-ce pas là cet homme qui est amoureux de ma femme?

CRISPIN.

Allons, mon enfant, de la vigueur ! N'est-ce pas là ce maroufle qui m'a soufflé Nérine?

PASQUIN.

C'est lui-même, et je ne l'ai pas assommé?

CRISPIN.

C'est son mari, et je le laisse vivre ?

PASQUIN.

Allons ! je vais l'expédier.

CRISPIN.

Je veux vaincre ou mourir.

PASQUIN.

Commençons par l'insulter, il faut que tout se fasse dans les formes. Voilà un visage que je suis bien las de voir.

CRISPIN.

Voilà un faquin qui me fatigue bien la vue !

PASQUIN, à part.

Cet homme-là n'entend point raillerie.

CRISPIN.

J'ai bien peur qu'il ne me prête le collet.

PASQUIN.

mettant la main sur la garde de son épée.

Voyons s'il a du courage.

CRISPIN, en faisant de même.

Tâtons un peu sa vigueur.

PASQUIN.

Avance !

CRISPIN.

Avance toi-même !

PASQUIN.

Je t'attends !

CRISPIN.

Et moi aussi !

PASQUIN.

C'est à toi à m'attaquer.

CRISPIN.

Non, c'est à toi.

PASQUIN.

N'ai-je pas épousé ta maîtresse ?

CRISPIN.

Ne suis-je pas aimé de ta femme ?

PASQUIN.

Aimé de ma femme ? Oh ! pour le coup, je suis en fureur !

CRISPIN.

Il a épousé ma maîtresse ! Voilà ma colère au point où je la voulais !

[Ils font mine de tirer l'épée, et ils s'écartent pour dire ce qui suit.]

PASQUIN.

Crois-moi, mon enfant, retire-toi.

CRISPIN.

Retire-toi, toi-même.

PASQUIN.

Je ne te ferai point de quartier.

CRISPIN.

Je vais te mettre sur le carreau.

PASQUIN.

Toi ? Tu n'es qu'un bélître !

CRISPIN.

Tu n'es qu'un misérable !

PASQUIN.

Un lâche !

CRISPIN.

Un poltron !

PASQUIN, lui donnant un soufflet.

Moi, poltron ?

CRISPIN, le lui rendant.

Moi, lâche ?

[Ils mettent l'épée à la main et se poussent en reculant.]

PASQUIN.

Vous reculez.

CRISPIN.

Et vous aussi.

PASQUIN.

C'est pour gagner du terrain.

CRISPIN.

Et moi, pour mieux sauter.

[Ils s'avancent, et se regardent tous deux en tremblant.]

PASQUIN.

Je tremble pour ta vie.

CRISPIN.

Et moi pour la tienne.

PASQUIN, à part.

S'il pouvait s'enfuir !

CRISPIN, à part.

Si la peur le pouvait prendre !

PASQUIN, à part.

Ma valeur commence à me quitter.

CRISPIN, regardant de tous côtés.

Ne viendra-t-il personne pour nous séparer ?

PASQUIN.

Il faut faire du bruit.

CRISPIN.

Je vais crier comme un diable.

[Ensemble se poussant des bottes de loin.]

Point de quartier. Tue ! Tue ! Morbleu, tue !

PASQUIN, à part.

Il ne vient pas une âme.

CRISPIN.

Ils nous laisseront égorger. Ma foi, puisqu'on ne vient pas nous séparer, je suis d'avis que nous finissions le combat.

PASQUIN.

Vous avez raison ; nous avons fait notre devoir.

CRISPIN.

Je vous en réponds.

PASQUIN.

Vous m'avez donné un soufflet, je vous l'ai rendu chaudement.

CRISPIN.

Nous avons mis l'épée à la main en braves gens.

PASQUIN.

Nous nous sommes battus comme des enragés.

CRISPIN.

La valeur ne peut pas aller plus loin.

PASQUIN.

Voilà tout ce qui s'y peut faire. Si vous voulez pourtant, nous recommencerons.

CRISPIN.

Non, nous sommes d'égale force : nous nous battrions deux heures, que nous ne nous tuerions pas. Voilà assez de sang répandu.

PASQUIN.

Allons nous faire panser.

CRISPIN.

Allons plutôt boire, nous en avons besoin ; la valeur altère furieusement. C'est la coutume des braves gens de boire ensemble après qu'ils se sont mesurés.

PASQUIN.

Vous avez raison, mais, auparavant, il faut voir ce qui se passe entre nos maîtres.

SCÈNE VI

LYCANDRE, LISIMON, LÉANDRE, VALÈRE, PASQUIN, CRISPIN.

LYCANDRE, à Lisimon.

Rien n'est plus étonnant que l'histoire que vous venez de me raconter ; et le troisième mariage de ma belle-sœur est un chef-d'œuvre d'extravagance.

LISIMON.

Vous voyez qu'elle a vécu folle, et qu'elle est morte de même. Ce qui m'étonne, c'est que Julie, qui est fort sage, soit sortie d'une mère qui l'était si peu.

LYCANDRE.

Il y aurait bien des choses à dire sur ce sujet; et quand nous serons en particulier, vous et moi, je vous révèlerai certaines aventures secrètes, par lesquelles vous vous convaincrez qu'il n'est pas étonnant que Julie tienne si peu de ma belle-sœur.

LISIMON.

Je meurs d'envie de les apprendre, contentez ma curiosité.

LYCANDRE.

Voilà trop de personnes qui nous écoutent; l'histoire est longue, singulière, et demande encore du secret.

LISIMON, à son fils.

Décampez. [A Léandre.] Monsieur, vous savez vivre, et ce que vous venez d'entendre exige que vous nous laissiez.

LÉANDRE.

Cela suffit.

LYCANDRE, à Lisimon.

Quand nous serions seuls, je n'ai pas le temps de vous faire un si long récit : des raisons très pressantes m'obligent à sortir dans le moment; ainsi, Messieurs, vous pouvez rester. Mais, dites-moi, je vous prie, Lisimon, avez-vous connu le duc de Sorriento ?

LISIMON.

Ce grand seigneur Sicilien dont vous étiez l'écuyer, lorsque vous nous quittâtes pour aller aux Indes?

LYCANDRE.

Lui-même.

LISIMON.

Je me souviens de l'avoir vu plusieurs fois.

LYCANDRE.

Savez-vous si ce seigneur est encore vivant?

LISIMON.

Il est mort depuis quelques années.

LYCANDRE.

Et son fils?

LISIMON.

Il fut tué à la dernière campagne de Flandre.

LYCANDRE.

Il faut que je vous embrasse pour ces bonnes nouvelles! La mort m'a défait de deux hommes qui m'étaient bien redoutables.

LISIMON.

Pourquoi donc cela.

LYCANDRE.

Vous le saurez quand je vous aurai conté mon histoire.

LISIMON.

Enfin, de toute cette famille il ne reste qu'une fille du duc, qui est veuve, et qui n'a point d'enfants.

LYCANDRE.

Surcroît de bonheur pour moi! Il faut que j'aille trouver cette dame, sans perdre un moment.

VALÈRE.

Avant de sortir, monsieur, il faut décider au sujet de Julie.

LÉANDRE.

Oui, monsieur, réglez notre sort, je vous en conjure.

LYCANDRE.

Cela sera bientôt fait; vous ne l'aurez ni l'un ni l'autre.

VALÈRE.

Ah! monsieur, que dites-vous?

LÉANDRE.

Il n'est pas possible que vous me refusiez....

LYCANDRE.

Tous vos discours ne serviront de rien. Vous ne me convenez plus, Valère, et je n'ai garde de donner ma nièce à un homme qui a d'autres engagements; pour vous, monsieur, je ne sais qui vous êtes, et on ne donne point à un inconnu une fille comme Julie. Je viens de me souvenir qu'Oronte dont nous avons parlé, Lisimon, avait un fils fort jeune lorsque je partis pour les Indes. Comme cet Oronte est le plus ancien de mes amis, et l'homme du monde à qui j'ai le plus d'obligation, je veux relever sa maison qui est fort en désordre, en donnant Julie à son fils, s'il est honnête homme.

LÉANDRE.

Souffrez que j'embrasse vos genoux, et que je vous rende grâce pour mon père et pour moi.

LYCANDRE.

Comment donc?

LISIMON.

Que veut dire ceci?

VALÈRE.

Je tremble.

LÉANDRE.

Vous voyez en moi le fils d'Oronte, pour qui vous avez de si bonnes intentions.

LYCANDRE.

Vous êtes fils d'Oronte?

LÉANDRE.

C'est ce qu'il me sera facile de prouver. Mon père est ici. Je vais l'avertir de votre retour, et le prier de venir me présenter à vous.

VALÈRE.

Le maudit incident!

LYCANDRE.

Certes, vous ne pouviez me surprendre plus agréablement. Julie a de l'inclination pour vous; vous êtes fils d'un homme que j'aime tendrement. Dès aujourd'hui, nous conclurons le mariage.

LISIMON.

Vous voyez, présentement, monsieur mon fils,

que vous n'avez plus qu'à plier bagage. Croyez-moi, prenez le parti de vous raccommoder avec Angélique.

VALÈRE.

J'enrage!

LYCANDRE.

Adieu. Je vais trouver la veuve dont nous venons de parler; il faut que j'aie une explication avec elle, avant que de marier Julie. Vous viendrez me trouver chez votre notaire. Je vous y attendrai. En sortant, je vais annoncer à Julie que je consens qu'elle épouse monsieur.

LISIMON.

Je vous suis, pour vous demander quelque éclaircissement sur ce que vous m'avez dit.

SCÈNE VII

LÉANDRE, VALÈRE, CRISPIN, PASQUIN.

LÉANDRE, à Valère.

Je ne reste ici que parce que vous y restez. On m'accorde Julie; vous sentez-vous d'humeur à me la disputer?

VALÈRE.

Je vous la disputerais si elle était digne de moi; mais puisqu'elle s'obstine à se déclarer pour vous, elle ne mérite plus ma tendresse. [Il sort.]

SCÈNE VIII

LÉANDRE, CRISPIN.

CRISPIN.

Quand il serait gascon, il ne se tirerait pas mieux d'affaire.

LÉANDRE.

Je suis charmé que cela se passe de la sorte. J'aurais été au désespoir d'en venir aux extrémités. Son père est galant homme, et je lui suis redevable de la protection qu'il m'a si généreusement accordée.

CRISPIN.

Je n'ai pas été si prudent que cela, moi.

LÉANDRE.

Comment donc?

CRISPIN.

Je me suis battu contre mon homme.

LÉANDRE.

Contre qui?

CRISPIN.

Contre celui qui a épousé Nérine. Je vous l'ai bourré!...

SCÈNE IX

JULIE, LÉANDRE, NÉRINE, CRISPIN.

JULIE.

Je viens vous faire compliment, et recevoir le vôtre. Mon oncle consent à notre mariage.

LÉANDRE.

Je le sais, belle Julie, et je viens de l'y déterminer.

JULIE.

Que vous me rendez heureuse!

LÉANDRE.

C'est moi qui suis le plus fortuné de tous les hommes!

NÉRINE.

Pour le coup, voilà vos affaires en bon train. Vous n'avez plus d'obstacle à craindre.

CRISPIN.

Non, à moins que le diable ne s'en mêle.

LÉANDRE.

Eh! qui pourrait s'opposer à notre félicité? Vous ne dépendez que de votre oncle; j'ai sa parole, qu'il m'a donnée par les motifs les plus pressants; votre mère est morte...

JULIE.

Ah! Si elle vivait, qu'elle serait fâchée de me voir heureuse!

NÉRINE.

Je voudrais qu'elle pût revenir au monde, afin que le dépit la fît crever une seconde fois.

LÉANDRE.

Elle vous haïssait donc furieusement?

JULIE.

Il y a paru, puisqu'après m'avoir abandonnée, elle m'a caché son séjour! pendant plus de douze ans, et qu'elle s'est remariée deux fois sans m'avertir.

NÉRINE.

La vieille dénaturée!

LÉANDRE.

Voilà un indigne caractère. Je suis ravi de n'avoir jamais connu cette femme-là.

JULIE.

Peu de temps après votre départ, j'appris où elle était, et je sus qu'elle n'avait point de plus grande attention, que de cacher son premier mariage, afin qu'on ignorât qu'elle eût une fille. Comme on ne la connaissait point particulièrement à Lyon, il ne lui était pas difficile de se faire croire.

LÉANDRE.

A Lyon? C'est à Lyon qu'elle demeurait?

JULIE.

Sans doute : c'est dans cette ville qu'elle a perdu son second mari.

CRISPIN.

Parbleu! nous devrions l'avoir connue. Apparemment qu'elle ne demeurait pas dans le voisinage de madame la baronne de Saint-Aubin?

JULIE.

Comment, de la baronne de Saint-Aubin?

CRISPIN.

Oh! diable! c'était une bonne femme, celle-là. Dieu veuille avoir son âme, mais je lui ai bien escamoté des pistoles!

NÉRINE.

A la baronne de Saint-Aubin?

CRISPIN.

A elle-même. Demandez à Monsieur, il était de moitié avec moi.

LÉANDRE.

Tais-toi, Crispin.

CRISPIN.

Il fallait voir avec quelle ardeur nous plumions la vieille.

NÉRINE.

Entendons-nous donc. Est-ce que tu connaissais cette baronne-là?

CRISPIN.

La question est plaisante! Oh! vraiment oui, je la connaissais, et mon maître aussi : c'était sa femme!

JULIE ET NÉRINE, ensemble.

Sa femme?

LÉANDRE.

Oui, ma femme. D'où vous vient donc cette surprise?

JULIE.

La baronne de Saint-Aubin?

CRISPIN.

Oui, la comtesse de la Filandière, veuve d'un vieux gentilhomme qui lui avait laissé tout son bien en mourant, avait épousé monsieur, qui se faisait appeler le baron de Saint-Aubin; c'est d'elle que mon maître est veuf, et c'est elle qui a fait notre fortune.

JULIE.

Soutiens-moi, Nérine, je suis morte!

LÉANDRE.

Juste ciel!

JULIE.

Ah! malheureux! Qu'avez-vous fait?

LÉANDRE.

Comment?

JULIE.

Vous avez épousé ma mère!

LÉANDRE.

Votre mère?

NÉRINE.

Oui, la comtesse de la Filandière; c'était elle-même.

CRISPIN.

Ah! c'était le diable!

JULIE.

Je savais depuis quelque temps que le jeune homme qu'elle avait épousé à Lyon en troisièmes noces s'appelait le baron de Saint-Aubin; mais, hélas! je n'avais garde de m'imaginer que ce fût Léandre lui-même.

LÉANDRE.

Je ne sais où j'en suis. Surpris, confus, désespéré.... Ciel! Puis-je découvrir cet incident sans mourir de douleur?

JULIE.

Quelle infortune!

LÉANDRE.

Quel funeste revers!

JULIE.

A-t-on jamais rien vu de pareil?

LÉANDRE.

Fut-il jamais un coup du sort plus bizarre et plus accablant?

NÉRINE.

Par ma foi, je tombe des nues! La maudite femme! Elle a juré de nous persécuter, même après sa mort.

LÉANDRE.

Ah! C'est le nom de son second mari qui m'a trompé, et elle m'avait caché toutes ses aventures.

JULIE.

Quoi! me voilà séparée de vous, au moment où je ne pouvais plus douter d'être unie avec vous pour jamais?

LÉANDRE.

Je ne saurais survivre à mon malheur; il faut que je me punisse de la faute que j'ai faite.

JULIE, le retenant.

Ah! Léandre, quel est votre dessein?

LÉANDRE.

D'expirer à vos yeux.

CRISPIN.

Quand vous vous tuerez, il n'en sera ni plus ni moins.

NÉRINE.

Voilà un obstacle que je n'aurais jamais prévu!

LÉANDRE.

Par quels détours la fortune m'a conduit dans le précipice!

CRISPIN.

Oui, la fortune, par sa malignité, fait voir dans cette occasion.... qu'elle est femme. Un maudit caprice la gouverne, et la noirceur de son influence produit des événements bizarres, qui,

joints aux aspects d'une étoile infernale, vous font épouser de vieilles femmes qui sont mères de vos maîtresses, et vous conduisent par là dans un gouffre profond, qui... Par ma foi, je m'y perds !

LÉANDRE, revenant de sa rêverie.

Pour me venger de l'obstacle qu'une indigne mère fait naître à notre bonheur, je prétends faire pour vous ce qui la désespérerait si elle vivait encore. Je veux, en nous séparant pour jamais, vous donner tout le bien qu'elle m'a laissé.

JULIE.

Je n'en veux point, puisque je ne puis être à vous. Quelles richesses me faut-il, Léandre, pour passer le reste de ma vie dans un couvent?

LÉANDRE.

Adieu ! Je m'en vais en des lieux où je trouverai tant de périls, que je ne regretterai pas longtemps la perte irréparable que je fais.

SCÈNE X

LISIMON, JULIE, LÉANDRE, NÉRINE, CRISPIN.

LISIMON.

Hé bien, qu'est-ce? Mes enfants, vous voilà comble de votre joie : vous serez mariés sans obstacle, et sans que personne s'en afflige; car je me rends à la raison. Je consens volontiers au bonheur de Léandre, et je viens de raccommoder mon fils avec Angélique.

JULIE.

Ah! Monsieur, si vous saviez...

LÉANDRE.

Non, je n'en puis revenir.

NÉRINE.

Ni moi non plus. Quelle aventure diabolique!

CRISPIN, frappant du pied.

Quel maudit contre-temps!

LISIMON.

Que veut dire ceci? Julie pleure, Léandre se désespère, Nérine jure, et ce garçon-là ne se possède pas?

CRISPIN.

Le moyen de ne pas enrager ! Nous étions venus chez vous, mon maître et moi, pour y prendre une femme.

LISIMON.

Hé bien?

CRISPIN.

Hé bien ! j'ai trouvé ma maîtresse mariée, et monsieur se trouve veuf de la mère de sa maîtresse.

LISIMON.

Il est veuf de la mère de Julie? Et comment cela se peut-il?

CRISPIN.

Cela se peut parce qu'il l'a épousée et qu'elle est morte.

LISIMON, à Léandre.

Parbleu ! si cela est, vous êtes un grand étourdi ! Comment diable avez-vous pu faire un coup comme celui-là ?

LÉANDRE.

C'est une suite d'aventures qu'il faudra vous conter; mais soyez sûr que tout autre que moi serait tombé dans le même inconvénient.

LISIMON.

Entrons là dedans pour éclaircir les circonstances de cet événement; il me paraît incroyable.

SCÈNE XI

CRISPIN, NÉRINE.

NÉRINE.

Que je les plains ! Ils me font pitié, les pauvres enfants.

CRISPIN.

Et à moi aussi. Il y a pourtant quelque chose d'agréable pour moi dans cette aventure. Léandre est aussi malheureux que je le suis : nous nous désespérerons de compagnie, et nous pleurerons tant ensemble, qu'à la fin, nous n'aurons plus la force de nous affliger.

NÉRINE.

Comment, vous mourrez?

CRISPIN.

Non, nous nous consolerons.

NÉRINE.

Ah, traître ! Tu m'oublieras donc?

CRISPIN.

Ma foi, que veux-tu que je te dise? J'ai peur que ton mari ne vive trop longtemps, et il faut que je fasse une fin. Je suis déjà si fou d'affliction ! Vois-tu ? chacun a son tempérament. Les uns sont propres à s'abreuver de larmes, et à se nourrir de lamentations; pour moi, cela me fait maigrir. La joie est mon aliment. Depuis que je sais que tu es mariée, j'ai fait mon possible pour mourir de douleur. Tiens, mon enfant, je ne m'en porte que mieux; j'en enrage, mais ce n'est pas ma faute si je suis fait pour vivre.

NÉRINE.

Oui ! Tu le prends sur ce ton-là? Oh bien ! puisque tu as si peu de délicatesse, je sais bien qui j'aimerai pour me venger de toi.

CRISPIN.

Et qui aimeras-tu?

NÉRINE.

J'aimerai mon mari.

CRISPIN.

Je t'en défie. Mais laissons tout cela : nous allons nous quitter pour longtemps, car mon maître va partir tout à l'heure. De quelle manière veux-tu que nous nous séparions? Entre gens sensés qui s'aiment tendrement, il y a une certaine façon de prendre congé l'un de l'autre, qui ne laisse que d'agréables idées. Ces adieux.... tu m'entends bien, te vengeraient de la jalousie de Pasquin, et moi, du chagrin que j'ai de le voir ton mari. D'ailleurs, tu te souviens du marché que nous avons fait : ce seraient des arrhes que tu me donnerais; et après le tour que tu m'as joué, ma chère, il est bon, qu'en partant, j'aie mes sûretés.

NÉRINE.

Merci de ma vie. Pour qui me prends-tu?

CRISPIN.

Eh mais, je te prends.... je te prends pour une femme!

NÉRINE.

Va, traître ; après une pareille proposition, je te verrai partir sans regret !

CRISPIN.

Après un pareil refus, ton absence ne me tuera pas !

NÉRINE.

Je vais chercher mon mari, et me raccommoder avec lui.

CRISPIN.

Et moi, je vais faire autant de maîtresses que je trouverai de jolies soubrettes.

ACTE V

SCÈNE PREMIÈRE

LYCANDRE, LISIMON.

LISIMON.

Hé bien, vous avez donc vu cette veuve, fille du feu duc de Sorriento?

LYCANDRE.

Je l'ai vue : nous venons d'avoir une longue conversation ; et j'en sors plein de douleur et de joie.

LISIMON.

Comment cela se peut-il? Vous allez donc rire et pleurer?

LYCANDRE.

Je suis pénétré de la triste situation de cette dame : la perte de son père, de son frère et de son époux, la détèrminent à renoncer au monde pour jamais : elle va se jeter dans un couvent; c'est une résolution si bien prise, que rien ne l'en peut détourner. Voilà ce qui m'afflige, parce que j'ai pour elle une tendresse de frère ; mais ce qui me comble de joie, c'est qu'elle donne tout son bien à Julie.

LISIMON.

A votre nièce?

LYCANDRE.

A ma nièce, si vous voulez.

LISIMON.

Comment donc, si je veux? Je ne vous entends point.

LYCANDRE.

Dans un moment, vous m'entendrez mieux. Enfin, voilà Julie une riche héritière, puisqu'elle aura, non seulement tout ce que je possède, mais encore toute la succession de la veuve.

LISIMON.

Il est naturel que Julie soit votre héritière, puisque vous n'avez point d'enfants; mais qu'elle le devienne encore de la fille du duc de Sorriento, c'est ce qui me paraît fort extraordinaire.

LYCANDRE.

Cependant, apprenez de moi que rien n'est plus juste ni plus raisonnable.

LISIMON.

Voilà ce que vous aurez peine à me prouver, puisque Julie n'est ni parente ni alliée de cette veuve.

LYCANDRE.

Et que diriez-vous, si je vous faisais voir que Julie est sa plus proche héritière?

LISIMON.

Parbleu! vous vous moquez de moi. Sa plus proche héritière?

LYCANDRE.

Oui, car elle est sa nièce.

LISIMON.

Sa nièce? Elle est petite-fille du duc de Sorriento?

LYCANDRE.

Justement.

LISIMON.

Mais, je crois que vous perdez l'esprit, soit dit sans vous offenser.

LYCANDRE.

Croyez plutôt que je suis dans mon bon sens.

LISIMON.

Je n'y suis donc pas, moi? Car comment me

ferez-vous comprendre que la fille de votre frère....

LYCANDRE.

Eh bien ! tenez, voilà ce qui vous trompe encore. Julie n'est point ma nièce.

LISIMON.

Elle n'est point votre nièce? Elle n'est pas fille de la comtesse de la Filandière, remariée en troisièmes noces au prétendu baron de Saint-Aubin ?

LYCANDRE.

Non. Et ce qui va mettre le comble à votre étonnement, c'est que Julie est ma fille, à moi.

LISIMON.

Elle est votre fille? Et vous n'avez jamais été marié !

LYCANDRE.

Désabusez-vous. J'avais épousé secrètement la fille aînée du duc de Sorriento, quoique je ne fusse que l'écuyer de ce seigneur.

LISIMON.

Oh ! Pour le coup, je tombe des nues !

LYCANDRE.

Une autre fois, je vous conterai plus au long tous les détails de cette aventure surprenante. Quoique je sois né gentilhomme, j'avais si peu droit de prétendre à la fille de ce seigneur, que nous n'osâmes lui donner part de notre mariage, et que nous résolûmes de le tenir secret, le plus longtemps qu'il nous serait possible : mais mon bonheur ne dura que jusqu'à la naissance de Julie. Ma femme mourut peu de jours après l'avoir mise au monde. La douleur que me causa cette perte irréparable, la crainte que j'eus qu'on n'en découvrît la cause, et qu'une puissante famille ne me sacrifiât à son ressentiment, l'humeur violente et vindicative du père et du frère de mon épouse, qui ne m'auraient jamais pardonné ce mariage ; tout cela me fit prendre le parti d'aller aux Indes, après avoir confié mon mariage à mon frère et à sa femme, et les avoir priés de se charger de ma fille et de l'élever, en la faisant passer pour la leur ; ce qui ne leur fut pas difficile, parce qu'ils vivaient a la campagne, et que ma belle-sœur était sur le point d'accoucher. Voilà tout le mystère débrouillé.

LISIMON.

Il a tout l'air d'un roman, ce mystère-là, et si je ne vous connaissais pas pour un homme sage et véridique, je m'imaginerais que vous me contez vos visions, ou que vous me régalez d'une fable de votre invention.

LYCANDRE.

Dans un moment, vous verrez ici la veuve dont je vous parle. Je lui ai donné des preuves si certaines de ce que je viens de vous dire, qu'elle veut embrasser ma fille avant que d'entrer au couvent. Cette dame va venir ici la reconnaître pour sa nièce, et lui remettre en même temps son testament et ses pierreries.

LISIMON.

Il n'y a plus moyen de douter de vos discours, et je veux être présent à cette reconnaissance.

LYCANDRE.

Il ne tiendra qu'à vous.

LISIMON.

Mais tout ceci supposé, Julie peut donc épouser Léandre?

LICANDRE.

Elle le peut si bien, que l'affaire se conclura dès ce soir. Je viens d'envoyer chercher le père de ce jeune homme; et je l'attends à chaque instant pour convenir avec lui des articles du contrat. Je me fais un sensible plaisir, je l'avoue, de surprendre agréablement cet ancien ami, en faisant la fortune de son fils.

LISIMON.

L'action est très louable. Il faut au plutôt désabuser Léandre et Julie; car ils sont tous deux au désespoir, et sur le point de se séparer pour jamais.

LYCANDRE.

Il nous sera facile de l'empêcher.

LISIMON.

Nous ferons deux noces à la fois; celle de Léandre et de Julie, et celle d'Angélique et de mon fils.

LYCANDRE.

Faisons avertir votre notaire.

SCÈNE II

LISIMON, LYCANDRE, UN LAQUAIS.

LISIMON.

Que veux-tu?

LE LAQUAIS.

Je viens dire à monsieur qu'un de ses anciens amis demande à lui parler.

LYCANDRE.

C'est le père de Léandre. Venez m'aider à le recevoir. Mon garçon, allez dire à Julie qu'elle vienne nous trouver, et que nous avons de bonnes nouvelles à lui apprendre.

LE LAQUAIS.

Il y a plus d'une heure qu'elle est sortie avec sa femme de chambre.

LYCANDRE.

Hé bien, dès qu'elle rentrera, ne manquez pas de lui dire que je l'attends.

LE LAQUAIS.

Cela suffit.

SCÈNE III

LYCANDRE, LISIMON, VALÈRE, PASQUIN.

LISIMON, à Valère qui entre.

Ah! Vous voilà, monsieur, avez-vous fait ce que je vous avais ordonné?

VALÈRE.

Quoi, mon père?

LISIMON.

Vous êtes-vous réconcilié avec la comtesse et avec sa fille? N'avez-vous rien oublié des démarches que je vous avais prescrites?

VALÈRE.

Madame la comtesse n'est point ici, je n'ai vu qu'Angélique.

LISIMON.

Lui avez-vous fait bien des excuses de vos impertinences?

VALÈRE.

Oui, mon père.

LISIMON.

Les a-t-elle reçues?

VALÈRE.

En doutez-vous?

LISIMON.

Pourquoi n'en douterais-je pas?

VALÈRE.

On a versé quelques larmes. J'y ai paru sensible, j'ai fait quelques protestations, et l'on m'a cru sur ma parole.

LISIMON.

Cette fille est bien folle. Si j'étais à sa place, je ne vous pardonnerais pas si facilement.

VALÈRE.

Je m'en consolerais.

LISIMON.

Avec quelle confiance il dit cela! Ne diriez-vous pas que tout le mérite du monde est renfermé dans ce personnage-là? Songez à vous défaire de cet air de fatuité, pour prendre celui d'un homme raisonnable. Si vous ne l'êtes pas, du moins je veux que vous le paraissiez. Dès que la comtesse de la Pépinière sera rentrée, nous dresserons votre contrat de mariage avec Angélique.

VALÈRE.

Allons doucement, je vous prie, je n'ai pas encore bien pris mon parti.

LISIMON.

Tu ne l'as pas encore pris? Va, je sais le moyen de hâter ta résolution. Marié dès ce soir, ou déshérité demain matin! Point de milieu. Délibère là-dessus, et dépêche-toi, car l'affaire est sérieuse, et le temps presse, je t'en avertis.

VALÈRE.

Mais, mon père, avec votre permission. Il me vient une idée que vous approuverez peut-être. Vous savez que Julie....

LISIMON.

Encore? Si jamais tu prononces son nom devant moi....

LYCANDRE.

Ne vous emportez point.

LISIMON.

Vous avez raison. Il vaut mieux que nous sortions.

[A Valère.] Sans adieu, monsieur, ce qui est dit est dit, et j'attends de vos nouvelles.

SCÈNE IV

VALÈRE, PASQUIN.

VALÈRE.

Fut-il jamais un homme plus malheureux que moi ?... Parle donc !

PASQUIN.

Mon malheur surpasse le vôtre. Ne suis-je pas le plus infortuné de tous les maris ?

VALÈRE.

Un obstacle imprévu rompt tous les engagements de Julie avec mon rival. Je l'ignore ; et au lieu de profiter de cet événement, je me réconcilie avec Angélique. Cela n'est-il pas cruel ?

PASQUIN.

Oui, mais voici quelque chose de plus tragique ! Je veux battre ma femme ; c'était le droit du jeu : je n'en fais rien de peur de l'éclat. Je veux tuer mon successeur prématuré, je me trouve plus poltron que lui.

VALÈRE.

Que ferai-je ? Si je vais m'offrir à Julie, elle me préférera sans doute au couvent ; mais mon père, Angélique, la comtesse, vont me tomber sur les bras.

PASQUIN, rêvant de son côté.

Si je me sépare de ma femme, on va me rire au nez ; si je la bats tout mon sôul, je la tuerai ; si je la tue, je serai pendu.

VALÈRE.

Que me conseilles-tu, Pasquin ?

PASQUIN.

Que me conseillez-vous, monsieur ?

VALÈRE.

Hem ! Ne m'entends-tu pas ?

PASQUIN.

Non, monsieur. De quoi parlez-vous ?

VALÈRE.

Je parle de Julie.

PASQUIN.

Et moi, de ma femme.

VALÈRE.

Peste soit du faquin! Je suis dans une étrange perplexité!

PASQUIN.

Mon front est bien endommagé!

VALÈRE.

Maraud, si tu t'avises jamais de me parler de ta femme, je t'assommerai sur la place!

PASQUIN.

Hé bien! soit. Je ne parlerai plus d'elle; mais vous ne m'empêcherez pas d'y penser. J'ai l'honneur d'une délicatesse....

VALÈRE.

Encore? Tu ne m'écouteras pas?

PASQUIN.

Eh! la, la, patience! Vous aurez bientôt une femme aussi, et vous saurez ce qu'en vaut l'aune.

VALÈRE, voulant le frapper.

Oh! Parbleu, il n'y a plus moyen d'y tenir!

PASQUIN.

Je vous écoute.

VALÈRE.

J'ai pris mon parti, je n'épouserai point Angélique, et elle ne s'en plaindra point; ainsi mon père n'aura rien à dire.

PASQUIN.

Et comment ferez-vous ce miracle-là?

VALÈRE, se touchant le front.

Cela part d'ici.

PASQUIN.

Ce sera donc quelque chose de merveilleux?

VALÈRE.

Tu vas voir. Je m'en vais déclarer à Angélique que l'on veut nous marier, dès ce soir, et que je n'y résiste plus.

PASQUIN.

Fort bien.

VALÈRE.

Elle sera charmée de cette nouvelle.

PASQUIN.

Je le veux croire.

VALÈRE.

Mais, plus elle témoignera de joie et de ravissement, plus je lui marquerai d'indifférence et de tristesse. Elle est glorieuse et délicate. Ma froideur la piquera sans doute : elle me dira quelques paroles désobligeantes ; je ne lui répondrai pas un mot. Elle sera désespérée de mon silence, et, dans le premier mouvement de son dépit, elle me déclarera qu'elle ne veut plus m'épouser. Je ferai quelques faibles efforts pour calmer son esprit. Ma froideur redoublera sa colère, et la scène finira par une rupture en forme. Mon père s'en fâchera d'abord. Je lui ferai connaître que ce n'est point ma faute; il n'osera me condamner. Je serai délivré d'Angélique, et j'irai me jeter dans les bras de Julie.

PASQUIN.

Cela n'est pas mal imaginé.

VALÈRE.

Tout ce que j'appréhende, c'est qu'Angélique ne se pique pas assez vivement de ma froideur, et que l'ascendant que j'ai sur elle ne triomphe de son dépit.

PASQUIN.

Je ne sais si je me trompe; mais il me paraît qu'elle est bien refroidie pour vous, depuis votre dernière incartade.

VALÈRE.

Le fat! Elle ne m'aime que trop; c'est ce qui me désespère. La voici. Tu vas voir combien j'aurai de peine à me débarrasser de ses empressements, et à la réduire au parti de l'indifférence.

PASQUIN.

Oh! voyons donc. Ceci réveille mon attention.

SCÈNE V

ANGÉLIQUE, VALÈRE, PASQUIN.

ANGÉLIQUE.

Je vous cherchais, Valère.

VALÈRE, à Pasquin.

Hé bien ? tu vois qu'elle me cherche. Belle disposition au refroidissement !

PASQUIN.

Patience, écoutez ce qu'elle veut dire.

ANGÉLIQUE.

J'ai fait quelques réflexions depuis notre raccommodement, et je crains de ne devoir qu'à votre obéissance la démarche que vous avez faite de revenir à moi. Parlez-moi sincèrement. Me trompai-je? M'avez-vous rendu tout votre cœur. N'est-il point partagé entre Julie et moi?

VALÈRE.

Et si, par malheur, vos soupçons étaient bien fondés, quel parti prendriez-vous, Mademoiselle?

ANGÉLIQUE.

J'exigerais, premièrement, que vous me l'avouassiez de bonne foi.

VALÈRE.

Et, supposé que je le fisse?

ANGÉLIQUE.

Je vous répondrais avec tout le mépris et toute l'indifférence que vous mériteriez.

VALÈRE.

Point du tout.

ANGÉLIQUE.

Point du tout?

VALÈRE.

Non. Vous m'accableriez d'injures et de reproches; vous iriez vous plaindre à mon père, et vous me feriez déshériter.

ANGÉLIQUE.

Détrompez-vous, Monsieur, je vous ai trop aimé pour pouvoir vous nuire, et je me respecte trop pour faire un pareil éclat. Supposé même que nous rompissions, en conséquence de votre sincérité, je me chargerais volontiers de votre faute, pour votre intérêt et pour mon honneur.

VALÈRE.

Vous voulez me faire parler : mais je ne donnerai point dans le piège. La conjoncture est trop délicate pour moi. Mon père prétend que je vous épouse dès ce soir, et je vous épouserai, Mademoiselle, puisqu'il le veut absolument.

ANGÉLIQUE.

Puisqu'il le veut absolument?

VALÈRE.

N'allez pas dire, au moins, que je mette aucun obstacle à sa volonté. Après tout, c'est mon père, et je sais la déférence que je lui dois.

ANGÉLIQUE.

Je ne mettrai point votre obéissance à une si rude épreuve. Je vous entends mieux que vous ne pensez, et je suis ravie de vous entendre. Cela suffit, Monsieur, je m'en vais dire à votre père que vous m'avez déclaré sa volonté, que vous êtes prêt à vous y soumettre ; mais que pour moi, je n'y suis plus disposée.

PASQUIN.

Je vous le disais bien, moi, que vous n'auriez pas de peine à vous défaire de cette fille-là.

SCÈNE VI

LA COMTESSE, ANGÉLIQUE, VALÈRE, PASQUIN.

LA COMTESSE.

Réjouis-toi, ma fille, je t'apporte une grande nouvelle. Je viens de gagner mon procès. Te voilà, présentement, un des plus riches partis de notre province.

ANGÉLIQUE.

Je m'en réjouis plus par rapport à vous, que par rapport à moi-même.

LA COMTESSE.

On vient de me proposer un grand mariage pour vous, ma chère enfant : et si je n'avais pas pris des engagements avec Lisimon, je serais bien tentée de l'accepter. Vous épouseriez un jeune homme aimable, presque aussi noble que vous, aussi riche que Monsieur, et sans lui faire tort, bien plus sage que lui. Mais encore une fois, je ne veux point rompre vos engagements, ni forcer vos inclinations.

ANGÉLIQUE.

Nos engagements ne sont point si forts, qu'on ne puisse les rompre facilement; et pour ce qui est de mon inclination, Madame, j'ai tant de raisons de croire qu'elle est mal placée, que je n'aurai pas beaucoup de peine à la vaincre.

LA COMTESSE.

Parlez-vous tout de bon, ma fille?

ANGÉLIQUE.

Oui, je vous le proteste.

LA COMTESSE.

Adieu, mon petit mignon, je prends congé de vous. Faites-lui la révérence, ma fille, et donnez-lui très humblement le bonsoir. Vous pouvez disposer de votre mérite, comptez que nous n'y mettrons point l'enchère.

SCÈNE VII

VALÈRE, PASQUIN.

PASQUIN.

Vous voilà défait d'Angélique, comme vous voyez, ou plutôt Angélique s'est défaite de vous. Que dites-vous de votre ascendant? Il me paraît qu'il a bien baissé.

VALÈRE.

Je suis piqué vivement, je te l'avoue, et si je n'étais pas enchanté de Julie, je forcerais Angélique à me demander pardon. Mais je me console facilement de sa perte, et je suis si plein de ma nouvelle passion, que je n'ai pas le loisir de me fâcher de l'offense qu'on vient de me faire.

PASQUIN.

Mais si Julie vous traite aussi cavalièrement, quelle idée aurez-vous de votre mérite? Ne commencerez-vous pas à vous persuader qu'il n'est pas si parfait que vous vous l'imaginez?

VALÈRE.

Quoi, faquin ! Vous avez l'audace de croire que je perdrai mes pas auprès de Julie, lorsqu'elle ne peut plus épouser Léandre?

PASQUIN.

Mais, oui-dà, cela peut arriver ?

VALÈRE.

Cela peut arriver? Croyez-vous qu'elle soit aveugle?

PASQUIN.

Non vraiment. Je crains qu'elle n'ait de trop bons yeux.

VALÈRE.

Ah! vous faites des épigrammes, Monsieur Pasquin. Je pourrais bien, à la fin, Monsieur l'impertinent, vous inspirer quelque siège plaintive.

PASQUIN.

Ma foi, Monsieur, si je fais des épigrammes, je vous jure que c'est sans le savoir; je vous dis ma pensée tout bonnement. Puisque cela vous met de mauvaise humeur, je vous tout donne mes volontiers à la haute opinion que vous avez de vous-même: cela vous regale, cela vous flatte; je ne veux plus troubler votre plaisir, et vous pouvez vous encenser tant qu'il vous plaira.

VALÈRE.

Voici Julie qui vient fort à propos.

PASQUIN.

Je me retire donc.

VALÈRE.

Non, Monsieur, vous demeurerez. Je veux que vous puissiez voir par vous-même avec quelle rapidité je sais conquérir un cœur, quand je fais tant que de l'assiéger en forme.

PASQUIN.

Commencez donc le siège, j'y veux servir comme volontaire.

SCÈNE VIII

JULIE, VALÈRE, NÉRINE, PASQUIN.

JULIE.

Nérine, allez vous informer, je vous prie, si mon oncle est de retour.

NÉRINE.

Il est rentré, Madame; on vient de me le dire là-bas, et même qu'il était en conférence avec le père de Léandre.

JULIE.

Allons donc le trouver: je suis impatiente de lui faire part de ma résolution, et d'obtenir son consentement.

VALÈRE.

De quelle résolution parlez-vous, Mademoiselle?

VALÈRE.

Il faut vous pardonner ces premières saillies. Quand le temps des bienséances sera passé, vous me rendrez un peu plus de justice. Faites-y vos réflexions.

JULIE.

Je vous proteste que plus je réfléchirai sur vous, moins je serai disposée à recevoir vos consolations. Suis-moi, Nérine, je veux parler à mon oncle, et prendre congé de lui dès ce moment.

PASQUIN.

Ce cœur-là est imprenable; je crois qu'il faut lever le siège.

SCÈNE IX

JULIE, LÉANDRE, VALÈRE, NÉRINE, PASQUIN.

JULIE.

Que me voulez-vous, Léandre? Ne vous avais-je pas défendu de vous présenter devant moi? Venez-vous renouveler mon désespoir, et jouir encore de l'excès de ma douleur?

LÉANDRE.

Non, Mademoiselle, vous me faites injustice; votre douleur me pénètre trop vivement pour que je cherche à l'augmenter : je viens seulement pour vous dire que si vous m'avez aimé tendrement, que si vous avez encore pour moi quelque tendresse, il faut que vous m'en donniez la preuve que j'exige.

JULIE.

Et quelle est cette preuve, je vous prie?

LÉANDRE.

De ne point aller au couvent, de m'ôter votre cœur, et de le réserver pour un homme plus heureux que moi.

JULIE.

Vous me demandez une chose impossible; et je prie le ciel de me punir sévèrement, si jamais je suis à d'autres qu'à vous.

PASQUIN, à Valère.

Voilà votre congé. Retirons-nous.

VALÈRE.

Viens, Pasquin, suis-moi. Je suis outré, mademoiselle; vous vous repentirez : mais ce sera trop tard, je vous en avertis.

SCÈNE X

JULIE, LÉANDRE, NÉRINE, CRISPIN.

LÉANDRE, à Crispin.

As-tu tout disposé pour mon départ?

CRISPIN.

Oui, monsieur, nos chevaux sont sellés et bridés; mais je ne crois pas que nous devions nous presser de partir.

LÉANDRE.

Et sur quoi crois-tu cela?

CRISPIN.

Sur une conversation que je viens d'entendre.

JULIE.

Une conversation?

CRISPIN.

Oui, mademoiselle, entre le père de mon maître, le patron du logis, et monsieur votre oncle qui leur contait des choses merveilleuses sur votre sujet : je l'écoutais sans être aperçu.

JULIE.

De quoi s'agissait-il donc?

CRISPIN.

Oh, cela va bien vous surprendre! Premièrement, monsieur votre oncle a dit... qu'il était votre oncle.

LÉANDRE.

Te moques-tu de nous?

CRISPIN.

Vous plaît-il de vous taire?

JULIE.

Laissez-le parler.

CRISPIN.

Il est donc votre oncle; mais votre oncle, d'une certaine façon qui fait que, pour ainsi dire... Vous comprenez bien... Par le moyen d'un grand seigneur italien qui s'était établi à Paris, et dont il était l'écuyer.... Attendez, je n'y suis plus. Par-

donnez-moi, m'y voici : le seigneur dont je vous ai parlé avait deux filles, l'une qui était mariée, l'autre qui ne l'était pas; celle qui était mariée... avait un mari, comme vous le jugez bien; mais celle qui ne l'était pas, en avait un sans en avoir; et, parce qu'elle avait su plaire à monsieur votre oncle, il est arrivé que monsieur votre oncle et monsieur votre père ont fait un certain mariage secret, qui fait que madame votre tante est devenue madame votre mère.... parce que votre première mère, qui n'était pas votre tante, est venue à décéder par son trépas; et voilà justement la raison qui fait que je ne crois pas que nous devions partir.

NÉRINE.

Certes, voilà un trait d'histoire bien remarquable!

CRISPIN.

N'êtes-vous pas au fait, présentement?

LÉANDRE.

Je veux mourir, si je comprends un mot à tout ce qu'il a dit.

CRISPIN.

Ma foi, ni moi non plus. Il y a un diable de brouillamini dans tout cela, qui m'a pensé faire tourner la cervelle. Mais tenez, voici ces messieurs qui vont vous éclaircir.

SCÈNE XI

LISIMON, LYCANDRE, JULIE, NÉRINE, LÉANDRE, CRISPIN.

LISIMON.

Rien ne vous empêche désormais de rendre la chose authentique.

LYCANDRE.

Ah! je suis bien aise de vous trouver ensemble.

JULIE.

Nous n'y serons pas longtemps. Nous nous parlons pour la dernière fois. Vous savez, sans doute, le malheur qui nous est arrivé?

LYCANDRE.

Oui, je le sais; on m'a tout conté.

LÉANDRE.

Je vous attendais, monsieur, pour prendre congé de vous.

JULIE, se jetant aux genoux de Lycandre.

Je n'ai plus qu'une grâce à vous demander, mon oncle, c'est de ne me point engager avec un autre, et de souffrir que je me retire dans un couvent.

LYCANDRE.

Dans un couvent! C'est ce que je ne souffrirai point; et je veux que vous demeuriez auprès de moi, pour la consolation de ma vieillesse.

NÉRINE.

Je respire.

LÉANDRE, à Lycandre.

Je vous en conjure en partant, monsieur, de persister dans cette résolution.

LYCANDRE.

J'y persisterai, je vous en réponds. Je ferai bien pis, car je prétends la marier.

JULIE.

Me marier!

LYCANDRE.

Sans doute; et dès aujourd'hui.

LÉANDRE.

Ah! de grâce, ne lui faites point de violence sur ce sujet. Il suffira....

LYCANDRE.

Je vous marierai aussi, vous qui parlez.

LÉANDRE.

Moi, monsieur!

LISIMON.

Vous-même; c'est une affaire que nous venons de conclure.

NÉRINE.

Ah! par ma foi, je devine ce que c'est! On va donner Angélique à Léandre, et Valère épousera ma maîtresse; cela n'est pas mal imaginé.

JULIE.

Si ce sont là vos intentions, mon oncle, vous me mettrez dans la nécessité d'être ingrate, et j'aurai le malheur de vous désobéir.

LYCANDRE.

Vous ne serez point ingrate, vous obéirez, et vous serez ravie d'être mariée.

LÉANDRE.

Quel est donc celui que vous lui destinez?

LYCANDRE.

Vous.

LÉANDRE.

Moi?

NÉRINE.

En voici bien d'un autre!

JULIE.

J'épouserais Léandre?

LYCANDRE.

Aimez-vous mieux aller au couvent?

JULIE.

Non, vraiment, mon oncle. Mais puis-je devenir la femme de mon beau-père?

LYCANDRE.

Allez, rassurez-vous; il ne l'est point.

LÉANDRE.

Juste ciel!

JULIE.

Quoi, la baronne de Saint-Aubin n'était point ma mère?

LYCANDRE.

Non, puisque vous êtes ma fille.

JULIE.

Votre fille?

LYCANDRE.

Oui, ma chère Julie, reconnaissez celui qui vous a donné le jour.

JULIE.

Ah! je dois vous reconnaître à la tendresse que j'avais pour vous, et à celle dont vous m'avez toujours honorée.

CRISPIN.

Je vous le disais bien, moi, que monsieur votre oncle et madame votre mère avaient fait un mariage secret.

LÉANDRE.

Je n'ose croire ce que j'entends; et je crains de me tromper.

LYCANDRE.

Rassurez-vous, Léandre; ce que je dis est indubitable; et je vous en convaincrai dans un moment, en vous faisant le récit de mes aventures.

Qu'il vous suffise présentement de savoir que Julie est ma fille; que vous n'avez jamais été son beau-père; et que l'obstacle qui vous a tant affligé n'est point un obstacle à votre bonheur.

CRISPIN.

Ne voilà-t-il pas, mot pour mot, ce que je vous avais dit?

JULIE.

O ciel! Après une si vive alarme, que ma joie est excessive!

LÉANDRE.

Ma surprise, mon bonheur.... Je ne saurais parler!

LISIMON.

Allez, cela est plus éloquent que tout ce que vous pourriez dire. Nous entendons de reste.

LYCANDRE.

Entrons, et envoyons chercher un notaire.

LISIMON.

Nous ferons deux noces à la fois; celle de Julie et de Léandre, et celle de Valère et d'Angélique.

SCÈNE XII

LISIMON, LYCANDRE, JULIE, NÉRINE, LÉANDRE, CRISPIN, PASQUIN.

PASQUIN, à Lisimon.

Je viens vous apprendre d'étranges nouvelles, monsieur.

LISIMON.

Quoi donc?

PASQUIN.

Monsieur votre fils est parti.

LISIMON.

Il est parti! Où va-t-il?

PASQUIN.

Il n'en sait rien, ni moi non plus; mais, désespéré d'avoir rompu une seconde fois avec Angélique, pour l'amour de mademoiselle, qui n'a point voulu recevoir ses hommages, il vient de me dire qu'il s'en allait si loin, si loin, que vous n'entendrez jamais parler de lui.

LISIMON.

Le malheureux! Je suis fâché que cet incident trouble votre joie ; mais, quelque triste qu'il soit pour moi, il ne m'empêchera point de donner tous les soins nécessaires aux préparatifs du mariage que vous venez de conclure.

LYCANDRE.

Nous vous sommes infiniment redevables ; mais ces préparatifs n'empêcheront point aussi que nous ne cherchions tous les moyens possibles de remettre Valère dans vos bonnes grâces, et dans celles d'Angélique.

LISIMON.

Entrons; j'y donnerai les mains de tout mon cœur, quoiqu'il ne le mérite pas.

SCÈNE DERNIÈRE

CRISPIN, NÉRINE, PASQUIN.

CRISPIN.

Voilà donc mon maître marié. Pour moi, je vais chercher quelque jolie grisette avec qui je puisse faire souche. Je serais responsable devant la postérité, si je laissais périr la race des Crispin. Soyons amis, Pasquin; je te promets que je ne chasserai plus sur ton domaine.

NÉRINE, à Pasquin.

Si tu me promettais de n'être plus jaloux, je ne te regarderais plus comme un mari, et tu en serais mieux traité.

PASQUIN.

Touche-là, mon enfant. Je vois bien que dans le siècle où nous sommes, quand on fait tant que de prendre une femme, il faut se résoudre à devenir commode.

FIN DE L'OBSTACLE IMPRÉVU.

NOLM

Je ne contracte point, grâce à leur badinage,
D'un savant orgueilleux l'air farouche et sauvage.
J'ai mille courtisans rangés autour de moi :
Ma retraite est mon Louvre, et j'y commande en roi.
Mais je n'use qu'ici de mon pouvoir suprême.
Hors de mon cabinet, je ne suis plus le même.
Dans l'autre appartement, toujours contrarié :
Ici je suis garçon, là je suis marié...
Marié... C'est en vain que l'on se fortifie,
Par le grave secours de la philosophie,
Contre un sexe charmant que l'on voudrait braver;
Au sein de la sagesse il sait nous captiver :
J'en ai fait, malgré moi, l'épreuve malheureuse.
Mais ma femme, après tout, est sage et vertueuse.
Plus amant que mari, je possède son cœur.
Elle fait son plaisir de faire mon bonheur.
Pourquoi contre l'hymen est-ce que je déclame?
Ma femme est tout aimable; oui, mais elle est ma [femme.
En elle j'aperçois des défauts chaque jour,
Qu'elle avait, avec art, cachés à mon amour.
Sexe aimable et trompeur, c'est avec cette adresse
Que vous savez des cœurs surprendre la tendresse.
Insensé que j'étais! ai-je dû présumer
Que le ciel pour moi seul eût pris soin de former
Ce qu'on ne vit jamais, une femme accomplie?
Je l'ai cru cependant, et j'ai fait la folie.
C'est à moi, si je puis, d'éviter tous débats,
De prendre patience, et d'enrager bien bas.

(*Il se met à lire, le coude appuyé sur la table, en sorte que Damon entre sans être aperçu, et s'appuie sur le fauteuil d'Ariste. Ensuite Ariste dit par réflexion et toujours sans le voir :*)

SCÈNE II

ARISTE, DAMON.

ARISTE.

Me voilà justement. C'est la vive peinture
D'un sage désarmé, dompté par la nature.
C'est toi qui le premier, attaquant ma raison,
Sus me faire à longs traits avaler le poison,
Cruel ami; c'est toi dont la langue éloquente
Me fit de cet objet une image charmante :
Tu vantas sa douceur et sa docilité;
Ma confiance en toi fit ma crédulité.

DAMON.

Vous en repentez-vous?

ARISTE, *surpris en l'apercevant.*

Ciel! que viens-je d'entendre?
Est-ce vous?

DAMON.

C'est moi-même.

ARISTE.

A quoi bon me surprendre?

DAMON.

Je ne vous surprends point. Vous me parliez, et moi
Je vous réponds.

ARISTE.

Fort bien. Je vous jure ma foi
Que je me croyais seul.

DAMON.

A mon tour je vous jure
Que je suis fort surpris d'une telle aventure.
Je vois qu en votre esprit me voilà décrié?
Quel crime ai-je donc fait?

ARISTE, *se levant brusquement.*

Vous m'avez marié.

DAMON.

Le mal est-il si grand?

ARISTE.

Il ne devrait pas l'être;
Je m'en flattais du moins.

DAMON.

N'êtes-vous pas le maître?
Si quelque chose ici vous peut blesser l'esprit,
D'y mettre ordre au plus tôt?

ARISTE.

Non; car il est écrit
Qu'un mari doit toujours avoir lieu de se plaindre.
Jusques à ce moment j'avais su me contraindre.
Mais puisque le hasard a trahi mon secret,
Avec vous désormais je serai moins discret.

DAMON.

Je ne vous comprends point.

ARISTE.

Pourquoi?

DAMON.

Le mariage,
Quoi qu'on en puisse dire...

ARISTE.

Est un rude esclavage.

DAMON.

Pour les femmes.

ARISTE.

Bientôt vous aurez votre tour;
Et de ce que je dis vous conviendrez un jour.
Vous verrez qu'un mari qui s'est fait un système
De n'aimer que sa femme, et d'être aimé de même,
Doit, pour se conserver cette félicité,
N'avoir plus de raison, ni plus de volonté.

DAMON.

Pourquoi? Quand une femme est douce et raisonna-
[ble.

ARISTE.

Cent belles qualités rendent la mienne aimable;
Mais elle ne veut point se contraindre pour moi.

DAMON.

Que lui reprochez-vous? Parlez de bonne foi.

ARISTE.

Son indiscrétion, qui me tient en cervelle,
Et me cause à toute heure une frayeur mortelle.
Il semble que ce soit son plaisir favori
De laisser entrevoir que je suis son mari.
Chaque jour elle fait nouvelle connaissance,
Et chaque jour aussi nouvelle confidence,
A des femmes surtout. Jugez si mon secret
N'est pas en bonnes mains.

DAMON.

Je prévois à regret
Que votre intention ne sera pas suivie :
Mais, au fond, pensez-vous que toute votre vie
Vous serez marié sans qu'on en sache rien?

ARISTE.

Plût au ciel!

DAMON.

Et pourquoi?

ARISTE.

C'est qu'un secret lien,
Formé depuis deux ans à l'insu de mon père
M'expose tôt ou tard à sa juste colère.

DAMON.

Deux mots l'apaiseront. Son amitié pour vous...

ARISTE.

Mais je crains sa douleur bien plus que son cour-
[roux.
Vous savez à quel point je l'aime et le respecte :

Ma tendresse pour lui lui deviendra suspecte,
S'il est instruit enfin d'un hymen contracté
Sans son consentement, sans l'avoir consulté.
Ce n'est pas seulement cette délicatesse
Qui m'oblige au secret. Entre nous, ma faiblesse
Est de rougir d'un titre et vénérable et doux,
D'un titre autorisé, du beau titre d'époux,
Qui me fait tressaillir lorsque je l'articule,
Et que les mœurs du temps ont rendu ridicule.
Ce motif, je le sens, n'est pas des plus sensés;
Mais...

DAMON.

C'est avec raison que vous vous dispensez
A tout autre qu'à moi d'en faire confidence;
Et ce serait à vous une grande imprudence,
Si vous n'appuyiez pas sur un autre motif
Dicté par l'intérêt, et bien plus positif,
Celui de ménager un oncle fort avare,
Quoique puissamment riche; assez dur et bizarre
Pour vous déshériter indubitablement,
S'il vous sait marié sans son consentement.
Voilà pour votre femme une raison puissante.

ARISTE.

La rage de parler est encor plus pressante.
Mais ma femme, après tout, n'est pas la seule ici
Qui m'expose à l'éclat et me met en souci :
Sa sœur, plus imprudente, et si capricieuse
Qu'un moment elle est gaie, un moment sérieuse,
Riant, pleurant, jasant, se taisant tour à tour,
Enfin changeant d'humeur mille fois en un jour;
Sa sœur, votre future, et qui, par parenthèse,
Vous donnera tout lieu d'enrager à votre aise,
Me met au désespoir par de fréquents écarts,
Et, de plus, nous amène ici de toutes parts
Un tas d'originaux, d'ennuyeuses commères,
Qui me font avaler cent pilules amères,
Lorsque, pour mon malheur, je vais imprudem-
Pour lui rendre visite à son appartement. [ment
Dès que j'entre on se tait. On se parle à l'oreille,
On sourit. Par degrés le caquet se réveille :
Toutes parlent ensemble; et ce que je comprends
Par leurs discours confus, leurs gestes différents,
C'est que ma belle-sœur, fine et dissimulée,
A mis dans mon secret la discrète assemblée, [jours,
Et que je dois compter que, dans fort peu de

J'aurai pour confidents la ville et les faubourgs.

DAMON.

Je suis au désespoir d'une telle imprudence :
Et je vais de ce pas quereller d'importance
Madame votre femme et votre belle-sœur.

ARISTE.

Non : je crois qu'il vaut mieux leur parler en dou- [ceur.
Mais avertissez bien ma prudente compagne
Qu'elle me forcera de fuir à la campagne,
Et de m'y confiner pour n'en sortir jamais,
Si le secret n'est pas mieux gardé désormais.

DAMON, *avec un souris malin.*

Soit. Mais vous, employez votre art, votre science
A vous mettre en état de prendre patience.

ARISTE, *sur le même ton.*

Et vous, pour m'imiter, et par précaution,
D'avance faites-en bonne provision;
Vous en aurez, ma foi, plus besoin que moi-même :
Je connais Céliante, et je crains...

DAMON.

Moi, je l'aime.
Ses défauts n'auraient rien qui me pût effrayer,
S'il ne s'agissait plus que de nous marier.
Forcé de lui cacher mon nom et ma naissance,
Je vois, sur mon sujet, que sa fierté balance,
Excite son caprice, et lui fait croire enfin
Qu'elle s'abaisserait en me donnant la main.
Mais elle m'aime, au fond ; et si jamais mon frère
Vient à bout d'assoupir la malheureuse affaire
Que je n'ai sur les bras que par un point d'hon- [neur,
Je me ferai connaître à votre belle-sœur.

ARISTE.

Le plus tôt vaut le mieux, croyez-moi

DAMON.

Je vous quitte,
Et vais gronder pour vous Céliante et Mélite.

SCÈNE III

ARISTE.

Je brûle de le voir par l'hymen engagé :
Plus il enragera, mieux je serai vengé.

(Il retourne à sa table, et se remet à lire.)

SCÈNE IV

ARISTE, FINETTE, *qui observe quelque temps Ariste avant que de parler.*

FINETTE.

(*A part.*) (*Haut.*)
Toujours lire! Monsieur, madame votre femme...

ARISTE.

Crie encore plus haut!

FINETTE.

Très-volontiers. Madame
Votre...

ARISTE.

J'ai défendu cent fois, depuis deux ans,
Que jamais ce mot-là fût prononcé céans :
Ne t'en souvient-il pas?

FINETTE.

Oui : mais quand je l'oublie,
Quel tort vous fait cela, monsieur, je vous supplie?

ARISTE.

Premièrement, celui de me désobéir

FINETTE.

Passe.

ARISTE.

Secondement...

FINETTE.

J'enrage. A vous ouïr,
On s'imaginerait que c'est faire un grand crime
De donner à madame un titre légitime.

ARISTE.

Finette!

FINETTE.

Quoi, monsieur?

ARISTE.

Il faudrait m'écouter
Quand je parle.

FINETTE.

Ah! vraiment, qui voudrait s'arrêter
A tous vos beaux discours, et les suivre à la lettre,
Ne cesserait jamais...

ARISTE.

Voulez-vous bien permettre
Que je dise deux mots?

FINETTE.

Quatre, si vous voulez.

ARISTE.

Vous savez qu'un secret...

FINETTE.

Deux ans sont écoulés
Depuis que nous menons une vie équivoque;
Je n'y puis plus tenir, le secret me suffoque.

ARISTE.

Ma patience enfin pourrait bien se lasser.

FINETTE.

C'est conscience à vous que de vouloir forcer,
Pendant deux ans entiers, des femmes à se taire.
Pour moi, j'aimerais mieux vivre en un monastère,
Jeûner, prier, veiller, et parler tout mon soûl.

ARISTE, *se levant.*

Parlez, morbleu! parlez; je ne suis pas si fou
Que de vouloir tenir vos langues inutiles :
Sur un point seulement qu'elles soient immobiles;
Ce n'est que sur ce point que je l'ai prétendu.

FINETTE.

Oui; mais ce point, monsieur, c'est le fruit dé-
Et voilà justement ce qui nous affriande. [fendu;
Parmi vingt bons ragoûts, la plus grossière viande,
Que l'on me défendrait constamment de goûter
Serait le seul morceau qui pourrait me tenter.
Jugez, après cela, si je n'ai pas la rage
De parler librement sur votre mariage.

ARISTE.

Quel travers, quel esprit de contradiction!
Quel fonds d'intempérance et d'indiscrétion!
Voilà les femmes.

FINETTE.

Soit. Mais, telles que nous sommes,
Avec tous nos défauts, nous gouvernons les hommes,
Même les plus huppés; et nous sommes l'écueil
Où viennent échouer la sagesse et l'orgueil.
Vous ne nous opposez que d'impuissantes armes:
Vous avez la raison, et nous avons les charmes.
Le brusque philosophe, en ses sombres humeurs,
Vaincment contre nous élève ses clameurs;
Ni son air renfrogné, ni ses cris, ni ses rides,
Ne peuvent le sauver de nos yeux homicides.
Comptant sur sa science et ses réflexions,
Il se croit à l'abri de nos séductions.

Une belle paraît, lui sourit, et l'agace :
Crac... au premier assaut elle emporte la place.

ARISTE, *à part.*

Voilà précisément mon histoire en trois mots.

FINETTE.

Je brûle de vous voir trois ou quatre marmots
Braillant autour de vous; et vous-même, en cachet-
Jouant à cache-cache, ou bien à climusette. [te,

ARISTE, *à part.*

La friponne a raison de rire à mes dépens,
Et ses discours malins sont remplis de bon sens.
(*Haut.*)
Faisons trêve, de grâce, à tout ce badinage.
Je veux encore un temps cacher mon mariage,
Pour n'être point privé de la succession
D'un oncle dont le bien fait mon ambition.

FINETTE.

Quoi! vous ambitieux? Je vois qu'un philosophe
Est fait comme un autre homme, et de la même
[étoffe.
Et qu'avez-vous donc fait de ces beaux sentiments
Que vous nous étaliez, monsieur, à tous moments?
« Le comble, disiez-vous, de toutes les faiblesses,
« C'est de ne point guérir de la soif des richesses.
« Que cette hydropisie a fait de malheureux!
« Mais pour moi, ma fortune a surpassé mes vœux;
« Un trésor de vertus est le seul où j'aspire,
« Et mon cœur, pour l'avoir, céderait un empire. »
Et zeste, si quelqu'un vous pouvait prendre au mot,
Vous diriez : Serviteur, je ne suis pas si sot.

ARISTE.

Tu te trompes. Je suis dans les mêmes maximes,
Mais je sais leur donner des bornes légitimes;
Et je serais maudit un jour par mes enfants,
Si j'étais philosophe à leurs propres dépens.
Il ne faut rien outrer quand on veut être sage
Je dois leur ménager un puissant héritage.

FINETTE.

Ce motif est louable, il faut vous y tenir.
Mais messieurs vos enfants sont encore à venir.
Peut-être viendront-ils. Cependant...

ARISTE.

Quoi!

FINETTE.

J'augure

Que vous n'aurez jamais grande progéniture.

ARISTE.

Mais je n'ai pas trente ans. A mon âge, je crois...

FINETTE.

On dit qu'on n'a jamais tous les dons à la fois,
Et que les grands esprits, d'ailleurs très-estimables,
Ont fort peu de talent pour former leurs sembla-
[bles.

ARISTE.

Finette a de l'esprit, et s'en sert joliment :
Il faut faire réponse à son doux compliment.
On souffre un temps les airs d'une fille suivante,
Que trop de bonté gâte et rend impertinente :
Elle offense, elle aigrit sans s'en embarrasser;
Un jour elle conclut par se faire chasser.
Je pense que Finette est assez raisonnable
Pour prendre en bonne part cet avis charitable,
Et pour en profiter avec attention;
Sinon, gare l'instant de la conclusion.

FINETTE.

Ce conseil aigre-doux mérite une réplique.
Je vois qu'un philosophe est mauvais politique,
Puisqu'il n'observe pas que c'est être indiscret
Que de chasser quelqu'un qui sait notre secret;
Surtout si ce quelqu'un est d'un sexe qui penche
Au plaisir de jaser et d'avoir sa revanche.

ARISTE.

Ta réplique est très-juste; et les maîtres prudents
Doivent au poids de l'or payer leurs confidents.
(*Il lui donne de l'argent.*)
Voici pour t'apaiser et t'imposer silence.
(*à part.*)
Mon lot est de souffrir, et d'avoir patience.

FINETTE.

Votre secret, monsieur, grandement me pesait;
Mais ceci le rendra plus léger qu'il n'était.
Par vos riches leçons je me sens plus discrète :
Répétez-les souvent, et je serai muette.

ARISTE.

S'il ne tient qu'à cela, je puis compter sur toi?

FINETTE.

Tant que vous paierez bien, je vous reponds de moi.
Mais, à propos, vraiment, j'oubliais de vous dire
Que votre femme... non, que madame désire...

ARISTE.

Madame ?

FINETTE.

Ma maîtresse. Ah! j'y suis, Dieu merci!
Que ma maîtresse donc voudrait venir ici,
Pour vous entretenir sur certaines affaires...

ARISTE.

Nos entretiens de jour sont fort peu nécessaires;
Nous aurons cette nuit le temps de nous parler.
De grâce, empêche-la de venir me troubler;
Pendant une heure ou deux il faut que je médite.

FINETTE.

Cela suffit, je vais vous sauver sa visite.

SCÈNE V

ARISTE.

La douceur et l'argent sont plus persuasifs
Que les raisonnements les plus démonstratifs,
Et ce sont, à mon gré, deux moyens infaillibles
Pour corriger les gens les plus incorrigibles.
La maligne Finette à ma bourse sourit:
Je pourrai gouverner ce dangereux esprit.
Maintenant que je suis plus calme et plus tranquille,
Employons mon loisir à quelque ouvrage utile.

SCÈNE VI

ARISTE, MÉLITE.

ARISTE, *apercevant sa femme.*

Comment! c'est vous?

MÉLITE.

Mon Dieu! d'où vient cette frayeur?
Est-ce donc que ma vue inspire tant d'horreur?

ARISTE.

Eh non! Vous m'êtes chère autant qu'on puisse [l'être :
Mais dans mon cabinet devriez-vous paraître?
Je vous ai fait prier de ne pas y venir.

MÉLITE.

Oui; mais j'avais dessein de vous entretenir
Sur un fait important, auquel il faut mettre ordre.

ARISTE.

De ce que vous voulez rien ne vous fait démordre.

MÉLITE.

Devez-vous me blâmer si je cherche à vous voir?
Je contente mon goût, et je fais mon devoir.

ARISTE.

Le devoir d'une femme est d'être complaisante.

MÉLITE.

Tranchez le mot, mon cher, dites obéissante.
Vous n'aimez d'un mari que son autorité :
Je lui dois immoler toute ma liberté.

ARISTE.

Il n'est point question d'un pareil sacrifice.
Me traiter de tyran, c'est me faire injustice;
J'exige des égards, et non pas des respects :
Cachez notre secret par des soins circonspects.
C'est tout ce que je veux de votre complaisance,
Et vous obtiendrez tout de ma reconnaissance.

MÉLITE.

Vous distraire un moment, est-ce vous offenser?

ARISTE.

Si quelqu'un survenait, que pourrait-il penser?

MÉLITE.

Eh mais! il penserait... Après tout, que m'importe?

ARISTE.

Ciel! peut-on de sang-froid m'assommer de la sorte?
Que vous importe? Eh quoi! pouvez-vous oublier
Le motif qui m'engage à ne rien publier?...
Que dis-je, qui me force à tout mettre en usage
Pour ôter tout soupçon de notre mariage?

MÉLITE.

Cela ne se peut pas.

ARISTE.

Non, si vous en parlez.

MÉLITE.

Pour moi, je m'asservis à ce que vous voulez.
Mais comment empêcher que le monde ne voie?

ARISTE.

Tout va se découvrir.

MÉLITE.

Que j'en aurais de joie!

ARISTE.

Toujours contrarier!

MÉLITE.

Vous avoir pour époux
Est un bonheur pour moi si touchant et si doux,
Il me flatte à tel point, j'en suis si glorieuse,
Que, s'il était connu, je serais trop heureuse.
Si je suis criminelle en marquant ce désir,
Mon crime, je l'avoue, est mon plus grand plaisir.

ARISTE, *à part.*

Me voilà désarmé pour être trop sensible.
L'adresse d'une femme est incompréhensible.

MÉLITE.

Vous me voulez du mal, et je ne sais pourquoi.

ARISTE.

Non; si je suis fâché, ce n'est que contre moi.

MÉLITE.

La raison, s'il vous plaît?

ARISTE.

D'avoir eu la faiblesse
De vous croire discrète, et femme de promesse
Car vous m'aviez promis très-solennellement,
Avant que nous prissions aucun engagement,
Que, tant que je voudrais qu'on en fît un mystère,
Votre sœur en serait seule dépositaire.

MÉLITE.

Il est vrai.

ARISTE.

Toutefois, grâce à vos soins prudents,
Nous avons aujourd'hui nombre de confidents.

MÉLITE.

Accusez-en ma sœur, dont la langue indiscrète
Ne peut tenir longtemps une affaire secrète.
Jamais sur ce sujet je ne vous ai trahi :
Je n'ai jusqu'à présent que trop bien obéi.

ARISTE.

Vous en repentez-vous?

MÉLITE.

Oui.

ARISTE.

Quelle en est la cause?

MÉLITE.

A d'indignes soupçons votre secret m'expose.
Nous demeurons ensemble; et j'apprends tous les jours
Que cela fait tenir d'impertinents discours.
Je n'en murmure pas. De ma seule innocence
Je me fais un rempart contre la médisance;
Et, sacrifiant tout à mon affection,
Je laisse déchirer ma réputation;
Mais, puisqu'à cet excès il faut que j'obéisse,
Je demande le prix d'un si dur sacrifice.

ARISTE.

Eh quoi?

MÉLITE.

C'est que, du moins, le marquis du Lauret,
Ou par vous, ou par moi, sache notre secret.

ARISTE.

Le marquis! Pouvez-vous me tenir ce langage?
C'est l'homme à qui je veux me cacher davantage.
Quoiqu'il soit courtisan, et qu'il ne sache rien,
C'est un sage caché sous un joyeux maintien,
Et qui ne connaît pas de plus grande faiblesse
Que de prendre une femme, et même une maîtresse,
Soutenant qu'il n'est point d'autre félicité
Que d'être, à tous égards, en pleine liberté.
Faut-il vous dire plus? cent fois, en sa présence,
J'ai défendu sa thèse avec tant d'imprudence,
Que, s'il sait une fois que je suis marié,
Par ses traits, en tous lieux, je serai décrié.

MÉLITE.

Quoi donc! doit-on rougir des nœuds du mariage?

ARISTE.

On doit rougir du moins de changer de langage,
De principes, d'humeur, ou soutenir l'affront
D'être tympanisé : je n'en ai pas le front.

MÉLITE.

Cependant il faut bien vaincre cette faiblesse,
Et tout dire au marquis.

ARISTE.

Et quel motif vous presse
De lui déclarer tout?

MÉLITE.

Un jour vous le saurez;
Et ce sera pour lors que vous l'approuverez.

ARISTE.

Sachons donc ce motif.

MÉLITE.

Il est très-raisonnable,
Et, pour ne rien celer, il est indispensable.

ARISTE.

Pourquoi? Vous m'étonnez.

MÉLITE.

Je ne dirai plus rien.

ARISTE.

Poursuivez, je le veux.

MÉLITE.

Vous le voulez? Eh bien!
Ce sage courtisan, ce railleur si terrible,

Qui croit qu'on n'est point sage à moins qu'être in-
[sensible,
Quand il sort de chez vous, ne passe pas un jour
Sans venir me chercher pour me parler d'amour.

ARISTE.

A vous ?

MÉLITE.

A moi.

ARISTE.

Mélite !

MÉLITE.

Eh bien!

ARISTE.

Quelle apparence
Que...

MÉLITE.

J'avais résolu de garder le silence,
De peur de vous commettre avec lui; mais enfin
Sa poursuite me cause un violent chagrin :
Pour la faire cesser, le moyen le plus sage
Est de lui faire part de notre mariage.
Décidez, s'il vous plaît, mais décidez dans peu
Qui de vous ou de moi lui fera cet aveu.
Je vous laisse un moment rêver à cette affaire;
Mais, ce jour expiré, je ne puis plus me taire.

SCÈNE VII

ARISTE.

Attendez... Elle fuit. Quel embarras maudit!
Dois-je donner croyance à ce qu'elle me dit?
Cela ne peut pas être; et le marquis... Je gage
Qu'elle invente ce trait pour... Non; elle est trop
Et je lui ferais tort d'oser la soupçonner. [sage,
Mais enfin que conclure et que déterminer?
Le marquis amoureux! Dans le fond de mon âme,
Je suis ravi... De quoi? qu'il en conte à ma femme?
Cela n'est point plaisant. Mon honneur effrayé...
Mon honneur ! Qu'on est sot quand on est marié!
Allons voir le marquis. Tâchons avec adresse,
De lui faire à moi-même avouer sa faiblesse :
Plus elle sera grande, et moins je le craindrai.
Ensuite il faudra voir quel parti je prendrai.

ACTE DEUXIÈME

Le théâtre représente une salle.

SCÈNE I

CÉLIANTE, FINETTE.

CÉLIANTE.

Le marquis du Lauret va venir?

FINETTE.

Oui, madame.

CÉLIANTE.

Crois-tu qu'il m'aime?

FINETTE.

Non.

CÉLIANTE.

Dans le fond de mon âme
J'en suis au désespoir.

FINETTE.

Oh! je n'en doute pas.
La plus rare beauté n'a pour lui nul appas.

CÉLIANTE.

C'est ce qui me ferait souhaiter sa conquête;
Et j'en viendrais à bout, si je l'avais en tête.
Il est un certain art, que je sais à ravir,
Pour fixer un tel homme et pour se l'asservir.

FINETTE.

Je vous conseille donc de tenter l'aventure.

CÉLIANTE.

Parles-tu tout de bon?

FINETTE.

Sans doute.

CÉLIANTE.

Je te jure
Que bientôt de mes yeux il sentira les coups.
Je veux dès aujourd'hui le voir à mes genoux.

FINETTE.

S'il vous aime une fois, à quoi tend l'entreprise?

CÉLIANTE.

A lui dire pour lors que mon cœur le méprise;
Qu'un grand bien, cent aïeux, un haut rang dans l'État,
Ne peuvent m'imposer à la suite d'un fat.

FINETTE.

Pour fat, il ne l'est point. C'est un homme qui pense
Que le parfait bonheur est dans l'indifférence :
Du reste, auprès du sexe, il est respectueux,
Et se ferait aimer, s'il était amoureux.
Mais je veux qu'il soit tel que vous le voulez croire;
Je trouverais pour vous encore plus de gloire
A vous l'assujettir, à l'aimer tout de bon,
Qu'à vous sacrifier à votre beau Damon.
C'est l'ancien confident, c'est l'ami de mon maître;
Vous l'aimez. Cependant, si je puis m'y connaître,
Vous prétendez en faire un mari complaisant.
En ce cas, le marquis vous conviendrait autant :
Les gens de qualité suivent toujours la mode;
Et tout homme de cour doit être époux commode.
Voilà l'essentiel. Qu'importe qu'un mari
Soit fat, s'il vous permet d'avoir un favori?

CÉLIANTE.

Mais, au fond, tu dis vrai.

FINETTE.

Comment! je vous étale
Tout ce qu'on peut prêcher de plus fine morale.
Rompez avec Damon; j'insiste sur ce point;
N'étant pas gentilhomme, il ne vous convient point.

CÉLIANTE.

Tu te trompes, Finette; et, malgré l'apparence,
Mon cœur me dit qu'il est d'une illustre naissance,
Et que, par des raisons que nous saurons un jour...

FINETTE.

Ah! voilà justement de vos romans d'amour.
Pour moi, je le connais. Sa tendresse empressée
N'est que le pur effet d'une âme intéressée.
Une tante, en mourant, vous a laissé des biens
Dont il espère un jour rehausser ses moyens.
Voilà ce qui le rend si soumis, si facile :
Mais osez l'épouser, il sera moins docile.

CÉLIANTE.

J'entre dans tes raisons, et je les applaudis;
Je me suis dit cent fois tout ce que tu me dis.
Depuis plus de deux ans, avec un soin extrême,
J'élude mon penchant, et le combats moi-même;
J'ai maltraité souvent un amant trop aimé;
Contre lui mon orgueil s'est hautement armé
Enfin, pour me guérir, je me suis exilée :

Tout cela vainement; je suis ensorcelée.
Attends.

FINETTE.

Quoi?

CÉLIANTE.

Je me sens aujourd'hui d'une humeur
A le désespérer.

FINETTE.

Quelque bonne vapeur
Vous serait à présent d'un secours admirable.
Quand vous extravaguez, vous êtes raisonnable.

CÉLIANTE.

Je ne me suis jamais trouvé tant de raison.

FINETTE.

Que Damon ne vient-il! Mais vous ferez l'oison
Sitôt qu'il paraîtra.

CÉLIANTE.

J'excite mon courage
A lui faire au plus tôt quelque sensible outrage.
Prête-moi ton secours pour m'y déterminer;
Traitons quelque sujet propre à me chagriner :
Parle-moi de ma sœur.

FINETTE.

Eh bien donc, ma maîtresse,
De notre philosophe a lassé la tendresse.
Il s'est abandonné, pour la première fois,
A des vivacités qui, comme je prévois,
Pourront dégénérer en aigreur très-fâcheuse,
Et rendre, quelque jour, votre sœur moins heu-
Cela vous déplaît-il? [reuse.

CÉLIANTE.

Non : tu me fais plaisir.
Un doux ravissement est prêt à me saisir.
Le bonheur de ma sœur excitait mon envie,
Et fait depuis deux ans le malheur de ma vie.

FINETTE.

Enragez donc, madame, et pestez bravement;
Leur querelle a produit un raccommodement
Si tendre, si touchant, et si rempli de charmes,
Que notre philosophe en a versé des larmes.
Et moi qui parle, moi, je ne puis y penser
Sans sentir que mes yeux sont tout prêts d'en verser.
(*Elle pleure.*)

CÉLIANTE.

Ils s'aiment donc toujours?

FINETTE.

Plus que jamais, madame.
Mon maître est à présent l'esclave de sa femme.

CÉLIANTE.

Le sot!

FINETTE.

Plus elle prend le ton d'autorité,
Et plus, depuis une heure, il en est enchanté.

CÉLIANTE.

Je n'y puis plus tenir. Par quel charme Mélite
Triomphe-t-elle ainsi d'un homme de mérite?
S'il était mon mari, comme je le voudrais,
Plus il serait soumis, plus je l'approuverais.
Mais avoir pour ma sœur une telle faiblesse,
C'est un aveuglement qui me choque et me blesse.
J'en crève de dépit, et j'en suis en fureur.

FINETTE.

Ferme. Comment Damon est-il dans votre cœur?

CÉLIANTE.

Comme un monstre.

FINETTE.

Fort bien. Le voici, ce me semble :
Il vient fort à propos, et je vous laisse ensemble.

(*Céliante, aussitôt que Finette est sortie, va se placer nonchalamment sur une chaise, et se met à rêver.*)

SCÈNE II

CÉLIANTE, DAMON.

DAMON, *regardant Céliante quelque temps sans qu'elle fasse semblant de l'apercevoir.*

Vous voulez être seule, à ce que je puis voir?

CÉLIANTE.

Vous auriez dû d'abord vous en apercevoir :
Mais vous ne sentez rien.

DAMON.

Quoique je vous ennuie,
Je ne puis me résoudre...

CÉLIANTE, *d'un air dédaigneux.*

A moins qu'on ne vous fuie,
On ne saurait jamais se défaire de vous.

DAMON, *à part.*

Elle est dans ses grands airs, il me faut filer doux.

(*Il s'assied dans un coin.*)

CÉLIANTE, *vivement*

Je veux que vous sortiez.

DAMON.

Soit ; mais daignez m'apprendre
Pourquoi.

CÉLIANTE, *reprenant l'air dédaigneux.*

Je n'ai, je pense, aucun compte à vous rendre.

DAMON.

J'en demeure d'accord : mais si ma vive ardeur
M'engage...

CÉLIANTE, *se levant brusquement.*

Ah! vous allez lâcher quelque fadeur.

DAMON.

Je ne dirai plus rien.

CÉLIANTE.

Ma vive ardeur m'engage
Ne me tenez jamais ce doucereux langage :
Il me fait mal au cœur, je vous en avertis.
Votre goût et le mien sont bien mal assortis.
Ma vive ardeur!

DAMON, *à part.*

Il faut lui passer son caprice.

CÉLIANTE.

Vous prétendez, je crois, me traiter en novice?

DAMON.

Mon Dieu! non : je sais bien que vous ne l'êtes pas.

CÉLIANTE.

Qu'entendez-vous par là? Sortez.

DAMON.

Tout de ce pas
Je vais me retirer.

CÉLIANTE, *le retenant.*

Non, non; je me ravise.
On ne dit point en face une telle sottise
Sans avoir le dessein de rompre absolument.
Nous y procéderons dans un petit moment :
Mais je veux qu'avant tout votre bouche m'explique
Ce que vous entendez par le trait satirique
Qu'avec un fier souris vous m'avez décoché.

DAMON.

C'est vous qui, malgré moi, me l'avez arraché.
Vous croyez que je veux vous traiter en novice;
Moi je vous désabuse, et je vous rends justice.

CÉLIANTE.

Et comment?

DAMON.

En disant que vous ne l'êtes point.

CÉLIANTE.

Mais que voulez-vous dire? Expliquez-moi ce point.

DAMON.

Je veux dire... Eh! parbleu, cela s'entend de reste.

CÉLIANTE.

Vous ne valez rien.

DAMON.

Moi?

CÉLIANTE.

Mon Dieu, qu'il est modeste!
C'est lui qu'il faut traiter en novice.

DAMON, *en riant.*

Entre nous,
Madame, je le suis au même point que vous.

CÉLIANTE, *avec fureur.*

Ah! je ne puis souffrir un tel excès d'outrage.
Vous m'en ferez raison.

DAMON.

C'est à quoi je m'engage.

CÉLIANTE.

Au plus tôt.

DAMON.

A l'instant.

CÉLIANTE.

Et de quelle façon?

DAMON.

Quoique vous m'appeliez pour vous faire raison,
Je vous laisse le choix du temps, du lieu, des armes:
Mais, comme vous pourriez m'éblouir par vos char-
Pour rendre tout égal, ne conviendrez-vous pas [mes,
De choisir une nuit pour vider nos débats?
Vous riez?

CÉLIANTE.

Oui, je ris, quoique fort en colère.
Cette saillie est bonne, et ne peut me déplaire.
(*Elle rit plus fort.*)

DAMON.

Je suis ravi de voir par votre procédé,
Que notre différend sera bientôt vidé.

CÉLIANTE, *reprenant un air sérieux.*

Non, monsieur. Je vous jure une haine éternelle.

DAMON, *à part.*

Dans sa bizarrerie elle est toujours nouvelle;

Mais je sais le moyen de la faire finir.
(*à Céliante.*)
Je vois que mon pardon ne se peut obtenir,
Quoiqu'à dire le vrai j'ignore par quel crime
J'allume votre haine et je perds votre estime.
Mes soupirs, mes respects ne font que vous lasser.
Les inclinations ne se peuvent forcer :
Je le sens, j'en mourrai ; mais, pour votre supplice,
Cruelle, après ma mort vous me rendrez justice.
Vous me regretterez quand vous ne m'aurez plus,
Et vous serez en proie aux regrets superflus.
Adieu.

CÉLIANTE, *s'attendrissant.*

Damon, Damon!

DAMON, *la regardant tendrement.*

O trop funestes charmes!

CÉLIANTE.

Le traître m'attendrit, et m'arrache des larmes.
Écoutez.

DAMON.

Non, je veux que vous me regrettiez,
Et je vous laisse.

CÉLIANTE.

Et moi je veux que vous restiez.

DAMON.

Je demeurerai donc; mais c'est par complaisance.

CÉLIANTE.

Par complaisance?

DAMON.

Ou bien par pure obéissance;
Tout comme il vous plaira.

CÉLIANTE.

Je suis au désespoir!

DAMON.

De quoi?

CÉLIANTE.

De ne pouvoir me passer de vous voir.
Je voudrais vous haïr... autant que je vous aime.

DAMON.

Hélas! vous le pourrez sans une peine extrême.
Vous venez de jurer de me haïr toujours.

CÉLIANTE.

Ah! comme je mentais!

DAMON.

Quel étrange discours!

Jurer de me haïr, quand, soigneux de vous plaire,
Je...

CÉLIANTE.

Tenez, je vous jure à présent le contraire.

DAMON.

Auquel des deux serments croirai-je, par hasard?

CÉLIANTE.

Au dernier : c'est le seul où mon cœur ait eu [part.

DAMON.

Parlez-vous tout de bon?

CÉLIANTE.

Oui, je vous le proteste,
L'esprit a commencé, le cœur a fait le reste.
Mon esprit vous outrage, et mon cœur s'attendrit.

DAMON.

Croyez donc votre cœur et jamais votre esprit.
Mais encor, dites-moi par quel caprice étrange
Votre esprit contre moi se gendarme.

CÉLIANTE.

Il se venge
De ce qu'il ne peut pas régler mes sentiments :
Il m'inspire souvent de certains mouvements
Qui suspendent l'effet du penchant qui m'entraîne,
Et tiennent du mépris et même de la haine.
Vous êtes soutenu par l'inclination,
Mais souvent maltraité par la réflexion.

DAMON.

En voulant m'obliger, vous me faites injure.
J'ai donc bien des défauts dont votre esprit mur- [mure?

CÉLIANTE.

Des défauts! des défauts! Je ne finirais point,
Si je voulais à fond examiner ce point.

DAMON.

Cette discussion n'est pas fort nécessaire.

CÉLIANTE.

Premièrement, monsieur, sous un air très-sincère,
Vous êtes faux, rusé, malin comme un démon.

DAMON.

Je pense...

CÉLIANTE.

Écoutez-moi, cela vaut un sermon.
De plus, vous vous croyez un mérite suprême,
Et vous n'estimez rien à l'égal de vous-même :
Vous vous raillez sous main de vos meilleurs amis,

Quoique toujours près d'eux complaisant et soumis :
Votre intérêt vous guide, et seul vous détermine ;
Chez vous, en grand secret, l'amour-propre domine :
Quand vous n'êtes point vu, vous courez au miroir,
Et vous vous régalez du plaisir de vous voir.
Ce portrait-là n'est pas fort à votre avantage ;
Mais, malgré vos défauts, je vous aime à la rage.

DAMON.

Quoique vous m'accusiez ici de fausseté,
Oserais-je imiter votre sincérité ?

CÉLIANTE.

Fort bien.

DAMON.

Vous êtes belle, aimable, généreuse,
Mais vous êtes hautaine, inquiète, envieuse :
Le bonheur du prochain vous cause de l'ennui,
Et vous amaigrissez de l'embonpoint d'autrui :
Vous avez de l'esprit, mais souvent il s'égare ;
Il vous rend d'une humeur inconstante et bizarre :
Toute femme qui plaît vous trouve en son chemin ;
Et vos yeux font la guerre à tout le genre humain.
Votre sincérité, dont vous faites parade,
N'est jamais que l'effet d'une brusque incartade ;
Sans choix, tout est pour vous matière à discourir,
Et le moindre secret vous fatigue à mourir.
Ce portrait-là n'est pas fort à votre avantage ;
Mais, malgré vos défauts, je vous aime à la rage.

CÉLIANTE.

Vous m'aimez ?

DAMON.

Que le ciel m'écrase en ce moment,
S'il fut jamais, madame, un plus fidèle amant.
Bien que quelques défauts obscurcissent vos char-
[mes,
Mon cœur, trop prévenu, n'en conçoit point d'a-
[larmes.

CÉLIANTE.

Pour moi, j'en suis frappée ; ils m'alarment pour
[vous.
Vous me connaissez trop pour être mon époux :
On ne m'aura jamais sans me croire parfaite.

DAMON.

Eh bien ! vous l'êtes donc. Êtes-vous satisfaite ?

CÉLIANTE.

Non, ce fade retour ne saurait me toucher.

DAMON.

J'ai voulu badiner, et non pas vous fâcher.

CÉLIANTE.

Puis-je compter encor sur votre complaisance?

DAMON.

Sans doute.

CÉLIANTE.

Pour jamais évitez ma présence.

DAMON.

Vous raillez.

CÉLIANTE.

Point du tout. Partez dès ce moment;
Ou je ne réponds pas de mon emportement.

SCÈNE III

CÉLIANTE.

Traître, de mes vertus tu fais un beau trophée!
S'il dit vrai, je suis folle et coquette fieffée.
Pour folle, je le suis, puisque j'ai pu l'aimer.
Mais quoi! n'est-il pas fait pour plaire et pour [charmer.
Cela n'est que trop vrai, c'est ce qui me désole :
Si je l'ai tant aimé, je ne suis donc pas folle.
Pour coquette, voyons, le suis-je? Franchement,
Ce qu'il dit là-dessus n'est pas sans fondement.
Je le sens; mais, au fond, est-ce un reproche à [faire?
Quoi! peut-on être femme, et ne pas vouloir plaire?
Toute femme est coquette, ou par raffinement,
Ou par ambition, ou par tempérament.
Je suis, ajoute-t-il, inquiète, envieuse.
J'ai grand tort d'enrager de voir ma sœur heureuse,
Et, moins belle que moi, posséder un époux
Qui ne devait jamais balancer entre nous?
J'ai de l'orgueil? Eh bien! suis-je si criminelle?
Peut-on n'être pas fière, et savoir qu'on est belle?
Je suis indiscrète? Oui, quelque chose à peu près :
Mais mon sexe est-il fait pour garder des secrets?
Enfin, je suis bizarre et d'un caprice extrême?
Rien n'est plus ennuyeux qu'être toujours la même.
Ainsi, monsieur Damon, tout pesé comme il faut,
Vous êtes un menteur, et je n'ai nul défaut.

SCÈNE IV

MÉLITE, CÉLIANTE.

MÉLITE.

Nul défaut? Cet éloge est assez magnifique.
Vous ne faites pas mal votre panégyrique.

CÉLIANTE.

En êtes-vous contente?

MÉLITE.

Assurément.

CÉLIANTE.

Fort bien :
Quand je ferai le vôtre, il n'y manquera rien.

MÉLITE, *en souriant.*

Vous me peignez souvent, mais c'est d'une autre [sorte.

CÉLIANTE.

Je dis ce que je crois; la vérité m'emporte.

MÉLITE.

Il n'est rien de si beau que la sincérité :
Mais souvent ce qu'on croit n'est pas la vérité.

CÉLIANTE.

De semblables erreurs je ne suis point capable;
Je ne crois jamais rien qui ne soit véritable.

MÉLITE.

Cependant vous croyez n'avoir aucun défaut.

CÉLIANTE.

C'est ce qu'en un besoin je prouverais bientôt.

MÉLITE.

Comment?

CÉLIANTE.

En faisant voir aisément, ce me semble,
Qu'en tout point, vous et moi, nous différons en- [semble.

MÉLITE.

Si votre caractère est différent du mien,
Je crois que contre moi cela ne conclut rien.

CÉLIANTE.

Vous croyez imposer par votre orgueil modeste;
Mais, malgré vos replis, on vous connaît de reste.

MÉLITE.

Plus je me fais connaître, et plus on est content :
Bien d'autres que je sais n'y gagneraient pas tant.

CÉLIANTE.

Vous vous targuez beaucoup d'avoir assez d'adresse
Pour mener un mari dont on plaint la faiblesse.

MÉLITE.

Je tâche de lui plaire; il reconnaît ce soin :
C'est tout mon art. Le vôtre irait un peu plus loin.

CÉLIANTE.

Vous êtes, je l'avoue, une fine hypocrite.
Vous ne l'avez charmé que par un faux mérite.

MÉLITE.

Le vôtre si solide, et par vous si vanté,
A manqué sa conquête, et s'en était flatté.

CÉLIANTE.

Qui? moi? je l'ai manquée? Ah! quelle impertinence!
Il n'a tenu qu'à moi d'avoir la préférence.

MÉLITE.

Vous êtes mon aînée, et vous ne l'eûtes pas.

CÉLIANTE.

C'est que cette conquête eut pour moi peu d'appas.

MÉLITE.

Cependant mon bonheur vous rend un peu jalouse.
Vous m'aimiez comme sœur, vous haïssez l'épouse...

CÉLIANTE.

D'un sot.

MÉLITE.

De votre part rien ne doit m'étonner;
Mais ce dernier trait-là ne se peut pardonner.
Vous sortirez d'ici, si vous osez poursuivre.

CÉLIANTE.

Volontiers. Avec vous je ne saurais plus vivre.
Vous m'outrez, m'excédez; mais de tous vos mépris
Je me ferai raison, eussiez-vous vingt maris.

SCÈNE V

ARISTE, *un livre à la main;* MÉLITE, CÉLIANTE.

CÉLIANTE *le tire par le bras, et lui fait tomber son livre.*

Ah! monsieur, vous voilà? Je m'en vais vous apprendre
Des choses qui devront sans doute vous surprendre.
(*Elle crie haut.*)
Votre femme...

ARISTE.

Eh! mon Dieu! laissons ce titre-là.
Nous sommes si souvent convenus de cela.

CÉLIANTE.

Ah! trêve, s'il vous plaît, à la délicatesse.

MÉLITE.

Si pour moi d'un mari vous avez la tendresse,
Vous devez...

ARISTE.

D'un mari! C'est fort bien commencé.
De grâce, que ce mot ne soit plus prononcé.
Mais de quoi s'agit-il? Sur quelque bagatelle
Sans doute vous venez d'avoir une querelle?

MÉLITE.

Bagatelle, monsieur!

CÉLIANTE.

Bagatelle est fort bon!

MÉLITE.

Ariste, puisqu'il faut vous nommer de ce nom,
Vous saurez que ma sœur...

CÉLIANTE.

Apprenez que Mélite...

ARISTE.

Oh! vous avez raison toutes deux.

MÉLITE.

Il m'irrite
Par son sang-froid.

CÉLIANTE.

Raillez un peu plus à propos.
Il s'agit...

ARISTE.

Il s'agit que l'on vive en repos.
Je n'examine point le fond de la querelle :
Un éclaircissement souvent la renouvelle.
Mais, pour l'amour de moi, demandez-vous pardon.

CÉLIANTE.

Moi, qu'elle veut contraindre à quitter la maison?

ARISTE.

Avez-vous pu, Mélite, avoir cette pensée?

MÉLITE.

Pouvez-vous m'en blâmer, lorsque j'y suis forcée?

ARISTE.

Et par qui?

MÉLITE.

Par ma sœur. Elle ose s'oublier,
Devant moi, jusqu'au point de vous injurier.

ARISTE.

Si ce n'est que cela, remettez-vous, mesdames :
Je ne m'offense point des injures des femmes.

MÉLITE.

Vous nous traitez, monsieur, avec bien du mépris!

CÉLIANTE.

Les femmes valent bien messieurs les beaux esprits.

MÉLITE.

Rien n'est digne de vous, s'il n'est pris dans un [livre.

CÉLIANTE.

Fréquentez notre sexe, et vous saurez mieux vivre.

ARISTE.

Me voilà bien! C'est moi qu'on querelle à présent.
Quoi! vous me prenez donc pour un mauvais plai-
Si je passe aisément les injures des femmes, [sant?
Je déclare que c'est par respect pour les dames.
Ne vous regardez plus d'un œil si courroucé,
Et dites-moi comment l'affaire a commencé.

MÉLITE, *après avoir un peu rêvé.*

Demandez-le à ma sœur.

CÉLIANTE.

Non; dites-le vous-même.

MÉLITE.

Je ne m'en souviens pas.

CÉLIANTE.

Ni moi.

ARISTE.

Bon; ce problème
Ne m'embarrasse plus. Le fait est clair. Je voi
Que vous vous querellez, et ne savez pourquoi.
Ainsi donc je conclus en fort peu de paroles
Qu'il faut faire la paix, ou que vous êtes folles.

MÉLITE.

Vous pourriez nous parler en des termes plus doux.

CÉLIANTE, *vivement.*

La plus folle des deux est plus sage que vous.

ARISTE.

Oh bien! querellez donc, si cela peut vous plaire.

CÉLIANTE, *gravement.*

Je querelle, monsieur, quand je suis en colère,
Mais de sang-froid, jamais.

ARISTE.

Ma foi, vous avez tort
Car vos vivacités me divertissaient fort: [grâces...
L'une et l'autre y mettait tant d'esprit, tant de
Allons, ranimez-vous; êtes-vous déjà lasses?

CÉLIANTE.

Divertissez monsieur!

MÉLITE.

Le joli passe-temps!

CÉLIANTE.

Vous n'aurez pas l'honneur de rire à nos dépens,
Et nous ferons la paix.

MÉLITE.

J'en avais peu d'envie;
Mais je me raccommode, et pour toute ma vie.

CÉLIANTE.

Touchez là.

MÉLITE.

Volontiers.

ARISTE.

Ah! c'est trop vous venger.

CÉLIANTE.

Tant mieux.

ARISTE.

Embrassez-vous pour me faire enrager.

CÉLIANTE.

Oui-da, de tout mon cœur.

MÉLITE.

Moi de même.

ARISTE.

Courage!
Et moi, pour vous montrer à quel point j'en enrage,
Je vais, dans mon transport, vous baiser toutes deux.

CÉLIANTE.

Le traître!

MÉLITE.

Il nous trompait.

ARISTE.

Oui, vous comblez mes vœux.

(*Il les embrasse l'une après l'autre. Géronte, qui entre dans le moment, s'arrête pour contempler Ariste; aussitôt qu'il parle, les deux sœurs s'enfuient.*)

SCÈNE VI

ARISTE, GÉRONTE.

GÉRONTE.

Appuyez, mon neveu; vous faites des merveilles.

ARISTE, *demeurant immobile, sans regarder Géronte.*

Ah, bon Dieu! quelle voix a frappé mes oreilles!
C'est mon oncle lui-même : autre surcroît de maux.

GÉRONTE.

Je suis fâché, vraiment, de troubler vos travaux.
Vous philosophez bien. Qui sont ces créatures?

ARISTE.

Mon oncle, s'il vous plaît, supprimez les injures.
Ce sont...

GÉRONTE.

Quoi?

ARISTE, *à part.*

Je ne sais que lui dire.

GÉRONTE.

Morbleu!
Achevez donc.

ARISTE.

Et vous, modérez votre feu:
Je vous l'ai dit cent fois, votre bile s'échauffe...

GÉRONTE.

Vous êtes un fripon, monsieur le philosophe;
Vous voulez éluder un éclaircissement:
Mais il faut me répondre, et positivement.

ARISTE.

Oui, je vous répondrai, la chose m'est facile:
Mais je voudrais vous voir d'une humeur plus tran-
[quille.

GÉRONTE.

Ventrebleu!

ARISTE.

Doucement, ou je ne dirai mot.
Il faut...

GÉRONTE.

Prétendez-vous me traiter comme un sot?

ARISTE.

Non; vous avez, mon oncle, un esprit vif et juste;
Vous jouissez encor d'une santé robuste;
Vous avez de gros biens.

GÉRONTE.

Ah!

ARISTE.

Vous êtes d'un sang
Qui peut vous égaler aux gens du plus haut rang.

GÉRONTE.

Répondez-moi.

ARISTE.

De plus, vous avez l'avantage
De n avoir point d'enfants, de goûter le veuvage.

GÉRONTE.

Au fait.

ARISTE.

Et de jouir de cette liberté
Qui des gens de bon sens fait la félicité.

GÉRONTE.

Bourreau!

ARISTE.

Votre neveu vous respecte et vous aime;
Cependant, au milieu de ce bonheur extrême...

GÉRONTE.

Ce traître de neveu, qui m'aime et me chérit,
Par son maudit caquet me fait tourner l'esprit.

ARISTE.

Mais...

GÉRONTE.

Dis encore un mot, et je te déshérite.

ARISTE.

Je m'en vais, puisque enfin mon discours vous ir-
GÉRONTE. [rite.
Non : il faut m'éclaircir, et m'apprendre à l'instant
Qui sont ces belles.

ARISTE.

Soit; je vous rendrai content.
Elles sont sœurs.

GÉRONTE.

Ensuite?

ARISTE, *ayant un peu rêvé.*

Elles sont de Bretagne.

GÉRONTE.

Fort bien.

ARISTE.

Elles partaient pour aller en campagne;
Et fort innocemment... je leur disais adieu,
Quand vous êtes venu nous surprendre en ce lieu.
Voilà tout.

GÉRONTE.

Hom! je viens pour affaire importante,
Et qui sera pour vous assez réjouissante.

ARISTE.

Le fait, en quatre mots; j'ose vous en prier,
Mon oncle.

GÉRONTE.

Mon neveu, je viens vous marier.

ARISTE.

Me marier?

GÉRONTE.

Sans doute. Est-ce vous faire injure?

ARISTE.

Non pas; mais...

GÉRONTE.

Qui plus est, j'amène la future.

ARISTE.

Et qui?

GÉRONTE.

Ma belle-fille.

ARISTE, *à part.*

Ah! me voilà perdu.

GÉRONTE.

Quoi! vous êtes fâché, si j'ai bien entendu?

ARISTE.

Point.

GÉRONTE.

Le parti n'est pas de ceux que l'on méprise...

ARISTE.

Il est vrai; mais, mon oncle, excusez la surprise...

GÉRONTE.

J'arrive de ma terre. Entrons un peu chez vous :
Nous parlerons à fond quand j'aurai bu deux coups.

SCÈNE VII

ARISTE.

Que vais-je devenir? Je souffre le martyre.

SCÈNE VIII

ARISTE, FINETTE.

FINETTE.

Le marquis du Lauret tantôt vous a fait dire,
Monsieur, ayant appris à son retour chez lui
Que vous l'aviez cherché, qu'il viendrait aujourd'hui
Dîner avec vous.

ARISTE.

Bon! Voici nouvelle affaire.
Qu'on aille l'avertir...

FINETTE.

Il n'est pas nécessaire.

ARISTE.

Comment?

FINETTE.

Il est céans.

ARISTE.

Faites-lui donc savoir
Que mon oncle...

FINETTE.

Attendant que vous puissiez le voir,
Il est venu, monsieur, visiter ma maîtresse.

ARISTE.

Est-il chez elle?

FINETTE.

Oui, oui. Le bon marquis s'empresse
A lui conter fleurette : il lui fait les yeux doux,
Et même devant elle il s'est mis à genoux ;
Le tout par passe-temps, je n'en fais aucun doute;
Car vous le connaissez.

ARISTE, *d'un ris forcé.*

(*à part.*) (*à Finette.*)
Oui, oui, j'enrage. Écoute.
Va lui dire à l'instant... Non, non, ne lui dis rien;
Car il faut qu'avec lui j'aie un long entretien,
Et plus tôt que plus tard. Je m'en vais donc me [rendre...

FINETTE.

Étant avec madame, il peut bien vous attendre :
Il ne s'ennuiera point.

ARISTE.

Je le crois en effet;
Mais je veux lui parler.

FINETTE.

Où?

ARISTE.

Dans mon cabinet.

SCÈNE IX

ARISTE.

Ma situation est-elle assez cruelle?
Si je n'en deviens fou, je l'échapperai belle.

ACTE TROISIÈME

SCÈNE I

LE MARQUIS.

Oui, cet oncle d'Ariste est un original.
Jamais homme ne fut plus grossier, plus brutal.
Je n'y saurais tenir. Son humeur intraitable,
Avec beaucoup d'esprit le rend insupportable.
Le flegme du neveu vient de se surpasser,
Et sa philosophie a lieu de s'exercer.
Retournons chez Mélite, en attendant qu'Ariste
Se soit débarrassé d'un entretien si triste.
Mais le voici.

SCÈNE II

ARISTE, LE MARQUIS.

ARISTE.

Marquis, vous m'excusez, je croi?
Si mon oncle indiscret...

LE MARQUIS.

Vous moquez-vous de moi?
Je n'ai que trop senti votre embarras extrême :
J'entrais dans votre peine aussi bien que vous-[même.

ARISTE.

Me venir relancer jusqu'en mon cabinet!
Crier! nous interrompre! et vous brusquer tout net.
Je ne puis y penser sans en mourir de honte.

LE MARQUIS.

Avez-vous conclu?

ARISTE.

Non; nous sommes loin de compte.
Avec sa belle-fille il prétend me lier.

LE MARQUIS.

Vous n'êtes pas si sot que de vous marier.
Que la philosophie est un grand avantage!
Personne mieux que vous n'en a su faire usage.

ARISTE, *à part.*

Il me raille; aurait-il découvert mon secret?
(*au marquis.*)
Il est vrai que souvent, d'un ton fort indiscret,

Sur les pauvres maris j'ai lancé la satire.

LE MARQUIS.

Comment! en leur faveur voulez-vous vous dédire?

ARISTE.

Oui; leur état commence à me faire pitié!

LE MARQUIS.

Ah! mon pauvre garçon, seriez-vous marié? [croire,
Il court de certains bruits... Mais je ne puis les
Et j'ai querellé ceux qui forgeaient cette histoire.

ARISTE.

Et vous avez bien fait; je vous suis obligé.

LE MARQUIS.

Je ne saurais souffrir de vous voir outragé.

ARISTE.

Outragé, dites-vous? Quelle est votre pensée?
Ma réputation serait-elle blessée,
Si je...

LE MARQUIS.

Votre sagesse a fait un tel éclat
Vous avez si souvent loué le célibat,
Vous avez tant raillé, déploré la folie
De tout homme d'esprit qui pour jamais se lie,
Vous avez en public si hautement fait vœu
De vivre philosophe et garçon, que, pour peu
Qu'il vous soupçonne enfin d'avoir fait le contraire,
Avec tout ce public vous aurez une affaire :
Filles, femmes, maris, toutes sortes de gens,
A la ville, à la cour, vont rire à vos dépens.

ARISTE.

(*à part.*)

Ils auraient bien raison. Je suis mort, s'il découvre
Que je suis marié.

LE MARQUIS.

Vous voyez que je m'ouvre
Librement avec vous.

ARISTE.

Oui, je le vois fort bien.

LE MARQUIS.

Mélite est votre amie, et rien de plus?

ARISTE.

Non, rien.

LE MARQUIS.

Je l'ai toujours bien dit; et je soutiens encore
Qu'on peut vous avouer qu'on l'aime, qu'on l'adore.

ARISTE, *d'un air embarrassé.*

(*à part.*)
Eh! mais... comme on voudra. Quel horrible tour-
LE MARQUIS. [ment!
Je vais donc vous parler tout naturellement.
Je l'aime.

ARISTE.

Vous riez?

LE MARQUIS.

Je l'adore.

ARISTE.

Quel conte!

LE MARQUIS.

Je dis vrai.

ARISTE.

Mais tant pis; et pour vous j'en ai honte.
Nous sommes, vous et moi, dans un cas tout pareil.
Fuyez Mélite.

LE MARQUIS.

Non; d'un si sage conseil,
Cher ami, je ne puis désormais faire usage.
J'aime jusqu'à vouloir... brusquer le mariage.

ARISTE.

On se rira de vous, et moi tout le premier.

LE MARQUIS.

D'un grand bien, d'un grand nom, je suis seul hé-
De choisir un parti ma famille me presse: [ritier;
Ces prétextes sauront excuser ma faiblesse.
Et d'ailleurs je suis homme à rire effrontément
Avec ceux qui riront de cet événement...
Trêve donc d'arguments. La chose est résolue,
Et, si vous m'appuyez, sera bientôt conclue.

ARISTE.

Qui? moi, vous appuyer!

LE MARQUIS.

Oui; j'ai compté sur vous

ARISTE, *d'un ton en colère.*

Vous avez très-mal fait.

LE MARQUIS.

D'où vous vient ce courroux?
Mélite à vos conseils me paraît si soumise...

ARISTE.

Je ne veux point aider à faire une sottise.

LE MARQUIS.

Voici Mélite. Au moins ne la détournez point
De m'épouser.

ARISTE.

Oh! non; je vous promets ce point.

SCÈNE III

ARISTE, LE MARQUIS, MÉLITE.

MÉLITE, *à part.*

Je brûle de savoir s'il a fait confidence
Du secret au marquis.

LE MARQUIS, *à Mélite.*

J'ai rompu le silence,
Madame, et j'ai tout dit à cet ami commun.

MÉLITE.

Et quoi?

LE MARQUIS.

Notre secret.

MÉLITE.

Nous n'en avons aucun,
Vous et moi. Vous m'aimez, si je veux vous en croire;
Je ne vous aime point : voilà toute l'histoire.

ARISTE, *à Mélite.*

Vous ne la chargez pas d'ornements superflus.

MÉLITE, *au marquis.*

Avez-vous quelque chose à lui dire de plus?
Parlez.

ARISTE.

Ne cachez rien.

MÉLITE.

Qu'avez-vous à répondre?

LE MARQUIS.

Bien des choses.

MÉLITE.

Voyons.

LE MARQUIS, *à Mélite.*

Et, pour ne rien confondre,
Je m'en vais commencer par vous parler de lui.
J'ai soupçonné longtemps, même jusque aujourd'hui,
Qu'il vous aimait, madame, et qu'en secret peut-[être
Il prétendait à vous; mais il m'a fait connaître
Qu'à la philosophie uniquement soumis,
Il n'avait que l'honneur d'être de vos amis.
Cet aveu qu'à moi-même il vient ici de faire

Me rendra désormais un peu plus téméraire...
(*Mélite, pendant que le marquis parle, regarde Ariste en levant les épaules; Ariste lui fait signe de se taire.*)

MÉLITE, *bas, à Ariste.*

Vous l'entendez.

ARISTE, *à Mélite.*

Paix donc.

LE MARQUIS, *à Mélite.*

Si c'est témérité
Que de vous immoler jusqu'à ma liberté,
Que de vous protester que mon cœur ne respire
Que pour vivre à jamais sous votre aimable empire..
(*Mélite veut parler, et Ariste lui fait signe de se taire.*)

MÉLITE, *bas, à Ariste.*

Quoi!...

LE MARQUIS.

Que de vous offrir et ma vie et mes biens,
Et de m'unir à vous par d'éternels liens,
Recevez donc enfin mes vœux et mon hommage.
(*Il se jette aux genoux de Mélite.*)

ARISTE, *à part.*

Je joue ici vraiment un joli personnage!

MÉLITE, *au marquis.*

Levez-vous, finissez, ou je sors à l'instant.

LE MARQUIS.

C'est donc là tout le prix d'un amour si constant?

MÉLITE, *à Ariste.*

Vous pouvez endurer?...

ARISTE, *bas, à Mélite.*

Contraignez-vous, de grâce.
(*haut.*)
Madame, j'entrevois, par tout ce qui se passe, [cher;
Qu'il vous aime ardemment, qu'il ne peut vous tou-
Que sa poursuite est vaine, et qu'il devrait tâcher
D'éteindre un feu qui met tant de trouble en son
A moins que vous n'ayez entretenu sa flamme: [âme,
Auquel cas, entre nous, vous auriez très-grand tort.
Cela n'est-il pas vrai?

MÉLITE.

J'en demeure d'accord.
Si j'ai flatté monsieur de la moindre espérance,
Qu'il le dise.

ARISTE.

Je sors. Peut-être ma présence
L'empêche de parler librement avec vous.

MÉLITE, *le retenant.*

Cette discrétion excite mon courroux. [dre.
Restez. Et vous, marquis, expliquez-vous sans fein-
De cet ami commun nous n'avons rien à craindre :
Il faut qu'il sache tout. Dites la vérité.

LE MARQUIS.

Eh bien! vous allez voir mon ingénuité.

ARISTE, *se mettant entre eux deux.*

Tant mieux. Pour me donner de plus sûres lumières,
Dites si ses discours, ses regards, ses manières,
Quand vos empressements l'obligeaient à vous voir,
Ont pu dans votre cœur exciter quelque espoir.
Pour bien juger, il faut d'exactes connaissances
Ainsi n'oubliez pas les moindres circonstances.

MÉLITE, *d'un air piqué.*

Et sachez, pour ne pas l'éclaircir à demi,
Qu'il n'y prend d'autre part que celle d'un ami,
Tout prêt à me blâmer, tant il est juste et sage,
Pour peu que contre moi vous ayez d'avantage.

ARISTE.

Ah! je vous en réponds. Fiez-vous-en à moi.

LE MARQUIS.

Vous verrez à quel point ira ma bonne foi.

ARISTE.

Dépêchez.

LE MARQUIS.

Je dis donc, sans aucun préambule.
Que lorsque je lui fis un aveu ridicule
De mes feux (car il faut l'avouer franchement,
Je sais que je m'y pris très-ridiculement),
Elle me répondit par un éclat de rire,
Qui me déconcerta plus que je ne puis dire.

ARISTE.

Passons. Jusqu'à présent elle n'a point de tort.

LE MARQUIS.

Piqué jusques au vif, je jurai, mais trop fort,
De ne la plus revoir; et quelques jours ensuite,
En sortant de chez vous, je lui rendis visite.
Je crus qu'elle rirait d'un aussi prompt retour;
Mais, d'un grand sérieux accueillant mon amour,
Elle me fit trembler, et près d'elle en silence,
Pour la seconde fois je perdis contenance.

ARISTE.

Avancez.

LE MARQUIS.

Je sortis sans lui dire un seul mot,
Sentant que je m'étais comporté comme un sot.

ARISTE.

Ensuite?

LE MARQUIS.

Je boudai. Trois grands mois se passèrent;
Mais au bout de ce temps mes feux recommencèrent.
Je revins plein d'ardeur, et je parlai des mieux.
Elle me fit alors un accueil gracieux.

ARISTE, *vivement, à Mélite.*

Gracieux?

MÉLITE, *en souriant.*

Tout des plus.

LE MARQUIS.

Et me dit sans colère
Que, puisque j'aspirais au bonheur de lui plaire,
Elle voulait aussi m'en donner le moyen.
Elle me fit jurer de m'en servir.

ARISTE, *d'un air consterné.*

Fort bien.

LE MARQUIS.

Je promis, je jurai, sans savoir son idée :
Et quand mille serments l'eurent persuadée...
Ceci va vous surprendre.

ARISTE.

Achevez promptement.

LE MARQUIS.

« Marquis, écoutez-moi, dit-elle gravement :
« Quoique de tous vos soins je me tienne honorée,
« Je ne puis vous aimer, la chose est assurée;
« Mais ma sœur, plus aimable et plus belle que moi,
« Sans doute recevrait vos vœux et votre foi.
« Si vous voulez me plaire, offrez-lui l'un et l'autre;
« Demandez-lui son cœur, et donnez-lui le vôtre :
« Son mérite éclatant bientôt vous charmera,
« Et de votre mémoire enfin me bannira.
« J'exige cet effet de votre complaisance;
« Sinon, je vous défends pour jamais ma présence. »

ARISTE.

Mais vraiment ce discours était plein de raison.

LE MARQUIS, *vivement.*

Vos applaudissements sont fort peu de saison.

ARISTE.

Enfin que fîtes-vous?

LE MARQUIS.

Je devins en furie
De voir que l'on m'eût fait cette supercherie.
Ce n'est pas tout encor.

ARISTE.

Quoi! pas tout, dites-vous?
Que fait-elle de plus?

LE MARQUIS.

Elle me rend jaloux.

ARISTE.

Et de qui?

LE MARQUIS.

Je ne sais. Mais enfin la cruelle
M'a juré qu'elle aimait ailleurs. Jamais, dit-elle,
Rien ne pourra ravir son estime et son cœur
A celui qu'en secret elle en rend possesseur.

ARISTE, *à Mélite.*

Avez-vous dit cela?

MÉLITE.

Je ne puis m'en défendre :
Oui, j'aime, et j'aimerai.

ARISTE, *au marquis.*

Je ne saurais comprendre
Que vous l'aimiez encore après de tels aveux,
Vous dont mille beautés en vain briguent les vœux.

LE MARQUIS.

D'un cœur rebelle et fier l'ordinaire supplice,
C'est qu'il aime à la fin, et que l'on le haïsse.
Mais si d'elle, une fois, je puis me dégager,
Par les plus durs mépris je prétends me venger.

ARISTE.

Hâtez-vous, croyez-moi.

MÉLITE.

J'aime qu'on me méprise.

LE MARQUIS.

Morbleu!... Mais j'ai tout dit : imitez ma franchise
Ariste, est-ce pour vous que je suis maltraité?

ARISTE.

Je vous laisse avec elle en pleine liberté.
Voyez si vos efforts pourront en mon absence
Attirer plus d'égards et de reconnaissance.
Vous voulez l'épouser. Je vous jure d'honneur
Que, si cela se peut, j'y consens de bon cœur.
Mais je connais Mélite; et si quelqu'un possède
Son estime et son cœur, vous souffrez sans remède,

A moins que, résolu de n'aimer plus en vain,
Vous n'offriez ailleurs vos vœux et votre main:
Vous ne pourriez mieux faire, à vous parler sans feindre:
Croyez-en un ami qui ne peut que vous plaindre.
(*Il sort.*)

SCÈNE IV

MÉLITE, LE MARQUIS.

LE MARQUIS.

Il est sûr de son fait, et lit dans votre cœur.

MÉLITE.

Je ne lui cache rien.

LE MARQUIS.

Eh! faites-moi l'honneur
De me traiter, au moins, de la même manière.

MÉLITE.

Non pas; il aura seul ma confiance entière.
Un ami me suffit.

LE MARQUIS.

A parler franchement,
Un ami de la sorte a bien l'air d'un amant.

MÉLITE.

Soit amant, soit ami, je l'estime, l'honore,
Et pourrais, sans rougir, aller plus loin encore.

LE MARQUIS.

A ce discours, enfin, j'ai lieu de présumer
Qu'il est l'heureux mortel qui vous a su charmer.

MÉLITE.

Vous l'entendrez ainsi, si vous voulez l'entendre;
Et je ne prendrai pas le soin de m'en défendre.

LE MARQUIS.

Eh bien donc, je m'en tiens à cette opinion;
Mais je dirai sans faste et sans présomption
Que je crois le valoir de toutes les manières.

MÉLITE.

Vous avez votre goût, et moi j'ai mes lumières:
Et de plus, quand un cœur consent à se donner,
Il n'examine pas, il se laisse entraîner.

LE MARQUIS.

Enfin, vous soupirez pour la philosophie?

MÉLITE.

Oui.

LE MARQUIS.

D'un si libre aveu mon esprit se défie.

MÉLITE.

Pour armer le dépit qui vous arrache à moi,
Je vous répète ici que mon cœur et ma foi [même
Ne sont plus à donner; qu'un prince, qu'un roi
M'aimerait vainement; que j'estime, que j'aime
Celui que je ferai ma gloire, mon plaisir,
D'aimer et d'estimer jusqu'au dernier soupir.

SCÈNE V

LE MARQUIS.

Je suis moins affligé de son indifférence
Que je ne suis surpris d'une telle constance.
Une femme constante est un monstre nouveau
Que le ciel a produit pour être mon bourreau :
Cependant à l'aimer mon lâche cœur persiste,
En dépit de moi-même et des conseils d'Aristc.
Ne puis-je...? Ah! j'aperçois cette charmante sœur,
A qui Mélite veut que je donne mon cœur.
Eh bien! offrons-le lui, non par obéissance,
Mais par un mouvement de gloire et de vengeance.

SCÈNE VI

LE MARQUIS, CÉLIANTE.

CÉLIANTE, *à part.*

Voici ce fier marquis : je ne puis le souffrir;
Mais son cœur me résiste, il faut le conquérir.
Il y va de ma gloire : et je veux me contraindre,
Pour donner à Damon un rival très à craindre.

LE MARQUIS.

Voici pour moi, madame, un moment dangereux.

CÉLIANTE, *à part.*

Ce début me promet un succès très heureux.

SCÈNE VII

LE MARQUIS, CÉLIANTE; DAMON, *qui se tient dans l'éloignement, et les écoute sans être aperçu.*

LE MARQUIS, *feignant de se retirer.*

Je crains de m'exposer au pouvoir de vos charmes.

CÉLIANTE, *d'un air gracieux.*

Ils sont trop peu brillants pour causer tant d'alar- [mes.

LE MARQUIS.

Déjà depuis longtemps, je l'avoue à regret,
Mon cœur vous rend, madame, un hommage se-
[cret.

CÉLIANTE.

(*à part.*) (*au marquis.*)
Oh! je m'en doutais bien. Un penchant légitime
Pour vous depuis longtemps m'inspire de l'estime.

LE MARQUIS.

Votre estime, madame, est-elle le seul prix
Qui dût récompenser un cœur vraiment épris?

CÉLIANTE.

Vous vous piquez, marquis, de tant d'indifférence,
Que lorsqu'on vous estime, on fait beaucoup, je
[pense.

LE MARQUIS.

Mais si je me rendais à vos divins appas,
Si je vous l'avouais?

CÉLIANTE.

Je ne le croirais pas.

LE MARQUIS.

Pourquoi voudriez-vous refuser de me croire?

CÉLIANTE, *se cachant de son éventail.*

C'est que je n'oserais prétendre à tant de gloire.

LE MARQUIS.

Ah! ne rougissez point d'un si charmant aveu,
Et daignez l'achever pour prix du plus beau feu...

CÉLIANTE, *minaudant.*

Eh! de grâce, marquis, finissez ce langage;
Vous feignez de m'aimer, et n'êtes qu'un volage.

LE MARQUIS.

Je vous aime, et je veux vous aimer constamment.
(*à part.*)
On ne peut pas mentir plus intrépidement.

CÉLIANTE.

Je n'ose vous promettre une égale tendresse;
Mais je sens que pour vous mon cœur parle et s'em-
Il me dit... [presse.

LE MARQUIS.

Que dit-il?

CÉLIANTE, *à part.*

Il dit que j'ai menti.

LE MARQUIS, *à part.*

Par ma foi, je la tiens.

CÉLIANTE, *à part.*

Le voilà converti.

LE MARQUIS, *à part.*

Qu'une femme coquette est facile et crédule!

CÉLIANTE, *à part.*

Oh! qu'un amant novice est fade et ridicule!

LE MARQUIS.

Vous venez de tomber dans les réflexions?

CÉLIANTE.

Je méditais à part sur vos perfections.

LE MARQUIS.

Et je me récriais en secret sur les vôtres.

DAMON, *se jetant tout d'un coup entre deux.*

Je croyais vos deux cœurs plus braves que les autres;
Mais, dès le premier choc, ils se rendent tous deux.

CÉLIANTE, *à part.*

Bon. Le voilà jaloux, et c'est ce que je veux.
(*à Damon.*)
Vous avez entendu?...

DAMON.

Tout ce qu'on vient de dire.

LE MARQUIS, *à part.*

Mélite le saura, c'est ce que je désire:
Peut-être le dépit produira son effet.
(*à Damon.*)
De votre procédé je suis peu satisfait.

DAMON.

Quoi, monsieur?

CÉLIANTE, *au marquis.*

Excusez un trait de jalousie.

DAMON.

Non. je ne donne point dans cette frénésie.

CÉLIANTE, *à Damon.*

Vous n'êtes pas jaloux?

DAMON.

Moi, jaloux? Et pourquoi?

CÉLIANTE.

L'impudent!

DAMON.

Je n'ai point compté sur votre foi.

CÉLIANTE, *à part.*

Ah! le traître!

DAMON.

Et tout homme aura peu de cervelle,
S'il ose se flatter de vous rendre fidèle.
Rien n'est plus naturel que votre changement:
Je le vois sans douleur et sans étonnement.

CÉLIANTE, *à part.*

Oh! je l'étranglerais.

LE MARQUIS, *à Céliante.*

Ceci me fait connaître
Que je suis plus heureux que je ne croyais l'être;
Et que non-seulement vous m'avez écouté,
Mais que je vous fais faire une infidélité.
Je vous laisse. Voyez s'il ne peut point reprendre
Ce cœur qui de mes feux n'avait pu se défendre :
Et, si vous résistez à ses transports jaloux,
Je sais jusqu'à quel point je dois compter sur vous.

SCÈNE VIII

DAMON, CÉLIANTE.

DAMON.

Il vous a démêlée.

CÉLIANTE.

Eh bien! que vous importe?
De quel droit osez-vous m'épier de la sorte?
Je vous ai commandé, si je m'en souviens bien,
D'éviter ma présence, et vous n'en faites rien.
Même avec le marquis vous osez me surprendre;
Et lorsque je m'efforce à lui faire comprendre
Que c'est le brusque effet d'un amour en courroux,
Vous vous donnez les airs de n'être point jaloux?

DAMON.

Non, je ne le suis point, je vous le dis encore.

CÉLIANTE, *en colère.*

Comment!

DAMON.

Quand le marquis jure qu'il vous adore,
Il vous trompe à coup sûr; quand vous juriez ici
De répondre à ses vœux, vous le trompiez aussi :
Devais-je être jaloux de cette comédie?

CÉLIANTE.

Et comment savez-vous tout cela, je vous prie?
Êtes-vous donc le seul que je puisse charmer?

DAMON.

Non pas : mais le marquis ne saurait vous aimer.

CÉLIANTE.

La raison?

DAMON.

La raison?

CÉLIANTE.

Oui.

DAMON.

Votre caractère
Ne peut lui convenir : le sien ne peut vous plaire.

CÉLIANTE.

Et moi, je vous soutiens qu'il m'aime à la fureur.

DAMON.

Je vous dirai bien plus ; c'est qu'une autre a son cœur.

CÉLIANTE.

Et qui donc, s'il vous plaît?

DAMON.

Votre sœur elle-même.

CÉLIANTE.

Ma sœur? Quel conte!

DAMON.

Non ; je vous jure qu'il l'aime.

CÉLIANTE.

Je ne le saurais croire, et vous jurez en vain.

DAMON.

Tout comme il vous plaira ; mais le fait est certain.

CÉLIANTE.

Et pourquoi vient-il donc me dire qu'il m'adore?
Me presser de l'aimer?

DAMON.

Pour ce point, je l'ignore :
A moins que le dépit de se voir rebuté,
A vous offrir son cœur ne l'ait enfin porté.
De ce mystère-ci voulez-vous être instruite?
Allez sur ce sujet interroger Mélite;
Elle confirmera ce que je vous ai dit.

CÉLIANTE.

Le marquis m'aimerait seulement par dépit!
Il m'offrirait un cœur rebuté par une autre!
Est-ce son sentiment, serait-ce aussi le vôtre,
Qu'on ne puisse m'aimer qu'au refus de ma sœur?

DAMON.

Eh! délibère-t-on quand on donne son cœur?
Il se donne lui-même, et nous fait violence.
Ai-je fait à vos yeux la moindre résistance?
Ne m'ont-ils pas charmé dès le premier moment?

CÉLIANTE.

Pour vous, si vous m'aimez, c'est inutilement.
Je ne puis vous souffrir.

DAMON.

Votre bouche l'assure;
Mais votre cœur vous dit que c'est une imposture.

CÉLIANTE.

Et ma bouche et mon cœur sont d'accord là-dessus.

DAMON.

Vous l'avez dit cent fois, mais je ne le crois plus.

CÉLIANTE.

Peut-on à cet excès pousser la confiance?

DAMON.

Mais consultez-vous bien. Vous gardez le silence?

CÉLIANTE.

Vous n'avez plus le don de me persuader.
N'avons-nous pas rompu?

DAMON.

Pour nous raccommoder.

CÉLIANTE.

Pour nous raccommoder? Je n'en ai point d'envie.

DAMON.

Et moi, je crois qu'au fond vous en seriez ravie.
Malgré tous vos écarts, vous m'aimez constam-
Et le ciel m'a formé pour être votre amant. [ment;
Il fallait être moi pour avoir le courage
De dompter votre cœur par un constant hommage,
Pour se donner le temps d'être persuadé
Qu'il n'a jamais de part à votre procédé,
Qu'il est bon, généreux, sans fiel, sans artifice,
Et même très-fidèle, en dépit du caprice.

CÉLIANTE.

Je ne sais où j'en suis. Son air et ses discours...
(*Damon lui baise la main.*)
Ah, traître! malgré moi tu triomphes toujours.

SCÈNE IX

ARISTE, MÉLITE, CÉLIANTE, DAMON.

ARISTE, *à Mélite.*

Non, ne me faites point une telle demande.
Ayez le procédé que je vous recommande :
Remettez-vous, de grâce, et retenez vos pleurs.

MÉLITE.

Quoi! prête d'essuyer le plus grand des malheurs,
Vous voulez que je sois et muette et tranquille?

ARISTE.

Ah! je vais devenir la fable de la ville.

DAMON.

De quoi s'agit-il donc?

MÉLITE.

Son oncle est arrivé.

CÉLIANTE.

Voyez le grand malheur! Quant à moi, j'ai trouvé
Le moyen le plus prompt pour vous tirer d'affaire;
Et cela tout d'un coup.

ARISTE.

Voyons. Que faut-il faire?

CÉLIANTE.

Lui dire, sans tenir d'inutiles propos,
Qu'il s'aille promener, et vous laisse en repos.

ARISTE.

J'attendais ce conseil d'une aussi bonne tête.

MÉLITE.

Mais vous ne savez pas le tourment qu'il m'ap-
Ma sœur? [prête,

CÉLIANTE.

Et quel tourment?

MÉLITE.

Il veut le marier.

CÉLIANTE, *riant.*

Tout de bon? Ce trait-là me paraît singulier.

MÉLITE

Et de plus...

CÉLIANTE.

Écoutons. Cette histoire est divine.

MÉLITE.

Il est allé chercher celle qu'il lui destine,
Une enfant de treize ans, belle comme le jour.

SCÈNE X

GÉRONTE, ARISTE, MÉLITE, CÉLIANTE, DAMON.

GÉRONTE, *à Ariste.*

Oh çà, mon cher neveu, me voici de retour.
Dépêchons, et venez saluer votre femme.
(*à Céliante.*)
Ah! ah! je vous croyais déjà bien loin, madame.

ARISTE, *à Mélite.*

Dites que le départ est différé.

MÉLITE.

Pourquoi?

ARISTE, *à Mélite.*

Vous le saurez tantôt.

GÉRONTE.

Vous m'avez dit, je croi,
Que ces dames étaient toutes deux de Bretagne,
Et qu'étant sur le point d'aller à la campagne...

DAMON, *à Géronte.*

Un petit accident retarde leur départ;
Mais elles partiront dès demain, au plus tard.

GÉRONTE.

Le plus tôt vaut le mieux. Leur présence me choque.
C'est m'expliquer, je crois, sans aucune équivoque.

CÉLIANTE, *à Géronte.*

Pour répondre, monsieur, à ce doux compliment
Votre odieux aspect nous choque également.
(*à Ariste.*)
Adieu. Vous, mettez fin à tout ce beau mystère,
Ou je ne réponds pas que je puisse me taire.

SCÈNE XI

GÉRONTE, ARISTE.

GÉRONTE.

Qu'entend-elle par là?

ARISTE.

Rien. C'est que sa raison
Quelquefois...

SCÈNE XII

GÉRONTE, ARISTE, PICARD.

PICARD.

Un monsieur appelé Lisimon,
Vient d'entrer, et me suit.

ARISTE.

Qu'entends-je? Quoi! mon père?

PICARD.

A ce qu'il dit, au moins.

ARISTE, *à part.*

Ciel!

GÉRONTE.

Mon vieux fou de frère?
Ah! nous voilà fort bien.

ARISTE.

Mon oncle, s'il vous plaît,
Ne le maltraitez point.

GÉRONTE.

Comment! Quel intérêt
Y prenez-vous?

ARISTE.

Tout franc, la demande est fort bonne!
Celui de respecter et d'aimer sa personne.

SCÈNE XIII

LISIMON, GÉRONTE, ARISTE.

LISIMON, *embrassant Ariste.*

Ah, mon fils! quel plaisir je sens de vous revoir!

ARISTE.

Vous m'avez prévenu, j'allais vous recevoir.

GÉRONTE, *à Lisimon.*

Eh bien! que voulez vous?

LISIMON.

Il m'est permis, je pense,
De venir voir mon fils.

GÉRONTE.

Eh! l'on vous en dispense.
(*à Ariste.*)
Il ne vient de si loin que pour vous pressurer.

ARISTE, *à Géronte.*

Sa visite, en tout temps, ne peut que m'honorer.
Pouvez-vous à ce point mortifier un frère? [père;
Vous me percez le cœur. Songez qu'il est mon
Que, bien qu'il m'ait trouvé bon fils jusque aujour-
Je ne pourrai jamais m'acquitter envers lui. [d'hui.

LISIMON.

Je reconnais mon frère et mon fils tout ensemble.
Que le ciel vous bénisse! et, puisqu'il nous ras-
[semble,
Mon fils, de ce bonheur, je veux me réjouir,
Sans que sa dureté m'empêche d'en jouir.

GÉRONTE, *à Lisimon.*

Vos bénédictions seront son seul partage.

ARISTE, *à Géronte.*

J'en fais bien plus de cas que de votre héritage;
Mon oncle, à son égard, soyez plus circonspect,
Ou bien vous me verrez vous manquer de respect

GÉRONTE.

Philosophe imbécile! Un père, d'ordinaire,
A son fils tout au moins fournit le nécessaire.
Ici, tout au rebours : le fils, depuis dix ans...

LISIMON.

Je suis plus glorieux de vivre à ses dépens
Que s'il vivait aux miens. Oui, ma vive tendresse
Se complaît à le voir l'appui de ma vieillesse;
Sentiments inconnus à votre mauvais cœur.

GÉRONTE.

Mais qui vous a rendu si pauvre?

LISIMON.

Mon honneur.

GÉRONTE.

Jargon qu'on n'entend point, quoiqu'il frappe l'o-
[reille.

LISIMON.

Mais celui de profit vous frappe et vous réveille
Avant le point du jour. Moi, dans ma pauvreté,
J'ai songé qui j'étais et me suis respecté.
Des malheurs imprévus ont causé ma ruine,
Sans me faire oublier une noble origine.
Mais vous, vous avez fait, devenu financier,
D'un pauvre gentilhomme un riche roturier.

GÉRONTE.

Ah! vous voilà bien gras avec votre chimère!
Pour vous, le roturier fait l'office de père,
A ce fils bien-aimé vous ne laisserez rien;
Et moi, je le marie et lui laisse un gros bien.
Blesserai-je par là votre délicatesse?

LISIMON.

Non, l'action est belle et vous rend la noblesse.
Mais qui lui faites-vous épouser?

GÉRONTE.

Un parti
Avec qui notre sang sera bien assorti :
C'est la fille, en un mot, de ma défunte femme.

LISIMON.

Je ne puis qu'applaudir; car c'était une dame
D'un très-illustre nom, comme feu son époux.
Pour former ce lien, réconcilions-nous,
Mon frère. Et vous, mon fils, soyez sûr que ma [joie
Est égale au bonheur que le ciel vous envoie.

ARISTE.

Un obstacle invincible en empêche l'effet.

LISIMON.

Point d'obstacle, mon fils, je suis trop satisfait.

ARISTE.

Mais la fille est si jeune ; et vous savez...

GÉRONTE.

J'enrage.
Ventrebleu! mon neveu, craignez-vous qu'à son [âge...

LISIMON.

Sottise! Pour la noce allons tout préparer.

ARISTE.

Il ne manquait que lui pour me désespérer.

ACTE QUATRIÈME

SCÈNE I

ARISTE.

Dans mes sombres chagrins, quel parti dois-je pren- [dre?
J'ai mille mouvements : auquel faut-il me rendre?
Si je forme un projet un autre le détruit :
La raison m'abandonne, et le trouble me suit.
De tant d'objets divers mon âme est obsédée,
Qu'à force de penser elle n'a plus d'idée.
Pour calmer mon esprit je fais ce que je puis :
Je ne sais où je vais, je ne sais où je suis.

SCÈNE II

ARISTE, LISIMON.

LISIMON.

Je vous cherchais, mon fils.

ARISTE.

Quel sujet vous amène?

LISIMON.

En nous quittant sitôt, vous m'avez mis en peine.

ARISTE.

J'étais indisposé.

LISIMON.

Pendant tout le repas.

J'ai bien vu qu'avec nous vous ne vous plaisiez pas.
Quelque important sujet vous gène et vous applique:
Je vous trouve rêveur, sombre, mélancolique,
Vous que j'ai toujours vu d'une aimable gaieté,
Qui faisait rechercher votre société.
Nous n'avons pu tirer un mot de votre bouche;
Et votre oncle, qu'au fond rien n'afflige et ne touche,
Quoique souvent pour rien il se mette en courroux,
Lui-même me paraît fort en peine de vous.
Ouvrez-moi votre cœur. Qu'est-ce qui vous afflige?

ARISTE.

Rien.

LISIMON.

Vous me trompez.

ARISTE.

Moi?

LISIMON.

Vous me trompez, vous dis-je.
Si vous êtes fâché de me voir de retour,
Je suis prêt à partir avant la fin du jour.

ARISTE.

Moi fâché de vous voir! O ciel! quelle injustice!
Avoir un tel soupçon, c'est me mettre au supplice.
Que j'expire à vos yeux, s'il est plaisir pour moi
Plus grand que le plaisir que j'ai quand je vous voi.

LISIMON.

Je vous crois. Cependant d'où vient cette tristesse?
Quelque souci secret vous ronge et vous oppresse.

ARISTE.

Cela se peut.

LISIMON.

Pourquoi me parler à demi?
Suis-je pas votre père, et de plus votre ami?
Oui, votre ami, mon fils; et j'ai bien lieu de l'être,
D'un fils dont le bon cœur s'est si bien fait con-
[naître,
D'un fils de qui l'amour, de qui les tendres soins,
Ont depuis si longtemps prévenu mes besoins.

ARISTE.

Vous me rendez confus. Mais si j'ai pu vous plaire
En ne faisant pour vous que ce que j'ai dû faire,
J'en veux la récompense.

LISIMON.

Et quoi?

ARISTE.

C'est d'obtenir
Que vous n'en rappeliez jamais le souvenir.

LISIMON.

Soit. Je satisferai votre âme généreuse :
Je m'en fais une loi qui m'est bien onéreuse;
Mais à condition (je suis ami prudent)
Que vous me choisirez pour votre confident.

ARISTE.

Eh bien! vous le serez. Votre bonté décide...
Mais quand je veux parler, mon respect m'intimide.

LISIMON.

Est-ce ainsi qu'on en use avec un ami sûr?
Tout franc, ce procédé me paraît un peu dur.

ARISTE.

Ah! ne me blâmez point, et plaignez-moi.

LISIMON.

Je gage
Que ce trouble est l'effet de votre mariage.

ARISTE.

(*à part.*)
Quel mariage? O ciel! saurait-il mon secret?

LISIMON.

Celui qu'on vous propose.

ARISTE.

Il m'alarme en effet.

LISIMON.

Je m'en suis aperçu sans vouloir vous le dire.
Avançons. Avouez que votre cœur soupire
Pour quelque autre beauté.

ARISTE.

Sans doute.

LISIMON.

Apparemment
Que vous êtes lié par quelque engagement?

ARISTE.

Si jamais on le fut.

LISIMON.

Ce contre-temps m'afflige:
Mais n'importe, achevez.

ARISTE.

Je ne puis.

LISIMON.

Je l'exige.
Vous dévorez des pleurs qui coulent malgré vous!

Vous pâlissez! Pourquoi vous mettre à mes genoux?
Mon fils, j'approuve tout. L'objet qui vous en-
Est digne de vous? [flamme

ARISTE.

Oui.

LISIMON.

Quel est-il?

ARISTE.

C'est ma femme.

LISIMON.

Votre femme! Comment! vous êtes marié?

ARISTE.

Par un secret hymen vous me trouvez lié.

LISIMON.

Je reçois cet aveu plus en ami qu'en père :
Mais pourquoi jusqu'ici m'en avoir fait mystère?

ARISTE.

J'ai consulté l'amour et non l'ambition,
Et me suis marié par inclination.
J'ai fait choix d'une aimable et jeune demoiselle,
Qui n'avait d'autre bien que celui d'être belle :
Vous pouviez m'en blâmer; ainsi, quoique à regret,
A vous, comme au public, j'en ai fait un secret.

LISIMON.

A-t-elle un bon esprit? est-elle douce, sage?

ARISTE.

Oui.

LISIMON.

Vous avez donc fait un très-bon mariage.

ARISTE.

Ah! vous me ravissez par ce trait de bonté;
Et je suis à présent comme ressuscité.

LISIMON.

Où loge-t-elle?

ARISTE.

Ici, chez une vieille dame,
En qualité de nièce; et la sœur de ma femme,
Qu'épousera Damon, demeure aussi céans.

LISIMON.

Il s'agit d'inventer quelques expédients
Pour amuser votre oncle : et nous devons tout faire
Afin de lui cacher quelque temps cette affaire;
Car cet homme, à coup sûr, la désapprouvera,
Et, croyant vous punir, vous déshéritera.

ARISTE.

Il est vrai.

LISIMON.

Feignez donc, et j'appuierai la chose,
De consentir sans peine à l'hymen qu'il propose.
Promettez d'épouser, mais demandez du temps;
Et pendant ce délai nous tâcherons...

ARISTE.

J'entends.

LISIMON.

Quand les affaires sont prudemment disposées,
On peut concilier les choses opposées.
Mais j'aperçois mon frère; agissons de concert.

SCÈNE III

LISIMON, GÉRONTE, ARISTE.

GÉRONTE.

Vous moquez-vous de moi? vous lever au dessert,
Et, pour me planter là, sortir l'un après l'autre!
(*à Ariste.*) (*à Lisimon.*)
Si vous étiez mon fils... Mais, morbleu! c'est le vôtre:
Il vous ressemble en tout, et j'en suis bien fâché.

LISIMON.

Le terme est un peu rude.

GÉRONTE.

Oh! puisqu'il est lâché,
Je ne m'en dédis point.

LISIMON.

Soit. Nous étions ensemble
Pour voir...

GÉRONTE.

Est-ce ma faute, à moi, s'il vous ressemble?

LISIMON.

Non; c'est la mienne. Il faut...

GÉRONTE.

Il faut qu'il soit poli,
Et qu'il m'imite, moi.

LISIMON.

Sans doute.

GÉRONTE, *à Ariste.*

Est-il joli,
Quand on traite quelqu'un, de s'ennuyer à table,
D'en sortir le premier, et...

ARISTE.

Je suis excusable;
Car...

GÉRONTE.

Exposer un oncle, un oncle tel que moi,
A s'enivrer tout seul !

LISIMON.

Il a tort.

GÉRONTE.

Quand je boi,
Je veux qu'on me seconde, ou bien je bois de rage.

LISIMON.

Mon frère, nous parlions de notre mariage.

GÉRONTE.

A demain, mon neveu; sinon, déshérité.

ARISTE.

Mais différez du moins...

GÉRONTE.

Le sort en est jeté.

LISIMON.

Sommes-nous si pressés?

GÉRONTE.

Oh! la lenteur m'assomme.
Veut-on? ne veut-on pas?

ARISTE, *à part.*

Quel insupportable homme!

GÉRONTE.

Les parents d'un marquis riche, bien à la cour,
Et même gentilhomme, écrivent chaque jour
Au frère de ma femme, à toute la famille,
Pour faire un mariage avec ma belle-fille.
Je n'ai, jusqu'à présent, voulu rien écouter:
Mais, morbleu ! gardez-vous de me mécontenter;
Sinon, je pourrais bien leur donner audience.

ARISTE.

Eh bien! mon oncle, il faut faire cette alliance.

LISIMON.

Non. Ariste a dessein de vous complaire en tout :
Mais lorsque d'une affaire on veut venir à bout...

GÉRONTE.

Qu'allez-vous nous chanter, l'homme aux belles [maximes?

LISIMON.

Que vos intentions sont bonnes, légitimes :
Et sans doute mon fils semble avoir un peu tort

De ne pas se résoudre à les suivre d'abord;
Mais c'est un philosophe.

GÉRONTE.

Oui, morbleu! dont j'enrage.
Qu'est-ce qu'un philosophe? Un fou, dont le langage
N'est qu'un tissu confus de faux raisonnements;
Un esprit de travers, qui, par ses arguments,
Prétend, en plein midi, faire voir des étoiles;
Toujours après l'erreur courant à pleines voiles,
Quand il croit follement suivre la vérité;
Un bavard, inutile à la société,
Coiffé d'opinions et gonflé d'hyperboles,
Et qui, vide de sens, n'abonde qu'en paroles.

ARISTE.

Modérez, s'il vous plaît, cette injuste fureur:
Vous êtes, je le vois, dans la commune erreur;
Vous peignez un pédant, et non un philosophe.

GÉRONTE.

Mais je les crois tous deux taillés en même étoffe.

ARISTE.

Non. La philosophie est sobre en ses discours,
Et croit que les meilleurs sont toujours les plus [courts;
Que de la vérité l'on atteint l'excellence
Par la réflexion et le profond silence.
Le but d'un philosophe est de si bien agir,
Que de ses actions il n'ait point à rougir.
Il ne tend qu'à pouvoir se maîtriser soi-même:
C'est là qu'il met sa gloire et son bonheur suprême.
Sans vouloir imposer par ses opinions,
Il ne parle jamais que par ses actions.
Loin qu'en systèmes vains son esprit s'alambique,
Être vrai, juste, bon, c'est son système unique.
Humble dans le bonheur, grand dans l'adversité,
Dans la seule vertu trouvant la volupté,
Faisant d'un doux loisir ses plus chères délices,
Plaignant les vicieux, et détestant les vices:
Voilà le philosophe; et, s'il n'est ainsi fait,
Il usurpe un beau titre, et n'en a pas l'effet.

GÉRONTE.

Êtes-vous fait ainsi?

ARISTE.

Non: mais j'aspire à l'être.

LISIMON.

Mon fils gagne toujours à se faire connaître:
Il est donc philosophe, ainsi que je disais;

Et voilà la raison sur quoi je me fondais
Pour vous représenter qu'en fait de mariage,
Rien ne l'empêcherait d'agir en homme sage.
Or le sage...

GÉRONTE.

Or le sage est différent de vous.
Je soutiens, moi, qu'il faut être le roi des fous
Pour se faire prier d'épouser une fille
Jeune, riche héritière, et de noble famille.

LISIMON.

Donnez-lui quelque temps pour se déterminer

GÉRONTE.

Si le parti convient, à quoi bon lanterner?

ARISTE.

Votre fille me hait.

LISIMON.

Souffrez qu'avec adresse
Il cherche les moyens de gagner sa tendresse.

GÉRONTE.

Soit.

LISIMON.

A la fin...

GÉRONTE.

Cela se peut faire en un jour.

ARISTE.

Je ne sais pas sitôt inspirer de l'amour,
Surtout lorsque l'on marque autant de répugnance.

LISIMON.

Ne lui donner qu'un jour! Vous vous moquez, je [pense?

GÉRONTE.

Combien lui faut-il donc?

LISIMON.

Au moins un ou deux mois.

GÉRONTE, *s'en allant.*

Elle sera marquise.

LISIMON.

Attendez.

GÉRONTE.

Une fois,
Deux fois, la voulez-vous?

LISIMON.

Oui; mais sa fantaisie...

GÉRONTE.

Je lui donne huit jours, par pure courtoisie.

ARISTE.

Ah! le terme est trop court.

LISIMON.

Mais il faut l'accepter;
Et, pour vous faire aimer, tâcher d'en profiter.

GÉRONTE, *à Ariste.*

A huit jours donc la noce.

ARISTE.

A huit jours.

GÉRONTE.

Sans remise,
Ou je vous ferai cher payer votre sottise.
Adieu.

SCÈNE IV

ARISTE, LISIMON.

LISIMON.

Puisqu'au délai notre homme a consenti,
De ce brutal, enfin, nous tirerons parti.
Mais quel est ce marquis pour lequel on le presse?
Il faut, pour le savoir, user ici d'adresse:
J'espère y réussir. Pour en venir à bout,
J'attendrai qu'il se calme; alors je saurai tout.
Puis ensuite, appuyant le parti qu'on propose,
Peut-être je pourrai faciliter la chose.
Si j'amène votre oncle au point où je le veux,
Rien ne vous manquera pour être très-heureux.
Ne craignant plus de perdre un fort gros héritage,
Vous vous déclarerez sur votre mariage.

ARISTE.

Non vraiment.

LISIMON.

Et pourquoi?

ARISTE.

Je l'avoue à regret,
Tout mon bonheur consiste à garder le secret.

LISIMON.

Et quel sujet encor pourra vous y contraindre?
Si votre oncle se rend, qu'aurez-vous plus à crain-
Dites-moi? [dre,

ARISTE.

Ce n'est pas mon oncle que je crains,
C'est le public; c'est lui pour qui je me contrains.

LISIMON.

Le public? Pour le coup, votre discours m'étonne.
Avez-vous épousé, mon fils, une personne
Dont le nom, la conduite, ou quelque autre sujet,
Vous forcent à cacher ce que vous avez fait?

ARISTE.

Elle est d'un sang illustre; elle est belle, elle est
Et l'on ne peut rien dire à son désavantage. [sage;

LISIMON.

Pourquoi de votre hymen êtes-vous donc honteux?

ARISTE.

Pourquoi? C'est qu'il me donne un ridicule affreux:
Tous ceux que j'ai raillés vont railler sur mon compte.
Tôt ou tard je vaincrai cette mauvaise honte:
Aidez-moi maintenant à cacher mon secret.
J'appréhende surtout un marquis du Lauret,
Railleur impitoyable, amoureux de ma femme.

LISIMON.

Amoureux?

ARISTE.

Oui. Jugez de l'état de mon âme.
J'aime mieux le souffrir, le voir à ses genoux,
Que de me déclarer en qualité d'époux.

LISIMON.

Le cas est tout nouveau.

ARISTE.

Dites même bizarre.
Mais permettez du moins que je ne me déclare
Qu'après que ce marquis aura pris femme aussi,
Et que je me serai retiré loin d'ici.

LISIMON.

Pourquoi vous retirer?

ARISTE.

C'est un point nécessaire:
Car, pour vous achever un aveu si sincère,
Je n'oserai jamais, au milieu de Paris,
Figurer à mon tour au nombre des maris.

LISIMON.

Je ne sais si je dois vous blâmer ou vous plaindre;
Mais, pour l'amour de vous, je veux bien me con-
A suivre votre plan: et je vais tout tenter [traindre
Pour vous servir, mon fils, sans rien faire éclater.

Je ne veux plus ici vous parler de ma flamme.
J'approuve les mépris dont vous m'avez payé.

ARISTE, *à part.*

Le traître a découvert que je suis marié.

MÉLITE.

Je ne demande point quel motif vous inspire.
Si vous ne m'aimez plus, c'est ce que je désire :
Et si ma sœur a pu causer ce changement,
Vous ne pouviez me faire un aveu plus charmant.

SCÈNE VIII

ARISTE, LE MARQUIS, CÉLIANTE, FINETTE.

CÉLIANTE.

En tout cas, s'il est vrai, comme je dois le croire,
Que mes charmes aux siens arrachent la victoire,
Mon cher petit marquis, soyez bien averti
Que vous prenez encore un plus mauvais parti.
Pour être un pis-aller je ne fus jamais faite.
Adieu. Vous m'entendez, et je suis satisfaite.

SCÈNE IX

ARISTE, LE MARQUIS.

LE MARQUIS, *riant.*

L'incartade est plaisante, et me réjouit fort.

ARISTE.

On peut trouver moyen de vous mettre d'accord.

LE MARQUIS.

Laissons-lui le plaisir de faire la cruelle.
Si je veux m'engager, ce n'est pas avec elle.

ARISTE.

Quoi donc! voudriez-vous enfin vous marier?

LE MARQUIS.

Oui, mon cher; et de plus je vais le publier,
Afin que les rieurs se dépêchent de rire,
Et que, la noce faite, on n'ait plus rien à dire.
Je ferai sur moi-même un couplet de chanson,
Pour animer leur verve, et leur donner le ton.

ARISTE.

Le projet est hardi, mais il est raisonnable.

LE MARQUIS.

N'est-il pas vrai? Pour moi, je le tiens préférable
Au parti que prendrait un homme tel que nous
De faire le plongeon pour éviter les coups.

Vous, par exemple, vous, dont la veine comique
Aux dépens du beau sexe a paru si caustique,
Ne conviendrez-vous pas, si, par quelque retour,
Vous vous avisiez... là... de prendre femme un jour,
Et que vous voulussiez cacher ce mariage,
Que vous joueriez alors un fort sot personnage?

ARISTE.

Ah! très-sot en effet. Mais enfin, dites-moi,
Quel est l'objet qui va recevoir votre foi?

LE MARQUIS.

Une enfant de treize ans. Cela doit vous surprendre;
Mais ce n'est encor rien; et vous allez apprendre
Un fait qui causera votre admiration :
J'épouse cette enfant par procuration.
Mon oncle, dont j'attends une fortune immense,
Depuis longtemps sous main traite cette alliance,
Et veut que, sans tarder, l'hymen soit contracté.
Il trouve seulement une difficulté,
Qui ne lui paraît rien cependant.

ARISTE.

Quelle est-elle?

LE MARQUIS.

Eh! mais... c'est que celui de qui dépend la belle
Refuse absolument de me la donner.

ARISTE.

Bon!

LE MARQUIS.

On m'assure pourtant qu'il peut changer de ton,
Et que son frère aîné, plus doux et plus docile,
Apprenant ce projet, le rendra plus facile.
Voilà ce qu'on me vient de dire en ce moment.

ARISTE.

Je ne puis revenir de mon étonnement.
Ou je me trompe fort, ou mon oncle et mon père
Sont assurément ceux sur qui roule l'affaire :
Il s'agit du parti qui m'était destiné

LE MARQUIS.

Ma foi, du premier coup vous l'avez deviné.
Nous voilà donc rivaux? L'aventure est cruelle.

ARISTE.

Oh! non! De tout mon cœur je vous cède la belle.

LE MARQUIS, *en souriant.*

J'admire cet excès de générosité!
La fille est-elle aimable?

ARISTE.

Oh! c'est une beauté.

LE MARQUIS.

A-t-elle de l'esprit, dites-moi?

ARISTE.

Comme un ange.

LE MARQUIS.

Et vous la refusez?

ARISTE.

Oui.

LE MARQUIS.

Vous êtes étrange!
Et si votre oncle va me donner tout son bien?

ARISTE.

Qu'il me laisse en repos, et je n'y prétends rien.

LE MARQUIS.

Malgré cela, pourtant, je regrette Mélite.

ARISTE.

Vous vous exagérez un peu trop son mérite;
Pour moi, je n'y vois rien qui soit si merveilleux.

LE MARQUIS.

On vous soupçonne fort d'avoir de meilleurs yeux.
Non, Mélite jamais ne peut être oubliée;
Mais j'y dois renoncer, puisqu'elle est mariée.

ARISTE.

Mariée?

LE MARQUIS.

Oui vraiment.

ARISTE.

Vous voulez plaisanter.

LE MARQUIS, *lui frappant sur l'épaule.*

Notre ami, c'est un point dont je ne puis douter:
On a su découvrir cette affaire secrète
Par la sœur de Mélite, et même par Finette;
Et ceux qu'elles avaient choisis pour confidents
M'ont confié le fait depuis quelques instants.
On sait même le nom du mari de Mélite;
On vante son esprit, son bon cœur, son mérite;
Grand philosophe, mais bizarre, singulier;
Honteux d'avoir enfin osé se marier,
Et voulant au public cacher cette sottise,
De crainte qu'à son tour on ne le tympanise.
(*Il rit.*)
Ne le pourriez-vous point connaître à ce portrait?

ARISTE.

A peu près.

LE MARQUIS.

Ah! tant mieux, j'en suis fort satisfait.
Eh bien! dites-lui donc qu'on sait son mariage;
Et conseillez-lui fort de s'armer de courage,
Afin de recevoir galamment aujourd'hui
Certains petits brocards qui vont fondre sur lui.

(*Il sort en riant.*)

SCÈNE X

ARISTE.

Suis-je mort ou vivant? Après ce coup de foudre,
Que vais-je devenir? et que puis-je résoudre?
Voici l'instant fatal que j'ai tant redouté :
Mais ne nous perdons point en cette extrémité.
Ici la diligence est un point nécessaire;
Et je sais le moyen de me tirer d'affaire.

ACTE CINQUIÈME

SCÈNE I

ARISTE, DAMON.

DAMON.

Mais écoutez-moi.

ARISTE.

Non, Vous me parlez en vain;
Rien ne peut m'empêcher de suivre mon dessein.

DAMON.

Vous extravaguez donc?

ARISTE.

Soit folie ou sagesse,
Je pars, et dans l'instant.

DAMON.

Quelle étrange faiblesse!
Que dira-t-on de vous?

ARISTE.

Tout ce que l'on voudra.

Pourvu que je sois loin, rien ne me touchera.

DAMON.

Quoi! cet esprit nourri de la sagesse antique
Se perd quand il s'agit de la mettre en pratique?

ARISTE.

Je vous l'ai dit souvent : les sages autrefois,
De la seule vertu reconnaissant les lois,
Loin de fuir la douleur comme un affreux supplice,
Non contents de la vaincre, en faisaient leur délice.
Les plus sanglants affronts, les plus cruels mépris,
Ne pouvaient un instant ébranler leurs esprits :
Immobiles rochers, ils défiaient l'orage.
J'admire leur exemple, et n'ai pas leur courage.

DAMON.

Et moi, je vous réponds que vous l'égalerez
Dès le même moment que vous vous calmerez.

ARISTE.

Eh! comment me calmer au fort de ma disgrâce?
Je voudrais qu'un instant vous fussiez à ma place,
En butte à mille affronts pires que le trépas :
Un front à triple airain ne les soutiendrait pas.
A peine quelques gens savent mon mariage,
Qu'au même instant sur moi je vois fondre un orage,
Un déluge d'écrits, tant en prose qu'en vers,
Qui vont à mes dépens réjouir l'univers.
Et que sera-ce donc quand la cour et la ville...?

DAMON.

Pour parer tous ces traits, soyez ferme et tranquille
C'est le meilleur parti.

ARISTE.

Je le sens comme vous.
Mais pourriez-vous tenir contre de pareils coups?
Lisez.

(*Il présente plusieurs papiers à Damon.*)

DAMON.

Bon! jeux d'esprit et pures bagatelles!

ARISTE.

Morbleu! ce sont pour moi des blessures mortelles:
L'équitable public me rend ce qu'il me doit.
On va me rire au nez et me montrer au doigt;
Je n'y pourrais survivre : une retraite obscure
Me sauvera du moins cette triste aventure.

DAMON.

Et Mélite?

ARISTE.

Dans peu Mélite me suivra.

DAMON.

Croyez qu'à ce dessein elle s'opposera.

ARISTE.

En dépit d'elle-même, il faut qu'elle y consente.
Ma disgrâce est l'effet de sa langue imprudente :
A mes cruels chagrins je prétends qu'elle ait part;
Et je vais la résoudre à souffrir mon départ.
Holà! quelqu'un!

SCÈNE II

ARISTE, DAMON, PICARD.

PICARD.

Monsieur?

ARISTE.

Va-t'en voir si madame
Est de retour.

PICARD *s'en va et revient.*

De qui parlez-vous?

ARISTE, *vivement, après avoir un peu rêvé.*

De ma femme.

PICARD *s'en va et revient.*

Laquelle est-ce?

ARISTE.

Mélite.

PICARD, *se grattant l'oreille.*

Oh! je ne suis pas sot :
Je le savais fort bien, sans vous en dire mot.

ARISTE.

Va-t'en.

SCÈNE III

ARISTE, DAMON.

DAMON.

Où voulez-vous faire votre retraite?

ARISTE.

Pour cette circonstance, elle sera secrète.

DAMON.

Parbleu! je vous suivrai.

ARISTE.

Non, ne me suivez pas.
Et si ma belle-sœur a pour vous des appas,

Gardez-vous de la perdre un seul instant de vue;
Sinon, vous pourriez bien la retrouver pourvue.

DAMON.

Comment puis-je fixer son caprice éternel?

ARISTE.

En l'engageant à vous par un nœud solennel.
Votre nom supposé cause sa répugnance?
Il faut lui déclarer quelle est votre naissance.

DAMON.

Je le puis. Vous savez qu'une affaire d'honneur
M'a fait cacher mon rang et causait son erreur;
Grâce à mon frère aîné, cette affaire cruelle
Vient d'être accommodée, et j'en ai la nouvelle
Par un de mes parents arrivé de Lyon. [nom.
Je n'ai plus rien à craindre, et je reprends mon
Du moins, jusqu'à demain suspendez votre fuite
Pour rendre témoignage...

ARISTE.

Ah! j'aperçois Mélite!
Que je suis agité! Voici l'occasion
Où je dois recourir à votre affection.
Aidez-moi de vos soins.

DAMON.

Eh bien! que faut-il faire?
Me voilà prêt.

ARISTE.

De grâce, allez trouver mon père,
Dites-lui mon dessein. Faites si bien aussi,
Qu'il puisse l'approuver et demeurer ici,
Afin de consoler Mélite en mon absence.
Allez : je vous attends avec impatience.

SCÈNE IV

ARISTE, MÉLITE, CÉLIANTE, FINETTE.

MÉLITE, *à Ariste.*

Ciel! que dois-je augurer du trouble où je vous [vois?

ARISTE, *agité.*

Ici fort à propos vous venez toutes trois.
(*à Mélite.*)
Ma femme, désormais vous serez satisfaite.

MÉLITE.

En quoi?

ARISTE.

Notre union cesse d'être secrète;

Et grâces à vos soins, à votre empressement,
De toutes parts enfin on m'en fait compliment.

MÉLITE.

Quoi! vous osez me faire une telle injustice?
Si je vous ai trahi, que le ciel me punisse!

ARISTE.

Vous verrez que c'est moi qui me serai trahi :
Car Finette, à coup sûr, m'a trop bien obéï
Pour avoir laissé même entrevoir le mystère.
Et pour ma belle-sœur, qui sait l'art de se taire,
Que dis-je? qui le porte à sa perfection,
Je n'ai qu'à me louer de sa discrétion.

CÉLIANTE.

Il est pourtant certain, malgré vos railleries,
Que je n'ai dit le fait qu'à six de mes amies.

FINETTE.

Et moi, qu'à deux ou trois de mes meilleurs amis,
Qui n'en auront rien dit, car ils me l'ont promis.
En les mettant ainsi de notre confidence,
Je les engageais tous à garder le silence.

MÉLITE.

Ah! cessez de railler, de grâce, et dites-nous...

ARISTE.

Eh bien! sans plaisanter, je prends congé de vous.
Adieu, ma femme.

MÉLITE.

O ciel! je n'y pourrai survivre.
Ariste, ou demeurez, ou laissez-moi vous suivre.

ARISTE.

Vous me suivrez aussi : soyez prête au départ.
Dans peu quelqu'un viendra vous trouver de ma part,
Et nous nous reverrons dans un séjour tranquille,
Où j'ai fixé le mien. Je renonce à la ville;
Voyez si vous pouvez y renoncer aussi,
Et n'espérez jamais de me revoir ici.

CÉLIANTE.

Eh quoi! pour un mari vous serez complaisante
Jusqu'à vouloir pour lui vous enterrer vivante?

MÉLITE.

(*à Ariste.*)

Oui ma sœur. Je ferai tout ce que vous voudrez.
Je trouverai Paris partout où vous serez.

SCÈNE V

ARISTE, DAMON, MÉLITE, CÉLIANTE, FINETTE.

DAMON.

Je viens vous informer d'une fâcheuse affaire :
J'ai trouvé près d'ici votre oncle et votre père,
Sortant de la maison du marquis du Lauret,
Où sans doute ils avaient appris votre secret.
Votre oncle, transporté de colère et de rage,
Prétend faire, dit-il, casser le mariage,
Comme ayant été fait à l'insu des parents ;
Et trouve pour cela vingt moyens différents.

MÉLITE.

Ciel! que nous dites-vous?

DAMON.

Ce que je viens d'entendre.

ARISTE.

Et mon père?

DAMON.

Il s'efforce en vain à vous défendre.
Votre oncle, prévenu, refuse d'écouter,
Et, s'il n'est secondé, veut vous déshériter.
Une telle menace alarme votre père,
Qui ne sait de quel biais ajuster cette affaire.
Ils sont partis ensemble, et vont, je crois, tous deux
Consulter sur ce point un avocat fameux.

MÉLITE.

Et dans un tel péril Ariste m'abandonne!

ARISTE.

Non. L'éclat que j'ai craint n'a plus rien qui m'é-
Votre péril me rend la noble fermeté [tonne.
Qui des cœurs vertueux fait la félicité.
Je vais, d'un front serein, faire tête à l'orage.
Que le public surpris fronde mon mariage,
Que mon oncle irrité me prive de son bien;
On veut nous séparer, je ne ménage rien.
Je vais trouver mon oncle, et moi-même lui dire
Qu'à m'arracher à vous c'est en vain qu'il aspire;
Et je lui ferai voir, en bravant son courroux,
Que rien n'est à mon cœur si précieux que vous.

MÉLITE.

Je reconnais Ariste, et n'ai plus rien à craindre.
Mais au premier abord tâchez de vous contraindre
Et souffrez tout le feu du premier mouvement.

ARISTE.

C'est mon dessein. Allez à votre appartement,
Et ne paraissez plus qu'on ne vous avertisse.

MÉLITE.

O ciel, protége-nous! j'implore ta justice.

SCÈNE VI

CÉLIANTE, DAMON, FINETTE.

CÉLIANTE.

L'état où je les vois me fait compassion;
Malgré moi je prends part à leur affliction
Il faut que je sois folle. Oh! oui, je suis trop bonne.
Moi, trembler pour ma sœur!

DAMON.

Quoi! cela vous étonne?

CÉLIANTE.

Pourquoi non? Songez-vous aux tours qu'elle m'a [faits?

DAMON.

Quels tours!

CÉLIANTE.

Ceux qu'une sœur ne pardonne jamais.

DAMON.

Mais encore, en quoi donc?

CÉLIANTE.

D'avoir eu l'art de plaire
A des gens dont l'hommage eût pu me satisfaire.

DAMON.

Je vous suis obligé de ce doux compliment :
Mais, puisque vous m'aimez, je ne vois pas comment
Vous lui voulez du mal d'avoir su plaire à d'autres.

FINETTE.

C'est que vos sentiments sont différents des nôtres.

CÉLIANTE.

Quoi! vous croyez encor que je vous aime, moi?

DAMON.

La question me charme! Eh, parbleu! je le croi,
Puisque vous me l'avez cent fois juré vous-même.

CÉLIANTE.

Ah! quelle vision! Moi, Finette, je l'aime?
Est-il vrai?

FINETTE.

Quelquefois, selon le temps qu'il fait.

DAMON.

Du caprice souvent j'ai ressenti l'effet.

Mais, malgré vous, je lis jusqu'au fond de votre âme;
Et je vous réponds, moi, que vous serez ma femme.

CÉLIANTE.

Moi, je serai sa femme! Ah! je voudrais le voir.

DAMON.

Oui, oui, vous le verrez.

CÉLIANTE.

Quand cela?

DAMON.

Dès ce soir.

CÉLIANTE, *à Finette.*

Ne le croirait-on pas, de l'air dont il l'assure?

FINETTE.

On croirait qu'il vous dit votre bonne aventure.

CÉLIANTE.

Ma mauvaise plutôt.

DAMON.

Oui, vos yeux, malgré vous,
M'annoncent que ce soir je serai votre époux.

CÉLIANTE.

Mes yeux en ont menti. Mais voyez l'impudence!
Qui? moi, j'épouserais un homme sans naissance!

DAMON.

Et si vous deveniez comtesse en m'épousant?

CÉLIANTE.

Vous, me faire comtesse?

DAMON.

Ariste est mon garant,
Et du sang dont je sors il pourra vous instruire :
L'en croirez-vous?

CÉLIANTE.

Eh! mais... je ne sais plus que dire.
Pourquoi donc feigniez-vous?...

DAMON.

Une forte raison
M'obligeait à cacher ma naissance et mon nom.

CÉLIANTE.

Je ne croirai cela que sur l'avis d'Ariste.
Le péril de ma sœur m'inquiète et m'attriste :
Nous songerons à nous quand je saurai son sort.
J'entends du bruit.

DAMON.

C'est l'oncle.

FINETTE.

Il querelle, et bien fort.

SCÈNE VII

LISIMON, GÉRONTE, DAMON, CÉLIANTE, FINETTE.

GÉRONTE.

O le grand philosophe! ô le beau mariage!
Où se cache-t-il donc ce raisonneur si sage,
Qui n'impose jamais par ses opinions,
Et qui ne veut parler que par ses actions?
Ah! vraiment, l'imbécile en a fait une belle!

LISIMON.

Eh! mon frère!

FINETTE, *à Céliante.*

Il me fait une frayeur mortelle.

CÉLIANTE.

Je m'en vais lui répondre.

DAMON, *la retenant.*

Eh! ne l'irritez pas.
De sang-froid laissons-lui faire tout son fracas.

GÉRONTE.

Qu'il s'exhale en douceurs auprès de sa Mélite:
Mais qu'il sache, morbleu! que je le déshérite.
Avec ma belle-fille on aura tout mon bien.

LISIMON.

Quoi! ce neveu si cher...

GÉRONTE.

Ce neveu n'aura rien.

LISIMON.

Mais...

GÉRONTE.

Il mourra de faim, j'ai fait son horoscope;
Et je veux qu'il enrage avec sa Pénélope,
A moins qu'il ne la livre à mon ressentiment.

LISIMON.

Ah! ne vous flattez point de son consentement.

GÉRONTE.

L'affaire est entamée, il faut qu'il me le donne.
Mais je crois que voici justement la personne
Dont la beauté maudite a séduit mon neveu.

FINETTE.

Madame, il vient à vous.

CÉLIANTE.

Vous allez voir beau jeu.

DAMON, *à Céliante.*

Gardez-vous de l'aigrir.

CÉLIANTE.

Mon Dieu! laissez-moi faire.
Je m'en vais, en deux mots, accommoder l'affaire.

DAMON.

Ou plutôt la gâter.

GÉRONTE, *à Céliante.*

Ah! ma belle, est-ce vous
Dont mon sot de neveu prétend être l'époux?

CÉLIANTE.

Et quand cela serait, qu'y trouvez-vous à dire?

FINETTE, *à part.*

L'entretien sera vif, et je m'apprête à rire.

GÉRONTE.

Mais je n'y trouve, moi, qu'une difficulté :
Le mariage est nul, de toute nullité.

CÉLIANTE.

Je soutiens qu'il est bon, et bon par excellence,
Et qu'il n'y manque pas la moindre circonstance.

FINETTE.

On n'a rien oublié.

GÉRONTE.

Que mon consentement,
Et celui de mon frère.

CÉLIANTE.

On s'en passe aisément,
Comme vous le voyez.

GÉRONTE, *à Lisimon.*

Tubleu! quelle commère!

CÉLIANTE, *à Lisimon.*

Apparemment, monsieur, vous êtes le beau-père?

LISIMON.

Je suis père d'Ariste.

CÉLIANTE.

Ayez la fermeté
De vous servir ici de votre autorité.
Si j'en crois votre fils, vous êtes homme sage
Qui, loin de chicaner sur un bon mariage,
Signerez au contrat sans vous faire prier.
(*à Géronte.*)
Pour vous, il vous sied bien, mon petit financier,
Fier d'un bien mal acquis, de blâmer l'alliance
D'une fille d'honneur, et d'illustre naissance!
Oh bien! tenez de moi pour un fait assuré

Que vous vous en devez croire fort honoré;
Que c'est risquer beaucoup qu'insulter ma famille,
Et qu'on vaut mieux cent fois que votre belle-fille.

GÉRONTE, *à Lisimon.*

C'est donc là cet esprit sage, modeste, doux,
Qui devait tout d'abord désarmer mon courroux?

LISIMON.

Mon fils me l'avait dit : mais quelle est ma surprise?
Je crois que notre sage a fait une sottise.

GÉRONTE.

Et vous me retiendrez encore après cela?

LISIMON.

Madame, il vous sied mal de prendre ce ton-là;
Et l'air dont vous venez de parler à mon frère
Me fait mal augurer de votre caractère.

CÉLIANTE.

Tant pis pour vous, monsieur.

LISIMON.

Dans cette occasion,
Votre unique parti c'est la soumission.

GÉRONTE.

Allons, sortons, mon frère, ou bien je vous renonce.
Ma belle, dans l'instant vous aurez ma réponse.

DAMON, *à Céliante.*

J'ai prévu ces effets de votre emportement.
Messieurs, vous vous trompez, écoutez un moment.

GÉRONTE.

Je n'écoute plus rien, je suis trop en colère.
J'aurais été peut-être aussi sot que mon frère:
Mais puisqu'on m'ose encor traiter de la façon,
Un bon procès, morbleu! va m'en faire raison.
Allons. Malgré ce fils que vous croyez si sage,
Je prétends qu'un arrêt casse le mariage.

SCÈNE VIII

LISIMON, GÉRONTE, ARISTE, DAMON, CÉLIANTE, FINETTE.

ARISTE.

Casser mon mariage, avoir un tel dessein,
C'est vouloir me plonger un poignard dans le sein.

CÉLIANTE.

Qu'il s'y joue, il verra.

ARISTE, *à Lisimon.*

Même en votre présence,

On m'ose menacer de cette violence !
J'ai peine à retenir un trop juste courroux.
Mon oncle, contre moi, dispose-t-il de vous ?
Mais j'ai tort, après tout, de craindre que mon père
Veuille à cet attentat prêter son ministère :
Sa bonté, sa vertu, m'en sont de sûrs garants.
Si vous connaissiez bien celle que je défends,
Loin de vouloir, mon oncle, armer la loi contre elle,
Vous-même vous seriez son défenseur fidèle.
Aussitôt qu'on la voit, tout parle en sa faveur,
Ses traits, sa modestie, et surtout sa douceur.

GÉRONTE.

Sa douceur ! Oui parbleu ! nous en avons des preu-
[ves.
De grâce, en faites-vous de fréquentes épreuves ?

ARISTE.

Sans cesse.

GÉRONTE, *à Lisimon.*

A quel excès va son aveuglement !

LISIMON, *à Ariste.*

Nous avons tout sujet d'en penser autrement.

ARISTE.

De ma femme ?

LISIMON.

Oui, mon fils.

FINETTE, *à part.*

L'équivoque est plaisante.

LISIMON.

Elle est très-emportée, encor plus imprudente ;
Et devant elle, enfin, je vous déclare net
Que de son procédé je suis mal satisfait.

ARISTE, *regardant de tous côtés.*

Devant elle ?

GÉRONTE.

Pour moi, j'en suis outré de rage.

LISIMON.

Elle a fait à votre oncle un très-sensible outrage,
Et vous avez grand tort de vanter sa douceur.

FINETTE, *à part.*

Je ne puis m'empêcher de rire de bon cœur.

DAMON.

Ariste, écoutez-moi.

ARISTE, *à Damon.*

Se peut-il que Mélite....

CÉLIANTE.

Allez, on l'a traité tout comme il le mérite.

GÉRONTE, *à Ariste.*

Eh bien! vous entendez?

ARISTE.

Moi? Non, je n'entends point.

LISIMON.

Puisqu'elle ose pousser l'arrogance à ce point,
Je vais donner les mains au dessein de mon frère.

ARISTE.

Non, Mélite n'est point d'un pareil caractère.
Je ne puis croire encor tout ce que l'on m'en dit;
Et je vais la chercher.

GÉRONTE, *à Lisimon.*

A-t-il perdu l'esprit?

LISIMON.

Vous allez, dites-vous, la chercher? Où?

ARISTE.

Chez elle.

GÉRONTE.

Oh! la philosophie a brouillé sa cervelle.
Ne le voyez-vous pas?

ARISTE, *apercevant Mélite.*

En effet, la voici.
Nous allons avec elle éclaircir tout ceci.

SCÈNE IX

LISIMON, GÉRONTE, DAMON, MÉLITE, ARISTE, CÉLIANTE, FINETTE.

ARISTE.

Mélite, approchez-vous.

LISIMON.

Que vois-je?

DAMON.

C'est sa femme

GÉRONTE.

C'est sa femme?

FINETTE.

Elle-même.

ARISTE.

On me soutient, madame,
Que mon oncle et mon père, en ce même moment,
Ont essuyé cent traits de votre emportement;
Que, sans aucun respect, excitant leur colère...

MÉLITE.

Moi! j'aurais insulté votre oncle et votre père!
Eh! je n'ai jamais eu l'honneur de leur parler.

ARISTE.

Quel galimatias!

DAMON.

Je vais le démêler,
Si l'on m'écoute enfin. Une pure méprise
Forme l'embrouillement qui fait votre surprise;
Et les vivacités de votre belle-sœur,
Qu'ils prenaient pour Mélite, ont causé leur erreur.

ARISTE.

Vous auriez dû plus tôt le leur faire comprendre.

DAMON.

Et le moyen? jamais on n'a voulu m'entendre.

CÉLIANTE.

Ce que je leur ai dit, je le répéterai.
On veut nous faire affront, et je le souffrirai!
On intente un procès sur votre mariage,
Et je ne serai pas sensible à cet outrage!
Si j'étais votre femme et qu'on eût ce dessein,
Votre oncle ne mourrait jamais que de ma main.

MÉLITE, *à Lisimon et à Géronte.*

De quoi suis-je coupable? Ariste peut vous dire
Qu'à recevoir sa main il n'a pu me réduire.
Qu'après m'avoir promis et juré mille fois
Que son père avec joie approuverait son choix.
(*à Lisimon.*)
C'est à vous, je le vois, qu'il faut que je m'adresse,
Pour vous entendre ici confirmer sa promesse.
Vous aimez trop ce fils, vous aimez trop l'honneur,
Pour condamner son choix et causer mon malheur.

LISIMON.

Madame, vos discours ont pénétré mon âme.
Mon fils ne pouvait prendre une plus digne femme,
Je le vois; et son choix entraînerait le mien
Si ce fils pour vous deux avait assez de bien.
La fortune dépend des bontés de mon frère,
Et votre mariage excite sa colère.
Il veut absolument rompre cette union,
Ou priver votre époux de sa succession.

MÉLITE, *à Géronte.*

Pour vous fléchir, monsieur, je n'ai point d'autres
[armes
Que ma soumission, mes soupirs et mes larmes.

Confirmez mon bonheur : pour l'obtenir de vous,
Je ne rougirai point d'embrasser vos genoux.
Mais si je presse en vain, si votre aigreur subsiste,
Je ne veux point causer l'infortune d'Ariste.
En brisant nos liens, rendez-lui votre cœur;
Un couvent cachera ma honte et ma douleur.

GÉRONTE, *attendri.*

Qui pourrait résister à sa voix de sirène?
Ma nièce, levez-vous. Me voilà fort en peine.
Tantôt, désespéré de votre hymen secret,
J'ai promis aux parents du marquis du Lauret
Qu'il aurait tout mon bien avec ma belle-fille,
En cas que je la fisse entrer dans leur famille.
Si je vous laisse Ariste, elle aura le marquis,
Et ma succession, puisque je l'ai promis.

ARISTE.

Mon oncle, vous pouvez accomplir vos promesses :
Mélite me tient lieu de toutes vos richesses.

SCÈNE X

LE MARQUIS, LISIMON, GÉRONTE, ARISTE, DAMON, MÉLITE, CÉLIANTE, FINETTE.

LE MARQUIS.

Vous voyant assemblés, je suppose d'abord
Qu'après un peu de bruit vous voilà tous d'accord:
C'est prendre, croyez-moi, le parti le plus sage.
(*à Ariste.*)
Je vous fais compliment sur votre mariage :
Si vous eussiez daigné me le faire savoir,
J'aurais su m'acquitter plus tôt de ce devoir.

ARISTE.

Épargnez-vous, marquis, ces froides railleries.
Vous perdez tout le fruit de vos plaisanteries,
Car je ne les crains plus. Vous aurez votre tour.

LE MARQUIS.

Si votre oncle y consent, ce sera dès ce jour.
(*à Géronte.*)
Vous destiniez Ariste à votre belle-fille,
Cela n'est plus faisable. En ce cas, ma famille,
Vous et moi, nous pourrons conclure en ce mo-
[ment.
Si vous voulez, monsieur, décider promptement.

GÉRONTE.

Vous êtes bien pressé.

LE MARQUIS, *regardant Ariste.*

Lorsqu'un homme si sage
Se soumet humblement au joug du mariage,
Et qu'il n'en rougit plus, puis-je trop me presser
De suivre le chemin qu'il vient de me tracer?

GÉRONTE.

Eh bien! ma belle fille est à vous. Sa naissance
Est égale à la vôtre, et tout au moins, je pense.

LE MARQUIS.

D'accord.

GÉRONTE.

Par elle-même elle a beaucoup de bien.

LE MARQUIS.

Tant mieux.

GÉRONTE.

Et j'ai promis que j'y joindrais le mien.

LE MARQUIS.

Retranchez cet article, autrement point d'affaire.

GÉRONTE.

Vous opposer au don que je voulais vous faire?

LE MARQUIS.

Ce n'est point pour trancher ici du généreux.
Un jour je serai riche au delà de mes vœux:
Mais quand je serais né sans bien, sans espérance
D'en avoir, je mourrais plutôt dans l'indigence
Que de devenir riche aux dépens d'un ami.
Monsieur, ne soyez point indulgent à demi:
Non content d'approuver qu'il conserve Mélite,
De deux parfaits époux couronnez le mérite.
Je n'exige de vous d'autre condition
Que de leur assurer votre succession.

ARISTE, *en l'embrassant.*

Ami trop généreux!

LISIMON.

Ce procédé m'enchante.

GÉRONTE.

La déclaration est nouvelle et touchante.
Ma nièce, mon neveu, je voulais vous punir;
Mais tout parle pour vous, je n'y puis plus tenir:
Vous aurez tout mon bien, en dépit de moi-même.

MÉLITE.

Puisque Ariste est heureux, mon bonheur est [extrême.

GÉRONTE.

Mon frère, allons dresser et signer deux contrats.

ARISTE, *à Céliante.*

Nous en signerons trois. N'y consentez-vous pas?

MÉLITE, *à Céliante.*

Vous résistez en vain : Damon a su vous plaire;
Donnez-lui votre main.

ARISTE.

Vous ne pouvez mieux faire.
Il vous cachait son rang; mais je suis caution
Qu'il est homme d'honneur et de condition.

CÉLIANTE.

Je vous crois : mais enfin...

FINETTE, *à Céliante.*

Allons, un bon caprice.

DAMON.

Je vois que, malgré vous, vous me rendez justice.

CÉLIANTE.

Oui, monstre, il est écrit que je t'épouserai :
Mon penchant m'y contraint; mais je m'en ven-
FINETTE. [gerai.
Belle conclusion !

DAMON.

Pestez, sans vous contraindre.
Vous m'aimez, je vous aime, et je n'ai rien à
ARISTE, *à Mélite.* [craindre.
Pour vous mettre, Mélite, au comble de vos vœux,
En face du public resserrons nos doux nœuds;
Et prouvons aux railleurs que, malgré leurs ou-
La solide vertu fait d'heureux mariages. [trages,

FIN DU PHILOSOPHE MARIÉ.

L'ENVIEUX

COMÉDIE

ACTEURS.

ARAMINTE.
BÉLISE, nièce d'Araminte.
ANGÉLIQUE, nièce d'Araminte.
NÉRINE, femme de chambre d'Araminte.
LE MARQUIS, amant d'Angélique.
LYCANDRE, bel esprit, amant de Bélise.
POLIDOR, } auteurs, amis de Lycandre.
DORANTE, }
L'OLIVE, valet de Lycandre.
UN NOTAIRE.

La scène est à Paris, dans la maison d'Araminte.

SCÈNE PREMIÈRE

LYCANDRE, seul, tirant sa montre.

Voyons quelle heure il est... Sept heures et demie! La comédie doit être finie présentement. Le *Philosophe marié* vient d'être jugé, et son auteur, couronné de lauriers, ou couvert de honte; sa pièce devait aller aux nues, ou essuyer une chute effroyable. C'est un sujet nouveau, et par conséquent hasardé, qui donnait plus lieu de craindre que d'espérer. J'ai assisté furtivement à une lecture de cet ouvrage, qui m'a causé de furieuses émotions. J'y sentais, malgré moi, des beautés qui me frappaient, et qui m'en faisaient redouter le succès. Mais ce qui me rassure, c'est que le public a perdu le goût de la vraie comédie, et ne s'amuse plus que de bagatelles et d'intrigues romanesques. Un philosophe timide, un ami prudent et discret, une femme vertueuse, une belle-sœur capricieuse, un financier brutal, un père tendre et honnête homme, un courtisan fin rail-

leur; des mœurs vraies, de la morale, des caractères sérieux, des contrastes, des plaisanteries qui ne naissent que du sujet; pas le moindre écart, point de paroles licencieuses : tout y respire l'honneur, la modestie, la vertu, mœurs gothiques; cela ne saurait prendre aujourd'hui : et le parterre me fera raison, sans doute, de l'audace d'un auteur qui veut plaire en instruisant. Cependant le cœur me bat, et j'ai des pressentiments qui m'effrayent. De quoi diable cet homme s'est-il avisé de revenir de l'autre monde, pour rentrer dans la périlleuse carrière du théâtre? Je lui passais son *Curieux impertinent*, son *Ingrat*, son *Irrésolu*, son *Médisant*, parce que je le regardais comme un homme qui n'existait plus. Mais, après sept années d'absence, réveiller l'attention du public par un *Philosophe marié!* C'est ce que je ne saurais lui pardonner, et ce qui mérite toute ma haine. J'entends du bruit. On vient m'apporter quelques nouvelles.

SCÈNE II

LYCANDRE, L'OLIVE.

LYCANDRE.

Eh bien, l'Olive, la pièce est-elle finie?

L'OLIVE.

Elle ne l'était pas encore, Monsieur, quand j'ai quitté la porte de la comédie.

LYCANDRE.

Pourquoi l'as-tu quittée avant que le monde sortît?

L'OLIVE.

Parce que la foule m'a chassé. Je n'ai jamais vu tant de laquais. Je suis bien heureux d'avoir pu m'esquiver, et votre curiosité m'a pensé coûter la vie. Tenez, voyez mon habit, il est tout en pièces.

LYCANDRE.

Mais enfin, n'as-tu rien appris?

L'OLIVE.

Non, Monsieur, mais j'ai entendu battre des mains.

LYCANDRE.

De la porte?

L'OLIVE.

Bon! du milieu de la rue.

LYCANDRE.

Souvent?

L'OLIVE.

A chaque instant.

LYCANDRE.

Et tu n'as autre chose à me dire?

L'OLIVE.

Non, Monsieur.

LYCANDRE, d'un ton furieux.

Retire-toi, maraud, retire-toi; et ne te présente jamais devant mes yeux!

L'OLIVE.

Est-ce ma faute, à moi, si on a battu des mains?

LYCANDRE.

Tu n'es qu'un oiseau de mauvais augure, qui ne m'annonce jamais que de tristes nouvelles.

L'OLIVE.

Tenez, Monsieur, il y en aura peut-être de meilleures dans cette lettre, qu'on vient de me donner pour vous, lorsque je suis rentré.

LYCANDRE.

Donne, et sors au plus vite; je ne saurais te souffrir.

L'OLIVE, à part.

Je crois qu'il a le diable au corps. Le bonheur d'autrui le désespère. Si j'avais entendu siffler, il m'aurait embrassé de tout son cœur.

LYCANDRE.

Que dis-tu?

L'OLIVE.

Je dis que je voudrais de tout mon cœur qu'on eût sifflé la pièce nouvelle.

LYCANDRE.

Tu le voudrais de tout ton cœur?

L'OLIVE.

Oui, Monsieur.

LYCANDRE.

Ah! voilà du sentiment. Va, je te pardonne; mais, une autre fois, prends mieux garde à ce que

tu diras. Laisse-moi seul, et ne manque point de m'avertir quand la compagnie sera rentrée.

SCÈNE III

LYCANDRE seul.

Ce maroufle me jette dans une inquiétude mortelle. J'aurais mieux fait d'aller voir la pièce, j'en saurais à présent le succès. Oui, mais si, par malheur, elle a réussi, je serais mort au dénouement. Le récit frappe bien moins que la chose. Des battements de mains entendus du milieu de la rue! Hum! Mais c'est un sot qui parle. Vous verrez qu'il aura pris le bruit des sifflets pour des applaudissements! Je m'en flatte encore; et j'ai de bons amis dans le parterre : ils n'auront pas souffert qu'un nouveau débarqué soit venu m'offusquer. Je n'en puis plus. Je suis sur les épines. Il faut lire cette lettre pour faire diversion. Bon : c'est de mon correspondant de Versailles. Voyons ce qu'il m'écrit.

(Il se met dans un fauteuil, et lit.)

« Voici bien des nouvelles, mon cher ami, je « me flatte qu'elles vous amuseront. Nous avons « de nouveaux maréchaux de France; savoir : « messieurs... »

Eh! morbleu! qu'ils jouissent de leur gloire, sans que leurs noms m'étourdissent l'oreille : je veux les ignorer!

(Il lit.)

« Je vous enverrai demain la liste des lieute- « nants généraux, des maréchaux de camp, et des « brigadiers, que le Roi vient de faire.... »

Je m'en passerai bien. Que leurs amis se réjouissent de leur avancement; pour moi, je ne m'en réjouirai pas, sur ma parole!

(Il lit.)

« Tout le monde applaudit à la justice qu'on « vient de rendre à beaucoup d'officiers de mérite. »

De mérite? Je le veux croire.

(Il lit.)

« Mais il y a quelques gens qui se plaignent « d'être oubliés. »

Tant mieux. Ce serait une étrange pitié, si tout le monde était content!

(Il lit.)

« Le bon duc qui vous honore de son amitié « vient de se raccommoder avec la duchesse, son « épouse. Un de nos amis, dont vous connaissez « la prudence, a ménagé cette réconciliation. »

De quoi se mêlait-il? Quelle nécessité de les raccommoder? Ils étaient brouillés par de fortes raisons. Le grand malheur! Ne sera-ce pas quelque chose de fort édifiant que de voir un mari et une femme de ce rang-là vivre en bonne intelligence? La peste soit du conciliateur!

(Il lit.)

« L'abbé Florimont, dont l'éloquence fait tant « de bruit, vient d'obtenir une abbaye de dix mille « livres de rente. »

J'enrage de voir un homme si bien récompensé, pour avoir dit des fadaises en beau français. Le mérite superficiel est bien à la mode!

(Il lit.)

« L'ouvrage de notre ami Lycidas reçoit ici de « grands applaudissements, et on vient de donner « à cet illustre auteur une pension de deux mille « livres. Tous les honnêtes gens prennent part à « son bonheur. »

Tous les honnêtes gens! Tous les sots, bien plutôt. Patience, je vais lui donner une calotte qui durera longtemps. Tudieu! notre ami Dorilas, il n'y aurait qu'à vous laisser jouir tranquillement de votre félicité, vous deviendriez un petit Glorieux! Il y a de la charité à vous humilier; et c'est une bonne œuvre dont je me chargerai volontiers.

(Il lit.)

« On remplira demain, dit-on, la place qui vaque « à l'Académie. Je viens d'apprendre, de bonne « part, que Damon l'obtiendra tout d'une voix. »

Tout d'une voix? Une place qui m'est due! Oh! je n'y puis plus tenir. Tiens, maudit correspondant, voilà le prix que mérite ta lettre! Tu me déchires le cœur, et je mets en pièces tes impertinentes nouvelles. Le bourreau m'assassine, et me marque effrontément qu'il va m'amuser! Le bonheur de tant de personnes n'est-il pas un aimable amusement

pour moi? Que la peste étouffe l'écrivain! Ce doucereux imbécile n'est jamais plus content, que lorsqu'il voit des gens heureux! C'est un vrai triomphe pour lui! Par ma foi, il y a des gens d'un fade caractère! Mais, voici le Marquis : c'est un homme à peu près de cette espèce; je ne le puis souffrir.

SCÈNE IV

LYCANDRE, LE MARQUIS.

LE MARQUIS.

Quoi, Lycandre, vous êtes seul ici? Personne n'est encore rentré?

LYCANDRE.

Pas une âme.

LE MARQUIS.

Je n'en suis pas surpris, nos dames auront trouvé bien de l'embarras en sortant de la comédie.

LYCANDRE.

En venez-vous?

LE MARQUIS.

Non, j'en ai vu plusieurs répétitions; mais je suis trop ami de l'auteur, pour avoir eu le courage d'assister à la première représentation de son ouvrage.

LYCANDRE.

Vous aimez furieusement vos amis!

LE MARQUIS.

J'avoue que c'est mon faible.

LYCANDRE.

Je donnerais tout à l'heure cent pistoles, pour savoir le succès du *Philosophe marié!*

LE MARQUIS.

Selon toutes les apparences, vous vous intéressez aussi vivement que moi pour l'auteur?

LYCANDRE.

Il ne s'agit pas de cela.

LE MARQUIS, d'un ton ironique.

Vous avez le cœur si bon! Vous entrez si généreusement dans les intérêts des autres! Quoi, vous sortez?

LYCANDRE.

Oui, je suis impatient de revoir les dames, et je m'en vais au-devant d'elles. Nous vous rejoindrons dans un moment.

SCÈNE V

LE MARQUIS, seul.

L'âme de cet homme est le mouvement perpétuel : il meurt de peur que notre *Philosophe* n'ait réussi; mais je me flatte que nous en aurons bientôt des nouvelles qui le mettront au désespoir! Quelqu'un vient; je crois que c'est Nérine.

SCÈNE VI

LE MARQUIS, NÉRINE.

LE MARQUIS.

Bonsoir, mon enfant.

NÉRINE.

Bonsoir, Monsieur; souffrez que, sans cérémonie, je me mette dans ce fauteuil.

LE MARQUIS.

Qu'as-tu donc?

NÉRINE.

Ce que j'ai, Monsieur? Je n'en puis plus. Vous voyez une pauvre créature qui revient du faubourg Saint-Germain à pied.

LE MARQUIS.

Du faubourg Saint-Germain?

NÉRINE.

Oui, après avoir habillé ma maîtresse, j'ai succombé à la tentation d'aller voir le *Philosophe marié*. Peste soit des comédiens, de la comédie, et de celui qui l'a faite!

LE MARQUIS.

Te voilà bien en colère? Est-ce que la pièce t'a déplu?

NÉRINE.

Au contraire, j'en suis charmée.

LE MARQUIS.

Pourquoi donc pestes-tu contre les acteurs et contre l'auteur ?

NÉRINE.

C'est qu'il y avait tant de monde à cette maudite comédie, que j'ai pensé m'évanouir ; mais ce n'est pas là le pis de mon aventure. En me pressant de sortir, j'ai perdu ma compagne, et je suis tombée dans la foule du parterre, qui m'a entraînée jusqu'au carrefour. Là, je me suis trouvée au milieu de cent carrosses, mourant de peur, et ne sachant par où fuir ; et, sans un jeune abbé, qui a pris pitié de moi, qui m'a enlevée... pour me tirer du péril, j'étais une fille perdue. En vérité, ces messieurs les abbés ont de grandes attentions pour le sexe, et il n'y a plus que cet ordre-là dans l'État qui soutienne la galanterie.

LE MARQUIS.

Je vois que tu as retrouvé tes forces, et te voilà rentrée dans ton naturel. Tu peux maintenant satisfaire mon impatiente curiosité. En deux mots, ma chère Nérine, dis-moi si la pièce a réussi ?

NÉRINE.

Parfaitement.

LE MARQUIS.

Je vais donc avoir un grand plaisir.

NÉRINE.

Quel plaisir ?

LE MARQUIS.

Celui d'entendre tout le monde se récrier ici sur cet ouvrage, et de voir Lycandre s'en désespérer ; car cet homme est auteur, depuis la tête jusqu'aux pieds. Sa plus grande frayeur, c'est que quelqu'un ne l'efface ou ne l'égale. Je compte qu'Araminte, toute caustique qu'elle est, ne pourra se dispenser de donner quelques louanges au *Philosophe marié*. Il n'en faudra pas davantage pour mettre Lycandre au supplice, et peut-être, pour les brouiller. C'est l'homme le plus envieux que la nature ait jamais produit. Il a si bonne opinion de lui-même, et il est si avide de louanges, qu'il croit que tout le bien

qu'on dit des autres est un vol qu'on lui fait! Il ne loue que ce qu'il méprise, et il méprise tout ce qu'il devrait louer. Il est riche, tout auteur qu'il est, et il ne peut souffrir que les autres aient du bien. Il a de l'esprit, et il ne veut point qu'on en ait, au moins sans avoir son attache, et sans reconnaître la supériorité du sien. Enfin, l'honneur, la probité, les richesses, les dignités, la science, la gloire, la réputation, sont des avantages qu'il voudrait seul posséder, et qui deviennent dans les autres l'objet de son mépris, de ses invectives, et de sa fureur!

NÉRINE.

Tout franc, vous êtes un bon peintre, et vous venez de représenter l'original tout au naturel. Ce qu'il y a de plus fâcheux, en ceci, comme vous le savez, c'est que ma vieille maîtresse est si coiffée de lui, qu'il est le seul homme qu'elle estime, qu'elle loue, qu'elle admire; et que, non contente de le loger chez elle, pour jouir sans cesse de sa conversation, elle veut se l'attacher encore plus intimement, en lui donnant, dès ce soir, une de ses nièces en mariage. Le notaire l'attend ici; les articles du contrat sont dressés; on n'a laissé que le nom de la future en blanc, et ce sera Lycandre qui aura la liberté de le remplir par le choix qu'il fera d'Angélique ou de Bélise; car il ne s'est point encore déterminé, et c'est ce soir qu'il a promis de se déclarer.

LE MARQUIS.

O ciel! tu me fais trembler! Et s'il va se déclarer pour Angélique?

NÉRINE.

Il l'obtiendra sans difficulté. Mais, rassurez-vous, je sais qu'il aime Bélise; et, pourvu que vous puissiez vous contraindre encore, et cacher habilement votre amour pour Angélique, vous devez compter que Bélise aura la préférence : mais vous êtes perdu, s'il peut découvrir qu'Angélique est l'objet de vos vœux. La crainte de vous voir content, le ferait renoncer à son propre bonheur; et il serait trop envieux du vôtre, pour ne pas sacrifier son amour au plaisir de vous rendre malheureux. Il y a longtemps que

je vous l'ai dit, dissimulez mieux que jamais, car nous touchons au moment critique qui doit décider de la destinée d'Angélique et de la vôtre.

LE MARQUIS.

Va, va, je me pique de bien jouer la comédie.

NÉRINE.

Mais cela ne suffit pas; il faut qu'Angélique vous imite. La voici : donnons-lui de nouvelles instructions.

SCÈNE VII

LE MARQUIS, ANGÉLIQUE, NÉRINE.

ANGÉLIQUE.

Je suis charmée de vous trouver ici : j'ai bien des choses à vous dire en peu de moments. Nous arrivons de la comédie, ma tante, ma sœur et moi.

NÉRINE.

Nous savons cela. Hé bien?

ANGÉLIQUE.

Hé bien, ma tante s'est enfermée dans son cabinet, pour lire des lettres qu'elle vient de recevoir, et pour s'entretenir avec le notaire qui l'attendait depuis une heure. Lycandre est sorti pour un instant, à ce qu'on m'a dit, et va bientôt nous venir joindre avec ma tante; c'est pourquoi profitons de cette heureuse occasion, et dépêchons-nous de nous parler.

LE MARQUIS.

Nous sommes dans un grand péril, il ne tient qu'à Lycandre de vous obtenir; et si, malheureusement, il se déclare pour vous, dès ce soir, je vous perds.

ANGÉLIQUE.

Rassurez-vous, feignez aussi bien que moi; et je vous jure que nous n'avons rien à craindre. J'ai si bien joué mon rôle, depuis quelques jours, que ma tante me soupçonne d'avoir autant de penchant pour Lycandre, que d'indifférence pour vous. Secondez-moi; dites que vous en voulez à ma sœur, et vous m'obtiendrez infailliblement.

NÉRINE.

Je vois que mes leçons ont germé dans votre esprit.

ANGÉLIQUE.

Compte que je les ai bien mises en pratique.

NÉRINE.

Il faut vous avouer que notre sexe a de grands talents pour la dissimulation! Convenez, Monsieur le marquis, que sur cet article, nous avons bien de l'avantage sur les hommes.

LE MARQUIS.

Qui ne sont pas amoureux; mais, quand il s'agit de feindre pour obtenir ce que l'on aime, le plus malhabile homme sait se contrefaire aussi parfaitement que vous.

NÉRINE.

C'est ce qu'il faut nous prouver. Voici Madame; voyons comment vous vous tirerez d'affaire.

SCÈNE VIII

LE MARQUIS, ARAMINTE, ANGÉLIQUE, NÉRINE.

ARAMINTE.

Hé bien, Marquis, n'êtes-vous pas charmé?

LE MARQUIS.

De quoi, Madame?

ARAMINTE.

Du grand succès que vient d'avoir votre ami.

LE MARQUIS.

Je vous avoue que j'y suis très sensible.

ARAMINTE.

Oh! je n'en doute point; mais suspendez votre joie, si vous m'en croyez. Les applaudissements ont étouffé la critique, et la critique étouffera les applaudissements. D'où vient que je ne vois point Lycandre? Je brûle de m'entretenir avec lui sur ce sujet.

LE MARQUIS.

Il m'a dit qu'il allait au-devant de vous. Apparemment qu'il ne vous aura pas rencontrée.

ARAMINTE.

Il reviendra bientôt. En attendant, parlons de

nos affaires. Est-ce tout de bon, dites-moi, que vous voulez vous allier dans ma famille?

LE MARQUIS.

Je m'étonne de cette question, Madame, après la déclaration que je vous ai faite si souvent de mon empressement sur ce sujet. Pourvu que vous acceptiez mes offres, je ne changerai point de sentiment.

ARAMINTE.

Il n'est donc plus question que de savoir quelle est celle de mes nièces, pour qui vous vous sentez de l'inclination.

LE MARQUIS.

Elles ont toutes deux tant de mérite, que je croirais leur faire une injure, si je faisais un autre choix que le vôtre. Je les honore et les estime également. C'est à vous à me déterminer.

ARAMINTE.

Je suis ravie de vous voir dans ces dispositions, car j'ai promis l'une de mes nièces à Lycandre. Il ne s'est encore déclaré ni pour Bélise, ni pour Angélique, et je vous dirai naturellement, Monsieur, que je lui accorderai celle qu'il choisira. Si cela vous convient, nous voilà d'accord.

LE MARQUIS.

Cela me convient, puisque vous le voulez. Mais vous ne trouverez pas mauvais que je vous dise qu'il est triste pour moi, que vous fassiez dépendre mon sort de la volonté de Lycandre. Je ne suis pas glorieux, tant s'en faut; mais il me semble que mon rang et ma condition mériteraient qu'on me laissât la liberté de choisir.

ARAMINTE.

Vous avez peu de bien, Monsieur le Marquis, et mes nièces en ont beaucoup. Je crois que cette raison doit vous faire passer sur le point d'honneur. D'ailleurs, voulez-vous que je vous parle franchement? Je mets au niveau de ce qu'il y a de plus grand, un homme de lettres qui s'est acquis une grande réputation, et, toute femme de qualité que je suis, je me tiendrais aussi honorée d'être veuve de Corneille, ou de Racine, que de feu monsieur le comte de Génie-court. Que

voulez-vous? Je suis folle des beaux esprits, c'est mon faible.

LE MARQUIS.

Voilà des sentiments qui honorent les belles-lettres : mais, supposé qu'ils soient bien fondés, je crois que vous mettez quelque différence entre Lycandre et deux aussi grands hommes que Corneille et Racine?

ARAMINTE.

Leur plus grand mérite, à son égard, est d'avoir paru les premiers. Je le plains de ce qu'ils l'ont prévenu; mais je ne l'en estime pas moins.

LE MARQUIS.

A la bonne heure. Et son caractère, Madame, son caractère?

ARAMINTE.

J'y trouve quelque chose à redire, je l'avoue. Il est un peu susceptible de jalousie; mais, à cela près, c'est un fort bel esprit, un homme tout de feu, un génie tout nouveau.

LE MARQUIS.

Oui, dans votre opinion; je la respecte, mais tout le monde ne la suit pas.

ARAMINTE.

Qu'on la suive, ou non, c'est ce qui m'embarrasse peu. Laissons ce sujet, et revenons à celui que nous traitions. Votre cœur est donc partagé entre Angélique et Bélise?

LE MARQUIS.

Oui, Madame, et si bien partagé, que c'est à vous à le faire pencher pour l'une ou pour l'autre.

ARAMINTE.

Je ne sais si je me trompe; mais, malgré ce qu'on veut me faire croire, il m'a paru que vous aviez quelque penchant pour Angélique, et qu'Angélique vous regardait de très bon œil.

ANGÉLIQUE.

Moi, ma tante? Je n'ai point d'autres yeux que les vôtres. Je vous dirai plus : c'est que j'ai le même faible que vous pour les beaux esprits, et que, s'il dépendait de moi de faire un choix, ce ne serait pas la qualité qui me déterminerait.

ARAMINTE.

Cela est clair.

LE MARQUIS.

Ma foi, Mademoiselle, puisque les beaux esprits ont tant de charmes pour vous, je ne mettrai nul obstacle à votre goût, je vous assure; et s'il faut que j'imite ici votre franchise, je dirai sans façon, s'il vous plaît, que mademoiselle votre sœur aurait de quoi me fixer, si madame me permettait de lui offrir mes vœux.

NÉRINE.

Voilà deux déclarations fort obligeantes.

ARAMINTE.

J'y trouve un peu d'aigreur de part et d'autre. Le dépit n'y aurait-il point de part? Est-ce qu'ils sont brouillés, Nérine?

NÉRINE.

Brouillés, Madame? Comment cela se pourrait-il? Il faut être bien ensemble pour se brouiller; et il y longtemps que je m'aperçois qu'ils s'honorent d'une parfaite indifférence.

ARAMINTE.

J'en suis fâchée; car, selon toutes les apparences, Lycandre se déclarera pour Bélise. En ce cas, Monsieur le marquis, je vois bien que vous vous retirerez, et qu'Angélique ne vous retiendra pas.

LE MARQUIS.

Mais pardonnez-moi. Que sait-on? Peut-être que Mademoiselle voudra bien me prendre pour son pis-aller.

NÉRINE.

Oui-dà, oui-dà; au défaut des belles-lettres, on se rabattra sur la condition.

ANGÉLIQUE.

Je vous prie, Mademoiselle Nérine, de ne point interpréter mes sentiments; voulez-vous que je me jette à la tête de Monsieur, pour me contenter du rebut de ma sœur?

ARAMINTE.

Vous vous contenterez de ce que je vous donnerai, Mademoiselle. Vous savez que je n'aime pas les volontés, et qu'une fille bien sage doit régler son goût sur celui des personnes dont elle dépend. Mais voici Lycandre. Retirez-vous, ma nièce, il faut que je le fasse décider.

LE MARQUIS.

Ma présence n'est point nécessaire à cet éclaircissement; et vous me permettrez de me retirer aussi, jusqu'à ce que vous m'informiez de vos intentions.

ARAMINTE.

Demeurez, Nérine, je n'ai rien de caché pour vous.

SCÈNE IX

LYCANDRE, ARAMINTE, NÉRINE.

ARAMINTE.

Eh, mon Dieu, d'où venez-vous, Lycandre? Il y a un quart d'heure que je vous attends.

LYCANDRE.

J'allais au-devant de vous, Madame, quand un importun est venu s'emparer de moi, pour me parler d'une affaire qui m'importe, à la vérité, mais qui m'a paru bien ennuyeuse, dans l'impatience où j'étais de vous revoir.

ARAMINTE.

Oh çà, le notaire est ici; le contrat est dressé; nous sommes d'accord, vous et moi, sur les articles, il faut terminer ce soir; j'y suis résolue, et il ne s'agit plus que de votre décision.

LYCANDRE.

Cela sera bientôt fait; ainsi, Madame, permettez-moi de suspendre un moment cette affaire, pour en traiter une dont j'ai l'esprit si rempli, qu'elle m'ôte toute l'attention que je dois avoir à mes plus pressants intérêts. Je meurs d'impatience d'être informé....

ARAMINTE.

Du succès de la pièce nouvelle, apparemment?

LYCANDRE.

Vous l'avez deviné. Pardonnez-moi cette faiblesse. Il ne nous faut qu'un instant pour conclure, et vous ne me refuserez pas la complaisance de m'apprendre ce qui vient de se passer à la comédie?

ARAMINTE.

Est-ce que mes nièces ne vous en ont rien dit?

LYCANDRE.

Je ne les ai pas vues. D'ailleurs, ce sont des innocentes qui approuvent tout ce qui leur plaît.

NÉRINE.

Fi! C'est ce qui plaît qu'il faut désapprouver.

LYCANDRE, à Araminte.

Cette fille-là se forme, au moins.

ARAMINTE.

Assurément; mais mes nièces n'ont point de goût. Croiriez-vous bien que ces idiotes-là n'ont pas cessé de rire, pendant toute la représentation du *Philosophe ?*

LYCANDRE.

Cela est épouvantable! Apparemment que le parterre les a sifflées aussi bien que la pièce?

ARAMINTE.

Le parterre, Monsieur? Vous ne lui pardonnerez jamais ce qu'il vient de faire.

LYCANDRE.

Ah, le traître! Qu'a-t-il donc fait?

ARAMINTE.

D'abord, il a écouté avec un silence profond.

LYCANDRE.

C'est qu'il s'ennuyait.

ARAMINTE.

Ensuite, il a rompu ce silence par des applaudissements qui n'ont pas cessé pendant le premier acte.

LYCANDRE, en souriant.

Le second va nous venger.

ARAMINTE.

Au contraire, il débute par une certaine Céliante qu'on avait annoncée pour une capricieuse, et qui, d'abord, par ses saillies, a mis le public de si bonne humeur, que les éclats de rire ont pensé m'assourdir.

LYCANDRE.

Morbleu! peut-on rire de pareilles fadaises?

ARAMINTE.

Le troisième acte n'a pas eu moins de succès : il a fait rire comme les deux autres; mais ce qui va vous surprendre, Monsieur, c'est que le quatrième a commencé par une scène sérieuse, entre le philosophe et son père, et que cette scène a

paru si touchante, que tout le monde s'est mis à pleurer.

LYCANDRE.

Pleurer à une comédie! mais cela est fou!

ARAMINTE.

Ensuite un bourru de financier, oncle du Philosophe, est venu réveiller les spectateurs par ses boutades et ses brusqueries; et l'on s'est remis à rire sur nouveaux frais, mais à rire si démesurément, que je n'ai pu m'empêcher de rire moi-même. Je vous demande pardon (*Elle rit.*) Ah, ah, ah, ah! mais le torrent m'a entraînée; j'en suis au désespoir. Ah, ah, ah ah! (*Elle rit encore plus fort.*)

NÉRINE, riant à gorge déployée.

Et moi aussi. Hi, hi, hi, hi!

LYCANDRE, d'un air sérieux.

Fort bien, fort bien. Quoi, Madame, vous avez pu rire à la pièce d'un auteur qui n'est pas de mes amis, et qui a eu l'audace de la faire représenter, sans l'avoir lue à une de vos assemblées!

ARAMINTE.

Oh! ne vous en fâchez pas, j'irai à toutes les représentations, pour morguer les spectateurs.

LYCANDRE.

Venons au cinquième acte; c'est là où je vous attends, Monsieur l'auteur.

NÉRINE.

Oui, oui, écoutez; cela va vous réjouir.

ARAMINTE.

Tout ce que je puis vous en dire, c'est qu'il a encore eu plus de succès que les quatre autres.

LYCANDRE.

Plus de succès! Oh! Monsieur le parterre, vous m'en ferez raison!

ARAMINTE.

Enfin, le dénouement, qui, comme vous savez, est presque toujours la partie honteuse de la pièce, a paru le meilleur morceau de celle-ci. A peine a-t-elle été finie, qu'on n'a plus entendu qu'un tonnerre d'applaudissements. Bon Dieu! Qu'avez-vous?

(*Lycandre se laisse tomber dans un fauteuil.*)

Vous trouvez-vous mal?

LYCANDRE.

Ce n'est qu'un étourdissement... Je ne m'afflige pas de ce grand succès, car je ne suis point envieux...

NÉRINE.

On le voit bien.

LYCANDRE.

Mais l'honneur de la nation m'est si cher, que je tombe en syncope quand le public s'écarte du bon goût et de la raison.

NÉRINE.

Le bon citoyen !

ARAMINTE.

Oublions cela, je vous prie. Le notaire m'attend là-bas : voulez-vous vous déterminer, et venir signer tout de suite ?

LYCANDRE.

Avant que je prenne mon parti, permettez que je vous demande, Madame, pour laquelle de vos nièces le marquis témoigne du penchant.

ARAMINTE.

Ni pour l'une ni pour l'autre. Je l'ai fait convenir dans ce moment qu'il prendrait celle que vous ne voudriez point.

NÉRINE.

C'est le meilleur enfant du monde, tout lui est bon.

LYCANDRE.

Je n'attendais pas un si grand effort de sa complaisance, et j'avoue que cela m'embarrasse un peu. Mais voici Bélise ; voulez-vous bien que je lui parle un instant avant que de vous dire mes dernières intentions ?

ARAMINTE.

Je vois que vous l'aimez ; mais elle est un peu folle, je vous en avertis.

LYCANDRE.

Sa folie est si aimable et si spirituelle, que ce n'est point là ce qui peut me rebuter. Permettez...

ARAMINTE.

Suivez-moi, Nérine.

SCÈNE X

LYCANDRE, BÉLISE.

BÉLISE.

En vérité, Monsieur, je vous trouve fort plaisant de n'être pas venu à la comédie!

LYCANDRE.

Je vous prie de m'excuser; j'avais un mal de tête effroyable.

BÉLISE.

Que ne me suiviez-vous? Cela vous aurait guéri.

LYCANDRE.

Le bruit aurait augmenté mon mal.

BÉLISE.

Est-ce qu'on sent du mal auprès de ce qu'on aime? Car, ou vous m'avez menti mille fois, ou vous m'aimez éperdument. Vous m'avez priée de n'en rien dire; mais voici le moment de vous déclarer, et de me convaincre que vous ne m'avez pas trompée.

LYCANDRE.

Ma bouche a toujours été l'interprète de mon cœur.

BÉLISE.

Il fallait donc venir à la comédie. Apparemment que vous me regardez déjà comme votre femme, et que vous craignez de paraître en public avec moi? Et quand vous serez mon mari, je veux que vous vous moquiez de la mode, et qu'on vous voie partout à ma suite : au cours, aux Tuileries, au bal, aux comédies, à l'opéra.

LYCANDRE.

A la foire même, si vous voulez.

BÉLISE.

Je veux que vous affrontiez les brocards des mauvais plaisants, et que vous me disiez sans cesse :

En face du public resserrons nos doux nœuds,
Et prouvons aux railleurs, que malgré leurs ou-
La solide vertu fait d'heureux mariages. [*trages,*

LYCANDRE.

Pouvez-vous ?...

BÉLISE.

Pesez bien ces vers, et les retenez par cœur ; ils sont.....

LYCANDRE.

Détestables.

BÉLISE.

Fort bien, Monsieur ; détestables je m'en souviendrai.

LYCANDRE.

Oh ! point de dispute ; je les trouverai comme il vous plaira.

BÉLISE.

Et vous ferez bien. Vous savez que j'ai de l'esprit, ou du moins vous devez le savoir ; et, si vous n'en convenez pas, il est inutile que vous m'épousiez ; car je vous déclare que je suis décisive, et que je n'attends point le jugement d'autrui pour régler le mien.

LYCANDRE.

Souffrez que je vous dise...

BÉLISE.

Par exemple, il y a mille gens qui me soutiennent que je ferai une folie si je vous épouse ; cela ne me fait pas la moindre impression. Pourquoi ? Parce qu'on veut combattre mon goût, et que je le préfère à celui des autres.

LYCANDRE.

Rien n'est plus judicieux ; vous avez raison ; mais...

BÉLISE.

Vraiment oui, j'ai raison. Il y a encore une chose dont il est bon de vous avertir ; c'est que j'aime à parler, parce que je parle bien, et que le plus sûr moyen de me déplaire, c'est de m'interrompre. Or, je vois que messieurs les maris se donnent souvent les airs de faire taire leurs femmes. Gardez-vous bien d'en user de la sorte, ou ce sera le moyen de me faire parler jour et nuit.

LYCANDRE.

Vous m'avez déjà dit cela plus de mille fois.

BÉLISE.

Et je vous le dis pour la mille et unième. Nous signerons le contrat avant que de nous mettre à table : demain, nous ferons la noce; et, après-demain, s'il vous plaît, nous irons ensemble au *Philosophe marié.*

LYCANDRE.

Oh ! pour cet article-là, vous m'en dispenserez.

BÉLISE.

Vous y viendrez, ou je ne signe point.

LYCANDRE.

A quelle épreuve mettez-vous ma complaisance !

BÉLISE.

Vous y battrez des mains, qui plus est.

LYCANDRE.

Je battrai des mains?... au *Philosophe marié?* à un ouvrage que je déteste? Avec votre permission, je n'en ferai rien.

BÉLISE.

Vous n'en ferez rien? Voilà donc les égards que je dois attendre de vous? Quoi! même avant la noce, vous le prenez sur ce ton-là? Pour une bagatelle? vous me la refusez? Et que ne me refuserez-vous donc point, quand nous serons mariés?

LYCANDRE.

Eh bien, voilà qui est fait. J'irai au *Philosophe*, et je battrai des mains. (A part.) J'enrage!

BÉLISE.

Ah! voilà qui me plaît! Vous m'assurez aussi que vous y rirez de tout votre cœur?

LYCANDRE.

Quand il s'agirait de ma vie, je ne le pourrais pas.

BÉLISE.

Oh! vous rirez.

LYCANDRE, en colère.

Je ne rirai pas!

BÉLISE.

Vous pleurerez donc? Car il y a dans la pièce des endroits qui font pleurer.

LYCANDRE.

Attendez; j'imagine un moyen de nous accom-

moder. Je pleurerai quand les autres riront ; et je rirai quand les autres pleureront. Voilà ce que l'ouvrage mérite, et ce que je puis faire pour votre service.

BÉLISE.

Point de mauvaises plaisanteries. Vous ferez comme moi, ou je ne vous le pardonnerai pas.

LYCANDRE.

Hé bien, je vous obéirai. (A part.) Quel martyre !

BÉLISE.

Pour vous récompenser de votre complaisance, je vous promets, moi, une chose qui vous fera plaisir.

LYCANDRE.

Ah ! vous me charmez. Que me promettez-vous ?

BÉLISE.

C'est que vous souperez, ce soir, avec l'auteur de la pièce nouvelle.

LYCANDRE.

Moi, souper avec lui ! J'aimerais mieux sou avec le diable ! Je n'en ferai rien, très absolumen.

BÉLISE.

Adieu, Monsieur. Je suis bien aise que cette petite occasion m'ait procuré celle de vous mieux connaître. C'est une épreuve que j'ai voulu faire avant que de signer le contrat. J'en suis contente ; et je vais trouver le marquis.

LYCANDRE.

Le marquis? pourquoi faire?

BÉLISE.

Pour lui dire que je vous cède à ma sœur, et qu'il ne tiendra qu'à lui de m'épouser. Je sais qu'il m'aime, et je vais le rendre le plus heureux homme du monde.

SCÈNE XI

LYCANDRE, seul.

Je me pendrais s'il l'était. Mais cette menace ne m'effraye point. La tante est trop absolue, et j'ai trop d'ascendant sur son esprit, pour appréhender qu'on me supplante. Je devrais laisser

à Bélise la liberté de se donner au marquis; car, au fond, elle est d'une humeur que j'appréhende et qui refroidit bien ma passion; mais si je suis les mouvements de mon dépit, le marquis triomphera de moi; il sera au comble de ses vœux; et la joie me fera mourir de douleur. Non, non, il vaut mieux... Mais, que vois-je? Dorante et Polidor?

SCÈNE XII

LYCANDRE, DORANTE, POLIDOR.

LYCANDRE.

Mes chers, mes véritables amis, embrassez-moi; consolez-moi; pestez avec moi. Vous savez le succès du *Philosophe marié?*

POLIDOR.

Hélas! nous ne le savons que trop; et nous venons d'en être les déplorables témoins.

DORANTE.

Une comédie réussir de nos jours, sans pensées brillantes, sans mots hasardés, sans phrases nouvelles, sans métaphysique, sans allégorie, sans pointes, sans équivoques! Je n'y survivrai pas!

LYCANDRE.

Pour moi, je suis déjà demi-mort.

POLIDOR.

Voilà donc le style naturel qui va redevenir à la mode! Quoi! il faudra parler pour être entendu, et écrire comme on parle? J'aime mieux jeter la plume au feu.

LYCANDRE.

Mais comment avez-vous pu souffrir un pareil succès? N'aviez-vous pas dispersé nos émissaires?

POLIDOR.

Au nombre de plus de cent cinquante.

LYCANDRE.

Ne leur aviez-vous pas donné mes ordres et mes instructions?

DORANTE.

Sans doute. Au moindre murmure du parterre, ils devaient tous batailler, huer, siffler. Je

leur ai donné vingt fois le signal; vingt fois j'ai sonné la charge; je me suis mouché; j'ai toussé; j'ai craché... jusqu'au sang. Tout cela, vainement. Les lâches se sont laissés subjuguer, et j'ai eu la douleur de les voir eux-mêmes applaudir, battre des mains, rire et pleurer. Enfin le sort nous a trahis; la victoire s'est livrée à notre ennemi; nos troupes sont défaites; les siffleurs sont sifflés.

LYCANDRE.

Je crève de rage. Mais ne nous perdons point. Les grands cœurs sont au-dessus des plus grands revers; si l'on ne peut vaincre la fortune, il est toujours beau de lutter contre elle. Allons, mes amis, puisque nos premiers efforts sont sans effet, la plume à la main! Écrivons, faisons pleuvoir des critiques, des lettres anonymes, des paradoxes, des apologies ironiques! Avez-vous bien écouté la pièce?

POLIDOR.

Trop bien, de par tous les diables! on nous y a forcés.

DORANTE.

J'en sais les plus beaux endroits par cœur.

LYCANDRE, en fureur.

Les plus beaux endroits! Y a-t-il de beaux endroits dans cette comédie?

POLIDOR.

Je vous avoue que j'y en trouverais si elle était de vous... ou de moi, ou de quelqu'un de nos amis. Mais je me rétracte, et je veux dire que j'en ai retenu les endroits qui ont paru les plus beaux.

LYCANDRE.

Tant mieux. Montrons notre vigueur. Vous, Polidor, vous attaquerez le plan de la pièce; (A Dorante.) vous, les caractères et les mœurs, et moi, je tomberai sur les vers et sur la diction. Il faut s'acharner sur ce qu'il y a de meilleur. Ce que vous ne pourrez pas reprendre, tournez-le en ridicule. Une bonne parodie!

DORANTE.

On est si fou de parodies!

SCÈNE XIII

ARAMINTE, LYCANDRE, POLIDOR, DORANTE.

ARAMINTE.

Ah! que je suis ravie de voir ici ces messieurs! Qu'ils viennent heureusement à mon secours! J'ai voulu critiquer, là-bas, le *Philosophe marié*; mais le marquis, mes nièces, Nérine même, se sont déchaînés en sa faveur. Je ne puis venir à bout de les désabuser. C'est à vous à me soutenir tous trois, en attendant que le notaire ait fini notre deuxième contrat, et qu'on nous appelle pour souper.

LYCANDRE.

Vous pouvez compter sur nous.

DORANTE.

J'entreprends de prouver géométriquement que tous ceux qui ont ri à cette pièce, ou qui ont eu la faiblesse d'y pleurer, n'ont pas une once de sens commun.

POLIDOR.

Nous allons faire la dissection de cet ouvrage; démontrer qu'il est mal construit, et que l'auteur est un ignorant.

ARAMINTE.

Voici nos antagonistes.

LYCANDRE.

Je rabattrai bien leur fierté.

SCÈNE XIV

ARAMINTE, BÉLISE, LE MARQUIS, LYCANDRE, POLIDOR, DORANTE, NÉRINE, UN LAQUAIS.

ARAMINTE.

Laquais, des sièges à tout le monde. Où est donc Angélique?

LE MARQUIS.

Elle viendra dans un moment, et m'a chargé de sa procuration pour défendre la pièce nouvelle, dont elle me paraît enchantée.

LYCANDRE.

On nous assure que vous ne l'êtes pas moins, et que vous soutenez qu'elle est bonne.

LE MARQUIS.

Avez-vous entrepris, Messieurs, de me la faire trouver mauvaise?

LYCANDRE.

L'effort ne sera pas grand, si vous avez du goût.

POLIDOR.

Nous possédons, Dieu merci, les règles du théâtre, et les gens du métier sont à l'épreuve de l'illusion.

DORANTE.

Nous savons que le public n'est pas infaillible.

LE MARQUIS.

S'il ne l'est pas, qui le sera donc?

LYCANDRE.

Nous, qui avons étudié l'art, et qui en connaissons toujours les finesses.

LE MARQUIS.

Que ne les mettez-vous donc en pratique? Où sont ces chefs-d'œuvres que vous avez mis au jour?

LYCANDRE.

Ils paraîtront en temps et lieu.

LE MARQUIS.

Dépêchez-vous donc. Je ne vois point de plus sûr moyen de critiquer une pièce, que d'en faire une meilleure.

POLIDOR.

Monsieur croit qu'il n'y a personne qui puisse égaler son héros?

LE MARQUIS.

Celui que vous appelez mon héros, ne prétend l'être de personne; il ne veut que des amis sincères, et ne connaît point de plus dangereux ennemis que les flatteurs : il aime la gloire, et ne s'en défend pas ; mais il ne veut l'acquérir que par les belles voies, et serait honteux de la devoir à ces cabales empressées, qui vont crier miracle de porte en porte, et qui veulent que tout le monde encense leur idole.

LYCANDRE.

S'il a des amis sincères, ils sont donc bien ignorants ?

LE MARQUIS.

Et sur quoi jugez-vous cela?

LYCANDRE.

Sur ce qu'ils ont souffert qu'il donnât au public une aussi mauvaise rapsodie que le *Philosophe marié*.

ARAMINTE.

Bien répondu.

POLIDOR.

Le trait est assommant.

DORANTE.

Il ne s'en relèvera pas.

LE MARQUIS.

Voyons donc, s'il vous plaît, Messieurs, par où cette pièce est mauvaise?

LYCANDRE, à Bélise.

Me permettez-vous, Mademoiselle, de pousser plus loin la critique?

BÉLISE.

Poussez, poussez; je vous mets au pis, et je vous défie de me faire céder.

LYCANDRE.

Pouvez-vous, Mademoiselle, vous entêter d'une pièce qui ne mérite pas le nom de comédie?

LE MARQUIS.

Pourquoi?

LYCANDRE.

C'est qu'elle n'a point d'intrigue.

POLIDOR.

A moins que vous n'appelliez intrigue, de petites tracasseries de ménage, qui n'intéressent point.

LE MARQUIS.

Ne convenez-vous pas, Messieurs, qu'il y a deux sortes de comédie : pièces d'intrigue, pièces de caractère?

DORANTE.

Sans difficulté.

LE MARQUIS.

L'objet principal, dans une pièce d'intrigue, c'est de surprendre par un enchaînement d'aventures, qui tiennent le spectateur en haleine, et forment un embarras qui croît toujours jusqu'au dénouement. Comme il ne s'agit, dans ces sortes de pièces, que de les charger d'incidents, ils en font ordinai-

rement tout le mérite, les mœurs et les caractères n'y étant touchés que superficiellement. Ce genre de comédie, qui demande beaucoup d'imagination, égaye l'esprit, mais il ne l'instruit pas; il amuse, et ne va point au cœur.

ARAMINTE, à Lycandre.

Cela me paraît raisonnable.

LYCANDRE.

Pur galimatias !

LE MARQUIS.

L'autre genre de comédie, et qui, à mon sens, est le plus estimable et le plus instructif, est ce qu'on appelle pièce de caractère.

LYCANDRE, d'un air dédaigneux.

A quoi bon tout cet étalage ?

LE MARQUIS.

Il vous servira de réponse. On y présente un caractère dominant, comme *l'Avare*, *le Misanthrope*, *le Tartufe*; et c'est là proprement le sujet. On lui oppose quelque personnage qui fait son contraste, et divers autres caractères qui concourent ensemble à faire mieux sortir le sien. Dans ces sortes de pièces, il ne faut qu'une intrigue simple, naturelle, peu chargée d'incidents, et qui laisse aux originaux qu'on expose toute la liberté de se développer. Or, la comédie que je défends est une pièce de caractère.

POLIDOR.

De caractère, soit. Mais comment répondrez-vous à la grande objection qu'on fait à l'auteur ? Sa pièce est intitulée, *le Philosophe marié*, et son philosophe n'est point philosophe.

LE MARQUIS.

On l'appellera, si vous voulez, *le Mari honteux de l'être*, et, pour lors, vous n'aurez plus rien à dire.

LYCANDRE.

Ah, ah ! vous êtes prêt à changer de titre ? Preuve que la pièce est mal nommée.

DORANTE.

Défaut essentiel.

POLIDOR.

Voilà l'apologie en mauvaise posture.

BÉLISE.

Ne vous découragez pas, Monsieur le marquis.

NÉRINE.

Tenez-vous ferme sur vos étriers.

LE MARQUIS.

Laissez-les triompher, nous aurons notre tour. Cette grande objection qui vous rend si fiers, Messieurs...

SCÈNE XV

ARAMINTE, BÉLISE, ANGÉLIQUE, LE MARQUIS, LYCANDRE, POLIDOR, DORANTE, NÉRINE, LAQUAIS.

ANGÉLIQUE.

Je viens vous dire, ma tante, que le notaire a fini, qu'il vous supplie de descendre au plus tôt, et qu'il commence à s'impatienter.

ARAMINTE.

Il est bien pressé ! N'est-ce point vous, ma nièce, qui vous impatientez ?

ANGÉLIQUE.

Moi, Madame ? je n'ai rien qui m'intéresse assez pour me causer de l'impatience. Mais le notaire...

ARAMINTE.

Mais le notaire attendra, s'il lui plaît. Il soupe avec nous ; et un quart d'heure plus tôt ou plus tard ne peut préjudicier à personne. Vous êtes une imprudente, ma nièce, de venir troubler une conversation si vive, pour un objet aussi léger que celui-là.

ANGÉLIQUE.

Je vous demande pardon, Madame, aussi bien qu'à la compagnie ; mais le notaire...

ARAMINTE.

Encore ? Elle n'a que son notaire en tête !

NÉRINE.

Oh ! Madame, la vue d'un notaire qui dresse des contrats de mariage, frappe vivement l'imagination d'une fille.

ARAMINTE.

Je m'en aperçois. Asseyez-vous, Mademoiselle, et gardez le silence. Messieurs, je vous prie de l'excuser, et de continuer la dissertation.

LYCANDRE.

Avouez, monsieur le marquis, que cette interrup-

tion est venue bien à propos pour vous, et que vous ne pouvez justifier le titre de votre pièce.

LE MARQUIS.

C'est ce qui vous trompe; et je vous soutiens qu'il n'y a rien de plus frivole que votre objection. Elle ne vient que de l'idée que chacun s'est formée d'abord à l'annonce du titre; mais il faut la restreindre à ce que vous promet l'auteur.

LYCANDRE.

Ne nous promet-il pas le philosophe marié?

LE MARQUIS.

Oui, mais non pas le mari philosophe.

POLIDOR.

Eh! de grâce, Monsieur le marquis, faites-nous sentir la différence de ces deux titres.

LE MARQUIS.

La voici. Le mari philosophe est un homme qui pense et qui agit en philosophe, tout marié qu'il est.

DORANTE.

Cela est vrai.

POLIDOR.

Nous vous passons cette définition.

LE MARQUIS.

Le philosophe marié, c'est un homme qui était philosophe avant son mariage. Peut-être l'est-il encore, peut-être ne l'est-il plus que par intervalles; et c'est ce que l'auteur vous a fait sentir, dès la seconde scène du premier acte; il faut observer cela, pour lui rendre justice. Ariste lit dans son cabinet, et se dit à lui-même par réflexion:

Me voici justement, c'est la vive peinture
D'un sage désarmé, dompté par la nature.

Voilà son état présent qu'il établit, et c'est sur ce pied-là qu'on doit l'envisager.

BÉLISE.

En effet, quand la nature a pris le dessus sur la sagesse, la pauvre sagesse est bien faible.

LE MARQUIS.

Mais la faiblesse d'Ariste ne détruit point son caractère; elle s'en rapproche de temps en temps. S'il n'est pas philosophe dans ses ridicules frayeurs, ne l'est-il pas dans tout le reste de ses actions?

LYCANDRE.

En quoi donc, s'il vous plaît?

LE MARQUIS.

Premièrement, il aime sa femme. En ce temps-ci, c'est une grande philosophie. Il n'est point touché des invectives de sa belle-sœur; il est content de la fortune qu'il a faite; il ne désire que le repos; il ne se plaît que dans son cabinet; il travaille; il médite; il étudie; il chérit son père; il craint de l'affliger, quoiqu'il n'ait rien à espérer de lui, et qu'au contraire il le soutienne dans sa misère. Il méprise la succession de son oncle, toute considérable qu'elle est. Attaque-t-on son mariage, veut-on le faire casser, sa sagesse se réveille : il redevient lui-même; il ne craint plus les brocards; toutes ses frayeurs, toutes ses faiblesses s'évanouissent. Il brave son oncle, il affronte le public, et sacrifie tout à son honneur, à son devoir et à sa tendresse. Le voilà plus grand que jamais; il n'est plus *Philosophe marié*, mais *Mari philosophe*.

ARAMINTE.

Il commence à me séduire.

LYCANDRE.

Tous ces discours ne sont que des sophismes.

POLIDOR.

Je ne saurais souffrir votre Céliante : elle est d'une folie outrée.

BÉLISE.

Doucement, Monsieur Polidor; je la prends sous ma protection, et je vous réponds qu'il y a mille femmes qui lui ressemblent.

NÉRINE, à part.

Nous n'irions pas loin pour en trouver des copies.

BÉLISE.

Ce que je vous dis, je vais vous le prouver par des exemples. Écoutez-moi.

ARAMINTE.

C'en est assez. Il est temps de finir.

BÉLISE.

Mais, ma tante, voulez-vous que les hommes parlent et que les femmes se taisent? Cela n'est pas naturel.

LYCANDRE.

Il me serait très facile de vous répondre, Monsieur, si le temps me le permettait; car votre comédie n'est qu'un tissu de fautes et de platitudes....

ARAMINTE.

Oh! pour ce qui est de cela, Lycandre, la passion vous mène trop loin. Pour moi, qui ne suis pas prévenue pour l'auteur, je ne puis m'empêcher de dire que j'ai trouvé de belles choses dans son ouvrage, et que je sens toute la force des raisons que Monsieur le marquis vient d'alléguer pour le défendre.

LYCANDRE.

Quoi! une femme d'esprit comme vous, souffre qu'on lui fasse illusion?

ARAMINTE.

Non; mais je me rends à ce qui me touche. La pièce m'a plu; je n'y saurais que faire.

LYCANDRE.

En vérité, j'en rougis pour vous.

ARAMINTE.

Et moi, j'ai honte de vous voir si peu raisonnable.

LYCANDRE.

Je ne m'étonne plus si vous avez invité l'auteur à souper.

ARAMINTE.

Pourquoi non?

LYCANDRE.

Vous êtes la maîtresse, assurément; mais je vous avertis que dès qu'il paraîtra, je me retirerai.

ARAMINTE.

Lycandre!

LYCANDRE.

Madame?

ARAMINTE.

Vous prenez un ton qui me paraît étrange! Ce n'est pas d'aujourd'hui que je m'aperçois que vous voulez tyranniser mon goût, et que vous prétendez que je n'estime que vous. Mais cela commence à me fatiguer, et je vous signifie que si vous sortez, nous ne nous reverrons plus.

LYCANDRE.

Madame....

SCÈNE DERNIÈRE

ARAMINTE, BÉLISE, ANGÉLIQUE, LE MARQUIS, LYCANDRE, POLIDOR, DORANTE, NÉRINE, LAQUAIS, LE NOTAIRE.

LE NOTAIRE.

Je vois bien que la compagnie ne s'ennuie pas de me faire attendre; mais, pour moi, je m'ennuie d'attendre la compagnie. Voici vos deux contrats, Madame, en voulez-vous entendre la lecture?

ARAMINTE.

Cela est inutile. N'avez-vous pas exactement stipulé nos conventions?

LE NOTAIRE.

Oui, Madame, j'ai copié mot à mot les articles que vous m'avez donnés. Il ne s'agit plus que de remplir les noms qui sont restés en blanc.

ARAMINTE, à Lycandre.

Malgré notre petit démêlé, je veux bien encore vous tenir ma parole. Faites votre choix, Monsieur; mais faites-le sur-le-champ, car je ne peux pas attendre un instant.

LYCANDRE.

Puisque vous me pressez si vivement, Madame, je me déclare pour la charmante Bélise.

ARAMINTE, au Notaire.

Écrivez, Monsieur.

LE MARQUIS, avec transport.

Enfin donc vous allez être à moi, divine Angélique; mes vœux sont accomplis.

NÉRINE, à part.

Peste soit de l'étourdi!

LYCANDRE, au marquis.

Vos vœux sont accomplis?

LE MARQUIS.

Oui, Monsieur, je n'ai plus rien à désirer.

LYCANDRE, à Angélique.

Ni Mademoiselle non plus, apparemment?

ANGÉLIQUE.

Je vois qu'il n'est plus temps de vous le cacher.

NÉRINE.

Autre étourderie!

LYCANDRE, à Angélique.

Je suis bien fâché de troubler votre bonheur; mais je me suis fait violence jusqu'ici, pour contraindre l'inclination que j'avais pour vous. C'est vous seule que j'aime, et c'est vous que je demande à Madame votre tante.

BÉLISE.

Tant mieux. Je vous connais trop bien présentement, pour me plaindre de votre inconstance.

ARAMINTE.

Et moi, je suis trop indignée contre vous, pour me soumettre à vos caprices. J'ouvre les yeux enfin sur votre caractère; et je suis pleinement convaincue que vous ne vous déterminez pour Angélique, que parce que vous croyez qu'elle ferait le bonheur du marquis, et qu'elle serait heureuse avec lui; mais je ne donnerai point les mains à votre envieuse jalousie; vous avez d'abord choisi Bélise, c'est elle que vous épouserez, ou nous romprons dès ce moment.

LYCANDRE.

Je ne connais point un plus grand malheur, que celui de me brouiller avec vous; et, puisque vous me l'ordonnez, Madame, j'en reviens à mon premier choix. (*à Bélise.*) Voilà ma main, Mademoiselle.

BÉLISE.

Je n'en veux plus, Monsieur; vous êtes indigne des sentiments que j'avais pour vous; et je déclare qu'il n'y a point de pouvoir auquel je ne résiste, si l'on veut me contraindre à vous épouser.

ARAMINTE, à Lycandre.

Je ne puis désapprouver son ressentiment; je perds toute l'estime que j'avais pour vous, et vous venez de me convaincre, pour jamais, que rien n'est plus odieux que l'esprit, quand il est gouverné par un mauvais cœur. Vous pouvez vous retirer. Venez, Monsieur le marquis, nous allons signer votre contrat. Je suis ravie de faire votre bonheur et celui d'Angélique, et je destine à Bélise un très galant homme, qui doit la rendre la plus heureuse femme du monde.

NÉRINE.

Dussent les envieux en crever de dépit.

LYCANDRE.

Morbleu !... après tout ce qui vient de m'arriver, je n'ai plus que le choix de me noyer, ou de me pendre !

FIN DE L'ENVIEUX.

LE GLORIEUX

COMÉDIE EN CINQ ACTES

REPRÉSENTÉE, POUR LA PREMIÈRE FOIS, LE 18 JANVIER 1732.

PERSONNAGES.

LISIMON, riche bourgeois anobli.
ISABELLE, fille de Lisimon.
VALÈRE, fils de Lisimon.
LE COMTE DE TUFIÈRE, amant d'Isabelle.
PHILINTE, autre amant d'Isabelle.
LYCANDRE, vieillard inconnu.
LISETTE, femme de chambre d'Isabelle.
PASQUIN, valet de chambre du comte.
LAFLEUR, laquais du comte.
M. JOSSE, notaire.
UN LAQUAIS de Lycandre.
Plusieurs autres LAQUAIS du comte.

La scène est à Paris, dans un hôtel garni.

ACTE PREMIER

SCÈNE I

PASQUIN.

Lisette ne vient point : je crois que la friponne
A voulu se moquer un peu de ma personne,
En me donnant tantôt un rendez-vous ici.
Pour le coup, je m'en vais. Ah! ma foi, la voici.

SCÈNE II

LISETTE, PASQUIN.

LISETTE.

Mon cher monsieur Pasquin, je suis votre servante.

PASQUIN.

Très-humble serviteur à l'aimable suivante
D'une aimable maîtresse.

LISETTE.

Un si doux compliment
Mérite de ma part un long remercîment,
Mais pour m'en acquitter je manque d'éloquence :
Vous vous contenterez de cette révérence.
Je vous ai fait attendre.

PASQUIN.

A vous parler sans fard,
Ma reine, au rendez-vous vous venez un peu tard.

LISETTE.

J'aurais voulu pouvoir un peu plus tôt m'y rendre.

PASQUIN.

Autrefois j'étais vif, et j'enrageais d'attendre
Rien ne pouvait calmer mes désirs excités :
Mais l'âge a mis un frein à mes vivacités.

LISETTE.

Si bien que vous voilà devenu raisonnable?

PASQUIN.

Et j'en suis bien honteux.

LISETTE.

Honteux d'être estimable?

PASQUIN.

Oui, de l'être avec vous; et je lis dans vos yeux
Qu'avec moins de raison je vous plairais bien [mieux.

LISETTE.

A moi? Je vous fuirais, si vous étiez moins sage.

PASQUIN.

Me voilà donc au fait, et j'entends ce langage.
Vous me trouvez trop vieux pour être un favori;
Et de moi vous ferez un honnête mari.
Je me sens pour ce titre un fonds de patience,
Dont vous pourrez bientôt faire l'expérience.

LISETTE.

Vous vous trompez bien fort; car je ne veux, de [vous,
Ni faire mon amant, ni faire mon époux.

PASQUIN.

Que me voulez-vous donc? Quel sujet nous assem- [ble?

LISETTE.

Je veux que nous tenions ici conseil ensemble.

PASQUIN.

Sur quoi?

LISETTE.

Sur votre maître et ma maîtresse.

PASQUIN.

Eh bien!

LISETTE.

Traitons cette matière, et ne nous cachons rien.
Tous deux à les servir étant d'intelligence,
Nous leur pourrons tous deux être utiles, je pense,

PASQUIN.

Votre idée est très-juste; elle me plaît.

LISETTE.

Tant mieux.
Le comte votre maître est froid et sérieux; [meure,
Et, depuis trois grands mois qu'avec nous il de-
Je n'ai pas encor pu lui parler un quart d'heure.
Quel est son caractère? Entre nous, j'entrevois
Que ma maîtresse l'aime; et cependant je crois
Qu'il ne doit pas longtemps compter sur sa tendresse;
Car, avec de l'esprit, du sens, de la sagesse,
Des grâces, des attraits, elle n'a pas le don
D'aimer avec constance. Avant qu'aimer, dit-on,
Il faut connaître à fond; car l'Amour est bien traître.
Pour Isabelle, elle aime avant que de connaître;
Mais son penchant ne peut l'aveugler tellement,
Qu'il dérobe à ses yeux les défauts d'un amant.
Les cherchant avec soin, et les trouvant sans peine,
Après quelques efforts sa victoire est certaine;
Honteuse de son choix, elle reprend son cœur,
Et l'on voit à ses feux succéder la froideur :
Sur le point d'épouser, elle rompt sans mystère.

PASQUIN.

Voilà, sur ma parole, un plaisant caractère.
Un cœur tendre et volage, un esprit vif, ardent
Jusqu'à l'étourderie, et toutefois prudent;
Coquette au par-dessus.

LISETTE.

Non; point capricieuse,
Point coquette, et surtout point artificieuse.
Elle aime tendrement, et de très-bonne foi;
Mais cela ne tient pas. Maintenant dites-moi
Toutes les qualités du comte votre maître.
C'est pour le mieux servir que je veux le connaître.
Sans deviner pourquoi, j'ai du penchant pour lui;
Et vous l'éprouverez même dès aujourd'hui.
S'il a quelques défauts, empêchons ma maîtresse
De s'en apercevoir, et fixons sa tendresse :
Mais découvrez-les-moi, pour me mettre en état
De faire que l'hymen prévienne cet éclat.

PASQUIN.

Instruit de vos desseins, je parlerai sans craindre,
Et de la tête aux pieds je vais vous le dépeindre.
Ses bonnes qualités seront mon premier point;
Ses défauts, mon second. Je ne vous cache point
Que je serai très-court sur le premier chapitre;
Très-long sur le dernier. Premièrement, son titre
De comte de Tufière est un titre réel,
Et son air de grandeur est un air naturel :
Il est certainement d'une haute naissance.

LISETTE.

C'est l'effet du hasard. Passons.

PASQUIN.

Toute la France
Convient de sa valeur, et, brave confirmé,
Parmi les gens de guerre il est très-estimé.
Il fera son chemin, à ce que l'on assure.
Il est homme d'honneur : on vante sa droiture.
Quoique vif, pétulant, il a le cœur très-bon.
Voilà mon premier point.

LISETTE.

Passons vite au second.

SCÈNE III

LISETTE, PASQUIN, LAFLEUR.

PASQUIN.

Ah! te voilà, Lafleur? Que fait monsieur le comte?

LAFLEUR.

Il joue; et, qui plus est, il y fait bien son compte;
Car il va mettre à sec un franc provincial,
Au moins aussi nigaud qu'il me paraît brutal.
Notre maître, tandis qu'il jure et se désole,
Embourse son argent, sans dire une parole.

PASQUIN.

Pourquoi viens-tu sitôt?

LAFLEUR.

Pour un dessein que j'ai.

PASQUIN.

Quel dessein?

LAFLEUR.

Je vous viens demander mon congé.

PASQUIN.

A moi?

LAFLEUR.

Sans doute. Autant que je puis m'y connaître,
Vous êtes factotum de monsieur notre maître.
On n'ose lui parler sans le mettre en courroux :
Il faut par conséquent que l'on s'adresse à vous.

PASQUIN.

Tu me surprends, Lafleur; je te croyais plus sage.
Servir monsieur le comte est un grand avantage;
Pourquoi donc le quitter? éclaircis-moi ce point.

LAFLEUR.

C'est que vous parlez trop, et qu'il ne parle point.

LISETTE.

Le trait est singulier, et la plainte est nouvelle.

LAFLEUR.

Tel que vous me voyez, ma chère demoiselle,
Vous ne le croiriez pas, on me prend pour un sot;
Et mon maître, en trois mois, ne m'a pas dit un mot.

PASQUIN.

Que t'importe cela ?

LAFLEUR.

Comment donc, que m'importe?
Peut-il avec ses gens en user de la sorte!
Que je sois tout un jour dans son appartement,
Il ne daignera pas me gronder seulement;
Et j'ai quitté pour lui la meilleure maîtresse...
Qui voulait qu'on parlât, et qui parlait sans cesse.
On ne s'ennuyait point. Tous les jours, tour à tour
Elle nous chantait pouille avant le point du jour.
C'était un vrai plaisir.

LISETTE.

Tu veux donc qu'on te gronde?

LAFLEUR.

Je ne hais point cela, pourvu que je réponde.
Répondre, c'est parler. Encor vit-on. Mais, bon,
Avec monsieur le comte on ne dit oui ni non.
Il ne dit pas lui-même une pauvre syllabe.
Oh! j'aimerais autant vivre avec un Arabe.
Cela me fait sécher, cela me pousse à bout,
Moi qui dis volontiers mon sentiment sur tout
Le silence me tue; et... Vous riez?

LISETTE.

Achève.

LAFLEUR, *en pleurant.*

Si je reste céans, il faudra que je crève.

LISETTE, *à Pasquin.*

Que j'aime sa franchise et sa naïveté!

LAFLEUR.

Foi de garçon d'honneur, je dis la vérité.

PASQUIN.

Notre maître à ses gens fait garder le silence;
Mais ils sentent l'effet de sa magnificence :
Bien nourris, bien vêtus, et payés largement.

LAFLEUR.

Et tout cela pour moi n'est point contentement.

LISETTE.

Enfin, il faut qu'il parle; et c'est là sa folie.

LAFLEUR.

Autrement je succombe à la mélancolie.
J'eus un maître autrefois que je regrette fort,
Et que je ne sers plus, attendu qu'il est mort.
Il ne me faisait pas de fort gros avantages;
Il me nourrissait mal, me payait mal mes gages;
Jamais aucuns profits, et souvent en hiver
Il me laissait aller presque aussi nu qu'un ver :
Mais je l'aimais. Pourquoi? C'est qu'il me faisait rire,
Et que de mon côté je pouvais tout lui dire.
Il m'appelait son cher, son ami, son mignon;
Et nous vivions tous deux de pair à compagnon.
Mais pour monsieur le comte, au diantre si je l'aime!
Il est toujours gourmé, renfermé dans lui-même;
Toujours portant au vent, fier comme un Écossais.
Je ne puis le souffrir, à vous parler français :
Et, dût-il m'enrichir, que le diable m'emporte
Si je voulais servir un maître de la sorte.

PASQUIN.

Patience; à ta face on s'accoutumera,
Et tu verras qu'un jour monsieur te parlera.
Mais ne t'échappe point; attends l'heure propice.
Depuis dix ans au moins je suis à son service,
Et n'ose lui parler que par occasion.

LISETTE *à Pasquin.*

Ce pauvre garçon-là me fait compassion.
Faites que l'on lui dise au moins quelques paroles.

LAFLEUR.

Tenez, j'aimerais mieux deux mots que deux pis-
[toles.

PASQUIN.

J'y ferai de mon mieux.

LAFLEUR.

Enfin, point de milieu :

Il faut, ou qu'on me parle, ou qu'on me chasse.
[Adieu.
Voilà mon dernier mot; c'est moi qui vous l'an
[nonce.
Et je parlerai, moi, si je n'ai pas réponse.

SCÈNE IV

LISETTE, PASQUIN.

PASQUIN.

J'ai pitié, comme vous, de ce pauvre Lafleur.

LISETTE.

Le comte de Tufière est donc un fier seigneur?

PASQUIN.

C'est là mon second point.

LISETTE.

Fort bien.

PASQUIN.

Sa politique
Est d'être toujours grave avec un domestique.
S'il lui disait un mot, il croirait s'abaisser;
Et qu'un valet lui parle, il se fera chasser.
Enfin, pour ébaucher en deux mots sa peinture,
C'est l'homme le plus vain qu'ait produit la nature.
Pour ses inférieurs plein d'un mépris choquant,
Avec ses égaux même il prend l'air important :
Si fier de ses aïeux, si fier de sa noblesse,
Qu'il croit être ici-bas le seul de son espèce
Persuadé d'ailleurs de son habileté,
Et décidant sur tout avec autorité;
Se croyant en tout genre un mérite suprême;
Dédaignant tout le monde, et s'admirant lui-même :
En un mot, des mortels le plus impérieux,
Et le plus suffisant, et le plus glorieux.

LISETTE.

Ah! que nous allons rire.

PASQUIN.

Et de quoi donc?

LISETTE.

Son faste,
Sa fierté, ses hauteurs sont un parfait contraste
Avec les qualités de son humble rival,
Qui n'oserait parler, de peur de parler mal;
Qui par timidité rougit comme une fille;
Et qui, quoique fort riche, et de noble famille,

Toujours rampant, craintif, et toujours concerté,
Prodigue les excès de sa civilité;
Pour les moindres valets rempli de déférences,
Et ne parlant jamais que par ses révérences.

PASQUIN.

Oui, ma foi, le contraste est tout des plus parfaits:
Et nous en pourrons voir d'assez plaisants effets.
Ce doucereux rival, c'est Philinte, sans doute?
Mon maître, d'un regard, doit le mettre en dé-
[route.

LISETTE.

Mais ce comte si fier est donc bien riche aussi?
Du moins il le paraît.

PASQUIN.

Riche? Non, Dieu merci :
Car c'est là quelquefois ce qui rabat sa gloire;
Et tout son revenu, si j'ai bonne mémoire,
Vient de sa pension et de son régiment.
Mais il sait tous les jeux, et joue heureusement :
C'est par là qu'il soutient un train si magnifique.

LISETTE.

Et faites-vous fortune?

PASQUIN.

Oui, par ma politique.
Avec moi quelquefois il prend des libertés.
Je le boude, il sourit. Mes dépits concertés,
Un air froid et rêveur, quelques brusques paroles,
L'amènent où je veux. Par quatre ou cinq pistoles
Il cherche à m'apaiser, à me calmer l'esprit;
Et, comme j'ai bon cœur, son argent m'attendrit.

LISETTE.

Vous m'avez mise au fait, et je vais vous instruire.
Le comte va bientôt lui-même se détruire
Dans l'esprit d'Isabelle; oui, soyez-en certain,
S'il ne lui cache pas son naturel hautain.
Elle est d'humeur liante, affable, sociable :
L'orgueil est à ses yeux un vice insupportable;
Et, malgré les grands biens qui lui sont assurés,
Son air et ses discours sont simples, mesurés,
Honnêtes, prévenants, et pleins de modestie.

PASQUIN.

Si bien qu'avec mon maître elle est mal assortie?

LISETTE.

Il aura son congé, s'il ne se contraint point.
Donnez-lui cet avis.

PASQUIN.

Il est haut à tel point..

LISETTE.

J'entends du bruit. Je crois que c'est notre vieux
Ne me laissez pas seule avec lui. [maître.

PASQUIN.

Ce vieux r itre
Est-il si dangereux?

LISETTE.

A cinquante-cinq ans,
Il est plus libertin que tous nos jeunes gens;
Et ce qui me surprend, c'est que son fils Valère
A toute la sagesse et la vertu d'un père.

SCÈNE V

LISIMON, LISETTE, PASQUIN.

LISIMON, *courant à Lisette.*

Bonjour, ma chère enfant; embrasse-moi bien fort.
Comment donc, tu me fuis?

LISETTE.

Réservez ce transport
Pour madame.

LISIMON.

Eh! fi donc! Tu te moques, je pense?
J'arrive de campagne; et, plein d'impatience
De te revoir, j'accours... Quel est ce garçon-là?
Tête à tête tous deux? Je n'aime point cela.
Je gage qu'avec lui tu n'étais pas si fière?

LISETTE.

Nous nous entretenions du comte de Tufière,
Son maître.

LISIMON.

Ce seigneur que l'on m'a proposé
Pour ma fille?

PASQUIN.

Oui, monsieur.

LISIMON.

Je suis très-disposé,
Sur ce qu'on m'en écrit, à le choisir pour gendre.
On me le vante fort; et l'on me fait entendre
Qu'il est homme d'honneur, de grande qualité.
Mais est-il vif, alerte, étourdi, bien planté,
Bon vivant? car je veux tout cela pour ma fille.

PASQUIN.

Vous faites son portrait, et c'est par là qu'il brille.

LISIMON.

Bon. Aime-t-il la table, et boit-il largement?

PASQUIN.

Diable! il est le plus fort de tout le régiment.
Il a fait son chef-d'œuvre en Allemagne, en Suisse.

LISIMON.

Voilà mon homme. Il faut que l'autre déguerpisse.

LISETTE.

Qui? Philinte?

LISIMON.

Lui-même. Il me cajole en vain.
C'est un homme qui met le tiers d'eau dans son vin.
Ce fade personnage, en ses façons discrètes,
Me donne la colique à force de courbettes.
Mon gendre buveur d'eau! Fût-il prince, morbleu,
Je le refuserais. Nous allons voir beau jeu;
Car ma femme, dit-on, le destine à ma fille.
Sait-elle que je suis le chef de ma famille,
Le monarque absolu d'elle et de mes enfants?
Que j'en veux disposer? Mais est-elle céans?

LISETTE.

Oui, monsieur.

LISIMON.

Tu diras à ma chère compagne
Qu'il faut que dès ce soir elle aille à la campagne.

LISETTE.

Et pourquoi donc?

LISIMON.

Pourquoi? C'est que je suis ici.
Belle demande!

LISETTE.

Mais...

LISIMON.

Dans cette maison-ci
Nous sommes à l'étroit, et trop près l'un de l'autre;
Et l'on travaille à force à rebâtir la nôtre.
Mon hôtel sera vaste, et je prendrai grand soin
Que nos appartements se regardent de loin,
Afin qu'un même toit elle et moi nous assemble,
Sans nous apercevoir que nous logions ensemble.

LISETTE.

Je vais voir si madame est visible.

LISIMON.

Non, non;
J'ai deux mots à te dire. Et toi, sors, mon garçon.
Va-t'en chercher ton maître en toute diligence.
Il faut qu'incessamment nous fassions connais-
LISETTE. [sance.
Son maître va rentrer.

PASQUIN.

Et je l'attends ici.

LISIMON.

Va l'attendre dehors, décampe.

SCÈNE VI

LISIMON, LISETTE.

LISIMON.

Dieu merci,
Nous sommes tête à tête; et ma vive tendresse...
Où vas-tu donc?

LISETTE.

Je vais rejoindre ma maîtresse :
Elle m'appelle.

LISIMON.

Non.

LISETTE.

Ne l'entendez-vous pas?

LISIMON.

Moi? Point.

LISETTE.

Moi, je l'entends; et j'y cours de ce pas.

LISIMON.

Qu'elle attende.

LISETTE.

Monsieur, voulez-vous qu'on me gronde?

LISIMON.

Qui l'oserait céans? Je veux que tout le monde
T'y regarde en maîtresse, et me respecte en toi;
Que femme, enfants, valets, tout t'obéisse.

LISETTE.

A moi,
Monsieur? Y pensez-vous?

LISIMON.

Oui, ma petite reine;
De mon cœur, de mes biens, je te rends souveraine.

LISETTE.

Ce langage est obscur, et je ne l'entends pas.

LISIMON.

Je m'en vais m'expliquer. Charmé de tes appas,
J'ai conçu le dessein de faire ta fortune.
Pour nous débarrasser d'une foule importune
Je te veux à l'écart loger superbement.
Les soirs, j'irai chez toi souper secrètement.
Je ferai tous les frais d'un nombreux domestique,
D'un équipage leste autant que magnifique :
Habits, ajustements, rien ne te manquera ;
Et sur tous tes désirs mon cœur te préviendra.
M'entends-tu maintenant ?

LISETTE.

Oui, monsieur, à merveille.

LISIMON.

Et ce discours, je crois, te chatouille l'oreille ?
Que réponds-tu, ma chère, à ces conditions ?

LISETTE.

Je ne puis accepter vos propositions,
Monsieur, sans consulter une très-bonne dame
Que j'honore.

LISIMON.

Et qui donc ?

LISETTE.

Madame votre femme.

LISIMON.

Comment diable, ma femme !

LISETTE.

Oui, monsieur, s'il vous plaît :
A ce qui me regarde elle prend intérêt ;
Et je ne doute point qu'elle ne soit ravie
De me voir embrasser ce doux genre de vie.

LISIMON.

Te moques-tu ?

LISETTE.

Je vais aussi prendre l'avis
De ma maîtresse, et puis de monsieur votre fils.
Tous trois, édifiés, à ce que j'imagine,
Du soin que vous prenez d'une pauvre orpheline,
Seront touchés de voir que, lui prêtant la main,
Vous la mettiez vous-même en un si beau chemin,
Et qu'à votre âge enfin votre charité brille
Jusques à les ruiner pour placer une fille.

LISIMON.

Tu le prends sur ce ton?

LISETTE.

Oui, monsieur, je l'y prends.
Apprenez, je vous prie, à connaître vos gens:
Un cœur tel que le mien méprise les richesses,
Quand il faut les gagner par de telles bassesses.

LISIMON.

Oh! puisque mon amour, mes offres, mes discours,
Ne peuvent rien sur toi, je prétends...

LISETTE, *s'enfuyant.*

Au secours!

LISIMON.

Quoi, friponne! me faire une telle incartade!

SCÈNE VII

LISIMON, VALÈRE, LISETTE.

VALÈRE, *accourant.*

Mon père, qu'avez-vous?

LISIMON.

Rien.

VALÈRE.

Êtes-vous malade?

LISIMON.

Non; je me porte bien. Que voulez-vous?

VALÈRE.

Qui? moi?
On criait au secours; et, plein d'un juste effroi,
Je suis vite accouru.

LISIMON.

C'est prendre trop de peine.
Lisette me suffit.

VALÈRE.

Mais...

LISIMON.

Votre aspect me gêne.
Sortez.

VALÈRE.

Moi, vous quitter en ce pressant besoin!
Je n'ai garde, à coup sûr. Lisette, j'aurai soin
De monsieur. Sortez vite; allez dire à ma mère
Qu'elle vienne au plus tôt.

LISIMON.

Eh! je n'en ai que faire,
Bourreau!

LISETTE.

J'y vais.

LISIMON.

(*à Valère.*)
Demeure. Et toi, sors à l'instant.

VALÈRE.

S'il ne tient qu'à cela pour vous rendre content,
Lisette restera : mais aussi je vous jure
De ne vous point quitter dans cette conjoncture.
Vous voilà trop ému. Vos yeux sont tout en feu.
Je crains quelque accident. Asseyez-vous un peu.
Vous êtes, je le vois, fatigué du voyage.
Il faut vous ménager un peu plus à votre âge.
Enverrai-je chercher le médecin?

LISIMON.

Tais-toi.
(*en sortant.*)
Traître, tu le paieras.

SCÈNE VIII

VALÈRE, LISETTE.

LISETTE.

Vous voyez.

VALÈRE.

Oui, je voi
A quel indigne excès veut se porter mon père.
Quel exemple pour moi! quel chagrin pour ma mère
Je ne m'étonne plus si sa faible santé
L'oblige à renoncer à la société,
Et si, toujours livrée à sa mélancolie,
Dans son appartement elle passe sa vie.

LISETTE.

Je veux sortir d'ici.

VALÈRE.

Non, non, ne craignez rien.
De mon père, après tout, nous vous défendrons bien.

LISETTE.

Je le sais; mais enfin, je veux sortir, vous dis-je.

VALÈRE.

Songez-vous à quel point votre discours m'afflige?

Oui, si vous nous quittez, je mourrai de douleur.
Vous savez mon dessein.

LISETTE.

Il ferait mon bonheur,
S'il pouvait s'accomplir; mais il est impossible.
Je sens de vous à moi la distance terrible.
Un mariage en forme est ce que je prétends.
Vous me le promettez; mais en vain je l'attends.
Chaque jour, chaque instant détruit mon espérance.
Vos parents sont puissants; une fortune immense
Doit vous faire aspirer aux plus nobles partis:
Jugez si vous et moi nous sommes assortis.

VALÈRE.

L'amour assortit tout, et mon âme ravie
Trouve en vous ce qui fait le bonheur de la vie.

LISETTE.

Songez que je n'ai rien, et ne sais d'où je sors.

VALÈRE.

Esprit, grâces, beauté, ce sont là vos trésors,
Vos titres, vos parents.

LISETTE.

Vous flattez-vous, Valère,
De faire à notre hymen consentir votre père?

VALÈRE.

Nous nous passerons bien de son consentement.

LISETTE.

Oui, vous; mais non pas moi.

VALÈRE.

Je puis secrètement...

LISETTE.

Non, non, ne croyez pas qu'un vain espoir m'endor-
Je vous l'ai dit, je veux un mariage en forme; [me
Et me garderai bien de courir le hasard...

VALÈRE.

Vous n'avez rien à craindre; et... Que veut ce vieil-

LISETTE. [lard?

Tout pauvre qu'il paraît, sa sagesse est profonde,
Et c'est le seul ami qui me reste en ce monde.
Depuis près de deux ans, cet ami vertueux,
Sensible à mes besoins, empressé, généreux,
Fait de me secourir sa principale affaire:
Je trouve en sa personne un guide salutaire.
Laissez-nous un moment, s'il vous plaît.

VALÈRE.

De bon cœur.

Mais revenez bientôt me joindre chez ma sœur.

SCÈNE IX

LYCANDRE, LISETTE.

LYCANDRE.

Enfin je vous revois : cette rencontre heureuse
Me comble de plaisir.

LISETTE.

Moi, je suis bien honteuse
Que vous me retrouviez dans l'état où je suis.

LYCANDRE.

Que faites-vous ici ?

LISETTE.

Je fais ce que je puis
Pour me le cacher; mais...

LYCANDRE.

Quoi?

LISETTE.

J'y suis en service.

LYCANDRE.

Juste ciel! Et c'est donc pour ce vil exercice
Que, sans m'en avertir, vous sortez du couvent ?

LISETTE.

Autrefois, pour me voir, vous y veniez souvent;
Mais depuis quelque temps vous m'avez négligée.
De plus, ma mère est morte. Inquiète, affligée,
N'entendant rien de vous, sans espoir, sans appui,
Quelle ressource avais-je en ce cruel ennui?
La fille de céans, à présent ma maîtresse,
Mon amie au couvent, sensible à ma tristesse,
Sur le point de sortir, m'offrit obligeamment
De me prendre auprès d'elle. Elle me fit serment
Que je serais plutôt compagne que suivante :
Je ne pus résister à son offre pressante.
Ce ne fut pas pourtant sans verser bien des pleurs;
Mais mon sort le voulut : et voilà mes malheurs.

LYCANDRE.

O fortune cruelle! Et vous tient-on parole?
Par de justes égards...

LISETTE.

Oui.

LYCANDRE.

Cela me console
D'un si triste incident, que j'aurais prévenu

Si mes infirmités ne m'eussent retenu,
Pendant près de six mois, dans la retraite obscure
Où je mène moi-même une vie assez dure.
Si bien que vous voilà plus heureuse aujourd'hui?

LISETTE.

Autant qu'on le peut être au service d'autrui.

LYCANDRE.

Hélas!

LISETTE.

Vous soupirez! Dans ma triste aventure
Je ne sais quel espoir me soutient, me rassure:
Mais je n'ai rien perdu de ma vivacité.

LYCANDRE.

Votre espoir est fondé. Le moment souhaité
Peut arriver bientôt. La fortune se lasse
De vous persécuter. Mais dites-moi, de grâce,
A qui parliez-vous là, quand je suis survenu?

LISETTE.

Au fils de la maison. S'il vous était connu,
Vous l'estimeriez fort.

LYCANDRE.

Il a donc votre estime?
Vous rougissez!

LISETTE.

Qui? moi? Me feriez-vous un crime
De lui rendre justice?

LYCANDRE.

Il est jeune, bien fait,
Riche. Il vous voit souvent?

LISETTE.

Oui, souvent, en effet.

LYCANDRE.

Vous êtes jeune, aimable, et sans expérience;
Voilà bien des écueils!

LISETTE.

Soyez en assurance.
Mon cœur est au-dessus de ma condition.
J'ai des principes sûrs contre l'occasion.

LYCANDRE.

J'y compte. Mais enfin que vous dit ce jeune [homme?

LISETTE.

Il se nomme Valère.

LYCANDRE.

Eh, mon Dieu, qu'il se nomme
Ou Valère, ou Cléon, que m'importe? Il s'agit

De m'informer à fond des choses qu'il vous dit.

LISETTE.

Qu'il m'aime.

LYCANDRE.

Est-ce là tout?

LISETTE.

Oui.

LYCANDRE.

C'est tout?

LISETTE.

Oui, vous dis-je.

LYCANDRE.

Vous me trompez.

LISETTE.

Eh! mais... Ce reproche m'afflige.
Eh bien donc, ce jeune homme, à ne rien déguiser,
Si j'y veux consentir, m'offre de m'épouser
En secret.

LYCANDRE.

En secret? Il cherche à vous surprendre.

LISETTE.

Non; je réponds de lui. Mais, bien loin de me [rendre,
En acceptant son cœur, je refuse sa main,
A moins que ses parents n'approuvent son dessein.
Ils le rejetteront, je n'en suis que trop sûre;
Et, pour fuir un éclat, monsieur, je vous conjure
De me tirer d'ici dès demain, dès ce soir, [voir.
Pour que Valère et moi nous cessions de nous

LYCANDRE.

D'un sort moins rigoureux ô fille vraiment digne!
Ce que vous exigez est une preuve insigne
Et de votre prudence et de votre vertu.
Il faut vous révéler ce que je vous ai tu.
Vous pouvez aspirer à la main de Valère,
Et même l'épouser, de l'aveu de son père.

LISETTE.

Moi, monsieur?

LYCANDRE.

Je dis plus; ils se tiendront heureux,
Dès qu'ils vous connaîtront, de former ces beaux [nœuds,
Et, respectant en vous une haute naissance,
Ils brigueront l'honneur d'une telle alliance.

LISETTE.

Vous vous moquez de moi. Pourquoi, jusqu'à sa [mort,

Ma mère a-t-elle eu soin de me cacher mon sort?
Mon père est-il vivant?

LYCANDRE.

Il respire, il vous aime,
Et viendra de ce lieu vous retirer lui-même.

LISETTE.

Et pourquoi si longtemps m'abandonner ainsi?

LYCANDRE.

Vous saurez ses raisons. Mais demeurez ici
Jusqu'à ce qu'il se montre, et gardez le silence
C'est un point capital.

LISETTE.

Moi, d'illustre naissance?
Ah! je ne vous crois point, si vous n'éclaircissez
Tout ce mystère à fond.

LYCANDRE.

Non : j'en ai dit assez.
Pour savoir tout le reste, attendez votre père.
Adieu. Mais dites-moi, le comte de Tufière
Demeure-t-il céans?

LISETTE.

Oui, depuis quelques mois.

LYCANDRE.

Il faut que je lui parle.

LISETTE.

Ah! monsieur, je prévois
Qu'il vous recevra mal en ce triste équipage;
Car on me l'a dépeint d'un orgueil si sauvage...

LYCANDRE.

Je saurai l'abaisser.

LISETTE.

Il vous insultera.

LYCANDRE.

J'imagine un moyen qui le corrigera.
Jusqu'au revoir. Songez qu'une naissance illustre
Des sentiments du cœur reçoit son plus beau lustre:
Pour les faire éclater il est de sûrs moyens;
Et si le sort cruel vous a ravi vos biens,
D'un plus rare trésor enviant le partage,
Soyez riche en vertus : c'est là votre apanage.

ACTE DEUXIÈME

SCÈNE I

LISETTE.

Dois-je me réjouir? dois-je m'inquiéter?
Ce que m'a dit Lycandre est bien prompt à flatter
Mon petit amour-propre; et pourtant plus j'y pense,
Et moins à son discours je trouve d'apparence.
Le bonhomme, à coup sûr, s'est diverti de moi.
Mais non, il m'aime trop pour me railler. Je croi
Démêler sa finesse: il veut me rendre fière,
Afin que je me croie au-dessus de Valère;
Et le vieillard adroit, usant de ce détour,
Arme la vanité pour combattre l'amour.
Oui, oui, tout bien pesé, m'en voilà convaincue.
De toutes mes grandeurs je suis bientôt déchue:
Je redeviens Lisette; et le sort conjuré...
Pauvre Lisette! Hélas! ton règne a peu duré.
Je me suis endormie, et j'ai fait un beau songe;
Mais dans mon triste état le réveil me replonge.

SCÈNE II

VALÈRE, LISETTE.

VALÈRE.

J'avais beau vous attendre. Eh quoi! seule à l'écart!
Qu'y faites-vous?

LISETTE.

Je rêve.

VALÈRE.

Il faut que ce vieillard
Qui vous est venu voir, vous ait dit quelque chose
D'affligeant.

LISETTE.

Au contraire.

VALÈRE.

Et quelle est donc la cause
De votre rêverie?

LISETTE.

Un fait qui sûrement

Devrait me réjouir; et c'est précisément
Ce qui m'afflige.

VALÈRE.

Oh! oh! le trait, sur ma parole,
Est des plus surprenants.

LISETTE.

Vous m'allez croire folle,
Sur ce que je vous dis; et cependant ce trait
D'un excès de sagesse est peut-être l'effet.

VALÈRE.

Je ne vous comprends point. Expliquez ce mystère.

LISETTE.

Cela m'est défendu; mais je ne puis me taire;
Et quoique l'on m'ordonne un silence discret,
Je sens bien que pour vous je n'ai point de secret.
Je soutiens avec peine un fardeau qui me lasse.

VALÈRE.

A la tentation succombez donc, de grâce.

LISETTE.

C'est le meilleur moyen de m'en guérir, je croi :
Mais si je vais parler, vous vous rirez de moi.

VALÈRE.

Quoi! vous pouvez...

LISETTE.

Jurez que, quoi que je vous dise,
Vous n'en raillerez point.

VALÈRE.

J'en jure.

LISETTE.

Ma franchise,
Ou, si vous le voulez, mon indiscrétion,
Exige de ma part cette précaution.
Au surplus, vous pourrez m'éclaircir sur un doute
Qui me tourmente fort. Or, écoutez.

VALÈRE.

J'écoute.

LISETTE.

Ce bonhomme m'a dit... Vous allez vous moquer?

VALÈRE.

Eh non! vous dis-je, non.

LISETTE.

Avant de m'expliquer,
Valère, permettez que je vous interroge.
Répondez franchement, et surtout point d'éloge.

VALÈRE.

Voyons.

LISETTE.

Me trouvez-vous l'air de condition
Que donnent la naissance et l'éducation?
Et croyez-vous mes traits, mes façons, mon lan-
Propres à soutenir un noble personnage? [gage,

VALÈRE.

Un amant sur ce point est un juge suspect :
Mais vous m'avez d'abord inspiré le respect,
La vénération. Qui les a pu produire?
Votre rang? votre bien? Plût au ciel! Je soupire
Lorsque je vois l'état où vous réduit le sort :
Mais pour vous abaisser il fait un vain effort;
Et, de quelques parents que vous soyez issue,
Chacun remarque en vous, à la première vue,
Certain air de grandeur qui frappe, qui saisit
Et ce que je vous dis, tout le monde le dit.

LISETTE.

Ce discours est flatteur; mais est-il bien sincère?

VALÈRE.

Oui, foi de galant homme.

LISETTE.

Apprenez donc, Valère,
Ce qu'on vient de me dire, et ce qui m'est bien
Parce que son effet rejaillira sur vous. [doux,
Par de fortes raisons qu'on doit bientôt m'ap-
[prendre,
On m'a caché mon rang. J'ai l'honneur de des-
D'une famille illustre et de condition, [cendre
Si l'on n'a point voulu me faire illusion.

VALÈRE.

Non, on vous a dit vrai, c'est moi qui vous l'assure;
Et j'en ferai serment.

LISETTE, *en riant.*

Fort bien.

VALÈRE.

Je vous conjure,
Charmante Lis... O ciel! je ne sais plus comment
Vous nommer; mais enfin je vous prie instamment,
Si vous m'aimez encor, d'être persuadée
Qu'on vous donne de vous une très-juste idée;
Et souffrez que l'amour, jaloux de votre droit,
Vous rende le premier l'hommage qu'on vous doit.
(*Il se met à genoux.*)

LISETTE.

Valère, levez-vous; vous me rendez confuse.

VALÈRE.

Quoi! vous, servir ma sœur! Ah! déjà je m'accuse
D'avoir été trop lent à la désabuser;
A vous manquer d'égards je pourrais l'exposer.
Mon père m'inquiète, et je sais que ma mère
Quelquefois avec vous prend un ton trop sévère.
Je vais donc avertir ma famille, et je crains...

LISETTE.

Ah! voilà mon secret en de fort bonnes mains.
On me défend surtout de me faire connaître.
Si vous dites un mot à qui que ce puisse être,
Bien loin de me servir...

VALÈRE.

Eh bien, je me tairai.
Je suis dans une joie... Oh! je me contraindrai,
Ne craignez rien.

LISETTE.

Paix donc! j'aperçois Isabelle.

SCÈNE III

ISABELLE, VALÈRE, LISETTE.

VALÈRE, *courant au-devant d'elle.*

Ma sœur, que je vous dise une grande nouvelle.

LISETTE, *le retenant.*

Eh bien! ne voilà pas mon étourdi?

VALÈRE.

Mon cœur
Ne peut se contenir. Je sors. Adieu, ma sœur.

ISABELLE.

Adieu! vous moquez-vous? Dites-moi donc, mon [frère,
Cette grande nouvelle.

VALÈRE.

Oh! ce n'est rien.

ISABELLE.

Valère,
Quoi! vous me plaisantez?

VALÈRE.

Non, non. Quand vous [saurez...

LISETTE, *bas, à Valère.*

Allez-vous-en.

VALÈRE *sort et revient.*

Ma sœur, lorsque vous parlerez
A Lisette...

ISABELLE.

Eh bien donc?

VALÈRE.

Ayez toujours pour elle
Le respect...

ISABELLE.

Le respect?

VALÈRE.

Oui; car mademoiselle,
Je veux dire Lisette, a certainement lieu
De prétendre de vous, et de nous tous... Adieu.

(*Il sort brusquement.*)

SCÈNE IV

ISABELLE, LISETTE.

ISABELLE.

Je ne sais que penser d'un discours aussi vague.
Qu'en dites-vous? Je crois que mon frère extra-

LISETTE. [vague.

Quelque chose à peu près.

ISABELLE. [pect!

Moi, pour vous du res-
C'est aller un peu loin : ce discours m'est suspect.
Oh çà, conviendrez-vous de ce que j'imagine?

LISETTE.

Quoi?

ISABELLE.

Mon frère vous aime. Oh! oui, oui, je devine;
Votre air embarrassé confirme mon soupçon.

LISETTE.

Et quand il m'aimerait, serait-ce un crime?

ISABELLE.

Non:
Mais...

LISETTE.

Si je l'en veux croire, il me trouve jolie
Mais, bon! je n'en crois rien.

ISABELLE.

Pourquoi?

LISETTE.

Pure saillie

De jeune homme, qui sait prodiguer les douceurs,
Et qui, sans rien aimer, en veut à tous les cœurs.

ISABELLE.

Non, mon frère n'est point de ces conteurs volages
Qui d'objet en objet vont offrir leurs hommages.
Je connais sa droiture et sa sincérité;
Et s'il dit qu'il vous aime, il dit la vérité.

LISETTE *vivement.*

Quoi! sérieusement?

ISABELLE.

Oui, la chose est certaine.
Je vois que ce discours ne vous fait point de peine.
Ah, ma bonne!

LISETTE.

Quoi donc?

ISABELLE.

Je pénètre aisément.

LISETTE.

Quoi? que pénétrez-vous?

ISABELLE.

Mon frère est votre amant,
Et mon frère, à coup sûr, n'aime point une ingrate.
Vous avez le cœur haut et l'âme délicate.

LISETTE.

Voici le fait. Il dit que si je n'étais point,
Ce que je suis...

ISABELLE.

Eh bien?

LISETTE.

Il m'estime à tel point,
Qu'il ferait son bonheur de m'obtenir pour femme.

ISABELLE.

Ensuite? Vous rêvez! Je vous ouvre mon âme
En toute occasion, Lisette; imitez-moi.
Que lui répondez-vous? Parlez de bonne foi.

LISETTE.

Eh! mais, je lui réponds... Vous êtes curieuse
A l'excès.

ISABELLE.

Poursuivez.

LISETTE.

Que je serais heureuse
Si j'étais un parti qui lui pût convenir!
Voilà tout.

ISABELLE.

Je le crois. Mais je crains l'avenir :
Votre amour vous rendra malheureux l'un et l'autre.

LISETTE.

Vous avez votre idée, et nous avons la nôtre.

ISABELLE.

Comment donc ?

LISETTE.

Quelque jour j'éclaircirai ceci.
Sur votre frère enfin n'ayez aucun souci.
Ne vous alarmez point de ce que je hasarde,
Et venons maintenant à ce qui vous regarde.

ISABELLE.

Volontiers.

LISETTE.

De mon cœur vous connaissez l'état;
Parlons un peu du vôtre. Inquiet, délicat,
Aux révolutions il est souvent en proie.
Comment se porte-t-il ?

ISABELLE.

Mal.

LISETTE.

J'en ai de la joie.
Il est donc bien épris ?

ISABELLE.

Oui, Lisette; si bien
Qu'il le sera toujours.

LISETTE.

Oh ! ne jurons de rien.

ISABELLE.

J'en ferais bien serment.

LISETTE.

Le ciel vous en préserve !

ISABELLE.

Pourquoi donc ?

LISETTE.

Votre esprit a toujours en réserve
Quelques si, quelques mais, qui, malgré votre ar-
Pénètrent tôt ou tard au fond de votre cœur. [deur,
Le comte est sûrement d'une aimable figure;
Son mérite y répond, ou du moins je l'augure :
Mais vous ne le voyez que depuis quelques mois,
Vous le connaissez peu. C'est pourquoi je prévois
Qu'avant qu'il soit huit jours, croyant le mieux con-
[naître,

Quelque défaut en lui vous frappera peut-être.

ISABELLE.

Cela ne se peut pas; c'est un homme accompli.
De ses perfections mon cœur est si rempli,
Qu'il le met à couvert de ma délicatesse.
S'il a quelque défaut, c'est son peu de tendresse.
Il me voit rarement.

LISETTE.

C'est qu'il a du bon sens :
Qui se fait souhaiter, se fait aimer longtemps;
Qui nous voit trop souvent, voit bientôt qu'il nous [lasse.

ISABELLE.

Vous l'excusez toujours; mais dites-moi, de grâce,
Ne lui trouvez-vous point quelques défauts?

LISETTE.

Qui? moi?
Pas le moindre.

ISABELLE.

Tant mieux.

LISETTE.

Mais s'il en a, je croi
Qu'ils n'échapperont pas longtemps à votre vue;
Et c'est tant pis pour vous. Êtes-vous résolue
De ne prendre qu'un homme accompli de tout point?
Cet homme est le phénix; il ne se trouve point.
Si le comte à vos yeux est ce rare miracle,
Croyez-en votre cœur; que ce soit votre oracle :
Mettez l'esprit à part, suivez le sentiment.
S'il vous trompe, du moins c'est agréablement.
Il est bon quelquefois de s'aveugler soi-même,
Et bien souvent l'erreur est le bonheur suprême.

ISABELLE.

Me voilà résolue à suivre vos avis.

LISETTE.

Vous me remercierez de les avoir suivis.
Mais que va devenir notre pauvre Philinte?
Son mérite autrefois a porté quelque atteinte
A votre cœur.

ISABELLE.

Je sens qu'il m'ennuie à mourir.
Je l'estime beaucoup, et ne puis le souffrir.
Le moyen d'y durer? Toutes ses conférences
Consistent en regards, ou bien en révérences;
Dès qu'il parle, il s'égare, il se perd; en un mot,
Quoiqu'il ait de l'esprit, on le prend pour un sot.

LISETTE.

Le voici.

ISABELLE.

Que veut-il ?

LISETTE.

A votre esprit critique
Il vient fournir des traits pour son panégyrique.

SCÈNE V

ISABELLE, PHILINTE, LISETTE.

PHILINTE, *du fond du théâtre, après plusieurs révérences.*

Madame..., je crains bien de vous importuner.

LISETTE, *à Isabelle.*

Cet homme a sûrement le don de deviner.

ISABELLE.

Un homme tel que vous...

PHILINTE, *redoublant ses révérences.*

Ah, madame!... De grâce,
Si je suis importun, punissez mon audace.

ISABELLE, *lui faisant la révérence.*

Monsieur...

PHILINTE.

Et faites-moi l'honneur de me chasser.

ISABELLE.

De ma civilité vous devez mieux penser.

PHILINTE, *lui faisant la révérence.*

Madame, en vérité.

ISABELLE, *la lui rendant.*

J'ai pour votre personne
(*à Lisette.*)
L'estime et les égards... Aidez-moi donc, ma bonne.

LISETTE, *après avoir fait plusieurs révérences à Philinte, lui présente un siége.*

Vous plaît-il vous asseoir ?

PHILINTE, *vivement.*

Que me proposez-vous,
O ciel! devant madame il faut être à genoux.

LISETTE, *à Isabelle.*

A vous permis, monsieur. Dites-lui quelque chose.

ISABELLE.

Je ne saurais.

LISETTE.

Fort bien ; l'entretien se dispose

(*à Philinte.*)
A devenir brillant... Monsieur, je m'aperçoi
Que vous faites façon de parler devant moi.
Je me retire.

PHILINTE, *la retenant.*
Non, il n'est pas nécessaire;
Et je ne veux ici qu'admirer et me taire.

LISETTE, *à Philinte.*
Vous vous contentez donc de lui parler des yeux?

PHILINTE.
Je ne m'en lasse point.

LISETTE.
Parlez de votre mieux,
Rien ne vous interrompt.

ISABELLE, *à Lisette.*
Oh! je perds contenance.

LISETTE, *bas, à Isabelle.*
Eh bien, interrogez-le; il répondra, je pense.

ISABELLE, *bas, à Lisette.*
Vous même avisez-vous de quelque question.

LISETTE, *bas, à Isabelle.*
C'est à vous d'entamer la conversation.

ISABELLE, *à Philinte, après avoir un peu rêvé.*
Quel temps fait-il, monsieur?

LISETTE, *à part.*
Matière intéressante!

PHILINTE.
Madame... en vérité... la journée est charmante.

ISABELLE.
Monsieur, en vérité... j'en suis ravie.

LISETTE.
Et moi,
J'en suis aussi charmée, en vérité. Mais quoi!
La conversation est donc déjà finie?
Çà, pour la relever, employons mon génie.
(*à part.*)
Dit-on quelque nouvelle? Enfin il parlera.

ISABELLE.
N'avez-vous rien appris du nouvel opéra?

PHILINTE.
On en parle assez mal.

LISETTE, *à part.*
Cet homme est laconique.

ISABELLE, *à Philinte.*
Qu'y désapprouvez-vous? Les vers, ou la musique?

PHILINTE.

Je sais peu de musique, et fais de méchants vers:
Ainsi j'en pourrais bien juger tout de travers.
Et d'ailleurs j'avouerai qu'au plus mauvais ouvrage
Bien souvent, malgré moi, je donne mon suffrage.
Un auteur, quel qu'il soit, me paraît mériter
Qu'aux efforts qu'il a faits on daigne se prêter.

LISETTE.

Mais on dit qu'aux auteurs la critique est utile.

PHILINTE.

La critique est aisée, et l'art est difficile.
C'est là ce qui produit ce peuple de censeurs,
Et ce qui rétrécit les talents des auteurs.
(*à Isabelle.*)
Mais vous êtes distraite, et paraissez en peine.

ISABELLE.

Je n'en puis plus.

PHILINTE.

Bon Dieu! qu'avez-vous?

ISABELLE.

La migraine.

PHILINTE, *s'en allant avec précipitation.*

Je m'enfuis.

ISABELLE, *le retenant.*

Non, restez.

PHILINTE.

Quel excès de faveur!

ISABELLE.

C'est moi qui vais m'enfuir. Je crains que ma dou-
Ne vous afflige trop. Je souffre le martyre. [leur

PHILINTE.

J'en suis au désespoir. Je veux vous reconduire.
(*Il met ses gants avec précipitation.*)
Madame, vous plaît-il de me donner la main?

ISABELLE.

Je n'en ai pas la force. Adieu, jusqu'à demain.

PHILINTE.

A quelle heure, madame?

ISABELLE.

Ah! monsieur, à toute heure;
Mais ne me suivez point, de grâce.

SCÈNE VI

PHILINTE, LISETTE.

PHILINTE, *à Lisette.*

Je demeure
Pour vous dire deux mots.

LISETTE, *embarrassée.*

Monsieur... en vérité
J'ai la migraine aussi. Vous aurez la bonté
De ne pas prendre garde à mon impolitesse;
Et mon devoir m'appelle auprès de ma maîtresse.
(*Philinte lui donne la main et la reconduit, puis revient.*)

SCÈNE VII

PHILINTE.

Cette migraine-là vient bien subitement!
C'est moi qui l'ai donnée indubitablement.
C'est ma timidité, que je ne saurais vaincre,
Qui me rend ridicule. On vient de m'en convaincre.
Que je suis malheureux! Des jeunes courtisans
Que n'ai-je le babil et les airs suffisants!
Quiconque s'est formé sur de pareils modèles
Est sûr de ne jamais rencontrer de cruelles.

SCÈNE VIII

PHILINTE; UN LAQUAIS, *mal vêtu.*

LE LAQUAIS.

Cette lettre, monsieur, s'adresse à vous, je croi.

PHILINTE *lit.*

Au comte de Tufière. Elle n'est pas pour moi;
Mais il demeure ici.

LE LAQUAIS.

Pardonnez, je vous prie.

PHILINTE, *lui faisant la révérence.*

(*à part.*)

Ah! monsieur! C'est à lui que l'on me sacrifie.
Madame Lisimon n'y pourra consentir,
Et je veux lui parler avant que de sortir.

(*Il sort.*)

SCÈNE IX

PASQUIN, LE LAQUAIS.

LE LAQUAIS.

Holà! quelqu'un des gens du comte de Tufière!

PASQUIN, *d'un ton arrogant.*

Que voulez-vous?

LE LAQUAIS.

Cet homme a la parole fière.

PASQUIN.

Parlez donc.

LE LAQUAIS.

Est-ce vous qui vous nommez Pasquin?

PASQUIN.

C'est moi-même, en effet. Mais apprenez, faquin,
Que le mot de monsieur n'écorche point la bouche.

LE LAQUAIS.

Monsieur, je suis confus; ce reproche me touche.
J'ignorais qu'il fallût vous appeler monsieur;
Mais vous me l'apprenez, j'y souscris de bon cœur.

PASQUIN, *d'un ton important.*

Trêve de compliments.

LE LAQUAIS.

Voudrez-vous bien remettre
Au comte, votre maître, un petit mot de lettre?

PASQUIN.

Donnez. De quelle part?

LE LAQUAIS.

Je me tais sur ce point.
Elle est d'un inconnu qui ne se nomme point.
Adieu, monsieur Pasquin. Quoique mon ignorance
Ait pour monsieur Pasquin manqué de déférence,
Il verra désormais, à mon air circonspect,
Que pour monsieur Pasquin je suis plein de respect.

SCÈNE X

PASQUIN.

Ce maroufle me raille, et même je soupçonne
Qu'il n'a pas tort. Au fond, les airs que je me donne
Frisent l'impertinent, le suffisant, le fat,
Et si, tout bien pesé, je ne suis qu'un pied-plat.
Sans ce pauvre garçon j'allais me méconnaître,
Et me gonfler d'orgueil aussi bien que mon maître.

Je sens qu'un glorieux est un sot animal!
Mais j'entends du fracas. Ah! c'est l'original
De mes airs de grandeur, qui vient tête levée.
Mon éclat emprunté cesse à son arrivée.

SCÈNE XI

LE COMTE, PASQUIN, LAFLEUR, CINQ AUTRES LAQUAIS.

LE COMTE *entre, marchant à grands pas et la tête levée. Ses six laquais se rangent au fond du théâtre d'un air respectueux; Pasquin est un peu plus avancé.*

L'impertinent!

PASQUIN, *lui présentant la lettre.*

Monsieur...

LE COMTE, *marchant toujours.*

Le fat!

PASQUIN.

Monsieur...

LE COMTE.

Tais-toi.
Un petit campagnard s'emporter devant moi!
Me manquer de respect pour quatre cents pistoles!

PASQUIN.

Il a tort.

LE COMTE.

Hem? A qui s'adressent ces paroles?

PASQUIN.

Au petit campagnard.

LE COMTE.

Soit. Mais d'un ton plus bas,
S'il vous plaît. Vos propos ne m'intéressent pas.
Tenez, serrez cela.

(*Il lui donne une grosse bourse.*)

PASQUIN.

Peste, qu'elle est doduc!
A ce charmant objet je me sens l'âme émue.

(*Il ouvre la bourse, et en tire quelques pièces.*)

LE COMTE, *le surprenant.*

Que fais-tu?

PASQUIN.

Je veux voir si cet or est de poids.

LE COMTE, *lui reprenant la bourse.*

Vous êtes curieux.

(*Il fait plusieurs signes, et, à mesure qu'il les fait, ses*

laquais le servent. Deux approchent la table, deux autres un fauteuil; le cinquième apporte une écritoire et des plumes, et le sixième du papier; ensuite il se met à écrire.)

PASQUIN.

Monsieur, je puis, je crois,
Sans manquer au respect, vous donner cette lettre,
Que pour vous à l'instant on vient de me remettre?

LE COMTE, *continuant d'écrire après l'avoir prise.*

Ah! c'est du petit duc?

PASQUIN.

Non; un homme est venu.

LE COMTE.

C'est donc de la princesse?...

PASQUIN.

Elle est d'un inconnu
Qui ne se nomme pas.

LE COMTE.

Et qui vous l'a remise?

PASQUIN.

Un laquais mal vêtu. .

LE COMTE, *lui jetant la lettre.*

C'est assez; qu'on la lise,
Et qu'on m'en rende compte. Entendez-vous?

PASQUIN.

J'entends.

(*Il lit la lettre bas.*)

LE COMTE, *toujours écrivant.*

Monsieur Pasquin?

PASQUIN.

Monsieur.

LE COMTE.

Faites sortir mes gens.

PASQUIN, *d'un air suffisant.*

Sortez.

LAFLEUR, *au comte.*

Monsieur...

LE COMTE.

Comment?

LAFLEUR.

Oserais-je vous dire...

LE COMTE.

Il me parle, je crois! Holà! qu'il se retire,
Qu'on lui donne congé.

PASQUIN, *à Lafleur.*

Je te l'avais prédit
Va-t'en, je tâcherai de lui calmer l'esprit.

SCÈNE XII

LE COMTE, PASQUIN.

(*Le comte relit ce qu'il a écrit, et Pasquin lit la lettre.*)

LE COMTE, *après avoir lu ce qu'il écrivait.*

Tu ne partiras point, et c'est une bassesse,
Dans les gens de mon rang d'outrer la politesse.
Un homme tel que moi se ferait déshonneur
Si sa plume à quelqu'un donnait du monseigneur.
Non, mon petit seigneur, vous n'aurez pas la gloire
De gagner sur la mienne une telle victoire.
Vous pourriez m'assurer un bonheur très-complet,
Mais si c'est à ce prix, je suis votre valet.
(*il déchire la lettre.*)
Ote-moi cette table. Eh bien, que dit l'épître?

PASQUIN.

Elle roule, monsieur, sur un certain chapitre
Qui ne vous plaira point.

LE COMTE.

Pourquoi donc? lis toujours.

PASQUIN.

Vous me l'ordonnez; mais...

LE COMTE.

Oh! trêve de discours.

PASQUIN, *lit.*

« Celui qui vous écrit...

LE COMTE.

Qui vous écrit! Le style
Est familier.

PASQUIN.

Il va vous échauffer la bile.
(*Il lit.*)
« Celui qui vous écrit, s'intéressant à vous, [pule,
« Monsieur, vous avertit, sans crainte et sans scru-
« Que par vos procédés, dont il est en courroux,
« Vous vous rendez très-ridicule.

LE COMTE, *se levant brusquement.*

Si je tenais le fat qui m'ose écrire ainsi...

PASQUIN.

Poursuivrai-je?

LE COMTE.

Oui; voyons la fin de tout ceci.

PASQUIN, *lit.*

« Vous ne manquez pas de mérite;
« Mais...

LE COMTE.

Vous ne manquez pas! Ah! vraiment, je le croi.
Bel éloge, en parlant d'un homme tel que moi!

PASQUIN, *lit.*

« Vous ne manquez pas de mérite;
« Mais, bien loin de vous croire un prodige étonnant,
« Apprenez que chacun s'irrite
« De votre orgueil impertinent...

LE COMTE, *donnant un soufflet à Pasquin.*

Comment, maraud?

PASQUIN.

Fort bien; le trait est impayable!
De ce qu'on vous écrit suis-je donc responsable?
Au diable l'écrivain avec ses vérités!

(*Il jette la lettre sur la table.*)

LE COMTE.

Ah! je vous apprendrai...

PASQUIN.

Quoi! vous me maltraitez
Pour les fautes d'autrui? Si jamais je m'avise
D'être votre lecteur...

LE COMTE, *lui donnant sa bourse.*

Faut-il que je vous dise
Une seconde fois de serrer cet argent?
Tenez, voilà ma clef, et soyez diligent.

PASQUIN, *va et revient.*

Savez-vous à combien cette somme se monte.

LE COMTE.

Non, pas exactement.

PASQUIN.

Je vous en rendrai compte.
(*à part.*)
Je m'en vais du soufflet me payer par mes mains.

SCÈNE XIII

LE COMTE.

Puissé-je devenir le plus vil des humains,
Si j'épargne celui qui m'a fait cette injure!
Voyons si je pourrais connaître l'écriture.

Il lit.)
« L'ami de qui vous vient cette utile leçon
« Emprunte une main étrangère;
(*haut.*)
Il fait fort bien.
« Mais il ne vous cache son nom
« Que pour donner le temps à votre âme trop fière
« De se prêter à la seule raison;
« Et lui-même, ce soir, il viendra sans façon,
« Vous demander si votre humeur altière
« Aura baissé de quelque ton. »
(*Il jette le billet.*)
Voilà, sur ma parole, un hardi personnage!
S'il vient, il paiera cher un si sensible outrage.
Qui peut m'avoir écrit ce libelle outrageant?
Plus j'y pense...

SCÈNE XIV

LE COMTE, PASQUIN.

PASQUIN.
Monsieur, j'ai compté cet argent.
LE COMTE.
Il se monte?
PASQUIN.
A trois cent quatre-vingt-dix pistoles.
LE COMTE.
Mais...
PASQUIN.
Si vous y trouvez seulement deux oboles
De plus, je suis un fat.
LE COMTE.
Mais cependant mon gain
Montait à quatre cents, et j'en suis très-certain.
PASQUIN.
C'est vous qui vous trompez, ou c'est moi qui vous [trompe;
Et vous ne pensez pas que l'argent me corrompe?
LE COMTE.
Monsieur Pasquin!
PASQUIN.
Monsieur.
LE COMTE.
Vous êtes un fripon.

PASQUIN.

Je vous respecte trop pour vous dire que non;
Mais...

LE COMTE.

Brisons là-dessus.

PASQUIN.

Oui. Parlons d'Isabelle.
Vous vous refroidissez, ce me semble, pour elle.
Elle s'en plaint, du moins.

LE COMTE.

Elle sait mon amour.
J'ai parlé; c'est assez.

PASQUIN.

Son père est de retour.

LE COMTE.

C'est à lui de venir, et de m'offrir sa fille.

PASQUIN.

Ah, monsieur! vous voulez qu'un père de famille
Fasse les premiers pas?

LE COMTE.

Oui, monsieur, je le veux.
Un homme de mon rang doit tout exiger d'eux.

PASQUIN.

Prenez une manière un peu moins dédaigneuse;
Car Lisette m'a dit...

LE COMTE.

Petite raisonneuse,
Qui veut parler sur tout, et ne dit jamais rien.

PASQUIN.

Pour une raisonneuse, elle raisonne bien.

LE COMTE.

Et que dit-elle donc?

PASQUIN.

Elle dit qu'Isabelle
A pour les glorieux une haine mortelle;
Et qu'à ses yeux le rang, la haute qualité
Perd beaucoup de son lustre où règne la fierté.

LE COMTE, *se levant.*

Que dites-vous?

PASQUIN.

Moi? Rien. C'est Lisette. J'espère...

LE COMTE.

On vient; voyez qui c'est.

PASQUIN.

Ma foi, c'est le beau-père.

LE COMTE.

J'étais bien assuré qu'il ferait son devoir.

PASQUIN.

Il faudrait vous lever pour l'aller recevoir

LE COMTE.

Je crois que ce coquin prétend m'apprendre à vivre.
Allez, faites-le entrer; et moi, je vais vous suivre.

SCÈNE XV

LE COMTE, LISIMON, PASQUIN.

LISIMON, *à Pasquin.*

Le comte de Tufière est-il ici, mon cœur?

PASQUIN.

Oui, monsieur, le voici.

(*Le comte se lève nonchalamment, et fait un pas au-devant de Lisimon, qui l'embrasse.*)

LISIMON.

Cher comte, serviteur.

LE COMTE, *à Pasquin.*

Cher comte! Nous voilà grands amis, ce me semble.

LISIMON.

Ma foi, je suis ravi que nous logions ensemble.

LE COMTE, *froidement*

J'en suis fort aise aussi.

LISIMON

Parbleu, nous boirons bien.
Vous buvez sec, dit-on? Moi, je n'y laisse rien.
Je suis impatient de vous verser rasade,
Et ce sera bientôt. Mais êtes-vous malade?
A votre froide mine, à votre sombre accueil...

LE COMTE, *à Pasquin, qui présente un siége.*

Faites asseoir monsieur... Non, offrez le fauteuil.
Il ne le prendra pas; mais...

LISIMON.

Je vous fais excuse.
Puisque vous me l'offrez, trouvez bon que j'en [use;
Que je m'étale aussi; car je suis sans façon,
Mon cher, et cela doit vous servir de leçon;
Et je veux qu'entre nous toute cérémonie,
Dès ce même moment, pour jamais soit bannie.
Oh çà, mon cher garçon, veux-tu venir chez moi?
Nous serons tous ravis de dîner avec toi.

LE COMTE.

Me parlez-vous, monsieur?

LISIMON.

A qui donc, je te prie?
A Pasquin?

LE COMTE.

Je l'ai cru.

LISIMON.

Tout de bon? Je parie
Qu'un peu de vanité t'a fait croire cela?

LE COMTE.

Non; mais je suis peu fait à ces manières-là.

LISIMON.

Oh bien, tu t'y feras, mon enfant. Sur les tiennes,
A mon âge, crois-tu que je forme les miennes?

LE COMTE.

Vous aurez la bonté d'y faire vos efforts.

LISIMON.

Tiens, chez moi le dedans gouverne le dehors.
Je suis franc.

LE COMTE.

Quant à moi j'aime la politesse.

LISIMON.

Moi, je ne l'aime point; car c'est une traîtresse
Qui fait dire souvent ce qu'on ne pense pas.
Je hais, je fuis ces gens qui font les délicats,
Dont la fière grandeur d'un rien se formalise,
Et qui craint qu'avec elle on se familiarise;
Et ma maxime, à moi, c'est qu'entre bons amis
Certains petits écarts doivent être permis.

LE COMTE.

D'amis avec amis on fait la différence.

LISIMON.

Pour moi, je n'en fais point.

LE COMTE.

Les gens de ma naissance
Sont un peu délicats sur les distinctions,
Et je ne suis ami qu'à ces conditions.

LISIMON.

Ouais! vous le prenez haut. Écoute, mon cher [comte,
Si tu fais tant le fier, ce n'est pas là mon compte.
Ma fille te plaît fort, à ce que l'on m'a dit;
Elle est riche, elle est belle, elle a beaucoup d'es- [prit;
Tu lui plais; j'y souscris du plus fort de mon âme,
D'autant plus que par là je contredis ma femme,
Qui voudrait m'engendrer d'un grand complimen- [teur,

Qui ne dit pas un mot sans dire une fadeur.
Mais aussi, si tu veux que je sois ton beau-père,
Il faut baisser d'un cran, et changer de manière :
Ou sinon, marché nul.

LE COMTE, *à Pasquin, se levant brusquement.*

Je vais le prendre au mot.

PASQUIN.

Vous en mordrez vos doigts, ou je ne suis qu'un [sot.
Pour un faux point d'honneur perdre votre for- [tune?

LE COMTE.

Mais si...

LISIMON.

Toute contrainte, en un mot, m'importune.
L'heure du dîner presse; allons, veux-tu venir?
Nous aurons le loisir de nous entretenir
Sur nos arrangements; mais commençons par boire.
Grand' soif, bon appétit, et surtout point de gloire :
C'est ma devise. On est à son aise chez moi;
Et vivre comme on veut, c'est notre unique loi.
Viens, et, sans te gourmer avec moi de la sorte,
Laisse, en entrant chez nous, ta grandeur à la [porte.

SCÈNE XVI

PASQUIN.

Voilà mon glorieux bien tombé! Sa hauteur
Avait, ma foi, besoin d'un pareil précepteur;
Et si cet homme-là ne le rend pas traitable,
Il faut que son orgueil soit un mal incurable.

ACTE TROISIÈME

SCÈNE I

LE COMTE, PASQUIN.

LE COMTE.

Oui, quoique à mes valets je parle rarement,
Je veux bien en secret m'abaisser un moment,
Et descendre avec toi jusqu'à la confidence.

De ton attachement j'ai fait l'expérience;
Je te vois attentif à tous mes intérêts,
Et tu seras charmé d'apprendre mes progrès

PASQUIN.

Je vois que vous avez empaumé le beau-père.

LE COMTE.

Il m'adore à présent.

PASQUIN.

J'en suis ravi.

LE COMTE.

J'espère
Que me connaissant mieux il me respectera,
Et je te garantis qu'il se corrigera.

PASQUIN.

Du moins pour le gagner vous avez fait merveilles,
Et vous avez vidé presque vos deux bouteilles,
Avec tant de sang-froid et d'intrépidité,
Que le futur beau-père en était enchanté.

LE COMTE.

Il vient de me jurer que je serais son gendre :
Sa fille était ravie, et me faisait entendre
Combien à ce discours son cœur prenait de part;
Et moi j'ai bien voulu, par un tendre regard,
Partager le plaisir qu'elle laissait paraître.

PASQUIN.

Quel excès de bonté !

LE COMTE.

Si son père est le maître,
L'affaire ira grand train. Par mon air de grandeur
J'ai frappé le bonhomme; il contraint son humeur,
Et n'ose presque plus me tutoyer.

PASQUIN.

Cet homme
Sent ce que vous valez; mais je veux qu'on m'as-
Si vous venez à bout de le rendre poli. [somme,

LE COMTE.

D'où vient?

PASQUIN. [pli.
C'est qu'il est vieux, et qu'il a pris son
D'ailleurs, il compte fort que sa richesse immense,
Est du moins comparable à la haute naissance.

LE COMTE.

Il veut le faire croire, et pourtant n'en croit rien.
Je vois clair; je suis sûr que, malgré tout son bien,
Il sent qu'il a besoin de se donner du lustre,

Et d'acheter l'éclat d'une alliance illustre.
De ces hommes nouveaux c'est là l'ambition.
L'avarice est d'abord leur grande passion;
Mais ils changent d'objet dès qu'elle est satisfaite,
Et courent les honneurs quand la fortune est faite.
Lisimon, nouveau noble, et fils d'un père heureux,
Qui le comblant de biens n'a pu combler ses vœux,
Souhaite de s'enter sur la vieille noblesse;
Et sa fille, sans doute, a la même faiblesse.
Un homme tel que moi flatte leur vanité :
Et c'est là ce qui doit redoubler ma fierté.
Je veux me prévaloir du droit de ma naissance;
Et, pour les amener à l'humble déférence
Qu'ils doivent à mon sang, je vais dans le discours
Leur donner à penser que mon père est toujours
Dans cet état brillant, superbe et magnifique,
Qui soutint si longtemps notre noblesse antique,
Et leur persuader que par rapport au bien,
Qui fait tout leur orgueil, je ne leur cède en rien.

PASQUIN.

Mais ne pourront-ils point découvrir le contraire?
Car un vieux serviteur de monsieur votre père
Autrefois m'a conté les cruels accidents
Qui lui sont arrivés; et peut-être...

LE COMTE.

Le temps
Les a fait oublier. D'ailleurs notre province,
Où mon père autrefois tenait l'état d'un prince,
Est si loin de Paris, qu'à coup sûr ces gens-ci
De nos adversités n'ont rien su jusqu'ici.
Si ta discrétion...

PASQUIN.

Croyez...

LE COMTE.

Point de harangue,
Les effets parleront.

PASQUIN.

Disposez de ma langue :
Je la gouvernerai tout comme il vous plaira.

LE COMTE.

Sur l'état de mes biens on t'interrogera.
Sans entrer en détail, réponds en assurance
Que ma fortune au moins égale ma naissance;
A Lisette surtout persuade-le bien.
Pour établir ce fait, c'est le plus sûr moyen;

Car elle a du crédit sur toute la famille.

PASQUIN.

Ma foi, vous devriez ménager cette fille.
Elle vous veut du bien, à ce qu'elle m'a dit.

LE COMTE.

D'une suivante, moi, ménager le crédit!
J'aurais trop à rougir d'une telle bassesse.
Près d'elle, j'y consens, fais agir ton adresse,
Sans dire que ce soit de concert avec moi;
J'approuve ce commerce, il convient d'elle à toi.
On vient : sors, et surtout fais bien ton personnage.

PASQUIN.

Oh! quand il faut mentir, nous avons du courage.

SCÈNE II

ISABELLE, LE COMTE, LISETTE.

ISABELLE.

Je vous trouve à propos, et mon père veut bien
Que nous ayons tous deux un moment d'entretien.
Il me destine à vous; l'affaire est sérieuse.

LE COMTE.

Et j'ose me flatter qu'elle n'est pas douteuse,
Que par vous mon bonheur me sera confirmé;
J'aspire à votre main, mais je veux être aimé.
A ce bonheur parfait oserais-je prétendre?
C'est un charmant aveu que je brûle d'entendre.

LISETTE.

Je sais ce qu'elle pense; et je crois qu'en effet
Vous avez lieu, monsieur, d'en être satisfait.

LE COMTE, *à Isabelle, après avoir regardé dédaigneusement Lisette.*

Eh! faites-moi l'honneur de répondre vous-même.

LISETTE.

Une fille, monsieur, ne dit point, je vous aime;
Mais garder le silence en cette occasion,
C'est assez bien répondre à votre question

LE COMTE, *à Isabelle.*

Ne parlez-vous jamais que par une interprète?

ISABELLE.

Comme elle est mon amie, et qu'elle est très-dis-

LE COMTE.

crète...
Votre amie?

ISABELLE.

Oui, monsieur.

LE COMTE.

Cette fille est à vous,
Ce me semble?

ISABELLE.

Il est vrai; mais ne m'est-il pas doux
D'avoir en sa personne une compagne aimable,
Dont la société rend ma vie agréable?

LE COMTE.

Quoi! Lisette avec vous est en société?
Je ne vous croyais pas cet excès de bonté.

ISABELLE.

Et pourquoi non, monsieur?

LE COMTE.

Chacun a sa manière
De penser; mais pour moi...

LISETTE, *à part.*

Le comte de Tufière
Est un franc glorieux; on me l'avait bien dit.

ISABELLE.

Je lui trouve un bon cœur joint avec de l'esprit,
De la sincérité, de l'amitié, du zèle;
Et je ne puis avoir trop de retour pour elle.
Car enfin...

LE COMTE.

Votre père a-t-il fixé le jour
Où je dois recevoir le prix de mon amour?

ISABELLE.

Vous allez un peu vite, et nous devons peut-être,
Avant le mariage, un peu mieux nous connaître;
Examiner à fond quels sont nos sentiments,
Et ne pas nous fier aux premiers mouvements.
C'est peu qu'à nous unir le penchant nous anime,
Il faut que ce penchant soit fondé sur l'estime.
Et...

LE COMTE.

J'attendais de vous, à parler franchement,
Moins de précaution et plus d'empressement.
Je croyais mériter que d'une ardeur sincère
Votre cœur appuyât l'aveu de votre père,
Et que, sur votre hymen me voyant vous presser,
Vous me fissiez l'honneur de ne pas balancer.

ISABELLE.

Moi, j'ai cru mériter que du moins pour ma gloire
Vous me fissiez l'honneur de ne pas tant vous [croire;

Que, de votre personne osant moins présumer,
Vous parussiez moins sûr que l'on dût vous aimer :
Et ce doute obligeant, qui ne pourrait vous nuire,
Calmerait un soupçon que je voudrais détruire.

LE COMTE.

Quel soupçon, s'il vous plaît?

ISABELLE.

Le soupçon d'un défaut
Dont l'effet contre vous n'agirait que trop tôt.

SCÈNE III

ISABELLE, LE COMTE, VALÈRE, LISETTE.

VALÈRE.

Dois-je croire, ma sœur, ce qu'on vient de m'ap-
[prendre?

ISABELLE.

Quoi?

VALÈRE.

Que vous épousez monsieur.

LE COMTE.

J'ose m'attendre,
Monsieur, que son dessein aura votre agrément.

VALÈRE.

Je crois...

LE COMTE.

Et vous pouvez m'en faire compliment.
(*il veut sortir.*)
J'en serais très-flatté. Je rejoins votre père,
Pour lui donner parole et conclure l'affaire.

VALÈRE.

Vous pourrez y trouver quelque difficulté.

LE COMTE.

Moi, monsieur?

VALÈRE.

J'en ai peur.

LE COMTE.

Aurez-vous la bonté
De me faire savoir qui peut la faire naître?
Qui me traversera?

VALÈRE.

Mais... ma mère, peut-être.

LE COMTE.

Votre mère!

VALÈRE.

Oui, monsieur.

LE COMTE, *riant.*

Cela serait plaisant.

ISABELLE, *bas, à Lisette.*

Il prend avec mon frère un ton bien suffisant.

LE COMTE.

Elle ne sait donc pas que j'adore Isabelle,
Et qu'un ami commun m'a proposé pour elle?

VALÈRE.

Pardonnez-moi, monsieur.

LE COMTE.

Vous m'étonnez.

VALÈRE.

Pourquoi?

LE COMTE.

C'est que j'avais compté qu'elle serait pour moi.
J'avais imaginé que mon rang, ma naissance,
Méritaient des égards et de la déférence;
Que bien d'autres raisons, que je pourrais citer
Si j'étais assez vain pour oser me vanter,
Feraient pencher pour moi madame votre mère.
Mais je me suis trompé, je le vois bien. Qu'y faire?
Peut-être en ma faveur suis-je trop prévenu.
Oui, j'ai quelque défaut qui ne m'est pas connu;
Et, loin que le mépris et m'offense et m'irrite,
Je ne m'en prends jamais qu'à mon peu de mérite.

VALÈRE.

Qui? nous, vous mépriser? En recherchant ma sœur,
Certainement, monsieur, vous nous faites honneur.

LE COMTE, *avec un sourire dédaigneux.*

Ah! mon Dieu, point du tout.

VALÈRE.

Mais, à parler sans feinte,
Depuis assez longtemps ma mère est pour Philinte;
Elle a même avec lui quelques engagements;
Et l'amitié, l'estime, en sont les fondements.

LE COMTE, *d'un ton railleur.*

Oh! je le crois. Philinte est un homme admirable.

VALÈRE.

Non; mais, à dire vrai, c'est un homme estimable:
Quoiqu'il ne soit plus jeune, il peut se faire aimer;
Et, riche sans orgueil...

LE COMTE.

Vous allez m'alarmer
Par le portrait brillant que vous en voulez faire.
Je commence à sentir que je suis téméraire

D'entrer en concurrence avec un tel rival,
Quoiqu'il soit, m'a-t-on dit, un franc original.
Oui, oui, j'ouvre les yeux. Ma figure, mon âge,
Tout ce qu'on vante en moi n'est qu'un faible avan-
Sitôt qu'avec Philinte on veut me comparer; [tage,
Et c'est lui faire tort que de délibérer.

LISETTE, *à Isabelle.*

Quoi! n'admirez-vous pas cette humble repartie?

ISABELLE.

Je n'en suis point la dupe, et cette modestie
N'est, selon mon avis, qu'un orgueil déguisé.

LE COMTE, *à Isabelle.*

Madame, en vain pour vous je m'étais proposé.
Mon ardeur est trop vive et trop peu circonspecte;
On m'oppose un rival qu'il faut que je respecte.

ISABELLE, *en souriant.*

Philinte du respect veut bien vous dispenser.

LE COMTE, *faisant la révérence.*

Il me fait trop d'honneur.

VALÈRE.

Mais, sans vous offenser,
Il a cent qualités respectables. Du reste,
Plus on veut l'en convaincre, et plus il est modeste.
Il se tait sur son rang, sur sa condition.

LE COMTE.

Et fait très-sagement; car, sans prévention,
Il aurait un peu tort de vanter sa naissance.

VALÈRE.

Il est bon gentilhomme.

LE COMTE.

On a la complaisance
De le croire.

VALÈRE.

Et, de plus, il le prouve.

LE COMTE.

Ma foi,
C'est tout ce qu'il peut faire. A des gens tel que moi,
Ce n'est pas là-dessus que l'on en fait accroire;
Et j'ose me vanter, sans me donner de gloire,
Car je suis ennemi de la présomption,
Que si Philinte était d'une condition
Et de quelque famille un peu considérable,
Nous n'aurions pas sur lui de dispute semblable,
Et que bien sûrement il me serait connu.
Mais son nom jusqu'ici ne m'est pas parvenu;

Preuve que sa noblesse est de nouvelle date.

VALÈRE.

C'est ce qu'on ne dit pas dans le monde.

LE COMTE.

On le flatte.
Par exemple, monsieur, vous connaissiez mon nom
Avant de m'avoir vu?

VALÈRE.

Je vous jure que non.

LE COMTE.

Tant pis pour vous, monsieur; car le nom de Tufière
Nous ne le prenons pas d'une gentilhommière,
Mais d'un château fameux. L'histoire en cent en-
Parle de mes aïeux, et vante leurs exploits. droits
Daignez la parcourir, vous verrez qui nous sommes,
Et qu'entre mes vassaux j'ai trois cents gentilshom-
Plus nobles que Philinte. [mes

VALÈRE.

Ah! monsieur, je le crois.

LE COMTE.

Les gens de qualité le savent mieux que moi;
Pour moi, je n'en dis rien; il faut être modeste.

VALÈRE.

C'est très-bien fait à vous. L'orgueil...

LE COMTE.

Je le déteste.
Les grands perdent toujours à se glorifier,
Et rien ne leur sied mieux que de s'humilier.
Vous sortez?

VALÈRE.

Oui, monsieur, je quitte la partie,
Et je sors enchanté de votre modestie.

LE COMTE, *lui touchant dans la main.*

Sommes-nous bons amis?

VALÈRE.

Ce m'est bien de l'honneur;
Et je...

LE COMTE.

Parbleu, je suis votre humble serviteur.
Si vous voyez Philinte, engagez-le, de grâce,
A ne pas m'obliger à lui céder la place.
Il fera beaucoup mieux s'il renonce à l'espoir
D'épouser votre sœur, et cesse de la voir.
Dites-lui que je crois qu'il aura la prudence
De ne me pas porter à quelque violence;

Car je vous le déclare en termes très-exprès,
S'il l'emportait sur moi, nous nous verrions de près.

VALÈRE.

A cet égard, monsieur, je ne puis rien vous dire;
Mais j'entends ce discours, et je vais l'en instruire.

SCÈNE IV

ISABELLE, LE COMTE, LISETTE.

ISABELLE.

Vous traitez vos rivaux avec bien du mépris.

LE COMTE.

Personne, selon moi, n'en doit être surpris.
Je n'ai pas de fierté; mais, à parler sans feinte,
Je suis choqué de voir qu'on m'oppose Philinte.
Un rival comme lui n'est pas fait, que je crois,
Pour traverser les vœux d'un homme tel que moi.

ISABELLE.

D'un homme tel que moi! Ce terme-là m'étonne:
Il me paraît bien fort.

LE COMTE.

C'est selon la personne.
Je conviens avec vous qu'il sied à peu de gens,
Mais je crois que l'on peut me le passer.

ISABELLE.

J'entends.
Le ciel vous a fait naître avec tant d'avantage,
Que tout le genre humain vous doit un humble [hommage.

LE COMTE.

Comment donc? D'un rival prenez-vous le parti?

ISABELLE.

Non pas; mais à présent que mon frère est sorti,
Souffrez que je vous parle avec moins de contrainte,
Et blâme vos hauteurs à l'égard de Philinte.

LE COMTE.

Ah! j'attendais de vous un plus juste retour,
Et ma vivacité vous prouve mon amour.

ISABELLE.

Dites votre amour-propre. Oui, tout me le fait [croire,
Vous avez moins d'amour que vous n'avez de gloire.

LE COMTE.

L'un et l'autre m'anime, et la gloire que j'ai
Soutient les intérêts de l'amour outragé.
Elle n'a pu souffrir l'indigne préférence
Dont j'étais menacé même en votre présence.

Vous dites qu'elle est fière, et parle avec hauteur.
Mais qu'est-ce que ma gloire, après tout? C'est l'hon-
[neur.
Cet honneur, il est vrai, veut le respect, l'estime;
Mais il est généreux, sincère, magnanime;
Et, pour dire en deux mots quelque chose de plus,
Il est et fut toujours la source des vertus.

ISABELLE.

Des effets de l'honneur je suis persuadée;
Mais a-t-il de soi-même une si haute idée,
Qu'il la laisse éclater en propos fastueux?
Le véritable honneur est moins présomptueux;
Il ne se vante point, il attend qu'on le vante;
Et c'est la vanité qui, lasse de l'attente,
Et qui, fière des droits qu'elle sait s'arroger,
Croit obtenir l'estime en osant l'exiger.
Mais, loin d'y réussir, elle offense, elle irrite,
Et ternit tout l'éclat du plus parfait mérite.

LE COMTE.

De grâce, à quel propos cette distinction?

ISABELLE.

Je vous laisse le soin de l'application;
Et de la modestie embrassant la défense,
Je soutiens que par elle on voit la différence
Du mérite apparent au mérite parfait.
L'un veut toujours briller; l'autre brille en effet,
Sans jamais y prétendre, et sans même le croire.
L'un est superbe et vain, l'autre n'a point de gloire;
Le faux aime le bruit, le vrai craint d'éclater;
L'un aspire aux égards, l'autre à les mériter.
Je dirai plus : les gens nés d'un sang respectable
Doivent se distinguer par un esprit affable,
Liant, doux, prévenant; au lieu que la fierté
Est l'ordinaire effet d'un éclat emprunté.
La hauteur est partout odieuse, importune.
Avec la politesse, un homme de fortune
Est mille fois plus grand qu'un grand toujours gour-
D'un limon précieux se présumant formé, [mé,
Traitant avec dédain et même avec rudesse
Tout ce qui lui paraît d'une moins noble espèce;
Croyant que l'on est tout quand on est de son sang,
Et croyant qu'on n'est rien au-dessous de son rang.

LE COMTE. [dire?

Ce discours est fort beau; mais que voulez-vous

ISABELLE.

Lisette, mieux que moi, saura vous en instruire.
Je lui laisse le soin de vous interpréter
Un discours qui paraît déjà vous irriter.

LE COMTE.

Non, de grâce, avec vous souffrez que je m'explique.
Cette fille, après tout, est votre domestique;
Ne me commettez pas.

ISABELLE.

Quand vous la connaîtrez,
Des gens de son état vous la distinguerez :
Et vous me ferez voir une preuve fidèle
De vos égards pour moi, dans vos égards pour elle.
Elle connaît à fond mon esprit, mon humeur;
Écoutez, profitez, et méritez mon cœur.
Adieu.

SCÈNE V

LE COMTE, LISETTE.

LE COMTE.

Vous restez donc ?

LISETTE.

Excusez mon audace,
Et souffrez une fois que je me satisfasse.
Il faut que je vous parle; on me l'ordonne; et moi,
J'en meurs d'envie aussi, mais je ne sais pourquoi.

LE COMTE.

Votre ton familier m'importune et me blesse.

LISETTE.

Vous n'êtes occupé que de votre noblesse;
Mais en interprétant ce que l'on vous a dit,
Quand on fait trop le grand, on paraît bien petit.

LE COMTE.

Quoi ! vous osez...

LISETTE.

Oui, j'ose; et votre erreur extrême
Me force à vous prouver à quel point je vous aime.
Vous vous perdez, monsieur.

LE COMTE.

Comment donc, je me perds ?

LISETTE.

Votre orgueil a percé. Vos hauteurs, vos grands [airs,
Vous décèlent d'abord, malgré la politesse
Dont vous les décorez. La gloire est bien traîtresse.

Le discours d'Isabelle était votre portrait,
Et son discernement vous a peint trait pour trait.
Dût la gloire en souffrir, je ne saurais me taire.
Je ne vous dirai pas, changez de caractère;
Car on n'en change point, je ne le sais que trop;
Chassez le naturel, il revient au galop:
Mais du moins je vous dis, songez à vous contrain-
Et devant Isabelle efforcez-vous de feindre; [dre,
Paraissez quelque temps de l'humeur dont elle est,
Et faites que l'orgueil se prête à l'intérêt.
Car, après tout, monsieur, l'éclat de la richesse
Augmente encor celui de la haute noblesse.
Voilà mon sentiment. Profitez-en, ou non,
Mon cœur seul m'a dicté cette utile leçon.
Votre gloire irritée en paraît mécontente,
Je lui baise les mains, et je suis sa servante.

SCÈNE VI

LE COMTE.

Il n'est donc plus permis de sentir ce qu'on vaut?
Savoir tenir son rang passe ici pour défaut?
Et ces petits bourgeois traiteront d'arrogance
Les sentiments qu'inspire une haute naissance?
Si je m'en croyais... Non, je veux prendre sur moi:
L'amour et l'intérêt m'en imposent la loi.
Oui, devant Isabelle, il faudra me contraindre;
Mais l'indigne rival qu'on veut me faire craindre
Va dès ce même instant me voir tel que je suis
S'il m'ose disputer l'objet que je poursuis.
Je veux connaître un peu ce petit personnage,
Et lui parler d'un ton à le rendre plus sage.

SCÈNE VII

LE COMTE, PHILINTE.

PHILINTE, *faisant plusieurs révérences.*

Je ne viens vous troubler dans vos réflexions
Que pour vous assurer de mes soumissions,
Monsieur. Depuis longtemps je vous dois cet hom-
Et je ne le saurais différer davantage. [mage,

LE COMTE.

Très-obligé, monsieur. D'où nous connaissons-nous?

PHILINTE.

Si je n'ai pas l'honneur d'être connu de vous,

J'aurai bientôt celui de me faire connaître
Mon nom n'impose pas; mais...

LE COMTE.

Cela peut bien être.

PHILINTE.

Tel qu'il est, puisqu'il faut qu'il vous soit décliné,
(*en faisant une profonde révérence.*)
Je m'appelle Philinte.

LE COMTE.

Oh! j'ai donc deviné.
Je vous ai reconnu d'abord aux révérences.

PHILINTE, *d'un air très-humble.*

Je ne puis vous marquer par trop de déférences
Combien je vous honore.

LE COMTE.

Et vous avez raison.
Mais de quoi s'agit-il? Parlez-moi sans façon.

PHILINTE.

Valère est mon ami; vous le savez, je pense.

LE COMTE.

Que m'importe cela?

PHILINTE.

Tantôt en sa présence,
Si j'en crois son rapport, et j'en suis peu surpris,
Vous m'avez honoré... d'un assez grand mépris.

LE COMTE.

Il vous exaltait fort; moi, j'ai dit ma pensée.
Votre délicatesse en est-elle blessée?

PHILINTE, *faisant la révérence.*

Ah! monsieur! point du tout : je me connais; je croi
Qu'on peut avec raison dire du mal de moi.
Mais on ajoute encore, à l'égard d'Isabelle,
Que vous me défendez de revenir chez elle.

LE COMTE.

Voilà précisément ce que j'ai prétendu
Qu'on vous dit.

PHILINTE.

Je croyais avoir mal entendu.

LE COMTE.

Pourquoi?

PHILINTE.

Vous exigez un cruel sacrifice,
Et je doute bien fort que je vous obéisse.

LE COMTE, *d'un air railleur.*

Vous en doutez, monsieur?

PHILINTE.

Jamais jusqu'à ce jour
Je ne me suis senti si plein de mon amour.

LE COMTE.

Je vous en guérirai.

PHILINTE.

Monsieur, j'en désespère,
Et j'en viens d'assurer Isabelle et sa mère.

LE COMTE, *mettant son chapeau.*

Et vous venez me faire un pareil compliment!

PHILINTE.

Avec confusion; mais très-distinctement.
La nature, envers moi moins mère que marâtre,
M'a formé très-rétif et très-opiniâtre,
Surtout lorsque quelqu'un veut m'imposer la loi.

LE COMTE.

L'opiniâtreté ne tient point contre moi,
Je vous en avertis.

PHILINTE.

La mienne est bien mutine :
Plus on lui fait la guerre, et plus elle s'obstine;
Et jamais la hauteur ne pourra la dompter.

LE COMTE.

Vous êtes bien hardi de venir m'insulter!
Un petit gentilhomme ose avoir cette audace?

PHILINTE.

Moi, monsieur? Je vous viens demander une grâce.

LE COMTE.

Et c'est?

PHILINTE.

De m'accorder le plaisir et l'honneur...
De me couper la gorge avec vous.

LE COMTE.

La faveur
Est bien grande en effet. Vous êtes téméraire,
Vous vous méconnaissez : mais il faut vous complaire.
L'honneur que vous avez d'être un de mes rivaux
Va vous faire monter au rang de mes égaux.

PHILINTE, *d'un air railleur, mettant ses gants.*

Je suis reconnaissant de cette grâce insigne,
Et je vais vous prouver que mon cœur en est digne.

LE COMTE.

Trêve de compliments. Moi, je vais vous prouver
Que l'on court un grand risque en osant me braver.

(*Ils mettent l'épée à la main.*)

SCÈNE VIII

LE COMTE, PHILINTE, LISIMON.

LISIMON, *accourant.*

Chez moi, morbleu, chez moi, faire un pareil va-
Par la mort, le premier... [carme!

PHILINTE.

Le respect me désarme.

LISIMON.

Ah! vous êtes mutin, monsieur le doucereux!

PHILINTE.

Quelquefois.

LE COMTE.

Par bonheur, il n'est pas dangereux.

PHILINTE.

C'est ce qu'il faudra voir. Du moins je vous assure
Que de cette maison si quelqu'un peut m'exclure,
Ce ne sera pas vous.

LISIMON.

Non, mais ce sera moi.

PHILINTE.

Je prends la liberté de vous dire...

LISIMON.

Je croi
Qu'un père de famille, en ce cas, est le maître.

PHILINTE.

J'en conviens.

LISIMON.

Et je prends la liberté de l'être,
En dépit de ma femme et de ses adhérents :
Si tu ne le sais pas, c'est moi qui te l'apprends.
Le comte aime ma fille, il a droit d'y prétendre;
J'ai pris la liberté de le choisir pour gendre.
Ma fille en est d'accord, et prend la liberté
De se soumettre en tout à mon autorité.
Ainsi, sans te flatter contre toute apparence,
En prenant ton congé, tire ta révérence.

PHILINTE.

J'aurai l'honneur, monsieur, de répondre à cela
Que madame n'est pas de ce sentiment-là.

LISIMON.

Madame n'en est pas? J'ai donné ma parole :
Si pour me chicaner madame est assez folle,
Madame sur-le-champ, par le pouvoir que j'ai,

En même temps que toi recevra son congé.

PHILINTE.

J'adore votre fille ; et l'aveu de sa mère
Me permet d'aspirer au bonheur de lui plaire,
Dès qu'elles m'excluront, je leur obéirai.
Jusque-là j'ai mes droits, et je les soutiendrai.

(*Il sort.*)

SCÈNE IX

LE COMTE, LISIMON.

LISIMON.

Quelle obstination !

LE COMTE.

Ceci vient de Valère,
Et je m'en vengerais si vous n'étiez son père.

LISIMON.

Je veux le faire, moi, mourir sous le bâton;
Ou le gueux, dès ce soir, quittera ma maison.
Il m'a joué d'un tour... Eh! là, là, patience.

LE COMTE.

C'est un petit monsieur rempli de suffisance.

LISIMON.

Le portrait de sa mère, un sot, un freluquet,
Qui fait le bel esprit et n'a que du caquet.
Oh! la méchante femme! avec son air affable,
Composé, doucereux, c'est un tyran, un diable
De sang-froid. Tout à l'heure, en termes éloquents,
Et tous bien de niveau, mais malins et piquants,
Devant ma fille même elle m'a fait entendre
Qu'elle me quittera si je vous prends pour gendre;
Et moi j'ai répondu que j'étais résigné
A souffrir ce malheur dès qu'elle aurait signé;
Qu'immédiatement après sa signature,
Elle pourrait aller à sa bonne aventure.
Sur cela, force pleurs, évanouissement.
Isabelle et Lisette avec gémissement
L'ont vite secourue, et par cérémonie
Toutes trois à présent pleurent de compagnie.
Car qu'une femme pleure, une autre pleurera,
Et toutes pleureront tant qu'il en surviendra.

LE COMTE.

Ainsi notre projet souffre de grands obstacles.

LISIMON.

Pour en venir à bout je ferai des miracles :

Ce que j'apprends de toi me réchauffe le cœur.
Je ne te croyais pas un si puissant seigneur.
Comment diable! ton père, à ce que l'on m'assure,
Fait dans sa baronnie une noble figure.

LE COMTE, *lui frappant sur l'épaule.*

Allez, mon chér, allez, quand vous me connaîtrez,
De vos tons familiers vous vous corrigerez;
Vous ne tutoierez plus un gendre de ma sorte.

LISIMON.

Ma foi, sans y penser, l'habitude m'emporte.
Au cérémonial enfin je me soumets.

LE COMTE.

Me le promettez-vous?

LISIMON.

Oui, je te le promets.
Va, tu seras content.

LE COMTE.

Fort bien! Belle manière
De se corriger!

LISIMON.

Oh! trêve à votre humeur fière;
Et consultons tous deux comment je m'y prendrai
Pour finir.

LE COMTE.

Le conseil que je vous donnerai,
C'est de ne plus souffrir qu'ici l'on se hasarde
A dire son avis sur ce qui me regarde.
Pour trancher en un mot toute difficulté,
Sachez vous prévaloir de votre autorité.

LISIMON.

Si vous vouliez m'aider...

LE COMTE.

Non, monsieur, je vous jure;
Quand vous serez d'accord, je suis prêt à conclure.

SCÈNE X

LISIMON.

Il faut que je sois bien possédé du démon,
Pour souffrir les hauteurs d'un pareil rodomont,
Et que l'ambition m'ait bien tourné la tête,
Puisque dans mon dépit son empire m'arrête!
Je vais rompre. Attendons. Si je prends ce parti,
De mon autorité me voilà départi;
Je ferai triompher et mon fils et ma femme,

Et monsieur désormais dépendra de madame.
Bel honneur que je fais à messieurs les maris!
Non, il n'en sera rien. Le dépit m'a surpris,
Mais l'honneur me réveille; il m'excite à combattre,
Et je m'en vais, pour lui, faire le diable à quatre.

ACTE QUATRIÈME

SCÈNE I

LISETTE, PASQUIN, *entrent par deux différents côtés du théâtre, Pasquin le premier, et marchant fort vite.*

LISETTE.

Quoi! sans me regarder, doubler ainsi le pas?

PASQUIN.

Ah! ma reine, pardon; je ne vous voyais pas.
Auriez-vous par hasard quelque chose à me dire?

LISETTE.

Oui. Sur de certains faits voudriez-vous m'instruire?

PASQUIN.

Le puis-je?

LISETTE.

Assurément.

PASQUIN.

Vous avez donc grand tort
D'en douter.

LISETTE.

Mais sur vous il faut faire un effort.

PASQUIN.

Vous n'avez qu'à parler. Je suis homme à tout faire
Pour vous marquer mon zèle et tâcher de vous plaire.
Quel est ce grand effort que votre autorité
M'impose?

LISETTE.

De me dire ici la vérité.

PASQUIN.

Rien ne me coûte moins.

LISETTE.

Pour entrer en matière,
Avez-vous jamais vu le château de Tufière?

PASQUIN.

(*à part.*)

Si je l'ai vu? cent fois. C'est mentir hardiment.

LISETTE.

Est-ce un si bel endroit qu'on nous l'a dit?

PASQUIN.

Comment?

C'et le plus beau château qui soit sur la Garonne.
Vous le voyez de loin, qui forme un pentagone...

LISETTE.

Pentagone, bon Dieu! Quel grand mot est-ce là?

PASQUIN.

C'est un terme de l'art.

LISETTE.

Je veux croire cela :
Mais expliquez-moi bien ce que ce mot veut dire

PASQUIN.

Cela m'est très-facile, et je vais vous décrire
Ce superbe château, pour que vous en jugiez,
Et même beaucoup mieux que si vous le voyiez.
D'abord, ce sont sept tours entre seize courtines...
Avec deux tenaillons placés sur trois collines...,
Qui, formant un vallon dont le sommet s'étend
Jusque sur... un donjon... entouré d'un étang...
Et ce donjon placé justement... sous la zone...
Par trois angles saillants forme le pentagone.

LISETTE.

Voilà, je vous l'avoue, un merveilleux château!

PASQUIN.

Je crois, sans vanité, que vous le trouvez beau.

LISETTE.

Et c'est donc en ce lieu que le père du comte
Tient sa cour?

PASQUIN.

Oui, ma reine; et faites votre compte
Que dans tout le royaume il n'est point de seigneur
Qui soutienne son rang avec plus de splendeur.
Meutes, chevaux, piqueurs, superbes équipages,
Table ouverte en tout temps, deux écuyers, six pa-
Domestiques sans nombre et bien entretenus, [ges,
Tout cela ne saurait manger ses revenus.

LISETTE.

Mais c'est donc un seigneur d'une richesse immense?

PASQUIN.

Vous en pouvez juger par sa magnificence.

LISETTE.

Je trouve en vos récits quelque petit défaut :
Vous mentez à présent, ou vous mentiez tantôt.

PASQUIN.

Comment donc?

LISETTE.

Un menteur qui n'a pas de mémoire
Se décèle d'abord. Si je veux vous en croire,
Le comte est grand seigneur; dans un autre entretien,
Vous m'avez assuré qu'il n'avait pas de bien.

PASQUIN.

Tout franc, votre argument me paraît sans réplique.
Naturellement, moi, je suis très-véridique.
Mais j'obéis. Au fond les faits sont très-constants,
Et nous n'avons menti qu'en allongeant le temps.

LISETTE.

Rendez-moi, s'il vous plaît, cette énigme plus claire.

PASQUIN.

Quinze ans auparavant, ce que j'ai dit du père
Se trouvera très-vrai. Depuis, tout a changé.
Dans un piteux état le bonhomme est plongé,
Et le pauvre seigneur traîne une vie obscure.
Mais mon maître, voulant qu'il fasse encor figure,
Par un récit pompeux, fruit de sa vanité,
Vient de le rétablir de son autorité.
Qu'entre nous, s'il vous plaît, la chose soit secrète.

LISETTE.

Allez, ne craignez rien. Si j'étais indiscrète,
Je ferais tort au comte; et si je fais des vœux,
C'est pour pouvoir l'aider à devenir heureux.
Valère à mes efforts sans relâche s'oppose;
Mais à les seconder je veux qu'il se dispose.
Il vient fort à propos.

PASQUIN.

Fort à propos aussi
Je vais me retirer, puisqu'il vous cherche ici.

SCÈNE II

VALÈRE, LISETTE.

LISETTE, *d'un air dédaigneux.*

Ah! vous voilà, monsieur? vraiment j'en suis ravie.

VALÈRE.

Quoi! vous voulez gronder?

LISETTE.

J'en aurais bien envie.

VALÈRE.

Et sur quoi, s'il vous plaît?

LISETTE.

Mais sur vos beaux exploits.
Mes moindres volontés, dites-vous, sont vos lois?

VALÈRE.

Il est vrai.

LISETTE.

Cependant, devant monsieur le comte,
Vous m'avez témoigné n'en faire pas grand compte;
Et, contre mon avis, votre zèle emporté
A su porter Philinte à toute extrémité.

VALÈRE.

J'ai dit à mon ami qu'on avait eu l'audace
De risquer contre lui jusques à la menace.
Je n'ai rien dit de plus. C'est un homme de cœur,
Qui n'a dû sur le reste écouter que l'honneur.

LISETTE.

Que l'honneur? Ce discours me fatigue et m'irrite.

VALÈRE.

Mais par quelle raison? Philinte a du mérite.

LISETTE.

Si vous n'employez pas vos soins avec ardeur
Pour faire que le comte épouse votre sœur,
Et pour bannir d'ici cet ennuyeux Philinte,
Je vous déclare, moi, sans mystère et sans feinte,
Que, demoiselle ou non, comme le ciel voudra,
Lisette, de ses jours, ne vous épousera.
J'ai conclu. C'est à vous maintenant de conclure.

VALÈRE.

(*voyant Lycandre.*)

Par quel motif?... Eh quoi? cette vieille figure
Viendra-t-elle toujours troubler nos entretiens?

LISETTE.

Il faut que je lui parle.

VALÈRE.

Adieu donc.

SCÈNE III

LYCANDRE, LISETTE.

LYCANDRE.

Je reviens,

Et je vous trouve encore en même compagnie.

LISETTE.

Oui, mais nous querellions. Valère a la manie
De vouloir empêcher que ce jeune seigneur
Qui demeure céans ne prétende à sa sœur.

LYCANDRE.

Et vous, vous soutenez le comte de Tufière?

LISETTE.

Oui, monsieur, contre tous, et de toute manière.
Il est vrai que le comte est si présomptueux,
Qu'on ne peut se prêter à ses airs fastueux :
Il ne respecte rien, ne ménage personne;
Et plus je le connais, plus sa gloire m'étonne.

LYCANDRE.

Ah ! que vous m'affligez !

LISETTE.

Et pourquoi, s'il vous plaît?

LYCANDRE.

Mais vous-même, pourquoi prenez-vous intérêt
A ce qui le concerne? Est-il donc bien possible
Qu'à votre empressement il se montre sensible
Jusques à vous marquer des égards, des bontés?

LISETTE.

Il n'a payé mes soins que par des duretés;
Je ne puis y penser sans répandre des larmes.
N'importe; à le servir je trouve mille charmes.

LYCANDRE.

Qu'entends-je? juste ciel! Quel bon cœur d'un côté!
De l'autre, quel excès d'insensibilité !
O détestable orgueil ! Non, il n'est point de vice
Plus funeste aux mortels, plus digne de supplice.
Voulant tout asservir à ses injustes droits,
De l'humanité même il étouffe la voix.

LISETTE.

Je l'éprouve.

LYCANDRE.

Pour vous, vous serez, je l'espère,
La consolation d'un trop malheureux père.

LISETTE.

A chaque instant, monsieur, vous me parlez de lui.
Il devait à mes yeux se montrer aujourd'hui :
Mais il ne paraît point. Vous me trompiez peut-être.

LYCANDRE.

Un peu de patience; il va bientôt paraître.

LISETTE.

Pourquoi diffère-t-il de trop heureux moments?
Que ne vient-il s'offrir à mes embrassements?

LYCANDRE.

Malgré votre bon cœur, il craint que sa présence
Ne vous afflige.

LISETTE.

Moi? Se peut-il qu'il le pense?

LYCANDRE.

Il craint que ses malheurs, trop dignes de pitié,
Ne refroidissent même un peu votre amitié.

LISETTE.

Ah ! qu'il me connaît mal !

LYCANDRE.

Enfin, avant qu'il vienne,
Sur sa triste aventure il veut qu'on vous prévienne.
Peut-être espérez-vous le voir dans son éclat,
Et vous le trouverez dans un cruel état.

LISETTE.

Il m'en sera plus cher; et, loin qu'il m'importune,
Il verra que mon cœur, plein de son infortune,
Redoublera pour lui de tendresse et d'amour.
Tout baigné de mes pleurs, avant la fin du jour
Il sera possesseur du peu que je possède.
Mon zèle à ses malheurs servira de remède.
Je ferai tout pour lui. Si je n'ai point d'argent,
J'ai de riches habits dont on m'a fait présent;
Je garde un diamant que m'a laissé ma mère.
Je vais tout engager, tout vendre, pour mon père.
Heureuse si je puis, et mille et mille fois,
Lui prouver que je l'aime autant que je le dois !

LYCANDRE.

Arrêtez. Laissez-moi respirer, je vous prie.
Donnez quelque relâche à mon âme attendrie.
Vous aimez votre père, il n'est plus malheureux.

LISETTE.

Ah ! puisqu'il est si lent à contenter mes vœux,
Apprenez-moi quel monstre a causé sa misère.

LYCANDRE.

Quel monstre ?

LISETTE.

Oui.

LYCANDRE.

L'orgueil... l'orgueil de votre mère :
Par son faste, les biens se sont évanouis;

Son orgueil a causé des malheurs inouïs.

LISETTE.

Et comment?

LYCANDRE.

Une dame assez considérable,
Lui disputant le pas dans un lieu respectable,
En reçut un affront si sanglant, si cruel,
Qu'elle en fit éclater un déplaisir mortel.
L'époux de cette dame, enflammé de colère,
Pour venger cet affront, attaqua votre père
Au retour d'une chasse, et prit si bien son temps,
Qu'ils se trouvèrent seuls pendant quelques ins-
D'un trop funeste effet sa fureur fut suivie. [tants.
Il voulait se venger : il y perdit la vie.
En un mot, votre père, en défendant ses jours,
Tua son ennemi, mais sans autre secours
Que celui de son bras armé pour sa défense.
Les parents du défunt poussèrent la vengeance
Jusqu'à faire passer ce malheureux combat,
Pur effet du hasard, pour un assassinat.
Des témoins subornés soutiennent l'imposture :
On les croit. Votre père, outré de cette injure,
Se défend, mais en vain. Il se cache. Aussitôt
Un arrêt le condamne : et, pour fuir l'échafaud,
Il passe en Angleterre, où quelques jours ensuite
Votre mère devient compagne de sa fuite,
Le rejoint avec vous qui sortiez du berceau ;
Et son orgueil puni la conduit au tombeau.

LISETTE.

Ciel! que m'apprenez-vous? Ce n'est donc pas ma
Que j'avais au couvent, et qui m'était si chère? [mère

LYCANDRE.

C'était votre nourrice. Elle vous ramena,
Suivit exactement l'ordre que lui donna
Votre père, deux ans après sa décadence,
De venir dans ces lieux élever votre enfance,
Se disant votre mère, et cachant votre nom.

LISETTE.

Mais pourquoi ce secret? et par quelle raison
Me laisser ignorer de quel sang j'étais née?

LYCANDRE.

Pour vous rendre modeste autant qu'infortunée,
Et pour vous épargner des regrets, des douleurs,
Jusqu'à ce que le ciel adoucît vos malheurs.
C'est ainsi que l'avait ordonné votre père ;

Et sa précaution vous était nécessaire.

LISETTE.

Je brûle de le voir, et je tremble pour lui.
Comment osera-t-il se montrer aujourd'hui,
Après l'injuste arrêt?...

LYCANDRE.

Pendant sa longue absence,
De fidèles amis, sûrs de son innocence,
Et puissants à la cour, ont eu tant de succès,
Qu'ils l'ont déterminée à revoir le procès;
Et deux des faux témoins, prêts à perdre la vie,
Ont enfin avoué leur noire calomnie.
Votre père, caché depuis près de deux ans,
Attendait les effets de ces secours puissants.
On vient de lui donner d'agréables nouvelles,
Il touche au terme heureux de ses peines mortelles.

LISETTE.

Qu'il ne s'expose point. Je crains quelque accident,
Quelque piége caché. N'est-il pas plus prudent
Que nous l'allions chercher? Par notre diligence
Prévenons ses bontés et son impatience.
Sortons, monsieur; je veux embrasser ses genoux,
Et mourir de plaisir dans des transports si doux.

LYCANDRE.

Vous n'irez pas bien loin pour goûter cette joie :
Vous voulez la chercher, et le ciel vous l'envoie.
Oui, ma fille, voici ce père malheureux;
Il vous voit, il vous parle; il est devant vos yeux.

LISETTE, *se jetant à ses pieds.*

Quoi! c'est vous-même? O ciel! que mon âme est
Je goûte le moment le plus doux de ma vie. [ravie!

LYCANDRE.

Ma fille, levez-vous. Je connais votre cœur;
Et je vous l'ai prédit, vous ferez mon bonheur.
Mais, hélas! que je crains de revoir votre frère!

LISETTE.

Mon frère? Et quel est-il?

LYCANDRE.

Le comte de Tufière.

LISETTE.

Je ne sais où j'en suis! je ne respire plus!
Daignez me soutenir.

LYCANDRE.

Qu'il doit être confus,
Quand il vous connaîtra

LISETTE.

Moi, sa sœur?

LYCANDRE.

Oui, ma fille.

LISETTE.

Sans doute, nous sortons de la même famille;
Oui, le comte est mon frère; et dès que je l'ai vu,
A travers ses mépris, mon cœur l'a reconnu.
De mon faible pour lui je ne suis plus surprise.

LYCANDRE.

Votre cœur le prévient, et l'ingrat vous méprise!
Ah! je veux profiter de cette occasion
Pour jouir devant vous de sa confusion,
Quand le temps permettra de vous faire connaître.

LISETTE.

Jusque-là devant lui ne dois-je plus paraître?

LYCANDRE.

Non. Je vais le trouver. La conversation
Sera vive, à coup sûr; et sa présomption
Mérite qu'avec lui, prenant le ton de père,
Je fasse à ses hauteurs une leçon sévère.

LISETTE.

S'il ne vous connaît pas, vous les éprouverez.

LYCANDRE.

Non. Nous nous sommes vus : il me connaît. Rentrez,
Ma fille; quelqu'un vient : gardez bien le silence.

LISETTE, *lui baisant la main.*

Mon père, attendez tout de mon obéissance.

SCÈNE IV

LYCANDRE; PASQUIN, *s'arrêtant à considérer Lycandre.*

LYCANDRE.

Le comte de Tufière est-il chez lui?

PASQUIN, *d'un ton brusque.*

Pourquoi?

LYCANDRE.

Je voudrais lui parler.

PASQUIN, *le regardant du haut en bas.*

Lui parler? Qui? vous!

LYCANDRE.

Moi.

PASQUIN, *d'un air méprisant.*

Cela ne se peut pas.

LYCANDRE.

La raison, je vous prie?

PASQUIN.

C'est qu'il est en affaire.

LYCANDRE.

Oh! je vous certifie,
Quelque occupé qu'il soit, que dès qu'il apprendra
Que je veux lui parler, il y consentira.

PASQUIN, *fièrement.*

Eh! qu'êtes-vous?

LYCANDRE.

Je suis... car je perds patience!
Un homme très-choqué de votre impertinence.

PASQUIN, *à part.*

Il a, ma foi, raison. Je retombe toujours,
(*à Lycandre.*)
Et je veux m'en punir. Je vois que mon discours,
Monsieur, n'a pas le don de vous être agréable.
Mais si je suis si fier, je suis très-excusable.

LYCANDRE, *vivement.*

Et par où, s'il vous plaît?

PASQUIN.

Pour le dire en un mot,
Et sans trop me vanter, c'est que je suis un sot.

LYCANDRE.

Allez, on ne l'est point quand on connaît sa faute.

PASQUIN.

Mon maître a très-souvent la parole si haute,
Il est si suffisant, que, par occasion,
Je le deviens aussi, mais sans réflexion.
Heureusement pour moi, la raison, la prudence,
Abrégent les accès de mon impertinence.
Vous voyez que d'abord j'ai bien baissé mon ton.
Mais daignez, s'il vous plaît, me dire votre nom.

LYCANDRE.

Mon enfant, dites-lui, s'il veut bien le permettre,
Que je viens demander sa réponse à la lettre
Que l'on vous a pour lui remise de ma part.
L'a-t-il lue?

PASQUIN.

Oui, monsieur. Seriez-vous par hasard
L'inconnu?

LYCANDRE.

Je le suis.

PASQUIN.

Moi, que je vous annonce!
Eh! vite, sauvez-vous. J'ai reçu sa réponse,
Et je la sens encor.

LYCANDRE, *souriant.*

Ne craignez rien pour moi
Il sera plus honnête en me répondant.

PASQUIN.

Quoi!
Vous vous exposez...?

LYCANDRE.

Oui, j'en veux courir le risque.

PASQUIN.

Pour jouer avec lui, prenez mieux votre bisque.

LYCANDRE.

Dépêchez-vous, de grâce.

PASQUIN *va et revient.*

En vérité, je crains...

LYCANDRE, *d'un air impatient.*

Ah!

PASQUIN.

S'il vous en prend mal, je m'en lave les mains.

SCÈNE V

LYCANDRE.

Par les airs du valet on peut juger du maître.
Ah! du moins si mon fils pouvait se reconnaître,
Se blâmer quelquefois, comme fait ce garçon,
Tôt ou tard sa fierté plierait sous sa raison.
Mais je n'ose espérer.

SCÈNE VI

LYCANDRE, LE COMTE, PASQUIN.

LE COMTE *entre en furieux.*

Quel est le téméraire,
Quel est l'audacieux qui m'ose...? Ah! c'est mon [père!

LYCANDRE.

L'accueil est très-touchant; j'en suis édifié.

PASQUIN, *à part.*

Comment donc! le voilà comme pétrifié?

LE COMTE, *ôtant son chapeau.*

Un premier mouvement quelquefois nous abuse.
Excusez-moi, monsieur.

PASQUIN, *à part.*

Il lui demande excuse!

LE COMTE.

(*à Pasquin.*)

Je croyais... Sors, Pasquin.

LYCANDRE.

Pourquoi le chassez-vous?

Laissez-le ici; je veux...

LE COMTE, *poussant Pasquin.*

Sors, ou crains mon courroux.

LYCANDRE, *retenant Pasquin.*

Reste.

PASQUIN, *s'enfuyant.*

Il y fait trop chaud. Je fais ce qu'on m'ordonne.

LE COMTE.

Si quelqu'un vient me voir, je n'y suis pour per-
[sonne.

SCÈNE VII

LYCANDRE, LE COMTE.

LYCANDRE.

Que veut dire ceci?

LE COMTE.

J'ai mes raisons.

LYCANDRE.

Pourquoi
Marquez-vous tant d'ardeur à l'éloigner de moi?

LE COMTE.

Aux regards d'un valet dois-je exposer mon père?

LYCANDRE.

Vous craignez bien plutôt d'exposer ma misère;
Voilà votre motif: et, loin d'être charmé
De me voir près de vous, votre orgueil alarmé
Rougit de ma présence; il se sent au supplice.
De sa confusion votre cœur est complice;
Et, tout bouffi de gloire, il n'ose se prêter
Aux tendres mouvements qui devraient l'agiter.
Ah! je ne vois que trop en cette conjoncture
Qu'une mauvaise honte étouffe la nature.
C'est en vain qu'un billet vous avait prévenu;
Et je me suis trompé, croyant qu'un inconnu
Vous corrigerait mieux qu'un père misérable,
Qu'à vos yeux la fortune a rendu méprisable.

LE COMTE.

Qui? moi! je vous méprise? Osez-vous le penser?

Qu'un soupçon si cruel a droit de m'offenser!
Croyez que votre fils vous respecte, vous aime.

LYCANDRE.

Vous? Prouvez-le-moi donc, et dans ce moment [même.

LE COMTE.

Vous pouvez disposer de tout ce que je puis.
Parlez; qu'exigez-vous?

LYCANDRE.

Qu'en l'état où je suis
Vous vous fassiez honneur de bannir tout mystère,
Et de me reconnaître en qualité de père
Dans cette maison-ci. Voyons si vous l'osez.

LE COMTE.

Songez-vous au péril où vous vous exposez?

LYCANDRE.

Dois-je me défier d'une honnête famille?
Allons voir Lisimon; menez-moi chez sa fille.

LE COMTE.

De grâce, à vous montrer ne soyez pas si prompt:
Vous les exposerez à vous faire un affront.
Vous ne savez donc pas jusqu'où va l'arrogance
D'un bourgeois anobli, fier de son opulence?
Si le faste et l'éclat ne soutiennent le rang,
Il traite avec dédain le plus illustre sang.
Mesurant ses égards aux dons de la fortune,
Le mérite indigent le choque, l'importune,
Et ne peut l'aborder qu'en faisant mille efforts,
Pour cacher ses besoins sous un brillant dehors.
Depuis votre malheur, mon nom et mon courage
Font toute ma richesse; et ce seul avantage,
Réchauffé par l'éclat de quelques actions,
M'a tenu lieu de biens et de protections.
J'ai monté par degrés, et, riche en apparence,
Je fais une figure égale à ma naissance;
Et sans ce faux relief, ni mon rang ni mon nom
N'auraient pu m'introduire auprès de Lisimon.

LYCANDRE.

On me l'a peint tout autre; et j'ai peine à vous croire.
Tout ce discours ne tend qu'à cacher votre gloire.
Mais pour moi, qui ne suis ni superbe ni vain,
Je prétends me montrer, et j'irai mon chemin.

(*Il veut sortir.*)

LE COMTE, *le retenant.*

Différez quelques jours; la faveur n'est pas grande:

(*Il se jette aux pieds de Lycandre.*)

Je me jette à vos pieds, et je vous la demande.

LYCANDRE.

J'entends. La vanité me déclare à genoux
Qu'un père infortuné n'est pas digne de vous.
Oui, oui, j'ai tout perdu par l'orgueil de ta mère,
Et tu n'as hérité que de son caractère.

LE COMTE.

Eh. compatissez donc à la noble fierté
Dont mon cœur, il est vrai, n'a que trop hérité.
Du reste, soyez sûr que ma plus forte envie
Serait de vous servir aux dépens de ma vie.
Mais du moins ménagez un honneur délicat;
Pour mon intérêt même évitons un éclat.

LYCANDRE.

Vous me faites pitié ! Je vois votre faiblesse,
Et veux, en m'y prêtant, vous prouver ma tendresse;
Mais à condition que si votre hauteur
Éclate devant moi, dès l'instant...

SCÈNE VIII

LYCANDRE, LE COMTE, LISIMON.

LISIMON, *au comte.*

Serviteur.
Je vous cherchais, mon cher; votre froideur m'é-
[tonne,
Car il est temps d'agir. Je crois, Dieu me pardonne,
Que ma femme devient raisonnable.

LE COMTE.

Comment?

LISIMON.

Elle n'a plus pour vous ce grand éloignement
Qu'elle a marqué d'abord. La bonne dame est sage;
Car j'allais sans cela faire un joli tapage !
Je vais vous procurer un moment d'entretien
Avec ma digne épouse; et puis tout ira bien,
Pourvu que vous vouliez lui faire politesse.
N'y manquez pas, au moins; car c'est une princesse
Aussi fière que vous, et dont les préjugés...

LE COMTE.

Je suis ravi de voir que vous vous corrigez.

LISIMON, *se couvrant.*

Tu le vois, mon enfant, je cherche à te complaire.

LE COMTE.

Fort bien !

LISIMON, *se découvrant*

Enfin, monsieur, le succès de l'affaire
Est en votre pouvoir. Ainsi donc, croyez-moi,
De ce que je vous dis faites-vous une loi.

LYCANDRE.

Monsieur vous parle juste, et pour votre avantage:
Que votre unique objet soit votre mariage
Et mettez à profit cet heureux incident.

LISIMON, *au comte.*

Quel est cet homme-là ?

LE COMTE, *tirant Lisimon à part.*

C'est... c'est mon intendant.

LISIMON.

Il a l'air bien grêlé. Selon toute apparence,
Cet homme n'a pas fait fortune à l'intendance.

LE COMTE, *à Lisimon.*

C'est un homme d'honneur.

LISIMON.

Il y paraît.

LYCANDRE, *à part.*

Je voi
Qu'il trompe Lisimon en lui parlant de moi.
Sa gloire est alarmée à l'aspect de son père.

LE COMTE, *à Lisimon.*

Sachez encore...

LISIMON.

Eh bien ?

LYCANDRE, *à part.*

Je retiens ma colère,
Espérant que bientôt il me sera permis
De me faire connaître et de punir mon fils;
Et mon juste dépit lui prépare une scène
Où je veux mettre enfin son orgueil à la gêne.

LE COMTE, *à demi-voix, à Lycandre.*

Contraignez-vous, de grâce; et ne lui dites rien
Qui lui fasse augurer qui vous êtes.

LYCANDRE.

Fort bien.

LE COMTE, *retournant à Lisimon.*

C'est un homme économe autant qu'il est fidèle.

LISIMON, *haut.*

Oh çà, je vous ai dit une bonne nouvelle :
Ne la négligeons pas. Ma femme veut vous voir;
Pour gagner son esprit, faites votre devoir

LE COMTE, *en souriant.*

Mon devoir

LISIMON.

Oui, vraiment.

LE COMTE.

L'expression est forte.

LYCANDRE, *au comte.*

Quoi ! faut-il pour un mot vous cabrer de la sorte?

LISIMON, *au comte.*

Il parle de bon sens.

LYCANDRE.

Il est bien question
De chicaner ici sur une expression !

LE COMTE, *d'un air un peu fier, à Lycandre.*

Mais, monsieur...

LYCANDRE, *d'un air impérieux.*

Mais, monsieur, je dis ce qu'il faut dire :
Faites ce qu'il faut faire au plus tôt.

LE COMTE, *à part.*

Quel martyre !
Il va se découvrir.

LISIMON, *au comte.*

Ce vieillard est bien vert.
Ce me semble.

LE COMTE.

(*à Lisimon.*) (*à Lycandre.*)
Il est vrai. Votre discours me perd.
Devant cet homme, au moins, tâchez de vous con-
[traindre.

LYCANDRE, *au comte.*

Faites ce qu'il désire, ou je cesse de feindre.

LISIMON.

Ma femme vous attend : venez, d'un air soumis,
Prévenant, la prier d'être de vos amis.

LYCANDRE, *au comte.*

Soumis; vous entendez ?

LE COMTE, *d'un air piqué.*

Oui, j'entends à merveille.
(*à part.*)
Ciel !

LISIMON.

Vous approuvez donc ce que je lui conseille?
Bonhomme, expliquez-vous.

LYCANDRE.

Oui, je l'approuve fort;
Et s'il ne s'y rend pas, il aura très-grand tort.

Vous lui donnez, monsieur, une leçon très-sage.
Il en avait besoin. Je le connais.

LE COMTE, *à part.*

J'enrage.

LISIMON, *à Lycandre.*

Vous êtes donc à lui depuis longtemps?

LE COMTE, *à Lisimon.*

Sortons.
Je regrette, monsieur, le temps que nous perdons.

LISIMON.

(*au comte.*) (*à Lycandre.*)
Un moment. A quoi vont les revenus du comte?

LYCANDRE.

Je ne saurais vous dire à quoi cela se monte.

LISIMON.

Mais encor?

LE COMTE, *à Lycandre.*

Dites-lui...

LYCANDRE, *au comte, bas.*

Je ne veux point mentir.
(*à Lisimon.*)
Une affaire, monsieur, m'oblige de sortir:
Mais avant qu'il soit peu je veux vous satisfaire.
Vous pouvez cependant conclure votre affaire;
Et j'ose me flatter qu'avec un peu de temps
Vous aurez lieu tous deux d'en être fort contents.
Adieu.

SCÈNE IX

LISIMON, LE COMTE.

LISIMON.

Votre intendant avec vous fait le maître.
Que veut dire cela? Hem?

LE COMTE.

Comme il m'a vu naître,
Avec moi bien souvent il prend ces libertés.

LISIMON.

Allons trouver ma femme, et trêve de fiertés.

LE COMTE.

J'irai, si vous voulez: mais que faut-il lui dire?

LISIMON.

Plaisante question! Quoi! faut-il vous instruire?

LE COMTE.

Mais je suis assez neuf sur ces démarches-là.

Prier ! solliciter ! je n'entends point cela.
Je souhaite de faire avec vous alliance ;
Mais songez aux égards qu'exige ma naissance.
Parlez pour moi vous-même, et faites bien ma cour :
Cela suffit, je crois ?

LISIMON.

Est-ce là le retour
Dont vous payez mes soins ? Suivi de ma famille,
Dois-je venir ici vous présenter ma fille,
Vous priant à genoux de vouloir l'accepter ?
Si tu te l'es promis, tu n'as qu'à décompter.
Ma fille vaut bien peu si l'on ne la demande.
Je te baise les mains, et je me recommande
A ta grandeur. Adieu.

SCÈNE X

LE COMTE.

Que ces gens inconnus
Sont fiers ! Voilà l'orgueil de tous nos parvenus.
C'est peu qu'à leurs grands biens notre gloire s'im-
Il faut, pour les avoir, fléchir devant l'idole. [mole,
Ah ! maudite fortune, à quoi me réduis-tu ?
Si tes coups redoublés ne m'ont point abattu,
Veux-tu m'humilier par l'appât des richesses ?
Et n'a-t-on tes faveurs qu'à force de bassesses ?

ACTE CINQUIÈME

SCÈNE I

ISABELLE, LISETTE.

LISETTE.

Oh çà, mademoiselle, expliquons-nous un peu ;
Nous pouvons librement nous parler en ce lieu.

ISABELLE.

Et sur quoi, s'il vous plaît ?

LISETTE.

Votre mère apaisée
A vos tendres désirs paraît moins opposée ;

Vous pouvez espérer d'épouser votre amant :
Mais, loin de témoigner ce doux ravissement
Que vous devez sentir sur le point d'être heureuse,
Je ne vous vis jamais si triste et si rêveuse.

ISABELLE.

Il est vrai.

LISETTE.

Vous vouliez le comte pour époux ;
Son amour à vos yeux s'est signalé pour vous ;
Il vous a demandée, et cette âme si fière
Vient de plier enfin.

ISABELLE.

Mais de quelle manière ?
De ses soumissions la choquante froideur,
Son souris dédaigneux, son air fier et moqueur,
Son silence affecté, tout me faisait comprendre
Que son cœur jusqu'à nous avait peine à descendre.
Mon père avec ardeur sollicitait pour lui ;
A peine de deux mots lui prêtait-il l'appui ;
Et sans votre crédit sur l'esprit de mon frère,
Qui s'est servi du sien pour ramener ma mère,
Le comte a si bien fait que tout était rompu.
Pour cacher mon dépit, j'ai fait ce que j'ai pu ;
Mais plus de cet instant j'occupe ma pensée,
Plus je sens que j'en suis vivement offensée.
Pour un cœur délicat quel triste événement !

LISETTE.

Si bien que votre amour est mort subitement ?

ISABELLE.

Il est bien refroidi.

LISETTE.

Parlez en conscience,
N'entre-t-il point ici quelque peu d'inconstance ?

ISABELLE.

Vous me connaissez mal.

LISETTE.

Oh ! que pardonnez-moi ;
Et s'il faut s'expliquer ici de bonne foi...

ISABELLE.

Eh bien ?

LISETTE.

D'aucun roman, à ce que j'imagine,
Vous ne pourrez jamais devenir l'héroïne.

ISABELLE.

Croyez-vous m'amuser quand vous me plaisantez ?

LISETTE.

Je ne plaisante point, je dis vos vérités.
Le soupçon d'un défaut vous trouble et vous alarme.
Dès qu'il est confirmé, votre cœur se gendarme.
Trop de délicatesse est un autre défaut,
Dont vous serez punie, et peut-être trop tôt.

ISABELLE.

Mais pouvez-vous blâmer cette délicatesse?
Loin de me témoigner un retour de tendresse,
Le comte me désole à chaque occasion.

LISETTE.

Quoi! pour un peu de gloire et de présomption?
C'est là ce qui fait voir la grandeur de son âme.
Il est fier à présent; mais devenez sa femme,
L'amant fier deviendra mari tendre et soumis.

ISABELLE.

Un espoir si flatteur peut-il m'être permis?

SCÈNE II

ISABELLE, VALÈRE, LISETTE.

LISETTE, *à Valère.*

Vous voilà bien rêveur?

VALÈRE.

Et j'ai sujet de l'être.
Aux yeux de mon ami je n'ose plus paraître.
J'ai servi son rival. Je ne puis m'empêcher,
Même devant vous deux, de me le reprocher.
C'est une trahison dont j'étais incapable,
Si l'amour n'eût voulu que j'en fusse coupable.

LISETTE.

Vous vous en repentez?

VALÈRE.

Je m'en repentirais
Si je vous aimais moins. Mais enfin je voudrais
Que vous déclarassiez le motif qui vous porte
A marquer pour le comte une amitié si forte.

LISETTE.

Ce motif est très-juste; et quand vous l'apprendrez,
Bien loin de m'en blâmer, vous m'en applaudirez.

VALÈRE.

Je le veux croire ainsi; mais daignez m'en instruire.

LISETTE.

Je l'ignorais tantôt, et ne pouvais le dire.
Je le sais à présent, et ne le dirai point.

VALÈRE.

Pourquoi vous obstiner à me cacher ce point?
Quoi! faut-il qu'un amant vous trouve si discrète?

ISABELLE, *à Valère.*

Mais c'est donc tout de bon que vous aimez Lisette?

VALÈRE.

Je l'aime, et m'en fais gloire.

ISABELLE.

Un tel attachement
Prouve mieux que jamais votre discernement :
Mais quel en est l'objet? quelle est votre espérance?

LISETTE.

Souffrez que là-dessus nous gardions le silence.

ISABELLE.

J'y veux bien consentir, et me fais cet effort
Jusqu'à ce que l'on ait décidé de mon sort.

VALÈRE.

Il est tout décidé.

ISABELLE.

Juste ciel!

VALÈRE.

Et mon père,
Pour dicter le contrat, est chez notre notaire.

ISABELLE.

Ma mère n'y met plus aucun empêchement?

VALÈRE.

Non; et vous me devez un si prompt changement.

SCÈNE III

LISIMON, VALÈRE, ISABELLE, LISETTE.

LISIMON, *à Isabelle.*

Çà, réjouissons-nous. Enfin, vaille que vaille,
L'ennemi se soumet; j'ai gagné la bataille;
Le champ m'est demeuré. Je craignais un éclat;
Mais votre mère enfin va signer le contrat.
Elle a banni Philinte; et j'attends le notaire
Pour terminer enfin cette importante affaire.
Excepté quelques points dont il faut convenir,
Je ne prévois plus rien qui pût nous retenir.
Tu seras dès ce soir madame la comtesse,
Ma fille.

ISABELLE.

Dès ce soir?

LISIMON.

Sans délai.

ISABELLE.

Rien ne presse.
Cette affaire mérite un peu d'attention;
Et j'ai fait sur cela quelque réflexion.

LISIMON.

Quelque réflexion? Comment, mademoiselle,
Allez-vous nous donner une scène nouvelle,
Et vous dédire ici, comme vous avez fait
Sur cinq ou six projets qui n'ont point eu d'effet?
Pensez-vous que le comte entende raillerie,
Et soit homme à souffrir votre bizarrerie?

VALÈRE.

Mais, mon père, après tout...

LISIMON.

Mais, après tout, mon fils,
Croyez-vous que d'un fat j'écoute les avis?
Quoi donc! j'aurai su faire un miracle incroyable,
En rendant aujourd'hui ma femme raisonnable
(Chose qu'on n'a point vue, et qu'on ne verra plus),
Et mes enfants rendront mes travaux superflus!
Un chef-d'œuvre si beau deviendrait inutile!
Non, parbleu! Gardez-vous de m'échauffer la bile,
Ou vous aurez sujet de vous en repentir,
Et mon juste courroux se fera ressentir.

LISETTE.

Voilà parler, monsieur, en père de famille.
Courage! disposez enfin de votre fille :
Ne l'abandonnez plus à ses réflexions.
C'est à vous à trancher dans ces occasions.

ISABELLE.

Quoi, Lisette?...

LISETTE.

Monsieur a prononcé l'oracle :
A l'accomplissement rien ne peut mettre obstacle.
S'il vous destine au comte, il faut que ce dessein
S'exécute, en dépit de tout le genre humain.

LISIMON.

Cette fille me charme. Oui, ma chère Lisette,
Tiens, sois un peu moins sage, et tu seras parfaite.

LISETTE.

L'avis est bon.

LISIMON.

Le tien vient de m'édifier,

Et je veux t'embrasser pour te remercier.

LISETTE.

Réservez, s'il vous plaît, cette tendre saillie
Jusqu'à ce que je sois une fille accomplie.

LISIMON.

J'attendrais trop longtemps. Il faut absolument
Que ma reconnaissance éclate en ce moment.

VALÈRE, *le retenant.*

Vous vous échaufferez, prenez garde, mon père.

LISIMON, *le repoussant.*

Monsieur le médecin, ce n'est pas votre affaire :
Que je m'échauffe ou non, vous aurez la bonté
De ne vous plus charger du soin de ma santé.
(*à part.*)
Je crois que ce coquin est jaloux de Lisette,
Et je soupçonne entre eux quelque intrigue secrète.
(*à Valère.*)
Je veux m'en éclaircir. Sachons un peu...

VALÈRE.

Voici
Votre notaire.

LISIMON.

(*à Valère qui veut sortir.*)
Ah ! bon. Non, non, demeure ici.
Dans un petit moment nous compterons ensemble.

SCÈNE IV

LISIMON, VALÈRE, ISABELLE, LISETTE, M. JOSSE.

LISIMON.

Approche, monsieur Josse.

M. JOSSE.

Est-ce ici qu'on s'assemble ?

LISIMON.

Oui.

M. JOSSE.

Lisons ma minute. A trois articles près,
Monsieur, j'ai stipulé vos communs intérêts
C'est donc là la future ?

LISIMON.

A peu près. C'est ma fille.

M. JOSSE, *la regardant avec ses lunettes.*

Voilà de quoi former une belle famille.
Où donc est le futur ?

ISABELLE.

Je n'en sais encor rien.

M. JOSSE.

Comment! se faire attendre! Oh! cela n'est pas bien;
Et vous méritez fort...

LISIMON.

Le voici qui s'avance.
Assieds-toi, monsieur Josse; et nous, prenons séance.

SCÈNE V

LES ACTEURS PRÉCÉDENTS, LE COMTE.

(*Ils sont tous assis, excepté Lisette.*)

M. JOSSE, *vis-à-vis une table, après avoir mis ses lunettes, lit.*

Par-devant...

LISIMON, *à Isabelle, qui parle à Lisette.*

Écoutez.

M. JOSSE *lit.*

Les conseillers du roi,
Notaires soussignés, furent présents...

LISIMON, *à Valère, qui parle d'action à Lisette.*

Eh quoi!
Vous ne vous tairez point? Est-il temps que l'on cause?
Valère, ici. Laissez cette fille, et pour cause.

M. JOSSE, *au comte.*

Votre nom, s'il vous plaît, vos titres, votre rang?
Je ne les savais point; ils sont restés en blanc.

LE COMTE.

Je vais vous les dicter. N'oubliez rien, de grâce.
Vous avez pour cela laissé bien peu de place.

M. JOSSE.

La marge y suppléera. Voyez quelle largeur!

LE COMTE.

(*il dicte.*)

Écrivez donc. Très-haut et très-puissant seigneur...

M. JOSSE, *se levant.*

Monsieur, considérez qu'on ne se qualifie...

LE COMTE.

Point de raisonnements, je vous le signifie.

M. JOSSE, *écrivant.*

Et très-puissant seigneur...

LE COMTE, *dictant.*

Monseigneur Carloman,

Alexandre, César, Henri, Jules, Armand,
Philogène, Louis...

M. JOSSE.

Oh ! quelle kyrielle !
Ma foi, sur tant de noms ma mémoire chancelle.
(*il répète.*)
Philogène, Louis... Après ?

LE COMTE, *dictant.*

Le Mont-sur-Mont.

M. JOSSE, *répétant.*

Sur-Mont.

LE COMTE, *dictant.*

Chevalier...

M. JOSSE, *répétant.*

Lier.

LE COMTE, *au notaire.*

Continuez. Baron
De Montorgueil.

M. JOSSE.

Orgueil.

LE COMTE, *d'un ton ampoulé.*

Bon. Marquis de Tufière.

LISIMON.

Quoi ! vous êtes marquis ?

LE COMTE.

Proprement, c'est mon père ;
Mais comme après sa mort j'aurai ce marquisat,
J'en prends d'avance ici le titre en mon contrat.

LISIMON, *lui frappant sur l'épaule.*

C'est bien fait, mon garçon ; la chose t'est permise.
(*à Isabelle.*)
Je te fais compliment, madame la marquise.

M. JOSSE, *au comte.*

Est-ce tout ?

LE COMTE, *se levant.*

Comment, tout ? Seigneur.

M. JOSSE.

Et cætera.
Cette tirade-là jamais ne finira.

LE COMTE.

Mettez, et autres lieux, en très-gros caractère.

ISABELLE, *à demi-voix, à Lisette.*

En lettres d'or.

LISETTE, *à demi-voix, à Isabelle.*

Paix donc.

ISABELLE, *à demi-voix, à Lisette.*

Je ne saurais me taire.
Je ne puis me prêter à tant de vanité.

LISETTE, *à demi-voix, à Isabelle.*

C'est le faible commun des gens de qualité.
Leurs titres bien souvent font tout leur patrimoine.

M. JOSSE, *à Lisimon.*

(*il lit.*)
A vous présentement, monsieur. Messire Antoine
Lisimon...

LE COMTE, *d'un air surpris.*

Antoine?

LISIMON.

Oui.

LE COMTE.

Quoi! c'est là votre nom?
Antoine! Est-il possible?

LISIMON.

Eh! parbleu, pourquoi non?

LE COMTE.

Ce nom est bien bourgeois!

LISIMON.

Mais pas plus que les autres.
Je crois que mon patron valait bien tous les vôtres.

LE COMTE, *d'un air dédaigneux.*

Passons, monsieur, passons. Vos titres? c'est le
Dont il s'agit ici. [point

LISIMON.

Qui? moi! Je n'en ai point.

LE COMTE.

Comment donc? vous n'avez aucune seigneurie?

LISIMON.

Ah! je me souviens d'une. Écrivez, je vous prie.
(*il dicte.*)
Antoine Lisimon, écuyer.

LE COMTE.

Rien de plus?

LISIMON.

Et seigneur suzerain... d'un million d'écus.

LE COMTE.

Vous vous moquez, je crois? L'argent est-il un titre?

LISIMON.

Plus brillant que les tiens; et j'ai dans mon pupitre
Des billets au porteur, dont je fais plus de cas
Que de vieux parchemins, nourriture des rats.

M. JOSSE, *à part.*

Il a raison.

LE COMTE.

Pour moi, je tiens que la noblesse...

M. JOSSE.

Oh! nous autres bourgeois, nous tenons pour l'es-
(*à Lisimon.*) [pèce.
Çà, stipulons la dot.

LISIMON.

Le gendre que je prends
M'engage à la porter à neuf cent mille francs.

M. JOSSE, *au comte.*

Voilà pour la future un titre magnifique,
Et qui soutiendra bien votre noblesse antique.

LE COMTE, *à M. Josse, bas.*

Monsieur le garde-note, oui, l'argent nous soutient;
Mais nous purifions la source dont il vient.

M. JOSSE.

Et quel douaire aura l'épouse contractante?

LE COMTE.

Quel douaire, monsieur? Vingt mille francs de rente.

LISETTE, *à part.*

Mon frère est magnifique. En tout cas, je sais bien
Que, s'il donne beaucoup, il ne s'engage à rien.

M. JOSSE, *au comte.*

Sur quoi l'assignez-vous?

LISIMON.

Oui.

LE COMTE, *dictant.*

Sur la baronnie
De Montorgueil.

M. JOSSE, *se levant.*

Voilà votre affaire finie.

LISIMON.

Signons donc maintenant. La noce se fera
Aussitôt qu'à Paris ton père arrivera.

LE COMTE.

Mon père, dites-vous? Il ne faut point l'attendre
Jamais en ce pays il ne pourra se rendre.
La goutte le retient au lit depuis six mois.

LISETTE, *à part.*

Mon frère, en vérité, ment fort bien quelquefois.

LE COMTE.

Mais nous irons le voir après le mariage.

LISIMON.

Avec bien du plaisir je ferai le voyage.

SCÈNE VI

LES ACTEURS PRÉCÉDENTS, LYCANDRE.

LE COMTE, *à part.*

Ah ! le voici lui-même. O ciel ! quel incident !

LISIMON, *à Lycandre.*

Que voulez-vous ? Parbleu, c'est monsieur l'inten-
[dant.

LYCANDRE, *au comte.*

Je viens savoir, mon fils...

VALÈRE *et* ISABELLE.

Son fils !

LE COMTE, *à part.*

Je meurs de honte.

LISIMON.

Vous m'aviez donc trompé ? Répondez, mon cher
[comte.

LE COMTE, *à Lycandre.*

Eh quoi ! dans cet état osez-vous vous montrer ?

LYCANDRE.

Superbe, mon aspect ne peut que t'honorer.
Mon arrivée ici t'alarme et t'importune ;
Mais apprends que mes droits vont devant ta for-
[tune.
Rends-leur hommage, ingrat, par un plus tendre
[accueil.

LE COMTE.

Eh ? le puis-je au moment ?...

LISIMON.

Baron de Montorgueil,
C'est donc là ce superbe et brillant équipage
Dont tu faisais tantôt un si bel étalage ?

LYCANDRE, *à Lisimon.*

L'état où je parais, et sa confusion,
D'un excessif orgueil sont la punition.
(*au comte.*)
Je la lui réservais. Je bénis ma misère,
Puisqu'elle t'humilie, et qu'elle venge un père.
Ah ! bien loin de rougir, adoucis mes malheurs.
Parle, reconnais-moi.

ISABELLE, *à Lisette.*

Vous voilà tout en pleurs,
Lisette ?

LISETTE, *à Isabelle.*

Vous allez en apprendre la cause.

LYCANDRE, *au comte.*

Je vois qu'à ton penchant ta vanité s'oppose;
Mais je veux la dompter. Redoute mon courroux,
Ma malédiction, ou tombe à mes genoux.

LE COMTE.

Je ne puis résister à ce ton respectable.
Eh bien! vous le voulez? Rendez-moi méprisable:
Jouissez du plaisir de me voir si confus. [plus.
Mon cœur, tout fier qu'il est, ne vous méconnaît
Oui, je suis votre fils, et vous êtes mon père.
Rendez votre tendresse à ce retour sincère.

(*Il se met aux genoux de Lycandre.*)

Il me coûte assez cher pour avoir mérité
D'éprouver désormais toute votre bonté.

LISIMON, *à Lycandre.*

Il a, ma foi, raison. Par ce qu'il vient de faire,
Je jurerais, morbleu, que vous êtes son père.

LYCANDRE *relève le comte, et l'embrasse.*

En sondant votre cœur, j'ai frémi, j'ai tremblé:
Mais, malgré votre orgueil, la nature a parlé. [mes!
Qu'en ce moment pour moi ce triomphe a de char-
Je dois donc maintenant terminer vos alarmes,
Oublier vos écarts, qui sont assez punis.
Mon fils, rassurez-vous; nos malheurs sont finis.
Le ciel, enfin pour nous devenu plus propice,
A de mes ennemis confondu la malice.
Notre auguste monarque, instruit de mes malheurs,
Et des noirs attentats de mes persécuteurs,
Vient, par un juste arrêt, de finir ma misère.
Il me rend mon honneur; à vous, il rend un père,
Rétabli dans ses droits, dans ses biens, dans son [rang,
Enfin dans tout l'éclat qui doit suivre mon sang.
J'en reçois la nouvelle, et ma joie est extrême
De pouvoir à présent vous l'annoncer moi-même.

LE COMTE.

Qu'entends-je? juste ciel! Fortune, ta faveur
Au mérite, aux vertus, égale le bonheur;
Oui, tu me rends mes biens, mon rang et ma nais-
Et j'en ai désormais la pleine jouissance. [sance,

LYCANDRE.

Devenez plus modeste, en devenant heureux

LISIMON.

C'est bien dit. Je vous fais compliment à tous deux.
Je n'ai pas attendu ce que je viens d'apprendre

Pour choisir votre fils en qualité de gendre,
Parce qu'à l'orgueil près il est joli garçon.
Voici notre contrat; signez-le sans façon.

LYCANDRE.

Quoique notre fortune ait bien changé de face,
De vos bontés pour lui je dois vous rendre grâce;
Et, pour m'en acquitter encor plus dignement,
Je prétends avec vous m'allier doublement.

LISIMON.

Comment?

LYCANDRE.

Pour votre fils je vous offre ma fille.

VALÈRE, *à Lisette.*

Je suis perdu.

LISIMON.

L'honneur est grand pour ma famille.
Très-agréablement vous me voyez surpris.
J'accepte le projet. Mais est-elle à Paris,
Votre fille?

LYCANDRE.

Sans doute. Approchez-vous, Constance;
Et recevez l'époux...

LISIMON.

Vous vous moquez, je pense?
C'est Lisette.

LYCANDRE.

Ce nom a causé votre erreur.
Venez, ma fille. Comte, embrassez votre sœur.

LISIMON.

Sa sœur, femme de chambre!

LYCANDRE, *au comte.*

Une telle aventure
Des jeux de la fortune est une preuve sûre.
Grâce au ciel, votre sœur est digne de son sang.
Sa vertu, plus que moi, la remet dans son rang.

VALÈRE.

Quel heureux dénoûment! Je vais mourir de joie.

ISABELLE, *à Lisette.*

Je prends part au bonheur que le ciel vous envoie.

LISETTE, *au comte.*

En me reconnaissant, confirmez mon bonheur

LE COMTE.

Je m'en fais un plaisir, je m'en fais un honneur.

LISIMON, *à Lycandre.*

Et moi, de mon côté, je veux que ma famille

Vous régnassiez sur la machine ronde
Pendant l'espace de trois mois.
Dans les premiers âges du monde,
Chacune de vous quatre a joui de ses droits
Avec une équité comparable à la nôtre;
Et nulle n'a tenté d'empiéter sur l'autre.
Le Printemps produisait les feuilles et les fleurs;
L'Eté comblait toujours l'espoir des laboureurs;
L'Automne, de ses fruits, de sa liqueur charmante,
Donnait exactement la récolte abondante;
Et l'Hiver, par ses noirs frimas
Et par son utile froidure,
Faisant reposer la nature,
Des impures vapeurs purgeait tous les climats.
Par vos dissensions maintenant aveuglées,
Vous êtes toutes déréglées;
Et l'on ne voit plus de Printemps,
Que dans quelques fades romans.
La saison de l'Eté, couverte de nuages,
Est froide, ou féconde en orages; [mains,
L'Automne, au grand regret des malheureux hu-
Paraît, depuis deux ans, sans porter de raisins;
Et l'Hiver, faisant l'agréable,
Laisse couler les eaux en pleine liberté,
Et prive les mortels du plaisir délectable
De boire frais pendant l'été.
Jupiter, contre vous justement irrité,
Veut que vous rentriez chacune en vos limites,
Et qu'avec régularité [crites.
Vous observiez les lois qu'il vous avait pres-

LE PRINTEMPS.

Je ferais toujours mon plaisir
De régner avec le Zéphir :
(Montrant l'Hiver.)
Mais cette âpre saison qui cause nos divorces,
S'endort quand elle doit agir;
Et, lorsque je dois revenir,
Se réveille et reprend ses forces :
Ne pouvant résister à ses noirs aquilons,
Je fuis, et je fais place aux deux autres saisons.

L'ÉTÉ.

Quand l'Hiver au Printemps a déclaré la guerre,
Le Printemps ne saurait me préparer la terre,
Et mes vives chaleurs succédant aux frimas,

Causent en l'air mille combats,
D'où naissent, ou d'épais nuages,
Ou des brouillards, ou des orages
Qui font périr les fruits, détruisent la moisson,
Et laissent peu d'espoir au triste vigneron.

L'AUTOMNE.

Leur apologie est la mienne :
Quand l'Hiver fait languir le Printemps et l'Eté,
Que prétend-on que je devienne ?
Mes deux aimables sœurs font ma fécondité.

MERCURE, à l'Hiver.

Hé bien, vieille trembleuse, il est temps de ré- [pondre :
Tant de justes griefs ont de quoi te confondre ;
Ils devraient t'accabler de honte et de douleur;
Mais rien ne peut émouvoir ta froideur?

L'HIVER.

Quoi que leur caquet vous impose,
Je ne répondrai qu'une chose
A tous leurs frivoles discours.
Si, parfois, j'étends trop mon cours,
Les mortels seuls en sont la cause:
Ils me préfèrent aux beaux jours !

LE PRINTEMPS.

Toi, leur belle saison ?

L'HIVER.

Oui, moi.

L'ÉTÉ.

Seigneur Mercure,
N'êtes-vous pas choqué d'une telle imposture ?

MERCURE.

(à l'Hiver.)

Si je le suis ? Sans doute. Oses-tu devant moi
Faire aux mortels cette injustice ?

L'HIVER.

Pour un dieu si subtil, vous êtes bien novice.
Autrefois aux mortels j'inspirais de l'effroi,
Maintenant je fais leur délice.

MERCURE.

Leur délice ! comment ? pourquoi ?

L'HIVER.

Au bon vieux temps de l'INNOCENCE,
Chaque mortel était berger ou laboureur;
Et, sous son pauvre toit, tremblant en ma pré- [sence,
Il attendait avec impatience

Que le Printemps adoucît ma rigueur.
Depuis que de superbes villes,
Rassemblant les humains, leur ont servi d'asiles
Contre la plus âpre froideur,
La saison des frimas est pour eux la plus belle :
Les plaisirs et les jeux annoncent mon retour,
Et jusqu'à la saison nouvelle,
Tout rit à la ville, à la cour.
Je fais cesser la guerre et ses tristes alarmes ;
Je donne tous les jours des spectacles nouveaux,
Et mon temps a bien plus de charmes
Que n'en ont les jours les plus beaux.

L'ÉTÉ.

Oui, par une indulgence outrée,
Pour de faibles mortels livrés à leurs désirs,
Elle éternise sa durée,
Pour éterniser leurs plaisirs.

MERCURE.

Ce désordre est intolérable.
Il faut que tes trois sœurs rentrent dans tous leurs droits :
Tel est de Jupiter l'arrêt irrévocable.

L'HIVER.

Eh bien ! pour observer ses lois,
Nous ne nous ferons plus la guerre.
Mais, dès que le Printemps rajeunira la terre,
Sitôt qu'on sentira les chaleurs de l'Eté,
La plupart des mortels s'enfuyant loin des villes,
Redeviendront grossiers, farouches, indociles :
Plus de commerce entre eux, plus de société.

MERCURE.

Tu les rassembleras aussitôt que l'Automne
De son divin nectar aura rempli la tonne.

L'HIVER.

Mon cours sera trop limité
Pour réparer le mal qu'aura fait mon absence.

MERCURE.

Je vais punir ta vanité,
Et te prouver que ta présence
N'est point nécessaire aux plaisirs,
Et qu'ils peuvent régner avec les doux Zéphirs.
Oui, tes aimables sœurs, que ton orgueil irrite,
Vont avoir, comme toi, tous les jeux à leur suite ;
Et, fixés par mes soins dans ce fameux séjour,
Ils n'attendront plus ton retour.

Ame de l'univers, Amour, source féconde
Des plaisirs, des ris et des jeux,
Par l'ordre du maître du monde,
Viens les rassembler en ces lieux;
Prends soin qu'ils y règnent sans cesse.
Qu'ils en fassent toujours la gloire et l'ornement,
Et que chaque Saison, mère de l'allégresse,
Les y présente également.

SCÈNE II

MERCURE, LES QUATRE SAISONS, L'AMOUR, LES JEUX, LES RIS ET LES PLAISIRS.

Marche de l'Amour conduisant les Jeux, les Ris et les Plaisirs.

L'AMOUR, à Mercure.

Pour obéir à l'ordre de ton père,
J'amène ma suite ordinaire.

UN PLAISIR, à Mercure.

Pour nous faire venir, quel temps choisissez-vous?
Pendant le séjour de l'Automne,
Ce séjour est-il fait pour nous?
Bacchus et l'aimable Pomone,
De nos plus zélés partisans
Peuplent les campagnes fertiles.
Nous fuyons à présent les villes,
Et nous allons courir les champs.

MERCURE, l'arrêtant.

Il faut réformer cet usage.
Par un motif prudent et sage,
Jupiter veut qu'ici vous régniez en tout temps.

UN AUTRE PLAISIR.

Quoi! veut-il nous fixer dans une solitude?
Attendez que l'Hiver ramène l'Aquilon.

MERCURE.

Les Jeux et les Plaisirs sont de toute saison :
Ce n'est qu'une vieille habitude
Qui les écarte à présent de ces lieux.
Mais, pour fixer les cœurs, ils ont de fortes armes;
Et les mortels voluptueux
Viendront se rassembler et trouveront des charmes
Partout où règneront les Plaisirs et les Jeux.

L'HIVER.

Si vous réussissez, vous ferez des miracles!

L'AUTOMNE.

Orgueilleuse Saison, pour t'égaler au moins,
Je forcerai tous les obstacles !

MERCURE, à l'Automne.

Pour tenter les mortels, n'épargnez aucuns soins ;
Surtout ranimez les spectacles :
Les humains sont toujours flattés
Par d'agréables nouveautés.

L'HIVER.

C'est à moi qu'elles appartiennent ;
C'est par moi qu'elles se soutiennent ;
Bientôt on les voit se flétrir,
Quand l'une de mes sœurs s'empresse à les offrir.
Si vous ne voulez pas m'en croire,
Les Spectacles et les Auteurs
Vont vous dire quelle est celle des quatre sœurs
Qui leur procure plus de profit et de gloire.

MERCURE.

Nous allons voir. Parlons aux Spectacles d'abord,
Et tâchons d'animer leur zèle ;
Puis, avec les Auteurs nous ferons notre accord.

L'AMOUR.

Spectacles, paraissez, Mercure vous appelle.

SCÈNE III

MERCURE, L'AMOUR, LES QUATRE SAISONS, L'OPÉRA, habillé en danseur, et ayant, par dessus cet habit, une mante et un casque de héros; d'une main il tient un masque, et de l'autre un livre de musique. LA COMÉDIE FRANÇAISE, habillée moitié à la Romaine et moitié à la Comique. LA COMÉDIE ITALIENNE, vêtue en Arlequine, ayant le masque sur le visage. L'OPÉRA s'avance le premier.

MERCURE, à l'Amour.

Quel est ce poupin si paré,
Qui de blanc et de rouge a plâtré son visage,
Et qui, d'un air délibéré,
Vient offrir à nos yeux un triple personnage ?

L'AMOUR.

C'est l'Opéra.

MERCURE, souriant.

Comme il est accoutré !

L'AMOUR.

Son habillement est bizarre;
Mais il indique au spectateur
Les différents plaisirs que lui seul lui prépare :
Par cet emblème, il se déclare
Musicien, héros, danseur.

MERCURE.

Voilà bien des métiers qu'à la fois il exerce!
J'aime sa figure diverse :
Elle donne au public un plaisir singulier,
Sans doute?

L'AMOUR.

Elle a souvent l'honneur de l'ennuyer.

MERCURE.

En vérité? Cela m'étonne!
Je veux l'interroger, afin d'en juger mieux.
Quelle douce langueur est peinte dans ses yeux!
(A l'Opéra.)
Pour relever la gloire de l'Automne,
Veux-tu faire un effort utile et glorieux?

L'OPÉRA chante en héros, et avec feu.

Pendant l'automne, justes dieux!
Quel effort veut-on que je fasse?
Ah! si même en hiver je parais ennuyeux,
En toute autre saison, j'en atteste les cieux,
Mes auteurs plus froids que la glace,
Ne me font espérer qu'une affreuse disgrâce.

MERCURE, se bouchant les oreilles.

Prenez un ton moins éclatant : [tant?
A quoi bon, s'il vous plaît, me répondre en chan-

L'OPÉRA, chantant d'un ton doucereux.

La saison de l'Hiver est la saison charmante
Qui fait briller tous mes talents;
Sitôt que le rossignol chante,
On n'est plus attentif à mes tendres accents.
J'ai beau chanter les douces chaînes,
Les inquiétudes, les peines,
Et les agréables tourments
De mes insipides amants,
Au retour du printemps,
On se dégoûte de mes charmes,
De mes craintes, de mes alarmes,
De mes plaisirs,
De mes soupirs,

De mes tendres désirs,
Et du doux et tendre murmure
D'une onde claire et pure.

MERCURE.

Si l'on vous traite ainsi, c'est par bonnes raisons.
Renvoyons à l'Hiver ce diseur de chansons.

L'OPÉRA, d'un air de mouvement.

Ah! si vous entendiez mes douces chansonnettes!...

MERCURE.

J'ai le cœur affadi de tes tendres sornettes :
Ou parle comme un autre, ou finis tes discours.

L'OPÉRA, chantant.

Je ne dis jamais rien, mais je chante toujours.

MERCURE.

On peut aimer un temps ta douce mélodie,
Mais, à la continue, elle endort, elle ennuie.
Adieu, tu nous serais d'un très faible secours :
Il faut toucher l'esprit aussi bien que l'oreille,
Et la variété les frappe et les réveille.

(L'Opéra danse un air vif et court, et le finit brusquement, en faisant la révérence à Mercure, et cinq ou six révérences à l'Hiver.)

L'AMOUR, amenant la Comédie italienne.

Venez, c'est vous qu'on veut interroger.

MERCURE.

Elle est brune, et son air me paraît étranger.

(La Comédie italienne tourne autour de Mercure, en faisant plusieurs lazzi.)

Finirez-vous bientôt vos singeries?

(Elle redouble ses lazzi.)

Ouais! Je ris malgré moi de ses bouffonneries;
Elles ont du brillant, de la vivacité;
Mais j'aime en tout la vérité.
L'art m'offre en vain une figure
Que le caprice anime et non pas la nature :
Le vrai, seul, peut toucher un goût fin, délicat,
Et le bouffon est toujours plat.
Mais, comme il est grande abondance
De partisans zélés de ce comique outré, [rance,
L'Automne peut sur vous fonder quelque espé-
Ma brune; n'avez-vous encor rien préparé?

LA COMÉDIE ITALIENNE.

Signor, nò. Chacoun m'abandoune
Pour aller pressourer le doux fruit de l'Autoune,

Cette ingrate saisou m'accable de çagrin;
(Elle pleure à l'Arlequine.)
Car moi, z'aime l'arzent beaucoup piou qué le vin.
Z'ai beau m'efforcer, z'ai beau dire :
Avete voi veduta,
La mia bella perruca?
Ze pleure sous le masque en voulant faire rire;
Et cette saisou qui me berd
Mi fa prêcher dans oun désert.
Vainement, z'ai tâssé de m'animer pour elle.
Désormais, quand z'aurai quelque farce nouvelle,
Ze la garderai pour l'Hiver.

(Elle danse une chaconne, et témoigne en dansant, par plusieurs lazzi, beaucoup de haine et de mépris à l'Automne, et à ses deux autres sœurs, et beaucoup d'amitié à l'Hiver.)

L'HIVER, à Mercure.

Vous voyez si je suis menteuse?

MERCURE.

Eh bien, garde pour toi cette baragouineuse!

(La Comédie italienne se retire en se moquant de Mercure.)

L'AMOUR, présentant la Comédie française.

Avancez. Celle-ci va parler purement,
Elle est Française de naissance.

MERCURE.

Ah! c'est la Comédie! On le voit aisément
A son aimable contenance,
Et par son double habillement.

L'AMOUR.

Cet habillement vous indique
Qu'elle est sérieuse et comique.

LA COMÉDIE FRANÇAISE.

Il est vrai. Dans ce double emploi,
Imiter la nature est ma suprême loi :
Tantôt je fais pleurer, et tantôt je fais rire.
Les yeux baignés de pleurs, ou remplis de fureur,
J'inspire tour à tour la pitié, la terreur;
Et, bien souvent aussi, le sel de ma satire,
En badinant, instruit le spectateur,
A qui, sans fiel et sans malice,
J'offre dans un miroir le portrait peu flatteur
Et du ridicule et du vice.

MERCURE.

Je connais vos talents, et les estime fort.
Ainsi donc, observez ce que je vous ordonne:

Je veux qu'en faveur de l'Automne
Vous vous donniez un noble essor.

LA COMÉDIE FRANÇAISE.

Et mon propre intérêt, et le désir de plaire,
M'engagent à vous satisfaire.
Si j'avais quelque nouveauté,
Que l'on pût appeler nouvelle,
Je vous répondrais bien du succès de mon zèle ;
Mais, où la prendrons-nous ? C'est la difficulté.

MERCURE.

Appelons vos Auteurs d'été.

(Plusieurs auteurs ornés de roses, avec des bouquets à leurs mains, entrent tous ensemble.)

L'AMOUR les présente.

Les voici tout couverts de roses.

LA COMÉDIE FRANÇAISE.

Ils ont de l'agrément, peu de solidité ;
Du vif, du brillant sans beauté ;
Beaucoup de mots, et peu de choses ;
Encor leur faut-il le secours
De la danse et du vaudeville,
Qui, sans nécessité, se présentent toujours.
Ils amusent d'abord et la cour et la ville,
Mais le charme se rompt au bout de quelques jours.

MERCURE, aux Auteurs d'été.

Sortez. Ayons recours aux grands Auteurs tragiques.

SCÈNE IV

MERCURE, LES QUATRE SAISONS, L'AMOUR, PLUSIEURS AUTEURS TRAGIQUES vêtus à l'antique, avec le cothurne.

L'AMOUR,
prenant un des Auteurs tragiques.

Je vous en présente un des plus mélancoliques ;
Il a le poignard à la main.

MERCURE,
après l'avoir contemplé, regarde les autres.

Les autres ont l'air plus humain [tiques.
Et cachent leurs poignards sous leurs habits an-
Mais parmi ces graves esprits,
Ne vois-je pas un petit-maître ?

LA COMÉDIE FRANÇAISE.

Au moins aspirait-il à l'être ;

Mais il s'est égaré dans le vol qu'il a pris :
Son esprit devançait son âge;
Trop de louanges l'ont gâté;
C'est un beau génie avorté,
Pour s'être cru trop tôt un personnage.

MERCURE,

à l'auteur que l'Amour lui a présenté.

O vous, que le public écoute en frémissant,
L'Automne vous demande un des fruits de vos [veilles.
Jupiter, ce dieu tout puissant,
L'exige aussi de vous : soyez obéissant.

L'AUTEUR, déclamant sur le ton tragique.

Moi, je prodiguerais de si rares merveilles!
J'irais, de mes enfants devenant le bourreau,
Immoler à l'Automne un chef-d'œuvre nouveau!
Tentez, seigneur, tentez ces cœurs pusillanimes,
Qui n'osent au théâtre égorger des victimes;
Qui traitent galamment le plus grave sujet,
Et, tragiques de nom, ne le sont point d'effet,
Trop heureux si leurs vers aussi mous que leurs [âmes,
Par des traits énervés font sangloter des femmes.
Pour moi, qui ne connais ni pitié ni terreur,
Je sens que je suis fait pour inspirer l'horreur,
(A l'Automne.)
Mais n'attends rien de moi, Saison stérile, ingrate!
Que le grand Jupiter tonne, foudroie, éclate!
Ah! ce n'est qu'à l'Hiver que j'offre mes écrits,
Et je n'ai pour ses sœurs que haine et que mépris!

(Il sort, les deux mains sur ses côtés, faisant une inclination à l'Hiver, et jetant un regard terrible sur l'Automne. Les Auteurs tragiques le suivent, et font la même action.)

MERCURE.

Va, va, garde tes vers montés sur des échasses;
Tu surprends quelquefois, mais aussitôt tu lasses.
Tes galimatias pompeux,
Exaltés par les sots, ne sont faits que pour eux.

SCÈNE V

MERCURE, LES QUATRE SAISONS, L'AMOUR, UN POÈTE COMIQUE, qui entre en faisant beaucoup de révérences à la Comédie et à l'Automne; ensuite il présente un ouvrage à la Comédie française.

MERCURE, à la Comédie française.

Quel est ce petit personnage [vrage ?
Qui, d'un air humble et doux, vous présente un ou-

LA COMÉDIE FRANÇAISE.

(Au poète comique.)

C'est mon ancien ami. Soyez le bienvenu.
Depuis quand de retour en France ?

LE POÈTE COMIQUE.

Depuis trois ans. Après une si longue absence,
Comment m'avez-vous reconnu ?

LA COMÉDIE FRANÇAISE.

Je vous ai souhaité ; mais votre indifférence
Me pique un peu, je l'avoûrai ;
Et d'un si long oubli je suis mal satisfaite.

LE POÈTE COMIQUE.

Par de bonnes raisons je me justifîrai.

LA COMÉDIE FRANÇAISE.

Mais où vous cachez-vous, Monsieur l'anachorète?

LE POÈTE COMIQUE.

Dans une agréable retraite,
Pays gras, abondant, plein de riches coteaux
Et des meilleures gens.

MERCURE.

Qu'on nomme ?

LE POÈTE COMIQUE.

Les Manceaux.

LA COMÉDIE FRANÇAISE.

A vivre en cet exil quel arrêt vous condamne ?

MERCURE.

Il y fait son cours de chicane.

LE POÈTE COMIQUE.

Non, je hais les procès... Voici la vérité :
Comme l'on se moquait de ma simplicité,
Et que je souffre trop de peine
Lorsqu'à mes dépens quelqu'un rit,
Je réside au pays du Maine,
Afin de m'aiguiser l'esprit.

LA COMÉDIE FRANÇAISE.

Vraiment, on s'aperçoit que l'air vous dégourdit.

LE POÈTE COMIQUE.

Je puis vous en donner une preuve certaine,
Car j'ai déjà mon dit et mon dédit.

LA COMÉDIE FRANÇAISE.

Apparemment voici quelque pièce nouvelle
Que dans cet innocent séjour,
Pour nous rapatrier, vous avez mise au jour?

LE POÈTE COMIQUE.

Vous l'avez dit; elle est Mancelle :
Et je l'offre à l'Automne avec empressement,
Heureux, si le succès peut répondre à mon zèle!

L'AUTOMNE.

Je le souhaite infiniment.

LA COMÉDIE FRANÇAISE.

Et pour notre gloire commune,
Je vais travailler vivement.

L'AUTOMNE.

Puisse la critique importune,
En ma faveur vous traiter doucement!

MERCURE.

Je ferai mes efforts pour détourner l'orage.

LE POÈTE COMIQUE.

La critique fait toujours rage;
On la conjure vainement.

MERCURE.

Quel est le titre de la pièce?

LE POÈTE COMIQUE.

La fausse Agnès.

MERCURE.

Ce titre m'intéresse.

LE POÈTE COMIQUE.

Ou le poëte campagnard.

MERCURE.

Encor mieux.

LE POÈTE COMIQUE.

Je l'offre un peu tard;
Mais comme en travaillant ma muse se fatigue,
Pour ne rien produire au hasard,
Nous marchons lentement dans les sentiers de l'art.

MERCURE.

Tant mieux! Nous donnez-vous une pièce d'intri-
[gue?

LE POÈTE COMIQUE.

Cette pièce est en même temps,
Pour unir les goûts différents,
Et d'intrigue et de caractère.

LA COMÉDIE FRANÇAISE.

C'est le plus sûr moyen de plaire.

LE POÈTE COMIQUE.

Cependant je ne sais si l'ouvrage plaira,
Car je sens bien que la matière
En est bizarre et singulière.

MERCURE.

Et c'est ce qui la soutiendra!
Oui, le public, quoique sévère,
A ce dessein se prêtera.
Plus vous hasarderez pour tâcher de lui plaire,
Plus, touché de ce zèle, il vous excusera.

LA COMÉDIE, au parterre.

Nous risquerons donc l'aventure
Sur la parole de Mercure;
Mais notre effroi ne cessera,
Quoiqu'elle soit d'un bon augure,
Que lorsque le public, comme je l'en conjure,
Hautement la ratifiera.

FIN DU PROLOGUE.

LA
FAUSSE AGNÈS

COMÉDIE

ACTEURS.

LE BARON DE VIEUXBOIS.
LA BARONNE DE VIEUXBOIS.
ANGÉLIQUE, leur fille aînée.
BABET, leur fille cadette.
LÉANDRE, amant d'Angélique.
M. DES MAZURES, autre amant d'Angélique.
L'OLIVE, valet de Léandre.
LE COMTE DES GUÉRETS, gentilhomme campagnard.
LA COMTESSE DES GUÉRETS.
M. LE PRÉSIDENT.
LA PRÉSIDENTE, sa femme.

La scène est en Poitou, dans le château du baron.

ACTE PREMIER

SCÈNE PREMIÈRE

LE BARON, ANGÉLIQUE.

LE BARON.

Oh çà, ma fille, parlez-moi naturellement : je m'aperçois, depuis quelques jours, que vous êtes triste et rêveuse : sans doute que vous regrettez le séjour de Paris, où vous avez été élevée jusqu'à la mort de votre tante? Je suis charmé, je l'avoue, de l'éducation que feu ma sœur vous y a donnée ; mais je crains fort que cela ne soit cause de votre malheur ; car enfin, vous êtes destinée à vivre à la campagne, et la vie qu'on y mène est bien différente de celle de Paris.

ANGÉLIQUE.

Hélas !

LE BARON.

Voilà un « hélas ! » qui me fait voir que j'ai deviné juste. Tu t'ennuies ici, ma pauvre enfant?

ANGÉLIQUE.

Non, mon père, je ne m'y ennuie pas, et ce séjour aurait mille agréments pour moi, si on m'y laissait disposer de moi-même; mais à peine suis-je arrivée, qu'on parle de me marier, et avec qui? avec un provincial! Que dis-je, un provincial? un campagnard! Et qui pis est, un campagnard bel esprit! Quelle société pour une fille comme moi, élevée dans le grand monde, et accoutumée au commerce des gens de la cour et de Paris, les plus polis et les plus spirituels!

LE BARON.

Je te le disais bien, ma pauvre fille; l'éducation qu'on t'a donnée te rendra malheureuse. Tu as trop d'esprit et de perfections pour ce pays-ci.

ANGÉLIQUE.

Eh! pourquoi voulez-vous donc m'y attacher?

LE BARON.

Moi? je ne veux rien; c'est ma femme qui veut.

ANGÉLIQUE.

N'êtes-vous pas le maître?

LE BARON.

Oui, corbleu, je le suis!

ANGÉLIQUE.

Mais ma mère vous engage toujours à être de son avis?

LE BARON.

Je n'ai point honte de l'avouer; c'est une femme d'un mérite prodigieux, d'une raison et d'un jugement au-dessus de son sexe; une femme qui m'aime à l'adoration, quoiqu'il y ait vingt-cinq ans que nous soyons mariés.

ANGÉLIQUE.

Ah! s'il m'était permis de vous parler naturellement...

LE BARON.

Hé bien, que me dirais-tu?

ANGÉLIQUE.

Que ma mère abuse de votre facilité.

LE BARON.

Et en quoi, s'il vous plaît?

ANGÉLIQUE.

En ce qu'elle vous fait rompre un mariage très avantageux, que ma tante avait ménagé pour moi

à Paris, et vous force à me faire épouser un personnage qui ne me convient en aucune façon.

LE BARON.

Corbleu, madame votre mère a raison! Ce Léandre dont vous êtes coiffée n'est point du tout votre fait. Sera-t-il dit qu'un petit gentilhomme qui n'a que trois cents ans de noblesse, épousera la fille du baron de Vieuxbois, tandis que monsieur des Mazures, le plus bel esprit du Poitou, s'offre à vous épouser? C'est une alliance digne de moi, de votre mère et de vous. Vous savez quelle est notre délicatesse sur la naissance. Il y a quatre cents ans que dans ma famille nous sommes gueux de père en fils, pour n'avoir pas voulu nous mésallier, et je refuserais pour mon gendre le plus riche parti de France, qui ne pourrait pas me prouver que ses ancêtres ont marché aux premières croisades.

ANGÉLIQUE.

Quel entêtement! Le mérite se mesure-t-il à l'ancienneté des familles? Pour moi, je pense bien différemment : je ne trouve la vraie noblesse que dans le cœur et l'esprit; d'ailleurs, Léandre est bon gentilhomme.

LE BARON.

Vous le croyez fort noble parce que vous l'aimez.

ANGÉLIQUE.

Oui, je l'aime, je ne m'en défends point. Ma tante m'avait prévenue en sa faveur, et il répondait parfaitement à l'idée qu'elle m'avait donnée de lui. Ah! mon père, souffrirez-vous qu'on m'arrache à ce que j'aime, pour me sacrifier à ce que je n'aimerai point?

LE BARON.

Ne te désespère pas, mon enfant; tu verras aujourd'hui monsieur des Mazures, et je te réponds qu'il te charmera.

ANGÉLIQUE.

Et moi, je vous réponds qu'il me paraîtra tel qu'il est, c'est-à-dire le plus suffisant, le plus fat et le plus ridicule de tous les hommes.

LE BARON.

Vraiment, voilà un beau portrait que vous faites de votre futur mari! Eh! qui vous l'a dépeint de la sorte?

ANGÉLIQUE.

Tous ceux qui le connaissent.

LE BARON.

Et moi, je vous dis qu'il fait l'admiration de la province.

ANGÉLIQUE.

C'est ce qui fait que je ne l'admirerai point. Si vous saviez quelle différence il y a entre les beaux esprits de campagne et ceux de Paris !... Mais il n'est point question de cela. Généralement parlant, tout homme qui fait son capital du bel esprit, a souverainement le don de me déplaire ; à plus forte raison un provincial entiché de ce ridicule.

LE BARON.

Ouais ! Mademoiselle de Vieuxbois, vous êtes bien délicate ! Comment faut-il donc qu'un homme soit fait pour vous plaire ?

ANGÉLIQUE.

Comme Léandre. Qu'il soit honnête homme, qu'il ait vécu dans le monde, et qu'il y ait acquis cette politesse, ces manières aisées, nobles et gracieuses, qui ne tiennent rien de la sotte présomption, du ridicule et de l'affectation de la plupart des gens de province.

LE BARON.

Ah ! si votre mère vous entendait raisonner de la sorte !...

ANGÉLIQUE.

Aidez-moi à la désabuser de monsieur des Mazures. Je me jette à vos genoux pour obtenir cette grâce, et je me flatte que vous ne me la refuserez pas.

LE BARON.

Je vous aime, ma fille, et je ferai de mon mieux pour que l'on ne force point vos inclinations.

ANGÉLIQUE.

Daignez dire quelques mots en faveur de Léandre ?

LE BARON.

Mais je ne le connais que de réputation. S'il était ici, je soutiendrais mieux sa cause.

ANGÉLIQUE.

Eh bien ! promettez-moi de prendre son parti,

et je vous promets qu'il vous appuiera bientôt lui-même.

LE BARON.

Comment cela se peut-il, s'il est à Paris?

ANGÉLIQUE.

Il n'est pas si loin de nous que vous le croyez. Mais je ne puis vous en dire davantage à présent; voici ma mère.

SCÈNE II

LE BARON, LA BARONNE, ANGÉLIQUE.

LA BARONNE, tenant une lettre à la main.

Ah, ma fille, que vous allez être heureuse! Monsieur des Mazures sera ici dans un moment; préparez-vous à le recevoir comme un homme que nous destinons à l'honneur de vous épouser. Il me prévient sur son arrivée, par une lettre en vers que je trouve admirable. Tenez, Mademoiselle, lisez-nous cette lettre, et apprenez-la par cœur. Vous, Monsieur le baron, écoutez de toutes vos oreilles.

ANGÉLIQUE lit.

Pour vous voir au plus tôt, cousine incomparable,
J'accours et par monts et par vaux...

LA BARONNE.

C'est de moi qu'il parle, au moins.

ANGÉLIQUE.

Je le vois bien, Madame.

LA BARONNE.

Cousine incomparable! En vérité, ce garçon-là écrit bien!

ANGÉLIQUE lit.

Pour vous voir au plus tôt, cousine incomparable,
J'accours et par monts et par vaux,
Brûlant d'être aux genoux du soleil adorable
Dont la possession guérira tous mes maux.

(faisant la révérence.)

Est-ce vous aussi, Madame, qui êtes son soleil?

LA BARONNE.

Non, Mademoiselle, cet article-là vous regarde.

ANGÉLIQUE.

Et de quels maux votre cousin veut-il que je le guérisse?

LA BARONNE.

Cela est bien difficile à deviner! Ses maux sont: l'absence, l'impatience, les inquiétudes, les peines, les tourments de l'amour. N'est-il pas vrai, Monsieur le baron?

LE BARON.

Cela s'entend, m'amour.

ANGÉLIQUE.

Comment puis-je lui causer tous ces maux, puisqu'il ne m'a jamais vue?

LA BARONNE.

Quelle absurdité pour une fille d'esprit! Sur le récit que nous lui avons fait, il s'est formé de vous une idée charmante : cette idée le presse, l'agite, le met tout en feu; et, quand une personne est tout en feu, vous m'avouerez qu'elle n'est pas à son aise! Je sais ce que c'est que ces états-là (regardant tendrement le baron,) j'y ai passé, mon cher baron.

LE BARON, l'embrassant.

Et moi aussi, mon aimable baronne.

LA BARONNE, à Angélique.

Continuez.

ANGÉLIQUE lit.

L'amour, jour et nuit, me lutine,
Et m'a tout criblé de ses traits;
Mais l'épouse qu'on me destine
Va me mettre à couvert de sa main assassine
Sous le retranchement de ses divins attraits.

LA BARONNE.

Cet endroit-ci n'est pas clair, mais c'est ce qui en fait la beauté.

LE BARON.

Assurément. Quand je lis quelque chose, et que je ne l'entends pas, je suis toujours dans l'admiration.

LA BARONNE, à Angélique.

Achevez.

ANGÉLIQUE.

Dispensez-m'en, s'il vous plaît.

LA BARONNE.

Achevez, vous dis-je. Il semble que vous ayez perdu le goût des bonnes choses.

ANGÉLIQUE lit.

La charmante Angélique est si spirituelle,
Qu'on est charmé, dit-on, de tout ce qu'elle dit :
Ainsi, puisque l'hymen va m'unir avec elle,
J'épouse non un corps, mais j'épouse un esprit.

LA BARONNE.

En vérité, voilà une pointe admirable ; et je n'ai rien lu de plus fin dans le *Mercure galant!*

LE BARON.

Oh, cela est divin, cela est divin !

LA BARONNE

Je voudrais bien savoir si vos beaux esprits de Paris sont capables de produire d'aussi jolies choses ?

ANGÉLIQUE.

Non, en vérité, Madame ; ils ont le goût trop simple pour raffiner de la sorte.

LA BARONNE.

Vous m'avouerez qu'un homme de qualité qui fait de si beaux vers, doit trouver bientôt le chemin de votre cœur.

ANGÉLIQUE.

Je vous jure qu'il n'en approchera pas, s'il n'a point d'autre mérite que celui-là.

LA BARONNE.

Il me paraît que l'air de Paris vous a donné bien de la suffisance !

ANGÉLIQUE.

Non, Madame ; mais il m'a formé le goût.

LA BARONNE.

Vous nous prenez donc pour des grues, nous autres gens de province ?

ANGÉLIQUE.

A Dieu ne plaise ! mais vous êtes si prévenue pour monsieur des Mazures, qu'il se peut que vous lui trouviez des perfections qu'il n'a point.

LA BARONNE.

Je défie Paris et la cour de produire un cavalier plus accompli ; vous allez en juger par vous-même. La plus grande preuve que je puisse vous donner de son esprit, c'est qu'il ne vous épouse que parce qu'il vous en croit infiniment.

ANGÉLIQUE.

Il sera bientôt détrompé de la bonne opinion qu'il a de moi.

LA BARONNE.

Ah ! voilà un petit trait de modestie qui me réconcilie avec vous. Monsieur le baron, avez-vous donné ordre à votre notaire de dresser les articles du contrat?

LE BARON.

Pas encore, Madame la baronne, il n'y a rien qui presse.

LA BARONNE.

Il n'y a rien qui presse, Monsieur le baron ? Ne sommes-nous pas convenus que nous signerions ce soir, et que nous ferions la noce tout de suite ?

LE BARON.

Cela est vrai ; mais Angélique ne me paraît pas si pressée que nous : donnons-lui le temps de connaître monsieur des Mazures, de lui rendre justice et de prendre du goût pour lui.

LA BARONNE.

Est-ce là votre avis, mon cœur ?

LE BARON.

Oui, m'amour, et je vous prie que ce soit aussi le vôtre.

LA BARONNE.

Hélas ! Volontiers, si cela vous fait plaisir... Mais... (en lui faisant des minauderies) si vous vouliez bien ne me pas donner ce chagrin-là... je vous aurais tant d'obligation !

LE BARON.

Eh ! quel chagrin cela peut-il vous causer ?

LA BARONNE, en pleurant.

Quel chagrin ? Cruel que vous êtes ! Si le mariage ne se conclut pas ce soir, vous m'enterrerez demain matin.

LE BARON.

Ah ! je ne savais pas cela. Corbleu ! il ne sera pas dit qu'une femme soit morte pour avoir eu trop de complaisance pour son mari. Je suis votre maître, mais je ne suis pas votre tyran. Je vous confie tous mes droits ; ordonnez, ma chère baronne, ordonnez, et faites bien valoir mon autorité.

ANGÉLIQUE, à part.

Ah ! mon pauvre père, que vous êtes dupe !

SCÈNE III

LA BARONNE, ANGÉLIQUE.

LA BARONNE, s'essuyant les yeux.

Oh çà, Mademoiselle, vous voyez qu'on n'appelle point ici de mes volontés, et que dès que je me suis mis quelque chose en tête, il faut que cela passe ; ainsi, point de raisonnement, et songez à m'obéir.

ANGÉLIQUE.

Je me flatte que mon père ne souffrira point qu'on me mette au désespoir.

LA BARONNE.

Votre père ne souffrira point? Vraiment, voilà de jolies expressions! Votre père ne souffrira point? Apprenez qu'il souffre tout ce qui me fait plaisir! Vous êtes une jolie mignonne, de vouloir que je me gouverne par l'autorité de votre père! Et où avez-vous pris cela, je vous prie? Est-ce que les femmes de Paris et de la cour sont si respectueusement soumises aux volontés de leurs maris?

ANGÉLIQUE.

Ce n'est pas la mode, je l'avoue; et la plupart des femmes ont secoué le joug; mais, du moins, si elles aspirent à l'indépendance, c'est à découvert, et elles ne se servent point des apparences d'une soumission respectueuse, pour usurper adroitement un pouvoir sans bornes. Vous prenez mon père par son faible; et je vois qu'il est de ceux que l'on gouverne despotiquement, pourvu qu'on ait l'art de leur faire croire qu'ils ne sont pas gouvernés.

LA BARONNE.

Vos réflexions sont profondes; mais j'ai mauvaise opinion des filles qui ont l'esprit si prématuré, et je crois que ce n'est pas sans raison que je me dépêche de vous marier.

ANGÉLIQUE.

Je ne serais point fâchée d'être pourvue, si vous daigniez me consulter sur la manière de me pourvoir. Je vois que mon sort dépend de vous;

mais, Madame n'usez pas durement du pouvoir qu'on vous donne sur moi ; songez que vous êtes ma mère, et que la tendresse que j'ai lieu d'attendre de vous, doit vous inspirer la bonté d'entrer un peu dans mes sentiments.

LA BARONNE.

Eh, le respect doit vous faire céder aux miens!

ANGÉLIQUE.

Je ne m'en éloignerai jamais, que dans l'occasion dont il s'agit.

LA BARONNE.

C'est dans celle-ci, précisément, que j'exige de vous une parfaite obéissance.

ANGÉLIQUE.

Vous mourrez, dites-vous, si je n'épouse ce soir monsieur des Mazures? et moi, je mourrai si je l'épouse!

LA BARONNE.

Eh non, non, vous n'en mourrez pas!

ANGÉLIQUE.

Je le hais mortellement.

LA BARONNE.

Vous ne l'avez jamais vu.

ANGÉLIQUE.

Cela n'empêche pas que je ne le connaisse.

LA BARONNE.

Les vers que vous venez de lire suffisent pour vous prévenir en sa faveur.

ANGÉLIQUE.

Je vous demande pardon, Madame, si je vous dis qu'ils font un effet tout contraire.

LA BARONNE.

Et moi, je veux que vous les trouviez excellents.

ANGÉLIQUE.

Très volontiers, pourvu que je n'en épouse point l'auteur.

LA BARONNE.

Et vous l'épouserez, et dès ce soir, en dépit de vous et de votre père! car je vois que vous l'avez gagné; mais ne comptez point sur lui, je vous en avertis; quoiqu'il m'échappe quelquefois, il en revient toujours à ce que je veux. Quel bruit est-ce que j'entends? C'est le jardinier qui querelle son valet, apparemment.

SCÈNE IV

LA BARONNE, ANGÉLIQUE, LÉANDRE ET L'OLIVE déguisés en paysans.

L'OLIVE, à Léandre.

Oh, oh, Monsieur le paresseux, vous croyez donc que vous n'êtes ici que pour avoir les bras croisés et vous donner du bon temps?

LA BARONNE.

De quoi s'agit-il, maître Pierre?

L'OLIVE.

De ce coquin-là, qu'il n'y a pas moyen de faire travailler.

LÉANDRE.

Eh! morgué, doucement, maître Pierre.

LA BARONNE.

Laisse-le en repos, j'ai quelques ordres à te donner. Il faut...

L'OLIVE.

Un petit moment. Tu prétends donc, maître ivrogne, manger le pain des honnêtes gens sans le gagner?

LÉANDRE.

Acoutez, maître Pierre, vous êtes un brutal, sauf correction, mais je le suis aussi quand je m'y boute!

L'OLIVE.

Je suis un brutal, Monsieur le maroufle? Si ce n'était le respect que j'ai pour Madame!....

ANGÉLIQUE.

En vérité, maître Pierre, il me semble que vous maltraitez un peu trop ce garçon-là!

L'OLIVE.

Avec votre parmission, Mademoiselle, ce ne sont pas là vos affaires. Je n'ai à répondre qu'à Madame : elle est la maîtresse, et il n'y parsonne ici qui ose dire le contraire.

LA BARONNE.

Tu as raison; mais écoute les ordres que je veux te donner. Ne manque pas...

L'OLIVE, à Léandre.

Ah! je suis donc un brutal! As-tu bêché ce

grand carré du jardin où je veux planter des choux? As-tu arrosé mes laitues? As-tu nettoyé les allées du parterre?

LÉANDRE.

Pas encore, mais, morgué!...

L'OLIVE.

Mais, morgué! tastigué! ventregué! tu n'es qu'un sot! Entends-tu, Nicolas? Un fainéant, un sac à vin, un....

ANGÉLIQUE.

Le pauvre garçon me fait pitié! Ne souffrez pas, Madame, que maître Pierre le traite si durement.

LA BARONNE, à l'Olive.

Écoute, mon ami, en un mot comme en cent, je veux que personne ne gronde céans, si ce n'est moi.

L'OLIVE.

Morgué! Madame, si vous ne voulez pas que je gronde, baillez-moi donc mon congé.

LA BARONNE.

Eh bien! tu gronderas tantôt; mais à présent je veux que tu m'écoutes. N'est-ce pas toi qui m'as donné ce garçon-là?

L'OLIVE.

Ça est vrai.

LA BARONNE.

Ne m'as-tu pas dit que c'était un bon enfant?

L'OLIVE.

J'en demeure d'accord.

LA BARONNE.

Que tu le connaissais, et que tu répondais de lui comme de toi-même?

L'OLIVE.

Je n'en disconviens pas : je lui ai baillé ma protection.

LA BARONNE.

Cependant, tu l'accables d'injures, et tu veux me donner mauvaise opinion de lui présentement.

L'OLIVE.

Morgué! c'est qu'il veut se mêler de jaser, au lieu de faire sa besogne.

LA BARONNE.

De jaser! et sur quoi?

L'OLIVE.

Sur vous, sur Monsieur le baron, sur Mademoiselle Angélique.

LA BARONNE.

Ah! ah! ceci n'est pas mauvais! Et que dit-il de nous?

L'OLIVE.

On le prendrait pour un innocent; mais, morgué! ne vous y fiez pas, c'est un songe-creux, je vous en avartis.

LA BARONNE.

Mais encore, que dit-il de monsieur le baron?

L'OLIVE.

Il dit...

LÉANDRE.

Ne l'écoutez pas, Madame, je vous prie.

LA BARONNE.

Pardonnez-moi; je suis bien aise de savoir vos pensées, Monsieur Nicolas. Eh bien?

L'OLIVE.

Eh bien! Madame, quand Monsieur le baron nous ordonne quelque chose, savez-vous bien ce que dit Nicolas?

LA BARONNE.

Quoi?

L'OLIVE.

Morgué! ce dit-il, ça mérite confirmation.

LA BARONNE.

Comment, confirmation? Qu'est-ce que cela signifie?

L'OLIVE.

Ça signifie qu'il se moque des ordres de Monsieur, et qu'il ne veut jamais les suivre, qu'après que vous les avez confirmés.

LA BARONNE.

Mais, vraiment, cela n'est point sot!

L'OLIVE.

Ensuite, il se met à parler de vous; et il n'y a pas moyen de le faire finir.

LA BARONNE.

A parler de moi? Et quels sont ses discours?

L'OLIVE.

Par la ventreguoi! ce dit-il, la brave femme que c'te Madame la baronne! Alle a pus d'esprit dans

son petit doigt, que Monsieur le baron dans tout son corps. Morgué, qu'alle a bon air! Qu'alle a bonne mène! Que je sis aise quand je la vois!

LA BARONNE.

Ce pauvre Nicolas! Sa physionomie m'a plu d'abord!

LÉANDRE.

Grand marci, Madame.

LA BARONNE, à Angélique.

Il n'est pas mal bâti, ce garçon-là.

ANGÉLIQUE.

Non vraiment, Madame.

LÉANDRE, en faisant des révérences niaises.

Ah! vous vous moquez!

LA BARONNE.

Il a les yeux vifs, et le regard touchant.

ANGÉLIQUE.

Oui, je m'en aperçois.

LÉANDRE, tournant son chapeau.

Oh! pour ce qui est d'en cas de ça....

LA BARONNE.

Et, que pense-t-il de ma fille?

L'OLIVE.

Oh! dispensez-moi de le dire en présence de Mademoiselle.

LA BARONNE.

Non, non, je veux savoir à fond tous ses sentiments. Cela me divertit.

L'OLIVE.

Eh bien! Madame, puisqu'il faut vous déclarer tout, Mademoiselle n'a pas le bonheur de lui plaire.

ANGÉLIQUE, en souriant.

Je suis fort malheureuse, Monsieur Nicolas.

LÉANDRE, cachant son visage avec son chapeau.

Oh! pardonnez-moi, Mademoiselle.

L'OLIVE.

Il dit, Madame, qu'elle a l'air d'être votre mère, et que vous avez l'air d'être sa fille.

ANGÉLIQUE.

Il a raison.

LÉANDRE.

Ça vous plaît à dire.

L'OLIVE.

Et qu'il aimerait mieux épouser vingt femmes comme vous, l'une après l'autre, que deux filles comme Mademoiselle.

LA BARONNE.

Cela est réjouissant. Tiens, Nicolas, voilà de quoi boire à ma santé.

LÉANDRE.

Oh, Madame!

LA BARONNE.

Prends, te dis-je. Maître Pierre, je vous défends de maltraiter ce garçon-là, ni d'effets ni de paroles.

L'OLIVE.

Cela suffit.

LA BARONNE.

Je veux qu'on le ménage, qu'on ait des égards pour lui, qu'on le nourrisse bien, qu'on le laisse dormir tant qu'il voudra, et qu'on n'épuise point ses forces par un travail excessif. (A Angélique.) Je vois que vous lui voulez du mal de ce qu'il me trouve plus aimable que vous. A propos, il faut que j'aille donner mes ordres pour le dîner. Je prétends qu'il soit magnifique, et digne de la compagnie qui nous vient. Retournez à votre jardin, mes enfants. Un petit mot, Nicolas: je vous ordonne de m'apporter un bouquet tous les matins; n'y manquez pas, je vous en avertis.

LÉANDRE.

Oh! je n'ai garde!

SCÈNE V

ANGÉLIQUE, LÉANDRE, L'OLIVE.

Dès que la baronne est sortie, ils se mettent tous trois à rire, en regardant si on ne les écoute point.

L'OLIVE.

Eh bien! qu'en dites-vous, Mademoiselle? Ne jouons-nous pas bien nos rôles?

ANGÉLIQUE.

A ravir, et vous m'avez extrêmement divertie l'un et l'autre: il n'y a qu'une chose qui m'a cho-

quée, c'est que tu traites ton maître trop rudement.

L'OLIVE.

C'est pour mieux cacher notre jeu. D'ailleurs, je vous avoue que je ne suis pas fâché de prendre un peu ma revanche. Quel plaisir pour un valet de chambre, d'appeller impunément son maître, maroufle, ivrogne, coquin, paresseux! Je rends aujourd'hui à Monsieur les belles épithètes dont il m'honore tous les jours.

LÉANDRE, riant.

Mon temps reviendra, laisse-moi faire. Mais, supprimons les discours inutiles. Laissez-moi jouir, belle Angélique, de la liberté qui me reste encore de baiser cette main qu'on veut me ravir.

ANGÉLIQUE.

N'oubliez pas, au moins, de porter tous les matins un bouquet à ma mère!

L'OLIVE.

Vous n'y perdrez pas vos pas, Nicolas.

ANGÉLIQUE.

Tout de bon, Léandre, n'êtes-vous pas flatté de cette commission?

LÉANDRE.

En vérité, je vous admire. Comment pouvez-vous être assez tranquille, pour me plaisanter dans l'état où nous nous trouvons? Songez-vous que mon rival est sur le point d'arriver?

ANGÉLIQUE.

Et de m'épouser, qui pis est; le danger est encore plus pressant que vous ne croyez. Ma mère veut qu'on signe aujourd'hui le contrat, et que la noce se fasse immédiatement après.

LÉANDRE.

Et c'est en riant que vous m'annoncez cette nouvelle? Ah! cruelle! pourriez-vous consentir à ma perte? Ce sera donc en vain que je vous aurai suivie secrètement depuis Paris jusqu'ici; que nous nous y serons introduits, l'Olive et moi; lui en qualité de jardinier, moi comme son valet; et qu'à la faveur de son déguisement, je me serai conservé le bonheur de vous voir? Une intrigue aussi bien imaginée, si heureusement conduite, n'aura d'autre succès que celui de me rendre

spectateur du triomphe de mon rival, et de me réduire au dernier désespoir, tandis que vous vous livrerez tranquillement à l'indigne époux que l'on vous destine? C'est donc là la récompense de ma fidélité? Ce sont donc là les fruits de la foi que nous nous sommes donnée?

ANGÉLIQUE.

Ah! vous voilà monté sur le ton tragique! Il vous sied fort bien, Léandre, et vous déclamez à merveille; mais je n'aime point ce ton-là. Rentrons dans le naturel. Le péril est pressant, je l'avoue; cependant il n'est pas inévitable. Léandre, je vous aime plus que jamais, et je vous jure, sans emphase et sans exclamation, que je n'aimerai et n'épouserai jamais que vous. Voilà le premier point de mon discours.

L'OLIVE.

Venons au second.

ANGÉLIQUE.

Monsieur des Mazures arrive aujourd'hui pour m'épouser; et moi, j'ai deux moyens pour éviter ce malheur.

L'OLIVE.

Primo?

ANGÉLIQUE.

De le dégoûter de ma personne, et de le forcer à rompre ses engagements.

L'OLIVE.

Fort bien. Secundo?

ANGÉLIQUE.

De me sauver d'ici par la petite porte du jardin dont j'ai la clef, et de m'aller jeter dans un couvent, si le premier expédient ne réussit pas.

LÉANDRE.

Hé! comment pourriez-vous réussir à dégoûter de vous mon rival? Cela est impossible; vous êtes trop parfaite!

ANGÉLIQUE.

Ne vous aveuglez point, et laissez-moi faire; mais il faut que, de votre côté, vous travailliez adroitement à faire revenir ma mère de ses préjugés pour lui.

L'OLIVE.

Nous avons déjà concerté différents moyens pour cela.

ANGÉLIQUE.

Je connais à fond le personnage qu'on me destine. C'est un provincial très fat, qui a la folie de se croire le plus grand génie de l'univers, et qui s'est mis en tête qu'une fille n'a de mérite, qu'autant qu'elle a de science et d'esprit. Il compte en même temps de trouver en moi un prodige d'esprit et de science, selon l'idée que mon père et ma mère lui ont donnée de ma personne, et c'est sur ce pied-là qu'il me recherche.

L'OLIVE.

Je commence à entrevoir votre dessein.

ANGÉLIQUE.

Mon dessein est d'avoir au plus tôt quelques conversations particulières avec lui, et d'y affecter tant de naïveté, d'ignorance et de bêtise, qu'il ne puisse pas me souffrir. En un mot, je vais faire l'Agnès. Et, comme son système est précisément le contraste d'Arnolphe, ne doutez point qu'il ne me trouve la plus maussade créature du monde.

LÉANDRE.

Rien n'est mieux imaginé. D'ailleurs, il ne sera pas édifié des discours que nous lui tiendrons, l'Olive et moi; et nous nous promettons...

ANGÉLIQUE.

Paix! Voici ma petite sœur.

SCÈNE VI

ANGÉLIQUE, LÉANDRE, L'OLIVE, BABET.

BABET.

Ma sœur! ma sœur! je viens vous faire mon compliment.

ANGÉLIQUE.

Et sur quoi?

BABET.

Sur l'arrivée de votre prétendu.

ANGÉLIQUE.

Monsieur des Mazures est ici?

BABET.

Je viens de le voir.

ANGÉLIQUE.

Que je suis malheureuse !

BABET.

Que vous êtes heureuse, au contraire ! Vous allez être mariée. En vérité, les aînées ont un beau privilège, de passer comme cela devant leurs cadettes. Ah ! c'est toi, maître Pierre ? Bonjour, bonjour, Nicolas.

LÉANDRE.

Mademoiselle Babet, votre serviteur. Que vous êtes jolie !

BABET.

Vraiment oui, je le suis, je le sais bien : c'est ce qu'on me disait tous les jours à Paris, quand nous y demeurions, ma sœur et moi. Mais ici, il n'y a personne que toi qui me le dise.

ANGÉLIQUE, à Léandre.

Si vous la faites jaser, en voilà pour jusqu'à ce soir.

BABET.

Laissez-nous dire, et allez voir votre prétendu qui vous attend avec impatience.

ANGÉLIQUE.

Enfin, le voilà donc arrivé !

BABET.

Et très arrivé, je vous jure. Je l'ai vu descendre de carrosse. Ah ! le beau carrosse ! Je crois que c'est un fiacre de rencontre qu'il a acheté à Paris. Les glaces en sont vitrées à petits carreaux, comme les fenêtres de ma chambre.

L'OLIVE.

Cela est d'un goût tout nouveau.

BABET.

Ses trois chevaux sont encore plus étonnants que son carrosse.

ANGÉLIQUE.

Comment ! Il est venu à trois chevaux ?

BABET.

Oui, en arbalète. Celui qui fait la pointe est noir, borgne et boiteux.

LÉANDRE.

Fort bien.

BABET.

Le second est gris pommelé, le troisième est de toutes couleurs, et plus haut d'un pied que les deux autres, et si maigre, si maigre, que les os lui percent la peau!

ANGÉLIQUE.

Voilà le digne équipage d'un poète de campagne.

L'OLIVE.

Ma foi, il est encore mieux monté que ceux de Paris!

BABET.

Comment, maître Pierre, vous avez donc été à Paris?

L'OLIVE.

Oh! vraiment oui, mademoiselle; j'y ai exercé mon métier pendant plus de cinq ans.

BABET.

Je suis bien trompée, si je ne vous y ai vu.

ANGÉLIQUE.

Je ne puis m'empêcher de rire de la description qu'elle vient de nous faire du char pompeux de monsieur des Mazures.

BABET.

C'est une chose à voir. Croiriez-vous bien, cependant, que ces trois bêtes écloppées ont voituré ici cinq originaux, sans compter le cocher, et deux manants qui étaient derrière le carrosse? Aussi, se sont-elles couchées en arrivant.

L'OLIVE.

Les pauvres animaux n'en relèveront pas.

ANGÉLIQUE.

Et qui sont donc ces quatre personnes qui font cortège à monsieur des Mazures?

BABET.

Monsieur le Comte et madame la Comtesse des Guérests, monsieur le Président de l'élection et madame sa chère épouse, car c'est ainsi qu'il l'appelle.

L'OLIVE.

Et comment diable avaient-ils pu s'emballer tous ensemble?

BABET.

Comme le carrosse ne peut tenir que deux personnes, madame la comtesse était sur les genoux

de monsieur des Mazures, et madame la Présidente, sur ceux de monsieur le Comte. Ils disent que cela s'est fort bien passé, excepté qu'ils ont versé deux fois en chemin. Bêtes et gens, tout est crotté depuis la tête jusqu'aux pieds.

ANGÉLIQUE.

Et n'y a-t-il personne de blessé ?

BABET.

Personne.

ANGÉLIQUE.

Quoi! pas même monsieur des Mazures ?

BABET.

Il en est quitte pour une bosse à la tête et deux ou trois écorchures, parce que, heureusement, ils ont versé dans la boue.

ANGÉLIQUE.

Que n'ont-ils versé dans la rivière!

BABET.

J'entends du bruit : c'est apparemment la compagnie qui vient pour vous voir.

ANGÉLIQUE.

Et moi, je m'en vais me cacher, pour la voir le plus tard que je pourrai. (A Léandre.) Suivez-moi, Nicolas.

BABET.

Maître Pierre, allons jaser dans le jardin.

SCÈNE VII

LE BARON, LA BARONNE, LE COMTE, LA COMTESSE, LE PRÉSIDENT, LA PRÉSIDENTE, M. DES MAZURES.

(On ouvre les deux battants de la porte du fond du théâtre, où l'on voit tous les acteurs qui doivent entrer, faire de grandes cérémonies.)

LA COMTESSE.

Madame la baronne...

LA BARONNE.

Ah! madame la Comtesse! Je suis dans mon château, et vous me permettrez d'en faire les honneurs ?

LA COMTESSE.

Passez donc, s'il vous plaît, madame la Présidente.

LA PRÉSIDENTE, d'un ton précieux.

Juste ciel! Que me proposez-vous, madame la Comtesse?

LA COMTESSE.

Hé! de grâce, Madame la Présidente.

LA PRÉSIDENTE.

Mais, en vérité, vous me rendez confuse, Madame la Comtesse.

LA COMTESSE.

Mais, Madame...

LA PRÉSIDENTE.

Mais, Madame...

LA COMTESSE.

Je m'en vais donc m'en retourner.

LA PRÉSIDENTE.

Et moi aussi, je vous assure.

M. DES MAZURES, se mettant entre elles.

Je vois bien, Mesdames, qu'il vous faut l'entremise d'un homme de tête, pour ajuster ce différend. Donnez-moi la main l'une et l'autre.

(Elles lui donnent la main, et il les tire toutes deux ensemble sur le théâtre; après quoi, le Comte et le Président font les mêmes cérémonies à la porte : le Baron et la Baronne allant tantôt à l'un et tantôt à l'autre, pour les faire passer.)

LE COMTE.

Monsieur le Président, j'espère que vous ne serez pas si cérémonieux que madame la Présidente?

LE PRÉSIDENT.

Monsieur le Comte, je fais aussi bien mon devoir que ma chère épouse.

LE COMTE, d'un ton brusque.

Oh! parbleu, vous passerez!

LE PRÉSIDENT, d'un ton doucereux.

Sur mon honneur, je ne passerai pas!

LE COMTE, s'appuyant d'un côté de la porte.

Je demeurerai donc ici jusqu'à ce soir.

LE PRÉSIDENT, s'appuyant de l'autre côté.

Et moi, je garderai mon poste jusqu'à demain matin.

LE COMTE.

Têtebleu! on m'assommera plutôt que de me faire démarrer d'ici!

LE PRÉSIDENT.

Et on m'écorchera tout vif, plutôt que de me faire déguerpir!

M. DES MAZURES.

Vous verrez, Messieurs, que je suis destiné à terminer ici toutes les disputes de civilité!

(Il sort, leur donne la main comme aux dames, pour les faire passer tous deux ensemble : ils résistent l'un et l'autre, et il les tire si fort, qu'il fait un faux pas, tombe, et les entraîne avec lui.)

LE BARON, accourant.

Ah, Messieurs! Ne vous êtes-vous pas blessés?

LA COMTESSE, relevant son mari.

Mon cher Comte!

LA PRÉSIDENTE.

Mon cher époux!

LA BARONNE, courant à M. des Mazures.

Mon cher cousin!

M. DES MAZURES, se relevant avec peine.

C'est une chose belle que la politesse! Croiriez-vous bien qu'elle ne règne plus que dans les provinces? Vivent les provinces pour les manières! On se pique, à Paris, d'un petit air aisé, qui est la grossièreté même.

LA COMTESSE.

Vous me surprenez. Je croyais que c'était à Paris, où l'on apprenait les belles manières.

M. DES MAZURES.

Eh! fi donc, avec votre Paris! on n'y a pas le sens commun. Le diable m'emporte, madame, si on y sait ce que c'est que la cérémonie! Qu'un homme de qualité comme moi, par exemple, passe dans vingt rues de suite, il ne se trouvera pas un faquin qui le regarde, ni qui s'avise de le saluer. Les conditions n'y sont point distinguées. Un petit commis de la douane y marche aussi fièrement qu'un colonel; et vous prendriez une procureuse au Châtelet pour une présidente.

LA PRÉSIDENTE.

Pour une présidente? Mais, en vérité, cela est monstrueux!

M. DES MAZURES.

Dans les maisons, aux spectacles, aux églises, s'agit-il d'entrer ou de sortir, vous croyez qu'on

fait des politesses comme ici ? Point du tout : c'est à qui entrera, ou à qui sortira le premier.

LA COMTESSE, d'un air d'étonnement.

Ah ! ah ! Quelle grossièreté !

M. DES MAZURES.

Je veux être un coquin, Madame, si je n'en suis scandalisé jusqu'au fond du cœur ! La première visite que je rendis à Paris, ce fut chez une dame de condition, qui a l'honneur d'être un peu de mes parentes. Vous jugez bien que je pris la précaution de me faire annoncer, afin qu'on me fît les civilités qui m'étaient dues. Je crus qu'au nom de monsieur des Mazures il s'allait faire un mouvement général, et que chacun se lèverait pour m'offrir sa place...

LA BARONNE.

Cela était dans l'ordre.

M. DES MAZURES.

Je veux être damné, si, de dix hommes et autant de dames qui jouaient dans la salle, une seule âme se leva pour me faire honneur ! La dame du logis, sans quitter ses cartes, ni souffrir que personne s'interrompît, se contenta de s'écrier : Holà, quelqu'un, approchez un siège à monsieur ! Ensuite, après m'avoir invité légèrement à m'asseoir, elle se remit à jouer sur nouveaux frais, sans qu'elle, ni qui que ce soit de la compagnie, s'avisât de me faire le moindre compliment, ni de me fournir l'occasion de faire briller mon esprit.

LA PRÉSIDENTE.

Mon Dieu ! que de belles pensées perdues !

M. DES MAZURES.

C'était un meurtre, car j'étais tout rempli de choses admirables. Quand je sortis, je fis grand bruit, afin que tout le monde se levât pour me reconduire...

LE BARON.

Hé bien ?

M. DES MAZURES.

Bon ! J'étais hors de la salle, qu'on ne s'était pas seulement aperçu que je me fusse levé. J'allai dans deux ou trois autres maisons : croiriez-vous bien que j'y fus reçu avec aussi peu de cérémonie ?

LA COMTESSE.

En vérité? Cela crie vengeance!

M. DES MAZURES.

Oh! je me vengeai bien aussi...

LE BARON.

Et de quelle manière?

M. DES MAZURES.

Parbleu, je ne restai que vingt-quatre heures à Paris, et j'en partis pour aller à la cour!

LA PRÉSIDENTE.

Je crois que tout Paris fut bien mortifié?

M. DES MAZURES.

Ah! je vous en réponds!

LA COMTESSE.

Voilà comme il faut montrer à vivre à une ville impolie.

M. DES MAZURES.

Mais, le feu de la conversation m'entraîne et me fait oublier que mon soleil n'est point ici:

Ne puis-je savoir en quels lieux
Il fait briller le feu des rayons de ses yeux?

LA BARONNE.

Je crois, Dieu me le pardonne, qu'il nous parle en vers!

LA COMTESSE.

Vraiment oui, Madame, cela ne lui coûte rien.

M. DES MAZURES.

La langue des dieux est ma langue maternelle.

LA COMTESSE.

Qu'il a d'esprit!

M. DES MAZURES, d'un air de confiance.

Oh! Madame...

LA PRÉSIDENTE.

Il en a plus qu'il n'est gros.

M. DES MAZURES.

Mais, mais, Madame...

LA BARONNE.

Il est toujours brillant, et toujours nouveau.

M. DES MAZURES.

Oh, palsambleu! Madame... je vais bien m'exercer avec le bel ange qu'on me destine, car on dit que c'est un prodige?

LA BARONNE.

Écoutez: ce n'est pas parce que c'est ma fille,

mais je vous avertis qu'elle vous surprendra.

LE BARON.

C'est une fille qui sait tout!

M. DES MAZURES.

Parbleu! nous aurons de vives conversations. Que de saillies! que de pointes! que de fines équivoques!

Je brûle de voir cette belle
Qui va me donner le transport.
Déjà mon cœur ne bat plus que d'une aile.
A l'aide! je meurs... Je suis mort!

LA COMTESSE, embrassant la Baronne.

Ma chère Baronne, c'est un impromptu!

LA BARONNE.

Qui n'est pas fait à loisir, je vous en réponds!

LE BARON, frappant de sa canne.

Corbleu! voilà un furieux génie!

LA PRÉSIDENTE.

C'est une source inépuisable!

LA COMTESSE.

Il surprend toujours!

LA BARONNE.

Il ne dit pas un mot qui ne mérite d'être imprimé!

(Pendant ces applaudissements, monsieur des Mazures se mire et s'ajuste en sifflant.)

M. DES MAZURES.

Je veux vous conter la dispute que j'ai eue avec deux beaux esprits de Paris, que je fis bien bouquer. Un jour...

LA BARONNE.

Vous nous conterez cela dans le jardin; allons-y faire deux ou trois tours, en attendant qu'on ait servi.

M. DES MAZURES.

Allons, nous y pourrons trouver
La belle pour qui mon cœur brûle;
C'est mon Omphale; et je veux lui prouver
Qu'en amour je suis un Hercule.

ACTE II

SCÈNE PREMIÈRE

LA BARONNE, LÉANDRE, L'OLIVE.

LÉANDRE.

Pargué, Madame, je ne saurais deviner pourquoi vous nous querellez. J'avons eu dessein de faire honneur à votre gendre; je l'y avons fait de biaux compliments, qu'il a pris pour des injures. Est-ce notre faute, s'il a l'esprit mal tourné? Il est fâché? Eh bien, qu'il se fâche, je m'en gobarge!

LA BARONNE.

Ah! ah! ceci n'est pas mauvais. Vous faites l'entendu, monsieur Nicolas? Mais ne le prenez pas sur ce ton-là; car je pourrais bien vous chasser, je vous en avertis!

LÉANDRE.

Eh! bian, bian, si vous me chassez, je sais bian ce que je ferai!

LA BARONNE.

Et que ferez-vous?

LÉANDRE, mettant les mains sur ses côtés.

Je m'en irai.

LA BARONNE.

Le petit brutal!

LÉANDRE.

J'aurai regret de vous quitter, car, au fond, je me sens de l'amitié pour vous : vous avez je ne sais quoi qui m'attache; mais, morgué, ça n'y fait rian! Vous me menacez de me bailler mon congé, et moi je le prends. Sarviteur.

LA BARONNE.

Mais, écoutez donc, Nicolas...

LÉANDRE.

Non, morgué, il n'y a plus de Nicolas! Je ne suis qu'un pauvre garçon jardinier, mais j'ai de l'honneur. Je vous baise les mains.

LA BARONNE.

Et moi, je veux que vous restiez. Maître Pierre, faites-lui donc comprendre qu'il me manque de respect!

L'OLIVE.

Eh! Madame, laissez-le aller; vous ne manquerez pas de garçons jardiniers.

LA BARONNE.

Je n'en manquerai pas, je l'avoue; mais je n'en trouverai point qui me convienne comme celui-ci. Tu m'as assuré qu'il savait le métier en perfection?

L'OLIVE.

S'il le sait, Madame? C'est le meilleur ouvrier de France. Tout le défaut qu'il a, comme je vous l'ai dit, c'est qu'il est paresseux.

LA BARONNE.

Oh! je le corrigerai de ce défaut-là; il est jeune, il se formera. Entre nous, maître Pierre, ce petit air de fierté qu'il vient de prendre ne lui sied pas mal. Je ne sais si je me trompe, mais je lui trouve du noble et du gracieux.

L'OLIVE.

Et moi aussi. Tenez, tenez; remarquez comme il vous regarde. Je gage, morgué, qu'il n'a pas plus d'envie de s'en aller, que vous de le chasser d'ici!

LA BARONNE.

Crois-tu cela?

L'OLIVE.

Je vous en réponds.

LA BARONNE.

Eh bien! qu'il me demande pardon bien... tendrement, bien respectueusement, je veux dire, et j'oublierai ses impertinences.

L'OLIVE.

Écoute, Nicolas? il n'y a qu'un mot qui sarve: Madame est fâchée contre toi; mais alle est fâchée d'être fâchée. Allons, demande-lui pardon, bien tendrement... N'est-ce pas, Madame?

LA BARONNE.

Tendrement, respectueusement; comme il voudra.

LÉANDRE.

Pardon! Je n'en ferai rian; alle est trop affolée de son monsieur des Mazures!

L'OLIVE.

Ça est vrai. Mais, que veux-tu, Nicolas? Quoiqu'il ne soit pas digne de son estime, alle croit que c'est un homme merveilleux.

LÉANDRE.

Li? Morgué, ce n'est qu'un bavard, et un éçarvellé, un diseux de rians!

L'OLIVE.

Ça est vrai, ça est vrai; mais Madame ne voit point tout ça.

LÉANDRE.

Ventreguai, c'est ce qui me fâche!

L'OLIVE, à la Baronne.

Vous voyez qu'il n'y a pas moyen de le convartir sur votre gendre; il s'est pris d'avarsion pour li.

LA BARONNE.

Mais d'où vient cela? Mon cousin me paraît si aimable!

LÉANDRE.

Vos yeux sont donc bian différents des mians? J'ai vu biaucoup de biaux messieurs, mais je n'en ai point vu de si maussade que c'ti-là.

LA BARONNE.

Vous verrez que c'est ma fille qui l'a prévenu contre mon cousin!

LÉANDRE.

Non, pargué, c'est li-même. Votre fille? v'la encore une belle mijaurée! Je me soucie bian de ce qu'alle pense. Il n'y a que vous qui pissiez me faire penser ce que vous voulez; excepté, sur monsieur des Mazures, da. Tatigué, le sot animal!

LA BARONNE.

Oh! c'en est trop; et vous sortirez...

L'OLIVE, bas à Léandre.

Raccommodez-vous. Ceci va trop loin.

LÉANDRE, bas à l'Olive.

Ne crains rien : je me raccommoderai quand il me plaira. Je tiens la bonne femme.

LA BARONNE.

Que dit-il?

L'OLIVE.

Il dit qu'il vous pardonne.

LA BARONNE.

Comment, qu'il me pardonne?

L'OLIVE.

Oui ; et qu'il mourra de douleur, si vous le mettez dehors.

LA BARONNE.

Le pauvre enfant !

L'OLIVE, à Léandre.

Allons ! qu'on se mette à genoux, et qu'on lui baise la main.

LÉANDRE, lui baisant la main.

Ma chère maîtresse !

LA BARONNE.

Tu me fends le cœur. Demeure, mon garçon, demeure ; et sers-moi avec affection, je te récompenserai de même. (A part.) Je suis tout émue.

SCÈNE II

LE BARON, LA BARONNE, LÉANDRE, L'OLIVE.

LE BARON entre brusquement.

Ah ! ah ! qu'est-ce que cela veut dire ? Nicolas aux genoux de ma femme ?

LÉANDRE.

C'est que madame me chasse ; et je la priais, ne vous déplaise, de ne me pas faire ce petit chagrin-là.

LE BARON.

Et pourquoi le chasser, Madame la Baronne ? C'est un joli garçon, dont je suis très content.

LA BARONNE.

Vous n'approuvez donc pas, mon cœur, que je le mette dehors ?

LE BARON.

Non, m'amour.

LA BARONNE.

Cela suffit. Il faut vous marquer ma soumission, et vous sacrifier mon ressentiment.

LE BARON.

Vous me charmez d'être si docile.

LA BARONNE.

Je suis ravie que mes procédés vous plaisent. Mais, en vérité, mon cœur, vous abusez du faible que j'ai pour vous.

LE BARON, l'embrassant.

Ma chère Baronne !

L'OLIVE.

Morgué, c'est un trésor qu'une femme complaisante !

LE BARON.

Oh ! pour cela, je puis me vanter que le ciel m'en a donné une qui n'a de volontés que les miennes.

L'OLIVE.

C'est bien rare ; mais c'est bien admirable.

LE BARON.

Dites-moi un peu, ma chère Baronne, pourquoi donniez-vous congé à ce pauvre Nicolas ?

LA BARONNE.

Comment ! Ne vous êtes-vous pas aperçu qu'il s'est moqué de monsieur des Mazures, en faisant semblant de le complimenter ?

LE BARON.

Moi ? non, je n'ai point senti cela. Mais je crois que vous avez raison.

LA BARONNE.

Mon cousin l'a bien senti, lui.

LE BARON.

Tout de bon ?

LA BARONNE.

Il en est très piqué.

LE BARON.

Comment, diantre !

LA BARONNE.

J'en faisais des reproches à maître Pierre et à Nicolas...

LE BARON.

Eh bien ?

LA BARONNE.

Maître Pierre m'a assuré qu'il n'y avait point entendu de mal, et sur-le-champ je lui ai pardonné.

LE BARON.

Vous avez bien fait.

LA BARONNE.

Mais il a plu à ce drôle-ci de faire le mutin... de me dire qu'il se moquait de la colère de mon gendre.....

LE BARON, le regardant d'un œil courroucé.

Cela est bien effronté!

LA BARONNE.

Et d'ajouter cent sottises sur ce sujet.

LE BARON.

Oui-dà? Oh! vous aviez raison de le chasser, et je veux qu'il sorte.

LA BARONNE.

Je ne vous fais ce récit, mon cœur, que pour vous prouver que c'était par bonnes raisons que je lui donnais son congé.

LE BARON.

Très bonnes. Je veux qu'il sorte.

LA BARONNE.

Et qu'il n'y avait qu'un excès de complaisance pour vous, qui pût me forcer à lui pardonner.

LE BARON.

Très obligé. Je veux qu'il sorte.

LA BARONNE.

Mais, mon cœur, puisque vous m'avez engagée à oublier cette offense, voilà qui est fait, je n'y pense plus.

LE BARON.

N'importe! Il ne faut point garder un impertinent comme celui-là.

LA BARONNE.

Pardonnez-moi, mon cœur; c'est un joli garçon, comme vous le disiez tout à l'heure. Il nous sera fort utile, et je tâcherai de m'en accommoder.

LE BARON.

Non pas, s'il vous plaît; je ne puis souffrir d'insolence chez moi. Je veux qu'il sorte!

LA BARONNE, d'un rire forcé.

Oh! il ne sortira pas!

LE BARON.

Non?

LA BARONNE.

Non, vous dis-je.

LE BARON.

Corbleu, cela sera, si je l'ai résolu!

LA BARONNE.

Je le sais bien, mon cher Baron; mais je vous prierai tant, je vous prierai tant de pardonner à

ce pauvre garçon, que vous aurez cette bonté-là pour moi.

LE BARON.

Ah! si vous m'en priez, c'est une autre affaire. Mais vous êtes trop bonne.

LA BARONNE

Cela est vrai.

LE BARON.

Trop indulgente, trop facile.

LA BARONNE.

J'en demeure d'accord.

LE BARON.

Vous n'avez non plus de fiel qu'un pigeon.

LA BARONNE.

Que voulez-vous? Il vaut mieux pécher par trop de bonté que par trop de rigueur!

LE BARON.

Que cela est bien dit! Sans adieu, m'amour; je m'en vais rejoindre la compagnie.

LA BARONNE, le baisant.

Jusqu'au revoir, mon cœur.

LE BARON.

Vous êtes une femme impayable!

L'OLIVE.

Oh! Morgué, elle vaut tout au moins son pesant d'or.

SCÈNE III

LA BARONNE, LÉANDRE, L'OLIVE.

LA BARONNE.

Hé bien, mon pauvre Nicolas, tu vois qu'on t'allait chasser, si je n'eusse pas pris ton parti?

LÉANDRE.

Bon! chassé? Je m'embarrasse, morgué bien, de ce que dit monsieur le Baron! Toutes ses résolutions sont des coups d'épée dang l'iau. Ne sais-je pas que sa volonté n'est qu'une girouette, que vous faites tourner du côté que vous soufflez?

LA BARONNE, à l'Olive.

Voilà un malin pendard!

L'OLIVE.

Je vous le disais bien; c'est un songe-creux.

LA BARONNE.

Est-ce que tu crois que je gouverne mon mari?

LÉANDRE.

Si vous le gouvarnez? Vous l'y faites, morgué, voir des étoiles en plein midi. Tatigué, que vous êtes futée!

LA BARONNE.

Moi?

LÉANDRE.

Ah! Ah! je vous admire queuquefois. Vous n'êtes jamais tant la maîtresse, que quand vous faites semblant de ne l'être pas. Vous ne dites pas : je veux; mais vous faites vouloir. Vous savez que Monsieur le Baron est glorieux; vous l'y laissez les airs de maître, et vous en avez tout le pouvoir.

LA BARONNE.

Qu'on me dise, après cela, que les paysans sont des sots! Y a-t-il personne au monde qui raisonne plus finement que ce drôle-là? Oh çà, puisque tu as de l'esprit, je veux que tu me parles librement, cela me divertit; et d'ailleurs tes discours sont sans conséquence. Dis-moi un peu : tu n'approuves donc pas que je donne ma fille à monsieur des Mazures?

LÉANDRE.

Non, morgué, je ne l'approuve pas!

L'OLIVE.

Ah! vraiment il n'a garde! Depuis que vous voulez marier votre cousin à mademoiselle Angélique, Nicolas est devenu de si mauvaise humeur, qu'il n'y a pas moyen de vivre avec li.

LA BARONNE.

Cela est admirable! Et de quoi vous mêlez-vous?

LÉANDRE.

C'est que je sis amoureux...

LA BARONNE, en colère.

De ma fille?

LÉANDRE.

Non, de votre honneur. Tout le monde se moquera de vous, si vous faites ce mariage-là.

LA BARONNE, en riant.

Je vous dis qu'il faudra que je le consulte pour disposer de ma fille!

LÉANDRE.

Morgué, vous n'en seriez pas plus mal! Si vous me consultiez, je sais bian à qui vous la bailleriez.

L'OLIVE.

Et moi aussi.

LA BARONNE.

Et à qui?

LÉANDRE.

A celui qu'alle aime, et non à celui qu'alle n'aime pas.

LA BARONNE.

Oh! Oh! tu me parais bien instruit! Est-ce que ma fille t'a choisi pour son confident?

LÉANDRE.

Non. Mais je bouterais ma main au feu, qu'alle est enragée d'épouser monsieur des Mazures; et alle n'a pas tort.

LA BARONNE.

Elle n'a pas tort?

LÉANDRE.

Non, voirement. Il n'y a pas pus d'une heure que je connais votre cousin, et je ne pis le souffrir, moi qui vous parle. Sa phylosomie m'a choqué, d'abord, je vous le dis tout net; et je me sis, morgué, bian aperçu que mademoiselle Angélique en était encore plus choquée que moi.

LA BARONNE.

Cela n'importe; je veux qu'elle l'épouse.

LÉANDRE.

Oh! vous voulez, vous voulez; ça est bian aisé à dire, mais ça n'est pas encore fait, je vous en avartis.

LA BARONNE.

Non; mais cela sera fait ce soir, indubitablement.

LÉANDRE.

Ça causera du charivari, je vous le prédis.

LA BARONNE.

Je me moque de tout; il faut qu'elle obéisse.

LÉANDRE.

Et si alle ne le peut pas? Ne m'avez-vous pas dit, maître Piarre, que vous l'y avez entendu parler avec mademoiselle Babet, d'un certain monsieur

qu'alle aimait à Paris, et que sa tante voulait lui bailler pour mari?

L'OLIVE.

Oui, morgué; alle en est bien assottée. Alle dit que c'est un homme noble qui n'a pas pus de vingt-cinq ans, qui a beaucoup de bian, qui est colonel, qui est bian bâti, qui a de l'esprit, de l'esprit comme un enragé; et qui a été si fâché, si fâché, quand alle est partie pour en épouser un autre, qu'il a juré son grand juron, que si ça se faisait, il viendrait ici, tout exprès pour couper les oreilles à votre gendre.

LA BARONNE.

Pour lui couper les oreilles?

LÉANDRE.

Oui, et qu'il les attacherait à la grande porte de votre châquiau.

LA BARONNE.

Qu'il vienne, qu'il vienne, et qu'il se joue à monsieur des Mazures, il trouvera à qui parler! Mon cousin est de mon sang, et cela lui suffit pour prêter le collet à tous les godelureaux de Paris.

L'OLIVE.

Palsangué, Madame, ne vous y fiez pas! De la manière dont votre fille parle de ce monsieur-là, c'est un gaillard qui ne s'embarrasserait non plus de jeter votre cousin par les fenêtres, que de boire un varre de vin. Je ne voudrais, morgué, pas jurer qu'il ne fût quelque part à rôder ici aux environs!

LÉANDRE.

J'en ai aussi queuque soupçon. Le diable m'emporte, s'il ne fait du tapage!

LA BARONNE.

Mais, savez-vous bien, mes enfants, que ce que vous dites là m'inquiète fort? Il faut que j'approfondisse cette affaire, et que j'en avertisse mon gendre. Comment ma fille dit-elle que se nomme ce gentilhomme-là?

L'OLIVE.

Alle l'a dit plusieurs fois devant moi, mais je ne saurais m'en souvenir. Je crois que je te l'ai dit, Nicolas; t'en souviens-tu mieux?

LÉANDRE.

Attendez... je crois qu'il s'appelle... qu'il s'appelle... Lien... Lian... Lican... palsangué, je ne saurais débagouler ce peste de nom-là!

LA BARONNE.

N'est-ce pas Léandre?

LÉANDRE.

Oui, Liandre; v'là ce que c'est.

LA BARONNE.

Voici mon cousin fort à propos. Demeurez: il faut que je l'avertisse de ce que vous venez de m'apprendre.

SCÈNE IV

LA BARONNE, LÉANDRE, L'OLIVE, M. DES MAZURES.

LA BARONNE, allant au-devant de son cousin qui rêve.

Mon cher cousin, je suis dans une alarme effroyable!

M. DES MAZURES.

Comment? de quoi s'agit-il?

LA BARONNE.

Il s'agit de ce que vous courez risque de la vie.

M. DES MAZURES.

Cousine incomparable, je crois que vous avez raison. Je suis en danger de mourir d'impatience. Je cherche partout Mademoiselle votre fille; je la demande à tous les échos d'alentour: ils sont sourds à ma voix, et je ne puis trouver ma déesse. J'ai un torrent de belles pensées qui vont me suffoquer, si elle ne vient pas leur ouvrir le passage.

L'enthousiasme me possède;
Inhumaine, barbare, accourez à mon aide!

LA BARONNE.

Eh! mon Dieu! trêve aux belles pensées. Je vous dis...

M. DES MAZURES.

Angélique est un ange, et ses divins appas
Font dans mon tendre cœur un terrible fracas.

LA BARONNE.

Faites-moi la grâce de m'écouter?

LÉANDRE, à l'Olive.

Quel original !

M. DES MAZURES, à part.

Oui, elle est toute charmante, autant que j'en puis juger pour l'avoir entrevue un instant.

LA BARONNE.

Nous en parlerons une autre fois. Sachez...

M. DES MAZURES, à part.

Mais elle m'a piqué au vif, la petite friponne...

LA BARONNE.

Je vous dis...

M. DES MAZURES.

Car je vois qu'elle me fuit pour échauffer mon amour.

LA BARONNE.

Oh ! ne m'écouterez-vous donc pas ?

M. DES MAZURES.

Vous avez beau dire, je comprends son adresse : rien n'est plus délicat, ni plus spirituel.

LA BARONNE.

Mon cousin, vous moquez-vous de moi ?

M. DES MAZURES.

C'est vous qui me plaisantez. Mais, que veulent dire toutes les mines que me fait ce nigaud-là ?

LA BARONNE.

Ne vous y trompez pas : il n'est pas si sot que vous le croyez !

M. DES MAZURES.

Parbleu ! il en a pourtant bien la mine.

LÉANDRE.

Patience, Monsieur des Mazures, je vous ferons connaître qui je sommes.

L'OLIVE.

Il y a des gens dans ce bas monde qui pourront bien rabattre votre caquet.

M. DES MAZURES, d'un air important.

Dites-moi un peu, Messieurs les faquins, qui sont les gens qui rabattront mon caquet ?

LÉANDRE, le contrefaisant.

Je ne nommons parsonne.

L'OLIVE, le contrefaisant aussi.

Rira bien qui rira le dernier.

M. DES MAZURES.

Qui rira le darnier ? Je crois, Dieu me le

pardonne, que ces marauds-là me menacent !

LA BARONNE.

Eh non! mon cousin, vous ne les entendez pas. Ecoutez-moi un moment, et vous comprendrez ce qu'ils veulent dire.

M. DES MAZURES.

Ce qu'ils veulent dire? C'est bien à eux à me dire quelque chose! Sans le respect que j'ai pour vous, ma cousine, je leur apprendrais à parler à un homme de ma qualité!

LÉANDRE, lui frappant rudement sur l'épaule.

Ne vous échauffez pas, Monsieur des Mazures; ça pourrait avoir queuque mauvaise suite.

L'OLIVE, faisant de même.

Ça est vrai, ça est vrai. Crachez des vars tout votre soûl; mais, par la ventregai, ne gesticulez point, je vous en avartis.

M. DES MAZURES.

Il est vrai que je me déshonorerais, en châtiant moi-même une si vile canaille; mais, si j'appelle mes gens, je leur ferai donner les étrivières.

L'OLIVE.

Vos gens? Sont-ils aussi vigoureux que vos chevaux?

LÉANDRE.

On voit bian qu'ils sont au sarvice d'un poète : ils ont, morgué, les dents plus longues que les bras!

M. DESMAZURES, mettant la main sur la garde de son épée; Léandre et l'Olive se mettant à rire.

Il faut que j'anéantisse ces marauds-là!

LA BARONNE, l'arrêtant.

Que faites-vous, mon cousin? Seriez-vous assez emporté pour frapper mes gens devant moi?

M. DES MAZURES, d'un ton tragique.

Rendez grâce au respect que j'ai pour la baronne :
Sortez, faquins, sortez, c'est moi qui vous l'ordonne!

(Léandre et l'Olive se mettent à rire encore plus fort.)

LA BARONNE.

Retirez-vous, mes enfants, et songez aux égards que vous devez à un gentilhomme qui a l'honneur de m'appartenir.

L'OLIVE.

Je sortons pour vous obéir; mais, tastigué, je varrons s'il nous fera bailler les étrivières!

LÉANDRE.

Nous vous baisons les mains, Monsieur des Mazures; (d'un ton tragique, comme celui qu'a pris M. des Mazures) venez promener vos belles pensées dans notre jardin, et je vous régalerons d'une salade.

(Ils s'en vont en se moquant de lui.)

SCÈNE V

LA BARONNE, M. DES MAZURES.

M. DES MAZURES.

Voilà deux maroufles bien effrontés! Il semble qu'on les ait payés pour m'insulter; mais, s'ils continuent, ma belle cousine, je serai obligé, en conscience, de les faire assommer!

LA BARONNE.

Il y a un peu de temps qu'ils me servent; c'étaient les meilleurs domestiques du monde : rien n'était plus sage, plus réglé, plus respectueux : je leur trouvais même trop de modestie pour des jardiniers; mais, depuis que vous êtes ici, je ne les reconnais plus : ils vous ont pris en aversion, et ils se déchaînent contre vous à chaque instant.

M. DES MAZURES.

Les faquins!

LA BARONNE.

Il y a ici quelque dessous de cartes que nous ne voyons pas. Ne serait-ce point ma fille qui ferait agir et parler ces gens-ci?

M. DES MAZURES.

Et à quel propos?

LA BARONNE.

Afin de me refroidir pour vous.

M. DES MAZURES.

Vous croyez donc qu'elle ne m'aime pas?

LA BARONNE.

Oui, vraiment, je le crois: elle l'a déclaré assez hautement; et à vous dire le vrai, cela m'embarrasse.

M. DES MAZURES.

Eh ! pourquoi, je vous prie ?

LA BARONNE.

La question est excellente. Si elle vous épouse malgré elle, croyez-vous qu'elle vous rende fort heureux ?

DES MAZURES.

Non vraiment, mais je vous réponds, moi, qu'elle m'épousera de tout son cœur !

LA BARONNE.

Et sur quoi fondez-vous cette confiance ?

M. DES MAZURES.

Sur deux raisons sans réplique : mon mérite et son bon goût.

LA BARONNE.

Ne vous y fiez pas ; je la crois prévenue pour quelque autre.

M. DES MAZURES.

Tant mieux !

LA BARONNE.

Comment, tant mieux ?

M. DES MAZURES.

Sans doute, en triomphant de sa flamme amoureuse,
Ma victoire en sera d'autant plus glorieuse.

LA BARONNE.

A ce qu'il me paraît, mon cousin, vous avez assez bonne opinion de votre petite personne ?

M. DES MAZURES.

Quand on est accoutumé à vaincre, on ne craint point d'être battu.

LA BARONNE.

Ma fille n'est point une provinciale, je vous en avertis ; et, puisqu'il faut vous dire tout, celui qu'elle aime est un jeune courtisan des plus accomplis, à ce qu'on m'assure.

M. DES MAZURES.

Et que m'importe ? Croyez-vous qu'un courtisan puisse me surpasser en bonne mine, en esprit, en grâce, en talent, en vivacité, en tout ce qui peut toucher et charmer un cœur ? Si Angélique était une bête, une innocente, peut-être que mes belles qualités ne la frapperaient pas ; mais étant aussi délicate, aussi spirituelle et aussi savante que vous le dites, il est aussi impossible qu'elle ne

sympathise pas avec moi, qu'il est impossible que l'aimant n'attire pas le fer.

LA BARONNE.

Supposons tout ce que vous croyez ; il est certain, cependant, que vous avez un rival dangereux ; qu'on croit qu'il est en ce pays-ci, et qu'il est homme à vous insulter : ainsi tenez-vous sur vos gardes. Vous rêvez ?

M. DES MAZURES.

Elle a beau se tenir en garde,
L'Amour, ce petit dieu qui darde,
Saura si bien darder son cœur,
Que le mien, tôt ou tard, s'en rendra possesseur.

LA BARONNE.

Oh ! vous m'impatientez ! Vous rêvez et vous faites des vers, au lieu de profiter de l'avis que je vous donne.

M. DES MAZURES.

Excusez, ma chère cousine, je pelote, en attendant partie. J'ai une si haute idée de l'esprit de mademoiselle votre fille, que je tends tous les ressorts du mien, pour ne pas demeurer court avec elle : cette pensée m'occupe uniquement, et je serai incapable de vous écouter, jusqu'à ce que j'aie étalé tout mon mérite à ses yeux.

LA BARONNE.

La voici fort à propos : au premier mot, elle va vous convaincre qu'elle est encore au-dessus de sa réputation, et qu'il n'y a point de fille en France qui ait plus d'esprit qu'elle. Au reste, je compte sur votre discrétion ; c'est pourquoi je vous laisse ensemble.

M. DES MAZURES.

Ne craignez rien, ma cousine, le corps n'aura point de part à cette entrevue ; ce ne sera qu'un assaut d'esprit. Tout mon embarras est de savoir si j'attaquerai son cœur en vers ou en prose.

LA BARONNE.

En prose, et point de vers, si vous m'en croyez. Ma fille, comme Monsieur doit être ce soir votre mari, je vous laisse un moment avec lui, afin qu'il puisse voir que le portrait qu'on lui a fait de vous n'est point flatté. Faites bien les honneurs de votre esprit, et songez que mon cousin sera dé-

sormais l'unique personne à qui vous devez tâcher de plaire.

SCÈNE VI

ANGÉLIQUE, M. DES MAZURES
qui lui fait de profondes révérences qu'Angélique lui rend par des révérences ridicules.

M. DES MAZURES, à part.

Pour une fille qui vient de Paris, voilà des révérences bien gauches. (Haut.) Je crois qu'il faut nous asseoir, Mademoiselle, car nous avons bien de jolies choses à nous dire.

ANGÉLIQUE, d'un ton niais.

Tout ce qu'il vous plaira, Monsieur.

M. DES MAZURES, à part.

C'est la pudeur, apparemment, qui lui donne un air si déconcerté. (Haut.) Voulez-vous, Mademoiselle, que nous parlions en vers ?

ANGÉLIQUE.

Non, Monsieur, s'il vous plaît.

M. DES MAZURES.

Eh bien, parlons donc en prose.

ANGÉLIQUE.

Encore moins : je n'aime point la prose.

M. DES MAZURES.

Oh ! oh ! cela est nouveau ! Comment voulez-vous donc que nous parlions ?

ANGÉLIQUE.

Je veux que nous parlions... comme on parle.

M. DES MAZURES.

Mais, quand on parle, c'est en prose ou en vers.

ANGÉLIQUE.

Tout de bon ?

M. DES MAZURES.

Eh ! assurément.

ANGÉLIQUE.

Ah ! je ne savais pas cela.

M. DES MAZURES.

Allons, allons, vous badinez. Prenons le ton sérieux. Je vais vous étaler les richesses de mon esprit, prodiguez-moi les trésors du vôtre. Je sais que c'est le Pactole qui roule de l'or avec ses flots.

ANGÉLIQUE.

Tout de bon? Mais vous me surprenez. (Lui faisant la révérence.) Qu'est-ce que c'est qu'un Pactole, Monsieur?

M. DES MAZURES, à part.

Pour une fille d'esprit, voilà une question bien sotte. (Haut.) Quoi! vous ne connaissez pas le Pactole?

ANGÉLIQUE.

Je n'ai pas cet honneur-là.

M. DES MAZURES, à part.

Elle n'a pas cet honneur-là? Par ma foi, la réponse est pitoyable! (Haut.) Ignorez-vous, Mademoiselle, que le Pactole est un fleuve?

ANGÉLIQUE.

C'est un fleuve?

M. DES MAZURES.

Oui, vraiment.

ANGÉLIQUE, en riant.

Ah! j'en suis bien aise!

M. DES MAZURES, à part.

Oh! parbleu, je m'y perds! Si on appelle cela de l'esprit, ce n'est pas du plus fin, assurément. (Haut.) Mademoiselle, vous me surprenez à mon tour. Je vous croyais une virtuose.

ANGÉLIQUE.

Fi donc, Monsieur! Pour qui me preniez-vous? Je suis une honnête fille, afin que vous le sachiez!

M. DES MAZURES.

Mais on peut être une honnête fille, et être une virtuose.

ANGÉLIQUE.

Et moi, je vous soutiens que cela ne se peut pas. Moi, une virtuose!

M. DES MAZURES.

Puisque ce terme vous choque, Mademoiselle, je vous dirai, plus simplement, que je vous croyais une savante.

ANGÉLIQUE.

Oh! pour savante, cela est vrai, cela est vrai.

M. DES MAZURES, après l'avoir examinée.

Hom! c'est de quoi je commence à douter. Voyons, cependant. Vous savez, sans doute, la géographie?

ANGÉLIQUE.

Oh ! vraiment oui.

M. DES MAZURES.

L'histoire ?

ANGÉLIQUE.

Encore mieux.

M. DES MAZURES.

La fable ?

ANGÉLIQUE.

Sur le bout de mon doigt.

M. DES MAZURES.

La philosophie ?

ANGÉLIQUE.

Je vous en réponds.

M. DES MAZURES.

La chronologie ?

ANGÉLIQUE.

C'est mon fort.

M. DES MAZURES.

Tudieu ! Vous faites les plus jolis vers du monde ?

ANGÉLIQUE.

Ah ! ah !

M. DES MAZURES.

Et vous écrivez des lettres ravissantes ?

ANGÉLIQUE.

En doutez-vous ?

M. DES MAZURES.

Oh çà, pour commencer par l'histoire, lequel aimez-vous mieux d'Alexandre ou de César ? De Scipion ou d'Annibal ?

ANGÉLIQUE.

Je ne connais point ces messieurs-là ; apparemment qu'ils ne sont pas venus ici, depuis que je suis de retour de Paris.

M. DES MAZURES.

Ah ! nous voilà bien retombés ! Je vois que vous n'êtes pas forte sur l'histoire romaine ; peut-être savez-vous mieux celle de France? Combien comptez-vous de rois de France, depuis l'établissement de la monarchie ?

ANGÉLIQUE.

Combien ?

M. DES MAZURES.

Oui.

ANGÉLIQUE.

Mille sept cent trente-six.

M. DES MAZURES.

Ah, bon ! Mille sept cent trente-six rois ?

ANGÉLIQUE.

Assurément.

M. DES MAZURES.

Et qui vous a appris cela ?

ANGÉLIQUE.

C'est ma nourrice.

M. DES MAZURES.

Sa nourrice lui a appris l'histoire de France !

ANGÉLIQUE.

Pourquoi non ? Elle m'a appris aussi l'histoire de Richard sans peur, de Robert le Diable, de la Belle Maguelone, et de Pierre de Provence.

M. DES MAZURES.

Voilà une très belle érudition ! Et de la fable, qu'en savez-vous ?

ANGÉLIQUE.

Je sais le conte de Peau d'âne, de Moitié de Coc, et de Marie Cendron.

M. DES MAZURES, la contrefaisant.

Et de Marie Cendron ! Je ne sais plus que penser de cette fille-là... Mademoiselle, cessez de plaisanter, je vous prie, car, ou votre père et votre mère m'ont trompé, ou certainement vous vous moquez de moi !

ANGÉLIQUE.

Moi, me moquer de Monsieur des Mazures ? Ah ! j'ai trop de respect pour lui. Croyez, Monsieur, que je suis toute bonne, et que je n'y entends point de finesse.

M. DES MAZURES.

Mais vous saviez, disiez-vous, l'histoire, la géographie, la chronologie, la fable, la philosophie. Vous faisiez des vers charmants, vous écriviez des lettres ravissantes...

ANGÉLIQUE.

Hélas ! je le disais pour vous faire plaisir.

M. DES MAZURES.

Vous ne savez donc rien ?

ANGÉLIQUE.

Je sais lire passablement, et j'apprends à écrire depuis deux mois.

M. DES MAZURES.

La peste ! vous êtes fort avancée ! Mais, comme je vous trouve jolie, je vous passe votre ignorance. Ce que vous perdez du côté de l'érudition, vous le regagnez du côté de l'esprit sans doute ; car on dit que vous en avez infiniment.

ANGÉLIQUE.

Infiniment, cela est vrai. Je vous avoue tout bonnement que j'ai de l'esprit comme un ange.

M. DES MAZURES.

Et vous le dites vous-même ?

ANGÉLIQUE.

Pourquoi non ? Est-ce un péché que d'avoir de l'esprit ?

M. DES MAZURES.

Ma foi, si c'en est un, je ne crois pas que vous deviez vous en accuser !

ANGÉLIQUE.

Vous me prenez donc pour une bête ?

M. DES MAZURES.

Cela me paraît ainsi ; mais après ce qu'on m'a dit, je n'ose encore le croire. De grâce, ne me cachez plus votre mérite ?

Beau soleil, adorable aurore,
Vous que j'aime, vous que j'adore,
Déployez cet esprit que l'on m'a tant vanté,
Et j'enchaîne à vos pieds ma tendre liberté.

Allons, imitez-moi ; un petit impromptu de votre façon ?

ANGÉLIQUE.

Oh ! très volontiers. Je vois qu'il faut vous contenter.

M. DES MAZURES.

Je sentais bien que vous me trompiez. Courage, belle Angélique, étalez enfin toutes vos merveilles !

ANGÉLIQUE, feignant de rêver.

Un petit moment, s'il vous plaît.

M. DES MAZURES.

Volontiers... Y êtes-vous ?

ANGÉLIQUE.

Oui. Écoutez.

M. DES MAZURES.

J'écoute de toutes mes oreilles.

ANGÉLIQUE, d'un air simple.

Monsieur, en vérité, vous avez bien de la bonté,
Je suis votre servante, très humble et très obéissante.

M. DES MAZURES, à part.

La peste soit de l'imbécile ! Ah ! Madame la Baronne, vous m'en donnez à garder !

ANGÉLIQUE.

N'êtes-vous pas content ?

M. DES MAZURES.

Charmé, je vous assure.

ANGÉLIQUE.

Vous me ravissez.

M. DES MAZURES.

Tout de bon ? J'ai donc le talent de vous plaire ?

ANGÉLIQUE, faisant une révérence courte à chaque question.

Oui, Monsieur.

M. DES MAZURES.

Oh ! je n'en doute pas. M'aimez-vous, Mademoiselle ?

ANGÉLIQUE.

Oui, Monsieur.

M. DES MAZURES.

Et vous souhaitez que je vous épouse ?

ANGÉLIQUE.

Oui, Monsieur.

M. DES MAZURES, à part.

Voilà une fille qui n'est point fardée. (Haut. Mais on dit que j'ai un rival ?

ANGÉLIQUE.

Oui, Monsieur.

M. DES MAZURES.

Que vous l'aimez de tout votre cœur ?

ANGÉLIQUE.

Oui, Monsieur.

M. DES MAZURES, à part,

En voici bien d'une autre !... (Haut.) Et que si je vous épouse, je pourrai bien être...

ANGÉLIQUE, faisant une profonde révérence.

Oui, Monsieur.

M. DES MAZURES, à part.

Au diable soit l'imbécile ! Il n'y a plus moyen d'en douter. C'est une idiote. On voulait m'attraper ; mais, à bon chat, bon rat. (Haut.) Mademoiselle, je suis votre serviteur ; si vous avez besoin d'un mari, vous pouvez vous pourvoir ailleurs. Ne comptez plus sur moi.

ANGÉLIQUE.

Vous ne voulez plus m'épouser ?

M. DES MAZURES.

Non, sur ma foi.

ANGÉLIQUE.

Oh ! vous m'épouserez !

M. DES MAZURES.

Moi ! moi ! je vous épouserai ?

ANGÉLIQUE, d'un ton vif.

Oui. Vous l'avez promis, et cela sera.

M. DES MAZURES.

Voilà la preuve complète de sa bêtise.

ANGÉLIQUE, feignant de pleurer.

Que je suis malheureuse ! Vous me méprisez, vous me désespérez ; mais vous serez mon mari, ou... vous direz pourquoi !

M. DES MAZURES.

Oh ! cela ne sera pas difficile. Tubleu, quelle commère, avec son innocence !

ANGÉLIQUE.

Allez, vous devriez mourir de honte de me faire un pareil affront ! Je m'en vais m'en plaindre à mon papa. Ah, ah, ah.

(Elle feint de pleurer et de sangloter.)

M. DES MAZURES.

A votre papa ? Allez, vous êtes bien sa fille. Aussi spirituelle que lui, tout au moins.

SCÈNE VII

LE BARON, LA BARONNE, ANGÉLIQUE, M. DES MAZURES.

LE BARON, à M. des Mazures.

Eh bien ? n'êtes-vous pas charmé de l'esprit d'Angélique ?

M. DES MAZURES.

Oh oui, très charmé. C'est un prodige. Vous me l'aviez bien dit.

LA BARONNE.

Que vois-je ? Ma fille toute en pleurs !

M. DES MAZURES, s'essuyant le front.

Et moi tout en eau. Je sue de la tête aux pieds.

LE BARON.

Comment ! Qu'est-ce que cela veut dire ?

M. DES MAZURES.

Cela veut dire que je n'ai jamais été à pareille fête.

LA BARONNE.

De quelle fête parlez-vous ? Ma fille pleure et soupire ; lui auriez-vous manqué de respect ?

LE BARON.

Est-ce que vous auriez ?... Corbleu, si je le savais !...

M. DES MAZURES.

Je suis venu, j'ai vu, je me suis convaincu. .. Cela me suffit.

LA BARONNE.

Et de quoi vous êtes-vous convaincu ?

M. DES MAZURES.

Que vous me preniez pour un sot. Mais je vous convaincrai, moi, que je ne le suis pas.

LA BARONNE.

Que veut-il dire, ma fille ? Expliquez-nous cette énigme.

ANGÉLIQUE, pleurant et sanglotant.

Hélas ! Je n'en ai pas la force. Tout ce que je puis vous répondre, c'est qu'il m'a dit cent impertinences, et qu'il soutient que je suis... que je suis... J'étouffe, je suffoque, et je me retire.

SCÈNE VIII

LE BARON, LA BARONNE, M. DES MAZURES.

LE BARON.

Dire des impertinences à ma fille ! Vous êtes un malavisé, Monsieur des Mazures !

LA BARONNE.

Pour moi, je n'y comprends rien. Expliquez-vous. Quel défaut trouvez-vous en ma fille ? Vous avez dû vous apercevoir d'abord que ses sentiments sont aussi élevés que son esprit.

M. DES MAZURES

Vous avez raison ; l'un vaut l'autre.

LA BARONNE.

Qu'est-ce que cela signifie, mon cousin ?

M. DES MAZURES.

Eh fi, ma cousine !

LA BARONNE.

Quoi ?

M. DES MAZURES.

Fi ! vous dis-je. Vous m'aviez vanté votre fille comme une personne admirable par ses grâces, par ses talents, et par son esprit...

LA BARONNE.

Sans doute.

M. DES MAZURES.

Et moi, je vous la donne, soit dit sans vous offenser, pour la plus gauche, la plus ignorante, et la plus imbécile de toutes les créatures.

LA BARONNE.

Êtes-vous devenu fou, mon cousin, de parler ainsi d'une fille comme la nôtre?

LE BARON.

Corbleu, c'est votre portrait que vous faites, et non pas le sien !

M. DES MAZURES.

Quoi ! vous soutiendrez qu'Angélique a de l'esprit?

LE BARON.

Cent fois plus que vous, et ce n'est pas trop dire.

LA BARONNE.

Personne n'en eut jamais plus qu'elle.

M. DES MAZURES.

Oh ! Il faut que vous ou moi nous radotions.

SCÈNE IX

LE BARON, LA BARONNE, M. DES MAZURES, LE COMTE, LA COMTESSE, LE PRÉSIDENT, LA PRÉSIDENTE.

LE COMTE.

A quoi vous amusez-vous donc, vous autres? Est-ce que nous ne dînerons point?

M. DES MAZURES, l'embrassant.

Ah! mon cher Comte! (Il chante.) J'ai perdu l'appétit; ô douleur sans pareille!

LE COMTE.

Parbleu, je l'ai donc trouvé, moi; car je meurs de faim!

LE PRÉSIDENT, au baron.

Auriez-vous eu quelque altercation? Vous me paraissez tous trois très altérés.

LE COMTE.

Altérés? Ils le sont bien s'ils le sont plus que moi!

LA PRÉSIDENTE.

Effectivement, je crois qu'il y a ici quelque dispute.

LE COMTE.

Il ne faut disputer qu'à qui boira le mieux.

LA COMTESSE.

Faites-nous confidences du fait, et nous vous ajusterons.

LE COMTE.

Cela s'ajustera mieux à table. Cinq ou six rasades aplanissent bien des difficultés.

M. DES MAZURES.

Monsieur le Comte, un seau de vin ne me rendrait pas la joie que j'ai perdue.

LE PRÉSIDENT.

Ne peut-on savoir le sujet de votre affliction?

LE BARON.

Voici le fait en deux mots: il est devenu fou!

LE COMTE.

Qu'il boive, le vin le rendra sage.

LE PRÉSIDENT.

Vous avancez un grand paradoxe; si le vin fait

perdre la raison, comment voulez-vous qu'il la rende?

LE COMTE.

Vous parlez comme un buveur d'eau que vous êtes, Monsieur le Président. Pour moi, je n'ai jamais la tête si forte qu'à table, et quand j'ai vidé mes trois bouteilles, je gouvernerais toute l'Europe.

M. DES MAZURES, d'un ton d'emphase.

Plût au destin que je pusse assez boire,
Pour oublier ma déporable histoire!
Mais, grâce à mon malheur, mon sort est si fatal,
Que le divin jus de la treille,
Soit qu'il m'endorme, ou qu'il m'éveille,
Ne saurait soulager mon mal.

LA COMTESSE.

Mais que lui est-il donc arrivé?

M. DES MAZURES.

Le cas du monde le plus singulier. On me nie ce que j'ai vu, ce que j'ai senti.

LE BARON.

Et qu'avez-vous vu? Qu'avez-vous senti?

M. DES MAZURES.

Ce que vous vouliez me cacher.

LE PRÉSIDENT.

Expliquez-moi l'affaire, et je vais vous juger.

M. DES MAZURES.

Voici la question... Monsieur le Baron et Madame ma cousine me soutiennent que leur fille est un prodige de science et d'esprit; et moi, je leur soutiens que c'est un prodige d'ignorance et de bêtise... Prononcez.

LE PRÉSIDENT.

Comment prononcer sans examen sur deux instances contradictoires? Il nous faudrait des avocats pour éclaircir la question.

LE COMTE.

Ou plutôt pour l'embrouiller. Ces messieurs les avocats ont beau faire les importants, ce ne sont que des marchands de crème fouettée. Les sots les payent pour les faire parler, et moi je les payerais pour les faire taire, ces glorieux bavards.

LA BARONNE.

En vérité, j'ai honte que mon cousin, que

j'avais vanté pour un homme d'esprit, en témoigne si peu dans cette occasion.

M. DES MAZURES.

Et moi, je suis honteux que ma cousine, que je croyais judicieuse et sensée, veuille s'aveugler jusqu'au point de ne pas voir que sa fille n'a aucune des belles qualités qu'elle lui attribue. Je me donne au diable si j'ai jamais rien vu de si stupide que ce prétendu miracle de perfection.

LE BARON.

Par la ventrebleu!...

LA BARONNE, au baron.

Point d'emportement, mon cœur. Il nous est facile de nous justifier. Ces messieurs et ces dames ont du monde et de l'esprit : je les prends pour juges de notre différend.

LE PRÉSIDENT.

Volontiers. J'appointe la cause : « Condamnons la demoiselle Angélique à comparaître devant la Cour, pour exposer ses qualités et talents, perfections et imperfections, et se voir jugée définitivement. Défense au père, à la mère et au futur conjoint d'assister à l'audience en personne....

LE COMTE.

« Ni par avocats. » On se passera bien d'eux.

LE PRÉSIDENT.

« Et ce, afin que ladite Cour puisse prononcer sans partialité : telle est notre sentence provisoire. » Messieurs et Mesdames, la confirmez-vous?

LE COMTE.

Oui ; mais à condition qu'avant que de juger, nous irons tous à la buvette.

LE BARON.

C'est bien dit.

LE COMTE.

J'ajoute encore une clause : c'est que, pendant tout le repas, il ne sera point question de la cause pendante par devant nous, et que les procédures ne commenceront qu'après dîner.

LE BARON.

On ne peut pas mieux conseiller. Allons : le dîner nous attend.

M. DES MAZURES, à la compagnie.

Messieurs et Mesdames, un petit mot avant que de sortir :

Mes chers amis, allons nous mettre à table :
Buvons du vin mousseux jusqu'à la fin du jour ;
Et quand nous serons pleins de ce jus délectable,
Nous irons le cuver dans les bras de l'amour.

LA COMTESSE.

Toujours de l'esprit, Monsieur des Mazures?

M. DES MAZURES.

C'est mon défaut; je ne saurais m'en corriger.

ACTE III

SCÈNE PREMIÈRE

ANGÉLIQUE, LÉANDRE, L'OLIVE.

LÉANDRE.

Non, je n'ai jamais rien entendu de si plaisant, que le récit de votre conversation avec M. des Mazures. Comment avez-vous pu si bien contrefaire l'innocente, ayant autant d'esprit que vous en avez?

L'OLIVE.

C'est justement parce que Mademoiselle a beaucoup d'esprit, qu'elle feint si bien de n'en avoir point. Pour jouer le rôle d'innocente, il faut être précisément tout le contraire.

ANGÉLIQUE.

J'avoue que tout cela m'a coûté. Je suis née si sincère, que je ne me croyais pas capable de me déguiser. Mais que ne fait-on point pour ce qu'on aime!

LÉANDRE, lui baisant la main.

Charmante Angélique!

ANGÉLIQUE.

On a raison de dire que l'amour est un grand maître, et qu'il vient à bout de tout ce qu'il entreprend.

LÉANDRE.

Il nous le prouve d'une façon bien nouvelle. D'une imbécile, il fait quelquefois une fille d'esprit; aujourd'hui, d'une fille d'esprit, il fait une imbécile.

L'OLIVE.

Avouez, Mademoiselle, qu'il n'a pas fait ce miracle-là tout seul, et que la malice y a autant de part que l'amour?

ANGÉLIQUE.

J'en demeure d'accord. Ce m'est un plaisir bien vif de faire mon possible pour me conserver à ce que j'aime; mais c'en est un pour moi bien piquant, de berner un fat que je hais, et de lui jouer un tour qui le rendra ridicule à toute éternité.

L'OLIVE, à Léandre.

Je ne me trompais pas, comme vous voyez. Je connais les femmes.

ANGÉLIQUE.

Il n'en est pas quitte, et je lui réserve un autre plat de mon métier.

LÉANDRE.

Et quel est ce nouveau ragoût dont vous allez le régaler?

ANGÉLIQUE.

Je vais feindre, en sa présence et devant toute la compagnie, que le désespoir où je suis d'être forcée de l'épouser, me donne des vapeurs noires et me fait devenir folle. Je dirai, je ferai tant d'extravagances, qu'il désirera bien moins d'être mon mari, que je n'ai envie d'être sa femme ; c'est le coup de grâce que je lui prépare.

LÉANDRE.

Rien n'est mieux imaginé; et vous avez tout l'esprit qu'il faut pour bien jouer ce personnage.

L'OLIVE.

De notre côté, nous lui préparons un petit compliment, qu'il trouvera fort incivil, je vous en réponds. Et, comme messieurs les poètes ne sont pas courageux, nous ferons si belle peur à notre homme, qu'il se tiendra trop heureux de renoncer à ses prétentions.

ANGÉLIQUE.

Léandre m'a confié ce projet, et je l'approuve. La question, maintenant, est de savoir ce qui s'est passé entre mon père, ma mère et M. des Mazures, après que je les ai laissés ensemble.

LÉANDRE.

N'en avez-vous rien pénétré à table ?

ANGÉLIQUE.

Non ; car, de peur de me trahir, je ne m'y suis pas plus tôt assise, que j'ai fait semblant de me trouver mal ; et, sous ce prétexte, j'ai demandé la permission de me retirer. Mais j'ai mis ma petite sœur aux écoutes, et il faudra qu'on se soit bien caché, si elle n'a pas découvert le mystère.

LÉANDRE.

Il est vrai qu'elle est toute des plus rusées.

ANGÉLIQUE.

Elle l'est à tel point, qu'elle vous a reconnus l'un et l'autre, et qu'elle a pénétré toutes nos manœuvres.

L'OLIVE.

Ah ! morbleu, nous voilà perdus !

ANGÉLIQUE.

Allez, ne craignez rien. Elle est aussi méchante qu'elle est fine, et je vous réponds qu'elle aura cent fois plus de plaisir à nous aider à tromper ma mère et M. des Mazures, qu'à leur découvrir que nous les trompons.

L'OLIVE.

La peste ! quelle petite commère ! On en fera quelque jour une habile femme ! Ce serait un meurtre de laisser un si bon sujet en province, il est tout fait pour Paris. Mais je crois que la voici. Je suis curieux de voir de quelle manière elle va nous aborder.

SCÈNE II

ANGÉLIQUE, LÉANDRE, L'OLIVE, BABET.

BABET, en souriant.

Dieu te garde, maître Pierre.

L'OLIVE.

Et vous aussi, Mademoiselle.

BABET, d'un grand sérieux, et faisant une profonde révérence.

Votre très humble servante, Monsieur Nicolas.

LÉANDRE.

Sarviteur, sarviteur, Mademoiselle Babet.

BABET.

Que faites-vous donc ici tous trois?

L'OLIVE.

Eh! nous parlons de la pluie et du beau temps.

BABET.

De la pluie et du beau temps? Hum! Vous avez des conversations plus intéressantes que celle-là. Ouais! ma sœur a bien du goût pour les jardiniers!... Je crois qu'elle veut apprendre le métier.

L'OLIVE.

Eh bien! nous vous l'apprendrons aussi quand vous serez grande.

BABET.

Quand je serai grande? Allez, allez, toute petite que je suis, j'apprendrais aussi bien que ma sœur; mais il n'y a point de maître ici pour moi.

LÉANDRE.

Pardonnez-moi, vraiment. Puis-je pas vous instruire, en même temps que Mademoiselle?

BABET.

Oh! je vous baise les mains. Il me faut un maître à moi toute seule.

L'OLIVE.

Eh bien! je le serai, moi: aussi bien, ai-je besoin d'une écolière.

BABET.

Oh! voyez donc comme il sera mon maître! Je crois que je suis d'aussi bonne maison que ma sœur; et puisqu'elle se fait instruire par un colonel, je puis bien aspirer du moins à un capitaine!

ANGÉLIQUE.

Paix! Parlez bas, ma petite; on pourrait vous entendre.

BABET.

Ne craignez rien, nous sommes en sûreté. Tout le monde est encore à table. M. le comte des

Guérets s'est enivré dès le potage; et il fait tant de fracas, tant de fracas, qu'on n'entendrait pas tonner dans la salle. Ainsi, parlons librement de nos petites affaires.

ANGÉLIQUE.

Eh bien! ma chère, quelles nouvelles nous direz-vous? De quoi s'est-on entretenu?

BABET.

On n'a parlé que de vous. Quel tapage! (Fort vite.) Vous êtes cause que mon papa gronde maman; maman gronde M. des Mazures; M. des Mazures leur répond en vers; Madame la Comtesse le seconde, en battant des mains, M. le Président, en parlant latin, Madame la Présidente, en jargon précieux, et M. le Comte, en jurant comme un possédé!

ANGÉLIQUE.

Ainsi, me voilà reconnue pour une imbécile, et déclarée telle, sur la parole de M. des Mazures?

BABET.

Oh! Monsieur le Président dit que ce n'est que par provision; qu'on vous jugera tantôt, après un mûr examen; et qu'il y a des commissaires nommés pour cela.

L'OLIVE.

Parbleu, cela est bouffon! Et qui sont-ils, ces commissaires?

BABET.

Dame, c'est monsieur le comte, madame la comtesse, monsieur le président, et sa chère épouse!

ANGÉLIQUE.

Tant mieux! Ceci me fait naître une idée. Pour mieux brouiller M. des Mazures avec mon père et ma mère, bien loin de faire l'imbécile en présence de mes juges, je vais prendre devant eux un ton si sublime, que mon phébus leur fera croire que je suis le plus bel esprit du monde. Vous savez que les galimatias pédantesques imposent infiniment aux provinciaux. Ils soutiendront à M. des Mazures qu'il s'est trompé sur mon sujet, tandis que Babet, que je viens

d'instruire, le confirmera dans l'opinion que je suis une idiote; ce qui va former un embrouillement, dont s'ensuivra la rupture que nous désirons.

LÉANDRE.

Nos affaires prennent un bon tour.

BABET.

Je vous en réponds. A chaque mot que dit M. des Mazures, maman jette sur lui des regards terribles; et mon papa, qui est déjà entre deux vins, et qui n'est pas bon, quand il a bu, lui a dit tantôt... Mais, j'entends un grand bruit... On se lève de table... Voici notre homme... Retirez-vous, et laissez-moi faire.

ANGÉLIQUE.

Souvenez-vous bien de mes instructions.

BABET.

Fiez-vous à moi, je jouerai mon rôle aussi bien que vous.

SCÈNE III

BABET, seule.

Oui, oui, je me tirerai bien d'affaire. Quand il s'agit de mentir, je ne suis jamais embarrassée!

SCÈNE IV

BABET, M. DES MAZURES.

M. DES MAZURES, à part.

Voici Babet fort à propos; il faut que je la questionne un peu (Haut.) Hé, bonjour, ma petite maman... Que faites-vous donc ici toute seule?

BABET.

Pas grand'chose. Je m'ennuie.

M. DES MAZURES.

Vous vous ennuyez? Pauvre enfant! Eh bien! jasons ensemble, cela vous désennuiera.

BABET.

Voyons? Qu'avez-vous à me dire?

M. DES MAZURES.

Eh ! mais je vous dirai que vous êtes fort jolie !

BABET.

Tout de bon, trouvez-vous cela ?

M. DES MAZURES.

Assurément. Et, si vous voulez, je vous ferai l'amour ?

BABET.

On dit que je suis encore trop petite ; mais, patience, je grandirai.

M. DES MAZURES.

Que je sois un coquin, si je ne vous trouve plus belle que votre sœur aînée !

BABET.

En vérité ? Je crois que vous avez raison.

M. DES MAZURES.

Et je vais gager cent pistoles, que vous avez cent fois plus d'esprit qu'elle !

BABET.

Oh ! vous pouvez gager ; je vous réponds que vous gagnerez. Je ne suis qu'une enfant, mais, entre nous, je sais fort bien que ma pauvre sœur n'est qu'une bête.

M. DES MAZURES.

Parbleu ! on a bien raison de dire que la vérité sort de la bouche des enfants ! Mais, dites-moi, ma charmante, votre père et votre mère sont-ils persuadés, comme vous, que votre sœur n'a point d'esprit ?

BABET.

Oh ! que vous en savez long ! Mais je vous vois venir : vous voulez me tirer les vers du nez ? A d'autres ! Vous ne m'y tenez pas.

M. DES MAZURES.

Non, sérieusement, dites-moi ce que vous savez là-dessus, et je vous promets que je planterai là votre sœur, et que je vous épouserai dans deux ans.

BABET.

Oui ? Oh ! je vais donc vous découvrir tout le mystère ; pourvu que vous me promettiez de ne pas faire semblant que je vous aie parlé ?

M. DES MAZURES.

Je vous jure...

BABET.

Ah ! ne jurez pas ; vous me feriez peur.

M. DES MAZURES.

Eh bien ! je vous donne ma parole de gentilhomme que personne ne saura ce que vous m'aurez dit.

BABET.

Cela suffit. Mais, voyez, je vous prie, si personne ne nous écoute ?

M. DES MAZURES.

Je m'en vais regarder de tous les côtés.

BABET, à part.

Et moi, je m'en vais t'en donner de toutes les couleurs.

M. DES MAZURES.

Oh çà, nous sommes parfaitement seuls. Ne me cachez rien, ma petite poule ?

BABET.

Je m'en ferais conscience. Il n'y a rien de plus vrai que ma sœur est imbécile.

M. DES MAZURES.

Je l'ai bien senti d'abord. Testebleu ! que j'ai bon nez !

BABET.

Elle avait près de douze ans, qu'elle ne pouvait encore, ni marcher, ni parler.

M. DES MAZURES.

Oh ! oh ! je ne savais pas celui-là.

BABET.

C'est à cause de cela que mon papa et ma maman l'envoyèrent à Paris, afin que ma tante la fît un peu dégourdir.

M. DES MAZURES.

Fort bien. Voilà encore ce qu'on m'avait caché.

BABET.

Ma tante eut toutes les peines du monde à la faire parler ; mais, dès qu'elle sut parler, ma tante aurait voulu qu'elle fût redevenue muette.

M. DES MAZURES.

A cause de sa bêtise ?

BABET.

Vous l'avez deviné. Il venait tous les jours de beaux messieurs chez ma tante.

M. DES MAZURES.

Eh bien?

BABET.

Eh bien! elle les priait de donner de l'esprit à ma sœur. Croiriez-vous bien qu'ils n'en ont jamais pu venir à bout!

M. DES MAZURES.

Parbleu! voilà une bêtise bien incurable!

BABET.

Assurément; car, lorsque nous sommes revenues ici, mon papa et ma maman l'ont trouvée encore plus sotte, que quand elle en est partie.

M. DES MAZURES.

Cependant, ils prétendaient me persuader qu'elle avait de l'esprit comme un ange!

BABET.

C'est qu'ils voulaient vous attraper, pour s'en défaire.

M. DES MAZURES.

Je m'en suis douté. Que je suis heureux d'avoir tant d'esprit!

BABET.

Comme ils ne se défient pas de moi, parce que je suis une enfant, ils disent devant moi tout ce qu'ils pensent. Ah! qu'ils sont fâchés que ma sœur ait eu une conversation avec vous! Ils comptaient que vous les croiriez sur leur parole, et que vous l'épouseriez, avant que d'avoir sondé son esprit... ou que vous la trouveriez assez jolie, pour passer sur sa bêtise.

M. DES MAZURES.

Diable! Que je n'étais pas si sot! On n'attrape pas comme cela le seigneur des Mazures! A qui vendent-ils leurs coquilles?

BABET.

Oh çà, vous voilà bien instruit? Si vous me trahissez, je ne vous dirai plus rien.

M. DES MAZURES.

Comptez, mon petit ange, que j'aimerais mieux mourir, que de vous commettre.

BABET.

Vous seriez cause qu'on me fouetterait jusqu'au sang.

M. DES MAZURES.

Ne craignez rien, belle Babet. Je ferai semblant d'ignorer tout ; mais je profiterai de ce que vous me dites.

BABET.

Oh ! pour cela, vous ferez fort bien. Croyez-moi, je vous parle en amie : ne songez plus à ma sœur, elle ne vous convient point ; et je crois, sans vanité, que je ferai mieux votre affaire.

M. DES MAZURES.

Oui, mon cher cœur, vous avez tout l'esprit qu'il me faut. Plût au ciel que vous eussiez l'âge de votre sœur, je vous épouserais tout à l'heure.

BABET.

Eh bien ! je vais me dépêcher de devenir grande. Adieu, Monsieur, je me retire au plus vite ; car, si on nous trouvait ensemble, on soupçonnerait quelque chose.

M. DES MAZURES.

Avant que nous nous séparions, il faut que je vous baise.

BABET, lui faisant la révérence.

Oh non ! je ne donne rien d'avance. Remettons cela après notre mariage.

(Elle lui fait plusieurs révérences ; et quand il est tourné, elle lui fait les cornes. Il se retourne vers elle, et elle lui fait une autre révérence, et s'enfuit.)

SCÈNE V

M. DES MAZURES, seul.

Dieu merci, me voilà bien au fait, et par une voie qui ne peut m'être suspecte. Il n'y a point de doute, présentement, que ma bonne cousine n'eût formé le dessein de m'attraper comme un sot. Ce vieux fou de baron voulait se mettre aussi de la partie. Mais, parbleu ! ils seront attrapés eux-mêmes, car je n'épouserai point leur sotte fille : m'y voilà déterminé. Pour les mieux punir encore, et pour me justifier, je veux que la compagnie soit convaincue de l'imbécillité d'Angélique ; cela me donnera un prétexte plausible, pour rompre tous mes engagements.

SCÈNE VI

M. DES MAZURES, LA COMTESSE.

LA COMTESSE.

Les beaux esprits cherchent toujours la solitude, et moi, je cherche toujours les beaux esprits. A quoi rêviez-vous? Étiez-vous occupé de votre maîtresse, ou de quelque ouvrage nouveau? Vous ne dites rien?

M. DES MAZURES, après avoir un peu rêvé.

Si ma belle maîtresse
Avait autant d'appas que la belle comtesse,
J'y rêverais sans cesse.

LA COMTESSE.

Ah! que cela est joli, que cela est poli! Je veux retenir ces paroles-là, pour les faire mettre en musique.

Si ma belle maîtresse
Avait autant d'appas que la belle comtesse,
J'y rêverais sans cesse.

Voilà, sans contredit, le plus beau morceau que vous ayez jamais fait.

M. DES MAZURES.

Palsambleu! j'en ferais bien d'autres
Sur des appas comme les vôtres.

LA COMTESSE.

Encore? Ce palsambleu est impayable! C'est un petit tour cavalier qui frappe, qui saisit. J'aime les tours cavaliers. En vérité, vous êtes un homme prodigieux!

M. DES MAZURES.

Oh! je le sais bien, Madame.

LA COMTESSE.

Non, je ne me dédis point de ce que je vous ai dit ce matin : il n'y a que les gens de qualité qui sachent faire des vers; tous les autres poètes me paraissent des pédants. Ces Corneille, ces Racine, ces Boileau, par exemple, ont, par-ci, par-là, de beaux endroits; mais cela est si guindé, si haut monté! Ils ne disent point de jolies choses, et ils ne veulent point avoir d'esprit. Je gage qu'ils ne faisaient point d'impromptus comme vous?

M. DES MAZURES.

Oh! pour celui-là, je vous en réponds! C'est un talent que le ciel n'accorde pas deux fois en un siècle.

LA COMTESSE.

Pour moi, je tiens que vous êtes le phénix du nôtre. Je veux absolument que vous m'appreniez à faire des impromptus.

M. DES MAZURES.

De tout mon cœur. Je crois que vous y réussirez à merveille. Il ne faut que de la vivacité et de la hardiesse.

LA COMTESSE.

Dieu merci, j'en suis bien pourvue. J'ai de la théorie; il ne me manque que la pratique.

M. DES MAZURES.

Je vous la donnerai. Deux ou trois leçons vous rendront plus habile que moi.

LA COMTESSE.

Vous aurez du moins une écolière bien docile. Essayons un peu si j'ai quelque disposition. Quel sujet prendrons-nous?

M. DES MAZURES.

Faisons une petite églogue amoureuse, entre un berger et une bergère; vous serez la bergère Cloris, et je serai le berger Tyrcis.

LA COMTESSE.

Rien n'est mieux pensé. Il faut prendre, apparemment, un ton bien tendre?

M. DES MAZURES.

A fendre les pierres! Mais, malgré la tendresse, il faut que l'esprit domine : de l'esprit à chaque hémistiche.

LA COMTESSE.

Vous avez raison : c'est le goût des auteurs à la mode. Supposons donc, par exemple, que nous nous aimons tendrement, vous et moi...

M. DES MAZURES, l'embrassant.

Oui, supposons cela, ma belle comtesse.

LA COMTESSE.

Et que nous nous exprimons notre amour en gardant nos moutons. Nous sommes couchés nonchalamment sur un vert gazon, à l'ombre d'un ormeau, le long d'un clair ruisseau. Notre pas-

sion est si violente, qu'elle nous ôte la parole; mais nos tendres regards expriment nos désirs. Enfin, cédant aux transports les plus doux... vous rompez le silence, pour me faire mieux comprendre l'excès de votre amour.

M. DES MAZURES.

Vous y voilà. Parbleu! quand je vous aurais donné le sujet, il ne serait pas mieux imaginé!

LA COMTESSE.

Allons, commencez, mon berger.

M. DES MAZURES.

M'y voici :

Ah! plaignez mon malheur, trop aimable bergère,
Le loup m'a dérobé ma brebis la plus chère...

LA COMTESSE.

Ah! berger... Voilà mon mari!

M. DES MAZURES.

Le vilain berger!

LA COMTESSE.

Il vient bien mal à propos! Que ne nous laissait-il le temps de finir?

SCÈNE VII

LE COMTE, LA COMTESSE, M. DES MAZURES.

LE COMTE, ivre.

Comment? morbleu! M. des Mazures en tête-à-tête avec ma femme?

M. DES MAZURES.

C'est que je lui donnais une petite leçon.

LE COMTE.

Une petite leçon? Têtebleu! ma femme n'a que faire de leçons; je la trouve assez savante, entendez-vous?

LA COMTESSE, à M. des Mazures.

Laissez-le dire. Quand il est ivre, il est jaloux comme un tigre.

LE COMTE.

Écoutez, Madame la comtesse, je vous apprends une chose que vous oubliez peut-être : c'est que vous êtes ma femme.

LA COMTESSE.

Vous m'en faites quelquefois souvenir, Monsieur le comte.

LE COMTE.

J'ai encore un petit avis à vous donner : c'est que j'ai le malheur, moi qui vous parle, de ne pouvoir souffrir, ni les vers, ni ceux qui les font.

M. DES MAZURES.

Eh bien! Monsieur, on ne forcera pas votre goût là-dessus.

LE COMTE.

Ces messieurs les poètes se donnent des licences quelquefois ; et moi, je prends quelquefois la liberté... de les corriger.

M. DES MAZURES.

Il y a poètes et poètes, Monsieur le comte ; et je ne suis pas de ceux qu'on traite si cavalièrement.

LA COMTESSE, se mettant entre eux.

Eh! mon Dieu ! ils vont se couper la gorge!

M. DES MAZURES.

Ne craignez rien, Madame ; j'ai de la prudence, et j'excuse le vin.

LE COMTE.

Ecoute, mon pauvre des Mazures : tu te crois le premier homme du monde ; mais je t'avertis charitablement que tu n'es qu'un fat! « *In vino veritas!* »

M. DES MAZURES.

Au moins, si je ne me fâche pas, c'est pour l'amour de vous, Madame la comtesse.

LA COMTESSE.

Je vous en suis obligée. Avalez cela tout doucement ; je vous en tiendrai compte.

LE COMTE.

Oui, oui, avale mon ami ; les poètes en avalent bien d'autres !

LA COMTESSE.

De grâce, mon cher comte, considérez que monsieur des Mazures est homme de condition.

M. DES MAZURES.

Oui, Monsieur, vous vous nommez monsieur le comte ; et je puis me faire appeler : *monsieur le baron*, quand il me plaira.

LE COMTE.

Tu seras donc le baron de la Crasse!

M. DES MAZURES.

Morbleu !... Je me sais bon gré d'être aussi sage que je le suis.

LA COMTESSE.

De grâce, souvenez-vous que monsieur des Mazures est de vos amis.

LE COMTE.

Je m'en souviendrai, quand il ne sera pas tant des vôtres. Comment, ventrebleu ! tandis que je fais les honneurs de la table, et que je m'enivre de bonne foi, vous me quittez en tapinois, pour venir coqueter avec ce buveur d'eau !

LA COMTESSE.

Je vous jure que rien n'est plus innocent ! Nous faisions un impromptu.

LE COMTE, frappant du pied et de la canne.

Un impromptu ? Têtebleu ! Madame la comtesse, je veux que vous ne fassiez des impromptus qu'avec moi !

LA COMTESSE.

Hélas ! je ne demanderais pas mieux ; mais vous n'êtes pas poète comme monsieur des Mazures.

LE COMTE.

Qu'il aille faire des impromptus avec Angélique.

M. DES MAZURES.

Eh ! le moyen ? C'est une imbécile !

LE COMTE.

Tant mieux pour toi, mon ami, tu es plus bête qu'elle, de vouloir qu'elle ait de l'esprit. Plût à Dieu que ma femme fût une sotte, elle ne serait pas si friande de l'impromptu !

SCÈNE VIII

LA PRÉSIDENTE, LE COMTE, LA COMTESSE, M. DES MAZURES.

LA PRÉSIDENTE.

Eh bien ! quand tiendrons-nous notre siège, pour juger mademoiselle Angélique ?

LE COMTE.

Quand il vous plaira, ma chère Présidente. J'ai été à la buvette, et me voilà prêt à juger.

LA PRÉSIDENTE, à la comtesse.

Ah, bon Dieu ! qu'il est ivre !

LA COMTESSE.

Nous ne le savons que trop.

LE COMTE, à la présidente.

Je serai toujours de votre avis, pourvu que sous soyez toujours du mien.

LA PRÉSIDENTE.

Je ne m'engage point à cela, et je veux me conserver la liberté d'opiner, suivant les matières qui se présentent.

LE COMTE.

Dites-moi un peu, ma princesse, où est votre benêt de mari ?

LA PRÉSIDENTE.

Mon benêt de mari, monsieur le comte ? Vous me permettrez de vous dire que mon cher époux ne mérite point cette épithète ridicule, et que les plus pures lumières de la raison et de l'équité ne peuvent discerner en lui qu'un magistrat très accompli.

LE COMTE.

Voilà une fort belle phrase, Madame la Présidente; mais, avec tout cela, Monsieur votre cher époux est un fort vilain monsieur !

LA PRÉSIDENTE.

Tel qu'il est, Monsieur, vous lui devez plus d'égards, et à moi, plus de respect; et je vous déclare que, selon mon idée, monsieur le Président vaut bien monsieur le comte !

M. DES MAZURES, à la présidente.

Bravo !

LE COMTE.

Oh! doucement, ma princesse. Je veux vous désabuser, et vous faire sentir la différence qu'il y a entre un comte et un président. Pour vous en convaincre, ma reine, je vous propose gracieusement un tour de promenade dans le petit bois.

LA PRÉSIDENTE.

Dans le petit bois? Avec vous seul? Vous aurez la bonté de savoir, Monsieur le comte, que je n'ai jamais de tête à tête qu'avec mon cher époux!

LE COMTE.

Oh bien! ma chère épouse n'est pas si scrupu-

leuse ; car je viens de la trouver nez à nez avec M. des Mazures !

LA COMTESSE.

Quel mal y a-t-il à cela ? M. des Mazures est un homme sans conséquence.

LE COMTE.

Morbleu ! je me défie de ces hommes sans conséquence.

LA PRÉSIDENTE.

Vous avez tort ; ses pensées sont si sublimes, si épurées, si dégagées de la matière, qu'il n'est jamais question avec lui, que de ce qui a rapport à l'esprit.

LE COMTE.

Madame la comtesse aime beaucoup l'esprit, j'en demeure d'accord ; mais, fiez-vous en à moi, elle n'est point fâchée que...

LA COMTESSE.

Je n'oublierai point tous vos outrages, Monsieur, et vous m'en ferez raison quand vous aurez dormi.

LE COMTE.

Oui, oui, quand j'aurai dormi, je vous ferai raison. En attendant, madame la présidente va me faire raison de vous.

LA PRÉSIDENTE.

Moi ?

LE COMTE.

Vous-même.

LA PRÉSIDENTE.

Et à propos de quoi, s'il vous plaît ?

LE COMTE.

Vous me vengerez de l'activité de ma femme ; et moi, je vous vengerai de l'indolence de votre mari.

LA PRÉSIDENTE.

En vérité, mes oreilles sont furieusement scandalisées de vos termes ; tous mes sens se révoltent ; je frissonne depuis la tête jusqu'aux pieds ; et si vous continuez, je m'en vais m'évanouir.

LE COMTE.

A votre aise, ma princesse. Voici un fauteuil. Il faut que je vous embrasse, pour hâter l'évanouissement.

LA COMTESSE.

En ma présence?

LA PRÉSIDENTE (le Président paraît.)

Ah! quelle insulte! Encore, si ce n'était pas devant Madame la comtesse!

SCÈNE IX

LE COMTE, LA COMTESSE, M. DES MAZURES, LE PRÉSIDENT, LA PRÉSIDENTE.

LE PRÉSIDENT.

Que vois-je?

LA PRÉSIDENTE.

Ah! mon cher époux, que vous venez à propos!

LE COMTE.

Très mal à propos, au contraire. Qui diable vous demande ici? Qu'y venez-vous faire?

LE PRÉSIDENT.

Comment, ce que j'y viens faire? Embrasser ma chère épouse!

LE COMTE.

Eh bien, embrassez la mienne!

M. DES MAZURES.

Voici une voie d'accommodement.

LE PRÉSIDENT.

Morbleu! Monsieur, je n'entends point de raillerie là-dessus; et je vous ferai voir que ce n'est pas à gens comme nous qu'il faut vous jouer!

LE COMTE.

Eh fi! vous jurez, Monsieur le Président! Ah, qu'il vous sied mal d'être jaloux!

LE PRÉSIDENT.

Ventrebleu, cela me sied aussi bien qu'à vous, monsieur le Comte!

LE COMTE.

Il y a de la différence; nous ne sommes pas patients, nous autres gens d'épée; mais un homme de robe doit se posséder, et voir tout, sans sortir de sa gravité.

LE PRÉSIDENT.

Il n'y a point de gravité qui tienne contre des offenses de cette nature; et j'en veux avoir raison.

LE COMTE.

Oh! volontiers : suivez-moi. Mais, à propos, vous n'avez point d'épée? Prenez celle de M. des Mazures ; aussi bien ne s'en sert-il pas.

M. DES MAZURES, à la comtesse.

Je vous sacrifie toutes les insultes qu'il me fait.

LA COMTESSE.

Je m'en souviendrai.

LE PRÉSIDENT.

Ce n'est pas avec l'épée que je me bats ; c'est avec la plume. Nous ferons des écritures, Monsieur le Comte! Nous ferons des écritures!

LE COMTE.

Et moi, je ferai tapage, Monsieur le Président, je ferai tapage, si vous m'échauffez les oreilles!

SCÈNE X

LE COMTE, LA COMTESSE, LE PRÉSIDENT, LA PRÉSIDENTE, M. DES MAZURES, LE BARON, ivre, LA BARONNE.

LA BARONNE.

Quel bruit! Quel tintamarre! Je crois, Dieu me pardonne, qu'on se querelle ici?

M. DES MAZURES.

C'est Monsieur le Comte qui fait des siennes. Il m'a accommodé de toutes pièces, et le voilà, présentement, après Monsieur le Président. Ils en viendront à quelque extrémité, si on n'y met ordre.

LE BARON, ivre.

Paix là, de par tous les diables, Messieurs! Apparemment que Monsieur le Président est ivre?

LE PRÉSIDENT.

Moi? je n'ai presque bu que de l'eau.

LE BARON.

Allons, allons, il y a du vin sur jeu! Mes amis, je suis ravi de vous avoir ici ; mais je vous avertis que je n'aime point les ivrognes. Je veux la paix et la sobriété dans ma maison. Point de scandale, Monsieur le Président!

LE PRÉSIDENT.

La remontrance est merveilleuse!

LA COMTESSE, à la baronne.

Je m'aperçois que Monsieur le Baron s'est aussi bien accommodé que Monsieur le Comte !

LA BARONNE.

Que je sache un peu le sujet de vos différends? J'ajusterai cela en quatre mots.

M. DES MAZURES.

Monsieur le Comte a voulu prendre des libertés avec Madame, et Monsieur son époux ne l'a pas trouvé bon.

LE BARON.

Il a tort ; Monsieur le Comte lui faisait trop d'honneur; et je soutiens...

LA BARONNE, au Président.

Si vous m'en croyez, au lieu de vous fâcher...

LE BARON.

Paix! Madame la Baronne ; quand je parle, c'est à vous à vous taire. Je suis le maître chez moi. Qu'il ne vous arrive plus de m'interrompre.

LA COMTESSE, à la baronne.

Apparemment que Monsieur le Baron n'a pas meilleur vin que mon mari ?

LA BARONNE.

Quand il est ivre, je ne puis plus le gouverner.

LE BARON.

Je disais donc... mais non, je ne disais pas... pardonnez-moi, je disais... De quoi parlions-nous?

LA BARONNE.

De la querelle de monsieur le Comte et de monsieur le Président.

LE BARON.

Ah, oui! cela est fort judicieusement pensé, fort subtilement remarqué, Madame la Baronne. Or, est-il que Monsieur le Comte est noble? par conséquent, il est en droit de caresser Madame la Présidente.

LE PRÉSIDENT.

De la caresser?

LE BARON.

Oui, et à votre barbe, Monsieur le Président.

LE COMTE.

Viens que je t'embrasse, mon vieux Baron, tu es le dernier des Romains !

LE BARON.

Franchement, j'ai de la vertu ; mais, parlons d'affaire sérieuses.

LE COMTE.

Volontiers, je suis en état de te donner de bons conseils.

LE BARON.

Ne trouves-tu pas que ma fille a plus d'esprit que ce vilain monsieur des Mazures ?

LE COMTE

Assurément. Ne la donne point à cet animal-là !

M. DES MAZURES.

Vous voyez comme ils me traitent, ma cousine ?

LA BARONNE.

Ils sont ivres : cela excuse tout.

LE COMTE.

Écoute-moi attentivement. Mon avis serait...

LE BARON.

On ne peut pas raisonner plus juste, et ce que tu dis est sans réplique ; car l'expérience nous apprend... qu'il n'y a rien de si naturel... que d'embrasser une Présidente.

LA PRÉSIDENTE.

Bon ! j'avais bien affaire là, moi !

LE BARON.

Et comme tu le dis, fort à propos, puisque monsieur des Mazures est un poète, il faut le faire déguerpir.

LE COMTE.

Ou le jeter par les fenêtres : voilà mon avis.

LE BARON.

Je te remercie. J'en profiterai. Allons boire là-dessus.

LE COMTE.

Tope !

(Ils sortent en se tenant embrassés et en chancelant.)

SCÈNE XI

LA COMTESSE, LA BARONNE, LE PRÉSIDENT, LA PRÉSIDENTE, M. DES MAZURES.

M. DES MAZURES.

Ils vont s'achever de peindre, et je ne serai pas en sûreté.

LA BARONNE.

Ne craignez rien, les dames vous prennent sous leur sauvegarde. D'ailleurs, je vous réponds que, dans une heure, ils auront plus envie de dormir que de se battre. Profitons du repos qu'ils nous laissent, pour examiner qui a tort, de vous ou de moi, au sujet d'Angélique.

M. DES MAZURES.

Quoi! ma cousine, vous y revenez? Vous osez encore me soutenir qu'elle a de l'esprit? Ou plutôt, vous n'avouez pas, de bonne foi, qu'elle n'est qu'une bête?

LA BARONNE.

Allez, vous devriez mourir de honte du mauvais goût ou du mauvais cœur que vous faites paraître!

M. DES MAZURES.

Ne nous emportons point, Madame la Baronne; si je voulais vous dire tout ce que je sais, je me justifierais aisément à vos dépens; mais je veux vous épargner cette confusion, et je laisse à vos amis et aux miens le soin de nous rendre justice.

LA BARONNE.

Voici ma fille; retirons-nous, mon cousin, et laissons aux juges le loisir d'examiner le procès et de prononcer.

SCÈNE XII

LE PRÉSIDENT, (il est assis entre elles deux), LA PRÉSIDENTE, LA COMTESSE, ANGÉLIQUE.

Angélique entre d'un air grave, en faisant de profondes et gracieuses révérences au président, à la présidente et à la comtesse.

LE PRÉSIDENT, à la comtesse.

Oh! oh! Ce n'est point là l'abord d'une imbécile!

LA COMTESSE, au président.

Ni d'une personne aussi maussade qu'on nous l'a dépeinte.

LA PRÉSIDENTE.

Au contraire, elle a tout à fait bon air ; écoutons ce qu'elle va dire.

ANGÉLIQUE.

On m'ordonne de comparaître devant mes juges, et j'obéis avec soumission.

LE PRÉSIDENT.

Comment donc ? mais voilà un début dont je suis très content.

LA PRÉSIDENTE.

Et moi aussi, je vous assure.

LA COMTESSE.

J'en augure très bien.

ANGÉLIQUE.

Vous êtes ici, monsieur et mesdames, pour porter un jugement sur mon esprit....

LE PRÉSIDENT.

Oui, nous nous y sommes engagés.

ANGÉLIQUE.

L'entreprise est un peu hardie, monsieur le Président; vous, dont la profession est de juger, ne sentez-vous pas qu'elle est bien scabreuse, et qu'elle expose à d'étranges bévues ?

LE PRÉSIDENT, à la comtesse.

Voilà une question qui m'embarrasse et me surprend.

ANGÉLIQUE.

Et vous, mesdames, qui voulez aussi juger des autres, parlez en conscience, pourriez-vous bien juger de vous-mêmes ?

LA PRÉSIDENTE, à la comtesse.

Quelle innocente! Qu'en dites-vous, madame?

LA COMTESSE.

Que jamais idiote ne fit une pareille apostrophe.

ANGÉLIQUE.

Vous voulez juger de moi? Mais, pour juger sainement, il faut une grande étendue de connaissances; encore est-il bien douteux qu'il y en ait de certaines.

LE PRÉSIDENT, à la comtesse.

Je tombe de mon haut.

LA COMTESSE.

Et moi des nues.

ANGÉLIQUE.

Avant donc que vous entrepreniez de prononcer sur mon sujet, je demande préalablement que vous examiniez avec moi nos connaissances en général, les degrés de ces connaissances, leur étendue, leur réalité. Que nous convenions de ce que c'est que la vérité, et si la vérité se trouve effectivement. Après quoi, nous traiterons des propositions universelles, des maximes, des propositions frivoles, et de la faiblesse ou de la solidité de nos lumières.

LE PRÉSIDENT.

Je ne sais plus où j'en suis. Est-ce que je rêve ?

LA PRÉSIDENTE.

Je suis effrayée de son esprit.

LA COMTESSE.

C'est un prodige.

ANGÉLIQUE.

Quelques personnes tiennent pour vérité que l'homme naît avec certains principes innés, certaines notions primitives, certains caractères, qui sont comme gravés dans son esprit, dès le premier instant de son existence. Pour moi, j'ai longtemps examiné ce sentiment, et j'entreprends de le combattre, de le réfuter, de l'anéantir, si vous avez la patience de m'écouter.

LE PRÉSIDENT.

Mademoiselle, dispensez-vous de cette discussion. Nous sommes convaincus de la faiblesse de nos connaissances, et déjà presque persuadés de l'étendue des vôtres. Tout se réduit à un point fort simple : savoir si vous avez de l'esprit, ou si vous n'en avez pas.

ANGÉLIQUE.

Eh! comment le connaîtrez-vous? Définissez-moi l'esprit, premièrement; et si je suis contente de votre définition, je verrai si vous êtes capables de juger si j'ai de l'esprit ou si je n'en ai pas. Car il ne suffit pas de dire des mots; il faut leur attacher des idées, et convenir de celles qui leur

sont propres ; mais c'est ce que la plupart des hommes négligent. De là procède la témérité, la fausseté de leurs jugements. Ils apprennent les mots, à la vérité, mais, ignorant les vraies idées avec lesquelles ces mots ont leur liaison, ils forment des sons vides de sens, et parlent comme des perroquets. Quoi ! vous me regardez tous trois sans rien dire !... Qu'avez-vous à me répondre ?

LE PRÉSIDENT.

Qu'il faut que M. des Mazures ait perdu l'esprit, puisqu'il ose dire que vous êtes une bête.

LA COMTESSE.

Je le croyais un grand homme; mais me voilà bien désabusée.

LA PRÉSIDENTE.

Pour moi, je suis si saisie d'étonnement, que peu s'en faut que je ne m'évanouisse encore.

LE PRÉSIDENT.

Je vous suivrai de près, ma chère épouse; car j'avoue que je suis si frappé, que je ne me possède plus.

ANGÉLIQUE.

Peu de chose vous étonne, à ce que je vois... Mais si je vous disais...

LA PRÉSIDENTE.

Ma belle demoiselle, passons sur ces matières sublimes, et dites-nous tout simplement...

ANGÉLIQUE.

Que voulez-vous que je vous dise? Me laisserai-je juger par des gens qui n'ont point de logique? qui ne peuvent faire la distinction des idées réelles et chimériques, des idées complètes et incomplètes, des vraies et des fausses idées, de la liaison des idées ?

LE PRÉSIDENT.

Ayez la bonté de considérer...

ANGÉLIQUE.

Oui, je le veux bien, considérons d'abord ce que c'est que l'esprit : cela pourra nous conduire à des raisonnements justes sur la mémoire, sur le jugement et sur la raison. Ensuite, nous nous convaincrons, par des applications judicieuses et par des exemples célèbres, que les uns ont beaucoup de mémoire, et n'ont point de jugement ;

que les autres ont du jugement, et n'ont point de mémoire; et qu'une troisième espèce, très commune de nos jours, brille infiniment par l'esprit, sans avoir une once de raison, ni de jugement. Je connais des auteurs très fameux, qui sont de cette espèce, et qui le prouvent, tous les jours, par leurs ouvrages, et encore mieux par leurs actions.

LE PRÉSIDENT.

Il ne s'agit pas...

ANGÉLIQUE.

Je vous récuse pour mes juges, à moins que vous n'entriez dans tous ces détails.

LE PRÉSIDENT.

Ils ne sont point nécessaires pour le fait dont il est question; et je prononce, sans aller aux voix, que vous avez infiniment d'esprit, et que vous êtes très savante.

LA PRÉSIDENTE.

Je prononce de même.

LA COMTESSE.

Et moi, je le soutiendrai contre toute la terre.

ANGÉLIQUE.

Vous m'accordez l'esprit, vous m'accordez la science? C'est me faire bien de l'honneur. Mais je serais bien plus flattée, si vous m'accordiez le jugement et la raison, heureuses et rares qualités!

LA PRÉSIDENTE.

Vous les avez aussi: nous n'en doutons pas.

ANGÉLIQUE.

Dites que je les avais, mais que je les ai perdues.

LA COMTESSE.

Cela ne nous paraît point.

ANGÉLIQUE.

Vous ne vous en apercevriez peut-être que trop tôt. Si vous me voyiez dans mes noires vapeurs...

(Elle se met à rêver.)

LA COMTESSE.

Oh! oh! la voilà tombée dans une profonde rêverie. Pourrait-on savoir, mademoiselle, à quoi vous pensez si sérieusement?

ANGÉLIQUE, feignant de sortir de sa rêverie.

Ne pourrais-je point, tandis que je suis seule, me fixer à l'un de ces deux différents systèmes de la physique moderne?

LA PRÉSIDENTE.

Tandis qu'elle est seule?

LA COMTESSE.

Il y a du dérangement dans cet esprit-là.

ANGÉLIQUE.

J'aime les tourbillons, mais j'ai peine à résister à l'attraction. Descartes me ravit, et Newton m'entraîne.

LA COMTESSE.

Mademoiselle, laissez ces matières abstraites, et songez que nous sommes avec vous.

ANGÉLIQUE, feignant de la surprise.

Ah! c'est vous, madame la Comtesse? vous venez à propos pour me déterminer, et je suivrai votre avis. Le système des tourbillons vous paraît-il préférable à celui de l'attraction?

LA COMTESSE.

Oh! je suis furieusement pour l'attraction. J'aime tout ce qui attire.

ANGÉLIQUE.

Je m'en étais doutée. Et madame la Présidente?

LA PRÉSIDENTE.

Pour moi, je me jette à corps perdu dans les tourbillons (Au Président.) Je ne sais ce que je dis, mais il faut lui répondre.

LA COMTESSE.

Vous faites bien. Je me trompe fort si cette aimable fille n'extravague pas de temps en temps.

LA PRÉSIDENTE.

Je crois qu'à force d'étudier, elle s'est brouillé la cervelle.

ANGÉLIQUE, après avoir rêvé.

Non, je ne reviens point de ma surprise et de mon indignation.

LE PRÉSIDENT, à la comtesse.

Voici quelque autre idée qui lui passe par la tête.

ANGÉLIQUE.

La bile me domine; j'entre en fureur.

LA PRÉSIDENTE.

Ah, bon Dieu! Prenons garde à nous.

ANGÉLIQUE.

Oui, je deviens furieuse, lorsque je pense qu'un original comme des Mazures ose se flatter d'effacer de mon cœur le digne objet de mon estime et de mon amour. Écoutez tous le serment que je fais. Je jure par le Styx, que s'il ne se désiste pas de sa prétention, il ne mourra jamais que de ma main !

LA COMTESSE.

Sa cervelle s'échauffe. Je crois qu'il est temps de nous retirer.

ANGÉLIQUE.

Me traiter d'idiote, d'imbécile, d'ignorante ! Ah, ah, ah, cela me fait rire !

(Elle rit à gorge déployée.)

LE PRÉSIDENT, à la présidente.

Voici une autre transition.

LA COMTESSE.

Je vois bien qu'elle a des accès de folie.

ANGÉLIQUE.

Il dit que je suis gauche. Prenez garde à ces révérences. (Elle fait des révérences de très bonne grâce.) Que je marche mal. Voyez de quel air j'entre dans une chambre; avec quelle grâce je m'y prends. (Elle chante et danse seule.) Allons, monsieur le président, un petit menuet avec moi.

LE PRÉSIDENT.

Excusez-moi, mademoiselle, je ne danse jamais.

ANGÉLIQUE.

Vous ne dansez jamais ! Oh ! parbleu, nous danserons ensemble !

LA PRÉSIDENTE, au président.

Dansez bien ou mal; il ne faut pas l'irriter.

ANGÉLIQUE chante,

et de temps en temps s'interrompt pour parler au président.

Allons, gai, monsieur le président ! Tenez-vous droit, monsieur le président. Tournez donc ! En cadence, monsieur le président, en cadence. Ah, que la Justice a mauvaise grâce !

SCÈNE XIII

LE PRÉSIDENT, LA PRÉSIDENTE, LA COMTESSE, ANGÉLIQUE, LA BARONNE, M. DES MAZURES.

LA BARONNE.

Que vois-je? monsieur le président qui danse avec ma fille !

LE PRÉSIDENT.

Au moins, c'est elle qui l'a voulu.

LA BARONNE.

Êtes-vous folle, ma fille, de faire danser un grave magistrat?

M. DES MAZURES.

Il ne nous manque plus ici qu'un médecin ; la fête serait complète.

LA BARONNE.

Angélique ! que veut dire ceci?

LA PRÉSIDENTE.

Ne la tourmentez pas, Madame.

LA BARONNE.

Comment, que je ne la tourmente pas?

LA COMTESSE.

Non vraiment. Ne voyez-vous pas qu'elle est dans ses vapeurs?

LA BARONNE.

Dans ses vapeurs ! Je ne lui connais point cette maladie-là.

LE PRÉSIDENT, à la baronne.

Il n'est plus possible de la cacher; cela est trop fort.

LA BARONNE.

Vous vous moquez de moi?

M. DES MAZURES.

Mademoiselle a des vapeurs! Voilà une nouvelle perfection dont je ne m'étais pas aperçu.

LA BARONNE.

Finissons ce badinage, je vous prie, et venons au fait. Avez-vous entretenu ma fille, et la trouvez-vous une idiote?

LE PRÉSIDENT.

Une idote ! Demandez à Madame la comtesse?

LA COMTESSE.

Interrogez Madame la présidente?

LA PRÉSIDENTE.

C'est à mon cher époux à parler le premier.

LA BARONNE.

Vos cérémonies me tuent. Faut-il tant de façons pour dire un oui ou un non ?

M. DES MAZURES.

Ne voyez-vous pas, Madame, qu'on n'ose vous faire rougir, en vous avouant la vérité?

LE PRÉSIDENT.

Si nous disons la vérité, Monsieur des Mazures, ce sera vous qui rougirez, assurément.

M. DES MAZURES.

Moi, je rougirai?

LE PRÉSIDENT.

Oui, vous devriez faire amende honorable à Mademoiselle Angélique, car je prononce qu'elle a tout l'esprit qu'on peut avoir.

LA PRÉSIDENTE.

C'est un prodige de science.

LA COMTESSE.

Sa science et son esprit sont ornés de toutes les grâces qu'on admire dans les personnes les plus charmantes. Paris et la cour ne peuvent rien offrir de plus parfait.

LA BARONNE.

Eh bien, monsieur des Mazures?

M. DES MAZURES.

Bon ! bon ! Ne voyez-vous pas qu'on se moque de vous ?

LE PRÉSIDENT.

Nous moquer de Madame? Nous avons trop de respect pour elle.

M. DES MAZURES.

Vous la flattez donc?

LA COMTESSE.

Nous disons la pure vérité ; et il est étonnant, Monsieur des Mazures, qu'avec tout l'esprit que vous avez, vous ayez pris le change à ce point-là. Mademoiselle est une fille accomplie.

M. DES MAZURES.

Oh! Vous me feriez devenir fou! Je sais bien ce

que j'ai vu! je sais bien ce que j'ai entendu! je ne rêvais point, et je ne rêve point encore.

LA BARONNE.

Voilà une opiniâtreté que je ne puis plus soutenir. Allez, Monsieur, vous ne méritez pas l'estime que j'avais pour vous, et je commence à me repentir...

M. DES MAZURES.

Oui, oui, fâchez-vous! fâchez-vous! Je ne suis point dupe, je vous en avertis! Vous avez beau vous entendre tous, tant que vous êtes, on ne m'en donne point à garder.

LA BARONNE.

Oh! c'est pousser ma patience à bout.

M. DES MAZURES.

J'en suis fâché... Mais la petite Babet...

LA BARONNE.

Quoi, la petite Babet?

M. DES MAZURES.

Ah! ah! ceci vous étonne? La petite Babet n'est pas une idiote, elle! Je vous la donne pour la plus fine peste qu'il y ait au monde.

LA BARONNE.

Qu'a de commun Babet avec Angélique?

M. DES MAZURES.

Vous feignez de ne me pas entendre? Mais il ne fallait pas parler devant Babet. Il n'y a plus d'enfants, je vous en avertis.

LA BARONNE.

Je veux mourir, si je sais ce qu'il me veut dire; mais, puisque vous ne voulez croire ni Monsieur le président, ni ces dames, ni moi, nous avons ici le moyen de vous confondre. Approchez, Angélique; il n'est plus question de garder le silence; voyons si vous êtes une bête?

ANGÉLIQUE.

Hélas! Je ne sais plus ce que je suis.

LA BARONNE.

Comment donc? Parlez, parlez; faut-il tant presser une fille de parler?

ANGÉLIQUE.

Que vous dirai-je? Tout ce que je puis vous dire, c'est que je suis au désespoir.

LA BARONNE.

Au désespoir! Et pourquoi?

ANGÉLIQUE.

Je suis dans une tristesse, dans une mélancolie qui m'arrache des larmes.

(Elle pleure.)

LA BARONNE.

Eh! mon Dieu! qu'a-t-elle donc?

LE PRÉSIDENT.

Elle rentre dans ses vapeurs.

LA BARONNE.

Vous vous moquez de moi, avec vos vapeurs!

ANGÉLIQUE.

Oui, quand je vois ce monsieur des Mazures, je le trouve si plaisant, si original, si comique, que je ne puis m'empêcher de rire. Ah, ah, ah.

(Elle rit démesurément.)

LA BARONNE.

Oh ciel! Est-ce que l'amour lui aurait tourné l'esprit?

ANGÉLIQUE, prenant monsieur des Mazures par la main.

Ne vous désespérez pas, mon cher Léandre.

M. DES MAZURES.

Moi, Léandre?

ANGÉLIQUE.

Ne vous désespérez pas, vous dis-je. Il lève les yeux au ciel! La rage est peinte sur son visage! Que va-t-il faire? Il tire son épée! Il veut se percer le cœur! Ah, cruel! Ah, barbare! Perce donc le mien, avant que de te priver du jour. Oui, je veux expirer...

(M. des Mazures fuit d'un autre côté, et elle court après lui.)

sous tes coups. Mais l'ingrat me fuit, il m'échappe pour exécuter son dessein tragique. Non! non! je ne t'en donnerai pas le loisir; je te suivrai partout; j'arrêterai ton bras, ou ton bras nous assassinera l'un et l'autre. Veux-tu que je vive après toi, pour me livrer à des Mazures? Non? Donne-moi cette épée...

(Elle arrache l'épée de M. des Mazures.)

dont tu veux te servir pour me priver de ce que j'aime, j'en veux faire un meilleur usage, et je vais percer le cœur de ton rival.

(Elle court après le président, qui fuit devant elle.)

LE PRÉSIDENT.

Arrêtez! Mademoiselle, vous me prenez pour un autre; je ne suis point le rival de Léandre! Je suis un grave magistrat, un président de l'élection!

(Angélique le laisse, et va se jeter dans le fauteuil, toute hors d'haleine.)

LA PRÉSIDENTE.

Ah! mon cher époux, êtes-vous mort?

LE PRÉSIDENT.

Je crois que non, ma chère épouse; mais je n'en vaux guère mieux.

M. DES MAZURES.

Parbleu, j'allais faire un beau mariage! Épouser une bête enragée! Je vous baise la main, madame la baronne.

LA BARONNE.

Hélas! mon cousin, attendez un moment, que nous voyions ce que ceci deviendra.

M. DES MAZURES.

Je suis votre valet. Si elle m'allait reconnaître!

LA BARONNE.

Eh bien, tâchez de lui ôter votre épée!

M. DES MAZURES.

Dieu m'en préserve! Je lui en fais présent, du meilleur de mon cœur.

LA BARONNE.

Ma fille, ma chère Angélique, rappelez vos sens, reconnaissez-moi?

ANGÉLIQUE jette l'épée,

que M. des Mazures prend au plus vite, et elle feint de revenir à elle-même.

Ah! mon cher père, mon cher père...

LA BARONNE.

Hélas! Elle me prend pour monsieur le baron!

ANGÉLIQUE,

se jetant aux genoux de sa mère.

En quel état me réduisez-vous? Ayez pitié de ma faiblesse. Je ne vous l'ai point cachée. Mes larmes et mes soupirs vous en avaient instruit, avant que ma bouche vous l'eût confirmée; mais vous m'avez abandonnée à l'autorité d'une mère inflexible, qui veut que sa volonté règle les mou-

vements de mon cœur, et qui m'arrache au plus aimable de tous les hommes, pour me sacrifier à l'objet de mon aversion... (Elle se lève.) Je ne puis vous toucher; vous voulez tous deux ma mort; il faut vous satisfaire. Allons! marche à moi! A la guerre, morbleu! à la guerre! Pa ta pa ta pon, brrbrr pon. Aux armes! aux armes! (Elle chante.) Aux armes! camarades...

LA BARONNE, l'arrêtant.

Ah! quel égarement! Ma chère fille, ouvre les yeux; reconnais ta mère! L'état où je te vois ranime toute la tendresse que j'ai eue pour toi. Malheureuse que je suis! C'est moi qui ai causé son extravagance!

M. DES MAZURES.

Dites-moi, Madame, ces accès-là lui prennent-ils souvent?

LE PRÉSIDENT.

Nous nous étions aperçus de sa maladie.

LA BARONNE.

Pour moi, je vous jure que voilà la première fois que je l'ai vue en cet état. Apparemment que c'est l'aversion dont elle s'est prise pour mon cousin, qui lui a tourné la cervelle.

SCÈNE XIV

LE PRÉSIDENT, LA PRÉSIDENTE, LA COMTESSE, ANGÉLIQUE, LA BARONNE, M. DES MAZURES, L'OLIVE.

L'OLIVE.

Ne pourrez-vous point me dire, par aventure, où je pourrai trouver l'original que je cherche?

M. DES MAZURES.

Et qui est cet original, mon ami?

L'OLIVE.

Pargué, c'est vous-même.

M. DES MAZURES.

Insolent! sans le respect que j'ai pour la compagnie, je t'apprendrais à parler; je t'en dois aussi bien qu'à ton camarade.

L'OLIVE.

Eh! morgué ne vous fâchez pas! je vous apporte

un petit billet doux qui vous divartira peut-être.

M. DES MAZURES.

Un billet doux? et de qui est-il?

L'OLIVE.

D'un biau Monsieur tout galonné que je ne connais point, et qui est entré par la petite porte du jardin. Il s'en est venu tout fin droit à moi: « — Bonjour, mon ami, ce m'a-t-il dit; connais-tu bien Monsieur des Mazures? — Eh! pargué oui, ce l'y ai-je fait, je ne le connais que trop. Est-il encore au châtiau, ce m'a-t-il dit? — Oui, ce l'y ai-je fait, dont Mademoiselle Angélique est bian fâchée. — Oh! j'en suis bian aise, moi, ce m'a-t-il fait, et je l'en délivrerai. Tian! porte-l'y ce billet de ma part, et v'la de quoi boire. » Par la ventre-bille, je n'ai été ni fou ni étourdi: j'ai pris bravement deux louis d'or qu'il a boutés dans ma main, et v'la son billet que je boute dans la vôtre.

LA BARONNE.

Je soupçonne d'où il vient. Lisez haut, je vous prie?

M. DES MAZURES lit en tremblant.

Avant que vous épousiez Angélique, je suis curieux de savoir si vous la méritez mieux que moi. Je vous attends dans le petit bois pour décider cette affaire. Venez m'y trouver au plus vite, sinon j'irai vous chercher, fussiez-vous au fond des enfers.

LÉANDRE.

LA COMTESSE.

Voilà une affaire sérieuse, et je me persuade que vous vous en tirerez galamment.

M. DES MAZURES.

Très galamment, je vous jure. Mon ami, va-t'en dire à celui qui t'a chargé de ce billet, que nous ne nous battrons point pour savoir à qui Angélique demeurera, et que je la lui cède de tout mon cœur. (L'Olive sort.) Moi, m'aller battre pour une folle! Je n'ai point de gorge à couper pour elle.

LA BARONNE.

Si bien donc, Monsieur, que vous rompez les engagements que nous avions ensemble?

M. DES MAZURES.

Très solennellement. Ce monsieur et ces dames

seront témoins que je vous rends votre parole. Rendez-moi la mienne.

LA BARONNE.

Volontiers, je vous jure, et je voudrais ne l'avoir jamais reçue.

ANGÉLIQUE, se levant brusquement, ce qui effraye M. des Mazures et le Président.

Parlez-vous sérieusement, Madame?

LA BARONNE.

Ah! elle me reconnaît! Oui, ma chère fille, du plus profond de mon cœur.

ANGÉLIQUE.

Me promettez-vous aussi, devant la compagnie, de ne plus vous opposer à mon mariage avec Léandre?

LA BARONNE.

Que le ciel me punisse, si j'y apporte le moindre obstacle!

ANGÉLIQUE.

J'embrasse vos genoux pour vous remercier de cette grâce, et pour vous demander mille pardons des alarmes que je vous ai causées. Grâce au ciel, je ne suis ni bête, ni folle...

LE PRÉSIDENT.

Oh! oh! voici bien un autre incident.

ANGÉLIQUE.

Mais j'ai affecté de le paraître pour dégoûter de moi monsieur des Mazures. Pardonnez à l'amour l'artifice qu'il m'a suggéré, et dont je me suis servie avec tant de succès.

M. DES MAZURES.

Ce n'est plus une bête qui parle...

LA PRÉSIDENTE.

Ni une folle non plus, sur ma parole!

M. DES MAZURES.

Je crois, Dieu me le pardonne, qu'elle a de l'esprit par accès!

LA BARONNE.

Quoi! ma fille, est-il bien possible que vous ayez pu vous contrefaire à ce point?

ANGÉLIQUE.

Je n'en rougis que par rapport à vous. Quelque légitime que soit mon objet, je suis coupable, puisque je vous ai trompée. Ce n'a pas été sans répu-

gnance, mais il fallait m'y résoudre, ou perdre Léandre. Ma passion pour lui, et mon aversion pour monsieur, l'ont emporté sur le respect que je vous dois. Blâmez-moi, punissez-moi, je souffrirai tout sans me plaindre : trop heureuse si ma soumission vous touche et vous engage à combler mes vœux.

LA BARONNE.

Et moi, trop heureuse de n'avoir eu qu'une fausse alarme sur votre sujet, je vous confirme la parole que je vous ai donnée, de ne me plus opposer à vos inclinations. Vous voyez à présent, Monsieur, si ma fille est une sotte ?

M. DES MAZURES.

J'enrage de l'avoir cru. C'est moi qui suis le sot, présentement.

LA BARONNE.

Où est ce Léandre dont il s'agit?

ANGÉLIQUE.

Je crois qu'il est allé se jeter aux genoux de mon père.

SCÈNE XV

LE PRÉSIDENT, LA PRÉSIDENTE, LA COMTESSE, ANGÉLIQUE, LA BARONNE, M. DES MAZURES, LE BARON ET LE COMTE ivres.

LE COMTE.

Je suis très content de ce garçon-là, et je veux qu'il soit ton gendre.

LE BARON.

Oui, corbleu ! il le sera, puisque je lui ai donné ma parole.

LE COMTE.

C'est le fils d'un de mes meilleurs amis, et je te le recommande.

LE BARON.

C'est une affaire faite. Monsieur des Mazures, votre serviteur. Je suis bien aise de vous voir. Quand vous en retournez-vous ?

M. DES MAZURES.

Tout au plus tôt, je vous jure.

LE COMTE.

Et vous ferez bien ; car nous venons de voir un jeune gentilhomme à qui votre présence a l'honneur de déplaire autant qu'à moi. Je vous conseille de lui céder la place de bonne grâce, sinon il vous prépare un impromptu qui ne vous plaira pas, je vous en avertis.

M. DES MAZURES.

Je vous promets que nous n'aurons point de différend.

LE BARON.

Ma fille, écoutez bien ce que je vais vous dire. Je vous défends d'épouser monsieur des Mazures, et point de réplique, s'il vous plaît.

ANGÉLIQUE.

Je ne répondrai que pour vous assurer que j'observerai votre défense.

LE BARON.

Bien répondu. Je vous ai choisi un autre mari, que je vous commande d'épouser dès ce soir.

ANGÉLIQUE.

Hélas ! Tout ce qu'il vous plaira, mon cher père.

LA BARONNE.

Oserait-on vous demander qui est cet autre mari, dont vous avez fait choix pour elle ?

LE BARON.

C'est un garçon fort noble, fort riche, bien bâti, de bonne mine, de beaucoup d'esprit...., qui s'appelle Nicolas.

LA BARONNE.

Nicolas ? Mon garçon jardinier ? Voilà un beau projet !

LE COMTE.

C'est pourtant lui-même. Oui, Madame, Nicolas, autrement dit, Léandre.

LA BARONNE.

Nicolas, autrement dit Léandre ? Ils sont encore si ivres, qu'ils ne savent ce qu'ils disent.

LE BARON.

Mon Dieu, nous nous entendons fort bien, madame la Baronne : Léandre et Nicolas, c'est comme qui dirait.... blanc bonnet, et bonnet blanc.

LA BARONNE.

Je ne comprends rien à tout ce galimatias.

LE COMTE.

Tenez, voici un jeune homme qui va vous l'expliquer.

SCÈNE DERNIÈRE

LE PRÉSIDENT, LA PRÉSIDENTE, LE COMTE, LA COMTESSE, ANGÉLIQUE, LE BARON, LA BARONNE, M. DES MAZURES, LÉANDRE, en habit de cavalier, L'OLIVE, en habit de valet de chambre, BABET.

LE BARON.

Approchez, mon gendre, approchez.

LA BARONNE.

Que vois-je? En effet, si je ne me trompe, c'est Nicolas en habit de cavalier.

L'OLIVE.

Et voilà maître Pierre en habit de valet de chambre, fort à votre service.

LA BARONNE, à part.

Je crève de honte et de dépit; mais je n'oserais le témoigner.

LÉANDRE.

Vous voyez, Madame, que l'amour cause ici bien des métamorphoses. Il a transformé Angélique en idiote; il a fait de moi un garçon jardinier, et il nous rend nos formes naturelles.

LA BARONNE.

Comme ils m'ont trompée!

LE BARON.

Je le leur pardonne, pour l'invention.

LA BARONNE.

Je ne m'étonne plus, monsieur Nicolas, si vous étiez si prévenu contre mon cousin!

LÉANDRE.

Daignez excuser mon déguisement, Madame, et confirmer la cession que me fait monsieur des Mazures?

LA BARONNE.

Je l'ai confirmée avec serment; ainsi je ne puis plus m'en dédire, quand même je le voudrais.

Soyez mon gendre, puisqu'il faut que j'en passe par là.

LE BARON.

Eh bien ! ma fille, vous voyez que je suis le maître ? Et je vous ordonne d'accepter Léandre pour votre mari, sous peine de ma malédiction.

ANGÉLIQUE.

Je vous proteste, mon père, que je suis trop scrupuleuse, pour m'exposer à ce malheur. J'obéirai, quand il vous plaira.

LE COMTE.

Allons ! mes enfants, de par monsieur le baron de Vieuxbois, il vous est enjoint de vous donner la main.

LA COMTESSE.

Ils ont employé tant d'adresse et d'esprit pour être heureux qu'en vérité ils méritent de l'être.

LA PRÉSIDENTE.

Je suis de votre avis.

LE PRÉSIDENT.

Et je leur fais mon très sincère compliment.

BABET.

Monsieur des Mazures, je vous prie de vous souvenir que vous m'avez promis de m'épouser dans deux ans.

M. DES MAZURES.

Ah ! petite masque, vous m'en avez aussi donné à garder.

BABET.

Trouvez-vous que j'aie assez d'esprit pour être votre femme?

M. DES MAZURES.

Morbleu ! vous n'en avez que trop.

Je sors de mon erreur extrême ;
Ce qui m'arrive ici me tient lieu de sermon ;
Et je soutiens, en changeant de système,
Que femme bel esprit est pire qu'un démon.

LE
DISSIPATEUR

COMÉDIE

ACTEURS.

JULIE, jeune veuve.
CIDALISE, jeune coquette, rivale de Julie.
ARSINOÉ, ARAMINTE, BÉLISE, } amies de Cléon.
FINETTE, femme de chambre de Julie.
CLÉON, amant de Julie, dissipateur.
LE BARON, père de Julie.
GÉRONTE, oncle de Cléon.
LE MARQUIS, fils du baron.
LE COMTE, ami et confident de Cléon.
FLORIMON, autre ami de Cléon.
CARTON, aussi ami de Cléon.
PASQUIN, valet de Cléon.
PLUSIEURS CONVIVES DE CLÉON.

La scène est dans la maison de Cléon.

ACTE PREMIER

—

SCÈNE PREMIÈRE

PASQUIN, FINETTE.

FINETTE.

Bonjour, monsieur Pasquin.

PASQUIN.

Très humble serviteur.

FINETTE.

Cléon est-il levé ?

PASQUIN.

Depuis longtemps, mon cœur.

Pour chasser de chez vous tous ces flatteurs avides
Que l'on ne voit jamais en sortir les mains vides ?
Morbleu ! Si ma maîtresse avait ce faible-là,
Je périrais plutôt que de souffrir cela ! [tres ;
Jamais ces faux amis ne deviendraient nos maî-
Et je les ferais tous sauter par les fenêtres !

PASQUIN.

Dans les commencements, je me suis tout permis
Pour bannir de céans ces dangereux amis.
Sortis par une porte, ils rentraient par une autre :
Mon maître, quelque temps, a fait le bon apôtre ;
Il suivait mes conseils, s'en faisait une loi ;
A la fin, les flatteurs l'ont emporté sur moi.
J'allais être chassé pour toute récompense,
Et vingt coups de bâton m'ont imposé silence.
Moi, qui me plais céans, et qui m'y trouve bien,
Je me suis radouci. J'ai fait comme ce chien
Qui portait à son cou le dîner de son maître,
Et trouvant d'autres chiens qui voulaient s'en re-
[paître,
Quand il crut ne pouvoir se sauver du hasard,
Leur livra le dîner pour en manger sa part.

FINETTE.

D'un fidèle valet est-ce donc là l'office ?

PASQUIN.

Eh ! morbleu ! Que chacun se rende ici justice.
Ta maîtresse, Julie, en use-t-elle mieux ?
Cléon, de jour en jour, en est plus amoureux :
Il prétend l'épouser ; et cette aimable veuve
De son pouvoir sur lui fait chaque jour l'épreuve :
Ne devrait-elle pas empêcher que Cléon
N'achève de ses biens la dissipation ?
Mais, bien loin de sauver son amant du pillage,
C'est elle qui l'y porte avec plus de courage !

FINETTE.

Il est vrai qu'elle est vive, et qu'elle fait sa main.
Malgré tous mes avis, elle va son chemin.

PASQUIN.

Eh ! tu suis son allure avec assez d'adresse,
Et te voilà vêtue ainsi qu'une princesse.
De même que Julie, ardente à nous piller...

FINETTE.

Oh ! pour moi, je n'ai fait encore que grapiller.
Si tu voulais m'aider, je ferais mieux mon compte.

PASQUIN.

Tout dépend, à présent, de ce monsieur le comte,
Qui gouverne Cléon, et s'en est emparé.
C'est lui qu'il faut gagner. C'est ce flatteur outré,
Qui, par une servile et basse complaisance,
A subjugué mon maître et règle sa dépense.
Son pouvoir est sans bornes ; on n'obtient rien sans [lui.

FINETTE.

L'avis n'est pas mauvais. Je veux, dès aujourd'hui,
En faire usage. Adieu, car voici ma maîtresse.

PASQUIN.

Je voulais te glisser quelques mots de tendresse ;
On m'en ôte le temps ; mais tu n'y perdras rien.

FINETTE.

J'y compte, et nous pourrons renouer l'entretien.

SCÈNE II

JULIE, FINETTE.

JULIE.

Eh bien ! qu'a dit Cléon du dessein de mon père ?

FINETTE.

Je n'ai pu lui parler ; une importante affaire
L'empêche de donner audience aujourd'hui.

JULIE.

Mon père me désole, et veut rompre avec lui,
Voyant qu'à nos avis il ne veut pas se rendre.

FINETTE.

Votre père a raison ; mais il devrait attendre.
Cléon n'a pas encore dissipé tout son bien.
Nous romprons avec lui quand il n'aura plus rien.
Encor deux ou trois mois, sa ruine est complète.
Voudriez-vous laisser la chose à demi faite ?

JULIE.

Hélas !

FINETTE.

Vous soupirez ?

JULIE.

Eh ! n'ai-je pas raison ?
Tu sais que Cléon m'aime, et que j'aime Cléon :
Mais, à le corriger en vain je me fatigue ;
Je ne puis mettre un frein à son humeur prodigue.

FINETTE.

Puis-je sans vous fâcher vous parler franche-[ment?
Cléon vous aime peu; vous l'aimez faiblement.
Si pour lui vous aviez une ardeur bien sincère,
S'il était animé du désir de vous plaire,
Pourriez-vous accepter ses prodigalités,
Et lui, vous ferait-il cent infidélités?
Loin de le corriger, vous briguez ses largesses.
Cléon fait chaque jour de nouvelles maîtresses.
Vous ruinez sa bourse; il promène ses vœux.
Et vous ne travaillez qu'à vous tromper tous deux.

JULIE.

Quelque jour tu verras si ma tendresse est feinte.
Je permets, il est vrai, sans faire aucune plainte,
Que de nouveaux objets il paraisse charmé;
Mais je sens que mon cœur n'en est point alarmé,
C'est par vanité pure, et non par inconstance,
Que Cléon me trahit souvent en apparence;
Et pourvu qu'une intrigue ait beaucoup éclaté,
Il n'y recherche point d'autre félicité.

FINETTE.

Mais de sa vanité sa bourse est la victime;
Et c'est par là surtout que votre amant s'abîme.

JULIE.

J'arrêterai le cours de ce déréglement.

FINETTE.

Vous?

JULIE. [ment.

Oui; mais ce n'est pas l'ouvrage d'un mo-
Je ne puis le guérir de son erreur extrême,
Qu'en le livrant encore quelque temps à lui-même.

FINETTE.

Du moins commencez donc par n'en rien recevoir!

JULIE.

Au contraire, je veux employer mon pouvoir
Pour m'attirer encore des dons plus magnifiques.

FINETTE.

Voilà d'un tendre amour des preuves héroïques!
C'est l'amour à la mode! Avouez-moi, tout net,
Que ruiner Cléon est votre unique objet?
D'un si noble dessein faites-moi confidente;
Car pour vous seconder j'ai la main excellente.

JULIE.

J'accepte ton secours. Oui, mon intention

Est d'avoir, si je puis, ce qui reste à Cléon.

FINETTE.

La chose étant ainsi, me voilà toute prête ;
Et je vais commencer par un coup de ma tête.....
Si nous pouvions gagner le comte du Guéret !
Heureusement, je crois qu'il vous aime en secret?

JULIE.

Oui, Finette : j'en suis à présent trop certaine.
Par de fortes raisons je lui cache ma haine ;
Mais, autant que je puis, je fuis son entretien ;
Et je veux avertir Cléon.....

FINETTE.

N'en faites rien.
Il trahit son ami; c'est un fripon; n'importe.
On peut tirer partir d'un homme de sa sorte.
Feignez de vous laisser un peu persuader,
Et dans tous nos projets il va nous seconder.
C'est sans vous engager, et sans lui rien promet-
Que je veux... [tre,

JULIE.

Je vois bien qu'il faut te le permettre;
Mais songe que Cléon a mon cœur et ma foi ;
Que je mourrais plutôt...

FINETTE.

Reposez-vous sur moi.
Dans votre appartement vous n'aurez qu'à m'at-
[tendre.
J'ai deux projets en tête, et veux les entreprendre.
Le comte vient. Je vais entamer le premier.
Sortez vite.

SCÈNE III

LE COMTE, FINETTE.

FINETTE, à part.

Avec nous il faut l'associer. [ble:
Oui, oui, fourber un fourbe est une œuvre loua-
J'en fais gloire. Il me voit.

LE COMTE, à part.

L'instant est favorable :
[Haut.]
Tâchons de la gagner. Finette vous rêvez?

FINETTE.

Ah! ah! C'est vous, Monsieur? Je songeais. .

LE COMTE.

Vous avez
Quelque affaire de cœur qui vous occupe?

FINETTE.

A l'âge
Où je suis parvenue, on ne serait pas sage,
Si l'on ne suivait pas les mouvements du cœur.
Le vôtre est-il tranquille? On vous trouve rêveur
Depuis un certain temps; et je gage ma tête
Que quelque aimable objet a fait votre conquête.

LE COMTE.

Ma foi! tu gagnerais; car je suis amoureux.

FINETTE.

Tout de bon?

LE COMTE.

Tout de bon.

FINETTE.

Par conséquent, heureux?
Qui vous résisterait?

LE COMTE.

Ton ingrate maîtresse.

FINETTE.

Il est vrai que Cléon a toute sa tendresse,
Et vous vous exposez à soupirer longtemps.

LE COMTE.

On peut faire changer les cœurs les plus constants;
Et celui d'une femme est toujours variable.

FINETTE.

J'en juge par le mien. Vous êtes fort aimable,
Encore jeune, et d'un rang qui se fait respecter:
A de moindres appas on se laisse tenter.
D'ailleurs, quand l'intérêt parle pour le mérite,
C'est rarement en vain qu'il presse et sollicite.

LE COMTE, l'embrassant.

Tu me charmes, Finette; et si j'ai ton secours,
J'espère te devoir le bonheur de mes jours.

FINETTE.

Est-ce de bonne foi que vous aimez Julie?
Là! parlez franchement.

LE COMTE.

Je l'aime à la folie,
Et j'entreprendrais tout pour mériter son cœur!

FINETTE.

Eh bien ! il faudra voir jusqu'où va cette ardeur.

LE COMTE.

Commençons par savoir si l'aimable Finette
Voudra parler pour moi?

FINETTE.

Tout ce qui m'inquiète,
C'est que si je vous sers, je vous donne moyen
De trahir votre ami.

LE COMTE.

Bon ! cela ne fait rien :
Cléon est un ami si fou, si ridicule,
Que l'on peut le berner sans le moindre scrupule.

FINETTE.

Je croyais, moi, jugez de ma simplicité,
Que l'on devait rougir de la duplicité :
Que trahir son ami, c'était faire un grand crime,
Et que rien n'assurait plus de gloire et d'estime,
Que de s'immoler même aux droits de l'amitié !

LE COMTE.

Morale surannée !

FINETTE.

Oui?

LE COMTE.

Cela fait pitié.
On suivait, autrefois, cette fade méthode.
Aujourd'hui, les amis ne sont plus à la mode :
Les hommes sont unis par le seul intérêt.
L'amitié n'est qu'un nom.

FINETTE.

Cette mode me plaît ;
Et de là, je conclus, en dépit des scrupules,
Que les honnêtes gens sont de francs ridicules.
Çà, venons donc au fait.

LE COMTE.

Le fait est que j'adore
Ta charmante maîtresse ; et je dis plus encore,
C'est que me voilà prêt à la servir en tout,
Si de m'en faire aimer tu peux venir à bout.

FINETTE.

Sans vous promettre rien, je ferai mon possible ;
Mais, comme à l'intérêt elle est peu sensible,
Le moyen de gagner son inclination,
C'est que vous nous aidiez à ruiner Cléon ;

Je veux dire, Monsieur, à placer dans nos coffres
Son argent, ses bijoux.....

LE COMTE.

Vous prévenez mes offres.
S'il ne tient qu'à cela, Julie est à moi.

FINETTE.

Bon !
Je vais donc attaquer la bourse de Cléon :
Secondez mon adresse ; et ma reconnaissance
Ne fera pas longtemps languir votre espérance.
Il vient ; souvenez-vous...

LE COMTE.

Je suis homme réel.

SCÈNE IV

CLÉON, LE COMTE, FINETTE, PASQUIN.

CLÉON, à Pasquin qui le suit.

Qu'on dise, de ma part, à mon maître d'hôtel
Que je ne trouve plus ma dépense assez forte ;
Que cela déshonore un homme de ma sorte ;
Que le ménage, ici, ne convient nullement.

LE COMTE.

Il est vrai.

CLÉON, à Pasquin.

Parlez-lui très sérieusement.
Je prétends que chez moi tout soit en abondance.

LE COMTE, à Pasquin.

A quoi sert le bon goût sans la magnificence ?
On lui fait mal sa cour en épargnant son bien.

CLÉON.

Oui, pour me faire honneur, je ne plains jamais rien ;
Et mon plus grand plaisir est d'exciter l'envie.

LE COMTE.

Rien n'est si bas, si vil, qu'un air d'économie :
Si cet homme s'en pique, il se fera chasser.

CLÉON.

C'est à moi de fournir, à lui de dépenser.

PASQUIN.

Il ne mérite point cette mercuriale ;
Car il prodigue tout, et sans cesse il régale.

LE COMTE.

Tant mieux !

PASQUIN.

Comptez, de plus, qu'il en prend bien sa part :
Il est gros comme un muid ; vos gens sont gras à
A tout venant beau jeu. Votre seule desserte [lard.
Nous met tous en état de tenir table ouverte.
Chacun a sa chacune ; et, dès le point du jour,
Nos amis et les leurs nous aident tour à tour ;
Et je puis vous jurer qu'à vous mettre en dépense,
Chacun ici, Monsieur, travaille en conscience.

CLÉON, prenant son tabac.

Cela me fait plaisir ; mais je vois, cependant,
Qu'on se relâche un peu.

PASQUIN.

C'est monsieur l'intendant
Qu'il en faut accuser. Il dit que les fonds baissent,
Et que vous maigrissez quand les autres s'engrais-
Il crie à tous moments, ses lamentations [sent.
Nous causent, jour et nuit, des indigestions ;
Car, pour bien digérer, il faut être tranquille,
Et ce vilain censeur nous échauffe la bile.

CLÉON, au Comte.

Défaites-moi, mon cher, de ce malheureux-là.

LE COMTE.

Fiez-vous-en à moi, je travaille à cela.
Mais il me faut du temps ; car je veux faire en sorte
Qu'il rende gorge avant que de passer la porte.
C'est un maître fripon qui fait le ménager
Pour couvrir ses larcins.

CLÉON.

Vous m'y faites songer :
Telle est de ses pareils la manœuvre ordinaire.
Je ne sais point compter ; je hais la moindre affaire ;
Pour vaquer au plaisir, je lui livre mon bien,
Dont il fait ce qu'il veut, et peut-être le sien,
Et, fier de ma paresse et de mon ignorance,
Pour mieux faire sa main, il rogne ma dépense !
Oh ! Parbleu ! nous verrons.

PASQUIN.

Mais il manque d'argent !

CLÉON.

Qu'il vende deux contrats qui lui restent.

PASQUIN.

L'agent
Dont il se sert toujours pour ce petit négoce,
Dit qu'ils perdent moitié.

CLÉON.

Qu'importe! Mon carrosse
Est-il prêt?

PASQUIN.

Oui, Monsieur. Mais plusieurs créanciers.
De fort mauvaise humeur, et de tous les métiers,
Vous attendent là-bas pour avoir audience.

CLÉON, en colère.

Moi, de les écouter j'aurais la patience?
Qu'on me chasse d'ici cette canaille-là!

PASQUIN.

Je vais les enivrer; je ne sais que cela
Pour les endormir.

CLÉON.

Soit, pourvu qu'on m'en délivre.

PASQUIN.

Cet auteur si fameux vous apporte son livre,
Et voudrait vous l'offrir.

CLÉON.

Il peut s'en retourner.
A ces sortes de gens je n'ai rien à donner:
Ils me cherchent partout, partout je les évite.

PASQUIN, à part.

Il prodigue aux fripons, et refuse au mérite.

CLÉON, à Pasquin.

Va-t'en. C'est toi, Finette?

FINETTE, d'un air triste.

Eh! vraiment oui, c'est moi.

CLÉON, en riant.

Qu'as-tu donc?

FINETTE, les yeux baissés.

Rien, Monsieur.

CLÉON.

Tu soupires, je crois?

FINETTE, poussant un gros soupir.

Il est vrai.

CLÉON.

Quel sujet t'inspire la tristesse?

FINETTE.

Je m'afflige, Monsieur, pour ma pauvre maîtresse:

Elle est au désespoir.

CLÉON.

Et par quelle raison?

FINETTE.

Je ne puis vous la dire.

CLÉON.

Oh! je la saurai.

FINETTE.

Non,
Cela m'est défendu.

CLÉON, d'un air fâché.

Quoi! pour moi du mystère?
Cela me pique, au moins.

FINETTE.

Je n'y saurais que faire;
Mais on me chasserait.....

CLÉON.

Tiens, prends ce diamant.

FINETTE, le mettant à son doigt.

Vous me perdez, Monsieur.

CLÉON.

Parle-moi promptement.

FINETTE.

Le moyen avec vous de garder le silence?
J'ai le cœur si sensible à la reconnaissance!....

CLÉON.

Ne me fais plus languir, et dis-moi...

FINETTE, en pleurant.

Depuis peu...
Ma maîtresse a perdu... vingt mille écus au jeu.

CLÉON.

Vingt mille écus!

FINETTE, en sanglotant.

Autant.

CLÉON.

La somme est un peu forte.

LE COMTE, à Finette.

Quoi! faut-il pour un rien s'affliger de la sorte?

FINETTE, pleurant.

Mais elle doit ce rien, et voudrait l'acquitter.
Tous ses fonds sont placés, il faut bien emprunter:
On la presse. D'ailleurs, elle craint que son père
Ne vienne à découvrir cette fâcheuse affaire.
J'ai fait ce que j'ai pu pour la résoudre enfin

A recourir à vous dans ce mortel chagrin :
« Peux-tu, m'a-t-elle dit, me parler de la sorte ?
« Ote-toi de mes yeux. » Vainement je l'exhorte
A vous faire avertir de son besoin urgent...

CLÉON.

Elle a, ma foi, raison ; car je n'ai point d'argent.

FINETTE.

Enfin, voyant un peu sa fougue ralentie,
[d'un ton ferme.]
« Madame, ai-je ajouté, je viens d'être avertie
« Que Cléon, hier au soir, toucha cent mille écus.
« Je l'ai su de bon lieu. Craignez-vous un refus,
« Quand Cléon est nanti d'une si grosse somme ?
« Non, Madame, il vous aime ; il est si galant homme,
« Que pouvant vous tirer d'un cruel embarras,
« Je gage mon honneur qu'il n'y manquera pas.
« Vous connaissez son cœur généreux, magnifique... »

CLÉON.

Qu'a-t-elle répliqué ?

FINETTE, d'un air mystérieux.

Rien. Je suis politique ;
Et je juge par là, qu'en cette occasion,
Vous pourriez vaincre enfin son obstination.

CLÉON.

Le crois-tu ?

FINETTE.

J'en réponds.

CLÉON.

Je connais ta maîtresse ;
Elle refusera...

FINETTE.

Non, pourvu qu'on la presse.

CLÉON, au Comte.

Qu'en dites-vous ?

LE COMTE, affectant un air indifférent.

Eh ! mais... Qu'il faut faire un effort.
Ces vingt mille écus-là vous feront peu de tort.

CLÉON, en souriant.

Cependant, vous savez...

LE COMTE.

Va lui dire, Finette,
Que je lui porterai de quoi payer sa dette.

FINETTE, d'un air gracieux, et faisant une profonde révérence à Cléon et au Comte.

Madame aura l'honneur de vous remercier.

LE COMTE, à part.

La friponne est adroite, et fait bien son métier!

SCÈNE V

CLÉON, LE COMTE.

CLÉON, en riant.

Ami, que dites-vous d'un semblable message?
Julie avec Finette est de concert, je gage.

LE COMTE, d'un air froid.

Non, je ne le crois pas. Mais je suis assuré
Qu'elle a perdu beaucoup, et doit vous savoir gré
D'un secours aussi prompt pour la tirer d'affaire,
Et lui sauver l'ennui d'importuner son père,
Dont elle recevrait cent reproches fâcheux;
Car il est dur, hautain, prompt, entêté, quinteux,
Brutal, emporté...

CLÉON, apercevant le Baron.

Chut!

LE COMTE, surpris.

C'est lui-même, je pense.

CLÉON, au comte.

Il gronde entre ses dents.

SCÈNE VI

CLÉON, LE COMTE, LE BARON.

LE BARON, bas, en les contemplant du fond du théâtre.

O la belle alliance,
[Haut.]
D'un flatteur et d'un fou! Serviteur, serviteur.

CLÉON, en souriant.

Qu'avez-vous? Vous voilà d'assez mauvaise hu-
Ce me semble? [meur,

LE BARON, brusquement.

Oui, morbleu!

CLÉON.

Pourquoi ce ton sévère ?

LE BARON.

J'étais intime ami de défunt votre père.

CLÉON.

Je sais cela. Passons.

LE BARON.

Je puis même ajouter
Qu'il connaissait mon rang, savait le respecter ;
Que loin de se piquer d'une haute naissance,
Il mettait entre nous beaucoup de différence ;
Et que, reconnaissant de mes égards pour lui,
Il n'en abusait pas, comme vous, aujourd'hui.

CLÉON.

Ah ! Vous voulez prêcher, et me faire comprendre
Que vous m'honorez trop en me prenant pour [gendre?

LE BARON.

Si je vous le disais... je ne mentirais point.
Mais il ne s'agit pas à présent de ce point :
Je viens me plaindre à vous de vos folles dépenses.
Quoi ! je serai témoin de tant d'extravagances,
Et je les souffrirai !

CLÉON, d'un ton méprisant.

Mais, monsieur le Baron,
Vous le prenez ici sur un fort plaisant ton...

LE BARON, en furie.

Mon ton n'est point plaisant.

CLÉON, au Comte, en riant.

C'est celui de mon père :
Je crois l'entendre encore.

LE BARON.

Il avait bien affaire
De suer, de veiller, d'entasser pour un fils
Qui prodigue des biens si durement acquis !

CLÉON, riant encore plus fort, et le Comte aussi.

Voilà comme il parlait. Ma foi, je vous admire ;
Si mon père vivait, il ne pourrait mieux dire ;
Mais le pauvre bonhomme était très ennuyeux.
Asseyez-vous, Baron, vous prêcherez bien mieux.

LE BARON, s'asseyant brusquement.

Ah ! parbleu, volontiers. Ouvrez bien vos oreilles.

CLÉON et le Comte s'asseyent aussi vis-à-vis du Baron.

Asseyons-nous aussi, nous entendrons merveilles.

[D'un ton ironique.] [Au Comte, en riant.]
Hé bien, vous dites donc?... Ne l'interrompons
LE BARON. [point.
Que vous êtes un fou; voilà mon premier point.
CLÉON.
[Au Comte.]
Continuez, bonhomme. Il radote, le sire.
LE BARON.
Et voici mon second : Votre folie attire
Chez vous mille flatteurs qui mangent votre bien,
Et vous planteront là quand vous n'aurez plus rien;
Ils vous vendent bien cher de basses flatteries,
Tandis qu'ils font de vous cent fades railleries.
LE COMTE, au Baron.
Et qui sont ces flatteurs?
LE BARON.
Qui? Vous, tout le premier.
LE COMTE.
Je pardonne à votre âge; autrement...
LE BARON.
Sans quartier,
Je dis la vérité; c'est ce qui vous étonne :
Mais je suis homme encore à ne craindre personne.
LE COMTE, en souriant.
Avec des cheveux blancs on peut bien risquer tout.
CLÉON, au Baron.
Votre discours est long. Quand serez-vous au bout?
LE BARON.
M'y voici.
CLÉON.
Je respire.
LE BARON.
En faveur de Julie,
Changerez-vous, ou non, votre genre de vie?
Songez qu'à votre perte il vous mène à grand pas.
CLÉON.
Non, monsieur le Baron, je ne changerai pas :
Je n'ai que trop souffert de l'indigne avarice
D'un père qui faisait son bonheur de ce vice :
Entassant, jour et nuit, un bien prodigieux,
Il me laissait languir dans un état honteux.
Je n'avais point d'argent, de valets, d'équipage;
J'étais contraint de fuir tous les gens de mon âge.
Il est mort. Grâce au ciel, tout son bien est à moi;

En faire un noble usage, est mon unique loi.
Il haïssait l'éclat, et la magnificence
Est mon plus grand plaisir. Il fuyait la dépense,
Je la cherche, et me fais estimer et chérir
Autant qu'il se faisait mépriser et haïr.

LE BARON.

Oh! la belle leçon pour la plupart des pères!
Ils se privent souvent des choses nécessaires,
Pour qui? Pour des ingrats, pour des extravagants,
Qui défont, en un an, l'ouvrage de trente ans.

CLÉON.

Mais vous qui prétendez faire ici le capable,
Le marquis votre fils est-il plus raisonnable?

LE BARON.

Il a fait comme vous, et n'est plus qu'un escroc;
Et vous le deviendrez, quand, par un juste choc,
La fortune en courroux vous jettera par terre.
Si j'ai fait à mon fils une inutile guerre,
Il en est bien puni. Le voilà ruiné,
Et par son père même il est abandonné.
L'exemple est fait pour vous, tâchez d'en faire usage.

CLÉON, prenant du tabac.

Eh bien! dans quarante ans, je deviendrai plus sage.

LE BARON, se levant brusquement.

Dans quarante ans? Bonjour. Voici mon dernier point:
Vous recherchez ma fille, et vous ne l'aurez point.

CLÉON, en riant.

Dépend-elle de vous? Songez-vous qu'elle est veuve,
Maîtresse de son sort?

LE BARON.

Ah! vous ferez l'épreuve
Que j'en suis maître encor. Je vous donne huit jours;
Et si, dans ce temps-là, prenant un autre cours,
Vous ne chassez d'ici tout ce train qui vous pille,
Je quitte la maison, et j'emmène ma fille;
Elle m'obéira, n'en doutez nullement.
Adieu. J'ai parlé net, songez-y mûrement.

SCÈNE VII

CLÉON, LE COMTE.

CLÉON.

Il m'embarrasse, au moins; car j'adore Julie,

Et je sacrifierais...

LE COMTE.

Vous feriez la folie
De bannir vos amis, de renoncer à tout, [bout
Pour une femme? Eh, fi! Nous viendrons bien à
D'adoucir le bonhomme, et j'en fais mon affaire.

CLÉON, l'embrassant.

Que vous m'obligerez!

LE COMTE.

Allez, laissez-moi faire;
Nous irons notre train, et nous épouserons.
Il veut faire le fier, mais nous le réduirons.
Je réponds de Julie, et je sais la manière
De l'obtenir.

CLÉON.

Comment?

LE COMTE.

Ah! j'aperçois son frère.

SCÈNE VIII

CLÉON, LE MARQUIS, LE COMTE.

LE MARQUIS accourt et embrasse Cléon.

Bonjour, mon cher Cléon.

CLÉON.

Bonjour, mon cher marquis;
Te voilà bien brillant?

LE MARQUIS.

Tu vois. A ton avis,
Penses-tu qu'à mon âge, avec cette figure,
Cette taille, ces traits, cet air, cette encolure,
On n'ait pas des secours toujours prêts au besoin?
Me montrer, m'étaler, est mon unique soin;
L'amour fait tout le reste: me nourrit, m'habille,
Me fournit de l'argent: c'est par lui que je brille
A la cour, à la ville, aux spectacles, au cours.
Riche sans aucun fonds, je passe d'heureux jours.
Va, mon cher, on a tout, quand on a du mérite!

CLÉON, en riant.

Le tien rend à merveille, et je t'en félicite.

LE MARQUIS.

Je suis sec, abîmé, ruiné; mais, parbleu!
J'ai deux bons appuis.

CLÉON.

Quels?

LE MARQUIS.

Les femmes et le jeu.
Depuis que je suis gueux, je vis dans l'abondance.
Si, comme toi, j'étais au sein de l'opulence,
Je me délivrerais d'un si sot embarras.
Ruine-toi donc vite, et tu m'imiteras.
Que me donneras-tu pour la bonne nouvelle
Que je t'apporte ici?

CLÉON.

Nous verrons. Quelle est-elle?

LE MARQUIS.

Tu vas être charmé.

CLÉON.

De quoi donc? Dis-le moi.

LE MARQUIS.

Premièrement... je viens m'enivrer avec toi;
De plus, j'amène ici nombreuse compagnie,
Mais moins nombreuse encor que finement choisie:
[au Comte.]
Votre cousine en est.

LE COMTE.

Cidalise?

LE MARQUIS.

Oui, parbleu!
C'est un friand morceau. Quel enjouement! Quel [feu!
J'en suis fou.

LE COMTE, à Cléon.

Je le crois. Je vous réponds d'avance
Que vous serez ravi de cette connaissance.

CLÉON.

Je la connais. Ce sont les plus piquants attraits.

LE MARQUIS.

Son esprit est encor plus brillant que ses traits.
Du reste, cher ami, chacun de nous se flatte
De faire ici grand'chère, et chère délicate.
Prends donc soin d'ordonner un somptueux repas;
Que le vin de Champagne, au moins, n'y manque [pas!
Du mousseux! J'aime à voir dans un verre qui brille
Un vin qui porte au nez un bouquet qui pétille.
Mais, qu'as-tu mon enfant? Tu parais inquiet?

CLÉON.

Oui, je le suis; ton père en est le seul sujet.

LE MARQUIS.

Bon! C'est un vieux rêveur. Est-ce que tu l'écoutes?

CLÉON.

Il me fait des sermons...

LE MARQUIS.

Fadaises! Tu redoutes
Un censeur envieux des plaisirs que tu prends?

CLÉON.

Mais il m'ôte ta sœur.

LE MARQUIS.

Et moi, je te la rends.
J'ai du crédit sur elle, et, malgré le bonhomme,
Elle m'aime toujours. Je veux que l'on m'assomme,
Si tu n'es son époux dans huit jours au plus tard.
Tiens-toi gai, buvons frais, et nargue du vieillard!
Compte sur ma parole: elle est très positive.
Mais, à propos, avant que notre monde arrive,
Ecoute un mot.

[Il le tire à l'écart.]

CLÉON.

Hé bien?

LE MARQUIS.

Prête-moi cent louis.

CLÉON, lui donnant sa bourse.

J'ai mille écus sur moi.

LE MARQUIS, la saisissant.

Bon, je m'en réjouis;
C'est autant d'avancé sur le présent de noce.

CLÉON.

Quelqu'un entre céans.

LE COMTE.

Oui, j'entends un carrosse.

LE MARQUIS.

Que je vais m'en donner!

CLÉON, en souriant.

Oh! je n'en doute pas.

LE MARQUIS, prenant Cléon sous le bras.

Allons, vive la joie, et faisons grand fracas!

ACTE II

SCÈNE PREMIÈRE

JULIE, FINETTE.

FINETTE.

Vous faussez compagnie ?

JULIE.

O ciel ! Quelle cohue !
Je n'y puis plus tenir.

FINETTE.

Vous voilà bien émue !

JULIE.

Qui ne le serait pas ? C'est un tas de joueurs,
De joueuses, de fous, de libertins. Mes pleurs
Auraient fait remarquer la douleur qui m'accable ;
Je me suis éclipsée.

FINETTE.

On n'est donc pas à table ?

JULIE.

Non, Finette ; on attend six convives nouveaux.

FINETTE.

Et qui sont, s'il vous plaît, tous ces originaux ?

JULIE.

Le premier, c'est mon frère.

FINETTE.

Oh ! le bon person-
Je crois qu'il fait beau bruit.

JULIE.

Il assomme.

FINETTE.

Je gage
Que la vieille Araminte est céans.

JULIE.

Oui, vraiment ;
Elle lorgne Carton, son insipide amant,
Qui se croit adorable, et qui lorgne sa bourse ;
Il joue, et perd toujours : la vieille est sa ressour-
Et, scandaleusement, se ruine pour lui.

FINETTE.

A soixante ans passés !

JULIE.

Pour augmenter l'ennui,
Mon frère a fait venir l'orgueilleuse Bélise,
La prude Arsinoé, la jeune Cidalise,
Coquette impertinente, et folle au pardessus,
Qui soutient que la mode est de ne rougir plus.
Elle agace Cléon. Lui, selon sa coutume,
Prend feu d'abord pour elle. On ferait un volume
Des portraits singuliers de tous ceux qu'aujour-
Cléon se fait honneur de régaler chez lui, [d'hui
Surtout de Florimon, dont je hais la présence,
Et qui ne sait briller que par son impudence.

FINETTE.

Ah ! Florimon, ce gros magistrat débauché,
Qui porte en un beau corps un esprit ébauché,
Du Cuisinier Français fait son unique livre,
Et de vin de Langon dès le matin s'enivre :
Parasite effronté, menteur comme un laquais,
Vivant toujours d'emprunt et ne payant jamais?
Grand homme ! et pour Cléon utile connaissance !

JULIE.

Il vient de lui prêter deux mille écus.

FINETTE.

Je pense
Que Cléon devient fou.

JULIE.

Depuis quelques instants
Il a distribué quinze ou vingt mille francs.
Sa vanité triomphe, et tient sa bourse ouverte
A tous venants.

FINETTE.

Cet homme est tout près de sa
JULIE. [perte.
Il y court tant qu'il peut.

FINETTE.

Ne le ménageons plus.
A propos, avez-vous touché vingt mille écus?

JULIE.

Oui. Le comte m'a remis cette somme.

FINETTE. [homme?
Ah ! tant mieux. Vous voyez que c'est un galant

JULIE.

Ou plutôt un indigne.

FINETTE.

Il le faut ignorer.
Donnez-lui tout au moins quelque lieu d'espérer.

JULIE.

Je l'ai moins maltraité ; c'est ce que j'ai pu faire.

FINETTE.

Il croit vous acquérir.

JULIE.

Il verra le contraire ;
Mais je ne puis penser sans un chagrin cuisant,
Que Cléon me croyant en un besoin pressant,
Loin de venir m'offrir une ressource prompte,
Pour s'y déterminer, ait consulté le comte.

FINETTE.

Belle délicatesse ! Encore si vous l'aimiez,
Ce serait à bon droit que vous vous plaindriez ;
Mais aimant son argent bien plus que sa personne,
Qu'importe que son cœur ou sa main vous le [donne?

JULIE

Que tu me connais mal !

FINETTE.

Je jurerais que non.

JULIE.

Malgré tes faux soupçons, j'aime toujours Cléon.
C'est l'amour le plus vif !...

FINETTE.

Oui, l'amour des pisto- [les.
On ne m'éblouit point par de belles paroles.

JULIE, vivement.

Oh ! Tu me fâcheras, si tu ne me crois point.

FINETTE.

Eh bien ! cela posé, traitons un autre point.
Je ne m'étonne plus, si céans l'argent roule...

JULIE.

Comment ?

FINETTE.

Pour mériter encor mieux votre amour,
Cléon vient, par ma foi, de jouer un beau tour !
Il a vendu sous main une terre à Dorante,
Terre qui vaut au moins dix mille écus de rente.
Ce marché s'est conclu sans qu'on en ait su rien ;
Mais Pasquin m'a tout dit. Vous souriez? Eh bien !

Qu'en dites-vous ?

JULIE.

Je dis... que l'affaire est très [bonne.

FINETTE.

Oui, pour les emprunteurs... Votre sang-froid [m'étonne.

JULIE.

Je sais le fait.

FINETTE.

Comment, et quand l'avez-vous su ?

JULIE.

J'ai conduit le marché ; c'est moi qui l'ai conclu.

FINETTE.

Quoi ! Vous ? Autoriser la plus haute sottise !...

JULIE.

Le reste va bien plus augmenter ta surprise.

FINETTE.

Quoi ?

JULIE.

Dorante n'a fait que me prêter son nom,
En achetant sous main la terre de Cléon.
Cette terre est à moi, car je l'ai bien payée;
Mais Cléon n'en sait rien.

FINETTE.

Je suis extasiée !
Qui vous avait fourni tant de deniers comptants ?

JULIE, en riant.

C'est le vendeur.

FINETTE.

Cléon ?

JULIE.

Oui, par ses dons fréquents.

FINETTE.

Le trait est tout nouveau.

JULIE.

Ne m'en fais point la guerre.

FINETTE.

Des deniers du vendeur vous achetez sa terre ?

JULIE.

Pouvais-je mieux, Finette, employer ses effets ?
Je te dirai bien plus : mais garde mes secrets ;
J'ai déjà retiré mon argent en partie :
J'en veux tirer encore ; et je ne suis sortie
Que pour donner l'alarme à mon prodigue amant.
Il viendra me chercher ; je vais feindre un moment

Que je romps avec lui; tu verras sa faiblesse.
Il va m'offrir... Il vient. Seconde mon adresse;
Et de l'argent compté pour l'acquisition,
Nous sauverons encore une autre portion.

SCÈNE II

CLÉON, JULIE, FINETTE.

CLÉON.

Madame, vous avez bien peu de complaisance!
Quoi! me laisser ainsi? Vous devriez, je pense,
M'aider à recevoir...

JULIE.

Moi, Cléon? Vous aider
A vous perdre? Chez vous on vient vous obséder;
On vous pille à mes yeux, et je serais tranquille?
Non! non! j'ai fait sur vous un effort inutile;
Il faut rompre.

CLÉON.

Il faut rompre?

FINETTE.

Oui, Monsieur, à l'ins-
Madame parle juste, et j'en ferais autant, [tant.

CLÉON, à Julie.

Est-ce donc là le prix d'un amour si parfait?

FINETTE, à Julie.

Chansons que tout cela. Vite, faisons retraite.

CLÉON.

Finette est contre moi?

FINETTE.

Si je suis contre vous!
Comme un tigre.

CLÉON.

Et pourquoi?

FINETTE.

[époux
Prendra-t-elle un
Qui prodigue ses biens, qui les met au pillage?
Ce serait de quoi faire un joli ménage!

CLÉON, à Julie.

Souffrez...

FINETTE, emmenant Julie.

Point de quartier.

CLÉON, arrêtant Julie.

Je vous promets qu'un jour...

FINETTE, poussant Julie.

Promettez, promettez; mais adieu, sans retour.

CLÉON, à Julie.

Voulez-vous que je meure?

FINETTE, entraînant Julie.

A vous permis.

CLÉON, la retenant.

Madame...

FINETTE, à Julie qui s'arrête.

Fuyez. Il vous séduit.

CLÉON.

Un moment.

FINETTE, voyant qu'elle regarde Cléon.

Quelle femme!

JULIE, à Cléon.

Voulez-vous mériter et mon cœur et ma foi?

CLÉON.

Si je le veux!

JULIE.

Eh bien! vivez seul avec moi;
Allons à votre terre. Un séjour si tranquille
Vous dédommagera des plaisirs de la ville.
Si le don de ma main, si mon fidèle amour...

FINETTE.

Votre terre est, dit-on, un si charmant séjour!
C'est un château superbe, un parc d'une étendue
Surprenante, des eaux, et la plus belle vue!
Bref, c'est une merveille, outre les revenus
Qui vont, bon an, mal an, à dix bons mille écus.
Oui, oui, si vous voulez que nous allions y vivre,
Nous vous épouserons, et nous allons vous suivre.

JULIE.

Mais partons dès demain.

FINETTE.

Soit.

JULIE.

Vous ne dites mot?

CLÉON, à part.

Dorante m'a trahi; je suis pris comme un sot.

JULIE, d'un air piqué.

Vous avez bonne grâce à garder le silence,
Au lieu de me marquer votre reconnaissance.

FINETTE, à Julie.

Il me vient un soupçon ; le dirai-je tout haut?

JULIE.

Parle.

FINETTE.

Sur mon honneur, la terre a fait le saut ;
Et cette maison-ci sera bientôt vendue ;
Ainsi, mariez-vous, pour coucher dans la rue !

JULIE, à Cléon.

Insensé !

CLÉON.

Je vois bien que Dorante me perd,
Et le traître qu'il est vous a tout découvert?

JULIE.

Oui, cruel, je sais tout ; et je vais à mon père
Découvrir au plus tôt cet odieux mystère.

CLÉON, l'arrêtant.

Ah ! s'il en est instruit, il vous emmènera,
Et mon oncle, à coup sûr, me déshéritera.

FINETTE, à Cléon.

Mais comment voulez-vous qu'une femme se taise?
Quand je garde un secret, j'ai les pieds sur la braise !

JULIE, à Cléon.

Puis-je me dispenser de lui faire savoir?...

CLÉON.

Si vous me décelez, craignez mon désespoir !

FINETTE, à Cléon.

Que ferez-vous?

CLÉON, mettant la main sur la garde de son épée.

Je veux me percer à sa vue.

FINETTE.

Vous? Vous n'en ferez rien.

CLÉON.

Que la foudre me tue,
Si mon bras à l'instant ne termine mon sort.
Je remplirai vos vœux, si vous voulez ma mort.

FINETTE, se mettant entre eux.

Doucement. Nous pouvons ajuster cette affaire.
Je ne vois qu'un moyen qui nous force à nous taire.
Combien pour cette terre avez-vous eu d'argent?

CLÉON.

Deux cent mille écus.

FINETTE, à Cléon.

Bon. Est-ce en argent comptant?

JULIE.

Oui, j'en suis sûre.

FINETTE, à Cléon.

Oh çà, combien lui donnez-vous,
Pour enchaîner sa langue, et calmer son courroux?

CLÉON.

Tout ce qu'elle voudra.

FINETTE.

Cent mille francs. La faute
Mériterait, sans doute, une amende plus haute :
C'est marché donné ; mais nous avons le cœur bon.

CLÉON.

Je reviens à l'instant.

FINETTE, l'arrêtant.

Une fille, dit-on,
Se tait mal aisément. J'ai le malheur de l'être,
Et je crains...

CLÉON, en riant.

Je t'entends.

SCÈNE III

JULIE, FINETTE.

[Elles rient dès que Cléon est sorti.]

FINETTE.

De pareils coups de maître
N'appartiennent qu'à vous.

JULIE.

Tu vois bien que Cléon
Ne me soupçonne point de l'acquisition ?

FINETTE.

Et vous voyez aussi qu'avec assez d'adresse,
Je sais, quand il le faut, seconder ma maîtresse.

JULIE.

Il est vrai ; mais Cléon va te récompenser.....

FINETTE.

De l'avoir attrapé. Qu'il sait bien dépenser
Son argent !

JULIE.

Tu le vois.

FINETTE.

Il faut peu de science
Pour en tirer de lui. Ma foi, c'est conscience.

Ne vous sentez-vous point quelque secret remord?

JULIE.

Pas le moindre.

FINETTE.

Tant mieux! Nous voilà donc d'accord
Pour le bien pressurer.

JULIE.

C'est à quoi je m'occupe.

FINETTE.

Ma foi, vive un amant, quand il est aussi dupe!

JULIE.

S'il ne l'est que de moi, je plains peu son malheur,

SCÈNE IV

CLÉON, JULIE, FINETTE.

CLÉON, présentant des papiers à Julie.

Voici cent mille francs en billets au porteur.

FINETTE, à Cléon.

Ils sont bons?

JULIE.

Oui, très bons, et j'en suis satisfaite.

CLÉON, donnant une bourse à Finette.

Et voici de quoi rendre une fille muette.

FINETTE.

La dose est-elle forte?

CLÉON.

Oui. Cent louis.

FINETTE.

Enfin,
J'ai trouvé pour mon mal un savant médecin.
[En serrant la bourse.]
Prenons donc son remède. Ah! je me sens guérie.
Et vous, Madame?

JULIE.

Eh! mais...

CLÉON, à Julie.

Oh ça, sans raillerie,
Sommes-nous bons amis?

JULIE.

Il le faut bien, Cléon.

CLÉON.

Vous ne direz donc rien à monsieur le baron?

JULIE.

Soyez tranquille.

CLÉON, à Finette.

Et toi?

FINETTE.

Moi? je n'ai plus de langue.
Permettez-moi, pourtant, une courte harangue :
A vous guérir vous-même employez tout votre art.

CLÉON.

J'y ferai mes efforts.

JULIE.

Mais ce sera trop tard
Si vous ne vous hâtez.

CLÉON.

Oh! j'ai double ressource.

FINETTE.

Tout le monde s'empresse à vous couper la bourse.

CLÉON.

Eh! peut-on l'épuiser? Je suis seul héritier
De mon oncle...

JULIE.

Il est vrai.

CLÉON.

C'est un vieux usurier
Qui ménage pour moi des richesses immenses,
Et sa mort va bientôt relever mes finances.
Au surplus, feu mon père a mis sur un vaisseau
Plus de cent mille écus...

FINETTE.

C'est de l'argent sur l'eau :
La mer est bien perfide!

CLÉON.

Oui; mais à pleine voile,
Mon trésor vient, guidé par mon heureuse étoile.

JULIE.

Elle peut se lasser.

CLÉON.

Plus de moralité :
J'achète noblement un peu de liberté ;
Pour m'en laisser jouir, que votre complaisance
Du moins soit de mes dons la douce récompense.

JULIE.

Si vous voulez vous perdre, il faut bien le souffrir.

CLÉON, lui prenant la main.

M'aimez-vous?

JULIE, tendrement.

C'est un mal dont je ne puis guérir.

CLÉON.

Un mal? Vous me charmez et me faites outrage.

JULIE, attendrie.

Adieu. Je ne veux pas vous fâcher davantage.

CLÉON.

Quoi! vous ne rentrez pas?

JULIE.

Dans un petit instant.

FINETTE, à Cléon.

Doublez toujours la dose, et vous serez content,

SCÈNE V

CLÉON, seul.

Au fond, je ne sais plus que penser de Julie.
En combien de façons son esprit se replie!
Tantôt douce, attrayante, elle charme mon cœur,
Et tantôt ses froideurs m'accablent de douleur!

SCÈNE VI

CLÉON, LE COMTE.

LE COMTE.

Qu'avez-vous?

CLÉON.

Je rêvais.

LE COMTE.

A quoi donc?

CLÉON.

A Julie.

LE COMTE, en riant.

Et cela vous excite à la mélancolie?

CLÉON.

Je l'avoue.

LE COMTE.

Et pourquoi?

CLÉON.

Je soupçonne, entre nous,

Qu'elle veut me tromper.

LE COMTE.

Sur quoi le croyez-vous?

CLÉON.

Je l'accable de biens, et rien ne la contente.

LE COMTE, après avoir un peu rêvé.

Écoutez donc, la chose est assez apparente:
On veut vous ruiner, et puis vous planter là.
L'insulte du baron me fait croire cela. [mure';
Que voulez-vous, souvent je vous plains, je mur-
Mais je n'ose parler.

CLÉON.

Parlez, je vous conjure :
Je vous croirai peut-être, et je romprai tout net.

LE COMTE.

Pouvez-vous différer un si sage projet!

CLÉON. [blesse.

Oui, je me crains moi-même, et connais ma fai-
Je romps toujours mes fers, et j'y rentre sans cesse.

LE COMTE.

Si vous voulez me croire, il est un moyen sûr
Pour les rompre à jamais....

CLÉON.

Ah! qu'il me sera dur
De perdre tout le fruit de tant de dons immenses!
Mais je veux me punir de mes extravagances,
De ma crédulité, de mon aveuglement,
En quittant un objet aimé trop tendrement.
Appuyez mon dépit, et prêtez-moi votre aide.

LE COMTE.

Cidalise pour vous est le plus sûr remède :
Aimez-la.

CLÉON.

Je m'y sens vivement disposé.
J'ai voulu lui parler, et ne l'ai pas osé.

LE COMTE.

Parlez-lui. Cidalise est d'une humeur charmante,
Très désintéressée et ma proche parente.
Elle ne dépend plus que de son vieux tuteur
Dont je puis disposer.

CLÉON.

Que n'ai-je sur mon cœur
Un empire absolu!

LE COMTE.

Plus il vous tyrannise,
Moins il faut lui céder. Ah! voici Cidalise.
Voyez si son abord est sombre et sérieux.

CLÉON.

Tout me paraît en elle aimable et gracieux.

SCÈNE VII

CIDALISE, CLÉON, LE COMTE.

CIDALISE.

Messieurs, la compagnie est complète et nombreuse;
Mais, franchement, sans vous, je la trouve en-
[nuyeuse;
Et je viens vous chercher. Quel est donc le sujet
Qui vous tient à l'écart ?

LE COMTE.

Nous formons un projet.

CIDALISE.

Quel projet?

LE COMTE.

Nous voulons vous marier.

CIDALISE.

Chimère!

LE COMTE.

Pourquoi donc?

CIDALISE.

[Regardant tendrement Cléon.]
Oh! pourquoi? C'est que je désespère
D'être unie à celui que je voudrais avoir.

LE COMTE, bas à Cléon.

L'entendez-vous?

CLÉON.

[A Cidalise.]
Fort bien. Vos yeux ont tout pouvoir.

CIDALISE.

Point du tout. Jugez-en; le seul homme que j'aime
Aime une autre que moi. Mon malheur est extrême,
Comme vous le voyez : et je puis vous jurer
Que je le pleurerais, si je savais pleurer.
Mais ne le pouvant pas, je ris de ma sottise.
Que je suis ridicule!

[Elle rit.]

CLÉON.

Ah! Cessez, Cidalise,
De faire tant d'outrage à vos divins appas.
Vous, vous aimez quelqu'un qui ne vous aime pas?

CIDALISE, riant encore plus fort.

Oui.

CLÉON.

Quel est donc l'objet de ce joyeux martyre?

CIDALISE, prenant un air sérieux.

Vous êtes l'homme à qui je voudrais moins le dire.

CLÉON.

Vous le pourriez. Je suis un confident discret.

CIDALISE, d'un air tendre.

A quoi vous servirait de savoir mon secret?

CLÉON, vivement.

A vous désabuser; à vous faire connaître
Que l'on vous aime plus que vous n'aimez peut-être.

CIDALISE, en minaudant.

On pourrait me le dire, et je n'en croirais rien.

CLÉON.

Pourquoi?

CIDALISE.

Celui que j'aime est pris dans un lien
Dont il ne peut sortir, je n'en suis que trop sûre.
C'est dommage pourtant; car, au fond, la nature,
En nous formant tous deux, forma la même humeur:
Il aime le fracas; je l'aime à la fureur.
Il est gai, complaisant, libéral, magnifique;
Je vous en offre autant. Égal, doux, pacifique;
Ce sont mes qualités. Bien loin que l'avenir
Occupe son esprit, il fait tout son plaisir
De jouir du présent sans en craindre la suite;
Morale qui me charme, et règle ma conduite.
Beau joueur, bon convive, aimant à dépenser,
Et prêtant son argent sans jamais balancer;
Faiblesse d'un bon cœur, d'une âme généreuse
Qui cadre avec la mienne, et me rendrait heureuse.
Enfin, cet homme-là me ressemble si bien,
Qu'en faisant son portrait, je crois faire le mien.

LE COMTE.

Oui, voilà de quoi faire un parfait assemblage.

CIDALISE, en riant.

L'entreprendriez-vous?

LE COMTE.

C'est à quoi je m'engage.

CIDALISE.

Chimère, encore un coup !

LE COMTE, montrant Cléon.

Voici ma caution.

CIDALISE.

Monsieur vous répondra que l'homme en question
Est si bien engagé, qu'il n'ose s'en dédire.

CLÉON.

Vous vous trompez. Sur lui vous prenez tant d'empire,
Que pour peu que vos yeux daignent l'encourager,
Sous vos aimables lois il viendra se ranger.

CIDALISE, tendrement.

Il se trompe, et jamais il n'aura ce courage.

CLÉON, lui baisant la main.

Il l'aura, j'en réponds.

CIDALISE.

Eh bien ! qu'il se dégage,
Et me rapporte un cœur qu'il avait mal placé ;
Et nous pourrons finir le projet commencé.

CLÉON.

Vous lui promettez donc ?...

CIDALISE.

Oh ! j'ai dit, ce me semble,
Tout ce qu'il fallait dire. Ajustez-vous ensemble ;
Vous pourrez bien, sans moi, poursuivre l'entretien.
Vous avez de l'esprit, et vous m'entendez bien.
Sans adieu.

SCÈNE VIII

CLÉON, LE COMTE.

LE COMTE.

Quel rapport, et quelle sympathie !

CLÉON.

Cidalise doit être une femme accomplie.

LE COMTE.

N'est-il pas vrai ?

CLÉON.

Sans doute. Il faut que vous m'aidiez....

LE COMTE.

Qu'exigez-vous de moi ?

CLÉON.

Que vous me dégagiez.
Allez trouver Julie, et lui faites comprendre
Que d'un nouvel amour je n'ai pu me défendre;
Que comme nos humeurs..,

LE COMTE.

Ne me prescrivez rien;
Je sais ce qu'il faut dire, et je le dirai bien.
En cette occasion, usons de politique :
Envoyez à Julie un présent magnifique,
Pour lui faire agréer que vous rompiez tous deux,
Et qu'il vous soit permis de former d'autres nœuds.
Vous savez à quel point elle est intéressée...

CLÉON.

C'est bien dit.

LE COMTE.

Le hasard féconde ma pensée.
[Il tire un écrin.]
Voici les diamants que vous lui destiniez.
Le fameux usurier de qui vous empruntiez
Les avait pris en gage, et vient de me les rendre.
Je les porte à Julie, et les lui ferai prendre
Comme un prix éclatant de votre liberté.

CLÉON.

Ce projet me paraît assez bien concerté.
Je m'abandonne à vous.

LE COMTE.

Je vais trouver Julie.
Rentrez; je rejoindrai bientôt la compagnie,
Et je vous rendrai compte à l'oreille, en deux mots,
De ce que j'aurai fait.

CLÉON, l'embrassant.

Je vous dois mon repos.

SCÈNE IX

LE COMTE, JULIE, FINETTE.

JULIE, à Finette.

Oui, je reviens chez lui, quoiqu'avec répugnance;
Mais il faut lui montrer un peu de complaisance.

FINETTE.

Il vous la paiera bien.

JULIE, en riant.

C'est mon intention.

[Elle aperçoit le Comte, et double le pas.]

LE COMTE, l'arrêtant.

Madame, où courez-vous?

JULIE.

On m'a dit que Cléon
M'attendait.

LE COMTE.

Non, Madame, et même il vous conjure
De ne plus le revoir.

JULIE.

Moi?

LE COMTE.

Vous, je vous assure.

JULIE, voulant avancer.

Vous vous moquez, je crois?

LE COMTE, la suivant.

C'est lui qui m'a chargé
Du compliment.

FINETTE, au Comte.

Comment? on nous donne congé?

LE COMTE.

Congé très absolu, s'il faut que je le dise.

JULIE.

D'où lui vient ce caprice?

LE COMTE.

Il aime Cidalise.

JULIE, en riant, et voulant avancer.

Oh! n'est-ce que cela?

LE COMTE.

Le fait est sérieux,
Et c'est un parti pris. Faut-il le prouver mieux?
Je vous apporte ici ce présent magnifique

[Il lui montre l'écrin.]

Pour vous en consoler.

FINETTE, voulant le prendre.

Donnez.

LE COMTE.

Mais je m'explique,
C'est à condition que vous lui permettrez
De suivre son penchant.

JULIE, d'un air noble et fier.

Monsieur, vous lui direz

Que mon intention n'est point de le contraindre
Sur nos engagements, qu'il souhaite d'enfreindre,
Que je l'en rends le maître, et que je fais des vœux
Pour qu'une autre que moi puisse le rendre heu-
[reux,
Quoique j'ose en douter; et qu'au surplus j'ac-
Le présent qu'il me fait. [cepte

FINETTE, prenant l'écrin.

Bon cela. Le précepte
Qu'on m'a le plus prêché, que j'ai le mieux suivi,
C'est qu'il faut toujours prendre.

LE COMTE.

Il sera très ravi
D'un procédé si doux. Oserai-je vous dire
Que l'unique bonheur pour lequel je soupire,
C'est que son inconstance et son aveuglement
Vous fassent écouter un plus fidèle amant?
Je sais bien que, toujours circonspecte et sévère,
Votre vertu vous tient soumise à votre père;
Consentez-y, Madame, et je vais lui parler.

JULIE, d'un air froid.

Vous le pouvez, Monsieur.

LE COMTE.

Mais, sans dissimuler,
Si je puis obtenir que le Baron prononce
En ma faveur.....

JULIE.

Pour lors, je vous ferai réponse.

LE COMTE.

Cela suffit, Madame, et je n'oublirai rien,
Comptant sur votre aveu, pour obtenir le sien.

SCÈNE X

JULIE, FINETTE.

JULIE, en souriant.

Ah! s'il peut l'obtenir, je consens qu'il m'épouse,
Le perfide!

FINETTE.

Après tout, n'êtes-vous point jalouse
De Cidalise?

JULIE, en riant.

Moi? Non, Finette, à coup sûr.

FINETTE.

Un congé cependant est un morceau bien dur.
Au fond, j'en suis piquée, et j'en rougis de honte.

JULIE.

Moi, j'en ris de bon cœur. C'est un des tours du [Comte.

FINETTE.

Mais enfin, si Cléon...

JULIE.

Dès que je le voudrai,
En esclave à mes pieds je le rappellerai.
Tel est de la vertu l'ascendant légitime.
L'amour est tout-puissant, s'il règne avec l'estime.

FINETTE, ouvrant l'écrin.

En tout cas, nous avons de quoi nous soutenir.

JULIE.

Allons chercher mon père. Il faut le prévenir
Sur les offres du Comte, et dicter sa réponse,
Qui doit être pesée avant qu'il la prononce.
Oui, oui, trompons celui qui trahit son ami ;
Il faut, avec un fourbe, être fourbe et demi.

ACTE III

SCÈNE PREMIÈRE

PASQUIN, seul.

Quel éclat! quel fracas! quelle diable de vie!
Quoi! quarante couverts et la table remplie!
Vins de tous les pays, tant de mets délicats,
Qu'une ville, je crois, ne les mangerait pas.
Trente musiciens, symphonistes avides,
Qui sont entrés céans la bourse et le corps vides,
Qui, convoitant les plats, font jurer leur archet,
Et s'en vont tour à tour s'enivrer au buffet. [mes;
Des galants pleins de vin, qui déclarent leurs flam-
Par dessus tout cela, le caquet de vingt femmes,

Et Cléon, transporté, qui ne s'occupe à rien,
Qu'à provoquer les gens à dévorer son bien.

SCÈNE II

FINETTE, PASQUIN.

FINETTE.

Ah! te voilà, Pasquin? Que fais-tu?

PASQUIN.

Je médite
Sur les faits de mon maître. O cervelle maudite!

FINETTE.

Comment, cela t'afflige?

PASQUIN.

Eh! puis-je, sans douleur,
Voir périr tous les biens de ce Dissipateur?
Les trésors de Crésus ne pourraient lui suffire.

FINETTE.

Crois-moi, profitons-en, et n'en faisons que rire;
L'exemple de ce chien, que tu citais tantôt,
M'a frappée; et je vois que c'est un grand défaut
Que de s'embarrasser des sottises des autres;
Vos affaires vont mal, et nous faisons les nôtres;
C'est ce qui me console.

PASQUIN.

Oh! le bon petit cœur!

FINETTE.

Les scrupules avaient suspendu mon ardeur;
Mais je m'en suis guérie.

PASQUIN.

Ainsi fait ta maîtresse.
Qu'elle a bon appétit!

FINETTE.

Elle dévore. Adresse,
Complaisance, rigueurs, ruptures et retours,
Elle met tout en œuvre, et profite toujours.
Mais le meilleur de tout, c'est que Monsieur le [Comte
S'intéresse pour nous très vivement.

PASQUIN.

Je compte
Que vous n'y perdrez pas.

FINETTE.

Tu sais bien que Gripon,

De vous revoir!

PASQUIN.

Monsieur, il suffit qu'on vous voie
Pour sentir des transports...

GÉRONTE.

Bonjour. Et mon neveu,
Comment se porte-t-il?

PASQUIN.

Assez bien depuis peu.

GÉRONTE.

Depuis peu? Comment donc, a-t-il été malade?

PASQUIN.

Oui. L'étude, à mon sens, est un plaisir bien fade;
Cependant, c'est le seul auquel il s'est réduit:
La lecture, à présent, l'occupe jour et nuit.

GÉRONTE.

Tout de bon? La nouvelle est pour moi bien char-[mante;
Mais, à dire le vrai, je la trouve étonnante.

PASQUIN.

Trop d'application l'a fort incommodé;
Mais sa santé revient.

GÉRONTE.

Il ne m'a point mandé
Qu'il eût été malade.

PASQUIN.

Hélas! il n'avait garde.

GÉRONTE.

Pourquoi?

PASQUIN.

Vous affliger? Voulez-vous qu'il hasarde
Une santé, l'objet de son attention?
Car il se sent pour vous une inclination!
Un amour! un respect!... Demandez à Finette.

FINETTE.

Tenez, Monsieur, depuis qu'il vit dans la retraite,
Son amitié pour vous s'est augmentée encore.
Ma foi, c'est un neveu qui vaut son pesant d'or;
Demandez à Pasquin.

GÉRONTE.

Vous me comblez de joie!
Enfin, le voilà sage, et dans la bonne voie.

FINETTE.

On n'y peut être mieux. C'est une gravité,
C'est une modestie, une docilité,

Une discrétion !...

GÉRONTE.

Fort bien, ma douce amie;
Mais vous ne parlez point de son économie :
C'est le point capital.

FINETTE.

Bon ! il est trop mesquin,
Trop dur.

GÉRONTE.

Me dis-tu vrai ?

FINETTE.

Demandez à Pasquin.

PASQUIN.

Son ménage à présent va jusqu'à l'avarice.

GÉRONTE.

Oh ! le brave garçon ! On dit que c'est un vice...

FINETTE.

Fi donc !

GÉRONTE.

Mais, à mon sens, le plaisir d'amasser
Surpasse infiniment celui de dépenser.

PASQUIN.

Voilà ce qu'il nous dit.

GÉRONTE.

Mais c'est donc un autre homme ?

PASQUIN.

Oui, Monsieur. Savez-vous qu'à présent on le nomme
Le petit Harpagon ?

GÉRONTE.

Vous me flattez.

FINETTE.

Qui ? nous ?
Je vous jure qu'il est aussi ladre que vous ;
C'est tout dire.

PASQUIN.

Oui, ma foi.

GÉRONTE, tirant son mouchoir.

Sur mon honneur, je pleure
De surprise et de joie. Il faut que tout à l'heure
Je l'embrasse.

PASQUIN, l'arrêtant.

Ah ! Monsieur, n'entrez pas.

GÉRONTE.

Et pourquoi ?

PASQUIN, embarrassé.

Demandez à Finette, elle sait mieux que moi...

FINETTE.

Monsieur... c'est qu'il s'est fait... une étrange habi-
[tude...
Pendant toutes les nuits... il s'applique à l'étude,
Et ne s'endort jamais... qu'après qu'il a dîné.

GÉRONTE.

Parbleu! plus vous parlez, plus je suis étonné.
Un pareil changement ne saurait se comprendre.
Mon neveu, qui jamais, n'a voulu rien apprendre,
Qui haïssait l'étude à la mort, maintenant
Passe les nuits à lire?

PASQUIN.

Il est plus surprenant
De l'avoir vu prodigue, et de le voir avare.

FINETTE.

L'homme est un animal si changeant, si bizarre!

GÉRONTE.

Mais, l'éveiller pour moi n'est pas un grand mal-
[heur.
Je veux le voir. Entrons.

FINETTE, le retenant.

Auriez-vous bien le cœur
D'interrompre son somme?

GÉRONTE.

Oui.

PASQUIN, le retenant à son tour.

Souffrez qu'on vous dise
Qu'un réveil en sursaut...

GÉRONTE, se débarrassant.

Tarare!

FINETTE, le rattrapant.

La surprise
Peut le rendre malade. Attendez à ce soir.

GÉRONTE.

Non, ma joie est trop grande, et je prétends le voir.

PASQUIN.

Puisque vous résistez à ce qu'on vous conseille,
Pour le surprendre moins, souffrez que je l'éveille.

GÉRONTE.

Eh bien! va l'avertir que je l'attends ici.

SCÈNE IV

GÉRONTE, FINETTE.

GÉRONTE.

Mais j'entends un grand bruit! Que veut dire ceci?

FINETTE.

Comme votre neveu donne dans les sciences,
Il fait venir ici, pour des expériences,
Grand nombre de savants, esprits vifs, pointilleux,
Gens qui sur un fétu jasent une heure ou deux,
En dissertations fièrement se répandent,
Et font un si grand bruit, que les voisins l'entendent.

GÉRONTE.

Des savants!

FINETTE.

Ici près le cercle est assemblé.

GÉRONTE.

Le sommeil de Cléon doit en être troublé?

FINETTE.

Oh! point; car, pour se mettre à l'abri du tapage,
Il monte prudemment jusqu'au troisième étage;
Il s'endort, il s'éveille, il descend; on lui dit
Ce que l'on a conclu, dont il fait son profit:
Il faut voir quelquefois comme il les contrarie!

GÉRONTE.

Mais, à propos, quand est-ce donc qu'il se marie?
Julie est un parti qui lui convient très fort;
S'il ne l'épousait pas, il aurait très grand tort.
Je veux, tout au plus tôt, faire ce mariage,
Et c'est là proprement l'objet de mon voyage.
Voilà le frein qu'il faut donner à mon neveu.

FINETTE.

C'est bien dit, et cela se peut faire dans peu.
Nous touchons à la fin des deux ans de veuvage.

GÉRONTE.

D'ailleurs, puisque Cléon est devenu si sage,
Je ne vois plus d'obstacle à cet engagement.

SCÈNE V

GÉRONTE, CLÉON, PASQUIN, FINETTE.

CLÉON, accourant les bras ouverts.

Je revois mon cher oncle! Ah, quel ravissement!

GÉRONTE.

Venez, embrassez-moi; ce que j'apprends me [charme :
Grâce au ciel, me voilà hors de crainte et d'alarme.
Vous n'êtes plus le même, à ce que l'on me dit?
Quel heureux changement!

CLÉON, d'un air sérieux.

J'ai bien fait mon profit
De vos sages discours, de vos lettres prudentes.

PASQUIN.

Oh! oui.

CLÉON.

Des jeunes gens les passions ardentes
Les entraînent souvent dans des égarements;
Mais pour les bons esprits, il est de bons moments.
Après beaucoup d'efforts, j'ai réformé ma vie.
Vous imiter, vous plaire est toute mon envie.
J'ai pris le bon chemin, et j'y veux demeurer.

FINETTE, à Géronte.

Vous voyez?

PASQUIN, à Géronte.

Comme vous cela me fait pleurer.
N'êtes-vous pas touché d'une telle réforme?

GÉRONTE, à Cléon.

Oui; mais pendant la nuit la santé veut qu'on [dorme :
On s'échauffe à veiller.

CLÉON.

Oh! je ne veille plus.

GÉRONTE.

On m'assure, pourtant...

CLÉON.

C'est un mensonge!

PASQUIN.

Abus,
De prétendre cacher la mauvaise habitude
Que vous avez.

CLÉON.

De quoi?

PASQUIN, lui faisant des signes.

De donner à l'étude
Toutes les nuits, au lieu de les passer au lit.
Monsieur sait votre train, et nous avons tout dit.

CLÉON, à Géronte.

Il faut vous l'avouer, jour et nuit j'étudie.

GÉRONTE.

Je ne m'étonne plus de votre maladie.

CLÉON, surpris.

Je ne suis point malade et ne l'ai point été.

FINETTE.

Quoi ? les veilles n'ont pas troublé votre santé ?
Vous n'avez pas senti de certaines atteintes ?...

PASQUIN.

Et que diable, Monsieur, mettons bas toutes feintes !
Oserez-vous nier que l'application ?...

CLÉON, embarrassé.

Il est vrai, j'ai senti... quelque altération...
Par l'excès du travail, et n'osais vous le dire,
De peur de vous fâcher ; mais...

PASQUIN.

Moi, pour un empire,
[A Géronte.]
Je ne mentirais pas. Avec tous ces efforts,
Mon maître se ruine et l'esprit et le corps.

GÉRONTE, en colère.

Je ne veux point cela.

CLÉON.

Mon oncle, la science
A des attraits si vifs !

GÉRONTE.

J'ai fait l'expérience,
Mon neveu, qu'un docteur est souvent un grand [sot.
L'étude appesantit, et n'est point votre lot.
On peut, par-ci, par-là, vaquer à la lecture,
Mais c'est folie à vous de forcer la nature.
A gouverner vos biens, soyez très diligent ;
Mangez peu, dormez bien, et comptez votre argent,
Quand vous vous ennuyez.

CLÉON.

J'en fais tous mes délices.

GÉRONTE.

Plus on aime l'argent, et moins on a de vices.

Le soin d'en amasser occupe tout le cœur,
Et quiconque s'y livre, y trouve son bonheur.
Un ami qu'on implore, ou refuse ou chancelle:
L'argent est un ami toujours prompt et fidèle.
Le plaisir d'entasser vaut seul tous les plaisirs.
Dès qu'on sait que l'on peut remplir tous ses désirs,
Qu'on en a les moyens, notre âme est satisfaite.
De tout ce que je vois je puis faire l'emplette,
Et cela me suffit. J'admire un beau château;
Il ne tiendrait qu'à moi d'en avoir un plus beau,
Me dis-je. J'aperçois une femme charmante;
Je l'aurai si je veux, et cela me contente;
Enfin, ce que le monde a de plus spécieux,
Mon coffre le renferme, et je l'ai sous mes yeux,
Sous ma main, et par là, l'avarice qu'on blâme
Est le plaisir des sens, et le charme de l'âme.

CLÉON.

Que c'est bien dit, mon oncle! Aussi mon plus [grand soin
Est de thésauriser.

PASQUIN.

J'en suis un bon témoin.
C'est un charme de voir comme mon maître [amasse.

CLÉON.

J'ai beaucoup dépensé; mais à la fin tout lasse.
Je n'ai plus de plaisir qu'à compter de l'argent.

FINETTE.

Et qu'à le dépenser... comme un homme prudent.

GÉRONTE.

Fort bien.

CLÉON.

Je ne veux plus manger mon bien en herbe.

GÉRONTE.

Vous portez là pourtant un habit bien superbe:

CLÉON.

J'achève de l'user, au lieu de le donner.

GÉRONTE.

Bon! Quand il sera vieux, faites-le retourner;
Puis il vous durera cinq ou six ans encore.

CLÉON, lui faisant la révérence.

Je n'y manquerai pas.

GÉRONTE.

Le faste...

CLÉON.

Je l'abhorre.

GÉRONTE.

Est toujours ruineux.

CLÉON.

Sans doute.

GÉRONTE.

Voyez-moi,
Je porte cet habit depuis dix ans, je crois,
Et je veux le porter encor plus de dix autres.

PASQUIN, à part.

Dieu nous en garde!

GÉRONTE.

Quoi?

PASQUIN.

Je lui dis que les nôtres
Sont riches à l'excès, et qu'il faut nous garder
Désormais de ce luxe. Ah! qu'on va brocarder
Sur notre économie!

FINETTE.

Et qu'importe qu'on raille?
Accumulez toujours.

GÉRONTE.

C'est bien dit. La canaille,
Quand je passe, m'insulte et me siffle souvent.
J'entre, j'ouvre mon coffre, et puis mon cher argent
Me console. J'en ai de quoi remplir deux pipes.
Outre cet argent-là, mes meubles et mes nippes,
J'ai de revenu clair trois cent bons mille francs,
Et n'en dépense pas trois mille tous les ans.
Aussi, mon tas s'accroît! Il se renfle!

PASQUIN.

Le nôtre
Ne se renfle pas tant; mais nous visons au vôtre,
Et nous y parviendrons.

FINETTE.

Dans peu je vous réponds
Que votre cher neveu sera si bien en fonds,
Qu'il ne comptera plus.

CLÉON, à Géronte.

Oui, toute mon envie
Est d'atteindre à vos biens.

GÉRONTE.

Que j'ai l'âme ravie
De voir qu'il tienne enfin de son père et de moi!
Continuez, mon cher, vous irez loin.

PASQUIN.

Ma foi,
C'est très bien dit.

GÉRONTE.

D'honneur, à la fin, je me pique,
Et je m'en vais vous faire un présent magnifique,
Pour vous récompenser de tout ce que j'apprends.
[Il tire une petite bourse de cuir.]
Tenez, mon cher neveu, voilà quatre cents francs
Que je vous donne.

CLÉON.

A moi?

GÉRONTE.

Faites-en bon usage;
Je serai libéral tant que vous serez sage.

CLÉON, en souriant.

Vos libéralités sont touchantes.

PASQUIN, bas à Cléon.

Prenez.

CLÉON, bas à Pasquin en lui donnant la bourse.

Tiens, Pasquin.

PASQUIN, bas à Cléon.

Grand merci!

GÉRONTE, à Cléon.

Comment, vous lui donnez
Mon argent?

PASQUIN.

Oui, Monsieur; mais c'est pour sa dépense.
Comme c'est en moi seul qu'il met sa confiance,
Il me charge du soin d'acheter, de payer.

GÉRONTE.

Mais, n'es-tu point fripon? Songe à bien employer
Cette somme : après tout, elle est considérable.

PASQUIN.

Aussi servira-t-elle à défrayer sa table
Pendant plus d'un grand mois.

GÉRONTE, embrassant Cléon.

Ah! Je suis enchanté.

Des savants!

[Il rit encore plus fort.]

GÉRONTE, à Cléon.

Sur mon âme, il me fait rire aussi.
Oui, Baron, des savants.

[Il rit de tout son cœur.]

LE BARON, riant de plus en plus.

La scène est excellente.

GÉRONTE, riant comme lui.

Par ma foi, mon ami, vous la rendez plaisante!

[Les deux vieillards rient démesurément, en se moquant l'un de l'autre.]

PASQUIN, bas à Cléon.

Ils vont crever tous deux.

CLÉON, bas à Pasquin.

Plût à Dieu! Mais, du moins,
Tâche à m'en délivrer.

PASQUIN.

J'y vais mettre mes soins.

LE BARON, reprenant son air sérieux.

Oh çà, c'est assez ri! Je vois qu'on vous abuse,
Et que votre neveu vous prend pour une buse.
Pour finir la dispute, entrons. Bientôt, ma foi,
Vous verrez qui radote, ou de vous, ou de moi.

SCÈNE VII

LE MARQUIS, CLÉON, LE BARON, GÉRONTE, FINETTE, PASQUIN.

LE MARQUIS entre, tenant une serviette; il est ivre.

Eh! Cléon!

CLÉON, à part.

Le bourreau!

PASQUIN, à Finette.

Le Marquis! Comment faire?

LE BARON.

Ah! c'est monsieur mon fils!

LE MARQUIS.

Bonjour, Monsieur mon père,

[A Cléon.]

Comment vous portez-vous? Que fais-tu donc ici
Avec ces bonnes gens?

CLÉON.

Eh! tu me perds.

LE BARON, à Géronte.

Voici
Un des savants...

GÉRONTE.

O ciel!

LE BARON.

Que céans on rassemble...

LE MARQUIS.

Nous sommes là-dedans plus de quarante ensemble.

GÉRONTE.

Plus de quarante!

LE MARQUIS, lui frappant sur l'épaule.

Oui. Bonjour, vieux roquentin;
Vous me voyez bien rond? Quand on a de bon vin,
On boit à ses amours; cela grimpe à la tête,
Et le cœur s'attendrit. Mon cher Cléon, ta fête
Te coûtera bon; mais elle te fait honneur.

LE BARON, à Géronte.

Faites la révérence à Monsieur le docteur.

GÉRONTE, à Cléon.

Ah! ah! c'est donc ainsi qu'on me berne?

CLÉON, à part.

J'enrage!

LE MARQUIS, à Géronte.

Entrez, vous allez voir un fort joli ménage.

GÉRONTE, à Pasquin.

Eh bien! maître fripon!

PASQUIN, s'esquivant.

Très humble serviteur;
Je m'en vais prendre aussi le bonnet de docteur.

GÉRONTE, à Finette.

Le scélérat! Et toi, madame l'impudente,
Peux-tu?..

FINETTE, lui faisant la révérence.

Mon cher monsieur, je suis votre servante;
Si vous avez du goût pour messieurs les savants,
Comptez que, jour et nuit, on les trouve céans.

GÉRONTE, la poursuivant.

Tu me railles encore!

SCÈNE VIII

CLÉON, GÉRONTE, LE BARON, LE MARQUIS.

LE MARQUIS, arrêtant Géronte.

Respectez le beau sexe,
Et modérez un peu votre pas circonflexe.
Comme vous n'avez plus l'appétit sensitif,
Le sexe à vos fureurs n'est pas un correctif;
Mais moi, qui le révère et qui le trouve aimable...
Allons, point de chagrin, venez vous mettre à table;
Vous verrez un festin aussi bien entendu...

GÉRONTE.

Si j'en goûte un morceau, je veux être pendu!

LE MARQUIS.

Je veux vous enivrer.

GÉRONTE.

Qui? moi?

LE MARQUIS.

Vous. Et j'espère
Choquer aussi le verre avec monsieur mon père.

SCÈNE IX

CLÉON, GÉRONTE, LE BARON, LE MARQUIS, LE COMTE, FLORIMON, CARTON, CIDALISE, ARAMINTE, BÉLISE, ARSINOÉ, et plusieurs autres convives.

FLORIMON, à Cléon.

Comment donc, t'éclipser au milieu d'un repas?

LE COMTE, à Cléon.

Nous venons vous chercher.

GÉRONTE.

Ah! bon Dieu, quel fracas!

LE BARON, à Géronte.

Le cercle est assez beau.

ARAMINTE, à Cléon.

J'étais impatiente
De voir où vous étiez.

CIDALISE, à Cléon.

Peut-on être contente
Où l'on ne vous voit pas?

ARSINOÉ, à Cléon.

On se plaint fort de vous.
Qui peut donc si longtemps vous séparer de nous?

BÉLISE.

Vous nous donnez, Cléon, un festin magnifique,
Et vous nous plantez là? Ce procédé me pique.

CARTON, à Cléon.

Tu nous fais trop languir; il faut nous mettre au jeu.
Le temps est précieux.

GÉRONTE.

Courage, mon neveu :
La réforme est complète et très édifiante.

FLORIMON, au marquis.

Quel est cet homme-là?

LE MARQUIS, prenant la main de Géronte.

Messieurs, je vous présente
La fleur de la contrée. Un oncle gracieux,
Prévenant, libéral, et qui fait de son mieux
Pour soutenir Cléon dans sa magnificence.

CIDALISE et toutes les dames le saluent.

Il veut bien recevoir notre humble révérence?

LE COMTE, embrassant Géronte.

Monsieur, en vérité, j'avais un grand désir
De faire connaissance avec vous.

FLORIMON, l'embrassant.

Quel plaisir
De t'embrasser!

CARTON, faisant de même.

Monsieur veut bien me le permettre?

LE MARQUIS.

Parbleu! j'aurai mon tour; et j'ose me promettre
Que monsieur sentira dans cet embrassement
L'excès de l'amitié...

GÉRONTE.

Doucement, doucement.

LE MARQUIS.

Allons, à toi, Cléon; une tendre accolade.

CLÉON, embrassant Géronte avec transport.

Mon oncle, mon cher oncle!

GÉRONTE, s'essuyant.

Ah! j'en serai malade!
Retire-toi, bourreau! Tu me fais outrager;
Mais, avant qu'il soit peu, je saurai m'en venger.

CLÉON.

Quoi! lorsque mes amis s'empressent à vous plaire?...

GÉRONTE.

Dissipe, mange, bois, ce n'est plus mon affaire :
Je t'abandonne.

LE COMTE, à Géronte.

Au fond, de quoi vous plaignez-vous?

GÉRONTE.

De quoi je me plains?

LE COMTE.

Oui.

GÉRONTE.

J'ai tort d'être en courroux...

LE COMTE.

Vous ménagez pour lui. Votre sage vieillesse
Réparera bientôt des fautes de jeunesse.

GÉRONTE, effrayé.

Bientôt?

LE MARQUIS.

Assurément. A parler de bon sens,
C'est une honte à vous de vivre si longtemps,
Et d'un pauvre héritier lasser la patience.

LE BARON, au marquis.

Insolent! Tout au moins respectez ma présence!

LE MARQUIS.

On cherche à quereller? Je n'aime point le bruit :
Je m'en retourne à table, et qui m'aime me suit.

[Il sort.]

CLÉON.

Je suis mortifié, mon oncle...

GÉRONTE.

Point d'excuse,
Je n'écoute plus rien. On m'insulte, on m'abuse,
On m'outre; c'en est fait, je ne te connais plus.

CARTON, à Cléon.

Puisque pour l'apaiser tes soins sont superflus,
Compte sur des amis de qui la bourse ouverte
Sera prête au besoin à réparer ta perte.

ARAMINTE.

Sans doute.

BÉLISE.

J'en réponds.

ARSINOÉ.

Je m'en ferais honneur.

CIDALISE.

J'en ferais mon plaisir.

FLORIMON.

Sois sûr d'un serviteur
Pénétré de tendresse et de reconnaissance.
Va, tu m'éprouveras quelque jour.

LE COMTE.

Il m'offense,
S'il ne regarde pas ce que j'ai comme à lui.

CLÉON, à Géronte.

Vous entendez?

GÉRONTE.

Fort bien.

LE BARON.

On vous flatte aujourd'hui,
Et, jusqu'au besoin, on vous promet merveilles :
Mais s'il vient, parlez-leur, ils n'auront plus d'oreilles.

CIDALISE.

Messieurs, m'en croirez-vous? Rejoignons le mar- [quis.

ARAMINTE.

Je me rends volontiers à ce prudent avis.

CLÉON, à Géronte.

Mon oncle, sans rancune et sans cérémonie,
Voulez-vous prendre place avec la compagnie?

GÉRONTE.

Va trouver ta cohue, et me laisse en repos.

CLÉON, lui faisant la révérence.

Je me retire donc sans un plus long propos.

SCÈNE X

GÉRONTE, LE BARON, JULIE qui entre et qui écoute.

GÉRONTE.

Allons, passons chez vous. Qu'on appelle un notaire.

LE BARON.

Un notaire?

GÉRONTE.

A l'instant.

LE BARON.

Et que voulez-vous faire?

GÉRONTE.

Je vais déshériter mon indigne neveu.

LE BARON.

Un si cruel dessein n'aura point mon aveu.

JULIE, avançant avec précipitation.

Ah! qu'entends-je? monsieur, vous sera-t-il possi- [ble
D'avoir tant de rigueur?

GÉRONTE.

Il est incorrigible;
Je suis inexorable, et je veux le punir.

JULIE.

Je demande sa grâce, et je dois l'obtenir.
Excusez les transports de sa folle jeunesse.
Ayez pitié de moi, qui l'aime avec tendresse.

GÉRONTE.

Je sais que vous l'aimez; mais ce dissipateur
Ne doit point de mes biens devenir possesseur.
Pour vous en assurer la jouissance entière,
Je m'en vais vous nommer mon unique héritière.

JULIE.

Qui? moi, Monsieur?

GÉRONTE.

Oui, vous. Je veux que, dès ce soir,
Le sort de mon neveu soit en votre pouvoir.
Dès longtemps, je connais votre prudence insigne.
Vous le rendrez heureux, s'il s'en rend moins indi- [gne.
Sinon, à son malheur vous l'abandonnerez,
Et du fruit de mes soins seule vous jouirez:
Vous êtes, après lui, ma plus proche parente;
De plus, vous êtes sage, économe, prudente,
C'est un double motif pour vous laisser mon bien.

JULIE.

Songez...

GÉRONTE.

Vous aurez tout, et l'ingrat n'aura rien.
Allons, mon cher baron, terminer cette affaire.
Du dessein que j'ai pris rien ne peut me distraire:
J'assure à la vertu sa rétribution,
Et me venge en faisant une bonne action.

ACTE IV

—

SCÈNE PREMIÈRE

GÉRONTE, JULIE, LE BARON.

GÉRONTE, à Julie.

En vertu de mon seing, et du seing du notaire,
Vous voilà de mes biens unique légataire.
Que le ciel me punisse et m'abîme à l'instant,
Si dans mes volontés je ne suis pas constant,
Et si du testament je révoque une ligne !

JULIE.

Je sais par quel moyen je dois m'en rendre digne,
Monsieur, et je vous jure aussi de mon côté...

GÉRONTE.

N'achevez pas. Je veux qu'en pleine liberté [gage,
Vous possédiez mes biens, sans que rien vous en-
Envers qui que ce soit, au plus petit partage,
Et que mon neveu même apprenne le premier
Qu'il ne doit plus compter d'être mon héritier.

LE BARON, à Géronte.

Vous avez très grand tort. S'il n'a plus rien à craindre,
Dans ses égarements qui pourra le contraindre ?
Vous étiez le seul frein qui le retînt un peu.
Otez-lui ce frein-là, vous allez voir beau jeu !

JULIE.

Tant mieux pour lui !

LE BARON.

Tant mieux ?

JULIE.

Oui ; car pour moi, j'opine
Que pour se corriger il faut qu'il se ruine.
Alors ses faux amis, ses lâches séducteurs,
Le laisseront en proie aux remords, aux douleurs ;
Il ouvrira les yeux, il connaîtra les hommes ;
Et s'étant convaincu que le siècle où nous sommes
N'est que corruption, intérêt, fausseté,
Lui-même il blâmera sa prodigalité.

On redoute l'écueil quand on a fait naufrage,
Et le malheur d'un fou sert à le rendre sage.

GÉRONTE.

Cette sagesse-là lui coûtera bien cher !

JULIE.

Ses pertes désormais doivent peu vous toucher :
Il est presque abîmé, j'en suis trop avertie,
Et j'ai de ses débris la meilleure partie.

GÉRONTE.

La meilleure partie ?

JULIE.

Oui, sa terre est à moi ;
Ses bijoux, son argent, j'ai presque tout.

GÉRONTE.

Ma foi.
J'en suis charmé, ravi !

JULIE.

J'ai bien conduit ma barque,
Et je la conduirai dans le port.

GÉRONTE.

Je remarque
Qu'une femme prudente et qui se donne au bien
Vaut cent fois mieux qu'un homme.

LE BARON.

Oui.

GÉRONTE.

Mais, par quel [moyen
Avez-vous pu ?...

JULIE.

Tantôt vous saurez notre histoire :
Elle vous surprendra. Mais voulez-vous me croire?
En cachant à Cléon qu'il est déshérité,
Quand vous le reverrez, traitez-le avec bonté,
Et laissez-lui penser qu'un excès de tendresse
Calme votre courroux, excuse sa jeunesse,
Et daigne se prêter à ses égarements.
Vous donnerez matière à des événements
Qui précipiteront ses regrets et sa perte,
Et qui rendront bientôt cette maison déserte.

GÉRONTE.

Volontiers ; à mon tour je m'en vais le berner,
Et c'est un vrai plaisir que je veux me donner.

LE BARON.

Je vous seconderai, quoique mal propre à feindre :

LE BARON.

Et j'y danserai.

JULIE.

Moi, j'en veux être la reine.

GÉRONTE.

C'est comme je l'entends. Ma présence le gêne :
Laissons-le à ses amis. Touchez-là, mon neveu,
Et, sans cérémonie, allez vous mettre au jeu :
La compagnie attend. Jouissez de la vie,
Et bravez, comme moi, la censure et l'envie.

SCÈNE III

CLÉON, JULIE.

CLÉON.

Par un ton si nouveau je suis déconcerté.

JULIE.

Eh, quoi ! vous fâchez-vous de votre liberté ?

CLÉON.

Cette liberté-là me paraît bien suspecte.

JULIE.

Vous voyez qu'à la fin votre oncle vous respecte ?

CLÉON.

Êtes-vous de concert pour vous moquer de moi ?

JULIE.

Non, Cléon, je vous parle ici de bonne foi.
Votre oncle vous blâmait, il reconnaît sa faute.
Vous aviez un tyran, et c'est moi qui vous l'ôte :
J'ai corrigé son ton. Sans aigreur, sans courroux,
Votre oncle va vous voir vous livrer à vos goûts :
Je l'en ai tant prié, qu'à la fin, il m'a crue.
Moi-même, qui sur vous voulais être absolue,
Je suivrai son exemple ; et mon cœur désormais
Veut se montrer, par là, sensible à vos bienfaits.
Le dernier, que de vous j'ai reçu par le Comte,
M'a servi de leçon. Je confesse, à ma honte,
Que si mes procédés vous avaient offensé,
Mon zèle peu discret est bien récompensé.
Je vous ai rebuté par mon humeur austère :
Quand vous vous en vengez, c'est à moi de me [taire.
De votre volonté je me fais une loi,
Et vous ne recevrez nul reproche de moi.

CLÉON, embarrassé.

Cet excès de bonté...

JULIE.

L'inconstance est permise
Lorsqu'elle est bien fondée. Après tout, Cidalise
Vous convient mieux que moi, je le dois avouer ;
Et d'un choix si prudent chacun va vous louer.
Car, que suis-je auprès d'elle ? Une importune [amie
Qui vous prêche sans cesse, et dont l'économie,
Si d'éternels liens nous unissaient tous deux,
Serait à votre humeur un frein trop ennuyeux.
Voulez-vous vous lier ? Cherchez qui vous res- [semble :
C'est l'unique moyen de vivre deux ensemble,
Et de... Vous rougissez ? Je ne dis pourtant rien
Qui vous doive offenser.

CLÉON.

Non ; mais je sens fort bien
Que vous êtes piquée, et que mon inconstance...

JULIE.

Je la vois, je vous jure, avec indifférence.

CLÉON.

Avec indifférence ?

JULIE.

Oui.

CLÉON.

J'en doute bien fort.

JULIE.

Vous en doutez ?

CLÉON.

Je crois que je n'ai pas grand tort,
Et j'en suis bien fâché.

JULIE.

Détrompez-vous, de grâce.
Quoi ! lorsque vous changez, j'aurais l'âme assez [basse ?...

CLÉON.

Mais, au fond, vous m'aimiez ?

JULIE.

Eh ! mais, oui, je le croi.

CLÉON.

Et vous aviez de même un ascendant sur moi,
Dont je sens que j'ai peine à me rendre le maître.

JULIE.

Vous en triompherez bientôt.

CLÉON.

Cela, peut-être;
Mais je souffre moi-même en vous voyant souffrir.

JULIE, en soupirant.

C'est un léger tourment dont je veux vous guérir
En changeant comme vous. Vous aimez Cidalise?

CLÉON.

Ma résolution n'était pas trop bien prise ;
Mais vous la confirmez, et cela me suffit.
Au défaut de l'amour, je suivrai le dépit.

JULIE.

Et l'amour le suivra.

CLÉON.

C'est ce que je souhaite.

JULIE.

Je le souhaite aussi.

CLÉON.

Vous serez satisfaite.

SCÈNE IV

JULIE, CIDALISE, CLÉON.

CIDALISE.

On vous attend, Cléon ; que faites-vous ici ?
Un raccommodement ?

JULIE.

Non ; puisque vous voici,
Je dois me retirer et vous céder la place.

CIDALISE.

On ne peut mieux agir, ni de meilleure grâce.

JULIE.

Vous voyez, je suis bonne?

CIDALISE.

Eh ! pas trop. Car, au fond,
Vous me haïssez !...

JULIE.

Moi ? Non, je vous en répond ;
Je ne saurais haïr que les gens que j'estime.

CIDALISE.

Le trait est un peu vif. Le dépit vous anime ;
Mais j'ai peu mérité ces marques de courroux.

Est-ce ma faute, à moi, si je plais mieux que vous?

JULIE.

Ah ! mon Dieu, point du tout. Je sais que c'est la [mienne.
Je n'ai qu'un cœur fidèle, et rien qui le soutienne.
Pour vous, dont les attraits ont un si grand éclat,
Vous n'avez pas besoin d'un cœur si délicat.

CIDALISE.

Si l'on nous veut ici comparer l'une à l'autre,
Sans nulle vanité, mon cœur vaut bien le vôtre ;
Il ne balance pas, il suit ce qui lui plaît;
Mais il aime du moins sans aucun intérêt.

CLÉON, se mettant entre elles.

Eh ! Mesdames, cessez...

JULIE, à Cidalise.

Je ne suis point blessée
Que vous me soupçonniez d'une âme intéressée.
Mes actions, un jour, sauront ouvrir les yeux
A qui me connaît mal, et vous connaîtra mieux.

CIDALISE.

Plus on me connaîtra, plus j'aurai l'avantage
De l'emporter sur vous qui vous croyez si sage,
Si les dons de Cléon...

CLÉON, à Cidalise.

Madame, croyez-moi,
Ne poussez pas plus loin ce discours.

CIDALISE.

Mais je croi
Que je puis lui répondre?

CLÉON.

Oui ; mais je vous supplie
De marquer moins d'aigreur, et d'épargner Julie.

CIDALISE.

Comment, vous exigez ?...

CLÉON.

Moi ? je n'exige rien;
Je voudrais seulement rompre cet entretien.

CIDALISE.

Je puis comme elle, ici, dire ce que je pense.

JULIE.

Oui, vous y pouvez tout, grâce à son inconstance :
Votre triomphe est beau, chacun vous l'envîra ;
Mais vous n'en jouirez qu'autant qu'il me plaira.

SCÈNE V

CLÉON, CIDALISE.

CIDALISE.

Qu'autant qu'il lui plaira ? Je la trouve plaisante !
On ne saurait tenir à sa gloire insolente,
Et je vais la rejoindre.

CLÉON.

Ah ! de grâce, arrêtez.

CIDALISE.

Quoi donc ! je souffrirai toutes ses duretés ?

CLÉON.

Daignez me témoigner un peu de complaisance,
Et ne lui faites pas la plus légère offense.

CIDALISE.

La prière, sans doute, a de quoi me flatter !
Si bien, que pour vous plaire, il faut la respecter ?

CLÉON.

Je ne m'en cache point, quoique je vous adore :
Je sens bien que mon cœur la révère et l'honore.
N'en soyez point fâchée, et l'amour qui nous [joint...

SCÈNE VI

CLÉON, CIDALISE, LE MARQUIS, CARTON.

CARTON.

Toujours des pourparlers ? Nous ne jouerons [donc point ?
La table est entourée, et Julie a pris place.

CLÉON.

Julie ?

CARTON.

Elle t'attend.

CIDALISE.

A-t-elle encore l'audace
De venir me braver ? Et...

CLÉON.

Nous l'en punirons :
Puisqu'elle veut jouer, nous la ruinerons.

CIDALISE.

Oui ; vengeons-nous ainsi de qui nous importune,
Et guidés par l'amour, courons à la fortune.

[Elle lui donne la main.]

ACTE V

SCÈNE PREMIÈRE

FINETTE.

O ciel ! vit-on jamais un revers plus funeste !
Pauvre Cléon ! Tu viens de jouer de ton reste ;
Te voilà ruiné sans ressource. Le sort
Paraît avec l'amour être aujourd'hui d'accord
Pour punir l'inconstance, et pour venger Julie.

SCÈNE II

LE BARON, FINETTE.

LE BARON.

Eh bien, a-t-on fini cette grande partie ?
Ma fille en était-elle ?

FINETTE.

Oui, Monsieur, sûrement.

LE BARON.

A-t-elle eu du bonheur ?

FINETTE.

Épouvantablement !

LE BARON.

L'expression est neuve.

FINETTE.

Et conforme à l'histoire.
Je l'ai vue arriver, et j'ai peine à la croire.
Quand vous en douteriez, vous m'étonneriez peu.
Ma maîtresse attendait que l'on se mît au jeu.
En entrant, Cidalise et Cléon l'ont brusquée,

Et par cent traits malins l'ont vivement piquée.
Plus elle était tranquille, et plus on la raillait.
Mais, sans rien répliquer, comme Cléon taillait,
Elle s'en est vengée en tentant la fortune.
L'inconstant, qui trouvait sa présence importune,
Et voulait s'en défaire en la poussant à bout,
L'excitait à risquer, offrant de tenir tout :
« Eh bien, a dit Madame, il faut vous satisfaire :
» Ruinez-moi, Monsieur, si cela peut vous plaire.
» Je mets mille louis sur ces trois cartes-là. »
Elle gagne d'abord. Très piqué de cela,
Cléon, pour réparer une perte si dure,
Lui fait autre défi : toujours même aventure.
Jusqu'au *trente et leva* leur fureur les conduit.
Plus Cléon risque et tient, plus le malheur le suit.
D'un sang-froid merveilleux, ma prudente maîtresse,
Pour le mettre au néant, épuise son adresse.
Enfin, elle a gagné tout ce qu'elle a risqué,
Et jusqu'à quatre fois elle l'a débanqué.

LE BARON.

La fortune aujourd'hui paraît bien équitable !

FINETTE.

Cléon jure, il fulmine, il renverse la table ;
Et jetant sur Julie un regard furieux :
« Barbare, lui dit-il, ôtez-vous de mes yeux ! »
Elle, sans s'émouvoir, fait emporter sa proie,
Et la suit sans marquer ni tristesse ni joie.
A peine sommes-nous dans votre appartement,
Que l'on vient la prier avec empressement,
De la part de Cléon, d'excuser sa furie
Et de rentrer chez lui. Ma maîtresse attendrie
Ne sait quel parti prendre, et balance longtemps.
Un messager pressant vient d'instant en instant ;
Elle rejoint Cléon, le calme, le console.
« Madame, lui dit-il, je vous donne parole
» Que quand sur moi le sort épuiserait ses coups,
» J'expirerai plutôt que de m'en prendre à vous :
» Mon respect en répond, l'honneur me le com-
[mande ;
» Mais je veux ma revanche, et je vous la demande. »

LE BARON.

Ciel !

FINETTE.

Pour s'expédier, il lui propose un jeu

Dont l'inventeur, je crois, mériterait le feu.

LE BARON.

De quel jeu parles-tu ?

FINETTE.

C'est au *trente et quarante*
Que Cléon a trouvé la fortune constante
A le faire périr. Argent, billets, contrats,
Meubles, carrosse, hôtel, tout a passé le pas
Devant trente témoins consternés de sa perte,
Et tous prêts à laisser cette maison déserte,
Où, pour plumer leur dupe, ils n'ont plus nul [moyen ;
Car tout est à Madame, et Cléon n'a plus rien.

SCÈNE III

JULIE, LE BARON, FINETTE.

LE BARON, à Julie.

Ce que j'apprends ici me paraît incroyable ;
Y dois-je ajouter foi ?

JULIE.

Rien n'est plus véritable :
J'ai ruiné Cléon. Ma rivale en fureur
Est encor plus que lui sensible à son malheur.
Elle pleure, elle crie, elle se désespère.
Moi, pour ne point aigrir leur haine et leur colère,
Je viens de les laisser en proie à leurs transports.
Toute la compagnie a fait de vains efforts
Pour adoucir l'excès de leur douleur profonde :
Ils n'écoutent plus rien, et brusquent tout le [monde.
Enfin, grâces au ciel, mon triomphe est parfait :
Il faut voir maintenant quel en sera l'effet ;
Si tous ces grands amis qu'attirait la fortune
Voudront avec Cléon faire bourse commune,
Comme ils l'en ont flatté quand il était heureux,
Et si j'ai de tout temps bien ou mal jugé d'eux.
Cidalise, surtout, est ce qui m'intéresse ;
Elle peut à présent lui prouver sa tendresse.
Le bonheur nous expose à des dehors trompeurs ;
Mais c'est dans le malheur qu'on éprouve les cœurs.

LE BARON.

Cléon devrait mourir de douleur et de honte.

Je sors pour informer le bonhomme Géronte
De cet évènement, et je l'amène ici
Pour voir quelle sera la fin de tout ceci.

SCÈNE IV

JULIE, FINETTE.

FINETTE.

Comment prétendez-vous user de la victoire ?

JULIE.

Je n'en sais rien encore.

FINETTE.

Ma foi ! j'ai peine à croire
Qu'il reste à votre amant d'autres amis que vous.

JULIE.

Et c'est ce qui rendra mon triomphe plus doux.

FINETTE.

Plus doux ? Vous me semblez bien âpre à la ven-
[geance !
Voulez-vous de Cléon augmenter la souffrance ?
Il vous doit tout au moins faire compassion,
Et vous ne me marquez aucune émotion.

JULIE.

Le temps amène tout.

FINETTE.

Tout franc, je vous admire.
Se peut-il que sur vous vous ayez tant d'empire ?
Pouvez-vous d'un amant savourer le malheur ?

JULIE.

Je veux voir quel effet il fera sur son cœur.
Son sort va désormais dépendre de lui-même :
S'il est digne de moi, tu verras si je l'aime.

FINETTE.

Il est assez puni, Madame, en vérité.

JULIE, en souriant.

Il ne sait pas encor qu'il est déshérité ; [prenne.
Et, pour l'éprouver mieux, je prétends qu'il l'ap-

FINETTE.

De votre bouche ?

JULIE.

Non, Finette, de la tienne.
Saisis l'occasion de l'informer du fait,
Et devant Cidalise : on verra par l'effet,

Que loin qu'à son égard je sois dure, insensible,
J'use, pour le guérir, d'un secret infaillible.

FINETTE.

Je commence, Madame, à penser comme vous :
Employer pour cela des remèdes trop doux,
Ce serait tout gâter. Il faut, d'une main sûre,
Tailler, couper, percer pour achever la cure.
Je vais armer mon cœur d'un peu de dureté,
Et tâcher d'opérer avec dextérité.
Pour éloigner d'ici la troupe qui nous lasse,
Je veux à votre amant donner le coup de grâce.
Laissez-moi faire, il vient.

SCÈNE V

CLÉON, JULIE, FINETTE.

CLÉON, du côté par où il entre, d'un air furieux.

Non, ne me suivez pas,
Je veux lui parler seul.

FINETTE, à Julie.

Fuyez, doublez le pas ;
Il est hors de lui-même.

CLÉON, arrêtant Julie.

Un moment d'audience !
Eh quoi? d'un malheureux vous fuyez la présence?
Barbare ! Ingrate ! Eh bien, me voilà ruiné :
De votre propre main je suis assassiné.
Vous triomphez?

JULIE.

Le sort...

CLÉON.

Vous triomphez, ingrate !
Oui, malgré vous, je sens que ma fureur vous [flatte.
Ce qui me désespère est un charme pour vous.
J'écoute mon respect, il retient mon courroux ;
Mais je veux une fois vous dire ma pensée :
Vous n'avez jamais eu qu'une âme intéressée ;
Vous n'aimiez point Cléon, vous adoriez son bien :
Son malheur vous l'assure, et Cléon n'est plus rien.
Je vais à mes amis demander un asile,
En vous laissant chez moi triomphante et tran- [quille.

Tandis que mes malheurs combleront vos souhaits :
Je ferai mon bonheur de ne vous voir jamais ;
Dans mon désastre affreux, c'est ce qui me console ;
Et j'espère...

[Julie lui fait une profonde révérence, et sort.]

SCÈNE VI

CLÉON, FINETTE.

CLÉON.

Elle sort sans dire une parole !
Voilà son dernier coup : l'outrage et le mépris !

FINETTE.

Ne vous emportez point, et calmez vos esprits.

CLÉON.

Moi, je me calmerais lorsque sa barbarie,
Son sang-froid insultant rallume ma furie !

SCÈNE VII

CLÉON, CIDALISE, FINETTE.

CLÉON, à Cidalise.

Ah ! Madame, venez soulager ma douleur,
Et rendez-vous enfin maîtresse de mon cœur :
Il brûle d'être à vous, achevez votre ouvrage :
Ne lui permettez plus un indigne partage :
Sauvez-le de lui-même, il s'offre à vos attraits,
Et se livre en vos mains pour n'en sortir jamais.

CIDALISE.

Quoi ! vous doutiez encor que j'en fusse maî-
[tresse ?
Sentez-vous pour Julie un retour de tendresse ?
Elle l'a mérité.

CLÉON.

Je vais la détester.
Désormais, tout à vous, j'ose vous protester...
Vous ne m'écoutez point ?

CIDALISE.

Non, car on nous épie.

FINETTE.

Moi, tout ce que je vois me fait haïr Julie ;
Et, pour vous mieux prouver à quel point je la hais,

Je vais vous découvrir les beaux tours qu'elle a
Mais je n'ose. [faits...

CIDALISE.

Pourquoi ?

FINETTE.

Si je vous les révèle,
Je m'en vais vous causer une douleur mortelle.
Vous aimez trop Cléon, vous devez trop l'aimer
Pour soutenir ce choc.

CIDALISE.

Achève, il faut s'armer
De courage. Quel coup va l'accabler encore ?

FINETTE.

Il peut le supporter, parce qu'il vous adore,
Et qu'il retrouve en vous le généreux appui
D'un bon cœur déjà prêt à s'immoler pour lui.
Que serait-il sans vous ? Son oncle l'abandonne.

CLÉON, à Cidalise.

Ah ! ne la croyez pas : je sais qu'il me pardonne.

FINETTE.

Non, il vous a trompé pour se venger de vous,
Et ses feintes douceurs vous cachaient son cour-
CLÉON. [roux.

Quoi donc ?

FINETTE, d'un air affligé.

Le méchant oncle ! Ah ! quelle âme traîtresse !
Quel fourbe ! Il assassine au moment qu'il caresse.
Oui, Monsieur, dans l'instant que cet oncle malin
Vous disait cent douceurs d'un air tendre et bénin,
Il venait de signer votre ruine entière,
En vous déshéritant d'une indigne manière ;
Car il vous ôte tout, et même a fait serment
De ne jamais changer un mot au testament.
Votre disgrâce est pleine, infaillible, authentique,
Et Julie est, Monsieur, sa légataire unique.

CLÉON.

Julie ? A-t-elle pu pousser l'indignité ?...

FINETTE, prenant un ton furieux.

Rien ne peut échapper à son avidité...
Et votre terre aussi que vous avez vendue...

CIDALISE, d'un ton d'étonnement.

Il a vendu sa terre ?

FINETTE, d'un ton pleureur.

Et même il l'a perdue,

Je veux dire le prix qu'il en avait touché :
Mais si vous saviez tout, que vous seriez fâché,
Monsieur, et que pour vous l'aventure est piquante !
Ma maîtresse...

CLÉON.

Poursuis.

FINETTE.

Sous le nom de Dorante...

CIDALISE.

Eh bien ?

FINETTE.

A fait sous main cette acquisition.
Votre terre est, Monsieur, en sa possession.

CLÉON.

La perfide ! Au moment qu'elle m'en fait reproche,
Et que pour l'apaiser...

FINETTE, soupirant.

Ah ! c'est un cœur de roche ;
Elle convoite tout, et sait tout obtenir.
Elle a vos biens présents et vos biens à venir.
C'est son bonheur outré qui vous rend misérable,
Et qui vient d'accomplir votre sort déplorable.
Adieu, j'ai trop de peine à retenir mes pleurs,
Et Madame aura soin d'adoucir vos malheurs.

[Elle s'éloigne, les contemple quelque temps, et sort en riant sous son éventail.]

SCÈNE VIII

CLÉON, CIDALISE.

CLÉON.

Eh bien ! vous le voyez, ma disgrâce est complète.

CIDALISE, brusquement.

Oh ! rien n'y manque.

CLÉON.

Allons, il faut faire retraite ;
Quittons une maison où tout m'est odieux,
Où tout exciterait mes transports furieux.
Juste ciel ! Ah ! sans vous que je serais à plaindre,
Madame ! A mon malheur rien ne saurait at-
[teindre ;
Mais puisque vous m'aimez, mon sort me paraît
[doux,

Et mon cœur est flatté de n'espérer qu'en vous,
D'avoir en vos bontés un glorieux asile,
Et de pouvoir compter...

CIDALISE, d'un air froid et embarrassé.

Il serait inutile
De vous tromper, Cléon. Je plains votre malheur;
Mais je ne suis pas libre, et dépends d'un tuteur
Qui, dès qu'il apprendrait vos disgrâces diverses,
Vous ferait essuyer les plus rudes traverses.
Nous attendrons la mort de ce tuteur fâcheux,
Et peut-être qu'alors...

CLÉON.

Le trait est généreux !
Il m'ouvre votre cœur, et je sens ma folie
De l'avoir cru plus sûr que celui de Julie.
Je ne vois que des cœurs doubles, intéressés,
Perfides, séducteurs...

CIDALISE, d'un ton de hauteur.

Ah ! Cléon, finissez.
Le malheur vous aigrit; la hauteur m'importune,
Et l'on doit prendre un ton conforme à sa fortune.

SCÈNE IX

CLÉON, CIDALISE, LE MARQUIS.

LE MARQUIS.

Bonsoir, Cléon. J'accours pour te féliciter.
Ton oncle vient, dit-on, de te déshériter.
L'oncle, le jeu, l'amour, la table, les largesses,
Te sauvent pour jamais l'embarras des richesses.
Comme un sage de Grèce, en méprisant le bien,
Te voilà vraiment libre, et vis-à-vis de rien.
Parbleu ! j'en suis ravi; même sort nous ras-
[semble,
Mon cher, et nous allons philosopher ensemble.

CLÉON, d'un ton de colère.

Viens-tu pour m'insulter ?

LE MARQUIS.

Non, Cléon, sur ma foi.
Un revers t'a rendu tout aussi gueux que moi ;
Mais ne t'afflige point, mon ami, je t'en prie,
Et je vais t'enseigner à vivre d'industrie.
Tu nous prêtais. Ton tour est venu d'emprunter,

Pour y bien réussir, tu n'as qu'à m'imiter.

CLÉON.

Les hommes tels que moi tombent dans la misère,
Mais ne dégradent point leur noble caractère.
J'ai des amis encor que je puis implorer,
Et ce sera toujours sans me déshonorer,
C'est à quoi je me fixe ; ou si tout m'abandonne,
La mort est ma ressource, et n'a rien qui m'étonne.

LE MARQUIS.

Tu te piques de gloire au comble du malheur ?

CLÉON.

Est-ce être glorieux que d'avoir de l'honneur ?

LE MARQUIS.

De l'honneur? on n'en a qu'autant qu'on fait [figure.
Ah ! je vois ce que c'est. Madame te rassure ;
Tu crois...

CLÉON.

Non : mon malheur a produit son effet,
Et me rend à ses yeux un méprisable objet.
J'attendais de sa part une main secourable ;
Mais son cœur effrayé du sort d'un misérable,
Oppose à mon espoir l'obstacle d'un tuteur
Qui ne souffrirait pas qu'elle fît mon bonheur.

LE MARQUIS.

Qui ? lui, te traverser ? Pitoyable défaite !
C'est un vieux idiot, un homme qui végète,
Qui ne sait ce que c'est que de rien refuser,
Et dont, comme il lui plaît, elle peut disposer.

CLÉON, à Cidalise.

Voilà donc ce tuteur pour moi si redoutable ?

CIDALISE.

Ecoutez-vous un fou ?

LE MARQUIS.

C'est un fou raisonnable,
Du moins par intervalle. Ah ! je vous connais bien.
[En montrant Cléon.]
Vous le croyez perdu, parce qu'il n'a plus rien ?
Mais j'ai trente moyens pour le tirer d'affaire !

CIDALISE.

Il n'a qu'à se former sur votre caractère,
Il ne saurait manquer.

LE MARQUIS.

Rien ne lui manquera,
Lorsque de vos liens il se délivrera ;

Et les avis d'un fou pourront le rendre sage.

CIDALISE.

Eh bien! pour son repos je romps son esclavage,
Et je lui rends un cœur qu'il m'offrit à regret.

CLÉON.

Vous ne l'eûtes jamais, et toujours, en secret,
Il a penché pour celle à qui votre artifice
Avait su m'enlever, sans l'en rendre complice.
Le Ciel m'en est témoin, ce Ciel qui me punit
D'avoir cru les flatteurs et suivi mon dépit.
Vous m'aviez aveuglé, vous me rendez la vue,
Et tout mon malheur vient de vous avoir connue.

CIDALISE.

J'aime ce ton tragique, il vous sied à ravir.
Dans vos besoins urgents il pourra vous servir.
Il ne vous reste plus que l'art de la parole,
Et je vous laisse en paix méditer votre rôle.

[Elle sort d'un air dédaigneux.]

LE MARQUIS.

Cette scène m'a plu, t'a dévoilé son cœur,
Et je vais sur-le-champ en informer ma sœur.

CLÉON, le retenant.

C'est un soin superflu, je l'ai trop offensée.

LE MARQUIS.

Les femmes ont toujours quelque arrière-pensée,
Et je veux pénétrer si ma sœur, en effet,
N'a point encor pour toi quelque retour secret.

SCÈNE X

CLÉON, seul.

Son cœur intéressé ne m'en croira plus digne.

SCÈNE XI

CLÉON, CARTON, FLORIMON, ARSINOÉ, ARAMINTE, BÉLISE, autres convives.

ARSINOÉ, à Bélise.

A son mauvais destin il faut qu'il se résigne:
Il ne peut faire mieux.

BÉLISE.

Mais quoi, déshérité,
Après qu'il s'est perdu ? C'est trop, en vérité.

ARAMINTE.

Ah! mon pauvre Cléon, que venons-nous d'ap-
J'en ai presque pleuré. [prendre?

BÉLISE, à Cléon.

Je n'ai pu m'en défendre ;
Et votre sort me fait vraiment compassion.

CLÉON, attendri.

Je n'attendais pas moins de votre affection.

CARTON, à Cléon.

La fortune sur toi semble épuiser sa rage.
Le remède à cela, c'est d'avoir bon courage.

FLORIMON.

En effet, mon enfant, pour soutenir ce choc
Il faut s'armer de fer, avoir un cœur de roc.
Où donc est Cidalise ?

CLÉON.

Elle est déjà partie.

ARSINOÉ.

Quand on est en malheur, on quitte la partie.

BÉLISE.

C'est jouer bassement.

ARAMINTE.

Il le faut avouer,
Un pareil procédé n'est pas fort à louer.

ARSINOÉ.

Pour moi, je la croyais tendre et compatissante ;
Mais je me trompais bien. Je serai plus constante.
[A Cléon.]
Je plains votre malheur, sans cesse le plaindrai,
Et de mes vœux ardents je vous seconderai,
N'en doutez point. Je sens que votre sort me tue,
Et je ne saurais plus soutenir votre vue.

[Elle sort.]

BÉLISE.

J'ai pour vous, à coup sûr, les mêmes sentiments,
Et vos peines pour moi deviennent des tourments.
D'un cœur trop généreux vous êtes la victime ;
Mais vous aurez toujours ma plus parfaite estime.
Adieu. Consolez-vous.

[Elle sort.]

CARTON.

Oui, oui, console-toi,
C'est le meilleur parti.

ARAMINTE.

Comptez toujours sur moi.

[Elle donne la main à Carton, et sort précipitamment suivie de tous les autres convives, excepté Florimon.]

CLÉON.

Comment ? dans mon malheur voilà donc ma [ressource ?
On me fait compliment, et puis on prend sa course ?
Ah ! mon cher Florimon, n'es-tu pas consterné
De ce que tu vois ?

FLORIMON.

Non. Chacun est prosterné
Devant les gens heureux : sont-ils dans la misère ?
On les plaint tout au plus, et l'on croit beaucoup [faire.

CLÉON.

Ce sont là les amis qu'on espère trouver !
Tu m'as dit qu'au besoin je pourrais t'éprouver...

FLORIMON, brusquement.

Tu m'éprouves aussi. Je m'en vais.

SCÈNE XII

CLÉON seul.

Ah, le traître !
Avec quelle impudence il ose méconnaître
Un ami toujours prêt à l'aider ! Quelle horreur !
Sont-ils donc tous d'accord pour me percer le cœur?

SCÈNE XIII

CLÉON, LE COMTE.

CLÉON, allant au-devant du Comte qui veut l'éviter.

Cher ami, savez-vous jusqu'où va ma disgrâce ?
Déjà de mon malheur tout le monde se lasse.
Je n'ai plus d'amis.

LE COMTE, en souriant.

Quoi ! pensiez-vous en avoir ?

CLÉON.

Ah ! que je m'abusais ! J'en suis au désespoir.

LE COMTE.

Modérez, croyez-moi, cette douleur profonde.
Ce qui se passe ici n'est que le train du monde.
Vous vous êtes trompé jusqu'à ce triste jour,
En vous imaginant qu'on vous faisait la cour.
Ce n'était point à vous, c'était à vos richesses.
On voulait partager vos plaisirs, vos largesses ;
On trouvait tout chez vous, on n'y trouve plus rien,
Et l'on perd ses amis en perdant tout son bien.
Le monde est fait ainsi, j'en ai l'expérience.
Suivez donc le torrent, et prenez patience.

CLÉON.

Etiez-vous donc aussi de ces amis trompeurs ?

LE COMTE.

Moi ? j'étais comme un autre au rang de vos [flatteurs.
Mais vous n'en aurez plus. Grâce à votre misère,
Chacun à votre égard va devenir sincère.

CLÉON.

Eh ! quoi, m'attendiez-vous à cette extrémité,
Pour m'oser librement dire la vérité ?

LE COMTE.

On ne se fait aimer que par les complaisances.
Mais ne vous plaignez plus des fausses apparences.
Si ce qu'on dit est vrai, je ne suis pas un sot :
On m'a berné pourtant comme un franc idiot.
Les plus fins sont trompés ; et cette indigne veuve
Qui vous a tout ravi, m'en fait faire l'épreuve.

CLÉON.

Comment ?

LE COMTE.

Je l'adorais. Sur un espoir flatteur,
J'ai tâché, par vos dons, de m'acquérir son cœur.
Je les sollicitais de concert avec elle :
Mais ils ne m'ont acquis qu'une haine mortelle ;
Et l'indignation, les rebuts, les mépris,
Des efforts que j'ai faits viennent d'être le prix.
Je vous en fais l'aveu, pour vous faire connaître
Que le cœur le plus faux, le plus dur, le plus [traître,
Le plus intéressé que le ciel ait formé,
Est celui de l'objet dont vous étiez charmé.
L'ardeur de s'enrichir est tout ce qui l'occupe,
Et j'ai la rage au cœur de me trouver sa dupe.
Êtes-vous donc surpris si vous l'avez été,

Comme de vos amis ? Tout n'est que fausseté.
Qui croit s'en garantir, grossièrement s'abuse ;
Elle règne partout, et voilà mon excuse.
Adieu.

SCÈNE XIV

CLÉON, seul.

Je ne dis rien, car je suis confondu.

SCÈNE XV

CLÉON, PASQUIN, qui entre d'un air affligé.

CLÉON.

Que viens-tu m'annoncer ?

PASQUIN.

Que vous êtes perdu.
Ce fripon d'intendant, pour consommer l'ouvrage,
Avec tous vos effets vient de plier bagage,
Et n'a laissé chez lui que ce billet ouvert.

CLÉON.

Donne. Pour me trahir tout paraît de concert.
Lisons. C'est à Gripon que ce billet s'adresse.
Il est daté de Brest, et ceci m'intéresse.
Peut-être est-ce à mes maux un doux soulagement.
Ah ! qu'il vient à propos en ce fatal moment ?

[Il lit.]

Voici pour votre maître une triste nouvelle :
Le vaisseau qui pour lui rapportait un trésor,
Par une aventure cruelle,
Vient de faire naufrage en approchant du port.

Tous les malheurs sont donc déchaînés sur ma [tête !
Et mon dernier espoir périt dans la tempête !
Mer barbare et perfide autant que mes amis !
Que vais-je faire ? O ciel !

PASQUIN.

Me serait-il permis
De vous dire deux mots ?

CLÉON.

Va-t'en trouver Julie
De ma part.

PASQUIN.

Oui, Monsieur.

CLÉON.

Dis-lui que je la prie
De payer tous mes gens, et de les renvoyer.

PASQUIN, sanglotant.

L'affaire est faite, on vient de les congédier.

CLÉON.

Et toi ?

PASQUIN.

Je ne sais point ce que l'on me destine ;
Mais, qu'on me chasse ou non, mon pauvre cœur [s'obstine
A ne vous point quitter ; et jusques à la mort,
Je suis bien résolu de suivre votre sort.

CLÉON.

Que feras-tu de moi ? Je suis un misérable....

PASQUIN.

Le peu que je possède...

CLÉON.

Ah ! Ce trait-là m'accable :
Voilà le seul ami qui me demeure. Ingrats !
Et cet exemple-là ne vous confondra pas ?
Va-t-en ; laisse-moi seul au fond du précipice.
Donne-moi ce fauteuil, c'est le dernier service
Que j'exige de toi.

PASQUIN, lui baisant la main.

Mon cher maître !

CLÉON.

Va, sors,
Et tu m'obligeras.

SCÈNE DERNIÈRE

CLÉON, se croyant seul, JULIE qui entre doucement et qui écoute.

CLÉON, se jetant dans un fauteuil.

Inutile remords,
Pourquoi me tourmenter ? O raison trop tardive !
Que ne prévenais-tu le malheur qui m'arrive ?
Je suis abandonné, trahi, déshérité,
Et, pour comble de maux, je l'ai bien mérité.
Compter sur des amis, quelle était ma folie !

TABLE DES MATIÈRES

Notice..... I
Le Triple Mariage..... 1
L'Obstacle imprévu..... 45
Le Philosophe marié..... 155
L'Envieux..... 241
Le Glorieux..... 277
La Fausse Agnès..... 366
Le Dissipateur..... 474

8444-83. — Corbeil. Typ. et Stér. Crété.

24

UNIVERSITY OF MICHIGAN
3 9015 03320 4945